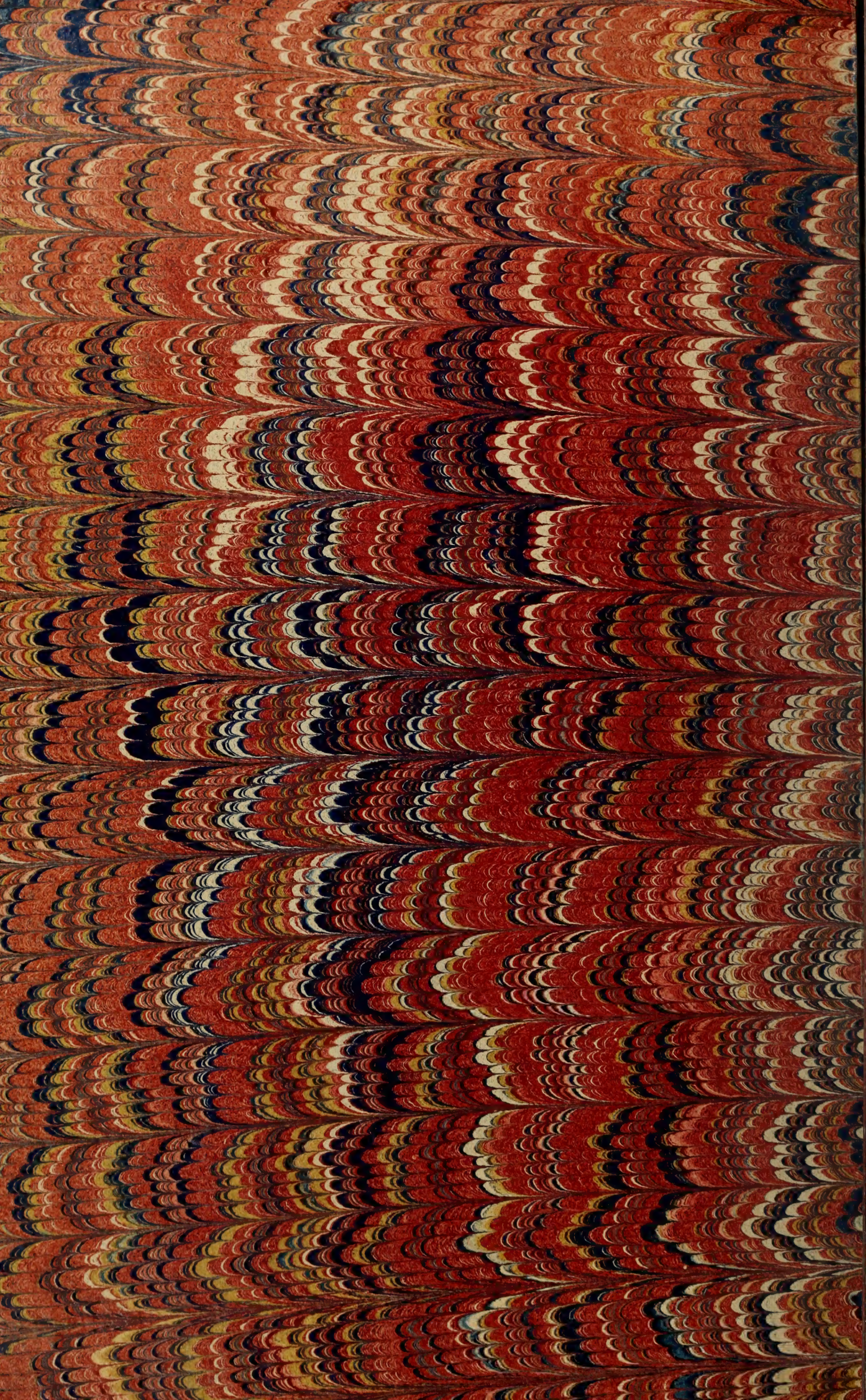
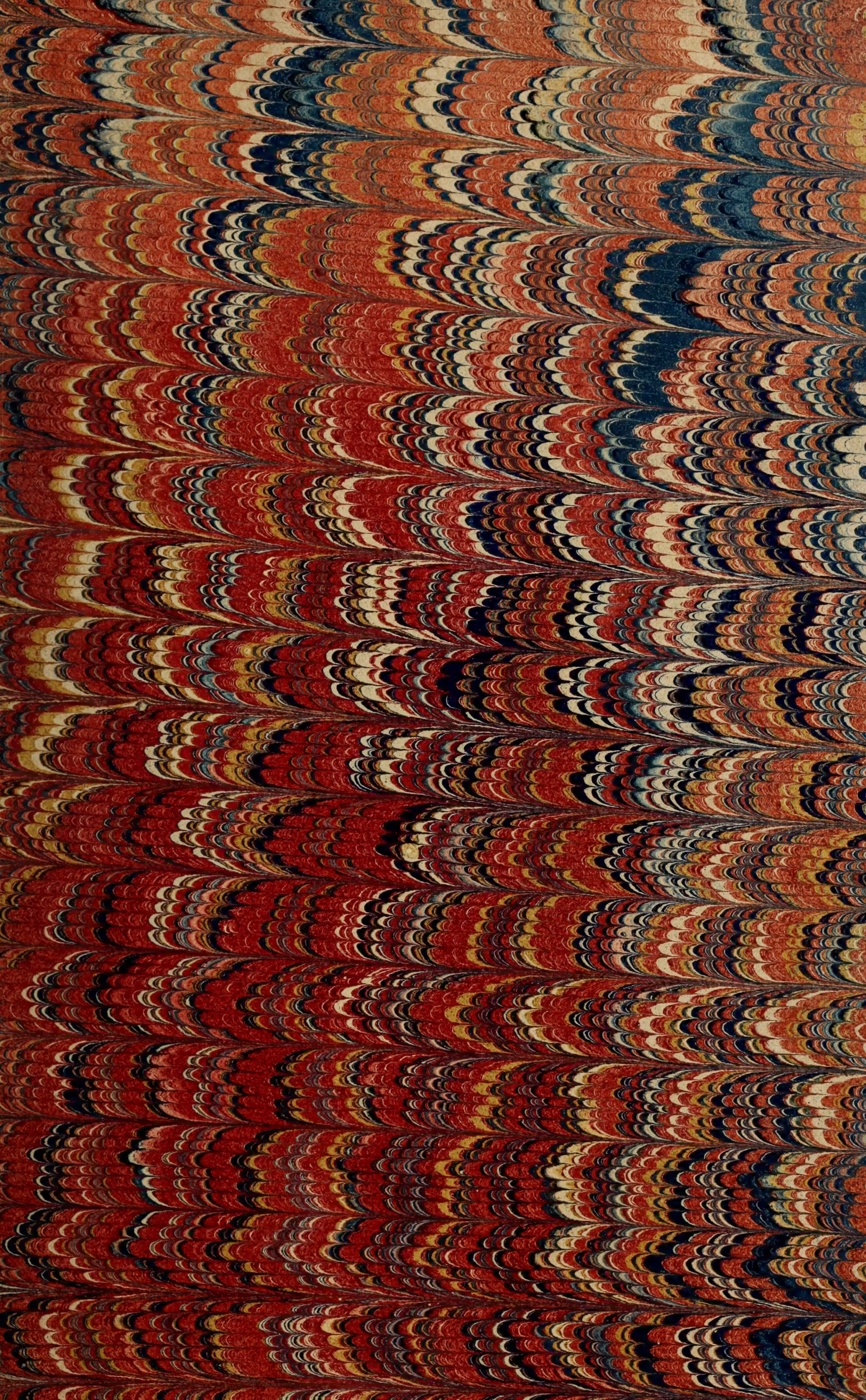






LE

DISCOURS D'ISOCRATE

SUR LUI-MÊME.

Isocrates. De permutatione

LE

DISCOURS D'ISOCRATE

SUR LUI-MÊME,

INTITULÉ, SUR L'ANTIDOSIS,

TRADUIT EN FRANÇAIS POUR LA PREMIÈRE FOIS

PAR AUGUSTE CARTELIER,

REVU ET PUBLIÉ

AVEC LE TEXTE, UNE INTRODUCTION ET DES NOTES,

PAR ERNEST HAVET.

Εἰ γραφείη λόγος ὥσπερ εἰκὼν τῆς ἐμῆς διανοίας καὶ τῶν ἄλλων τῶν ἐμοὶ βεβιωμένων.

(*Antid.* n° 7.)



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXII.



AVERTISSEMENT.

Auguste Cartelier, professeur au lycée Napoléon, mon ancien camarade à l'École normale, et mon intime ami, est mort, il y a sept ans, laissant en manuscrit le discours d'Isocrate sur l'*Antidosis* traduit en français. Sa famille m'a remis le manuscrit, ainsi qu'il l'avait recommandé. J'ai revu la traduction avec un grand soin, et avec une liberté qui était, j'en suis sûr, suivant sa pensée. J'y ai joint le texte grec, une Introduction et des Notes [1]. On verra dans la deuxième partie de l'Introduction ce que c'est que le discours sur l'*Antidosis*.

Ce discours remplit, dans le présent volume, 195 pages; mais il y a 53 pages d'extraits que fait Isocrate de ses autres discours; restent donc 142 pages pour le discours même. Or, de ces 142 pages, il y en a 104, c'est-à-dire les trois quarts, qui ne sont connues que depuis l'édition donnée, en 1812, par André Moustoxydis (voyez page CVI). Cartelier a donc pu se flatter d'avoir traduit le discours sur l'*Antidosis* en français *pour la première fois*. Et c'est à ce titre qu'on a autorisé l'impression de son travail à l'Imprimerie impériale. Auger n'avait pu en traduire que ce qu'il en connaissait, l'exorde et la péroraison. Tout le corps du discours manquait, à partir de la page 83 de ce volume.

[1] La première partie de l'Introduction a déjà été publiée (dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1858).

J'ai placé immédiatement après cet Avertissement une Notice sur Cartelier, que j'ai écrite au moment de sa mort, et qui a paru alors dans le *Conseiller de l'enseignement public.*

J'ai reproduit, non pas en grec, mais en la traduisant en français, la Lettre de Moustoxydis à Coraï, qui sert de préface à son édition. Cette reproduction m'a paru un juste hommage à celui à qui nous devons de lire le discours sur l'*Antidosis*[1].

E. H.

[1] Moustoxydis est mort en juillet 1860, à Corfou, où il était né en 1785. On a publié en italien sa biographie : «*Biografia* del cavaliere Andrea Mustoxidi, scritta «e pubblicata in Venezia, nell' anno 1836, da Emilio Tipaldo, corretta dallo stesso «Mustoxidi in Corfù nell' anno 1838, annotata e continuata sino alla sua morte «da Andrea Papadopulo Vreto Leucadio, coll' aggiunta di una interessante corris-«pondenza storico-politico-letteraria, diretta ad Esso dal cavaliere Mustoxidi. «Atene, 1860.» (80 pages in-8°.) Moustoxydis était Correspondant de l'Institut.

NOTICE

SUR

AUGUSTE CARTELIER[1].

Je n'oublierai pas qu'en parlant ici de Cartelier je ne dois pas entretenir le public de moi-même, des joies que m'a données son amitié et des regrets qu'elle me laisse. Je refoulerai tant de sentiments, tant de souvenirs que sa mort réveille en moi; je ne dirai pas tout ce que je retrouve dans le passé, en revenant, ses lettres à la main, sur les traces de notre jeunesse; nos communes espérances, nos craintes et nos tristesses communes, nos aspirations incessantes à un lendemain où nos existences devaient être plus unies encore que la veille et plus confondues, le commerce enfin de deux âmes si bien mêlées l'une à l'autre, qu'aujourd'hui encore j'ai peine à comprendre qu'il m'arrive quelque chose dont je ne puisse pas lui parler; et il me faut faire effort sur moi-même pour m'assurer qu'en effet je ne retournerai plus près de son lit lui serrer la main, et échanger avec lui quelques paroles souvent sans objet, mais dont nous avions besoin

[1] Né le 1er novembre 1812, mort le 1er octobre 1855.

tous deux. Tout cela n'intéresse que moi, et ce n'est pas ce que je voudrais exprimer ici, mais sa bonté, ses dévouements, son courage, la délicatesse de son cœur et de son esprit. J'ai assez vécu déjà, je n'ai pas rencontré une âme meilleure, plus pénétrée de tous les sentiments généreux et tendres. Ce n'est pas assez de dire qu'il était bon, il l'était avec le goût le plus vif, avec le plus irrésistible penchant. C'était son premier mouvement que de s'oublier pour les autres, et de ne tenir compte ni de ses plaisirs, ni de ses intérêts, ni de sa santé. Il aimait le bien ardemment, et il le faisait aimer, par cette chaleur qui était en lui et qui s'échappait toujours. Étant au collége d'Orléans, en 1839, il me parlait d'une exhortation morale qu'il avait adressée à ses élèves dans une des premières classes de l'année, et il me disait : « Tu sens bien que j'ai dit tout cela simplement et « sans pédanterie, et avec d'autant plus de simplicité « que je n'avais jamais songé à faire un discours d'ou« verture de ma classe. Mais, je ne sais comment, le jour « de la première *explication*, en leur recommandant de « bien suivre, je me suis laissé aller à leur donner une « foule de conseils; puis l'attention qu'on me prêtait, l'air « franc, naïf et confiant, de toutes ces figures, m'exci« tant, j'ai été entraîné à leur parler sérieusement de ce « qu'ils doivent à leurs parents, à leurs maîtres, et sur« tout à eux-mêmes, et cela avec une émotion singulière « dont je me suis senti saisir. » Quelques mois après, épuisé, crachant le sang, il lui fallait s'arracher à ces mêmes élèves; les adieux qu'il leur fit leur causèrent

un attendrissement dont les chefs du collége, qui étaient présents, furent frappés. Il y eut un de ces enfants qui pleura. « J'en ai été fort ému, m'écrivait-il, et je m'en « souviendrai toute ma vie. » Cartelier a été aimé ainsi de tous ceux avec qui il a vécu, des jeunes gens mûrs aussi bien que des enfants naïfs, et de ses camarades ou de ses collègues comme de ses élèves. J'ai vu des personnes qui l'avaient connu pendant une année, et qui l'avaient ensuite perdu de vue, ne se souvenir de lui qu'avec la sympathie la plus vive; quant à ses amis, chaque jour les attachait à lui plus fortement, et leurs cœurs, je le sais, lui appartiennent après sa mort comme pendant sa vie. Cette âme si tendre, à qui c'était une idée insupportable que de causer à quelqu'un un chagrin, était en même temps bien forte quand il ne s'agissait que de lui-même. La souffrance a accompagné toute sa vie: nul ne l'a portée plus doucement ni plus simplement. Il avait vingt ans, que déjà des défaillances, des langueurs, se faisaient sentir à travers sa jeunesse, le troublaient tout à coup, et noircissaient ses pensées. Des fatigues qu'il ne s'expliquait pas, et dont la source se cachait au fond de sa constitution, empêchaient ses travaux et lui rendaient tout pénible. Les forces manquaient à sa volonté, et il éprouvait des désespoirs sans violence, mais pleins d'amertume. Il franchit enfin l'agrégation, et se crut sauvé. Mais, après un an de professorat, il était à bout, et des symptômes menaçants le forçaient de quitter sa classe. Il se reposa quelques années dans les fonctions plus douces qu'il devait à M. Dubois, près de qui il a

trouvé toujours une si bienveillante justice; sa vie était tranquille alors, mais elle lui semblait sèche; il avait besoin des affections et des joies de la famille; il se maria, déjà trop malade à ce moment. Il ne tarda pas à être troublé dans son bonheur par le sentiment plus présent du mal qu'il portait en lui. En même temps que, devenu père de famille, il avait plus besoin que jamais de sa santé, il lui devenait impossible d'en prendre soin : il fallait travailler et subvenir aux charges si lourdes de la vie. Non-seulement il accepta de nouveau toutes les fatigues de ce professorat des lycées qui use des santés plus fortes que la sienne, mais il y ajouta celles des leçons particulières, et je l'ai vu, lui poitrinaire, donner jusqu'à trois leçons dans une journée, outre ses classes. A ces fatigues s'ajoutaient les ennuis et les inquiétudes d'une situation non fixée; car telle est la difficulté d'arriver, dans les lycées de Paris, à une position définitive, telles furent les entraves des règlements, qui, changeant sans cesse, se tournaient toujours contre lui, que son stage se prolongea presque jusqu'au terme de sa vie, et qu'il ne devint titulaire de sa classe qu'au moment même où il fut réduit à la quitter. Il ne prétendait plus au repos, ni même à la santé, je veux dire à cette condition de santé qui permet de trouver quelque goût à la vie; il lui suffisait qu'il pût aller, et tirer encore quelque chose de lui. Il alla, en effet, pendant six ans. Un moment il pensa à échanger les fonctions de l'enseignement contre un emploi dans l'administration universitaire, où sa poitrine se fût reposée; mais il aurait fallu quitter Paris.

Il eut peur que la vie ne fût moins douce aux siens dans des conditions d'existence nouvelles, et dès lors il n'y songea plus; il continua de marcher, et tomba enfin. Ses amis, déjà si inquiets pour sa poitrine, furent troublés tout à coup par la manifestation d'un autre mal, dont il avait déjà senti autrefois les atteintes. A la fin d'une année bien péniblement traversée, à l'ouverture des vacances de 1853, il reconnut qu'il avait la pierre. Il subit une longue suite d'opérations douloureuses, qui achevèrent d'épuiser ce qui lui restait de vie. On peut dire qu'à partir de ce moment il ne s'est pas relevé. Lorsqu'il fut quitte des opérations, la phthisie reprit son œuvre, qui dès lors ne s'arrêta plus. L'année qu'il vécut encore fut comme une longue agonie. Et sur ce lit où il se consumait, en proie à une souffrance sourde mais continue, il eut encore une secousse terrible : il vit son unique enfant malade et en danger; à un certain moment il a cru la perdre. L'enfant fut sauvée; cette douleur suprême a été du moins épargnée à son père, au milieu de tant de douleurs.

Voilà ce que la vie a été pour Cartelier; c'est parmi tant d'inquiétudes et de chagrins, tant de causes d'irritation de toute espèce, qu'il a conservé jusqu'au bout la plus sincère douceur, l'amabilité la plus vraie, l'oubli de soi simple et sans effort; toujours exigeant pour lui-même, et craignant de n'avoir pas assez fait, toujours plein de reconnaissance ou d'indulgence pour les autres. Sa résignation n'avait rien de sec, sa plainte n'avait rien d'amer; prêt à tous les sacrifices, rien ne lui était im-

possible, excepté ce qui aurait coûté quelque chose à sa délicatesse, car cette complaisance inépuisable se serait arrêtée là; il avait besoin avant tout d'être content de lui; c'était son seul égoïsme; c'est la seule joie qu'il se réservât, et dont aucune ne l'aurait dédommagé. Sa philosophie était, comme son courage, simple et ferme, sans aucun appareil dogmatique; il avait l'instinct du vrai, il ne se payait point de phrases; il n'était ni dupeur ni dupe; il unissait une grande liberté de pensée au respect le plus scrupuleux du devoir.

J'ai comme un plaisir triste à insister sur la distinction de son esprit, car tout le monde n'en sait pas là-dessus autant que moi. La mesure officielle, si l'on peut parler ainsi, de sa valeur intellectuelle, je veux dire celle qu'en ont donnée ses concours, ses examens, ses œuvres extérieures, quoique déjà très-honorable, n'était pas pourtant toute sa mesure. Il a été élève de l'École normale, licencié, agrégé des classes supérieures, professeur dans un lycée de Paris; il a professé à l'École normale, et tout ce qu'il a fait, il l'a fait très-bien : cependant il y avait en lui mieux encore que ce qui se produisait dans ces épreuves. L'érudition et l'analyse, ces deux conditions à peu près générales des travaux littéraires de notre temps, n'étaient pas les plus conformes au tempérament de son esprit. La maladie ne lui laissait pas assez de force pour les longues recherches, et, d'un autre côté, en tout genre, il sentait plus qu'il n'analysait, mais il sentait d'une manière exquise. Cette ancienne méthode d'enseigner et d'étudier les lettres

classiques, qui exerçait sur quelques textes choisis toutes les forces de l'esprit et du cœur, où l'on se pénétrait des beaux discours et des beaux vers, où le maître et l'élève s'en inspiraient naïvement, confondant en quelque sorte leur âme avec celle des auteurs aimés, et développant l'une par l'autre, lui convenait mieux que les études historiques et critiques d'aujourd'hui. Elles sont trop souvent impersonnelles; pour lui, il ne réussissait jamais mieux que là où il pouvait plus librement être lui-même et sentir ce dont il parlait. Ainsi, dans le concours à la suite duquel il fut reçu à l'École normale (j'y entrai alors avec lui), le sujet proposé, en *discours français*, était une *Lettre du président de Thou à Jacques Ier, qui l'avait sollicité de changer quelques passages de son histoire peu favorables à la mémoire de sa mère, Marie Stuart.* Il fit un discours qui ne ressemblait à aucun des autres, qui fut de beaucoup le premier, et frappa vivement les juges. J'ai ce discours; je l'ai proposé plusieurs fois comme modèle à des élèves, et je ne l'ai jamais fait lire sans qu'on ait été touché. Il retrouva plus tard, dans un concours d'agrégation, un succès tout semblable, avec une composition où il faisait parler Rollin. Il ne l'avait pas conservée, et je ne l'ai pas vue; mais elle fut distinguée comme l'autre, et classée aussi la première, et elle offrait sans doute la même espèce d'éloquence, celle dont on a dit : *Pectus est quod disertos facit.* On devine ce qu'il devait être dans ses lettres, en causant avec ses amis. Le naturel, l'élan, la délicatesse et la vivacité du sentiment tout ensemble, les qualités qu'on aime et qui touchent, s'y montrent

partout. Il ne travaille point sa phrase, il ne vise pas au style, mais il le trouve, en se laissant aller à son émotion ou à sa gaîté; car il avait beaucoup de gaîté, avant que la souffrance et les approches de la mort l'eussent éteinte. Il plaît et il intéresse toujours; il a des traits qui saisissent. Je n'ai pas connu de lettres qui donnent plus de penchant pour celui qui les a écrites; elles font sentir ce que cet esprit si modeste avait de rare et d'élevé. Son goût était parfait, et je ne parle pas seulement du goût qui repousse l'affectation, la déclamation et tout ce qui choque, mais de celui qui fait qu'on se passionne pour les belles choses et qu'on y met ses délices. Il était épris des poëtes, il savait par cœur (j'emploie cette expression à la lettre) son Racine et son Virgile : il s'amusait encore, sur son lit de malade, à se réciter les vers grecs de l'*Œdipe roi*. Il disait bien, avec une voix très-expressive. Il se vantait en riant que, s'il avait eu une meilleure poitrine, il n'aurait pas fait un mauvais acteur, et cela était vrai. Ses yeux vifs parlaient, et sa figure avait beaucoup de caractère. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que si, au lieu de vivre malade et sans fortune, il avait eu la santé et le loisir, il aurait été d'abord un amateur très-éclairé, très-ardent, très-aimable, et que peut-être aussi, sous l'influence d'un milieu plus excitant pour sa nature que les épreuves universitaires, cette fleur de sensibilité et d'imagination qu'il avait en lui se serait épanouie tout à fait, et aurait produit quelque œuvre aimable et inspirée.

Cartelier, dont les forces suffisaient à peine à ses de-

voirs de professeur au lycée, n'a pu faire que des travaux qui s'y rapportaient encore. Le principal est son édition classique d'Horace, publiée par la librairie Dezobry et Magdeleine. Dans un temps où il se fait beaucoup de bons ouvrages en ce genre, celui-là fut distingué : le livre est arrivé très-vite à un second tirage, et le succès a été marqué. C'est, en effet, une œuvre excellente, et il n'y a rien de mieux à offrir, soit aux écoliers, soit aux hommes du monde qui veulent lire Horace aisément. Dans ses explications et ses rapprochements, dans le choix qu'il fait entre des interprétations diverses, il montre autant de goût que de sens; il en dit toujours assez, et jamais trop; il met tout naturellement le lecteur au point. Les petites notices placées en tête de chaque pièce, et la notice générale sur Horace, sont dans cette manière simple d'autrefois, dont les préfaces de Racine sont des modèles, où on dit les choses sans rhétorique et sans amplification, pour le lecteur et non pour l'auteur. C'est à l'accent seulement, et à un certain tour libre et aisé, qu'on reconnaît que celui qui parle si uniment est un homme d'esprit et qui sait écrire.

Les mêmes mérites se retrouvent dans ses notes sur l'*Iliade*, faites également pour une édition classique publiée par la même maison.

Il a laissé aussi en manuscrit un commentaire sur le discours de Périclès dans Thucydide.

Il reste encore de Cartelier trois Discours pour la distribution des prix, qu'il a prononcés en 1846, 1850 et 1853; le dernier, la veille même du jour où on a re-

connu qu'il avait la pierre, dans un état déjà avancé de faiblesse et d'épuisement. Il aimait peu les harangues d'apparat et leur composition savante; mais combien ses discours plaisent par ce qui plaît tant en lui, l'expression de lui-même, et la facilité à entrer dans l'âme des autres! Au collége Stanislas, en 1846, il parla sur la valeur du travail et le prix d'une éducation distinguée, et jamais orateur n'a été plus persuasif. Je n'imagine pas que les mauvais écoliers aient soutenu sans une confusion salutaire cette apostrophe : «...La faveur pourra vous don-« ner un poste important, mais vous serez, en présence « de votre tâche, en présence des hommes compétents « qui vous regarderont faire, aussi gênés, aussi mal à « l'aise que vous l'aurez été à l'école, sur la sellette d'exa-« men. Vous éprouverez toute votre vie un embarras « humiliant, vous suerez à grosses gouttes, quand vous « vous sentirez suivi de l'œil vigilant de vos chefs ou de « l'œil malin de vos inférieurs. Peut-être vous sauverez-« vous par l'orgueil et la suffisance : j'aime mieux encore « les sentiments de honte dont je vous parlais tout à « l'heure; ils pourraient passer pour de la modestie, et « vous trouveriez encore de bonnes âmes qui vous tien-« draient compte de votre humilité. » Et combien les bons élèves, au contraire, ont dû entendre avec sympathie ces paroles qui expriment une dévotion si tendre pour les belles études! « Ceux-là seulement savent con-« server au milieu du monde la fleur de la distinction, « qui ont de bonne heure sacrifié aux Grâces, c'est-à-dire « qui ont goûté les lettres, aimé les belles et bonnes pen-

« sées rendues dans un beau et harmonieux langage, et « baigné leur âme dans cette eau abondante et salutaire « qui lui donne à la fois la grâce et la force. Aimez donc « ces études, et, s'il est vrai que le monde ingrat les re- « pousse, eh bien, qu'elles trouvent parmi vous un der- « nier asile. C'est ici le temple des Muses; laissez-moi « vous tenir ce langage profane, même à côté du sanc- « tuaire; c'est le seul culte dont le Dieu jaloux des chré- « tiens n'ait pas pris d'ombrage... Aimez donc les lettres, « et le collége qui en est le sanctuaire. Puisse-t-il vous « être pendant toute votre vie un doux souvenir! Et vous, « jeunes enfants, qui devez encore, pendant plusieurs « années, suivre nos leçons, vous qui ne cueillez pas en- « core les fleurs que les Muses vous promettent, mais qui « défrichez avec courage le champ où vous les moisson- « nerez un jour... que le désir de bien faire soit déjà « pour vous un aiguillon puissant, que la satisfaction « d'avoir bien fait vous soit une douce récompense! Peut- « être n'avez-vous pas compris tous les avantages que j'ai « attribués à l'étude; mais les enfants bien nés trouvent « dans leur cœur un penchant instinctif qui les porte à « faire ce qui est bon, et à suivre les conseils de ceux qui « les conduisent dans la meilleure voie. Jeunes enfants, « laissez-vous aussi attirer par ces couronnes. » On ne peut prêcher, dans une fête de la jeunesse, avec plus d'onction et de grâce.

Une lettre signée, *A. C. ancien élève de l'École normale*, qui parut dans le *Journal de l'Instruction publique* du 31 juillet 1839, est de Cartelier. C'est une réponse à une

autre lettre où on avait réclamé, pour l'enseignement de l'allemand dans les colléges, des développements qui, à ce qu'il lui semblait, n'auraient plus laissé à d'autres études la place dont elles ont besoin. Il se plaint de ces programmes qui grossissent sans cesse, et sous lesquels il craint qu'on n'accable les esprits. En lisant aujourd'hui cette lettre, qui date déjà de seize ans[1], on y voit distinctement le mouvement irrésistible qui menaçait les études classiques et les refoulait de jour en jour. On se flattait encore qu'en entassant leçons sur leçons on trouverait moyen de ne rien perdre : pour lui, il ne l'espérait pas; il voyait de trop près les choses et les prenait trop à cœur pour se payer d'illusions. Il écrivait : « Ne pourrait-on pas « organiser un système d'enseignement où chaque genre « d'études serait franchement abordé par diverses caté- « gories d'élèves?... Il faut y penser sérieusement; l'é- « poque est peut-être venue où, bien loin de surcharger « nos élèves, il serait bon, au contraire, de diviser le « fardeau qui pèse sur eux; autrement, ils se coucheront « à terre et refuseront de marcher, ou ils jetteront leur « bagage sur la route; il vaut mieux les en décharger « nous-mêmes. » Ainsi, dans l'intérêt même de ses lettres chéries, il pensait à les réserver à des élus, et consentait qu'elles abandonnassent ceux qui les abandonnaient. Mais ceux aujourd'hui qui restent fidèles aux études classiques ne sont-ils pas eux-mêmes ébranlés dans leur foi par l'esprit du temps, et n'y aurait-il pas encore, pour

[1] Maintenant de vingt-trois.

les retenir, de nouveaux sacrifices à faire? Il le croyait avec moi[1].....

En écrivant sur Cartelier ce qu'on vient de lire, je n'ai pas eu seulement pour objet de soulager par cet hommage, avec ma propre douleur, celle de sa veuve, de ses frères, de son père octogénaire[2], de tous ceux qui l'ont aimé; j'ai voulu encore honorer dans mon ami, autant du moins qu'il dépend de moi, ceux qui, comme lui, empêchés par quelque force ennemie, ne remplissent pas en ce monde leur destinée tout entière, et, quelque considération qu'ils obtiennent de ceux qui les connaissent, ne sont pas pourtant assez connus, et ne paraissent pas tout ce qu'ils sont. Les uns sont arrêtés par la maladie, d'autres par la gêne, d'autres par le mauvais vouloir des hommes, ou même par de purs hasards : quel que soit l'obstacle, il en est trop qui ne trouvent pas, dans la vie telle qu'elle leur est faite, tout l'emploi de la force qu'ils ont dans l'esprit et dans le cœur. Ils usent cette force dans l'ombre, demandant en vain aux dieux, comme dans Homère, s'il faut succomber, de succomber du moins à la lumière. Quelques-uns s'indignent et se révoltent; d'autres, plus doux, souffrent sans s'irriter. J'ai surpris quelquefois chez Cartelier cette tristesse sans orgueil et sans colère. Dans une lettre toute récente, car, peu de temps avant sa mort, je me suis trouvé éloi-

[1] Ici était annoncée en quelques lignes la traduction que je publie aujourd'hui.

[2] M. Cartelier père est mort depuis.

gné de lui pendant un mois, il m'écrivait : « Tu me con-« serves ton amitié, parce que tu crois que je vaux beau-« coup, et moi, je ne vois pas que je vaille grand'chose; « ce n'est pas du moins, il me semble, l'opinion qu'on « a de moi. Je te remercie de ta persévérance. » Je me suis complu à dire aujourd'hui au public les mêmes choses que je lui disais à lui-même, et qui le consolaient.

J'ajouterai ici que sa dernière lettre, du 10 septembre (c'est le 1er octobre qu'il est mort), se termine par ce *post-scriptum :* « J'apprends la prise de la tour Malakoff. « *Te Deum.* » Ce sont les dernières paroles qui me restent écrites de sa main.

Novembre 1855.

INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE.

D'ISOCRATE EN GÉNÉRAL, DE SA PRÉDICATION ET DE SON ART.

Les érudits, qui ne se lassent jamais de revenir sur les monuments de l'antiquité, ne cessent pas, à la suite de Jérôme Wolf, d'Henri Estienne, d'Auger, de Coraï, de M. Bekker, de publier encore tous les jours des travaux sur Isocrate. Ceux qui écrivent l'histoire de la littérature grecque lui donnent naturellement sa place dans cette histoire[1]; mais, parmi les classiques des beaux siècles de la Grèce, il n'en est guère qui soit moins lu du grand nombre, et dont on s'occupe moins hors des écoles. Fénelon s'est servi de son nom pour condamner la rhétorique, et, à la manière même dont il parle de lui, on voit qu'il le connaît à peine. Je ne sais si Voltaire, si curieux de tout, l'a seulement nommé. Thomas, qui faisait des éloges et qui écrivait sur les éloges, n'a pu l'oublier, et lui a

[1] M. Pierron, *Histoire de la Littérature grecque,* 1850.

accordé un chapitre, bien incomplet encore. La traduction française d'Auger, qui parut en 1781, à une heure peu favorable, n'était pas assez belle, malgré ses mérites, pour populariser Isocrate. Barthélemy, dans le *Voyage d'Anacharsis,* a tracé en passant un portrait piquant de la personne d'Isocrate, sans s'arrêter à ses discours. La Harpe ne lui a pas même donné un article. Je ne trouve rien sur lui dans Châteaubriand. Courier seul s'est occupé d'Isocrate avec amour; mais Courier était presque un Grec, tout comme Boissonade[1]. Les critiques illustres de notre temps n'ont pas rencontré Isocrate sur leur chemin. Enfin ce talent si accompli et si renommé a besoin encore d'être interprété : c'est le sujet d'une étude qui peut offrir un double intérêt, suivant que l'on considère Isocrate dans l'histoire à laquelle il s'est trouve mêlé, ou qu'on n'envisage en lui que l'art et le talent de bien dire.

Parlons d'abord de l'histoire. La vie d'Isocrate, j'entends la partie de sa vie où il a eu de la renommée et de l'influence, s'étend de la fin de la guerre du Péloponèse à l'établissement de la domination macédonienne. C'est la dernière période de l'existence de la Grèce libre, époque des plus émouvantes, pleine des luttes des cités grecques, qui se ruinent l'une l'autre au profit d'un maître longtemps inaperçu, puis tout à coup inévitable; pleine aussi, pour chacune de ces cités, d'agitations intérieures qui les consument, mais qui donnent aux esprits et aux passions leur plus haut degré de vivacité et d'énergie. Athènes surtout, la seule de ces républiques qui soit bien connue, parce qu'elle a laissé une littérature que nous lisons, Athènes, la tête de la Grèce, la ville des orateurs, qui a tou-

[1] C'est Boissonade qui a fait l'article *Isocrate* dans la *Biographie universelle.*

jours uni à l'action la pensée et la parole, et dont la voix s'est fait écouter du monde entier, a eu, pendant cette période, la vie la plus dramatique. Jamais on n'a pu mieux lui appliquer les paroles de Bossuet : « Une ville où l'esprit, où la liberté et les « passions donnaient tous les jours de nouveaux spectacles[1]. » Ce n'est pas cependant notre curiosité seule qui est excitée : un sentiment plus grave et plus profond vient s'y joindre. Athènes a conçu et essayé la démocratie avant le temps; elle a aimé, du moins pour ses citoyens, l'égalité, le droit, la seule souveraineté de la loi et de l'opinion; elle a fait voir dans l'antiquité l'effort le plus indépendant et le plus hardi que la liberté humaine ait fait alors vers l'idéal politique : la république de l'avenir a donné là ses prémices, bien imparfaites et cependant déjà grandes. Comment ne nous intéresserions-nous pas à Athènes dans ses bons et dans ses mauvais jours, tantôt l'admirant, tantôt la blâmant, mais la plaignant plus encore, je veux dire déplorant, dans les fautes et dans les malheurs qui l'ont conduite à la servitude, soit les défaillances de la nature humaine, qui reste toujours si au-dessous de ce qu'elle se propose, soit les dérisions d'une force aveugle qui se joue de l'homme et de ses ambitions même les meilleures, et leur donne parfois de si insolents et si cruels démentis? L'intérêt de cette histoire est inépuisable; de quelque manière qu'on la comprenne et qu'on l'interprète, on se plaît à y pénétrer tous les jours davantage, et déjà M. Mérimée, en rendant compte de la grande *Histoire grecque* de M. Grote, a fait voir combien cette époque est considérable et combien elle paraît riche en enseignements. Isocrate figure à plusieurs titres dans le tableau de ces temps. D'une part, il rend témoignage

[1] *Discours sur l'Histoire universelle.*

de ce qu'il voit faire; de l'autre, il agit lui-même, non pas précisément à la manière des autres orateurs, par des décrets, mais par des leçons ou par des reproches. C'est un conseiller moraliste qui prêche le peuple athénien. Il intéresse d'abord, comme tous les prêcheurs, en nous faisant connaître les mœurs de ceux à qui il s'adresse; mais il n'attache pas moins par l'image que ses discours nous tracent de lui-même, et où nous reconnaissons tout un ordre d'esprits. Ce sont ceux qu'on appelle les sages, les modérés, les honnêtes gens, j'entends ceux qui méritent vraiment ces noms. Dignes certes d'estime et de bienveillance, ils obtiennent d'ordinaire ces sentiments, et ils peuvent prétendre davantage, mais à la condition qu'ils ajoutent à leurs qualités utiles ou aimables une vertu et un sel qui ne s'y mêlent pas toujours. Autrement ils ne font pas tout le bien qu'ils semblent appelés à faire; ils dégoûtent du mal plus qu'ils n'en guérissent; ils nous rendent plutôt raisonnables que bons et forts; ils se font honneur à eux-mêmes plus qu'ils ne rendent service à leur pays. Quelquefois aussi, faute d'assez d'ardeur, ils manquent cette sagesse même qu'ils poursuivent, et de moins judicieux en apparence jugent mieux qu'eux par le cœur. Ils gardent toujours pourtant le grand mérite de se préserver de tout ce qui est bêtise, folie ou scandale, et de se tenir en tout dans une mesure dont le gros de l'humanité est trop peu capable. Et, s'ils montent au-dessus de cette mesure par quelque côté que ce soit, s'ils ont dans l'esprit quelque don qui les distingue, alors un vif intérêt vient se joindre à la considération qu'ils inspirent, et les hommes s'acquittent envers eux par des applaudissements sympathiques, tout en gardant un amour plus tendre et une gloire plus vive encore à des maîtres dont la pensée a été plus haute et l'élan plus généreux. En un mot, nous voyons dans Isocrate ce que valent une vertu et

une sagesse honorables, illustrées par un beau talent, mais jetées sans autre force au milieu des grandes crises de la vie des peuples; par où elles suffisent et par où elles manquent, combien elles sont précieuses, et quelle place cependant elles laissent à prendre à d'autres choses d'un plus grand prix.

L'appréciation de la rhétorique d'Isocrate et de son beau langage semble en comparaison un mince objet. Cependant, le style n'étant que l'expression des sentiments, on voit bien d'abord que les mêmes vérités qui ressortent de l'histoire ressortiront aussi de la critique littéraire, qui les présentera seulement sous un autre aspect. Il en est de la délicatesse, de la finesse, de l'élégance, de la distinction, de la dignité du discours, comme des qualités morales dont elles sont l'image; on les aime, on les honore, et même, portées à un degré assez haut, on les admire; elles mettent un écrivain à part du vulgaire. Ce sont des dons rares; ils n'enlèvent pas pourtant, comme fait une certaine verve d'esprit ou de génie qui pénètre et à quoi on ne résiste pas. Cet accord entre le goût et la conscience, jugeant l'un comme l'autre, est déjà une leçon utile qui se tire de l'analyse du talent de l'orateur; mais, avec son talent, il y a encore à considérer son art, ou plutôt l'art pris en lui-même, qui n'est pas seulement dans Isocrate, mais qui ne se déploie aussi bien et n'est autant en évidence chez nul autre. Que vaut l'art, c'est-à-dire l'emploi de procédés calculés pour l'effet, et d'une forme étudiée ou même apprêtée? Toute éloquence l'a toujours admis dans quelque mesure, et il y a tel genre d'éloquence qui en a fait grand usage. Quels en sont les avantages et les séductions? quels en sont aussi les inconvénients et les périls? Ici on est frappé du contraste entre ce qu'on pourrait appeler l'excès de l'art dans Isocrate et son école, et une disposition des esprits toute différente, qui semble

prévaloir dans le présent et dans l'avenir. De plus en plus la préoccupation du fond va effaçant celle de la forme, la rhétorique disparaît, la composition devient improvisation, on réduit autant que possible dans le style la dépense de temps et de travail comme superflue; le discours tourne à la conversation, le livre au journal, qui est la conversation écrite. En obéissant à ce mouvement, qui peut-être est bon, et non pas seulement irrésistible, ne donnerons-nous pas cependant un regret à d'autres habitudes littéraires, et ne prendrons-nous pas quelquefois plaisir encore à relire et à admirer ces œuvres polies, que les maîtres de l'art élaboraient avec amour et avec orgueil?

Voilà les deux questions, l'une de morale politique, l'autre de critique littéraire, qui se trouvent comprises dans une étude d'Isocrate, et qui par elles seules paraîtraient déjà intéressantes. Elles se présentent d'ailleurs comme encadrées au milieu de souvenirs et de noms qui sont pour toujours en possession de toucher les hommes. Ce précepteur d'Athènes est un disciple de Socrate et un ami de Platon, et, par sa longue vie, un contemporain de Démosthène; leurs deux voix, fort différentes et trop peu d'accord, ont été entendues ensemble et à l'occasion des mêmes alarmes. Comme maître en discours, Isocrate paraît suivi des grands orateurs de l'époque macédonienne qu'il a tous formés, et, à deux siècles et demi au delà de cette date, son école a poussé comme un rejeton magnifique dans l'éloquence de Cicéron; la gloire de Cicéron et de tout ce qu'il y a jamais eu de Cicéroniens fait en quelque sorte partie de la sienne. N'en est-ce pas assez pour qu'on espère pouvoir retenir quelques moments l'attention du public, si distrait qu'il soit par d'autres pensées, sur cette renommée peu populaire?

La Grèce et Athènes exerçaient avec amour, entre tous les arts, l'art de la parole. Elles étaient pleines d'hommes qui en enseignaient les secrets et en étalaient les merveilles : on les qualifiait d'*artistes en discours*[1]; mais, parmi ces maîtres, la Grèce et Athènes n'en ont pas connu de plus parfait qu'Isocrate. Sa réputation est celle du premier des rhéteurs.

Lui-même néanmoins, tout fier qu'il est de son habile éloquence, il a de tout autres prétentions. Il se compte parmi les philosophes, et il appelle l'art qu'il professe *philosophie.* Est-il bien en effet un philosophe? Il est du moins, sans contestation, un moraliste; mais ce serait prendre le change que de discuter ici d'une manière abstraite la définition de la philosophie, et de rechercher si, en suivant avec Cicéron l'art de la parole jusqu'à sa source, on le voit se confondre avec le travail de la pensée. C'est historiquement qu'il faut se rendre compte de cette prétention d'Isocrate, en examinant, non pas ce que c'est que philosophie en général, mais ce que c'était dans ce temps-là qu'être philosophe à Athènes. On reconnaît que l'école socratique y formait alors un parti, je dirai presque une église, car la mort de Socrate l'avait consacrée; elle avait une foi et un culte. En religion, en morale, en politique, les *socratiques* étaient, en général, animés d'un même esprit. Leurs croyances étaient plus raisonnées que celles du grand nombre, leurs mœurs étaient plus sévères; dans ce qui regarde la cité, leurs idées étaient également opposées à celles de la foule. Isocrate pensait comme Platon, comme Xénophon, comme Socrate; mais ce que Socrate et les siens disaient aux disciples qui philosophaient avec eux, Isocrate le répétait en partie dans le langage du monde au monde lui-même, et les philosophes

[1] Λογοδαίδαλοι. (Platon, *Phèdre,* p. 266, pagination de Henri Estienne.)

lui en savaient gré. Platon a donné en quelque sorte à Isocrate, par la bouche du maître lui-même, le titre d'orateur de la philosophie. C'est dans le *Phèdre,* son premier ouvrage, où il oppose une rhétorique philosophique à l'art vulgaire des rhéteurs, et les attaque hardiment dans le plus parfait d'entre eux, dans Lysias. Phèdre est épris de Lysias; Socrate le contraint à voir le faible de ce qu'il admire. Socrate termine ainsi le dialogue : « Va dire tout cela à ton jeune ami. — Mais, « dit Phèdre, il ne faut pas non plus oublier le tien. — Qui « donc? — Le bel Isocrate. Que lui feras-tu dire, Socrate, et « que prononcerons-nous sur son compte? — Isocrate est bien « jeune encore; je veux dire pourtant ce que j'augure de lui. « — Et quoi donc? — Il me semble qu'il y a dans son génie « quelque chose de plus élevé que l'art de Lysias, et qu'il est « d'ailleurs d'un tempérament plus généreux, de sorte qu'il ne « faudra pas s'étonner, quand il avancera en âge, si d'abord, « dans le genre où il s'exerce aujourd'hui, tous les maîtres ne « paraissent auprès de lui que des enfants, et si même, ne se « contentant plus de ces succès, il se sent porté vers de plus « grandes choses par un instinct plus divin, car, en vérité, mon « cher Phèdre, *il y a de la philosophie en lui*[1]. Voilà ce que nous « pouvons aller dire, de la part des dieux que nous avons con- « sultés, moi à mon Isocrate, et toi à ton Lysias. »

Ceux qui trouveront ce témoignage trop magnifique essayeront peut-être de le récuser en disant que Platon a voulu flatter un orateur illustre et admiré, qui avait par-dessus lui quelques années, et qui pouvait favoriser à son tour la renommée naissante de son ami. Peut-être ajouteront-ils que les es-

[1] Φύσει γάρ, ὦ φίλε, ἔνεστί τις φιλοσοφία τῇ τοῦ ἀνδρὸς διανοίᾳ. Page 279.)

prits originaux n'ont pas trop de peine à louer des talents heureux, mais moins puissants, qui se font applaudir sans dominer, et qui ne sauraient être gênants, car ils n'ont pas la force, qui est la seule chose qui puisse faire obstacle. Quoi qu'on puisse dire et quoi qu'on veuille rabattre des hommages de Platon, il faudra toujours en tenir compte. Il a loué dans Isocrate un ami, je le crois, mais Isocrate a dû son amitié à cela même qu'il demandait ses inspirations aux principes qui étaient ceux de Platon. Chaque applaudissement que recueillait cette éloquence nouvelle profitait à la philosophie; c'est pour cela que Platon aime la gloire d'Isocrate et qu'il la sert. Il est son allié contre des adversaires communs, contre les partisans du goût vulgaire, qui sont aussi ceux des idées banales et des préjugés publics; contre les *sophistes* et les orateurs populaires, sous la ligue desquels Socrate avait succombé. Et ce n'est pas à la personne de Lysias qu'il en veut, mais il attaque dans Lysias un art oratoire qui n'a pas reçu les leçons de la philosophie nouvelle et qui ne s'est pas mis à sa suite.

Il est vrai que plus tard le vieil orateur, enivré de sa célébrité, n'a pas assez respecté l'école, que les vanités se sont heurtées, et que Platon paraît s'être repenti de ses éloges. Mais, en se brouillant avec les philosophes, Isocrate est resté fidèle à la philosophie, dont il n'a jamais séparé la cause de la sienne. Son esprit ne l'embrassait pas tout entière, il la réduisait à sa mesure; à sa morale, à sa politique, à son esprit de sagesse et d'honnêteté. Il se croyait plus philosophe que les philosophes mêmes, et se couvrait encore de ce nom, quand on attaquait en lui l'art de la parole. Après tout, la cause de la parole est la même que celle de la pensée; si celle-là est décréditée, celle-ci ne saurait rester en honneur. Les lettres, c'est le nom moderne qui répond le mieux à ce qu'Isocrate

appelle philosophie, enveloppent en elles la philosophie et l'éloquence comme les enveloppe en soi l'esprit humain, et c'est l'esprit humain en effet, c'est sa puissance et sa liberté, que les ennemis de la parole tiennent pour suspects. Plus la parole était admirée et influente dans Athènes, plus elle y était attaquée, et, faute de pouvoir s'en prendre à tous ceux qui pensaient et qui parlaient, on s'en prenait aux maîtres dont l'enseignement avait cultivé ces facultés. Les disciples, d'ailleurs, peuvent être des magistrats, des généraux, des ministres; il faut bien qu'on les ménage; les maîtres ne sont que des parleurs, on a bon marché d'eux par le ridicule ou la calomnie. C'est la tactique qu'on suivait, à ce qu'il paraît, du temps d'Isocrate. Les uns disaient qu'on n'apprenait rien avec ces hommes, que leur enseignement n'avait aucun résultat; les autres protestaient qu'il était nuisible et corrupteur. Corrupteur de la jeunesse! on avait tué Socrate avec ce mot. Isocrate le repousse avec la plus noble ironie. Il défie qu'on lui montre les philosophes mêlés ni par eux-mêmes, ni par leurs disciples, à aucune manœuvre, à aucun scandale. Leurs noms ne figurent jamais là où ils pourraient être compromis, dans ces centres d'affaires, par exemple, qui sont les rendez-vous publics des mauvaises passions et des âpres convoitises. Loin de corrompre la jeunesse, ils la sauvent de la corruption; ils la distraient des débauches des sens par les jouissances de la pensée. Mais quoi! ces mêmes censeurs, si prompts à s'indigner dès qu'ils voient un jeune homme qui réfléchit et qui s'efforce de donner un sens à sa vie et une règle à sa conduite, sont les plus faciles et les plus indulgents des hommes pour celui qui use son existence dans les voluptés grossières ou dans une indolence vide et stérile. Non, Athènes n'oubliera pas, il ne lui est pas permis d'oublier, que la pensée est son

premier titre aux respects du genre humain, qu'ainsi ceux qui pensent et qui font penser sont ceux qui font le plus pour sa gloire, qu'au contraire les ennemis de la pensée sont aussi ceux de la patrie qu'ils déshonorent. Ces maîtres tant calomniés lui ont formé les grands hommes qui l'ont illustrée et servie ; qu'elle ne soit pas ingrate envers eux[1] !

Voilà le langage que tenait Isocrate dans un discours écrit à l'âge de quatre-vingts ans. Il n'en faut pas davantage pour justifier les promesses flatteuses que Platon avait mises dans la bouche de son maître en faveur du jeune homme qui devait parler ainsi dans sa vieillesse. C'est bien là un digne élève de Socrate, et, pour s'en tenir aux paroles mêmes de Platon, qui l'honorent dans une si parfaite mesure, *il y a de la philosophie en lui.* Mais on voit bien maintenant que la philosophie d'Isocrate n'est pas une sagesse abstraite ou banale, indépendante des événements ; elle est personnelle et vivante, elle est un ensemble d'opinions et de sentiments qui se rapportent à tout ce qui occupait alors les esprits, à tout ce qui intéressait Athènes. Il y a une pensée dominante qui conduit son travail et sa vie : quelle est cette pensée ? qu'est-ce qu'il aime et qu'est-ce qu'il condamne ? qu'est-ce qu'il soutient et qu'est-ce qu'il combat ? Par ces questions nous voilà jetés au cœur de l'histoire.

Les idées d'Isocrate sont celles de l'école socratique, avec les nuances particulières de son caractère et de son esprit. Or la politique des socratiques à Athènes, comme en France la philosophie du XVIIIe siècle, était en opposition avec l'ordre établi, mais avec cette différence considérable que la philosophie française s'appuyait sur l'esprit de la démocratie, tandis

[1] *Discours sur l'Antidosis.*

que la philosophie athénienne était antidémocratique, comme paraît déjà l'avoir été la philosophie pythagoricienne, dont elle recueillait les traditions.

C'est que les philosophes, impatients du mal et ne pouvant manquer de l'apercevoir autour d'eux, ne sachant où trouver le mieux qu'ils conçoivent, et poussés pourtant, par un instinct naturel, à le placer quelque part, l'attachent volontiers à ce qui se présente comme le contraire de ce qu'ils connaissent. Les pythagoriciens voyaient la multitude régner, par ses chefs populaires ou tyrans, dans les cités d'Italie; les socratiques la voyaient régner par elle-même dans Athènes. Les uns et les autres désavouèrent également la démocratie, ou, du moins, ce qu'on appelait de ce nom, car, on le sait, il n'y avait là qu'une apparence, et le vrai malheur d'Athènes, non plus que d'aucune cité antique, n'a pas été d'aller jusqu'à la démocratie, mais plutôt de n'y pas atteindre. On ne voit nulle part, dans le monde grec, un peuple qui ne dépende que de lui-même, mais des villes sujettes d'une autre ville, et, dans la ville maîtresse, une population d'esclaves sous une plèbe privilégiée. Pour qui n'était pas *citoyen*, il n'y avait pas de droit proprement dit. Si c'était une grande nouveauté dans la physique que de briser la voûte de cette sphère, d'un si court rayon, où on enfermait l'univers, comme l'osèrent Démocrite et Épicure, ce ne fut pas une tentative moins hardie, dans la philosophie morale, que de franchir les bornes de *la cité*, comme le firent les stoïciens. Les socratiques ne s'occupaient encore que de *la cité*, et là point d'inégalité, point de maître; on buvait, comme dit Platon [1], le vin pur de la liberté, on s'en enivrait jusqu'au délire, et la raison des sages se heurtait

[1] *République*, p. 562.

avec colère aux folies démagogiques qui s'étalaient de toutes parts.

Il nous est facile aujourd'hui de reconnaître que le véritable principe de ces excès n'était pas l'égalité établie entre les citoyens, mais, au contraire, l'inégalité sur laquelle *la cité* était fondée. Et d'abord les délibérations de la multitude, amassée sur la place publique, seraient devenues chose impossible, si dans le peuple eussent été compris les esclaves, et plus impossible encore, si ces sujets d'Athènes, qu'on appelait ses alliés, eussent été tenus pour Athéniens, et n'avaient fait qu'un avec les habitants de l'Attique. Ainsi disparaissaient d'un seul coup l'extrême mobilité d'un gouvernement à vingt mille têtes, absolument incapable d'aucune suite; l'influence des démagogues tournant au vent de leur parole une foule assemblée deux ou trois fois par mois comme pour un spectacle; le scandale de la souveraineté exercée pour un salaire par une population besoigneuse, qui subsistait des oboles de l'agora ou des tribunaux; les fonctions publiques tirées au sort, non comme un service, mais comme un profit, tandis que les sages demandaient si ceux qui montent un navire ont coutume de tirer au sort celui qui gouvernera le vaisseau ; une justice capricieuse comme une loterie, faite non pour les jugés, mais pour les juges, car il fallait leur fournir des procès pour les faire vivre, et ils recevaient, pour ainsi dire, des *bons* pour juger comme ils auraient reçu des *bons* de pain; enfin les malheureux alliés faisant principalement les frais de cette justice, comme l'atteste Xénophon[1], et forcés, pour l'alimenter, de s'en venir plaider dans Athènes. Toutes ces misères ne résultaient pas de ce que la république athénienne était une

[1] *Gouvernement des Athéniens*, 16. Voir principalement l'*Aréopagitique* et le *Symmachique* d'Isocrate.

démocratie, mais bien de ce qu'elle était la démocratie de quelques-uns, et non pas de tous. Cette multitude exerçait en réalité une tyrannie, et, comme les tyrans, elle usait de sa puissance pour satisfaire ses envies et pour se dispenser de ses devoirs.

Elle voulait régner par la guerre et elle ne voulait pas faire la guerre : elle payait donc des mercenaires, et c'est la plainte perpétuelle des bons citoyens; mais avec quoi les payait-elle? Avec l'argent des *sujets*. Sans les sujets, il n'y aurait pas eu de mercenaires, car qui les aurait payés? Et, sans les esclaves, il n'y aurait pas eu non plus de mercenaires, car, si tous les habitants avaient été des citoyens, Athènes n'aurait pas eu besoin d'étrangers pour se défendre.

La multitude voulait encore avoir des fêtes, des spectacles, des distributions; elle payait tout cela, avec quoi encore? toujours avec l'argent des sujets. Et, comme ce n'étaient pas ses propres deniers qu'elle administrait, ni les fruits de son travail, mais ceux du travail d'autrui, elle les administrait mal, et perdait en dépenses folles les ressources des services publics. Enfin toutes les misères privées ou publiques, toutes les espèces d'infériorité que l'esclavage entraîne avec soi, Athènes y était condamnée, ainsi que le monde ancien tout entier. Il ne s'agissait donc pas, pour la délivrer des maux qu'elle souffrait ou la mettre à couvert des périls dont elle était menacée, de restreindre chez elle la démocratie; tout au contraire il aurait fallu l'élargir, là comme dans toutes les cités du monde antique, l'étendre jusqu'où la démocratie moderne s'est étendue, et faire de l'empire d'Athènes, ou plutôt de la Grèce elle-même, ce que nous appelons une nation, dont tous les membres, égaux et libres, servent au même titre la même patrie, et ne sont sujets que de la loi.

Le temps de ces vérités n'était pas malheureusement et ne pouvait être le temps des socratiques. Nul n'était tenté alors, en face des excès de ce qui paraissait la liberté, de se sauver par une liberté plus réelle et plus large, dont on n'avait aucune idée. A la populace les sages ne s'avisaient pas d'opposer un peuple, mais une classe supérieure : c'était ce qu'ils trouvaient établi près d'eux, dans les cités doriennes, sous le nom d'*aristocratie* ou de *gouvernement des meilleurs*. Je dis près d'eux, mais pourtant à distance, à cette distance où les défauts ne s'aperçoivent pas, où il n'y a que les mérites qui soient en lumière; ils en entendaient parler plutôt qu'ils ne le connaissaient, ils l'imaginaient plutôt qu'ils ne le voyaient. La démocratie était pour eux la réalité, et l'aristocratie l'idéal: ils se donnèrent imprudemment à l'aristocratie. Quelquefois ils se déclarent pour une dictature, mais avec la condition clairement exprimée que cette dictature sera ou exercée ou dirigée par un philosophe. C'est la thèse du *Dialogue politique* de Platon.

Il serait bien inutile de combattre des doctrines condamnées aujourd'hui sans retour. La dictature de la philosophie, cette espèce de gouvernement ecclésiastique, ou l'église est une école, ne paraît pas plus près que la théocratie elle-même d'être acceptée par les profanes, et quant à l'aristocratie, le monde moderne va la repoussant de plus en plus. Je ne m'arrêterai donc pas à marquer les erreurs de droit et de fait où tombaient les philosophes en attaquant la démocratie; mais il n'est pas sans intérêt de faire voir les dispositions fâcheuses que cette polémique contre un grand principe entretenait dans leur esprit, et qui ne se font que trop sentir dans leurs ouvrages; car les préjugés enfantent les préjugés, les fautes amènent d'autres fautes, et, pour avoir méconnu la démocratie, l'immortel honneur d'Athènes jusque dans sa ma-

nifestation imparfaite, ils ont été entraînés à trois mauvais sentiments : l'ingratitude envers la patrie, la peur du progrès et de l'avenir, et le mépris des hommes, leurs semblables.

Les philosophes prennent volontiers le fait en dégoût et l'idée en amour. Le fait, c'était ce qu'on avait sous les yeux tous les jours à Athènes; l'idée, on voulait aussi la loger quelque part, et, comme elle est l'antithèse du fait, on la plaçait à Lacédémone, qui était l'antithèse d'Athènes. On célébrait les institutions et les mœurs lacédémoniennes, on les admirait soit en elles-mêmes, soit, mieux encore, en les réfléchissant avec de plus belles couleurs dans les nuages des utopies[1]; on élevait à plaisir la grandeur de Sparte; on présentait sans cesse aux Athéniens son nom et son image pour leur être une leçon et un reproche; on semblait fier de chaque faiblesse qu'on trouvait chez soi, et de chaque force qu'on croyait découvrir ailleurs; enfin on *laconisait* à Athènes comme d'autres sages, sous des influences assez semblables, *britannisent* quelquefois parmi nous[2]. Il est permis, sans doute, de voir les misères de la patrie et même de les étaler pour les guérir, et, si elle a une grande rivale, qui, pour tel ou tel mal, paraisse avoir trouvé le remède, il n'est pas défendu de profiter de ses exemples, d'étudier, là où elle prospère, le secret de sa pros-

[1] *République* de Platon.

[2] Dans le passage même du *Criton* où Platon s'attache à établir, et cela, je crois, très-justement, que Socrate aimait sa patrie, il argumente, pour le prouver, de ce qu'il n'a jamais quitté Athènes; et il ajoute (ce sont les Lois qui parlent, et qui s'adressent à Socrate lui-même) : « Tu ne « lui as préféré ni Lacédémone, ni la Crète, *dont tu vantais tous les jours* « *le bon gouvernement.* » (A la fin de la page 52.)

On voit, d'ailleurs, par un passage du *Panathénaïque,* que l'éloge du gouvernement de Lacédémone était à Athènes un lieu commun. (P. 255 de Henri Estienne.)

périté, de lui accorder tantôt le juste hommage auquel ont droit les vrais mérites, les services réels rendus au monde, tantôt l'admiration jalouse qu'on doit à un adversaire redoutable, et qui est un des moyens les plus sûrs de se défendre de lui. Il faut se garder cependant de perdre jamais, dans une étude trop complaisante de l'étranger, ni le respect, ni l'amour, ni même le goût de son pays, car ce n'est pas assez de l'aimer d'un amour sincère, je dis qu'il faut en avoir le goût, soit parce que l'amour tient difficilement où le goût manque, et risque trop de sortir du cœur (le triste exemple de Xénophon en est la preuve); soit parce que celui qui ne sent pas cet attrait dominant pour sa république peut difficilement la bien connaître et se l'attacher autant qu'il le faut pour la servir; soit enfin parce que celui qui, ayant une patrie comme Athènes, ne s'en montre pas fier et charmé, trahit par là, quelque intelligent qu'il soit d'ailleurs, sinon une borne de son esprit, du moins une faiblesse. Qu'ont fait la postérité et l'histoire de ce parallèle importun dont quelques Athéniens fatiguaient Athènes? Qui lui conteste aujourd'hui la première place? Qui doute qu'elle ait été ce que la Grèce a eu de plus grand? Et, loin qu'elle s'efface devant Sparte, ne peut-on pas se demander si sa supériorité ne subsiste pas en face même de Rome triomphante? Je ne reproche pas aux censeurs leur sévérité pour les fautes : l'amour peut être sévère, mais il n'est pas ironique ou méprisant. C'est l'honneur de Thucydide, en qui l'âme égalait l'esprit, d'avoir su donner des leçons à sa patrie en lui laissant sa dignité tout entière, de l'avoir consolée et glorifiée jusqu'au milieu de ses revers, sans la tromper, sans l'enivrer, et simplement en lui parlant le langage de l'avenir, que sa raison et son cœur lui faisaient entendre par avance. Je voudrais trouver toujours chez les socratiques

la même élévation d'idées et la même générosité de sentiments.

Quand ce n'était pas chez l'étranger qu'ils cherchaient des autorités pour leur politique aristocratique, c'était dans le passé, qu'il est si facile d'admirer de loin. L'abondance des témoignages historiques, au temps où nous sommes, rend, parmi nous, cette illusion moins aisée à ceux qui lisent; mais l'histoire et la connaissance de l'histoire se réduisaient à bien peu de chose à l'époque dont nous parlons. Cependant Athènes avait changé, non pas tant qu'on se le figurait peut-être, mais elle avait changé, et on se hâtait de voir dans ce changement une décadence. Dans l'impossibilité reconnue d'arracher à la démocratie le présent et l'avenir, on se rejetait en arrière pour essayer de lui échapper; on accoutumait les peuples à cette idée, qu'ils dégénèrent à mesure qu'ils se développent; on leur ôtait ainsi toute foi en eux-mêmes; on arrivait à leur faire concevoir comme la parfaite sagesse de ne plus ni vouloir ni agir, et de suspendre, d'étouffer partout le mouvement et la vie.

Le mépris de la démocratie, c'est au fond le mépris de l'humanité. C'est un juste dédain, je l'avoue, que celui qu'inspirent à une raison droite et à une âme élevée les excès de sottise ou de bassesse dont les hommes peuvent se montrer capables : déplorable suite des misères trop souvent attachées à la condition humaine, et la pire sans doute de ces misères; mais ce sentiment n'est pur qu'autant qu'il demeure exempt de deux vices, le désespoir et l'orgueil. Il faut conserver le respect des bons instincts de la nature humaine avec le dégoût des mauvais, et ne pas oublier que ce qui s'est fait, après tout, de bien ou de beau dans le monde s'est fait par les hommes, ainsi que le mal; que le bien même est, plus que le mal, leur ouvrage,

puisqu'ils n'ont pu le faire qu'en s'efforçant et en luttant, tandis que, pour le mal, ils n'ont eu qu'à se laisser aller aux forces de toute espèce qui les entraînent; qu'enfin cette somme du bien, si pitoyablement petite qu'elle soit, s'augmente pourtant avec les siècles, pendant que celle du mal diminue. Mais surtout que le philosophe se garde de prétendre assigner la sagesse aux uns et la déraison aux autres, imputer le mal au grand nombre, dont il se sépare, et faire honneur du bien à une élite où il se marque sa place. Qu'il ne dise pas comme les stoïciens : Voilà les fous, et je suis le sage! Qu'il ne compare pas, comme Platon [1], la multitude qui l'entoure à une troupe de bêtes féroces au milieu de laquelle un homme est tombé, comparaison aveugle autant que superbe, puisqu'elle méconnaît tout ensemble et la bête que le plus sage entend gronder au dedans de lui, quand il prête l'oreille, et le cri de l'âme humaine, qui s'élève parfois si noble et si pur du fond de la foule. La science même, la plus légitime des aristocraties, n'emporte pourtant pas avec elle la sagesse, et encore moins la vertu. Le plus grossier peut monter bien haut, le plus raffiné peut tomber bien bas. Cet homme que vous dédaignez, il vous vaut déjà par certains côtés, il vaut mieux peut-être ; et, si, par d'autres, il vous est inférieur encore aujourd'hui, il doit vous atteindre demain, car ce doit être précisément le bienfait de votre philosophie, de l'élever où vous êtes arrivé déjà. Qui méprise la multitude méprise la raison elle-même, puisqu'il la croit impuissante à se communiquer et à se faire entendre; mais, au contraire, il n'y a de vraie philosophie que celle qui se sait faite pour tous, et qui professe que tous sont faits pour la vérité, même la plus haute, et doivent en avoir leur part, comme du soleil.

[1] *République*, p. 496.

Je n'ai rien dissimulé de ce qu'on peut reprocher à la philosophie athénienne : elle n'a pas eu assez de foi. Je ne prétends pas, quand elle en aurait eu davantage, qu'elle eût pu conjurer la mort politique d'Athènes et de la Grèce; ce n'est pas elle qui a fait les tristes jours de la fin du siècle, mais elle a subi les influences mauvaises qui les amènent. Elle est découragée et décourageante. Elle n'a pas dû s'étonner trop de Chéronée; or il n'y a de ressource que contre les maux dont on s'étonne. A force de se plaindre de la liberté, on risquait de se trouver résigné sous le gouvernement des garnisons macédoniennes, qui était pourtant, non pas seulement le gouvernement du sabre, mais du sabre tenu par les *barbares.* Des prétoriens qui sont en même temps des Cosaques, voilà les maîtres de la Grèce au lendemain de la République de Platon : plus malheureuse encore que Rome, qui se réveille de celle de Cicéron sous les vétérans d'Antoine et d'Octave.

Mais ne soyons pas injustes : si la philosophie socratique n'a pas sauvé la liberté grecque et l'a plutôt laissée périr, elle a semé du moins sur ses ruines les germes salutaires dont l'humanité a vécu aux jours de la servitude. Elle a développé la délicatesse du sentiment moral, lien premier et essentiel de la société humaine, et la *comédie nouvelle* des Athéniens témoigne hautement, sous ce rapport, de son action bienfaisante. Elle rendait tous les jours plus chers les pères aux enfants, le frère au frère, l'épouse à l'époux; elle rapprochait même le maître et l'esclave, le citoyen et l'étranger; elle rendait plus odieuses les cruautés et les brutalités de toute espèce. Tandis que le monde grec était en proie aux *barbares,* elle voulait qu'il n'y eût plus de *barbares*, et tâchait de faire comme une seule famille du genre humain. Les philosophes qui pour-

suivent ce travail pendant tout le IIIe siècle ne font que continuer une œuvre déjà bien avancée par les socratiques au IVe. Et, pour ne parler que de ceux-ci, on pourrait dire qu'en vain leurs systèmes étaient aristocratiques, leur instinct ne l'était pas. Ils ne s'y sont pas trompés, ceux qui ont condamné Socrate. Leur indépendance à l'égard des traditions religieuses suffit pour montrer qu'ils ne sont pas véritablement du côté du passé, même lorsqu'il le semble, même lorsqu'ils le croient. Et, à ce seul signe, l'esprit moderne reconnaît en eux des frères. Par là leur philosophie est encore aujourd'hui toute vivante, leur action se perpétue; elle ne sera à son terme que le jour où le fantôme des superstitions, dissipé enfin à la lumière qu'ils ont les premiers allumée, aura cessé de peser sur l'humanité, réveillée pour jamais d'un lourd sommeil.

Je ne doute pas, quant à moi, que l'impatience que leur causait l'obstination aveugle des croyances populaires n'ait été pour beaucoup dans la défiance que la multitude leur inspirait. Un sentiment pareil arrachait à Voltaire des cris de colère contre la foule, qu'il croyait vouée à l'erreur et au fanatisme pour toujours. Rien n'indispose autant à l'égard du grand nombre les esprits distingués et les cœurs ardents que de le voir se trahir lui-même et prêter sa force à ce qui l'accable. Les socratiques ne peuvent oublier que le peuple a tué Socrate. A ces ressentiments généreux se mêlent les suggestions moins pures de l'orgueil, je l'ai dit; mais je dirai aussi qu'à quelques préjugés, à quelques mécontentements qu'ils obéissent dans leurs protestations antidémocratiques, cependant, par cela seul qu'ils raisonnent et qu'ils apprennent au monde à raisonner, ils travaillent au profit de la démocratie véritable, et leur génie agit dans un sens tout contraire aux intérêts de

leurs passions [1]. Ces *laconisants* ont plus fait que qui que ce soit pour la grandeur d'Athènes, puisqu'ils l'ont faite la maîtresse du genre humain et lui ont assuré à jamais l'empire des esprits. Ces amis du passé sont entraînés vers l'avenir par l'idéal où ils tendent. Ces aristocrates ont décrédité sans retour toute supériorité traditionnelle et factice, et introduit la seule souveraineté qui n'ait point à redouter de déchéance, la souveraineté de la raison.

Voilà donc les principes des socratiques, et Isocrate, à prendre l'ensemble de ses idées, est bien un moraliste de cette école, mais, en même temps, il est Isocrate. Ce que nous savons sur sa personne, principalement par lui-même [2], peut faire pressentir sa manière de penser. Il avait une excellente constitution, et conserva jusqu'à près de cent ans une santé toujours florissante. Il était beau : nous avons entendu là-dessus le témoignage de Platon. Il était riche, et cette richesse, qu'il ne devait qu'à lui, n'avait pas été pourtant péniblement arrachée, soit par de rudes labeurs, soit par des luttes énergiques : la fortune s'était pour ainsi dire livrée d'elle-même à la séduction de son talent. Isocrate avait à la fois l'illustration et l'opulence, la faveur publique et de brillantes amitiés ; il était aimé, applaudi, comblé ; il n'était pas redoutable. Il lui manquait, dit-il lui-même, d'avoir de la voix et d'oser, et j'ai peur que ce qu'il appelle oser ne soit simplement vouloir : son caractère n'avait pas ce ressort qui fait la force. Il ne s'était jamais fait une querelle sérieuse avec personne, il mécontentait seulement pas sa vanité ; mais, malgré cette vanité, qui fait sourire, il se croyait modeste, parce qu'il n'avait pas d'orgueil.

[1] Cela est très-bien démêlé et développé dans le livre de M. J. Denis, *Histoire des Théories et des Idées morales dans l'antiquité.*

[2] *Antidosis* et *Panathénaïque.*

Ajoutons à tous ces traits que nous ne connaissons d'Isocrate que sa vieillesse, car pas un de ses ouvrages, je dis de ceux qui comptent et sur lesquels on peut le juger, n'est de la première moitié de sa vie, quoiqu'il ait vécu presque cent ans. Le *Discours panégyrique,* qu'il publia à cinquante-cinq ans, représente pour nous sa jeunesse; ses autres discours ont été faits à l'âge de soixante, soixante-cinq, soixante et quinze, quatre-vingts, quatre-vingt-dix, et enfin quatre-vingt-quatorze et quatre-vingt-dix-sept ans. La vieillesse a dû tempérer encore un naturel déjà par lui-même sans âpreté, et nous pouvons compter que nous trouverons toujours chez lui la sagesse et la mesure.

Je n'ai pas tenu compte, pour me représenter Isocrate, de quelques anecdotes dont on a paré sa vie, et dont on montrerait aisément l'invraisemblance. Je ne puis voir dans Isocrate un héros, mais un honnête homme et un sage. Son naturel est essentiellement modéré; il ne comporte ni vertus suprêmes, ni torts graves. Il n'a pas les élans d'un Platon, la vivacité d'un Xénophon, la verve polémique qui commande aux esprits; il est incapable aussi des excès et de l'irritation où d'autres s'échappent. On peut chercher ailleurs une volonté ou une pensée plus énergique; on ne trouvera nulle part une sagesse qui soit, pour ainsi dire, d'un tempérament plus heureux. Il avait la beauté de la figure, il a aussi la beauté des sentiments, et il se plaît dans les attitudes morales qui peuvent le mieux la faire valoir. Il écoute attentivement sa conscience, et autant qu'elle, peut-être, les délicatesses de ceux à qui il parle, espèce de seconde conscience pour un talent qui ne peut se passer d'être loué et caressé. Il se plaît à entrer, toutes les fois qu'il lui est permis, dans les idées et même dans les passions honnêtes de son auditoire, et il ne le fait si adroitement que

parce qu'il le fait naturellement et volontiers. Il n'oublie aucun devoir, et il voudrait s'acquitter de tous. Il n'est pas injurieux, s'il n'a été outragé lui-même. Si donc il attaque la démocratie, ce n'est qu'avec toutes sortes de ménagements. Des trois dispositions chagrines et dangereuses dont j'ai parlé, l'engouement du passé, l'inclination pour l'étranger, le mépris du peuple, il n'y a que la première à laquelle il se livre sans réserve[1], parce que celle-là était approuvée de tout le monde, et semblait se confondre avec l'amour même de la patrie. Athènes se contemplait avec complaisance dans l'idée qu'elle s'était faite de son passé, comme dans un portrait où elle s'était peinte ressemblante, mais embellie. Quant au reproche de *laconiser,* d'être un ennemi du peuple et de la démocratie, Isocrate a mis un soin extrême à l'écarter de lui. Il dépense à se justifier là-dessus des ressources d'esprit prodigieuses[2], qui ne convainquent pas toujours; mais là même où on le sent surtout fin et habile, il demeure vrai, en ce sens qu'il craindrait de se laisser aller à un mauvais sentiment autant que de le laisser paraître, et qu'il tâche d'être irréprochable à ses propres yeux comme à ceux d'autrui. Il n'est pas, d'ailleurs, à craindre que par le mécontentement il arrive au découragement, ou qu'il y conduise les autres; il en est préservé par une sérénité à toute épreuve, don précieux des prédicateurs, qui leur permet de croire que leur sermon va tout convertir, et que ce qui est perdu aujourd'hui peut être sauvé demain. Mais entrons dans le détail de ses opinions.

[1] *Aréopagitique,* 16, p. 143 et la suite. Je renvoie, pour les Orateurs attiques, à la pagination de Henri Estienne (de Reiske pour Démosthène). Le numéro qui précède l'indication de la page est celui de la recension de M. Bekker (édition de Berlin).

[2] *Aréopagitique,* 57, p. 151.

Quoique disciple de Socrate, il n'attaque jamais directement les croyances populaires : il a pour cela trop de prudence. Seulement à sa sobriété, à sa brièveté sur ce qui regarde les dieux, à son éloignement pour le superflu, si on peut parler ainsi, en fait de culte[1], au ton dont il répète ces sentences, que le vrai culte et le plus précieux sacrifice est de se montrer juste et homme de bien, et que cela vaut mieux que de prodiguer les victimes[2], on reconnaît que sa religion est plutôt selon les philosophes que selon les prêtres, et qu'il ne devait pas être compté parmi les dévots.

Il est plus à son aise en politique avec la sottise publique, et l'impatience que lui cause ce qu'il aperçoit de folie et d'aveuglement dans la multitude qui règne à Athènes est le trait dominant où le socratique se reconnaît en lui. Il se récrie sur la mobilité de la foule blâmant unanimement, au sortir de l'assemblée, ce qu'elle vient de voter unanimement. Il lui demande compte de l'intolérable tyrannie qu'elle exerce sur la Grèce. Il lui reproche son engouement pour la guerre, qui est toujours si fatale à la démocratie, et vers laquelle pourtant la démocratie se précipite toujours; cela, dans le discours *sur la paix,* ou le *Symmachique*[3], écrit à l'occasion d'une guerre injuste et déraisonnable, car personne, d'ailleurs, n'a mieux senti et mieux célébré que l'auteur du *Discours panégyrique* les vraies grandeurs et le légitime éclat de la guerre. Il ne peut supporter surtout l'ascendant que le grand nombre laisse prendre aux plus imprudents, aux plus violents, aux plus décriés, qui passent sans difficulté pour démocrates, parce qu'ils font sans cesse le mal au nom du peuple, et, avec le mot d'aristocrates,

[1] *Aréopagitique,* 29, p. 145.
[2] *A Nicoclès,* 20. p. 18.
[3] P. 169.

jettent sur l'honnête homme qui essaye de leur tenir tête une impopularité dont ils l'accablent. Ce sont là des leçons dont les gouvernements démocratiques les plus larges, dans les nations et les époques les plus éclairées, trouveront toujours à profiter. Il poursuit sans relâche les *sycophantes*, c'est le nom dont on nommait à Athènes ces aboyeurs misérables, ces dénonciateurs infâmes, qui donnent les citoyens à déchirer aux citoyens, jetant de préférence en proie aux passions publiques ceux dont ils redoutent le plus la raison ou la vertu. Aussi imposant dans l'accusation que dans l'éloge, il trouve contre les sycophantes des flétrissures presque égales à leur abjection. Il a tracé notamment, à la fin du discours sur l'*Antidosis*, un portrait de cette espèce d'hommes vraiment achevé et ineffaçable. Il a oublié un trait cependant, qui ne se dessinait pas encore : c'est que le *sycophante* contient en lui le délateur, c'est-à-dire ce qui se présente de plus triste et de plus odieux dans l'histoire. Le délateur du temps des Césars, c'est le *sycophante* sans la liberté.

Mais que va-t-il mettre à la place des excès qui le scandalisent? Le gouvernement, dit-il [1], non pas du peuple, mais d'hommes choisis par le peuple, jugés par lui, et en appelant à lui au besoin. Il ajoute seulement ceci, que ces hommes seront « ceux « qui ont du loisir et de quoi vivre. » Et par là, il n'entend pas exprimer ce fait, que, si un homme, sous le poids du travail, n'a pas été libre de penser et de s'instruire, il ne peut pas être appelé aux fonctions du gouvernement; cela n'aurait pas besoin d'être dit. Il est clair qu'il refuse ces fonctions même à celui qui sait et qui pense, s'il n'est pas riche; que ce qu'il veut, c'est le gouvernement des grandes existences, comme

[1] *Aréopagitique*, 26, p. 145.

on les appelle, l'aristocratie, en un mot. Il ne se sert pas de ce mot, il la nomme *la meilleure des démocraties* [1], par où l'on voit que ces sortes de phrases n'ont pas été inventées de notre temps; ce n'en est pas moins l'aristocratie, mais une aristocratie libérale. Isocrate ne peut se passer de la liberté; il la suit avec orgueil à travers toute l'histoire d'Athènes; il l'oppose fièrement soit à l'oligarchie oppressive de Lacédémone [2], soit à l'odieuse domination des Trente [3]. L'aristocratie d'Isocrate serait véritablement, suivant l'étymologie, *l'autorité des meilleurs*, soumise à la loi, sage, fraternelle, ayant par-dessus la foule moins encore des droits que des devoirs, et relevant d'elle enfin comme souveraine. C'est une conception qui égalerait nos aspirations les plus hautes, si la considération de la fortune, chose si grossièrement réelle, ne venait se mêler malheureusement à cet idéal.

Isocrate n'est pas un partisan de la royauté, quoiqu'il se mette volontiers en frais d'éloquence pour les rois. Ces rois qui s'élevaient, au milieu de tant de républiques, sur certains points du monde grec, courtisaient les écrivains de la Grèce libre plutôt qu'ils n'en étaient courtisés. Ils demandaient à leur éloquence la renommée, et la payaient magnifiquement. Le roi de Cypre, Nicoclès, sollicitait d'Isocrate un discours, comme cent ans auparavant il aurait sollicité une ode de Pindare. L'orateur écrivit pour lui l'éloge funèbre du roi Évagoras, son père, et une exhortation morale sur les devoirs de la royauté. On peut croire que l'éloge était sincère, car Évagoras, qui s'était affranchi de la domination des Perses et avait soutenu contre eux la lutte avec succès, avait droit d'être

[1] Voir page 156 de ce volume.

[2] *Disc. panég.* 102, p. 62.

[3] *Aréop.* 62, p. 152.

célébré par l'orateur qui prêchait avec tant d'éclat la guerre d'Asie. Pour l'exhortation, elle est digne en tous points d'un philosophe, et Isocrate a pu se vanter plus tard à bon droit du langage libéral qu'il avait su parler à un roi. Il veut que le roi de Cypre, pour se faire une obligation de la sagesse et de la vertu, considère *qu'il est insupportable que les méchants commandent aux bons et les fous aux hommes raisonnables*[1]. Le ton de l'orateur est celui d'un Athénien, à qui une monarchie, lors même qu'il lui rend hommage, paraît toujours une étrangeté et une espèce de paradoxe, qui ne l'honore qu'avec défiance et lui fait entendre qu'elle a beaucoup à faire pour se faire pardonner. Si, d'une part, il est ébloui de l'éclat de la suprême puissance[2], de l'autre il en étale fortement l'odieux et le péril[3]. « Thésée seul a su y échapper[4], » et, à la manière dont il l'en loue, on voit que c'est une chose extraordinaire à ses yeux, un miracle des temps héroïques, dont il n'y a rien à conclure. La seule royauté qui lui agrée est celle des rois de Lacédémone, espèce de consuls héréditaires, dont la dignité n'était que le couronnement et comme la décoration de l'aristocratie spartiate[5].

Mais, vers la fin de sa vie, Isocrate a été en rapport avec un roi d'une tout autre importance que le roi de Cypre. Il a adressé à Philippe une Lettre oratoire qui est un de ses principaux discours. Il écrit cette lettre au moment où vient de se terminer la guerre célèbre par la prise d'Olynthe, et où Athènes a conclu avec le Macédonien cette paix menaçante qui

[1] *A Nicoclès*, 14, p. 17.
[2] *Évagoras*, 40, p. 196.
[3] *Symmachique*, 111, p. 181.
[4] *Hélène*, 34, p. 214.
[5] *Symmachique*, 142, p. 187, etc.

anéantit les Phocéens et qui ouvrit la Grèce à Philippe. Il avait alors quatre-vingt-dix ans. On ne s'étonnera pas qu'il se soit laissé aller à des illusions qui étaient universelles. Jamais une paix ne fut accueillie plus avidement; Démosthène tout le premier la subissait, et n'essayait pas de lutter, du moins ouvertement et hautement, comme il fit plus tard, contre ceux dont l'influence la faisait conclure. On le voit, au contraire, dans la cinquième des *Philippiques*, prendre le parti d'une résignation complète et s'employer à faire supporter aux Athéniens jusqu'à ce décret des amphictyons qui déférait au Macédonien la présidence des jeux pythiques, et le consacrait ainsi aux yeux des Grecs. Il pense que tout, présentement, vaut mieux que de rompre; le moment viendra où l'on pourra reprendre les armes avec avantage : il n'est pas encore venu. Le pacifique Isocrate souhaitait qu'il ne vînt jamais, et il l'espérait de la sagesse de Philippe, conduite par la sienne. Il compte le détourner de toute ambition mauvaise en lui proposant une noble ambition. Qu'il soit non pas le maître des Grecs, mais leur chef librement choisi; qu'il marche à leur tête contre l'Asie, et la famille grecque lui devra à jamais ces bienfaits incomparables, la grandeur au dehors, la concorde dans la liberté au dedans.

Belle morale, et qui fait plaisir à entendre, pour peu qu'on oublie un instant ce que sont les hommes et comment se passent les choses! Isocrate l'oubliait sans peine; il était tout à son thème et à la satisfaction de le bien traiter. Il compte que, ses conseils étant également profitables au roi de Macédoine et à sa patrie, l'un et l'autre également lui en sauront gré. Lui qui se montre toujours si fier de son *Discours panégyrique*, le voilà qui le désavoue en quelque sorte. Il tient pour vide et stérile cette espèce de prédication solennelle qui, allant à tous, ne va par cela même à personne; il n'y a d'utile que les

conseils qui s'adressent à un homme unique, également capable de parler et d'agir [1].

Dix ans auparavant, dans le discours *sur la paix* [2], il rassurait déjà les Athéniens sur l'ambition de Philippe, affirmant qu'il n'avait mis la main sur Amphipolis que pour se garder lui-même des entreprises d'Athènes; « mais, dit-il, si nous changeons de conduite et que nous donnions meilleure opinion de « nous, *non-seulement il ne touchera pas à notre territoire, mais il* « *sera le premier à nous céder du sien,* pour acquérir l'utile amitié « d'Athènes. » A toutes les époques de l'histoire, on voit de ces confiances candides, toujours prêtes aux rapprochements et aux embrassements, telles que celles qui promettaient au sénat romain la fidélité de César, ou à la constitution de 1791 le concours sincère de la Cour. Isocrate continue, dans sa *Lettre à Philippe,* de se porter garant de la loyauté du Macédonien contre les gens malintentionnés qui lui imputent des desseins mauvais. Il est vrai qu'à voir comme il le presse de se garder de tout ce qui pourrait donner lieu à ces bruits fâcheux, on peut penser que lui-même n'est pas sans inquiétude, et qu'il cache ses propres soupçons ingénieusement (car il ne pouvait cesser d'être ingénieux) sous ce qu'il dit des pensées des autres [3]. Néanmoins l'ensemble du discours témoigne assez qu'il espère plus qu'il ne craint, et ne peut croire que Philippe résiste à l'attrait de la vraie gloire et de la vraie grandeur, ni à la séduction de sa parole. Huit ans après, Philippe étouffait la Grèce.

On sait que Démosthène, un jour que les amis de la Macédoine, tâchant d'entraîner les Athéniens dans la guerre sacrée, proposaient de consulter l'oracle de Delphes, répondit que

[1] *Phil.* 12, p. 84.

[2] *Symm.* 23, p. 163.

[3] *Phil.* 78, p. 97.

la pythie était philippiste[1]. Faut-il en dire autant de l'éloquence d'Isocrate? Non certes, si on entend par là qu'il trahissait sa patrie et la conduisait de propos délibéré à la servitude. Au contraire, c'est pour qu'elle échappe à la servitude qu'il pousse son rival à une ambition plus haute et plus pure : c'est pour qu'il renonce à conquérir la Grèce qu'il lui parle de conquérir l'Asie à la tête des Grecs. L'honnête homme se montre dans toutes ses paroles, et cette honnêteté va jusqu'à l'élévation dans la péroraison du discours, lorsqu'il se flatte de n'avoir pas été livré, en le composant, aux seules inspirations de son génie, mais d'avoir écrit sous celles des dieux amis de la Grèce, des dieux qui suggèrent les bonnes pensées et les salutaires conseils[2]. Isocrate n'est que la dupe de Philippe, et c'est trop déjà. Non-seulement cela témoigne contre sa sagacité en politique, mais son honnêteté même, si elle avait eu plus de force et de ressort, l'aurait éloigné d'un tel commerce par une instinctive antipathie. Il n'eût pas traité Philippe comme une nature généreuse, s'il eût été lui-même d'un tempérament plus généreux. Les démarches du Macédonien, tour à tour insolentes et tortueuses, l'auraient également révolté. Il est clair qu'il lui a manqué

Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Il a aimé Philippe lorsque Philippe était, pour un moment il est vrai, l'allié d'Athènes humiliée; il l'a admiré, il l'a patronné, il a reçu son argent sans doute, car ce nouveau disciple n'a pas dû récompenser moins libéralement que Nicoclès

[1] Eschine, *Contre Ctésiphon,* 130, p. 72.
[2] *Phil.* 149, p. 112.

le maître illustre qui lui adressait des leçons et des compliments en si beau style. Les moralités du vieillard ne le gênaient guère; en les écoutant avec respect et en les payant, il achevait d'endormir ces honnêtes gens qu'Isocrate représente si bien, et qui ont plus fait pour sa fortune, à ce que j'imagine, que les traîtres qui lui étaient vendus. Cependant Isocrate lui déférait la suprématie sur toute la Grèce, et, tout en prenant sa plus grande voix pour lui faire honte d'en devenir le tyran, il lui offrait naïvement d'en être le général et le roi. C'était trop, encore une fois, et il n'y a pour Isocrate qu'une excuse, l'âge auquel il a écrit. A quatre-vingt-dix ans, il écrivait encore, il était encore éloquent. C'est déjà chose assez rare; pourrait-on exiger qu'il eût conservé tout entière la faculté de bien voir et de bien sentir?

Mais, tandis que je parle d'Isocrate, qui n'a déjà pensé à Démosthène? Je l'ai dit pourtant, la divergence entre l'un et l'autre n'était pas si grande, au moment où parlait Isocrate, qu'on l'imagine d'après les idées que le nom seul de Démosthène réveille aujourd'hui en nous. On trouverait même telles paroles d'Isocrate contre ces politiques trop clairvoyants qui savent si positivement chacun des pas que Philippe va faire vers l'asservissement de la Grèce, lesquelles semblent imitées de Démosthène. Seulement, tout en raillant les alarmistes qui traçaient d'avance au Macédonien son plan de conquête, Démosthène ajoutait : « Pour moi, je le crois volontiers, par tous « les dieux, que la grandeur de ses succès l'enivre, et qu'il roule « bien des rêves de ce genre dans sa pensée[1]. » Et l'ensemble de la déclamation d'Isocrate contre ceux qui calomnient Philippe[2], hommes qui, en même temps qu'ils en veulent à lui,

[1] *Première philippique*, 49, p. 54.

[2] *Phil.* p. 96 et la suite.

sont, dans leur cité, du parti de l'agitation et du désordre, qui disent que la puissance du Macédonien grandit, non pas pour la Grèce, mais contre elle, et que depuis longtemps déjà il travaille contre tous les Grecs, cette déclamation, il faut l'avouer, enveloppe Démosthène avec tous les orateurs de son parti. Les rhéteurs qui ont mis Démosthène et Isocrate en parallèle, en les prenant seulement par le dehors et l'empreinte différente de leur style, plus élégant ou plus vigoureux, ne peuvent suffisamment nous en rendre compte. Allons au fond: le contraste est entre l'orateur passionné qui réveille Athènes assoupie et le précepteur tranquille qui la berce de son doux parler et lui fait faire de beaux songes.

On ne peut guère douter qu'Isocrate n'ait confondu Démosthène parmi les parleurs publics dont la rhétorique lui semblait si inférieure à ce qu'il appelait sa philosophie. Il apercevait chez lui, comme chez les autres, et peut-être n'apercevait-il que cela, les petitesses inséparables d'une parole mêlée aux débats de tous les jours. Au lieu des hauts objets qui sont le texte habituel d'une prédication morale, et qui intéressent dans tous les lieux et dans tous les temps, il le voyait occupé de ces détails mesquins dont se composent même les grandes affaires, et qui nous rendent souvent aujourd'hui aride et laborieuse une lecture suivie de ses discours. Il le voyait entraîné par la polémique, soit devant les juges, soit même dans l'assemblée du peuple, tantôt à des détours, des chicanes et des contradictions d'avocat, tantôt à ces personnalités violentes et à ces injures grossières qui nous répugnent si fort dans les discours sur l'*ambassade* ou sur la *couronne*. Il le voyait obligé de flatter les passions de la foule, de ménager ses plus fâcheux entêtements, de sacrifier quelquefois les principes. J'ajoute qu'il jugeait sans doute les torts de conduite et les faiblesses

de l'homme avec la sévérité impitoyable de celui qui n'est pas à portée des tentations ni de la faute. Certains traits du *Panathénaïque*, à la page 262, contre ceux qui, après avoir dépensé leur patrimoine en débauches, cherchent à refaire leur fortune aux dépens du public, ou ceux qui, pour parler au peuple sur le ton qui lui plaît, le jettent dans toute sorte d'embarras et de misères, peuvent paraître dirigés contre Démosthène, quand on lit, d'un autre côté, dans Eschine : « De citoyen inscrit au « rôle des plus imposés (je tourne cela à la française), il de- « vient fabricant de discours, ayant dépensé misérablement « son patrimoine[1].... » Isocrate, qui était peut-être des premiers parmi ces plus imposés, s'associait probablement à ces mépris; mais, sans rechercher ses sentimens sur la personne du grand orateur, tenons-nous-en à ce qu'il devait penser de son langage. On lit dans la harangue de Démosthène sur la *Liberté des Rhodiens* ces propres paroles, à la page 198 : « Pour « moi, je crois juste de restaurer la démocratie rhodienne ; « mais, lors même que cela ne serait pas juste, je crois encore « qu'il faudrait vous le conseiller. » Combien un tel discours devait choquer le vieil orateur qui avait écrit, quelques années auparavant, un si beau développement sur l'utile inséparable du juste[2] !

Il ne serait pas impossible que, dans ce passage, Démosthène eût précisément en vue de répondre à Isocrate, ou du moins à quelque orateur adverse qui s'était servi contre lui du brillant lieu commun d'Isocrate. Et, si nous écoutons cette réponse, elle ne nous scandalisera peut-être pas autant qu'on aurait pu s'y attendre d'abord.

[1] *Contre Ctésiphon*, 173, p. 78 : ἐκ τριηράρχου λογογράφος ἀνεφάνη.
[2] *Symm.* 28, p. 165, etc. Cf. *Archid.* p. 123.

« Il y a parmi vous, Athéniens, des hommes qui savent « très-bien établir les droits des autres sur vous; je n'ai qu'un « conseil à leur donner, c'est de tâcher d'établir aussi vos droits « sur les autres, s'ils veulent tous les premiers faire approuver « leur conduite. Il est absurde en effet qu'ils prétendent vous en-« seigner votre devoir sans remplir le leur, et le devoir d'un bon « citoyen n'est pas de chercher des raisons contre vous, mais pour « vous. Car, au nom des dieux, je vous prie, d'où vient qu'il ne « s'est trouvé personne à Byzance pour détourner les Byzantins « de surprendre Chalcédoine, qui est au roi, qui a été à vous, « mais sur laquelle ils n'ont absolument rien à prétendre, ou « de s'assujettir Sélymbrie, ville autrefois votre alliée, de la « faire leur tributaire, et de comprendre son territoire dans le « leur, au mépris des serments et des traités qui garantissent « son autonomie; personne pour dissuader Mausole, quand il « vivait, ou, depuis sa mort, Artémise, de mettre la main sur « Cos, sur Rhodes, et autres villes également grecques, des-« quelles le roi, seigneur d'Artémise et de Mausole, s'était « dessaisi par les traités en faveur des Grecs, et pour lesquelles « les Grecs, dans ces temps-là, ont bravé tant de périls et ac-« compli tant d'exploits? Ou s'il se trouve quelqu'un pour « tenir aux uns ou aux autres ce langage, il n'y a personne, « du moins à ce qu'il paraît, pour l'écouter. Pour moi, je crois « juste de restaurer la démocratie rhodienne : mais, lors même « que ce ne serait pas juste, je crois encore, quand je vois « comment agissent les autres, qu'il faudrait vous le conseiller. « Pourquoi? Parce que, si tout le monde, Athéniens, prenait « d'un commun accord le droit pour règle, il serait honteux « de nous refuser seuls à l'observer; mais, quand de tous « côtés on prend ses mesures pour pouvoir violer la justice, « nous borner à mettre le droit en avant sans nous assurer

« de quelque chose, ce n'est plus respecter le droit, c'est « manquer de résolution. Je vois que les droits se mesurent « toujours sur les forces, et je vous en donnerai un exemple « connu de vous tous. Il y a deux traités entre les Grecs « et le roi : celui qui a été conclu par notre république, et « que tout le monde célèbre; ensuite, celui des Lacédémo- « niens, qu'on blâme, comme vous savez. Et le droit établi par « ces deux traités n'est pas le même. C'est que, pour les par- « ticuliers sans doute, le droit dépend des lois de la cité, qui « assurent aux grands et aux petits une égale justice; mais, « dans le droit public de la Grèce, c'est le plus fort qui fait la « part du plus faible. Si donc vous avez déjà pour vous une « chose, la résolution d'agir suivant le droit, il reste à faire « en sorte que vous en ayez aussi le pouvoir. Et vous ne l'au- « rez que si vous demeurez les patrons de la liberté commune. »

Que cela est vif et entraînant ! mais, après tout, que cela est vrai ! Non qu'il ne soit absolument bon d'être juste, mais il arrive, dans les affaires humaines, que tel parti n'est pas juste absolument et en tout, et c'est au fond tout ce que l'orateur veut dire. Un droit rencontre devant lui, non pas des intérêts seulement, mais un autre droit; celui des traités, par exemple, vient se heurter, comme ici, à celui de légitime défense. Je ne prends point parti dans le débat auquel se rapporte ce discours : nous n'avons pas aujourd'hui assez de lumières pour le vider; je parle en général et sous forme d'hypothèse. S'il se présente un de ces conflits entre le droit et le droit, où c'est à la conscience des peuples de décider une question souvent délicate, celle de savoir lequel des deux doit prévaloir, et s'il se trouve que c'est le droit inférieur, le droit étroit, qui a le plus de crédit et qui menace d'étouffer l'autre; s'il a des avocats nombreux, autorisés, et qui plaident si bien, que la véritable

justice, empêtrée dans leurs chicanes, n'a plus d'issue, on peut pardonner à celui qui la défend de perdre patience, et de s'écrier résolûment, comme Démosthène : « Je crois que ce « que je veux est juste, et, quand ce ne serait pas la justice (ou « ce que vous prenez pour elle), je crois qu'il faudrait encore « le vouloir. » Ainsi seulement il peut se débarrasser du droit équivoque qui lui fait obstacle, et que son ironie écrase dans la main de ceux qui s'en arment contre lui.

Voilà l'éloquence politique, forte de la connaissance et du sentiment des faits, allant au cœur des difficultés, et serrant de si près ce qu'elle touche, qu'il n'est pas possible de lui échapper. L'éloquence littéraire d'Isocrate n'a pas ces prises vigoureuses. Comme elle se tient dans les généralités, on ne dispute pas avec elle en principe, mais, à la première occasion, on se dérobe. Rien ne l'empêche, mais elle n'empêche rien. Je ne sais s'il faut reprocher à Isocrate d'avoir oublié sa doctrine ou d'en avoir fait bon marché, sur ce que, dans son *Panathénaïque,* à la page 257, ayant à parler des violences et des injustices d'Athènes à l'égard des alliés, il les juge d'une façon si particulière : « Ils pensèrent, dit-il, qu'entre « deux partis fâcheux il fallait choisir de maltraiter les autres « plutôt que d'être eux-mêmes maltraités, et de dominer injus- « tement sur les peuples plutôt que de se laisser asservir injus- « tement par les Lacédémoniens pour échapper à ce reproche. « *Et tout ce qu'il y a de gens bien avisés penseraient de même ; quel-* « *ques moralistes tout au plus, dans leur école, parleraient autre-* « *ment.* » J'aimerais à voir dans cette dernière phrase un nouvel exemple, et qui ne serait pas des moins piquants, de ce tour de finesse qui relève souvent la sagesse dans la bouche des socratiques. Il ne désavouait pas ainsi, ce semble, il confirmait plutôt les vives protestations de son discours *sur la Paix.* Et on

devait se souvenir que, parmi ces quelques moralistes singuliers qui se hasardaient à n'être pas de l'avis de tout le monde, il était le plus considérable et le plus éloquent. Mais quelle excuse alléguer pour la façon dont il justifie, dans le *Discours panégyrique,* les vengeances odieuses exercées contre Mélos et Scione? Aucune, si l'on ne veut dire, ce que je crois volontiers, que, lorsqu'il composait ce discours, qui le faisait illustre, il n'était pas encore entré en possession de cette autorité de conseiller moraliste qu'il prit à partir de là dans sa patrie, et n'en avait pas embrassé les obligations. Cependant on peut remarquer aussi que c'est là ce qui arrive à une morale métaphysique et absolue : elle reste trop souvent, chez ceux mêmes qui la professent, à l'état d'abstraction stérile. Elle n'en est d'ailleurs que mieux goûtée. Le public, d'ordinaire, accepte simplement, tel qu'on le lui présente, un lieu commun imposant. Tout le monde peut s'accommoder du lieu commun, et, par cela même, il est bien accueilli de tout le monde. Beaucoup applaudissaient dans Athènes quand l'orateur recommandait à Philippe la sagesse et la loyauté. Pourquoi Philippe n'aurait-il pas applaudi lui-même? Pourquoi n'aurait-il pas été sensible à l'attrait de l'honneur et de l'estime publique, quand on les lui promettait avec le pouvoir, sauf à faire son choix plus tard, s'il se trouvait qu'il n'y eût pas moyen de tout garder? Ainsi, de part et d'autre, on était content d'Isocrate, et il plaisait en Macédoine sans rien perdre dans Athènes de ses droits au titre de bon citoyen. Il était comme ces prédicateurs des rois qui font leur cour tout en déclamant contre les vices de la Cour; on leur permet de débiter leur morale, on les récompense même pour cela, parce qu'elle n'a pas la prétention de rien changer à ce qui se passe. Il était honoré et honorable, mais il n'allait pas jusqu'aux vraies vertus de l'homme et de l'orateur.

Entre l'auteur de la *Lettre à Philippe* et l'auteur des *Philippiques*, nous ne pouvons hésiter. C'est Isocrate lui-même qui nous a forcé à ce parallèle (qu'il faudrait pouvoir lui épargner) en apportant au Macédonien ses hommages et ses conseils. Jusque-là sa politique restait en dehors, et, si l'on veut, au-dessus de la politique des hommes d'État. Il disait aux Grecs : « Accordez-vous, aimez-vous, tournez vos forces contre « le Perse, l'ennemi commun. » Il disait aux Athéniens : « Soyez « sages et justes. » Il célébrait la vieille gloire de sa patrie : c'était un beau rôle, où il n'avait pas plus de rival que d'adversaire. Mais, quand il intervient dans une négociation entre Philippe et Athènes, qu'il s'intéresse à cet homme jusqu'à se faire sa caution, et prend parti pour lui jusqu'à lui déférer l'hégémonie ; quand il s'inspire à ce point et de cette manière des intérêts et des passions du moment, il ne peut échapper à la comparaison avec celui qui a été en ce même temps l'âme d'Athènes; il n'y peut échapper, et il ne peut non plus la soutenir. La supériorité de Démosthène n'est pas seulement qu'il agit par la parole, mais qu'il agit en grand citoyen. Notre cœur se donne au grand orateur qui n'a pas attendu, pour s'inquiéter et pour s'indigner, que Philippe fût à Chéronée, qui luttait déjà, quinze ans auparavant, contre la fortune des Macédoniens, et la défiait encore quinze ans après, sans que la force eût pu lui apprendre la servitude; qui ne céda pas même à la gloire d'Alexandre, et ne se laissa pas livrer vivant à Antipater. Il s'est trompé en se flattant qu'on pourrait repousser l'esclavage; il a trop présumé de son pays : cela est vrai, comme il est vrai qu'Isocrate, quand il avoue devant Philippe l'impuissance de la Grèce et d'Athènes, a le malheur d'avoir raison. Mais tant de jugement et de prévoyance nous attriste, et nous aimons mieux l'erreur de celui qui fait son devoir et

laisse faire aux dieux. Aussi bien, si Athènes a été vaincue, elle a dû à sa résistance de rester grande après la défaite, et de voir un Alexandre se donner de la peine *pour être loué des Athéniens*[1]. La passion est ainsi quelquefois, non pas plus généreuse seulement, mais plus sage que la sagesse. Celle de Démosthène s'échappe en accents sublimes. Le cri fameux : « Vous « vous seriez bientôt fait un autre Philippe ! » se représentera toujours à la pensée partout où un homme de cœur, voyant souffrir de l'esclavage un peuple fait pour la liberté, pourra lui reprocher de s'être asservi lui-même par ses fautes. L'admirable serment *par ceux qui sont morts à Marathon* fera toujours la consolation et l'orgueil des vaincus qui n'auront pas failli. Je ne cite que ces traits toujours cités[2], dont on se souvient dès qu'il est question de Démosthène ; mais toute son éloquence produit une impression semblable, et qui fait bien oublier les beaux discours ; l'esprit y est aiguisé par le caractère, et la logique renforcée par la volonté. Démosthène admirait, je n'en doute pas, la phrase du vieux maître, et ne prétendait pas l'égaler ; mais il trouvait quelque chose de mieux, l'éloquence où il n'y a point de phrase. Démosthène cependant ne ferait aucun tort à Isocrate (il en est trop loin), si celui-ci n'était allé s'adresser à Philippe. C'est le nom de Philippe qui, en amenant celui de Démosthène, rabaisse le professeur de morale et d'éloquence avec toute sa philosophie et tout son art.

On le voit bien, lui qui affecte tant de mépris pour les orateurs populaires, il est évidemment jaloux d'eux[3]. Il leur envie, je le crois, la domination qu'ils exercent, les acclamations

[1] Plutarque, *Alex.* 60.

[2] *Philipp.* I, 11, p. 43 ; *sur la Couronne*, 208, p. 297.

[3] *Phil.* 25, p. 87. Plutarque a écrit que les δικολόγοι ne sont pas

de la foule émue, la poussière qu'ils soulèvent, pour ainsi dire. Il souffre de n'avoir pas la hardiesse et la voix [1]; car il semble croire que c'est tout ce qui lui manque pour être de ceux qui sont puissants par la parole. Il voudrait se rapprocher d'eux et compter comme eux dans les grandes crises politiques. Nous, au contraire, si nous voulons le voir à son avantage, nous ne le prendrons pas dans ces situations trop fortes pour lui, mais plutôt dans ceux de ses discours où la politique militante, comme nous dirions, tient le moins de place, et où tout le monde est aisément de son parti, parce qu'il n'en a guère d'autre que celui des beaux sentiments. Rappeler sans cesse les peuples et les citoyens à l'amour de la vertu, de la sagesse, de la gloire, de la patrie, lors même que cela ne résout rien des difficultés de chaque jour, c'est pourtant encore une tâche utile, car il est toujours bon d'élever les cœurs; et, si ces nobles impressions ne préservent pas absolument l'orateur lui-même d'une faute, elles peuvent préserver les autres de s'y laisser aller à son exemple. Je ne doute pas que, parmi les auditeurs d'Isocrate, beaucoup ne se soient défendus de la séduction de la *Lettre à Philippe* par les accents généreux du *Discours panégyrique* ou de l'*Archidame,* et ne se soient fortifiés, pour lui résister, des traits de sa propre éloquence.

Il excelle surtout à célébrer son pays et à remplir les Athéniens de l'idée de la grandeur d'Athènes. Des sages bien sévères se gardent de cet enthousiasme patriotique comme d'une illusion qui peut avoir ses dangers. Isocrate s'y livre avec complaisance, et on ne peut le lui reprocher, puisque cela ne l'empêche pas d'être un censeur très-clairvoyant des faiblesses

jaloux des σοφιστεύοντες (Περὶ φιλαδελφ. p. 486); mais ceux-ci devaient naturellement envier les autres.

[1] *Antid.* n° 192; *Panath.* 10, p. 234.

de sa république. S'il n'échappe pas tout à fait au penchant de son parti pour les choses de Lacédémone, il ne les fait valoir qu'avec mesure, assez seulement pour piquer Athènes et pour assaisonner ainsi les hommages qu'il lui prodigue; mais il ne la sacrifie pas, et ne la laisse pas éclipser jamais. Il glorifie Athènes, non pas seulement pour être applaudi des Athéniens, mais par une affinité naturelle pour son génie. *Le plus disert des parleurs* [1] peut-il ne pas être épris de la ville où règne la parole, et Athènes n'est-elle pas, pour ainsi dire, la patrie d'Isocrate plus que d'un autre? Qu'on voie comme son cœur s'épanche là-dessus, soit dans le *Discours panégyrique,* soit dans la composition sur l'*Antidosis* [2]. Pour moi, je ne lis pas froidement ces éloges magnifiques et perpétuels de la cité chef-lieu de la Grèce, dont toutes les autres ne sont, suivant lui, que des faubourgs [3]. J'aime l'orateur qui fait cet emploi de son talent, et j'aime son sujet, qui me touche de plus près qu'il ne le semble; non pas seulement en ce sens que tous les hommes civilisés ont part à la gloire d'Athènes, dont ils sont les fils et les héritiers, je veux dire quelque chose de plus. Quand j'écoute ce beau langage d'Isocrate, j'entends qu'il vante une terre également féconde en miracles dans la guerre et dans la paix, siége de l'éloquence, de la philosophie et des arts, rendez-vous des peuples qui y viennent chercher, non tel spectacle ou telle fête extraordinaire, mais un spectacle non interrompu et une fête de tous les jours; école toujours ouverte, dont les moindres

[1] La Fontaine appelle ainsi Cicéron, mais ces expressions désignent encore mieux Isocrate.

[2] Il a placé l'éloge d'Athènes jusque dans la bouche d'un roi de Lacédémone. (*Archid.* p. 124.)

[3] *Discours panégyrique,* 81, p. 57; *Antid.* n° 299; Περὶ τοῦ ζεύγους, 27. p. 352.

disciples sont ailleurs des maîtres. Je l'entends dire que cette terre porte une nation généreuse, dont la politique vise plutôt à ce qui est grand qu'à ce qui serait profitable, et justifie ses ambitions par ses dévouements; qui est regardée partout comme la protectrice naturelle de la démocratie et de l'égalité dans le monde, et comme la force sur laquelle le faible qu'on menace peut s'appuyer; qui plaît jusque dans ses défauts, et trouve plus de sympathie chez ceux mêmes qui souffrent de ses torts que d'autres n'en obtiennent par certains mérites et certains services[1]. Tout cela ne se rapporte-t-il qu'à Athènes dans ma pensée? J'applaudis; mais, en applaudissant, suis-je tout à fait neutre et impartial? Non, sans doute, et je suis heureux de ne pas l'être et de me sentir si intéressé dans ce que j'admire; et, ravi de l'éclat avec lequel l'orateur traçait, il y a plus de deux mille ans, l'image d'une grande patrie, je lui suis reconnaissant d'une éloquence dont les couleurs toujours vives contentent ou consolent encore, à cette distance, mes affections et mon orgueil.

Il est triste qu'un beau sentiment, qui remplit tant de pages dans Isocrate, soit absent de la *Lettre à Philippe,* et qu'Isocrate n'y parle d'Athènes que pour l'effacer devant le Macédonien. Il met d'ailleurs de la délicatesse, comme toujours, dans l'expression de sa pensée; c'est sa pensée même qui n'est pas assez délicate[2]. Le *Panathénaïque,* qui parut sept ans plus tard et qui n'a d'autre sujet que l'éloge d'Athènes, peut être regardé comme un effort de l'orateur pour donner satisfaction à l'amour-propre de ses concitoyens; je doute pourtant qu'il ait réparé l'effet de la *Lettre à Philippe,* car il ne touche pas à ce qui était

[1] Voyez le discours sur l'*Antidosis,* n° 300. Pour ce qui précède, voyez principalement les n°s 46, 50, 52 du *Discours panégyrique.*

[2] *Phil.* 56, p. 93.

présent et qui occupait les âmes; il ne fait que reprendre le vieux parallèle d'Athènes et de Lacédémone : or ce n'était pas sur Lacédémone qu'il s'agissait alors de l'emporter. Ce parallèle était bon aux temps du *Discours panégyrique,* quand, rien encore ne s'élevant du dehors qui fût une menace pour la Grèce, les grandes cités grecques avaient seulement la Perse en face d'elles : l'orateur alors pouvait appeler sa patrie, et non pas le Macédonien, à l'honneur de conduire l'Europe contre l'Asie. En un mot, c'est avant Philippe qu'Isocrate est vraiment à son aise dans l'éloge d'Athènes et qu'il y déploie tout l'éclat de son talent. L'effet du *Discours panégyrique,* chef-d'œuvre de sa pleine maturité, paraît avoir été immense; cette ville, que tous ses orateurs célébraient sans cesse, ne s'était jamais entendu célébrer ainsi. Une si brillante parole effaçait les sombres souvenirs du désastre d'Ægos-Potamos et de la domination des Trente; car c'est surtout aux heures de tristesse et d'humiliation qu'un peuple aime à se draper dans sa gloire. Tout ce qui s'est dit depuis, pendant des siècles, en l'honneur des Athéniens, n'a été que le prolongement et comme l'écho de ce discours. Pareil à ces trésors où sont ramassées et exposées aux regards toutes les richesses des rois d'Asie, il contient le dépôt de tous les titres d'Athènes, présentés dans leur plus beau jour; et, en le lisant, je serais volontiers jaloux; je voudrais que ma patrie, si riche d'ailleurs en éloquence, eût aussi son *Discours panégyrique.* Lorsque des esprits attristés étalent à ses yeux ses abaissements et ses misères, je voudrais qu'elle pût reporter ses regards, avec une juste complaisance, sur un portrait d'elle-même où elle se reconnût dans toute sa grandeur. Cependant il ne faut pas se plaindre que, toujours pressée d'aller en avant, elle ait négligé de s'arrêter à contempler la route parcourue. Au moment où Isocrate écrivait, on

peut dire que l'histoire était finie pour Athènes libre, et sa belle composition fut comme l'oraison funèbre de sa république, qui s'ensevelissait dans son passé. Ceux qui vivent et qui ne sentent pas que l'avenir leur manque n'ont pas besoin de se réfugier ainsi dans leurs souvenirs.

J'ai fini d'étudier la pensée et le caractère d'Isocrate; j'ai marqué franchement ce qui manque à l'une et à l'autre en force et en profondeur, si franchement, qu'on estimera peut-être que j'ai mis trop d'importance à cette étude, et que je pouvais ne pas chercher dans ce brillant parleur autre chose que son bien dire; mais il n'aurait pas conquis par les seules ressources d'un art consommé tant de sympathie et d'admiration. C'est bien l'homme qu'on goûtait en lui, et c'est l'homme que je devais d'abord faire connaître : ses traits principaux sont la sagesse et la finesse de l'esprit, avec la noblesse des sentiments; mais, à côté de ces mérites, une trop grande satisfaction de les trouver en soi et un trop grand dédain de ce vulgaire qu'on ne croit pas fait pour y atteindre; non pas le dédain puissant de certains génies qui le prennent de très-haut avec la foule, mais qui l'enlèvent par la grandeur de leur âme et de leurs idées, sorte de séducteurs qui subjuguent en méprisant, parce qu'ils ont la passion et la force. C'est plutôt une distinction circonspecte, qui ne se commet pas avec les ignorants et les grossiers, mais qui aussi n'agit pas sur eux. Je doute que jamais femme du peuple se soit arrêtée dans la rue pour le voir passer, et l'ait montré du doigt en disant : Voilà Isocrate! comme on le raconte de Démosthène. Son talent s'adresse plutôt, je l'ai dit, à ceux qui ont de l'éducation et des loisirs; lui-même se vante d'avoir principalement des riches

pour disciples[1]. Sa morale et sa politique sont, avant tout, une morale et une politique de bon ton; il se fait honneur de sentir le prix de ce qui n'est plus, de saisir le faible de ce qui est, de n'avoir pas d'illusion sur l'avenir; il a les dégoûts d'un homme heureux et glorieux, et les timidités d'un vieillard aimable, mais sans énergie. Il est mécontent et optimiste tout à la fois; mécontent par une susceptibilité que tout offense, optimiste par une vanité qui ne doute pas que tout n'aille à merveille dès qu'il sera écouté et applaudi. C'est ainsi qu'il se laisse séduire à Philippe, ou qu'il s'abandonne à de beaux lieux communs qui endorment en lui le sens de la réalité : voilà les petits côtés de la délicatesse d'Isocrate; mais elle se relève quand elle se marque par le respect et l'amour de tous les bons sentiments, par l'habitude de la modération, par une juste aversion pour les brouillons et les méchants, par une égale antipathie pour la force brutale des tyrans et pour les brutales passions des populaces, par l'éloignement des superstitions, par un attachement fidèle à ce qu'il appelle la philosophie, comprenant sous ce mot le double bienfait de la pensée qui éclaire et de la parole qui charme et qui touche, enfin par la faculté d'admiration, qui est le plus beau don de son génie, et ce vif sentiment des grandeurs de la patrie, où nous nous complaisons encore avec lui. Et de quelque distance que Démosthène dépasse Isocrate, Démosthène pourtant, je le crois, n'entendait pas sans respect, et peut-être même sans envie, cette éloquence sereine, libre de toute précipitation et de tout hasard, qui choisit ses pensées comme ses paroles, qui n'a jamais à se prêter aux sentiments déplaisants, qui n'abaisse jamais ni soi ni ceux qui l'écoutent, qui ne se nourrit que de

[1] *Antid.* n[os] 39 et 304.

nobles idées, et ne présente ainsi à l'esprit humain qu'une belle image de lui-même.

La critique ne sépare pas aujourd'hui la forme du fond, et analyser le talent d'Isocrate, c'est reprendre l'étude de sa personne sous un autre aspect. Son discours sera noble comme ses sentiments et ses goûts, et il manquera de force comme son caractère. Son éloquence représentera les beaux côtés de son âme, et sa rhétorique en trahira les deux faiblesses, la timidité et la vanité. Je crains bien que l'analyse de son talent ne paraisse froide venant après de plus grands objets; mais ce que je me suis proposé d'étudier, c'est Isocrate, et ce qui domine après tout dans Isocrate, c'est le maître en l'art du discours. Cette étude ne serait pas sincère, si je m'oubliais à contempler Athènes, sa gloire et sa chute, le deuil de la liberté, les pensées que tout ce passé nous suggère, et si je négligeais ce qui est plus proprement mon sujet. Et pourquoi penserais-je qu'on ne puisse s'intéresser encore à ces détails? Le nombre est-il si petit de ceux qui aiment les choses littéraires, qui sont sensibles à une composition savante, à un tour heureux, qui se plaisent à pénétrer les secrets d'un maître, à démêler ce qui est bon, ce qui est mauvais, et le pourquoi de tout cela? On a peu de temps, je le sais; mais pourtant les sociétés les plus affairées, et dont la vie n'est qu'un tourbillon, trouvent du temps pour les jouissances des arts, et prétendent là-dessus aux délicatesses les plus raffinées. Le style aussi est un art; dédaignerait-on seulement celui-là? Et, quand on se montre si curieux en fait de dessins ou de ciselures, n'aurait-on qu'indifférence pour les belles phrases et les discours achevés? Isocrate est un grand artiste. Courier s'écrie, dans une lettre : « Quel « merveilleux écrivain que cet Isocrate! Nul n'a su mieux son « métier. » Mais on aurait pu lui dire, comme à l'amant de Laïs :

Tu ne possèdes pas l'art, l'art te possède. Il a l'intempérance de la parole, vice originel et indélébile de l'esprit grec, qui se fait sentir jusque dans ses œuvres les plus sérieuses et les plus fortes, et y trahit ce je ne sais quoi de léger, de mensonger et de vide, qu'on lui a reproché dans tous les temps. Il joue avec l'éloquence, et ce qui frappe tout d'abord est la forme purement factice de la plupart de ses œuvres. Sa Lettre oratoire à Philippe est la seule qui se donne pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour une composition faite à loisir. Toutes les autres sont autant de harangues fictives, placées même quelquefois dans une autre bouche que la sienne; et, parmi ces fictions, il n'y en a pas de plus étrange que celle que présente, comme on le verra tout à l'heure, le discours sur l'*Antidosis*.

Ses vanités, ses coquetteries de rhéteur ont été relevées même de son temps. On comptait les années qu'Isocrate employait à faire un discours, comme on compte les heures qu'une femme met à sa toilette : on assurait que cette fameuse harangue *panégyrique,* qui est un écrit de cinquante pages, lui avait coûté dix ans. Et cela n'empêchait pas qu'on ne crût y apercevoir des maladresses et y trouver l'auteur pris dans ses propres artifices : « Isocrate, en son *Discours panégyrique,* est « tombé, je ne sais comment, dans une faute d'écolier, par « l'ambition de ne vouloir parler de rien que sur le ton de l'am- « plification. L'objet de ce discours est de faire voir qu'Athènes « a rendu plus de services à la Grèce que Lacédémone, et voici « par où il débute [1] : *Puisque telle est la vertu de l'éloquence qu'elle « peut rendre petit ce qui est grand, et donner à ce qui est petit de « la grandeur, parler de choses anciennes avec nouveauté et donner « à des choses nouvelles une couleur ancienne.* Est-ce ainsi, peut-

[1] *Disc. panég.* 8, p. 42.

« on lui dire, ô Isocrate, que tu vas changer la position de « Lacédémone et d'Athènes ? En vérité, cet éloge de l'éloquence « n'est là que comme un avertissement préalable à ceux qui « l'écoutent de ne pas le croire. » Ainsi parle l'auteur du livre *Du Sublime* (n° 38), et Fénelon, qui avait été frappé de cette critique en la lisant dans la traduction de Boileau, s'en est souvenu et l'a répétée. Il faut reconnaître pourtant qu'elle n'est pas juste, car l'orateur, qui parlait devant les Athéniens en l'honneur d'Athènes, n'avait pas à craindre qu'on ne le crût pas, et, de ce côté, ne courait nul risque. Il n'a pas peur qu'on lui dise : Mais non, Athènes n'est pas une si grande cité, et les choses qu'elle a faites ne sont pas de si grandes choses que vous prétendez nous le faire croire. Il sait donc bien ce qu'il fait, et ce n'est pas par inadvertance qu'il s'écarte de la règle ordinaire, d'être modeste dans l'exorde. « Je vois que d'ordi- « naire on s'attache à se concilier les auditeurs et à demander « grâce pour ce qu'on va dire, en alléguant qu'on n'a pas eu « assez de temps pour se préparer, ou qu'il est trop difficile de « trouver des paroles qui égalent la grandeur du sujet. Pour « moi, si je ne fais un discours digne de ma réputation, et non « pas seulement du temps qu'il a coûté, mais de tout celui que « j'ai vécu, je ne veux point d'indulgence, et consens à être un « objet de risée et de mépris, car je mériterai tous les affronts, « si je m'avise, sans avoir aucun avantage sur les autres, de « faire de si magnifiques promesses. » (13, p. 43.) Il a compris que, dans le genre laudatif, il s'agit d'éblouir, et que c'est un moyen d'éblouir que de se vanter. Arrivé à la fin, il corrige de la manière la plus heureuse cette vanterie : « Je « ne suis plus, dit-il, dans la même pensée que lorsque j'ai « commencé mon discours. Je croyais alors que je pourrais « parler d'une manière digne de mon sujet : je vois mainte-

«nant que je n'en puis égaler la grandeur, et ce que j'avais «dans la pensée m'échappe en grande partie» (187, p. 80); de sorte qu'après avoir donné dès l'abord un élan à l'imagination par ses promesses, il l'emporte bien plus loin encore en confessant qu'il ne peut pas les remplir. Il n'y a donc point ici de maladresse, et Isocrate n'est pas un écolier; c'est un maître, un maître consommé dans son art, mais aussi très-préoccupé d'en faire montre, et aspirant surtout à étonner ses auditeurs.

Il lui est arrivé, dans cette disposition, d'être infidèle au rôle même de moraliste, qui est son honneur, et l'illustre *sophiste* a mérité quelquefois d'être appelé ainsi dans le sens fâcheux que nous attachons aujourd'hui à ce terme. Je pourrais citer tel passage dans lequel il se contredit ou contredit la vérité manifeste, et malheureusement il ne se montre pas embarrassé pour cela; au contraire, il est plein d'aisance et satisfait de lui-même, car il sent qu'il n'y a que lui qui puisse s'en tirer si bien. Il était tout à l'heure le fils de Socrate et le frère aîné de Platon; il n'est plus que l'élève de Gorgias. Et cependant il n'y a pas deux Isocrate, mais un seul. L'observateur pénétrant, le sage précepteur des peuples, le citoyen touché, et l'artiste minutieux, vaniteux, c'est le même homme. Un même discours fournit, au besoin, des exemples de sérieuse éloquence et de rhétorique frivole, et Isocrate n'en a pas où ne se retrouvent l'une et l'autre. Cela se concilie dans l'esprit humain, et plus volontiers encore dans l'esprit grec, essentiellement philosophe et essentiellement sophiste, capable de ce que l'art a de plus petit comme de ce qu'il a de plus grand.

Parcourons le champ de ce talent, dont nous venons de marquer les bornes. Isocrate est un excellent logicien, autrement serait-il un orateur? Partout, mais surtout chez les Grecs, ces deux choses sont inséparables; *logique* et *parole* ne font qu'un

pour eux. Cette logique n'est pas serrée comme celle d'un Démosthène ou même d'un Lysias; mais quoi! il n'a pas à combattre et à s'escrimer comme eux. Zénon, plus tard, comparait l'éloquence à la main ouverte et la dialectique au poing fermé[1] : l'image n'était pas parfaitement juste, car l'éloquence de Démosthène ou de Pascal assène de terribles coups; mais l'image est bonne pour exprimer la différence entre l'éloquence qui lutte contre un adversaire et celle qui fait la leçon à des admirateurs. Celle-ci peut ouvrir la main et la déployer avec toute sorte de grâces. Voilà l'argumentation d'Isocrate, déliée, consommée, triomphante, mais qui triomphe à loisir, et qui pèse les raisons dans une balance si fine, qu'on n'est pas moins attentif à la délicatesse de la balance qu'au poids des raisons.

Pour la passion, elle est tout à fait absente. M. Villemain, dans une Étude sur Grégoire de Nazianze[2], voulant caractériser à la fois la riche élégance de ses discours et la sainte chaleur de son âme, a dit qu'il lui semble, *s'il est permis de mêler deux termes contraires, un Isocrate passionné,* et certes jamais l'illustre écrivain n'a trouvé une alliance de mots plus neuve et plus imprévue. Isocrate passionné! Rien n'est si loin de la passion que cette éloquence d'un vieillard qui semble n'avoir jamais été jeune. Mais, où manque la passion, y a-t-il un orateur? Il y a l'orateur qui ne prétend point passionner; celui-là n'a pas besoin de se passionner lui-même. Je ne voudrais pas élever Isocrate jusqu'à Pindare : il s'en faut bien qu'il ait cet éclat d'imagination et ce vigoureux coup d'aile; mais le pathétique ne se trouve guère plus chez l'un que chez l'autre, et,

[1] Cicéron, *l'Orateur,* XXXII.

[2] *Journal des Savants,* 1857, p. 77.

sans pathétique Pindare est un poëte, comme Isocrate un orateur. Tous deux sont amoureux de leur art, ainsi que des beaux objets dont l'art s'inspire, et jaloux d'égaler ce qu'ils ont conçu par la magnificence de leur langage. Rien, d'ailleurs, qui les émeuve beaucoup en dehors de leurs idées et qui trouble la *placidité* de leur génie. Celui de Pindare est le plus haut; tous deux atteignent à la beauté qu'ils poursuivent, et excellent, chacun dans sa mesure, à en faire passer en nous l'impression. Ils ne nous troublent pas, ils nous émerveillent; c'est par où se marque leur puissance. Elle agit moins sur le fond de notre nature que sur nos sens ou sur l'imagination, qu'on pourrait appeler les sens de l'âme; elle ne nous atteint pas, qu'on souffre l'expression, jusqu'à la moelle; elle est par là plus fugitive, et a de la peine à se conserver tout entière après les siècles écoulés; mais, dans le présent, elle a été extraordinaire, et nous la retrouvons nous-mêmes à mesure que nous réussissons par l'étude à nous rapprocher des contemporains.

Mais, à défaut des sentiments violents, il en est d'autres, doux et nobles à la fois, dont l'éloquence d'Isocrate est heureusement pénétrée; on y respire un air large et pur; on jouit d'être en communication avec une belle âme et une intelligence élevée, et en accord avec elle; on goûte le plaisir de bien penser, de bien vouloir, celui d'aimer et d'admirer. Un orateur n'est pas froid qui sait faire sentir tout cela. Seulement il est bien plein de lui, et, en traçant avec amour ses beaux tableaux, il n'est pas moins occupé de nous faire admirer le peintre que le modèle. Ce n'est pas d'ailleurs un trait qui lui soit propre; tous ces *loueurs* illustres, qui célèbrent si bien leurs héros, ne se célèbrent pas moins bien eux-mêmes. Voyez Pindare et Malherbe, et, s'il faut citer un orateur, voyez Cicéron. Isocrate est le moins superbe sans être le plus modeste; il

a moins d'orgueil, on l'a vu déjà, que de coquetterie et de vanité.

Quant à ce que les rhétoriques appellent la *disposition*, et la langue vulgaire la composition du discours, l'art d'Isocrate s'y montre savant jusqu'à l'excès. Il ne laisse rien au hasard, et se rend compte de tous ses mouvements; bien plus, il nous en rend compte à nous-mêmes. Il nous dit sans cesse :

Je sais tous les chemins par où je dois passer.

Il a des préparations, non-seulement pour parler, mais pour se taire. Les préambules occupent quelquefois la plus grande partie de son discours. Shakespeare a dit un mot qui semble trancher d'un seul coup toute cette rhétorique des exordes : « A quoi sert que le pont soit beaucoup plus large que la ri- « vière [1]? » Disons pourtant qu'à la vérité le mot est sans réplique, s'il s'agit de passer la rivière pour joindre l'ennemi et pour le battre; mais, si on n'a pas affaire de la passer, si le pont n'est qu'une décoration bâtie pour une fête, on peut s'amuser à lui donner des proportions plus imposantes qu'il n'est besoin : c'est le cas du discours d'apparat, ou, comme l'appelaient les Grecs, *épidictique*.

C'est au style que viennent aboutir toutes les ressources de la rhétorique, et c'est pour son style qu'Isocrate a été surtout admiré. Il n'y a pas d'écolier qui n'en sente facilement les mérites, il n'y en a pas non plus qui n'en démêle et n'en juge sévèrement les défauts, car ils sautent aux yeux; c'est, en un

[1] What need the bridge much broader than the flood?

(*Much ado about nothing*, *Beaucoup de bruit pour rien*, à la fin de la scène première.)

mot, l'art poussé jusqu'à l'apprêt[1]. A force d'élégance, il est affecté; à force de régularité, il est monotone; sa personne et son art sont tellement empreints dans son éloquence, qu'il ne saurait faire illusion quand il veut parler au nom d'un autre. Ses agréments ont été comparés au fard, aux parfums, par des images prises de la toilette des femmes; il donne trop aux ajustements, aux draperies, et sa démarche ressemble à celle des acteurs tragiques qui employaient le cothurne, le masque et les longues robes pour être plus grands. Mais ce que peut-être on oublie trop quand on parle de la rhétorique d'Isocrate, c'est combien cette rhétorique des beaux temps d'Athènes est franche encore et étrangère à tout le faux luxe qui blesse ailleurs. Ainsi on a souvent comparé Fléchier au rhéteur grec, sans remarquer que celui-ci a le goût bien autrement pur et sain. Vous chercheriez en vain dans Isocrate ces hypotyposes, comme on les appelle, ces descriptions factices, où on peint dans les moindres détails et avec la dernière précision des choses que l'imagination vraie ne conçoit qu'en gros et dans leur ensemble : « A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs... » et le reste. Il ne procède pas par acclamations et par apostrophes. Ses fictions, avouées pour telles, ne sont pas des mensonges. Il ne se livre pas d'un air sérieux à ce faux pathétique qui semble une parodie du véritable : « Peu s'en faut que je « n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, messieurs[2]... » J'avoue que cette espèce d'art impatiente, mais ce n'est pas là de l'Isocrate, pas plus que les odes dites *pindariques* ne sont du Pindare. Bien des personnes sont surprises quand elles apprennent qu'on ne trouve pas une seule fois dans Pindare,

[1] Voir les critiques de Denys d'Halicarnasse.

[2] *Oraison funèbre de Turenne.*

Que vois-je? ou *Qu'entends-je?* ni tout l'appareil des exclamations de même famille [1]; mais Pindare est Grec, c'est-à-dire tout à fait naturel et familier dans son sublime, et de même Isocrate, dans sa plus grande parure, a toujours un ton juste, un parler humain, quelque chose enfin qui peut et qui doit s'appeler simplicité. Je craindrais même plutôt que cette simplicité ne parût souvent trop nue, car notre goût a contracté des habitudes de luxe dans le commerce des littératures plus avancées.

Isocrate a bien de l'esprit qu'il est difficile de faire apprécier par des traits détachés, car, dans cette haute antiquité, l'esprit n'a pas beaucoup de saillie; mais, quand on suit le fond uni de la pensée, on est sensible à tous les traits ingénieux qui la relèvent. C'est une antithèse lumineuse, c'est une image discrète et sobre, et qui fait d'autant plus d'effet; naissant de la suite du discours, comme la fleur sort de la tige. Je ne dirai pas qu'il atteigne à la grâce, chose légère et ailée; il y touche cependant, si je ne me trompe, dans un passage de l'*Hélène* que je veux citer :

[1] Quel monstre de carnage avide
S'est emparé de l'univers?
Quelle impitoyable Euménide
De ses feux infecte les airs?
Quel dieu souffle en tous lieux la guerre?

Et quinze vers plus loin :

Mais quel souffle divin m'enflamme?

Et encore :

Où suis-je? quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés?
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés?

(J. B. Rousseau, *Ode sur la naissance du duc de Bretagne.*)

« La beauté est ce qu'il y a de plus auguste, de plus digne « d'honneur, de plus divin dans le monde. Il est aisé de re- « connaître tout ce qu'elle vaut. Qu'on trouve quelque part la « valeur, la sagesse ou la justice, on concevra qu'il puisse y « avoir bien des choses plus admirées que chacun de ces mé- « rites pris à part; mais là où manque la beauté, rien n'a de « prix; on n'a que dédain pour tout ce qu'elle n'a pas marqué « de son caractère, et la vertu même n'est si en honneur que « parce qu'elle est la beauté morale. On peut voir encore com- « bien la beauté est supérieure à tout le reste par les senti- « ments qu'elle nous inspire. Les autres objets dont nous pouvons « avoir besoin, nous ne nous en soucions que pour les posséder, « et nous ne sentons rien de plus à leur égard; mais ce qui « est beau fait naître en nous l'amour, dont la force est autant « au-dessus de la réflexion que la beauté même est au-dessus « de tout. D'ordinaire la supériorité nous rend jaloux, soit celle « de l'intelligence, soit toute autre, si ceux en qui elle éclate « ne nous ramènent à force de bienfaits, et ne nous contraignent « à leur être reconnaissants; mais ceux qui ont la beauté se « concilient notre affection dès la première vue; ils sont pour « nous comme des dieux que nous ne nous lassons pas de ser- « vir; il nous est plus doux de leur obéir que de commander « aux autres, et nous leur savons plus de gré d'ordonner sans « cesse que de ne rien exiger. Nous méprisons ceux qui cour- « tisent toute autre puissance, nous les appelons des flatteurs; « mais ceux qui servent la beauté, on les estime, on dit qu'ils « savent aimer et mériter. Enfin, tel est le pieux respect que « nous portons à cette essence divine, que, si celui qui a reçu « la beauté la prostitue et fait un usage indigne de ses charmes, « nous le méprisons plus que ceux-là mêmes qui outragent la « pudeur d'autrui, tandis que, s'il conserve religieusement la

« fleur de sa jeunesse comme chose sacrée et à jamais interdite aux profanes, nous l'honorons à toujours, au même « titre que ceux qui ont fait quelque chose pour la patrie. » (54, p. 216.)

Cette page brillante est curieuse à plus d'un titre pour les modernes ; ils reconnaissent tout l'esprit de la Grèce païenne dans une telle apothéose de la beauté : j'ajoute qu'ils y aperçoivent l'amour et la pudeur sous des aspects étranges. Le mélange de l'abstraction et de l'imagination, le sentiment religieux sous l'attrait des sens, la transformation de la vertu même en beauté par un procédé logique dont la subtilité fait hésiter l'esprit, qui ne sait s'il est dupe d'un jeu de mots ou s'il découvre une vérité, tout cela fait penser à Platon et au *Banquet;* mais le style aussi fait souvenir de ce modèle, et en paraît inspiré.

La phrase d'Isocrate se recommande plus encore cependant par la période que par l'image; elle est ce qui tient le plus de place dans son art, et ce qui faisait la principale nouveauté de son talent. La période est née de ce que j'appellerai le *développement,* car je ne veux pas me servir du mot d'amplification, qui a été déshonoré. Le développement est aussi fécond que l'amplification est stérile; il ne multiplie pas seulement les mots, il ouvre une idée et lui fait produire tout ce qu'elle contient en elle, et qui ne paraissait pas d'abord. Seulement cette abondance même n'apporterait que confusion, si elle n'était pas ordonnée; il faut que les détails se distribuent en groupes distincts, dont chacun ait comme un centre vers lequel l'esprit soit ramené par la marche même de la phrase. Voilà ce que fait la période. Le mouvement général de la pensée dans le discours tout entier se compose de la suite des mouvements moins étendus qu'elle accomplit successivement dans l'enceinte de chaque

période, comme la terre achève une révolution sur elle-même à chaque pas qu'elle fait dans l'orbite qu'elle décrit autour du soleil. Le *nombre* est inséparable de la période; naturellement tout mouvement large se cadence; la parole solennelle devient d'elle-même un chant. Et, comme Isocrate a passé tous les orateurs dans l'éloquence d'apparat, il est aussi le premier par le *nombre,* et c'est toujours à lui qu'on en rapporte l'honneur. Sa phrase rassemble dans la plus heureuse harmonie la magnificence du mètre poétique et le mouvement libre et naturel du discours. On pourrait lui appliquer les expressions célèbres de Montaigne [1] sur la « sentence pressée aux pieds nombreux de la poésie. » Telle période d'Isocrate se faisait applaudir comme de beaux vers, et se gravait de même dans les mémoires; mais ni les beaux vers, ni même les belles périodes ne peuvent véritablement se traduire, et je ne puis qu'indiquer, en exemple de ces développements où le discours est comme une belle rivière qui coule à pleins bords, le passage du *Discours panégyrique* qui embrasse la seconde guerre médique [2], morceau triomphant, qui éclipsa absolument, quand il parut, le *Discours funèbre,* jusque-là fameux, de Lysias. Ce sont là des phrases dont les Athéniens s'enivraient, non pas seulement, comme disait Socrate, parce qu'ils y étaient loués, mais parce qu'elles sont magnifiques. L'auteur, enivré lui-même, trouvait qu'en comparaison de sa manière, celle des orateurs ordinaires était bien petite, et Denys n'a pas assez d'expressions pour célébrer la grandeur, la dignité, la majesté de ce style, et cette élévation merveilleuse du ton, « qui est celle d'une langue de demi-dieux plutôt que d'hom-

[1] Ou plutôt de Cléanthe. (Sénèque, *Lettre* 108, 10; et Montaigne, I, XXV, au commencement.)

[2] Pages 45-51 de ce volume.

mes [1]. » Nous ne mesurerons pas notre admiration sur celle du rhéteur d'Halicarnasse, car son goût, qu'on pourrait appeler un goût de sens commun, est court et superficiel sans être faux, et s'arrête souvent à l'apparence; mais nous reconnaîtrons avec Platon, dans l'élocution d'Isocrate, quelque chose d'imposant qui le distingue des orateurs d'avant lui, et qui frappe aujourd'hui encore, et, comme Platon, nous en rapporterons l'honneur à la philosophie et aux idées générales. C'est là que le développement oratoire a ses racines, et sans elle l'éloquence d'apparat demeure pauvre. Si on relit ces pages d'Isocrate, on verra tout de suite que les pensées générales, les sentences, en font les principales beautés, et qu'elles agrandissent tout ce qu'il touche. Thucydide avait trouvé ce secret, qui restait comme enveloppé dans l'originalité laborieuse de son génie et dans la subtilité d'une analyse où Socrate n'avait pas encore porté sa lumière; le talent souple d'Isocrate le dégage et le livre à tous ceux qui cultiveront l'art désormais. Quand Cicéron élargit tout à coup le champ de l'éloquence romaine en apportant l'esprit philosophique dans l'art oratoire, quand il prononça *qu'il n'y a pas de pleine éloquence sans philosophie* [2], il fit précisément ce qu'avait fait à Athènes l'orateur élève de Socrate.

On n'apprécie bien en effet tout ce que vaut l'art d'Isocrate que si on ne le considère pas seulement en lui-même, mais dans ceux qu'il a formés. Il est le maître de tout ce qu'il y a eu d'orateurs après lui dans Athènes; son école, disait-on, est le *cheval de Troie* d'où sont sortis tous les *héros* de l'éloquence grecque [3]. Si on compare les faiseurs de discours de l'âge pré-

[1] *Jugement sur Isocrate*, 3.
[2] *L'Orateur*, IV.
[3] Cicéron, *De l'Orateur*, II, XXII.

cédent, les Antiphon, les Andocide, les Lysias même, aux orateurs qui ont brillé dans la lutte contre la Macédoine, tous jeunes par rapport à Isocrate, et qui ont ressenti son influence, on voit combien ces derniers ont le développement plus abondant et la phrase plus riche. C'est surtout dans l'éloquence d'apparat que ce rapprochement a de l'intérêt; il nous en reste aujourd'hui deux monuments, les deux *Discours funèbres* de Démosthène et d'Hypéride. Celui de Démosthène pour les morts de Chéronée n'a pas paru répondre à ce qu'attend l'imagination émue par ces deux noms, et cela a suffi pour déclarer qu'il n'était pas authentique [1]; mais ce n'est pas toujours au moment même où un événement s'accomplit qu'il inspire tout ce qu'il pourrait inspirer, surtout quand les esprits sont abattus sous le premier coup d'un désastre. Le même orgueil qui s'épancherait avec complaisance sur une victoire craint d'appuyer sur une défaite et de lui donner trop de retentissement et d'éclat. Et ici, ce n'est pas seulement Athènes, c'est l'orateur qui était vaincu, à qui la liberté était ôtée, et qui, dans cet accomplissement d'un devoir public, contraint et compromis, devait refouler presque tout ce dont son âme était pleine, et s'effacer plutôt que se déployer. Est-ce au lendemain de Waterloo qu'on aurait dignement célébré l'héroïsme de cette journée? Quoi qui puisse manquer à ce discours, on est tenté de croire, avec M. Villemain, qu'on y reconnaît parfois Démosthène; mais on n'en est pas assez assuré pour qu'il importe d'y rechercher les traces de l'art d'Isocrate, qu'il serait aisé d'y suivre en effet.

Allons plutôt à ce discours d'Hypéride, magnifique décou-

[1] *Οὐ μὴν τοῦτον εἰκὸς εἶναι. . . πάνυ φαύλως καὶ ἀσθενῶς ἔχοντα.* (Libanius.)

verte qui date d'hier, dont le sujet est l'éloge des morts de la guerre lamiaque et de Léosthène, leur chef[1]. On est à quinze ans de Chéronée. Philippe est mort, Alexandre est mort, et leur héritier, Antipater, vient d'être vaincu. Dans un discours bref et rapide, car ces discours, réellement prononcés dans la solennité des funérailles, ne comportaient pas les pompeuses lenteurs des compositions isocratiques, l'orateur célèbre cette victoire, par laquelle Athènes est affranchie et vengée :

« Jamais hommes, dans les temps passés, n'ont combattu ni « pour une cause plus noble, ni contre des adversaires plus « puissants, ni avec des ressources plus faibles ; ils pensaient « que c'est la vertu qui est la force, que c'est le courage qui « fait une grande armée plutôt que le nombre des soldats. Ainsi « ils nous ont fait présent à tous de la liberté, et ils ont consa- « cré leur gloire à la patrie comme une couronne immortelle. « Mais il convient de nous demander ce qui serait arrivé, s'ils « n'avaient pas réussi. N'est-ce pas que le monde entier appar- « tiendrait à un maître unique, que son caprice serait une loi « à laquelle la Grèce devrait forcément obéir, qu'enfin l'inso- « lence macédonienne prévaudrait partout sur la justice im- « puissante, de sorte que ni les femmes, ni les filles, ni les « jeunes garçons, n'échapperaient nulle part aux outrages ?... « Plus donc étaient terribles les maux auxquels nous devions « nous attendre, plus nous devons rendre d'honneurs à ceux « qui sont morts ; car jamais guerre n'a mis plus en lumière la « valeur des hommes que celle qui vient d'avoir lieu, où il fallait

[1] Publié par M. Babington à Cambridge, d'après un papyrus du *British Museum*, 1858. M. Dehèque a donné la première édition française de ce même texte, et, en même temps qu'il le publiait, il l'a traduit. Il fallait la découverte de ces textes nouveaux pour qu'il y eût quelque chose à ajouter ici à l'*Essai sur l'Oraison funèbre* de M. Villemain.

« tous les jours se mettre en bataille, où on a livré plus de « combats, dans l'espace d'une campagne, que tous les combat- « tants des temps passés n'ont jamais reçu de blessures, où on a « supporté si courageusement tant d'intempéries, tant de pri- « vations extrêmes, que la parole aurait peine à exprimer. Celui « donc qui a déterminé ses concitoyens à soutenir sans fléchir « de telles épreuves (et c'est Léosthène), ceux qui se sont mon- « trés les dignes compagnons d'un tel général, ne sont-ils pas « heureux d'avoir déployé tant de vertu plutôt que malheureux « d'avoir laissé échapper la vie, puisque, en sacrifiant un corps « mortel, ils ont acquis une gloire immortelle, et que par leur « valeur ils ont assuré la liberté de tous les Grecs? Oui, le « brave fait le bonheur universel avec le sien propre. Le bon- « heur en effet, c'est de n'obéir pas à la menace d'un homme, « mais à la voix seule de la loi; c'est que des hommes libres « n'aient pas à craindre d'être accusés, mais seulement d'être « convaincus; c'est que la sûreté de chacun ne dépende pas de « ceux qui flattent les maîtres et qui calomnient leurs conci- « toyens, mais qu'elle soit placée sous la protection des lois. « Voilà en vue de quels avantages ceux dont nous parlons, ac- « ceptant épreuves sur épreuves, et, par leur péril d'un jour, « affranchissant à jamais des craintes de l'avenir leur patrie « et la Grèce, ont donné leur vie pour que nous vivions avec « honneur[1]. »

Certes la brillante éloquence d'Isocrate est loin de cette vivacité enflammée, et on peut croire qu'il n'aurait jamais fait le discours d'Hypéride; mais on doit dire aussi qu'Hypéride n'aurait pas écrit ce discours sans lui. C'est dans Isocrate qu'il avait appris à employer le ton large et les hauts enseignements

[1] Huitième, neuvième et dixième colonne du papyrus.

de la prédication morale, puis les accumulations, les oppositions, les effets de la période et du nombre, en un mot, l'art, qui permet seul à une nature éloquente d'atteindre à toute sa puissance et de remplir l'idée du beau.

Mais aucun talent ne relève plus évidemment d'Isocrate que celui de Cicéron. Cicéron est aussi un maître en beau langage, et, de plus, c'est un orateur. Il a enseigné à son pays la prose élevée; il a délié la langue des parleurs romains; il leur a appris leur art, que, jusqu'à lui, leurs plus heureux génies ignoraient : il rappelle par tous ces côtés l'auteur du *Discours panégyrique.* Seulement celui-ci, poursuivi par la conscience importune d'un je ne sais quoi qui lui interdit l'éloquence réelle, accuse sans cesse sa timidité ou la faiblesse de son organe; l'autre a la voix qui enlève les foules et l'élan hardi qui livre les grands combats; il est pour Rome un Isocrate et un Démosthène tout ensemble : moins grand que Démosthène, il semble bien au-dessus d'Isocrate. Il a la passion, il a la flamme; ses moindres paroles ont plus de mouvement et de vie. Par certains côtés cependant, on peut douter qu'il l'égale. Son élégance n'est pas si achevée, car c'est un improvisateur qui n'arrête point ses phrases à loisir, qui ne parle pas d'ailleurs à des Athéniens, et à des Athéniens choisis, qui s'adresse à une foule moins délicate. Son éloquence, moins discrète, est surtout moins bien placée, et sur des thèmes souvent ingrats. Pour ne prendre que les plus isocratiques de ses discours, la *Manilienne* est l'éloge intempérant d'un homme, et d'une mesure qui achevait de mettre en évidence comment un général, à Rome, était désormais au-dessus des lois. La quatorzième *antonienne* ou *philippique* est prononcée parmi les dernières convulsions de la république expirante; elle célèbre une victoire précaire remportée à l'aide des vétérans et d'Oc-

tave, qui trahiront demain : l'orateur s'exalte de sa peur même, et semble conjurer, à force d'enthousiasme, ce qu'il redoute. Enfin, le remercîment *pour Marcellus* est la glorification du pardon accordé au défenseur de la loi par celui qui l'a violée, c'est-à-dire un assez triste sujet, si l'orateur s'y était enfermé, et si de plus hautes pensées, et plus dignes de Cicéron et de César, ne s'étaient fait jour dans ses paroles. Il faut bien faire ces observations et ces réserves; elles serviront à nous faire sentir d'une manière inattendue tout le prix du talent d'Isocrate, moins doué sans doute par les dieux, mais respirant l'air salubre de la liberté, et heureux d'appliquer l'art de bien dire à des pensées dignes d'être bien dites, car cette même sagesse, qui ne nous semblait pas toujours assez libérale à côté de Démosthène, se relève par comparaison avec les nécessités des mauvais jours. Cicéron n'en a pas moins pris au maître athénien tout ce qu'il pouvait lui prendre, ses nobles sentences, son tour ingénieux, son goût du beau, et ce *nombre* dont Isocrate est si fier. Il aurait pu dire de son élocution en général ce qu'il a dit d'un discours, *qu'il y avait mis toute la boîte à essences d'Isocrate, et tous les coffrets aussi de ses disciples*[1]; car c'est un art encore plus riche, sinon plus parfait, et comme revêtu, je ne dirai pas de luxe asiatique, mais de splendeur romaine[2]. Cicéron ne s'est pas montré ingrat. Il amplifie vo-

[1] *Lettres à Atticus*, II, 1 : « *Totum Isocrati μυροθήκιον atque omnes ejus* « *discipulorum arculas.* »

[2] Quelles phrases, par exemple, que celles du remercîment *pour Marcellus*, qui retracent les merveilles de la vie de César, égalant la grandeur des objets par celle des paroles, et sonnant, pour ainsi parler, les plus belles fanfares dont ait été saluée jamais la gloire si retentissante de la guerre! *Obstupescent posteri certe imperia, provincias, Rhenum, Oceanum, Nilum, pugnas innumerabiles, incredibiles victorias, monumenta, munera,*

lontiers le bienfait de celui qui a donné le *nombre* au discours, et qui a fait comme un chant de la prose même; il l'a défendu avec une vive sympathie contre les attaques des penseurs sévères que ni sa grande manière ni sa belle musique n'avaient séduits. Il fait très-bien sentir ses mérites, mais c'est surtout en les reproduisant, en les transportant dans la langue romaine étonnée, qu'il a servi cette gloire amie. Le vieil arbre latin a admiré, comme dit Virgile, le nouveau feuillage et les fleurs nouvelles dont il s'est vu couronné; la phrase cicéronienne a été apprise et répétée par tous les peuples; cette éloquence si populaire et si séduisante a témoigné pour la rhétorique d'Isocrate, et en est devenue comme l'éclatante démonstration.

Notre éloquence française ne s'est pas formée non plus sans un maître de l'art du discours; Balzac a été à Pascal et à Bossuet ce qu'Isocrate est à Démosthène. Avant Balzac, nous avions déjà Malherbe, à qui nous devions l'éloquence en vers. Ils sont épris tous deux de la beauté de la forme, de la valeur d'un mot *mis à sa place,* de l'agrément d'une *juste cadence.* Ils ont peu d'idées et une médiocre puissance d'invention, parce qu'ils ont assez à faire d'inventer le style, c'est-à-dire les détails. Ils ne connaissent pas les élans de la passion, étant tout entiers au soin de bien dire. L'art pourtant ne pouvant travailler à vide, le leur, comme celui d'Isocrate, s'exerce sur les belles moralités qu'ils se plaisent à mettre en lumière. Leur éloquence prêche et se répand volontiers en sentences; ils aiment aussi à louer, et ils y excellent. Comme Isocrate encore, ils n'ont jamais assez poli leur travail, et ne peuvent se décider à finir. Il

triumphos audientes et legentes tuos. (Ch. IX.) Je cite sans traduire, profitant de ce que, cette fois, le texte n'est que du latin : ce serait dommage d'éteindre dans une traduction l'éclat de cette langue sonore.

y a dans Balzac un *Entretien* sur cette pensée, *qu'il n'est pas possible d'écrire beaucoup et de bien écrire,* où il fait un principe de cette lenteur isocratique de composition : « Chose étrange! « dit-il, on s'étonne qu'un artisan (un artisan en discours, nous « dirions aujourd'hui un artiste) mette six ans à faire une pièce, « et on ne s'étonne point que la plupart des hommes en mettent « soixante à ne rien faire. » Isocrate eût avoué la forme aussi bien que le fond de cette spirituelle défense. Après tout, il n'y a rien à reprocher ni à lui ni à ses disciples. Celui qui n'écrit pas pour agir, et pour agir à un jour donné, pour apporter aux esprits une vérité nouvelle, ou les amener à une décision particulière; celui qui ne plaide point et ne livre point un combat, qui se propose seulement de mettre dans tout leur jour des vérités banales, quoique pas assez senties, et de leur donner toute leur valeur; celui qui développe des pensées morales ou des impressions littéraires qui appartiennent à tous autant qu'à lui, quoique tous ne les prennent pas autant à cœur, celui-là ne peut jamais être satisfait; il ne dit pas tout ce qu'il veut, ni comme il le veut; il n'aperçoit dans son discours ni l'ordre, ni la précision, ni le relief qu'il voudrait y mettre; il ne peut rendre ce que lui représente son goût ou sa conscience, et, sentant que, quoi qu'on fasse, on ne fera jamais assez, il pardonne aisément aux Isocrate, aux Malherbe et aux Balzac leurs scrupules infinis et leurs retouches obstinées.

Laissons Malherbe, pour nous en tenir à Balzac et à la prose. A l'occasion de son *Socrate chrétien,* M. Sainte-Beuve remarque qu'il faudrait plutôt dire l'Isocrate chrétien, et en effet Balzac rappelle Isocrate de toute manière : pour le fond, en ce qu'il fait comme lui de la politique, mais de la politique de moraliste, et non d'homme d'État, conseiller qui ne se charge pas

de pourvoir aux affaires, mais de recommander les principes; pour la forme, en ce que, comme lui, il prend le ton d'un orateur, et n'est orateur qu'avec sa plume. Il n'emploie pas la fiction d'un discours public, et comment l'emploierait-il, puisqu'il écrit dans un pays et dans un temps où cette fiction ne représenterait rien de réel? Et cependant, comme il a toujours été permis, comme il le sera toujours en France, d'être orateur dans sa chambre, Balzac a pu encore prendre un orateur de cette espèce pour lui faire prononcer ce qu'il écrit, et c'est le cadre qu'il a adopté dans deux grands ouvrages, l'*Aristippe* et le *Socrate chrétien*. Que vaut Balzac comparé à Isocrate? Il est moderne et Français, et il sait par conséquent bien des choses qu'on ne pouvait savoir il y a deux mille ans dans Athènes. Il a profité des spectacles et des leçons de l'histoire. En philosophie, il est le disciple, non plus seulement de Socrate, mais de tous les penseurs de tous les temps; la sagesse antique et la doctrine chrétienne, l'esprit nouveau qui, à travers cette doctrine encore régnante, s'ouvre sa voie, tout a fourni quelque chose à son éloquence; il vit dans une société très-cultivée, qui donne lieu à une multitude d'observations délicates; il a l'avantage de ce côté, comme La Bruyère l'a sur Théophraste. Je dirai encore : il est moderne et Français; il a donc plus qu'Isocrate de ce que nous appelons de l'esprit; les rapprochements piquants, les surprises, les images heureuses, abondent dans son style. Cependant l'Athénien reste plus grand. Combien sa situation est plus belle! Il n'a ni maîtres, ni supérieurs dans sa patrie; la chose publique, sur laquelle il donne ses pensées, n'est à personne plus qu'à lui; il n'a besoin, pour parler, du congé ni de l'agrément de personne; il avertit quand il veut, comme il veut, sa république ou la Grèce entière sur leur conduite ou sur leurs intérêts. S'il accorde un éloge à des

rois, c'est une faveur qui a d'autant plus de prix qu'il ne leur doit rien; les rois ne peuvent rien contre lui, et tout ce qu'ils peuvent pour lui est d'ajouter à sa richesse; mais sa richesse ne dépend pas d'eux, et encore moins sa grandeur : il ne relève que de son talent et de l'admiration qu'il inspire à un peuple libre. Balzac, au contraire, n'est pas un citoyen; il est, en qualité d'homme de lettres, un très-mince personnage, qui ne compte pas parmi les hommes du gouvernement ni les hommes de cour; il écrit sous le bon plaisir d'un ministre tout-puissant, à qui il est redevable d'une pension médiocre et mal payée. Et, si ce ministre ne lui dicte pas précisément, comme à un secrétaire, les idées qu'il doit développer devant le public en belles phrases, il est clair pourtant qu'il faut que ces idées lui agréent, et qu'il n'y a pas à être d'un autre avis que le sien. Écrire dans ces conditions, se faire conseiller politique quand il n'existe aucune liberté en politique que celle de louer, ne suppose pas une grande fierté d'âme, et en effet Balzac est plutôt glorieux que fier. Il flatte tour à tour Louis XIII, Richelieu, la reine Anne, Mazarin; ses deux grands ouvrages, *le Prince* et l'*Aristippe,* l'un à l'honneur du roi, l'autre à celui du favori, sont également des œuvres de courtisan; il l'est jusqu'à célébrer le honteux assassinat de Concini, jusqu'à déclarer que le maître a droit d'emprisonner les suspects et de les tuer. Sa philosophie ne vaut pas mieux que sa morale; il est d'une intolérance fanatique par zèle de sujet, sans être dévot. Tout cela rabaisse l'Isocrate français, et donne à l'autre un avantage dont le principe est visible. « Il est vrai, « a dit La Bruyère, Athènes était libre; c'était le centre d'une « république; ses citoyens étaient égaux... » La Bruyère avait dans l'esprit assez d'indépendance et de force pour se passer de cette liberté du dehors; mais elle a trop manqué à Balzac,

et c'est une chose remarquable que même l'éloquence des compliments et des panégyriques ait besoin de la liberté[1].

Isocrate resterait supérieur encore quand on ne prendrait que le côté le plus extérieur de son talent, je veux dire la phrase et le nombre. Il parle une langue que je ne veux pas appeler la première du monde, car je n'oserais prononcer ainsi, et prononcer contre la nôtre. La parole française est, je crois, celle qui va le plus droit au but, et où se dégage de la manière la plus nette le sentiment ou la vérité. D'autres langages cependant donnent plus à l'imagination et aux sens, ou même aux curiosités et aux subtilités de l'esprit; ils ont plus d'abondance, plus de couleur et de musique. Ce n'est pas que rien de tout cela manque à notre langue, elle fait tout ce qu'elle veut faire, mais ce sont des avantages qu'elle a conquis plutôt qu'elle ne les a reçus des dieux. Celle dont se sert Isocrate est merveilleusement douée pour la richesse du discours comme pour l'enivrement des oreilles, et il faut ajouter que ces fictions par lesquelles il se donne pour auditoire la Grèce assemblée favorisent au plus haut degré la magnificence du langage. Enfin, il y a dans tout ce qui est antique une grandeur de perspective qui impose. La Grèce alors pensait pour le monde entier; le verbe, aujourd'hui disséminé en tant d'endroits, ne se faisait entendre que dans Athènes, et la voix d'Athènes était ainsi la voix même de l'esprit humain. La prose de Balzac a fait l'éducation de notre langue, mais Isocrate, en formant

[1] Cette réflexion fait penser à Pline le Jeune; elle lui est applicable sans doute, mais d'une autre manière qu'à Balzac, dont il diffère tant par l'importance et la dignité personnelle. Il est inutile, d'ailleurs, de comparer Isocrate et Pline, puisque celui-ci appartient à un siècle de raffinement littéraire, et n'est que l'élève des maîtres de l'époque classique, tandis qu'Isocrate professe un art nouveau.

celle des Athéniens à l'élocution oratoire, formait du même coup celle de tous les peuples, et, dans toutes les littératures c'est de lui que relève l'art du discours.

Je devais m'arrêter à Balzac; je ne parlerai pas de Fléchier; j'ai assez indiqué plus haut ce qu'il y a de petit et de peu antique dans sa manière ; et puis l'éloquence française est déjà faite quand il écrit. Cette dernière raison pourrait me dispenser aussi de rapprocher du nom d'Isocrate ce nom redoutable de Bossuet, qui ferait ombre aux plus éclatants; mais c'est encore témoigner pour Isocrate de dire que Bossuet l'a nommé parmi les écrivains qui ont formé son talent et qui peuvent former en général celui des orateurs de la chaire. On voit même, à la façon dont il s'exprime, qu'Isocrate lui paraît convenir plus que Démosthène aux études des prédicateurs; et en effet ses allocutions solennelles sont bien des espèces de prédications. « J'ai peu lu de livres français, et ce que j'ai appris « du style,... je le tiens des livres latins, et un peu des Grecs, « de Platon, d'Isocrate, et de Démosthène, dont j'ai lu aussi « quelque chose; mais il est d'une étude trop forte pour ceux « qui sont occupés d'autres pensées[1]. » L'influence d'Isocrate sur certaines parties du talent de Bossuet, soit directe, comme il résulte de ce témoignage, soit indirecte et transmise par Cicéron, ne peut être méconnue. Bossuet n'est pas seulement un génie vigoureux et saisissant, il est aussi un ouvrier consommé dans tous les secrets d'une élocution nombreuse et brillante; mais cette rhétorique savante ne fait pas de lui un rhéteur, parce qu'il ne poursuit l'éclat que pour les choses, jamais pour lui-même; il est naturellement grand, si naturellement, qu'il

[1] *Écrit inédit* publié par M. Floquet dans ses *Études sur la vie de Bossuet,* t. II, p. 507.

l'a été jusque dans la cour, jusque dans la théologie. Les splendeurs des oraisons funèbres montrent de quoi l'art est capable, quand l'art est le serviteur désintéressé du beau. Elles ne permettent pas d'imaginer, en fait d'éloquence solennelle, rien au-dessus de Bossuet, si ce n'est Bossuet lui-même, placé dans une vie nouvelle, interprète d'idées plus larges, dispensé de célébrer les habiletés du chancelier Le Tellier, les pratiques pieuses de la reine, les puériles dévotions de la Palatine repentie, ou la manière dont le grand Condé a reçu les sacrements; pouvant enfin, comme un orateur d'Athènes, entretenir librement la France libre de ses grandeurs ou de ses devoirs.

Il est aisé de trouver dans notre brillante littérature des orateurs et des écrivains qui se rattachent à l'école d'Isocrate par le soin de la composition, ayant appris de lui ou de ses disciples ces tours ingénieux et cette musique du discours qui séduisent à la fois l'esprit et l'oreille[1]; mais on n'y rencontre pas facilement un écrivain ou un orateur qu'on puisse appeler un Isocrate, c'est-à-dire qui se montre soucieux avant tout du beau parler, qui, en honorant son talent par ses sentiments nobles et ses sages pensées, semble pourtant les subordonner à ce talent même, et faire en éloquence ce qu'on a appelé de l'art pour l'art. Après Balzac, qui déjà n'est pas du même ordre qu'Isocrate, après Fléchier, qui est moindre encore, on n'en trouve plus. S'éprendre à ce point de la parole pour elle-même est un trait de l'esprit grec, que l'esprit français ne goûte pas;

[1] Il a plu à Vauvenargues de faire un portrait de Fontenelle sous le nom d'Isocrate, sans doute parce que l'un et l'autre ont vécu près de cent ans, et que l'un et l'autre sont des beaux esprits peu passionnés; mais le talent de Fontenelle n'a rien d'oratoire, et par conséquent ne ressemble à celui d'Isocrate en aucune façon.

plus il s'est dégagé et reconnu, moins il a avoué cette rhétorique. Aussi nos prosateurs les plus élégants et les plus habiles à manier la phrase ne se verraient pas volontiers comparés à Isocrate; et cependant, si on ne considère que le goût et le beau langage, il n'en est guère à qui cette comparaison ne fît honneur. Seulement elle ne tiendrait compte ni des saillies d'un esprit original, ni de la nouveauté dans les idées, ni de la vivacité polémique, ni des généreuses ardeurs de l'âme, ni de tout ce qui fait enfin la différence entre un Cicéron et un Isocrate. Et ce que je dis de l'esprit français, je devais le dire en général de l'esprit moderne, qui, à mesure qu'il se développe, met plus de prix aux qualités qui ne sont pas les plus éminentes dans Isocrate, et se détache de celles qui le recommandent le plus. Aujourd'hui la prédication, par sa solennité extérieure, retrace seule une faible image de cet art oratoire disparu; l'Église a conservé ainsi quelques formes de la vie antique, qui sont loin pourtant de nous la rendre. Dans nos mœurs civiles et politiques, l'orateur est un officier public qui, prenant la parole en vertu de certaines fonctions, s'explique plutôt qu'il ne pérore devant d'autres officiers publics, et en présence d'un auditoire restreint, enfermé dans une salle étroite. Il est de plain-pied avec ceux à qui il parle, il consulte des notes et lit au besoin; il ne fait pas des harangues, mais des conférences. L'éloquence plus libre des réunions populaires en certains pays n'est pas pour cela plus imposante, sauf des accidents extraordinaires, telles que les démonstrations d'O'Connell. En général, le bruit du discours parlé se perd dans celui de la parole imprimée, bien autrement retentissante et universelle, et celui-ci même subjugue par le redoublement et la continuité de son action plutôt que par la grandeur et l'éclat des voix qui le composent. L'œuvre oratoire,

était devenue chose de tous les jours, s'accomplit avec des façons de tous les jours; elle se réduit de plus en plus à une simple communication entre égaux, à une sorte de conversation soutenue; un homme qui cause supérieurement en parlant tout seul est aujourd'hui un grand orateur. Ce prestige qui mettait l'orateur antique à part et au-dessus de la foule, cet échafaudage qui faisait d'un discours quelque chose d'aussi composé et d'aussi artificiel qu'une tragédie, ne subsiste plus. La rhétorique est donc bien déchue; et comment ne le serait-elle pas, lorsque les arts mêmes qui s'adressent à l'imagination vont aussi donnant de moins en moins aux formes solennelles et à l'appareil classique? Quoique le nom de la rhétorique soit resté dans nos études, il n'y a plus véritablement ni rhétorique ni rhéteurs. On enseigne aux jeunes gens les éléments de l'art d'écrire, on ne façonne plus les hommes faits au métier d'orateur dans des écoles dont les exercices les retiennent toute la vie; il n'y a plus d'*institution oratoire* comme l'entendait Quintilien. Ainsi l'idéal des modernes en fait d'éloquence s'éloigne toujours davantage de celui que poursuivait Isocrate, et qu'il s'est flatté plus d'une fois d'avoir atteint[1].

Ici se présente la question si vaste et si complexe des transformations du goût selon les temps, et des lois de progrès suivant les uns, de décadence suivant les autres, auxquelles les littératures obéissent. Je ne voudrais pas m'y perdre, et, la réduisant au contraire le plus possible, je me bornerai à me rendre compte des effets probables du mouvement que j'ai signalé. D'une part, si on dédaigne le beau langage, si on n'y

[1] «Isocrate, dit Brequigny, convient bien mieux à nos mœurs que «Démosthène. *Le goût qui règne dans la plupart de ses ouvrages est le goût «de nos discours académiques.*» Je doute qu'un traducteur d'Isocrate le recommandât aujourd'hui de cette façon.

veut plus donner *qu'à son corps défendant,* comme disait Fontenelle en parlant de ce qu'il appelait le sublime[1], on est en danger de tomber dans la vulgarité, je dis à la fois dans celle de la langue et dans celle de la pensée; la langue sera effacée et sans couleur, la pensée n'aura plus de distinction ni de dignité. D'un autre côté, une certaine indifférence aux élégances de la forme est l'effet naturel et légitime d'une plus vive préoccupation du fond; le travail du style suppose un loisir qui n'est pas toujours donné à la pensée, et dont c'est quelquefois son droit et même son honneur de se passer. La prose de Voltaire, par exemple, tout excellente et tout étonnante qu'elle est, me paraît la moins isocratique qui soit au monde. C'est qu'il n'y en a pas de plus active et de plus pressée d'agir. Ce n'est plus un sculpteur qui taille amoureusement une œuvre d'art, c'est un novateur impatient de se répandre et d'occuper l'attention publique, qui n'a pas plutôt fini une tâche qu'il en recommence une autre, et regarde comme perdues les semaines, sinon les journées, où il n'a pas imprimé. Voltaire est le digne héritier de la littérature classique par sa grâce et son élégance naturelle; mais, par son improvisation facile, il est le père d'une autre littérature toute différente. Nous plaindrons-nous d'avoir eu Voltaire et d'avoir été emportés par lui loin de la Grèce? ou plutôt ne dirons-nous pas avec Molière : « Les « anciens sont les anciens, et nous sommes les gens de main- « tenant[2]? » La recherche curieuse des belles formes était d'ailleurs en harmonie avec cette sérénité de l'esprit que nous admirons chez les Grecs, même dans les génies les plus sévères et les plus tristes, et qui ne vient pas seulement de la belle

[1] Préface de *l'Histoire des Oracles.*

[2] *Malade imaginaire,* II, VII.

lumière de leur ciel. On nous reproche de l'avoir perdue, on nous dit que c'est par notre faute, parce que nous sommes mauvais, indociles, révoltés; ne serait-ce pas plutôt parce que nous sommes meilleurs, et que, chez nous, les grands esprits, au lieu de se réfugier dans ces régions supérieures dont parle Lucrèce, pour y échapper aux misères de l'humanité, souffrent au contraire de toutes ses souffrances, qu'ils ressentent jusqu'au moindre mal, jusqu'au moindre vice qui se produit, si bas et si obscurément que ce puisse être, et en demeurent agités et assombris? ne serait-ce pas que de telles préoccupations ne laissent pas toujours à leur pensée la liberté nécessaire pour certaines dévotions du culte de l'art?

Cependant cette religion ne s'éteindra pas. On peut dire seulement que la superstition n'est plus à craindre, et c'est ce qui fait que l'admiration d'Isocrate est aujourd'hui sans danger, et qu'on peut le recommander hardiment pour l'éducation de l'esprit, car il ne saurait être dorénavant que salutaire. Il ne faut plus redouter l'influence des maîtres en bien dire; il ne faudrait pas non plus la mépriser et la croire anéantie. Non-seulement il y aura toujours des amateurs du beau qui le poursuivront aussi ardemment que le vrai, mais, artistes ou connaisseurs, ils ne s'attacheront pas uniquement aux grands effets d'imagination, ils apprécieront aussi des ornements plus modestes et le *bonheur étudié* de l'expression, comme parle Pétrone[1]. Ils aimeront ces beautés jusque chez les écrivains en qui elles prédominent sur tout le reste; ils se plairont aux périodes d'Isocrate, comme André Chénier se laissait charmer aux vers de Malherbe, là même où Malherbe dit peu de chose. Aucun des mérites de son style ne sera perdu pour

[1] Ch. CXVIII : *curiosa felicitas* (en parlant d'Horace).

eux. Ils goûteront d'abord sa langue exquise, la perfection de la prose athénienne et le meilleur grec qui soit au monde, si j'ose prononcer ainsi, puis son élégance achevée, et pourtant sobre et discrète, attique enfin, pour tout exprimer d'un mot; car Isocrate, si noble, n'est pas moins un attique que Lysias, si simple, et on peut lui appliquer à peu près tout ce qu'a si bien dit de celui-ci un jeune écrivain qui est allé chercher le secret de l'atticisme sous le ciel d'Athènes[1]. Enfin, la richesse des développements, la plénitude de la phrase, le *nombre*, et cette séduction puissante du chant oratoire, lui feront toujours des amis. On n'admirera pas seulement ces dons, on sera tenté quelquefois de lui en dérober quelque chose. On trouvera encore à les employer. La littérature qui travaille pour servir nos opinions, nos intérêts ou nos plaisirs, opinions ardentes, intérêts âpres, plaisirs impatients et agités, doit tenir nécessairement la plus grande place; mais, quelque besoin que l'humanité puisse avoir des ouvriers littéraires qui parlent ou écrivent ainsi pour un résultat pratique et positif, tous les esprits ne vaqueront pas cependant à cette besogne, et tous les jours ne seront pas pour l'éloquence des jours ouvrables. Elle aura encore ses jours de fête : d'une part, ces solennités publiques où l'appareil oratoire se déploie; de l'autre, ces fêtes privées, pour ainsi dire, que se donne un esprit délicatement passionné pour sa pensée, quand il caresse un sujet aimé dans une œuvre de loisir, pleine des élégances de la composition et du langage; œuvre inutile, si l'on veut, et qui ne rend pas en apparence ce qu'elle coûte, mais qui occupe doucement celui qui la fait, quelques-uns encore qui la lisent, et qui les re-

[1] *Des Caractères de l'atticisme dans l'éloquence de Lysias*, par M. Jules Girard.

pose du bruit et du tumulte du dehors. Celui qui goûte ces plaisirs, soit qu'il ait la jouissance d'entendre une parole brillante et choisie tomber d'une bouche savante au milieu des applaudissements d'une belle assemblée, ou qu'il savoure dans le cabinet un de ces livres non pas supérieurs peut-être, mais accomplis, où toutes choses sont dites aussi bien qu'il est possible de les dire ; celui-là sait ce que vaut Isocrate, et lui reste fidèle avec Cicéron, malgré les Brutus. On comprendra surtout l'art dans lequel il a été si grand maître, si on le détache, dans ses œuvres, des sujets auxquels il l'applique, et qui souvent ne nous intéressent pas assez, si on le transporte à des choses qui nous touchent davantage, si on l'approprie enfin par la pensée à nos idées et à nos sentiments d'aujourd'hui. Quand nous avons à moraliser, à conseiller, à critiquer, figurons-nous nos observations traduites en langage isocratique, et tant de précision, de finesse et d'élégance employées à les faire valoir : nous serons plus sensibles à ces mérites. Nous les apprécierons mieux encore, si nous avons à louer, car c'est où cette éloquence fait merveille, à louer ce que nous admirons et ce que nous aimons, un beau génie, un homme héroïque, ou le plus grand comme le plus cher de tous les héros, la patrie. L'art isocratique est fait pour de telles occasions : son mérite est d'égaler le travail du style aux exigences de l'admiration; il tâche de tout faire resplendir, et l'enthousiasme ne se fatigue pas de cet effort. Pour satisfaire l'enthousiasme, la rhétorique n'a point de tours trop ingénieux, ni de figures trop savantes, ni de périodes trop sonores ou trop cadencées; le goût le plus pur consent alors même à l'apprêt, de même que l'amant ne trouve jamais assez d'ornements pour parer la femme aimée, ni assez d'élégances pour l'entourer.

ADDITIONS

À LA PREMIÈRE PARTIE DE L'INTRODUCTION.

J'ai dit que Platon paraît s'être repenti de ses éloges. Voici ce qu'on lit en effet à la fin de l'*Euthydème* de Platon (p. 305):

« Dis-moi, Criton, l'homme qui t'a abordé, et qui t'a dit du « mal de la philosophie, à laquelle de ces deux espèces-ci appar- « tient-il? Est-ce un de ces hommes habiles à plaider dans les « tribunaux, un orateur? Ou bien est-il de ceux qui les dres- « sent, et qui fabriquent des discours à l'usage des plaidants?

« — Ce n'est pas du tout un orateur; je ne crois pas l'avoir « jamais vu paraître à un tribunal; mais on dit qu'il entend « très-bien le métier, qu'il a un beau talent et qu'il compose « de beaux discours.

« — Je comprends, et j'allais précisément te parler de ces « hommes-là. Ce sont gens, mon cher Criton, dont Prodicus « a dit qu'ils tiennent le milieu entre le philosophe et l'orateur « public. Ils s'imaginent qu'ils sont les premiers des hommes, « et non-seulement qu'ils le sont, mais qu'ils le paraissent aussi « à beaucoup de gens, et que, si leur supériorité n'est pas en- « core reconnue par tout le monde, c'est uniquement la faute « de ceux qui cultivent la philosophie. Ils pensent donc que, « s'ils viennent à bout de faire passer ceux-ci pour de pauvres « esprits, ils emporteront alors la palme sans contestation. Ils « ne manquent pas de bonnes raisons pour s'estimer des sages, « ayant une certaine mesure de philosophie, une certaine me- « sure aussi des talents de l'homme public, dans une propor-

« tion très-bien entendue, puisqu'ils ont de chacune de ces « capacités autant qu'il en faut, et qu'ils recueillent, à l'abri « des luttes et des dangers, le fruit de leur sagesse.

« — Eh bien, Socrate, n'es-tu pas de leur avis? Il me semble « que le raisonnement qu'ils font là est assez plausible.

« — Plus plausible que vrai, mon cher Criton; il n'est pas « aisé de leur faire comprendre que, si un homme, ou, en gé- « néral, si une chose est placée entre deux termes, et qu'elle « tienne à la fois des deux, alors, si des deux termes l'un est « bon et l'autre mauvais, elle est meilleure que celui-ci et « moins bonne que celui-là; si les deux termes sont bons, mais « pas pour le même objet, ce qui est au milieu ne vaut ni l'un « ni l'autre par rapport à l'objet pour lequel chacun des deux « termes était bon; et c'est seulement si les deux termes sont « mauvais, en sens différent l'un de l'autre, qu'alors ce qui « tient des deux vaut mieux que les deux termes dont il tient. « Si donc la philosophie est un bien, et aussi le talent de « l'homme public, mais pour un objet différent, et si ces gens- « là tiennent le milieu entre les deux, ils sont condamnés, car « ils ne valent ni l'un ni l'autre. Si c'est une bonne chose et « une chose mauvaise, ils valent mieux que la mauvaise et ils « valent moins que la bonne. Si, enfin, ce sont deux choses mau- « vaises, alors ils peuvent avoir raison, mais pas autrement. « Et je ne pense pas qu'ils accordent que ces deux talents soient « choses mauvaises, ni même que l'un soit mauvais et l'autre « bon. Mais la vérité est que, placés ainsi au milieu des deux, « ils sont au-dessous de tous deux du côté par où l'un et l'autre « méritent d'être estimés, et ils ne viennent en effet qu'au troi- « sième rang, tandis qu'ils prétendent être au premier. Il faut « leur pardonner leur ambition, et ne pas leur en vouloir, sans « les reconnaître, cependant, que pour ce qu'ils sont. Car on

« doit savoir gré à l'homme qui professe un art qui tient de la « sagesse, et travaille de toutes ses forces à y avancer[1]. »

Tout ce passage est une allusion évidente à Isocrate, allusion déjà signalée par plusieurs depuis Dindorf. Il n'y manque que le nom, que Platon s'est abstenu d'écrire par une dernière marque de déférence, et parce qu'Isocrate, de son côté, ne nommait personne. Il faut mettre en regard de ce morceau les libertés que prend Isocrate, dans le discours même sur l'*Antidosis,* à l'égard des dialecticiens, c'est-à-dire de Platon et de son école.

On a demandé si je n'abusais pas du mot de *barbare* en l'appliquant aux Macédoniens. On m'a dit : Ces barbares étaient des Hellènes, parlant un vieux dialecte grec ; ils ont fondé Alexandrie. Je conviens que Philippe n'est pas un Cosaque, je veux bien qu'il soit un Grec, et j'avoue qu'il n'y a guère eu de Grec plus brillant qu'Alexandre. Mais je crois que les soldats macédoniens en garnison dans les villes grecques y faisaient à peu près le même effet que les Cosaques campés à Paris. Pour l'érudit, les Macédoniens peuvent être des Hellènes, et, d'une autre part, l'esprit philosophique fait bon marché de ces distinctions de races ; mais les peuples ne sont pas des érudits ni des philosophes, et, pour les Hellènes eux-mêmes, se débattant contre la servitude, les Macédoniens étaient des *barbares.* Ce mot a donc, appliqué à eux, la vérité morale, qui est la seule qui importe ici. Démosthène s'écriait : « Philippe, qui non-seulement n'est pas un Grec, « mais qui n'a rien de commun avec la Grèce, un *barbare,* non « pas même de ceux qui peuvent nommer décemment leur

[1] Ce compliment ressemble assez à celui d'une grande dame à un homme de robe, dans Sedaine : « Monsieur, il y a dans la robe des per« sonnes *qui tiennent* à ce qu'il y a de mieux. »

« pays, mais un misérable Macédonien, sorti d'un lieu où, jus-« qu'ici, on ne serait pas allé acheter un esclave honnête[1]. » Et à plusieurs siècles de Démosthène, Justin ou Trogue-Pompée, résumant l'impression que laisse l'histoire des premiers temps de Philippe, ceux de la guerre sacrée, se récrie sur le triste spectacle que présente alors la Grèce, *faisant antichambre chez l'étranger,* et amenée par ses dissensions intestines à cette honte de faire la cour à ceux qui n'étaient tout à l'heure que *les plus humbles de ses clients*[2]. D'ailleurs, bien avant l'époque macédonienne, Hérodote nous montre les rois de Macédoine prétendant en effet au nom de Grecs, mais ayant de la peine à se faire reconnaître pour tels. (IX, XLV, et V, XXII.)

On raconte que le fameux Théramène, dont Isocrate avait pris des leçons, mis en arrestation par les Trente, s'était réfugié à l'autel du Conseil; qu'Isocrate seul se leva pour lui venir en aide, mais que Théramène lui-même l'en empêcha, ne voulant pas le perdre avec lui. En outre, *il osa,* c'est Auger qui parle ainsi, le lendemain de la mort de Socrate, se montrer en habits de deuil. On dit enfin qu'à la nouvelle du désastre de Chéronée il ne put supporter plus longtemps la vie, et se fit mourir de faim. Je crains bien que ce ne soit là de ces légendes comme il s'en formait à la longue autour de tous les noms illustres de la Grèce. Tout cela est pris dans des écrits de date très-moderne et sans autorité, tels que la notice sur les *Vies des orateurs,* qui se trouve parmi les livres de Plutarque.

[1] *Contre Philippe,* III, 31, p. 119. Cf. *Olynth.* III, 16, p. 32, et 24, p. 35.

[2] Justin, VIII, IV : « *Fœdum prorsus miserandumque spectaculum, Græ-« ciam*... alienis excubare sedibus... *ut adulentur ultro* sordidam paulo « ante clientelæ suæ partem. »

L'histoire du dévouement d'Isocrate à Théramène est infirmée d'abord par le silence de Xénophon (*Hell.* II, III), et plus encore par le silence d'Isocrate lui-même, qui n'a jamais dit de cela un seul mot. Quiconque connaît un peu Isocrate sent que ce silence est décisif.

Rien n'empêche de croire qu'Isocrate a pris le deuil à la mort de Socrate, comme le dit le même biographe; mais rien, dans le texte, ne répond à l'expression d'Auger, *il osa.* Le grec dit seulement : « Il fut extrêmement affligé de la mort de So- « crate, et se montra le lendemain en habits de deuil. » Il est vraisemblable que ce fut là une démonstration commune des socratiques.

Enfin, la mort d'un vieillard qui touchait à cent ans est assez naturelle pour qu'il n'y ait pas à l'expliquer par un désespoir de citoyen. Une telle énergie ne s'accorde ni avec le tempérament d'Isocrate, ni avec la *Lettre à Philippe.* Mais, ici, nous pouvons toucher au doigt, pour ainsi dire, le procédé par lequel l'imagination transforme un fait insignifiant en un acte mémorable. La biographie qu'on trouve parmi les œuvres de Plutarque se compose, comme la plupart des écrits de ce genre, de plusieurs morceaux d'origine diverse, cousus les uns au bout des autres, et qui présentent des variantes souvent notables. On y lit d'abord : « A la nouvelle de la bataille « de Chéronée, qu'il reçut dans la palestre d'Hippocrate, il se « fit mourir en quatre jours, en s'abstenant de manger. . . . . « ne pouvant supporter de voir la Grèce asservie. » Mais, plus bas, nous trouvons un autre fragment où il est dit, sans que cela se rattache en rien à ce qui précède : « On raconte qu'il « sortit de la vie en se laissant mourir de faim; il finit le neu- « vième jour, suivant les uns; suivant d'autres, le quatrième, « *qui était celui où on enterrait les morts de Chéronée,* ἅμα ταῖς τα-

« φαῖς τῶν ἐν Χαιρωνείᾳ πεσόντων. » Ces derniers mots contiennent, je crois, l'origine de la tradition. Il a suffi de cette coïncidence pour qu'on ait eu l'idée d'aller plus loin, et d'associer tout à fait le vieil orateur à ceux qui étaient tombés sur cet illustre champ de bataille.

Il y a une lettre d'Isocrate à Philippe, au sujet de Diodore, qui, si elle était authentique, aurait été écrite, d'après la première phrase même, quand Philippe était en guerre avec Athènes. Mais toutes ces lettres missives qui portent le nom d'Isocrate sont apocryphes, comme il serait aisé de l'établir, si cela était de mon sujet, et si ces compositions en valaient la peine. M. Bekker, en les imprimant en petits caractères à la fin de son édition, a fait assez voir qu'il ne les jugeait pas d'Isocrate. Je m'étonne que les éditeurs plus récents paraissent les accepter comme authentiques, et en particulier M. Benseler, dont la critique est si hardie en d'autres choses.

Dans ses *Dialogues sur l'éloquence,* ouvrage qui n'a pas été publié par lui, ni de son vivant, Fénelon attaque Isocrate avec une vivacité et une irritation qui ne s'expliqueraient pas du tout, si on ne lisait, vers la fin du second dialogue : « M. *** « est l'Isocrate de notre temps, et je vois bien qu'en montrant « le faible de cet orateur vous faites le procès de tous ceux qui « recherchent cette éloquence fleurie et efféminée. » Il répète, d'ailleurs, sur Isocrate les critiques des anciens, sans y ajouter rien qui marque qu'il l'ait étudié par lui-même dans ses ouvrages. Le seul dont il parle un peu particulièrement est l'*Hélène,* peut-être parce que c'était le seul dont il y eût une traduction française assez récente[1]. Plus tard, dans sa *Lettre à*

[1] Isocrate, *De la louange d'Hélène et de Busire,* Paris, 1640. Je n'ai pu trouver cette traduction.

l'Académie françoise, écrivant cette fois pour être lu, il ne dit sur Isocrate que cette seule phrase : « Isocrate est doux, insi-« nuant, plein d'élégance; mais peut-on le comparer à Ho-« mère ? » Et on ne comprendrait même pas comment il a été conduit à rapprocher ces deux noms, sans le passage des *Dialogues* sur l'Éloge d'Hélène; c'est Hélène qui l'a fait penser à Homère, qu'on n'attendait pas ici.

On trouvera un fort curieux exemple des contradictions d'Isocrate dans les Notes sur la traduction de l'*Antidosis* (note se rapportant à la page 31).

Il faut voir aussi avec quel feu Isocrate a célébré, dans l'*Évagoras* (54, p. 199), la victoire remportée par Conon sur la flotte lacédémonienne avec l'aide des Perses. C'est le même orateur qui s'indigne ailleurs si noblement de voir des Grecs faire la guerre à des Grecs et s'allier avec les barbares[1]; il vante maintenant cette ligue des Athéniens avec le grand roi, qui arracha la Perse, pour ainsi dire, de la main d'Agésilas.

J'ai dit un mot des tristes paroles qu'il a écrites, dans le *Discours panégyrique,* pour justifier les massacres de Mélos; il les désavoue indirectement dans le *Panathénaïque* (53, p. 243), et on ne peut que le louer de se contredire, quand c'est pour se corriger. On voudrait que le désaveu fût plus net et ne tournât pas encore en excuse. (64, p. 245.) Et puis le passage du *Discours panégyrique* reste toujours là[2].

[1] *Disc. panég.* 128, p. 67.

[2] « Ce n'est pas du tout une preuve de notre domination, *que qui « nous avait fait la guerre ait été sévèrement puni,* mais c'est une grande « preuve que nous gouvernions bien nos alliés, que pas une ville soumise « n'ait subi de pareilles rigueurs. » (101, p. 61. Comparez Thucydide, V, LXXXIV-CXVI.)

De pareils exemples expliquent assez l'incurable défiance que les *penseurs*, dans tous les temps, montrent à l'égard des *parleurs*. « On aurait voulu, dit Bayle[1], que j'eusse laissé le « monde dans la persuasion où il est. . . car cette persuasion, « quoique peu conforme à l'histoire, est d'un grand secours « pour la religion. Je vous entends, mais vous chercherez, s'il « vous plaît, ailleurs... les gens que vous souhaitez. *Adressez-« vous à des professeurs de rhétorique,* cherchez des orateurs, des « déclamateurs..... » Et ailleurs[2] : « Si vous étiez *prédicateur*, « je vous le pardonnerais. » Isocrate est l'un et l'autre, et, de plus, il est de son temps et de son pays; il est l'auteur de compositions comme le *Busiris*, que notre sérieux moderne ne peut plus comprendre.

J'ai rapporté l'éloquence d'Isocrate à sa source la plus prochaine; mais on sent bien qu'on peut remonter plus haut que Socrate, et je l'indique assez moi-même en rappelant le nom de Thucydide. Tout ce ve siècle avant notre ère est marqué par le développement de la philosophie morale. Elle remplit les vers des tragiques, déjà plus raisonneuse, plus oratoire, plus approfondie que dans les gnomiques et les lyriques de l'âge précédent. Elle donne à l'éloquence de Thucydide son caractère particulier d'ampleur et de plénitude. L'effort même qui nous fatigue dans sa diction mesure la force qui lui a été nécessaire pour l'assouplir; et cette force lui vient du travail de la pensée. Après lui, j'ose dire que la prose oratoire est faite; il n'y manque plus que le poli et la facilité : c'est ainsi qu'après Lucrèce le vers latin est prêt pour Virgile.

[1] Additions aux *Pensées sur la Comète*, chap. IV, 20ᵉ objection.

[2] Au paragraphe 1ᵉʳ de l'ouvrage.

Denys d'Halicarnasse, dans son livre sur la *Véhémence de Démosthène* (n° 4), a nommé ensemble Thucydide et Gorgias, comme les modèles d'Isocrate pour la magnificence du langage. C'est Gorgias qu'il faudrait connaître pour bien se rendre compte d'Isocrate; c'est son vrai maître, comme lui *sophiste*, et non historien ni orateur. C'est lui qui a inspiré, ainsi que j'aurai à le dire ailleurs, le *Discours panégyrique;* et Isocrate enfin le représente, dans un passage de l'*Antidosis*, comme l'Isocrate d'avant lui. Mais un fragment obscur, qui est tout ce qui reste de Gorgias, ne suffit pas pour nous faire apprécier son art du discours[1]. Nous y apercevons, d'une part, le luxe des mots empruntés à la langue des poëtes; de l'autre, la recherche du *nombre*. Mais dans le *nombre* il y a deux choses : une régularité par où il ressemble au mètre poétique, et une liberté par où il en diffère. Il semble que Gorgias n'a pas encore le secret de cette liberté; ses membres de phrase ressemblent à des fragments de vers.

Lysias, qui semble si loin de ces maîtres laborieux, apportait, au contraire, à la langue du discours le don nouveau de la facilité heureuse; il n'a rien retenu, ni de l'emphase lyrique de Gorgias, ni de la réflexion profonde de Thucydide. L'orateur en lui n'est qu'un enfant, suivant Denys; dans Isocrate, c'est un homme mûr[2]. Sans avouer tout à fait ce mot, car ce n'est pas seulement la réflexion qui fait l'homme, c'est aussi la

[1] Ce fragment nous a été conservé par un scholiaste du rhéteur Hermogène. L'académicien français Hardion, qui a signalé ce précieux morceau, l'a traduit, et bien traduit, en français. (*Huitième dissertation* sur l'Origine et les progrès de la Rhétorique dans la Grèce, dans les *Mémoires de l'Acad. des inscr.* t. XV. — Voir aussi M. Egger, *Mémoires de Littérature ancienne,* page 296.)

[2] *Jugement sur Isocrate,* n° 12, d'après le *Phèdre,* p. 279.

force avec laquelle il sent et il veut, on reconnaît qu'Isocrate a profité à la fois de Gorgias, de Thucydide et de Lysias, et, par-dessus, il rappelle encore la dignité sereine et l'épanchement aimable de l'enseignement socratique; il rassemble, dans une heureuse harmonie, l'art savant de la phrase et le mouvement libre et naturel du discours.

DEUXIÈME PARTIE.

DU DISCOURS SUR L'ANTIDOSIS.

La signification légale du mot *ἀντίδοσις*, proprement *contre-don, échange*, est ainsi expliquée dans l'argument grec anonyme d'un discours *περὶ ἀντιδόσεως* qui se trouve parmi les plaidoyers de Démosthène, le discours *πρὸς Φαίνιππον* : « Il y avait « chez les Athéniens un rôle de trois cents citoyens, choisis pour « leur fortune, auxquels incombaient les principaux services « publics. La loi permettait à celui qui avait fait de mauvaises « affaires de sortir du rôle, en désignant un plus riche que lui « qui se trouvât libre. Si celui qui était proposé ainsi s'avouait « plus riche, il remplaçait l'autre parmi les trois cents; s'il s'y « refusait, ils faisaient échange de leur bien, *τὴν οὐσίαν ἀντε-* « *δίδοσαν*. » L'explication est prise du discours même. On y voit que la procédure aboutissait à une décision des juges, laquelle, si elle était favorable au demandeur, obligeait le tiers dénoncé, ou de subir l'échange, ou de prendre sur lui le service public que l'autre lui renvoyait.

On aurait beaucoup à dire sur ces explications et beaucoup à approfondir cette matière, si on publiait un vrai plaidoyer *περὶ ἀντιδόσεως*. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Une action d'échange avait été intentée à Isocrate au sujet d'un armement de trirème, *τριηραρχία*. Il ne se défendit pas en

personne, peut-être sous prétexte de son âge, mais il fut défendu par Apharée, son beau-fils et son fils d'adoption; le demandeur s'appelait Mégaclide. Il succomba, et s'acquitta de la triérarchie. On lisait, du temps de Denys, le discours d'Apharée, que nous n'avons plus. Le discours qu'on va lire est tout autre chose : c'est une composition fictive, dont ce procès civil a été l'occasion, mais qui ne s'y rapporte pas, et qui n'est autre chose qu'une apologie d'Isocrate par lui-même, présentée sous la forme d'une réponse à une accusation criminelle purement imaginaire. Cela est parfaitement expliqué dans les premières pages mêmes du discours.

Les biographes grecs d'Isocrate se sont mépris à ce sujet. Ils ont supposé qu'il avait eu deux procès d'*antidosis,* l'un contre Mégaclide, qu'il avait gagné, l'autre qu'il avait perdu, contre Lysimaque, mais il n'y a aucune trace de cela dans Isocrate même. Lysimaque n'est pas un demandeur en *antidosis;* c'est le prétendu accusateur contre lequel il est censé se défendre.

La plupart des manuscrits ne contiennent qu'un peu plus du tiers du discours sur l'*Antidosis.* Après les mots τὴν ἑαυτοῦ διάνοιαν ἀσκήσει, qui précèdent presque immédiatement la citation d'un fragment du discours *À Nicoclès,* ils passent aussitôt à la péroraison, Πολλῶν δ' ἐφεστώτων μοι λόγων. Auger, du moins, avait soupçonné une lacune; mais Coraï la laissait passer inaperçue, ce qui ne se comprend pas. En lisant dans Photius que le discours sur l'*Antidosis* est le plus étendu de ceux d'Isocrate, il ne se déconcertait pas pour cela; il mettait seulement en note : « Sans doute parmi les discours du genre « judiciaire, car autrement le plus étendu est le *Panathénaïque.* » Enfin, un Grec, M. André Moustoxydis, reconnut le texte complet du discours dans un manuscrit de Milan et dans un autre

de Florence, et il se retrouva depuis dans deux manuscrits du Vatican. Moustoxydis fit paraître, en 1812, à Milan, la première édition complète du discours sur l'*Antidosis*[1]. Une traduction latine anonyme (par Angelo Maï), avec des notes très-utiles, parut aussi à Milan l'année suivante. Une seconde édition du discours *περὶ τῆς ἀντιδόσεως* a été publiée par Orelli en 1814[2]; depuis il a été reproduit dans toutes les éditions générales d'Isocrate.

La date du discours *περὶ τῆς ἀντιδόσεως* est marquée dans le discours même. Isocrate nous dit (voyez page 5) qu'il s'est mis à l'écrire à l'âge de quatre-vingt deux ans. La date de sa naissance étant connue (elle répond à l'an 436 avant notre ère), il avait quatre-vingt-deux ans en 354.

Ce discours est, je crois, la plus curieuse des compositions d'Isocrate, non pas pour l'histoire générale, bien qu'il ait aussi son prix de ce côté-là, surtout dans ce qu'on y lit sur Timothée, mais pour l'histoire littéraire. Rien ne fait mieux con-

[1] *Ἰσοκράτους λόγος περὶ τῆς ἀντιδόσεως, ἤδη πρῶτον εἰς τὴν ἀρχαίαν γραφὴν διασκευασθεὶς καὶ ὀγδοήκοντα περί που σελίδας ἐπαυξηθεὶς σπουδῇ Ἀνδρ. Μουστοξύδου, ἱστοριογράφου τῶν Ἰονίων νήσων, ἐν Μεδιολάνῳ, ἐκ τῆς τυπογραφίας Ἰ. Ἰ. Δεστεφάνου. α͵ ωιβʹ.*

[2] Ou plutôt Orelli a publié en même temps, à Zurich, deux éditions, l'une latine, l'autre allemande. La première ne contient que le texte et les variantes; l'autre renferme, de plus, cent vingt pages de notes.

M. Adert, de Genève, dans un *Essai sur la vie et les travaux de J. G. Orelli*, 1849, se montre assez peu touché de la restauration du discours sur l'*Antidosis*. Il trouve que la harangue *n'est pas amusante, qu'elle n'en finit pas*. Il n'en veut pas beaucoup au copiste qui *avait coupé dans le vif la diffuse éloquence du vieillard* en en retranchant tout d'un coup quatre-vingts pages. Il dirait volontiers, ce semble, *Faisons-les courts, en ne les transcrivant point*. Je souhaite que la traduction que je publie lui fasse attacher plus de prix à cette relique d'Isocrate, et je l'espère un peu.

naître, je ne dis pas seulement la personne d'Isocrate, mais son personnage, et la rhétorique athénienne à son plus beau moment. Pour sa personne, il y revient si volontiers à tout instant, et s'en occupe avec tant de complaisance, qu'on la connaissait pleinement déjà, surtout par le *Panathénaïque;* et l'auteur du *Voyage d'Anacharsis,* sans avoir lu le discours Περὶ τῆς ἀντιδόσεως, a pu tracer d'Isocrate le portrait le plus piquant et le plus vrai. Mais la place que tenait l'art du discours et le rôle que soutenait Isocrate parmi les maîtres dans cet art; le contraste de sa prédication politique et morale avec l'action souvent aussi vulgaire que bruyante des faiseurs de plaidoyers; celui de sa doctrine, à la fois grave et séduisante, avec le partage frivole des purs *sophistes* ou les arguties curieuses et savantes des dialecticiens; les inimitiés que rencontraient ceux qui enseignaient la jeunesse, les soupçons et les calomnies auxquels ils étaient exposés, tour à tour accusés de lui apprendre le mal et de ne rien lui apprendre; la situation du plus renommé de tous, suspect par son éclat même, obligé de s'excuser, soit de l'illustration de ses disciples, soit de sa fortune trop brillante; enfin, Athènes amoureuse de la parole, mais d'un amour qui a ses caprices, ses jalousies et ses brutalités: toutes ces choses présentées tantôt comme elles étaient en effet, tantôt seulement comme elles paraissaient à Isocrate, voilà ce qu'on ne peut étudier nulle part aussi bien que dans le discours sur l'*Antidosis.*

Et la composition même de ce discours est un exemple singulier de l'art des *sophistes.* C'est une fiction oratoire, comme presque tous les discours d'Isocrate, mais, dans les autres, la fiction se comprend et se supporte mieux. Dans le *Discours panégyrique,* il est censé haranguer des auditeurs rassemblés pour une fête. Dans l'*Aréopagitique*, le *Symmachique*, le *Pla-*

taïque, il s'adresse à l'assemblée du peuple, et, dans le dernier, il prend le personnage de l'orateur des Platéens. Dans l'*Archidame,* c'est le roi Archidame lui-même qui parle devant le conseil de Lacédémone. Ce sont là des exercices d'école où nous entrons aisément. On est plus étonné de voir Isocrate feindre gratuitement qu'il est en butte à une poursuite criminelle et à une accusation capitale, et composer une pièce éloquente sur cette accusation qui n'existe pas. Il faut se rappeler que déjà, à Athènes, dans les procès véritables, une part de fiction se mêlait à la réalité. L'accusé n'avait point d'avocat, au sens où nous l'entendons aujourd'hui; c'était lui-même qui parlait, ou qui était censé parler, dans le plaidoyer qu'un écrivain composait pour lui; soit que l'accusé récitât ou lût ce plaidoyer, soit que, par une fiction de plus, comme je serais quelquefois tenté de le croire, l'orateur le débitât, au nom de l'accusé, devant les juges. L'art du faiseur de plaidoyers ressemblait donc à celui du poëte, qui se substitue à ses personnages et s'attendrit avec eux. Mais, ici, Isocrate est à la fois le poëte et le personnage, et, comme le drame n'a rien de réel, il se choisit à lui-même sa situation, et il la fait aussi intéressante que possible.

Cependant une accusation véritable remplirait l'homme de sentiments si vifs et si profonds, que simuler ces sentiments paraît étrange. On est surpris de l'entendre appuyer sur des arguments qui n'auraient de force que si la situation où il se place était réelle (voyez page 16), ou de l'entendre porter des défis tels que ceux-ci : «Non-seulement je ne vous demande aucune grâce, si j'ai tenu des discours dangereux; «mais, s'ils ne sont pas les plus moraux qu'on ait jamais «entendus, *je consens à subir la dernière peine. Je n'oserais pas «m'aventurer* ainsi, si je ne pouvais pas vous faire voir les

« choses, etc. . . » Et au moment où il va terminer cette défense imaginaire : « Je vois, dit-il, les autres accusés, quand ils sont « au terme de leur défense, employer les prières et les sup- « plications, et faire paraître devant les juges leurs enfants et « leurs amis. Pour moi, je crois que des moyens comme ceux- « là ne sauraient convenir à un âge comme le mien, et, en même « temps que je pense ainsi, je rougirais d'ailleurs de devoir mon « salut à d'autres moyens qu'à ces discours mêmes sur lesquels « je me suis expliqué devant vous. J'ai la conscience de n'y « avoir jamais exprimé que de bons et religieux sentiments à « l'égard de la république, de nos ancêtres, et surtout des « dieux. Si donc ils ont quelque souci de ce qui se passe ici- « bas, je crois qu'ils ne détourneront pas non plus leurs re- « gards de moi en cette circonstance. *Je ne tremble donc pas dans « l'attente de ce que vous allez faire;* je suis tranquille; et j'ai toute « espérance que la fin de ma vie n'arrivera qu'au temps où « cela sera bon pour moi. J'en ai pour marque que toute ma « vie passée, jusqu'à ce jour d'aujourd'hui, a été telle qu'il « convient à un homme pieux et aimé des dieux. Maintenant, « bien avertis que telle est ma persuasion, et que je tiens votre « décision, quelle qu'elle soit, comme devant m'être bonne « et avantageuse, suivez chacun votre pensée, et prononcez « comme il vous plaira. »

Il y a là une imitation évidente des *Défenses de Socrate* composées par ses disciples; mais Socrate a été vraiment condamné et a vraiment bu la ciguë. Et, quand ceux qui sont en deuil de sa mort, rouvrant son procès, pour ainsi dire, essayent de le faire revivre pour mettre dans sa bouche des paroles dignes de ce qu'il était et de ce qu'ils sentent, on se prête volontiers à ce travail de l'imagination par lequel ils satisfont tout ensemble à leur admiration, à leur douleur et à la jus-

tice. Les arrangements d'Isocrate sont nécessairement moins touchants. Je suis persuadé pourtant qu'ils ne choquaient pas un peuple naïvement épris de l'art et des effets de théâtre. Il leur suffisait que cette composition artificielle fût remplie d'un sentiment vrai. Au moment, par exemple, où l'orateur, ayant épuisé sa défense personnelle, arrive à celle de ce qu'il appelle la *philosophie,* c'est-à-dire ce don de la parole et de la pensée par où il s'était illustré, par où on l'attaque aujourd'hui, et qu'on dénonce comme suspect, il redouble de chaleur et va jusqu'à dire : « J'aimerais mieux (croyez que ce langage est « sincère, quelque étrange qu'il vous paraisse), j'aimerais « mieux mourir à l'instant même, après avoir parlé d'une ma- « nière digne de mon sujet, et vous avoir donné de l'art du dis- « cours l'opinion qu'il mérite qu'on en conserve, que de vivre « encore une longue vie pour le voir prisé comme on le prise « aujourd'hui parmi vous. » Qui peut douter en effet de la sincérité de ces paroles ? Il est certain qu'elles sortent du cœur de ce vieillard, qui n'a vécu que pour l'éloquence. Et, en même temps que les auditeurs souriaient peut-être aux artifices innocents du *sophiste* octogénaire, je crois, non-seulement, qu'ils applaudissaient, mais qu'ils s'attendrissaient sur lui avec lui.

Je dis les auditeurs, car, lorsqu'on oppose les discours écrits des *sophistes* aux discours parlés des vrais orateurs, il ne faut pas croire que les premiers n'attendissent que cette lecture solitaire, muette et froide, pour laquelle on écrit aujourd'hui. En fait d'éloquence comme de poésie, tout était spectacle et représentation dans ces temps-là. On voit par le préambule du discours même sur l'*Antidosis* que ces œuvres oratoires, si soigneusement élaborées, se produisaient dans des séances publiques, où d'habiles récitateurs les faisaient valoir : « Je prie « ceux qui se chargeront de le lire de le débiter comme un ou-

« vrage qui contient des éléments divers, et d'un style approprié aux différents sujets qui y sont traités. Je les engage à « porter toujours leur attention sur ce qui va être dit plutôt « que sur ce qu'on vient de dire ; surtout à ne pas vouloir absolument le lire tout d'un trait, mais à le ménager de façon « qu'ils ne fatiguent pas l'attention des auditeurs. C'est en suivant ces recommandations que vous pourrez bien voir si je « n'ai pas trop perdu de mon talent. . . » Si on trouve que de telles préoccupations s'accordent mal avec une situation aussi grave que celle où Isocrate se place en idée, je répondrai que je ne sais pas si même un danger sérieux eût pu l'en distraire, tant il est rhéteur avant tout. Il prodigue dans cette composition, comme dans toutes les autres, les insinuations, les précautions, que les Rhétoriques recommandent pour le début, mais qui reviennent, chez lui, tout le long du discours. Il s'étudie à faire ressortir chaque difficulté, afin d'avoir tout l'honneur de la difficulté vaincue. Il s'y montre extraordinairement ingénieux : « Je suis bien malheureux, dit-il, dans la « circonstance actuelle : les autres, quand on les attaque, se « font une arme de la parole contre la calomnie ; mais c'est sur « ma parole même que portent les calomnies de Lysimaque. De « sorte que, si on trouve que je parle bien, on suspectera chez « moi cet artifice qu'il me reproche ; et, si mon éloquence ne « répond pas à l'attente qu'il a excitée, on croira que c'est ma « cause qui est mauvaise. » En un mot, je crois qu'on ne définirait pas mal le discours sur l'*Antidosis*, si on disait qu'on y entend la rhétorique en personne plaidant pour elle-même. Mais c'est une noble rhétorique, et les pensées dont elle vit (car la parole ne peut vivre que d'un fond de sentiments et d'idées) sont habituellement belles et élevées, à l'exception des faiblesses de la vanité d'auteur. Je ne citerai rien ; il est plus fa-

cile de détacher, dans Isocrate, certaines affectations, que de faire apprécier par quelques traits une éloquence qui vaut surtout par l'ensemble; mais on va lire le discours sur l'*Antidosis*, et on goûtera constamment, sous cette élégance achevée, une âme honnête et un esprit délicat.

Il me reste à parler du texte même de l'*Antidosis*[1]. Paris ne possède aucun manuscrit qui contienne la portion considérable de l'ouvrage d'Isocrate retrouvée en 1812. Elle n'a été reconnue que dans les quatre manuscrits d'Italie dont parle Moustoxydis. Il a reproduit le manuscrit de Milan et collationné celui de Florence. M. Bekker, à son tour, a dépouillé tout entier le manuscrit d'Urbin (*Urbinatem totum excussi*), et collationné l'autre manuscrit du Vatican[2]. Mon travail, dont je vais rendre compte, s'est réduit à l'appréciation et à l'emploi critique de ces matériaux. N'étant pas à portée de consulter moi-même les manuscrits d'Italie, j'ai dû m'en tenir, comme ont fait du reste pour l'*Antidosis* tous les éditeurs, au travail de Moustoxydis et à celui de M. Bekker. Je l'ai fait avec sécurité quand ils indiquent telle leçon, d'une manière précise, comme étant celle de tel manuscrit. Mais ce n'est pas toujours le cas. Pour le manuscrit de Milan, par exemple, Moustoxydis annonce en général qu'il le transcrira fidèlement, mais il ne s'arrête pas en particulier à tel ou tel mot pour attester qu'il s'y trouve. Cela est moins sûr, particulièrement pour les parties déjà connues, où il a pu, en imprimant, prendre pour

[1] On me permettra de désigner ainsi le discours sur l'*Antidosis*, pour abréger. C'est ce que faisaient les anciens. Aristote cite, dans sa *Rhétorique* (III, XVII), Isocrate, *ἐν τῇ Ἀντιδόσει*.

[2] Orelli n'avait fait que reproduire l'édition de Moustoxydis, et en rapprocher l'ancien texte pour les parties déjà connues, sans s'inquiéter des manuscrits romains et sans penser à les consulter.

copie le texte ordinaire, et le corriger seulement d'après son manuscrit[1].

Quant à M. Bekker, dont la supériorité inspire tout respect et toute confiance, cependant il ne s'ensuit pas, peut-être, de ce qu'il a dépouillé, en le rapprochant du texte de Moustoxydis, le manuscrit d'Urbin tout entier, que chaque mot de son édition soit autorisé par ce manuscrit. En outre, l'un et l'autre ont pu laisser échapper quelques variantes dans les manuscrits qu'ils collationnaient avec leur manuscrit principal.

M. Bekker a pris le texte du manuscrit d'Urbin comme base de sa recension, non-seulement pour le discours sur l'*Antidosis*, mais pour tous les ouvrages d'Isocrate. Et cette recension elle-même[2] est restée la base de toutes celles qui ont été données depuis.

MM. Baiter et Sauppe, dans l'Avis au lecteur qui précède le texte d'Isocrate dans leur grande édition des Orateurs attiques, s'expriment ainsi au sujet du manuscrit d'Urbin : « Son « mérite le met au-dessus non-seulement de tous les autres « manuscrits d'Isocrate, mais de presque toute cette foule de « manuscrits des autres auteurs grecs. Il serait trop long « de détailler combien de fois il arrive qu'il a conservé soit « des phrases entières, soit des mots isolés qui avaient dis- « paru, qu'il rend un sens à des passages inintelligibles ou « presque impossibles à entendre, qu'il écarte des interpo- « lations, qu'il rétablit l'uniformité du style d'Isocrate, qu'il

[1] Angelo Maï, à la fin de l'*Antidosis,* a donné une liste de fautes échappées à Moustoxydis, et qu'il a reconnues en se reportant au manuscrit. Mais il n'est pas sûr que la liste soit complète.

[2] *Oratores attici,* Oxford, 1822; Berlin, 1823.

« débarrasse sa langue si correcte des taches d'une basse gré-« cité[1]. »

Le même témoignage, le même hommage est répété et exagéré dans la petite préface qui précède l'Isocrate de la collection Didot. On y représente Isocrate comme véritablement retrouvé par M. Bekker, qui le rend au monde : *Isocratem hoc modo ante hos tres et viginti annos vere renatum.* Langage dont l'emphase ne peut être imputée à personne moins qu'à M. Bekker, qui porte au contraire une simplicité si parfaite et si nue dans ses grands et beaux travaux.

Quelque légitimes que soient au fond les hommages rendus par les érudits au manuscrit d'Urbin, il ne faudrait pas que celui qui n'est pas du métier les prît trop à la lettre, et s'imaginât que ce texte a l'importance qu'aurait par exemple un texte d'Eschyle qui remettrait la lumière dans cette poésie des chœurs aujourd'hui si pleine de ténèbres. Le manuscrit d'Urbin n'avait pas tant à faire et n'a pas tant fait. La supériorité qu'il a sur la *vulgate* de l'*Antidosis,* pour désigner par cette expression le texte fourni par le commun des manuscrits, se réduit sensiblement quand on le compare à un autre manuscrit de choix, tel que celui de Milan, où la partie perdue de l'*Antidosis* a été d'abord retrouvée. La plupart des bonnes leçons de l'un sont aussi dans l'autre. Cependant M. Bekker a corrigé souvent encore avec bonheur, d'après le manuscrit d'Urbin, le texte qu'avait donné celui de Milan.

Sans doute la plus grande partie de ces corrections sont de celles que les hellénistes seuls apprécient. C'est la répétition élégante d'un article, c'est l'addition d'un *μέν* ou d'un *καί*, ou,

[1] *Urbinatis vero tanta est bonitas,* etc. *Oratores attici,* Turici, 1839-1843; ISOCRATES, page II.

au contraire, un ἄν heureusement supprimé; c'est une construction plus distinguée substituée à une construction vulgaire, une forme plus attique mise à la place d'une forme commune; un vieux mot replacé là d'où l'avait chassé un mot moderne; mais rien de tout cela n'est à dédaigner nulle part, et surtout dans Isocrate. Des savants, comme par exemple M. Matthiæ, ont eu pour suspecte cette correction même, et se sont demandé si elle n'était pas le fait d'un grammairien puriste plutôt que de l'écrivain original. Quelques leçons, comme on le verra, autorisent ces doutes. Mais pourtant, si on considère le soin minutieux qu'Isocrate prenait de sa phrase, on croira volontiers que le texte le plus savamment travaillé est en gros le plus authentique.

On doit d'ailleurs aussi au manuscrit d'Urbin des leçons plus importantes, et qui intéressent le sens. Et il en est une si particulièrement remarquable, que je veux la signaler tout de suite. On lisait dans l'*Antidosis,* après la grande citation du *Discours panégyrique,* la réflexion suivante :

« Cependant il se présentera encore de ces gens incapables « de rien imaginer et de rien dire de bon, mais exercés à censurer et à déprécier les productions des autres. Ces gens-là « viendront vous dire que cela est écrit agréablement, *car ils « ne me refuseront pas cela,* mais qu'il y a plus d'utilité et de « valeur dans d'autres discours, etc. » *Car ils ne me refuseront pas cela, τοῦτο γὰρ οὐ φθονήσουσιν εἰπεῖν.* C'est le texte de Moustoxydis, aussi bien que de nos manuscrits de Paris, texte tout à fait insignifiant. Mais on a trouvé, dans le manuscrit d'Urbin, *τὸ γὰρ εὖ φθονήσουσιν εἰπεῖν* : « Ils viendront vous dire que cela est « écrit agréablement, *car ils ne voudront pas dire* bien, » variante véritablement charmante. Si quelque chose justifie le *Isocratem vere renatum,* c'est une leçon comme celle-là; Isocrate y est en

effet ressuscité, avec son esprit et avec sa coquetterie. Ç'a été le tourment de sa vie entière, de ne pouvoir forcer ses ennemis, ni même ses amis peut-être, à dire nettement : Cela est beau.

Il suffirait d'un tel exemple pour faire comprendre, si on ne le comprenait pas assez aujourd'hui, quel profit littéraire il y a à tirer de la critique qui dépouille les manuscrits, et qui établit les textes. Je dois ajouter que cette variante du manuscrit d'Urbin se trouve aussi dans l'autre manuscrit du Vatican; et il en est de même de beaucoup des meilleures leçons de M. Bekker.

Après avoir rendu toute justice au manuscrit d'Urbin, il me reste à dire que cependant il a un défaut considérable, qui a passé dans l'édition de M. Bekker, et de là dans toutes celles qui ont suivi.

Le manuscrit d'Urbin a ses fautes; il en a de toute espèce, comme tous les manuscrits du monde, jusqu'aux fautes grossières de copie. M. Bekker en a corrigé beaucoup lui-même, et on peut en corriger d'autres après lui. Mais ce qui est plus fâcheux, et par où pèche gravement toute édition de l'*Antidosis* faite d'après ce manuscrit, c'est que les grands morceaux du *Discours panégyrique,* du *Symmachique* et de deux autres discours, qu'Isocrate a transportés tout au long dans l'*Antidosis,* ne sont pas transcrits *in extenso* dans le manuscrit d'Urbin, mais seulement indiqués par la première et la dernière phrase de chaque morceau, et il faut aller en rechercher le texte dans les discours mêmes dont ils ont été détachés.

Que le copiste à qui nous devons le manuscrit d'Urbin ait eu recours à cet expédient pour abréger son travail, on le lui pardonne, tout en regrettant cette économie; mais il n'était pas permis à un éditeur de l'imiter. C'est défigurer à plaisir

l'ouvrage d'Isocrate. Il n'a pas prétendu faire de ces morceaux des appendices, des espèces de pièces justificatives, auxquelles on ne se reporte qu'autant qu'on le juge à propos; ils font partie essentielle, soit de l'apologie qu'il présente, soit de la composition de son chef-d'œuvre. « J'ai inséré dans le courant « du discours des extraits de mes anciens écrits, non sans choix « et au hasard, mais en consultant l'intérêt de mon sujet. » Et plus loin : « Comme c'est sur des discours qu'on m'accuse, il « me paraît facile de vous faire voir la vérité. Je vous montre- « rai ceux que j'ai prononcés et écrits, de façon que ce ne sera « pas d'après des présomptions, mais bien en connaissance de « cause que vous prononcerez sur eux. *Je ne puis pas les lire « tout entiers,* à cause de la brièveté du temps qui m'est accordé; « *mais, comme on fait pour les fruits, je vais tâcher de vous en donner « des échantillons.* Il ne sera pas nécessaire d'en entendre beau- « coup pour être à même de connaître mon caractère, et de « juger de la nature de tous mes discours. *Mais je prie ceux qui « ont souvent lu ce qu'on va vous faire entendre* de n'exiger de moi « rien de nouveau dans la circonstance présente, et de ne pas « trouver mauvais que je répète ce qui est depuis bien long- « temps répandu partout. Sans doute, si je débitais ces discours « pour faire montre de mon talent, je mériterais ces reproches; « mais on m'accuse et on me poursuit : il faut bien alors que « j'en fasse cet usage. Il serait tout à fait ridicule, quand l'ac- « cusateur prétend que je compose des discours dangereux « pour la république et pour l'esprit de la jeunesse, d'aller « vous apporter autre chose pour ma défense, puisque rien ne « m'empêche, en produisant ces discours mêmes, de faire tom- « ber la calomnie. Vous donc, d'abord, excusez-moi, je vous « prie, en raison de ce motif, et prêtez-moi votre assistance. « *Pour les autres, j'ai encore, avant d'entrer dans cette lecture, quel-*

« *ques avertissements à leur donner pour les aider à suivre ce qu'ils* « *vont entendre.* » D'après cela que penserait Isocrate du procédé de ceux qui remplacent par un renvoi l'effet d'une lecture sur laquelle il a tant compté, et qui exposent vides les cadres si bien préparés pour les plus précieux de ses tableaux ?

Et cependant, après M. Bekker, M. Dindorf a fait la même chose, et après lui M. Dobson, après M. Dobson MM. Baiter et Sauppe, après eux encore l'éditeur des Orateurs attiques dans la collection Didot, et enfin M. Benseler, qui a donné la plus récente édition d'Isocrate. Tous ont publié une *Antidosis* mutilée, où manquent les plus belles pièces de ce festin d'éloquence que le brillant *sophiste* servait aux Athéniens. C'est ainsi que les fautes d'un maître se perpétuent par ses disciples ; et c'est ainsi que les érudits oublient trop souvent de lire et de sentir les textes mêmes dont ils ont le mieux mérité. J'ose croire et j'ose dire qu'une pareille erreur, une fois signalée, ne doit plus se produire, et qu'aucun éditeur ne publiera désormais l'*Antidosis* que complète.

Les trois autres manuscrits qui, avec celui d'Urbin, nous ont conservé l'*Antidosis* complète, reproduisent intégralement les morceaux supprimés dans celui-ci. Mais il faut remarquer que M. Bekker, qui a collationné, pour l'*Antidosis,* le second manuscrit du Vatican, où elle se trouve complète, ne l'a pas fait pour ces morceaux, qui y sont pourtant tout au long, d'après son témoignage même, mais dont il n'avait que faire, puisqu'il les retranche [1]. C'est une lacune de son édition, qu'aucun de ses successeurs n'a remplie, et que je ne suis pas à même de remplir.

[1] Il l'a fait seulement, et cela est précieux, pour la citation du discours *À Nicoclès.*

Tout en rétablissant dans cette édition les extraits faits par Isocrate, j'ai d'ailleurs suivi volontiers le manuscrit d'Urbin et le texte de M. Bekker, mais je les ai suivis librement. J'ai profité souvent des corrections de MM. Baiter et Sauppe. J'ai eu toujours sous les yeux le patient et curieux travail de M. Benseler, où chaque mot du texte isocratique, pour ainsi dire, est discuté[1]. Mais, en supposant qu'après qu'on a si minutieusement épluché le vocabulaire et la grammaire d'Isocrate, il n'y ait plus rien à en dire de nouveau, il y a toujours à choisir entre ce qui a été dit; et on n'est jamais dispensé de juger. Pour la partie du discours qui se retrouve dans la *vulgate,* il m'est arrivé quelquefois de préférer les leçons anciennes à celles des récents éditeurs[2]. Pour tout le discours, j'ai plusieurs fois aussi adopté, contrairement à eux, le texte donné par Moustoxydis d'après le manuscrit de Milan. Quand les savants disciples de M. Bekker s'écartent de leur maître, ou se corrigent l'un l'autre, je n'ai pas toujours été de l'avis de celui qui venait le dernier. Enfin j'ai hasardé moi-même quelquefois une correction ou une conjecture entièrement nouvelle.

On trouvera ces tentatives dans les notes sur les numéros 23 de l'*Antidosis,* 66 et 81 du *Discours panégyrique,* 122 et 285 de l'*Antidosis.* Je crois aussi avoir expliqué le premier d'une manière satisfaisante la remarquable variante du manuscrit de Florence sur le numéro 222.

[1] Cette édition est de 1851. Trois ans après, M. Benseler a encore publié cinq discours d'Isocrate, parmi lesquels le *Discours panégyrique* et le *Symmachique,* avec la traduction allemande, et des notes critiques et exégétiques.

[2] J'ai vérifié soigneusement ces leçons anciennes sur les trois manuscrits de Paris, 2930, 2931 et 2991.

J'ai indiqué, en marge du texte, d'une part, la pagination de l'édition de Moustoxydis, reproduite dans celle d'Orelli, de l'autre la division par numéros introduite par M. Bekker dans sa recension des Orateurs attiques (édition de Berlin).

Le texte de Moustoxydis n'était pas accompagné de notes; mais Angelo Maï a joint à sa traduction latine anonyme plusieurs notes précieuses. L'édition d'Orelli est annotée d'une manière suivie, en allemand. Il n'a pas été fait d'autre travail de ce genre sur l'*Antidosis* complète.

Quant à la partie du discours anciennement connue, elle n'avait été annotée que dans les commentaires généraux sur Isocrate, qui se réduisent à peu près à ceux de Jérôme Wolf (1570) et de Coraï.

Je ne veux pas nommer Jérôme Wolf sans dire tout le prix de son travail, peu lu aujourd'hui. Sans doute ce gros volume se trouvera bien réduit, si on n'y prend que ce qu'il y a de directement utile à l'interprétation d'Isocrate. Et pourtant cela est déjà considérable. Mais le reste a aussi son intérêt, comme témoignage de ce que les ouvrages d'Isocrate inspiraient, à cette date, à un esprit non pas supérieur, mais remarquable, et qui ne manque pas d'originalité ni de force. Nous assistons, en feuilletant ces pages, à des cours du XVI[e] siècle; nous surprenons les préoccupations habituelles du maître et des auditeurs. Ce maître n'est que trop de son temps; il croit à l'astrologie et quelquefois il la pratique. En reproduisant une allocution qu'il a prononcée, dans une leçon dont il marque le jour et l'heure, il dresse, au beau milieu de son commentaire, le thème astrologique de cette heure. Mais ailleurs il doit à son époque de meilleures inspirations. A ce que dit Isocrate dans le *Discours panégyrique* (n° 81), que la Grèce est pour tous les Grecs une patrie commune, il ajoute que les chrétiens ont

dans la chrétienté une patrie plus large, et ne craint pas même de dire que, pour le philosophe, il y en a une plus large encore, qui est l'humanité. En voyant avec quelle vivacité Wolf relève des passages de son auteur qui ne nous arrêtent pas, nous comprenons ce que c'était, au sortir du moyen âge, que le contact de l'antiquité grecque, même dans ce qu'elle a de moins original et de moins troublant. Isocrate dit : « A l'égard « des dieux, fais comme t'ont montré tes pères. » (*À Nicoclès*, 20.) Wolf s'inquiète de cette indifférence, et nous avertit que plusieurs s'y abandonnent jusque dans le christianisme, et professent que les diverses religions se valent les unes les autres, et n'en font qu'une. Isocrate dit qu'il ne faut être fier que de sa vertu. (*Ibid.* 30.) Wolf remarque que cela contredit l'humilité chrétienne et la doctrine de la grâce. Il fait de nombreuses applications de la morale politique de son auteur. A propos des mercenaires de la Grèce (*Symm.* 44), il donne une leçon à ceux de son pays, tout en reconnaissant, à leur honneur, que d'ordinaire ils ne changent pas de parti et n'abandonnent pas leur général *dans le courant d'une même guerre*. Il fait comprendre à ses auditeurs ce qu'étaient les Grecs en face des barbares, en leur montrant les chrétiens en face des Turcs; et nous, en lisant cela, nous songeons que, l'année qui suivit la publication de Wolf, se livrait la bataille de Lépante, comme un pendant à celle de Salamine. De plus petites choses, dans ses réflexions, nous intéressent pourtant encore. Cette vie de procès qu'on menait à Athènes lui est une occasion de nous dire qu'il a trouvé la France en proie à la même manie. Sur un mot d'Isocrate où il croit voir paraître tout l'orgueil des Athéniens, il raille ces vanités des peuples, et il ajoute : « C'est la maladie « dont sont travaillés certains professeurs d'Italie et de France, « qui s'imaginent que les muses n'habitent que chez eux. »

Passage curieux à lire aujourd'hui, où les choses paraissent bien changées, en ce qui regarde les muses de l'érudition, et où c'est plutôt parmi les Germains d'Allemagne ou de Hollande qu'on trouverait des professeurs prêts à traiter de barbares tous les *Latins*. Je ne puis m'empêcher de regretter que le travail de Wolf, qui aura bientôt trois siècles, n'ait jamais été réimprimé.

Pour les morceaux des autres discours reproduits dans l'*Antidosis*, on peut consulter tous les commentaires spéciaux faits sur ces discours. Je saisis cette occasion de dire qu'Edme Longueville, qui a donné en 1817 une édition annotée du Πανηγυρικός, avait préparé une révision de cette édition, et rassemblé sur les marges de son exemplaire des notes pour enrichir un commentaire qui n'est pas un des moindres titres de l'auteur à l'estime et à la gratitude des amis des lettres grecques. M. Longueville a bien voulu me permettre de prendre communication de ce travail de son père, et j'en ai profité en plusieurs endroits.

TROISIÈME PARTIE.

LETTRE DE MOUSTOXYDIS A CORAÏ[1].

« Cher et savant Coraï, comme je parcourais les bibliothèques de l'Italie, et que je considérais quelle magnifique contribution avaient apportée à la libéralité de ceux qui les ont élevées le zèle et la science des Hellènes échappés à l'esclavage, il me vint à la pensée de rechercher si, dans quelqu'un des manuscrits d'Isocrate, je pourrais retrouver le *Panathénaïque* aussi étendu que Nicolas Sophianos l'avait fait voir à Henri Estienne, d'après le témoignage de Joseph Scaliger (lettre 431), et découvrir quelque chose des fragments inédits que Pierre Victorius (*Comment. sur la Rhét. d'Aristote,* p. 718) affirme avoir été conservés dans un coffre qui était en la possession d'un Sophianos son contemporain, Hellène lui-même et très-lettré, mais du nom de Michel, et par conséquent autre que Nicolas, avec lequel plusieurs critiques l'ont confondu indiscrètement[2].

[1] Cette lettre servait de préface à la première édition du discours complet, donnée par Moustoxydis en 1812.

[2] Moustoxydis a pris ces détails et ces citations, sans le dire, dans les *Recherches sur les ouvrages d'Isocrate que nous n'avons plus*, de l'abbé Vatry. (*Mém. de l'Acad. des inscr.* t. XIII, p. 169.) L'abbé Vatry, du reste, ne s'est pas douté qu'il y eût une lacune dans le discours sur l'*Antidosis.*

Dans ces recherches, si la fortune ne m'a pas conduit au but que je me proposais, elle n'a pas non plus contrarié mes vœux, comme elle fait volontiers; mais elle s'est montrée assez favorable pour me permettre de découvrir non-seulement beaucoup de leçons importantes dans Isocrate et des choses curieuses sur sa vie, mais surtout un texte inédit, qui se place entre la cinquième et la sixième des parties connues du fameux discours *περὶ ἀντιδόσεως*, texte qui se trouve dans deux manuscrits, l'un de la bibliothèque Ambrosienne, l'autre de la bibliothèque Laurentienne, et si considérable, qu'il s'étend de la page 55 à la page 133. Le préfet de la célèbre bibliothèque des Médicis, Bandini, parmi les autres manuscrits dont elle est ornée, inscrivant aussi, dans la revue de ses richesses, le second de ces deux manuscrits (*Catalog. de la biblioth. Laurent.* ms. 14, pupitre 87), n'oublie pas d'en indiquer l'étendue[1]; mais il laisse à d'autres, dit-il, le soin de montrer de quels passages interpolés on l'a composé, soit authentiques, soit apocryphes. Comme je ne voulais pas, pour dire la vérité, me soumettre docilement à cette idée, je me mis à étudier l'ouvrage avec attention. Je reconnus qu'en avançant dans son discours et en entrant dans le développement de son sujet, l'orateur s'explique si habilement sur ses habitudes, sur sa manière de vivre, sur les études auxquelles il s'applique, et combat si vigoureusement contre ceux qui portent envie à sa renommée; qu'il expose si bien le détail de ses opinions et de sa conduite politique, qu'il n'y a personne, pour peu qu'il ait parcouru le livre, qui refuse d'a-

[1] On a reproduit dans la *Biografia del cavaliere Andr. Mustox.* que j'ai déjà citée, un passage de la *Biografia universale* publiée à Venise en 1822, où on soutient que Bandini a été le véritable auteur de la découverte. Mais rien n'est plus injuste que cette assertion, puisqu'il n'a pas su ce qu'il découvrait et qu'il ne s'est pas inquiété de le savoir.

vouer qu'Isocrate en est le père. La composition même du discours, remarquable par la grâce, la simplicité, la dignité et tous les autres avantages qui recommandent l'illustre rhéteur, et portant avec soi, pour ainsi dire, une certaine physionomie qui révèle assez quelle en est la source à ceux qui se connaissent si peu que ce soit en ces matières, repousse bien loin toute supposition qu'un génie rival de celui d'Isocrate eût effacé son propre talent pour s'assujettir à la manière et à la pensée d'un esprit étranger. Outre ces observations, qui suffiraient peut-être d'ailleurs, il y en a d'autres qui peuvent confirmer l'authenticité de la découverte. Et en effet, si l'on examine le discours tel qu'il a paru jusqu'ici dans les éditions, où est-ce qu'on y trouvera cette composition si vaste que marque Isocrate, quand il y distingue expressément des choses qui conviennent devant un tribunal, d'autres où il s'abandonne à la liberté d'une exposition philosophique; d'autres encore qui pourront profiter aux jeunes gens qui se portent à l'étude des sciences; enfin un grand nombre de morceaux anciennement écrits, mêlés et confondus parmi les parties nouvelles? Où est-ce, je vous prie, que vous rencontrez l'orateur développant les différences entre sa manière de vivre et celle des habitués des tribunaux? Où est-ce que vous le voyez établir, comme il l'a promis, que ses disciples n'ont pas appris à son école ce que l'accusateur lui a reproché d'enseigner, et que son art n'a pas pour objet les discours qui se rapportent aux intérêts particuliers? Et, tandis que l'accusateur lui impute qu'il corrompt les jeunes gens en leur apprenant à parler et à gagner des causes contre la justice, et qu'il n'a pas seulement des particuliers pour disciples, mais des orateurs, des généraux, des rois, des *tyrans*, de qui il a reçu des sommes énormes, n'est-il pas évident qu'il répond à peine à l'une de ces calomnies, et n'a

pas même sur le reste un seul mot? Enfin le discours, tel qu'on le lisait jusqu'aujourd'hui, est-il assez long pour faire craindre raisonnablement à Isocrate de fatiguer ses auditeurs, et l'amener à présenter à la fin cette excuse, que l'eau manque dans la clepsydre, tandis que le voilà tombé dans des propos et des plaintes qui demanderaient une journée? Il me semble donc que, par l'examen du discours, il est aisé de reconnaître qu'il est tronqué, et de saisir la trace de la mutilation à l'endroit où l'orateur dit : « Vous venez d'entendre deux discours; « je veux citer encore quelque chose d'un troisième....... ce « qu'on va vous lire s'adresse à Nicoclès de Cypre... » (N° 68.) Eh bien, est-ce qu'il tient cette promesse? Non; et Auger s'arrête à cet endroit pour reconnaître expressément qu'il s'est perdu là quelque chose. C'est où s'adapte parfaitement la citation du discours au roi de Cypre Nicoclès, discours qui n'est pas, sans doute, des plus beaux d'Isocrate, il le dit lui-même, mais qui suffit pour faire voir clairement quelles étaient ses habitudes en face des puissants aussi bien que des particuliers. Et cette citation, s'enchâssant ainsi dans cette lacune, non-seulement remédie à la blessure et à la mutilation du texte imprimé jusqu'à présent, mais fait que le discours, qui, jusqu'ici, était plus court que le *Panégyrique* et le *Panathénaïque*, redevient le plus long de tous les discours d'Isocrate, comme le dit notre Photius. (Μυριοβίβλ. article 159.) Aristote, dans le troisième livre de la *Rhétorique* (ch. XVII), donnant des conseils sur la manière de s'y prendre pour ne pas blesser les auditeurs en parlant de soi, apporte l'exemple d'Isocrate, qui met dans la bouche d'un autre ce qu'il veut dire de lui-même dans le περὶ ἀντιδόσεως : c'est un artifice dont on ne voit pas que l'orateur ait usé nulle part ailleurs que dans le fragment que j'ai retrouvé. Enfin c'est là seulement, et non ailleurs, que vous

pouvez lire le mot *ἀγωνιᾶν* pour *ἀγωνίζεσθαι*, le nom d'*Ion*, philosophe et poëte tragique, et la phrase : *θαυματοποιίαις ταῖς οὐδὲν μὲν ὠφελούσαις, ὑπὸ δὲ τῶν ἀνοήτων περισπάτοις γινομέναις*, que le témoignage d'Harpocration nous donne comme des particularités du discours *περὶ τῆς ἀντιδόσεως*, bien qu'Henri Estienne, dans la septième de ses Études sur Isocrate, où il cite les autres passages de ce grammairien, passe ceux-là sous silence, sans doute parce qu'il n'a pu résoudre la difficulté qu'ils présentaient [1]. A ces preuves, qui écartent, sans contradiction possible, toute supposition que ce fragment ne soit pas authentique, j'ajouterai l'existence du même texte dans quatre manuscrits : deux, où je l'ai trouvé moi-même, comme je l'ai dit, et deux autres au Vatican, où des savants illustres, à mon instigation, l'ont déterré [2]. Ces témoignages, d'où sort, si je ne me trompe, une forte conviction, me dispensent de rechercher d'autres preuves à l'appui. Mais, par respect pour l'amour des lettres et pour la vérité, je ne veux pas passer sous silence deux difficultés qui se présentent à moi : l'une est qu'on ne lit nulle part, dans le discours, le nom du chorége Onétor, qu'Harpocration rapporte à l'*Antidosis*, si toutefois il n'y a pas eu erreur de la part du lexicographe, ou, de la mienne, faute d'attention [3]; l'autre est qu'il y a de grandes divergences dans les leçons des manuscrits que j'ai collationnés, de sorte que

[1] Voir les numéros 91 du *Discours panégyrique* (cité dans l'*Antidosis*). 268 et 269 de l'*Antidosis* elle-même.

[2] M. Bekker désigne ainsi ces deux manuscrits : *Urbinas 111* (c'est-à-dire 111 du fonds d'Urbin), *Vaticanus 936*.

[3] A la fin de la page 63 (n° 93), où Moustoxydis lisait, d'après ses manuscrits, *ὁ ῥήτωρ Ἀντικλῆς*, etc. Orelli a conjecturé qu'il fallait lire *Ὀνήτωρ, Ἀντικλῆς*, etc. et cette ingénieuse conjecture a été confirmée par le manuscrit d'Urbin.

c'est sur les manuscrits du Vatican que repose l'espérance de voir se produire quelque lumière.

« En voilà assez sur le texte original. Pour m'expliquer maintenant brièvement sur mon édition, j'ai pris pour copie le manuscrit ambrosien qui a été jadis en la possession de Michel Sophianos, qui fut transporté, après sa mort prématurée, à Chio, sa patrie, et qu'enfin un démon jaloux, refusant à la Grèce la jouissance de ses propres richesses, a ramené dans l'Italie, où les ouvrages d'Isocrate devaient être livrés à l'impression, pour la première fois, par des compatriotes d'Isocrate, dans une capitale illustre et hospitalière[1]. C'est un manuscrit sur papier, du XIVe siècle, à mon sens; assez bien écrit, et qui, outre le morceau dont il est question, contient un grand nombre d'autres choses remarquables que peut-être, si les circonstances m'y invitent, je produirai à la lumière. En attendant, et grâce à la bienveillance libérale avec laquelle les bibliothécaires de Florence et de Milan ont favorisé mon entreprise, publions l'*Antidosis,* en reproduisant exactement partout le manuscrit ambrosien, et en ajoutant à la fin les variantes du manuscrit de la Laurentienne, antérieur d'environ deux siècles. Maintenant, si quelqu'un accusait mon travail d'être incomplet, je parle des amateurs de notes et de traductions, quoique je tienne moi-même grand compte de ces enrichissements, je répondrai cependant pour ma défense que, n'ayant en vue que ce qui peut être utile à ma nation, à laquelle se rapportent uniquement aujourd'hui mes vœux et mes espérances, et chez qui la langue d'Isocrate est encore vivante et se retrouve, pour ainsi dire, tous les jours dans toutes les bouches, c'est à elle que je présente ce monument, dégagé

[1] Par Démétrius Chalcondyle, à Milan, en 1493.

de tout appareil philologique, comme une portion de cet héritage que, dans des temps mauvais, les richesses des étrangers et leur amour de la science ont enlevé à la Grèce, et que nous, ses enfants, devons nous efforcer de reconquérir. Je dirai encore que, lors même que les ordres de ma patrie, qui m'appelle à étudier son histoire [1], ne me défendraient pas de poursuivre l'honneur et les jouissances que peuvent donner d'autres études, il n'est pas donné à beaucoup, et surtout à moi, d'imiter assez bien en latin le style de l'orateur d'Arpinum pour rendre convenablement celui d'Isocrate, qui triomphe surtout par le choix et la symétrie des expressions, et par l'harmonie toute musicale qu'elles donnent à la période. Pour les notes, j'entends des notes bien appropriées et venant à propos, ne pensez-vous pas que c'est vous, mon cher Coraï, que cela regarde; vous qui avez éclairci déjà tout le reste d'Isocrate, et qui avez répandu une lumière toute nouvelle sur les sentiers difficiles et tortueux de la grammaire et de toute espèce de philologie? Pour moi, il me suffit d'avoir éveillé l'esprit de ceux qui s'occupent des lettres et de m'être emparé de leur attention, devenant, par cette publication, comme la pierre à aiguiser, pour me servir des paroles mêmes de mon orateur, laquelle ne coupe pas par elle-même, mais rend le fer capable de couper [2]. Et vous, si bienveillant et si généreux pour vos amis, d'une science

[1] Sur le titre de l'édition de Moustoxydis on lit, *σπουδῇ Ἀνδρέου Μουστοξύδου, ἱστοριογράφου τῶν Ἰονίων νήσων*. Et la dédicace, adressée *τῷ πανιερωτάτῳ μητροπολίτῃ Οὐγγροβλαχίας κυρίῳ Ἰγνατίῳ*, est signée *Ἀνδρέας Μουστοξύδης ὁ Κερκυραῖος*.

[2] On lui demandait pourquoi, enseignant aux autres à parler, il ne parlait pas lui-même, il répondit : «La pierre à aiguiser, non plus, «ne coupe pas, mais elle donne le fil au couteau.» Arsenius, dans Coraï, t. II, page LIX (*νθ'*). Le même mot est dans le Pseudo-Plutarque et dans Photius.

si renommée et d'un caractère si candide, vous me verrez avec plaisir faire à mon tour, pour les amis de l'orateur athénien, par le bénéfice d'un hasard propice, ce que vous avez fait, Chalcondyle et vous, par la richesse de votre savoir, lui autrefois, vous tout nouvellement (1807), dans la meilleure édition qui ait été faite d'Isocrate; tous deux mes compatriotes et tous deux illustres.

«Je termine ici cette lettre, et, vous souhaitant les nombreuses années du bon vieillard Isocrate, je me livre à ces bienfaisantes espérances qu'il vous sera donné, *ἐπὶ γήραος οὐδῷ*[1], de sourire doucement à la Fortune, qui sourira elle-même aux Hellènes; que nous cesserons d'avoir à envier aux étrangers votre séjour parmi eux, et que les Muses, redevenues habitantes de la Grèce, pourront, en terre hellénique, *ἐπὶ τοῦ σοῦ ποτε χεύσειν δάκρυα τύμβου*[2].

«Continuez d'aimer comme vous faites votre André Moustoxydis.

«Milan, le 4 septembre 1812.»

[1] Hémistiche homérique, *sur le seuil de la vieillesse.*

[2] Ces quatre derniers mots font encore une fin de vers homérique : *verser des larmes sur votre tombeau.* Coraï est mort à Paris, en 1833.

DISCOURS SUR L'ANTIDOSIS.

Si le discours qu'on va lire ressemblait ou aux plaidoyers ou aux compositions épidictiques ordinaires, je n'aurais sans doute adressé aucun avertissement à mes lecteurs; mais la nouveauté et la singularité de cet écrit rendent nécessaire d'expliquer les motifs pour lesquels j'ai entrepris de faire un discours qui diffère si absolument des autres; car, si je n'exposais pas mes raisons, beaucoup de personnes pourraient trouver cet ouvrage étrange.

Quoique je n'aie jamais ignoré les mauvais bruits que certains sophistes cherchent à répandre sur mes travaux, disant que je tiens fabrique de plaidoyers, à peu près comme si on eût osé dire de Phidias, l'auteur de la statue

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΑΝΤΙΔΟΣΕΩΣ.

P. 1, Moustoxydis. N° 1, Bekker.

Εἰ μὲν ὅμοιος ἦν ὁ λόγος ὁ μέλλων ἀναγνωσθήσεσθαι τοῖς ἢ πρὸς τοὺς ἀγῶνας ἢ πρὸς τὰς ἐπιδείξεις γιγνομένοις, οὐδὲν ἂν οἶμαι προδιαλεχθῆναι περὶ αὐτοῦ· νῦν δὲ διὰ τὴν καινότητα καὶ τὴν διαφορὰν ἀναγκαῖόν ἐστι προειπεῖν τὰς αἰτίας, δι' ἃς οὕτως ἀνόμοιον αὐτὸν ὄντα τοῖς ἄλλοις γράφειν προειλόμην· μὴ γὰρ τούτων δηλωθεισῶν πολλοῖς ἂν ἴσως ἄτοπος εἶναι δόξειεν.

Ἐγὼ γὰρ εἰδὼς ἐνίους τῶν σοφιστῶν βλασφημοῦντας περὶ τῆς ἐμῆς διατριβῆς, καὶ λέγοντας ὡς ἔστι περὶ δικογραφίαν, καὶ παραπλήσιον ποιοῦντας ὥσπερ ἂν εἴ τις Φειδίαν τὸν τὸ τῆς Ἀθηνᾶς ἕδος ἐργασάμε-

de Minerve, que c'était un fabricant de poupées, ou comparer Zeuxis et Parrhasius à des peintres de tableaux votifs; cependant je n'ai jamais cherché à me venger de ce langage dénigrant, persuadé que ces sottises n'avaient aucune importance, et que j'avais bien su faire connaître au public la nature de mes travaux, qui n'ont pas pour objet de parler ou d'écrire sur des intérêts particuliers, mais bien sur des questions d'une telle importance et d'une telle grandeur, que personne n'oserait les traiter, excepté ceux de mon école et ceux qui marchent sur leurs pas. J'avais cru toute ma vie que ces travaux mêmes auxquels je me livrais, et la vie paisible que je menais d'ailleurs, me mettraient bien dans l'esprit de tous ceux qui ne sont pas du métier : mais voilà qu'au moment où je touche à la fin de ma carrière, un échange de biens qu'on m'a proposé au sujet de l'armement d'un vaisseau, et le procès qui en a été la suite, m'ont fait voir que ceux-là mêmes ne m'étaient pas tous aussi favorables que je l'espé-

νον τολμῴη καλεῖν κοροπλάθον, ἢ Ζεῦξιν καὶ Παῤῥάσιον τὴν αὐτὴν ἔχειν
φαίη τέχνην τοῖς τὰ πινάκια γράφουσιν, ὅμως οὐδὲ πώποτε τὴν μικρολο-
N° 3, Bkk. *γίαν ταύτην ἠμυνάμην αὐτῶν, ἡγούμενος τὰς μὲν ἐκείνων φλυαρίας οὐδε-*
P. 2, Moust. *μίαν δύναμιν ἔχειν, αὐτὸς δὲ πᾶσι τοῦτο πεποιηκέναι φανερὸν, ὅτι | προ-*
ῄρημαι καὶ λέγειν καὶ γράφειν οὐ περὶ τῶν ἰδίων συμβολαίων, ἀλλ' ὑπὲρ
τηλικούτων τὸ μέγεθος καὶ τοιούτων πραγμάτων, ὑπὲρ ὧν οὐδεὶς ἂν
ἄλλος ἐπιχειρήσειε, πλὴν τῶν ἐμοὶ πεπλησιακότων ἢ τῶν τούτους μιμεῖ-
σθαι βουλομένων. Μέχρι μὲν οὖν πόῤῥω τῆς ἡλικίας ᾤμην καὶ διὰ τὴν προ-
αίρεσιν ταύτην καὶ διὰ τὴν ἄλλην ἀπραγμοσύνην ἐπιεικῶς ἔχειν πρὸς
ἅπαντας τοὺς ἰδιώτας· ἤδη δ' ὑπογυίου μοι τῆς τοῦ βίου τελευτῆς οὔσης,
ἀντιδόσεως γενομένης περὶ τριηραρχίας καὶ περὶ ταύτης ἀγῶνος, ἔγνων
καὶ τούτων τινὰς οὐχ οὕτω πρός με διακειμένους ὥσπερ ἤλπιζον, ἀλλὰ

rais. J'ai vu que les uns avaient sur mes occupations des opinions tout à fait erronées et qu'ils inclinaient à prêter l'oreille aux propos malveillants; que d'autres, bien éclairés sur la nature de mes travaux, me jalousaient, partageant les mauvais sentiments des sophistes, et se réjouissaient des opinions mensongères qui s'étaient répandues sur mon compte. On a bien vu paraître ces dispositions; car, sans que mon adversaire ait touché aucun argument qui se rapportât directement à la cause, et sans qu'il ait fait autre chose que de déclamer contre l'influence que peut exercer mon art, et d'exagérer mes richesses et le nombre de mes disciples, on m'a condamné à payer l'armement du vaisseau. J'ai supporté cette dépense comme il convient à quelqu'un qui n'est pas homme à se montrer trop étourdi d'un pareil coup, et qui n'a pas non plus l'habitude de prodiguer son bien avec une folle insouciance. Mais, m'étant aperçu, comme j'ai dit, qu'un nombre de citoyens beaucoup plus considérable que je ne croyais avaient pris

τοὺς μὲν πολὺ διεψευσμένους τῶν ἐμῶν ἐπιτηδευμάτων καὶ ῥέποντας
ἐπὶ τὸ πείθεσθαι τοῖς ἀνεπιτήδειόν τι λέγουσι, τοὺς δὲ σαφῶς μὲν εἰδότας
περὶ ἃ τυγχάνω διατρίβων, φθονοῦντας δὲ καὶ ταὐτὸν πεπονθότας τοῖς
σοφισταῖς καὶ χαίροντας ἐπὶ τοῖς ψευδῆ περὶ ἐμοῦ δόξαν ἔχουσιν. Ἐδή- N° 5, Bkk.
λωσαν δ' οὕτω διακείμενοι· τοῦ γὰρ ἀντιδίκου περὶ μὲν ὧν ἡ κρίσις ἦν οὐ-
δὲν λέγοντος δίκαιον, διαβάλλοντος δὲ τὴν τῶν λόγων τῶν ἐμῶν δύναμιν
καὶ καταλαζονευομένου περί τε τοῦ πλούτου καὶ τοῦ πλήθους τῶν μαθη-
τῶν, ἔγνωσαν ἐμὴν εἶναι τὴν λειτουργίαν. Τὴν μὲν οὖν δαπάνην οὕτως
ἠνέγκαμεν, ὥσπερ προσήκει τοὺς μήτε λίαν ὑπὸ τῶν τοιούτων ἐκταρατ-
τομένους | μήτε παντάπασιν ἀσώτως μηδ' ὀλιγώρως πρὸς χρήματα δια- P. 3, Moust.
κειμένους· ᾐσθημένος δ' ὥσπερ εἶπον πλείους ὄντας ὧν ᾤμην τοὺς οὐκ
ὀρθῶς περὶ ἐμοῦ γιγνώσκοντας, ἐνεθυμούμην πῶς ἂν δηλώσαιμι καὶ

de moi une opinion injuste, je me demandai comment je m'y prendrais pour leur montrer, à eux et à la postérité, mon véritable caractère, celui de ma vie et de mes travaux, plutôt que de me résoudre à me laisser condamner sans jugement, et à me livrer toujours, comme je venais de le faire, à la discrétion de la calomnie. J'ai pensé que l'unique moyen d'arriver à ce but serait d'écrire un discours qui fût comme un tableau fidèle de mes sentiments et de toute ma vie; car c'est ainsi que je pouvais espérer de me faire bien connaître et de laisser de moi un monument plus beau que toutes les statues de bronze. Mais j'ai compris que, si j'entreprenais mon éloge, d'une part, je ne pourrais y introduire tous les détails dans lesquels je voulais entrer, de l'autre, je ne pourrais traiter cette matière de façon à plaire aux lecteurs et même sans les indisposer contre moi. J'ai mieux aimé supposer un procès, une accusation intentée contre moi, un sycophante qui la soutient et qui

τούτοις καὶ τοῖς ἐπιγιγνομένοις καὶ τὸν τρόπον ὃν ἔχω καὶ τὸν βίον ὃν ζῶ καὶ τὴν παιδείαν περὶ ἣν διατρίβω, καὶ μὴ περιίδοιμι περὶ τῶν τοιούτων ἄκριτον ἐμαυτὸν ὄντα, μηδ' ἐπὶ τοῖς βλασφημεῖν εἰθισμένοις ὥσπερ
N° 7, Bkk. *νῦν γενόμενον. Σκοπούμενος οὖν εὕρισκον οὐδαμῶς ἂν ἄλλως τοῦτο διαπραξόμενος, πλὴν εἰ γραφείη λόγος ὥσπερ εἰκὼν τῆς ἐμῆς διανοίας καὶ τῶν ἄλλων τῶν ἐμοὶ βεβιωμένων· διὰ τούτου γὰρ ἤλπιζον καὶ τὰ περὶ ἐμὲ μάλιστα γνωσθήσεσθαι, καὶ τὸν αὐτὸν τοῦτον μνημεῖόν μου καταλειφθήσεσθαι, πολὺ κάλλιον τῶν χαλκῶν ἀναθημάτων. Εἰ μὲν οὖν ἐπαινεῖν ἐμαυτὸν ἐπιχειροίην, ἑώρων οὔτε περιλαβεῖν ἅπαντα περὶ ὧν διελθεῖν προῃρούμην οἷός τε γενησόμενος, οὔτ' ἐπιχαρίτως οὐδ' ἀνεπιφθόνως εἰπεῖν περὶ αὐτῶν δυνησόμενος· εἰ δ' ὑποθείμην ἀγῶνα μὲν καὶ κίνδυνόν τινα περὶ ἐμὲ γιγνόμενον, συκοφάντην δ' ὄντα τὸν γεγραμμένον καὶ τὸν πράγματά μοι παρέχοντα, κἀκεῖνον μὲν ταῖς διαβολαῖς*

veut me perdre; l'accusateur débitant les calomnies qui se sont produites lors du procès de l'échange; et moi, dans une défense fictive, réfutant ces imputations; j'ai pensé que j'aurais ainsi l'occasion d'entrer dans toutes les considérations que je veux développer. C'est d'après ces motifs que je me suis mis à écrire ce discours, non plus dans la vigueur de l'âge, mais à quatre-vingt-deux ans. On me pardonnera donc si mon style y paraît plus faible que dans mes précédents ouvrages. D'ailleurs ce n'était pas une besogne simple et facile, mais au contraire un travail fort embarrassant. Ce discours contient des parties dont le genre convient aux tribunaux; d'autres parties n'ont aucun rapport avec les discussions du barreau; on y parle hardiment de la philosophie, et on en explique la nature; il y a aussi des détails qui pourront profiter, s'ils les entendent lire, aux jeunes gens qui sont curieux de sciences et d'instruction; et j'ai inséré enfin dans le courant du discours des extraits de mes

χρώμενον ταῖς ἐπὶ τῆς ἀντιδόσεως ῥηθείσαις, ἐμαυτὸν δ' ἐν ἀπολογίας
σχήματι τοὺς λόγους ποιούμενον, οὕτως ἂν ἐκγενέσθαι μοι μάλιστα
διαλεχθῆναι περὶ ἁπάντων | ὧν τυγχάνω βουλόμενος. Ταῦτα δὲ διανοη- P. 4, Moust
θεὶς ἔγραφον τὸν λόγον τοῦτον, οὐκ ἀκμάζων, ἀλλ' ἔτη γεγονὼς δύο καὶ N° 9, Bkk
ὀγδοήκοντα. Διόπερ χρὴ συγγνώμην ἔχειν, ἢν μαλακώτερος ὢν φαί-
νηται τῶν παρ' ἐμοῦ πρότερον ἐκδεδομένων. Καὶ γὰρ οὐδὲ ῥᾴδιος ἦν
οὐδ' ἁπλοῦς, ἀλλὰ πολλὴν ἔχων πραγματείαν. Ἔστι γὰρ τῶν γεγραμ-
μένων ἔνια μὲν ἐν δικαστηρίῳ πρέποντα ῥηθῆναι, τὰ δὲ πρὸς μὲν τοὺς
τοιούτους ἀγῶνας οὐχ ἁρμόττοντα, περὶ δὲ φιλοσοφίας πεπαῤῥησια-
σμένα καὶ δεδηλωκότα τὴν δύναμιν αὐτῆς· ἔστι δέ τι καὶ τοιοῦτον ὃ τῶν
νεωτέρων τοῖς ἐπὶ τὰ μαθήματα καὶ τὴν παιδείαν ὁρμῶσιν ἀκούσασιν
ἂν συνενέγκοι, πολλὰ δὲ καὶ τῶν ὑπ' ἐμοῦ πάλαι γεγραμμένων ἐγκα-
ταμεμιγμένα τοῖς νῦν λεγομένοις οὐκ ἀλόγως οὐδ' ἀκαίρως, ἀλλὰ προση-

anciens écrits, non sans choix et au hasard, mais en consultant l'intérêt de mon sujet. Embrasser d'un coup d'œil une si vaste matière, rapprocher et combiner tant d'objets si différents, rattacher à ceux qui se présentent d'abord ceux qui viennent ensuite, faire enfin que toutes ces parties s'accordent entre elles, ce n'était pas une petite entreprise. Cependant je n'ai pas reculé malgré mon âge, j'ai poursuivi mon œuvre jusqu'au bout, j'y ai mis la plus grande sincérité; pour les autres qualités, les personnes qui en écouteront la lecture les apprécieront comme elles l'entendront. Mais je prie ceux qui se chargeront de lire mon discours de le débiter comme un ouvrage qui contient des éléments divers et d'un style approprié aux différents sujets qui y sont traités; je les engage à porter toujours toute leur attention sur ce qui va être dit, plutôt que sur ce qu'on vient de dire; surtout à ne pas vouloir absolument le lire tout d'un trait, mais à le ménager de façon qu'ils ne fatiguent pas l'attention des auditeurs. C'est en suivant ces

N° 11, Bkk. *κόντως τοῖς ὑποκειμένοις. Τοσοῦτον οὖν μῆκος λόγου συνιδεῖν, καὶ*
τοσαύτας ἰδέας καὶ τοσοῦτον ἀλλήλων ἀφεστῶσας συναρμόσαι καὶ συν-
αγαγεῖν, καὶ τὰς ἐπιφερομένας οἰκειῶσαι ταῖς προειρημέναις, καὶ πάσας
ποιῆσαι σφίσιν αὐταῖς ὁμολογουμένας, οὐ πάνυ μικρὸν ἦν ἔργον. Ὅμως
δ' οὐκ ἀπέστην, καίπερ τηλικοῦτος ὤν, πρὶν αὐτὸν ἀπετέλεσα μετὰ
πολλῆς μὲν ἀληθείας εἰρημένον, τὰ δ' ἄλλα τοιοῦτον οἷος ἂν εἶναι δόξῃ
P. 5, Moust. *τοῖς ἀκροωμένοις. Χρὴ δὲ τοὺς διεξιόντας αὐτὸν πρῶ|τον μὲν ὡς ὄντος*
μικτοῦ τοῦ λόγου καὶ πρὸς ἁπάσας τὰς ὑποθέσεις ταύτας γεγραμμένου
ποιεῖσθαι τὴν ἀκρόασιν, ἔπειτα προσέχειν τὸν νοῦν ἔτι μᾶλλον τοῖς
λέγεσθαι μέλλουσιν ἢ τοῖς ἤδη προειρημένοις, πρὸς δὲ τούτοις μὴ ζη-
τεῖν εὐθὺς ἐπελθόντας ὅλον αὐτὸν διελθεῖν, ἀλλὰ τοσοῦτον μέρος ὅσον
μὴ λυπήσει τοὺς παρόντας. Ἐὰν γὰρ ἐμμείνητε τούτοις, μᾶλλον δυνή-

recommandations que vous pourrez bien voir si je n'ai pas trop perdu de mon talent. Tels sont les avertissements que je devais vous donner : lisez maintenant cette défense que je suppose préparée pour me justifier d'une accusation, mais qui a pour but de vous éclairer sur mon compte, de faire savoir qui je suis aux personnes qui ne me connaissent pas, et, pour ceux qui sont envieux de moi, de redoubler le mal qui les tourmente, car je ne saurais en tirer une plus belle vengeance que celle-là.

Ceux-là sont bien coupables, et je les tiens dignes des plus grands châtiments, qui osent porter contre les autres des accusations qui retombent complétement sur eux-mêmes, comme vient de le faire Lysimaque. C'est dans des discours étudiés qu'il vient ici me reprocher d'étudier mes discours; et il s'étend là-dessus bien plus que sur les autres parties de son accusation; il fait comme un homme qui en accuserait un autre de vol

σεσθε κατιδεῖν εἴ τι τυγχάνομεν λέγοντες ἄξιον ἡμῶν αὐτῶν. Ἃ μὲν οὖν ἀναγκαῖον ἦν προειπεῖν, ταῦτ' ἐστίν· ἤδη δ' ἀναγιγνώσκετε τὴν ἀπολογίαν τὴν προσποιουμένην μὲν περὶ κρίσεως γεγράφθαι, βουλομένην δὲ περὶ ἐμοῦ δηλῶσαι τὴν ἀλήθειαν, καὶ τοὺς μὲν ἀγνοοῦντας εἰδέναι ποιῆσαι, τοὺς δὲ φθονοῦντας ἔτι μᾶλλον ὑπὸ τῆς νόσου ταύτης λυπεῖσθαι· μείζω γὰρ δίκην οὐκ ἂν δυναίμην λαβεῖν παρ' αὐτῶν. N° 13, Bkk.

Πάντων ἡγοῦμαι πονηροτάτους εἶναι καὶ μεγίστης ζημίας ἀξίους, οἵτινες οἷς αὐτοὶ τυγχάνουσιν ὄντες ἔνοχοι, ταῦτα τῶν ἄλλων τολμῶσι κατηγορεῖν, ὅπερ Λυσίμαχος πεποίηκεν. Οὗτος γὰρ αὐτὸς συγγεγραμμένα λέγων περὶ τῶν ἐμῶν συγγραμμάτων πλείω πεποίηται λόγον ἢ περὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων, ὅμοιον ἐργαζόμενος ὥσπερ ἂν εἴ τις ἱεροσυ-

sacrilége, ayant lui-même les mains pleines de dépouilles sacrées. Je voudrais bien qu'il eût de mon habileté l'idée qu'il prétend; jamais il n'eût osé m'attaquer. Il dit que j'ai l'art de faire de la mauvaise cause la bonne, et il fait si peu de cas de mon talent, qu'il se flatte, lui ne débitant que des impostures, et moi ne disant que la vérité, de venir facilement à bout de moi. Je suis bien malheureux dans la circonstance actuelle; les autres, quand on les attaque, se font une arme de la parole contre la calomnie; mais c'est sur ma parole même que portent les calomnies de Lysimaque; de sorte que, si on trouve que je parle bien, on suspectera chez moi cet artifice qu'il me reproche, et, si mon éloquence ne répond pas à l'attente qu'il a excitée, on croira que c'est ma cause qui est mauvaise.

Je vous prie donc de ne tenir ses imputations ni pour vraies ni pour fausses, avant d'avoir entendu aussi mes raisons jusqu'au bout; car vous voyez bien qu'il ne ser-

N° 15, Bkk. λίας ἕτερον διώκων αὐτὸς τὰ τῶν θεῶν ἐν τοῖν χεροῖν ἔχων φανείη. Πρὸ
P. 6, Moust. πολλοῦ δ' ἂν ἐποιησάμην οὕτως | αὐτὸν νομίζειν εἶναί με δεινόν, ὥσπερ ἐν ὑμῖν εἴρηκεν· οὐ γὰρ ἄν ποτέ μοι πράγματα ποιεῖν ἐπεχείρησε. Νῦν δὲ λέγει μὲν ὡς ἐγὼ τοὺς ἥττους λόγους κρείττους δύναμαι ποιεῖν, τοσοῦτον δέ μου καταπεφρόνηκεν, ὥστ' αὐτὸς ψευδόμενος ἐμοῦ τἀληθῆ λέγοντος ἐλπίζει ῥᾳδίως ἐπικρατήσειν. Οὕτω δέ μοι δυσκόλως ἅπαντα συμβέβηκεν, ὥσθ' οἱ μὲν ἄλλοι τοῖς λόγοις διαλύονται τὰς διαβολάς, ἐμοῦ δὲ Λυσίμαχος αὐτοὺς τοὺς λόγους μάλιστα διαβέβληκεν, ἵν' ἢν μὲν ἱκανῶς δόξω λέγειν, ἔνοχος ὢν φανῶ τοῖς ὑπὸ τούτου περὶ τῆς δεινότητος τῆς ἐμῆς προειρημένοις, ἢν δ' ἐνδεέστερον τύχω διαλεχθεὶς ὧν οὗτος ὑμᾶς προσδοκᾷν πεποίηκε, τὰς πράξεις ἡγῆσθέ μου χείρους εἶναι.

Δέομαι δ' ὑμῶν μήτε πιστεύειν πω μήτ' ἀπιστεῖν τοῖς εἰρημένοις, πρὶν ἂν διὰ τέλους ἀκούσητε καὶ τὰ παρ' ἡμῶν, ἐνθυμουμένους ὅτι οὐ-

virait à rien de donner la parole pour se défendre à celui qui est accusé, s'il était possible de se former une opinion équitable d'après les discours de l'accusateur. Si l'accusateur a bien ou mal parlé, c'est ce que vous savez tous dès à présent; mais s'il a dit la vérité, c'est ce que les juges ne peuvent pas savoir encore d'après ce qu'ils ont entendu jusqu'ici; heureux déjà si, après avoir entendu les deux parties, ils peuvent se former une opinion équitable.

Je ne m'étonne pas de voir les accusés employer plus de temps à réfuter les mensonges de l'accusation qu'à développer leur défense, ni de les entendre vous dire que la calomnie est un grand fléau. Et que peut-il y avoir de plus funeste? Elle fait juger favorablement de l'imposteur et trouver l'innocent coupable; elle jette les juges dans le parjure; enfin elle étouffe la vérité, et, en faisant prévaloir le mensonge, peut causer la perte de tout citoyen. Prenez garde, évitez ces inconvénients, et

δὲν ἂν ἔδει δίδοσθαι τοῖς φεύγουσιν ἀπολογίαν, εἴπερ οἷόν τ' ἦν ἐκ τῶν τοῦ διώκοντος λόγων ἐψηφίσθαι τὰ δίκαια. Νῦν δ' εἰ μὲν εὖ τυγχάνει κατηγορηκὼς ἢ κακῶς, οὐδεὶς ἂν τῶν παρόντων ἀγνοήσειεν· εἰ δ' ἀληθέσι κέχρηται τοῖς λόγοις, οὐκέτι τοῦτο τοῖς κρίνουσι γνῶναι ῥάδιον ἐξ ὧν ὁ πρότερος εἴρηκεν, ἀλλ' ἀγαπητὸν ἦν ἐξ ἀμφοτέρων τῶν λόγων ἐκλαβεῖν δυνηθῶσι τὸ δίκαιον.

Οὐ θαυμάζω | δὲ τῶν πλείω χρόνον διατριβόντων ἐπὶ ταῖς τῶν ἐξαπατώντων κατηγορίαις ἢ ταῖς ὑπὲρ αὐτῶν ἀπολογίαις, οὐδὲ τῶν λεγόντων ὡς ἔστι μέγιστον κακὸν διαβολή· τί γὰρ ἂν γένοιτο ταύτης κακουργότερον, ἢ ποιεῖ τοὺς μὲν ψευδομένους εὐδοκιμεῖν, τοὺς δὲ μηδὲν ἡμαρτηκότας δοκεῖν ἀδικεῖν, τοὺς δὲ δικάζοντας ἐπιορκεῖν, ὅλως δὲ τὴν μὲν ἀλήθειαν ἀφανίζει, ψευδῆ δὲ δόξαν παραστήσασα τοῖς ἀκούουσιν ὃν ἂν τύχῃ τῶν πολιτῶν ἀδίκως ἀπόλλυσιν; Ἃ φυλακτέον ἐστὶν, ὅπως μηδὲν N° 18, Bkk. P. 7, Moust.

ne tombez pas dans des fautes qui vous révolteraient chez les autres. Vous n'ignorez pas sans doute que plus d'une fois Athènes a eu à regretter des jugements rendus avec passion et sans certitude, et qu'on l'a vue, à bien peu de distance de l'événement, désireuse de punir ceux qui l'avaient trompée, et regrettant de ne pouvoir rendre à ceux qu'on avait calomniés plus encore qu'ils n'avaient perdu. Que le souvenir de ces malheurs vous empêche de vous fier trop légèrement aux accusations, et vous porte à entendre avec calme et sans malveillance la défense des accusés. Vous qui passez, dans la Grèce, pour le peuple le plus sensible à la pitié et le plus accessible à l'indulgence, il n'est pas beau qu'on vous voie tenir, dans les procès qui se plaident devant vous, une conduite si opposée à cette réputation dont vous jouissez; que dans d'autres républiques, lorsque la vie d'un homme est intéressée dans un procès, une partie des suffrages se compte en faveur de l'accusé, et que chez vous le

ὑμῖν συμϐήσεται τοιοῦτον, μηδ' ἃ τοῖς ἄλλοις ἂν ἐπιτιμήσαιτε τούτοις αὐτοὶ φανήσεσθε περιπίπτοντες. Οἶμαι δ' ὑμᾶς οὐκ ἀγνοεῖν ὅτι τῇ πόλει πολλάκις οὕτως ἤδη μετεμέλησε τῶν κρίσεων τῶν μετ' ὀργῆς καὶ μὴ μετ' ἐλέγχου γενομένων, ὥστ' οὐ πολὺν χρόνον διαλιποῦσα παρὰ μὲν τῶν ἐξαπατησάντων δίκην λαϐεῖν ἐπεθύμησε, τοὺς δὲ διαϐληθέντας
Nº 20, Bkk. *ἡδέως ἂν εἶδεν ἄμεινον ἢ πρότερον πράττοντας. Ὧν χρὴ μεμνημένους μὴ προπετῶς πιστεύειν τοῖς τῶν κατηγόρων λόγοις, μηδὲ μετὰ θορύϐου καὶ χαλεπότητος ἀκροᾶσθαι τῶν ἀπολογουμένων. Καὶ γὰρ αἰσχρὸν ἐπὶ μὲν τῶν ἄλλων πραγμάτων ἐλεημονεστάτους ὁμολογεῖσθαι καὶ πραοτάτους ἁπάντων εἶναι τῶν Ἑλλήνων, ἐπὶ δὲ τοῖς ἀγῶσι τοῖς ἐνθάδε*
P. 8, Moust. *γιγνομένοις τἀναντία τῇ δόξῃ ταύτῃ φαίνεσθαι πράτ|τοντας· καὶ παρ' ἑτέροις μὲν ἐπειδὰν περὶ ψυχῆς ἀνθρώπου δικάζωσι, μέρος τι τῶν ψή-*

malheureux ne soit pas même sur le pied d'égalité avec le sycophante; que, prêtant régulièrement, chaque année, le serment d'écouter avec impartialité l'accusation et la défense, vous fassiez ensuite tout le contraire, laissant dire à l'accusateur tout ce qui lui convient, et, quand on s'efforce de détruire l'accusation, ne daignant pas toujours laisser la parole libre à la défense; qu'enfin, ne pouvant concevoir qu'on vive dans des villes où on fait périr des citoyens sans jugement, vous ne compreniez pas que vous êtes dans le même cas absolument quand vous refusez d'accorder aux deux parties une bienveillance égale. Et il serait bien étrange que le même homme qui, lorsqu'il lui arrive d'être cité devant les tribunaux, se plaint des calomniateurs, quand il en juge un autre à son tour, ne pensât plus de même sur leur compte. Pourtant des hommes raisonnables devraient, quand ils jugent les autres, se comporter comme ils voudraient qu'on se conduisît à leur égard, et faire attention que

φων ὑποβάλλεσθαι τοῖς φεύγουσι, παρ' ὑμῖν δὲ μηδὲ τῶν ἴσων τυγχάνειν τοὺς κινδυνεύοντας τοῖς συκοφαντοῦσιν· ἀλλ' ὀμνύναι μὲν καθ' ἕκαστον τὸν ἐνιαυτὸν ἦ μὴν ὁμοίως ἀκροάσεσθαι τῶν κατηγορούντων καὶ τῶν ἀπολογουμένων, τοσοῦτον δὲ τὸ μεταξὺ ποιεῖν, ὥστε τῶν μὲν αἰτιωμένων ὅ τι ἂν λέγωσιν ἀποδέχεσθαι, τῶν δὲ τούτους ἐξελέγχειν πειρωμένων ἐνίοτε μηδὲ τὴν φωνὴν ἀκούοντας ἀνέχεσθαι, καὶ νομίζειν μὲν ἀοικήτους εἶναι ταύτας τῶν πόλεων ἐν αἷς ἄκριτοί τινες ἀπόλλυνται τῶν πολιτῶν, ἀγνοεῖν δ' ὅτι τοῦτο ποιοῦσιν οἱ μὴ κοινὴν τὴν εὔνοιαν τοῖς ἀγωνιζομένοις παρέχοντες. Ὃ δὲ πάντων δεινότατον, ὅταν τις αὐτὸς μὲν κινδυνεύων κατηγορῇ τῶν διαβαλλόντων, ἑτέρῳ δὲ δικάζων μὴ τὴν αὐτὴν ἔχῃ γνώμην περὶ αὐτῶν. Καίτοι χρὴ τοὺς νοῦν ἔχοντας τοιούτους εἶναι κριτὰς τοῖς ἄλλοις, οἵων περ ἂν αὐτοὶ τυγχάνειν ἀξιώσαιεν, N° 22, Bkk.

personne ne peut savoir, à cause de l'audace des sycophantes, quels sont ceux que menace le danger et qui seront forcés de venir se défendre, comme je le fais aujourd'hui devant ceux qui tiennent mon sort dans leurs mains.

Et il ne faut pas trop se fier à l'honnêteté de sa vie, et croire qu'on est préservé par là de tout danger; car ceux qui, au lieu de s'occuper à faire valoir leur bien, ne songent qu'à s'emparer de celui des autres, n'ont garde d'épargner les bons citoyens pour citer les mauvais devant votre justice. C'est contre les innocents qu'ils signalent d'abord leur savoir-faire, afin de mieux rançonner ceux qui sont manifestement coupables. Telle a été la pensée de Lysimaque quand il m'a jeté dans ce péril; il a cru que ce procès serait pour lui un moyen de mettre d'autres citoyens à contribution; il a calculé que, s'il l'emportait sur moi par la parole, moi qu'il donne comme un maître d'éloquence, on ne croira plus personne capable de lui résister. Or il espère venir fa-

λογιζομένους ὅτι διὰ τοὺς συκοφαντεῖν τολμῶντας ἄδηλον ὅστις εἰς κίνδυνον καταστὰς ἀναγκασθήσεται λέγειν ἅπερ ἐγὼ νῦν πρὸς τοὺς μέλλοντας περὶ αὐτοῦ τὴν ψῆφον διοίσειν.

N° 24, Bkk. *Οὐ γὰρ δὴ τῷ γε κοσμίως ζῆν ἄξιον πιστεύειν ὡς ἀδεῶς ἐξέσται*
P. 9, Moust. *τὴν πόλιν οἰκεῖν· οἱ γὰρ προῃρημένοι τῶν μὲν ἰδίων ἀμελεῖν, | τοῖς*
δ' ἀλλοτρίοις ἐπιβουλεύειν, οὐ τῶν μὲν σωφρόνως πολιτευομένων ἀπέχονται, τοὺς δὲ κακόν τι δρῶντας εἰς ὑμᾶς εἰσάγουσιν, ἀλλ' ἐν τοῖς μηδὲν ἀδικοῦσιν ἐπιδειξάμενοι τὰς αὑτῶν δυνάμεις παρὰ τῶν φανερῶς ἐξημαρτηκότων πλέον λαμβάνουσιν ἀργύριον. Ἅπερ Λυσίμαχος διανοηθεὶς εἰς τουτονὶ τὸν κίνδυνόν με κατέστησεν, ἡγούμενος τὸν ἀγῶνα τὸν πρὸς ἐμὲ παρ' ἑτέρων αὑτῷ χρηματισμὸν ποιήσειν, καὶ προσδοκῶν, ἢν ἐμοῦ περιγένηται τοῖς λόγοις, ὃν φησι διδάσκαλον εἶναι τῶν ἄλλων,

cilement à bout de moi; il voit que les accusations et les calomnies trouvent si facilement faveur auprès de vous, et que d'ailleurs je ne pourrai repousser l'attaque d'une manière qui réponde à ma réputation, à cause de mon grand âge et de mon peu d'expérience dans de tels débats. Car, pendant tout le cours de ma vie, je suis resté si paisible, que, ni sous le régime de l'oligarchie ni sous celui de la démocratie, qui que ce soit n'a porté plainte contre moi pour le moindre tort ni la moindre injure, et on ne pourrait trouver ni arbitre ni juge qui ait été jamais appelé à prononcer sur mes actions. C'est que je savais m'abstenir de faire jamais tort à autrui, et, quand on me faisait quelque tort à moi-même, je n'en poursuivais pas la réparation en justice, et je m'en rapportais, pour vider toute contestation, aux amis de mes agresseurs. Mais cette modération ne m'a pas été bien profitable; car voici qu'après avoir vécu jusqu'à cet âge sans paraître devant un tribunal, je suis aujourd'hui en

ἀνυπόστατον τὴν αὑτοῦ δύναμιν ἅπασιν εἶναι δόξειν. Ἐλπίζει δὲ ῥᾳδίως N° 26, Bkk.
τοῦτο ποιήσειν· ὁρᾷ γὰρ ὑμᾶς μὲν λίαν ταχέως ἀποδεχομένους τὰς αἰτίας καὶ τὰς διαβολὰς, ἐμὲ δ' ὑπὲρ αὐτῶν οὐ δυνησόμενον ἀξίως τῆς δόξης ἀπολογήσασθαι καὶ διὰ τὸ γῆρας καὶ διὰ τὴν ἀπειρίαν τῶν τοιούτων ἀγώνων. Οὕτω γὰρ βεβίωκα τὸν παρελθόντα χρόνον, ὥστε μηδένα μοι πώποτε μήτ' ἐν ὀλιγαρχίᾳ μήτ' ἐν δημοκρατίᾳ μήθ' ὕβριν μήτ' ἀδικίαν ἐγκαλέσαι, μηδ' εἶναι μήτε διαιτητὴν μήτε δικαστὴν ὅστις περὶ τῶν ἐμοὶ πεπραγμένων φανήσεται γεγενημένος· ἠπιστάμην γὰρ αὐτὸς μὲν εἰς τοὺς ἄλλους μηδὲν ἐξαμαρτάνειν, ἀδικούμενος δὲ μὴ μετὰ δικαστηρίου ποιεῖσθαι τὰς τιμωρίας, ἀλλ' ἐν τοῖς φίλοις τοῖς ἐκείνων διαλύεσθαι περὶ τῶν ἀμφισ|βητουμένων. Ὧν οὐδέν μοί πλέον γέγονεν, P. 10. Moust.
ἀλλ' ἀνεγκλητεὶ μέχρι ταυτησὶ τῆς ἡλικίας βεβιωκὼς εἰς τὸν αὐτὸν

butte à une accusation aussi terrible que si j'avais offensé tout le monde. Ce n'est pas toutefois que j'aie perdu tout courage à la vue de la peine que l'on requiert contre moi; au contraire, si vous voulez bien m'écouter avec bienveillance, j'ai tout lieu d'espérer que les citoyens qu'on a induits en erreur sur les objets de mes travaux, et que les calomniateurs ont réussi à persuader, ne tarderont pas à changer d'avis, et que ceux qui me jugent avec estime seront confirmés dans leur opinion.

Mais je ne veux pas vous fatiguer inutilement par ce long préambule : je laisse donc ces considérations pour en venir au fait que vous avez à juger. Je vais tâcher de l'éclaircir à vos yeux : lis-moi l'acte d'accusation.

Par cet acte, l'accusateur cherche à vous faire croire que je pervertis les jeunes gens en leur apprenant l'éloquence et les moyens de triompher du bon droit dans les procès; et, dans le discours où il vous l'a développé,

καθέστηκα κίνδυνον, εἰς ὅνπερ ἂν εἰ πάντας ἐτύγχανον ἠδικηκώς. Οὐ μὴν παντάπασιν ἀθυμῶ διὰ τὸ μέγεθος τοῦ τιμήματος, ἀλλ' ἐάν περ ἐθελήσητε μετ' εὐνοίας ἀκροάσασθαι, πολλὰς ἐλπίδας ἔχω τοὺς μὲν διεψευσμένους τῶν ἐμῶν ἐπιτηδευμάτων καὶ πεπεισμένους ὑπὸ τῶν βουλομένων βλασφημεῖν ταχέως μεταπεισθήσεσθαι περὶ αὐτῶν, τοὺς δὲ τοιοῦτον εἶναί με νομίζοντας οἷός περ εἰμὶ, βεβαιότερον ἔτι ταύτην ἕξειν τὴν διάνοιαν.
N° 29, Bkk. *Ἵνα δὲ μὴ λίαν ἐνοχλῶ πολλὰ πρὸ τοῦ πράγματος λέγων, ἀφέμενος τούτων, περὶ ὧν οἴσετε τὴν ψῆφον, ἤδη πειράσομαι διδάσκειν ὑμᾶς. Καί μοι τὴν γραφὴν ἀνάγνωθι.*

Ἐκ μὲν τοίνυν τῆς γραφῆς πειρᾶταί με διαβάλλειν ὁ κατήγορος ὡς διαφθείρω τοὺς νεωτέρους λέγειν διδάσκων καὶ παρὰ τὸ δίκαιον ἐν τοῖς

il m'a représenté comme un homme tel qu'on n'en a jamais vu, ni parmi ceux qui se prodiguent dans les tribunaux, ni parmi ceux qui s'exercent sur des sujets de philosophie. Selon lui, ce ne sont pas seulement des particuliers qui sont venus me demander des leçons de mon art. On a vu parmi mes disciples des orateurs, des généraux, des rois et des princes; et avec eux j'ai gagné et je gagne encore tous les jours des sommes exorbitantes. Voilà le plan qu'il a suivi dans son accusation : il a cru, d'une part, qu'en déclamant contre ma personne, ma fortune, le nombre de mes disciples, il exciterait contre moi la jalousie de ceux qui l'écoutaient; de l'autre, qu'en me peignant comme occupé des intrigues qui se produisent dans les tribunaux, il allumerait votre indignation et votre haine, sentiments sous l'influence desquels les juges redoublent de rigueur à l'égard des accusés. Mais on a bien exagéré le premier point et tout à fait menti dans le second, comme je vais essayer

ἀγῶσι πλεονεκτεῖν, ἐκ δὲ τῶν ἄλλων λόγων ποιεῖ με τηλικοῦτον, ὅσος οὐδεὶς πώποτε γέγονεν οὔτε τῶν περὶ τὰ δικαστήρια καλινδουμένων οὔτε τῶν περὶ τὴν φιλοσοφίαν διατριψάντων· οὐ γὰρ μόνον ἰδιώτας φησί μου γεγενῆσθαι μαθητὰς, ἀλλὰ καὶ ῥήτορας καὶ στρα|τηγοὺς καὶ P. 11, Moust. *βασιλέας καὶ τυράννους, καὶ χρήματα παρ' αὐτῶν παμπληθῆ τὰ μὲν εἰληφέναι τὰ δ' ἔτι καὶ νῦν λαμβάνειν. Τοῦτον δὲ τὸν τρόπον πεποίηται* N° 31, Bkk. *τὴν κατηγορίαν, ἡγούμενος ἐκ μὲν ὧν καταλαζονεύεται περὶ ἐμοῦ καὶ τοῦ πλούτου καὶ τοῦ πλήθους τῶν μαθητῶν φθόνον ἅπασι τοῖς ἀκούουσιν ἐμποιήσειν, ἐκ δὲ τῆς περὶ τὰ δικαστήρια πραγματείας εἰς ὀργὴν καὶ μῖσος ὑμᾶς καταστήσειν· ἅπερ ὅταν πάθωσιν οἱ κρίνοντες, χαλεπώτατοι τοῖς ἀγωνιζομένοις εἰσίν. Ὡς οὖν τὰ μὲν μείζω τοῦ προσήκοντος εἴρηκε, τὰ δ' ὅλως ψεύδεται, ῥᾳδίως οἶμαι φανερὸν ποιήσειν. Ἀξιῶ*

de vous le prouver. Je vous supplie de ne faire aucune attention aux discours, aux médisances, aux calomnies qu'on a précédemment répandues contre moi, et de ne pas croire des bruits en faveur desquels il n'y a ni aucune preuve alléguée, ni aucun jugement rendu; enfin de ne vous laisser dominer par aucune de ces opinions injustes que mes ennemis ont fait entrer dans vos esprits; mais de me voir tel que la discussion, soit l'accusation, soit la défense, m'aura fait paraître. Si vous procédez ainsi, vous aurez l'honneur d'un jugement consciencieux et équitable, et moi j'obtiendrai la justice que je demande.

La plus forte preuve que ni mon talent ni mes écrits n'ont porté à aucun citoyen le moindre préjudice, c'est la situation même où je me trouve aujourd'hui. Car, si j'avais lésé quelqu'un, celui-là, eût-il même gardé le silence jusqu'à ce jour, n'aurait pas manqué l'occasion présente, et vous le verriez venir m'accuser ou porter contre moi témoignage. En effet, quand un homme à

δ' ὑμᾶς τοῖς μὲν λόγοις οἷς πρότερον ἀκηκόατε περὶ ἐμοῦ τῶν βλασφημεῖν καὶ διαβάλλειν βουλομένων, μὴ προσέχειν τὸν νοῦν, μηδὲ πιστεύειν τοῖς μήτε μετ' ἐλέγχου μήτε μετὰ κρίσεως εἰρημένοις, μηδὲ ταῖς δόξαις χρῆσθαι ταῖς ἀδίκως ὑπ' ἐκείνων ὑμῖν ἐγγεγενημέναις, ἀλλ' ὁποῖός τις ἂν ἐκ τῆς κατηγορίας τῆς νῦν καὶ τῆς ἀπολογίας φαίνωμαι, τοιοῦτον εἶναί με νομίζειν· οὕτω γὰρ γιγνώσκοντες αὐτοί τε δόξετε καλῶς κρίνειν καὶ νομίμως, ἐγώ τε τεύξομαι πάντων τῶν δικαίων.

N° 33, Bkk. *Ὅτι μὲν οὖν οὐδεὶς οὔθ' ὑπὸ τῆς δεινότητος τῆς ἐμῆς οὔθ' ὑπὸ τῶν συγγραμμάτων βέβλαπται τῶν πολιτῶν, τὸν ἐνεστῶτα κίνδυνον ἡγοῦμαι*
P. 12, Moust. *μέγιστον εἶναι τεκ|μήριον. Εἰ γάρ τις ἦν ἠδικημένος, εἰ καὶ τὸν ἄλλον χρόνον ἡσυχίαν εἶχεν, οὐκ ἂν ἠμέλησε τοῦ καιροῦ τοῦ παρόντος, ἀλλ' ἦλθεν ἂν ἤτοι κατηγορήσων ἢ καταμαρτυρήσων. Ὅπου γὰρ ὁ μηδ' ἀκη-*

qui je n'ai jamais adressé seulement une parole légère me jette dans un si grand péril, à plus forte raison ceux à qui j'aurais fait quelque mal chercheraient-ils à en tirer vengeance. Non, il n'est ni probable ni possible que j'aie fait le malheur de beaucoup de citoyens, et que ceux qui auraient été ainsi accablés par mes intrigues gardent le silence sans oser m'accuser, se montrant plus cléments dans mon malheur que des gens qui n'ont pas à se plaindre de moi, et cela dans un moment où ils n'auraient qu'à exposer leurs griefs pour obtenir une réparation exemplaire. Mais on ne trouvera personne, ni dans le passé ni maintenant, qui ait porté contre moi aucune plainte. Si donc j'allais accorder à l'accusateur et convenir avec lui que je suis le plus habile homme du monde et que je possède au suprême degré le talent de composer ces plaidoyers qui vous font de la peine, loin de me punir, il y aurait justice à louer ma modération. Car, si un homme a quelque supériorité

κοὼς μηδὲν ϖώποτε φλαῦρον εἰς ἀγῶνά με τηλικουτονὶ κατέσῖησεν, ἦ ϖου σφόδρ' ἂν οἱ κακῶς ϖεπονθότες ἐπειρῶντ' ἂν δίκην ϖαρ' ἐμοῦ λαμϐάνειν. Οὐ γὰρ δὴ τοῦτό γ' ἐσῖὶν οὔτ' εἰκὸς οὔτε δυνατόν, ἐμὲ μὲν ϖερὶ N° 34, Bkk. *ϖολλοὺς ἡμαρτηκέναι, τοὺς δὲ ταῖς συμφοραῖς δι' ἐμὲ ϖεριπεπῖωκότας ἡσυχίαν ἔχειν καὶ μὴ τολμᾷν ἐγκαλεῖν, ἀλλὰ ϖραοτέρους ἐν τοῖς ἐμοῖς εἶναι κινδύνοις τῶν μηδὲν ἠδικημένων, ἐξὸν αὐτοῖς δηλώσασιν ἃ ϖεπόνθασι, τὴν μεγίσῖην ϖαρ' ἐμοῦ λαϐεῖν τιμωρίαν. Ἀλλὰ γὰρ οὔτε ϖρότερον οὔτε νῦν οὐδείς μοι φανήσεται τοιοῦτον οὐδὲν ἐγκαλέσας. Ὥσῖ' εἰ συγχωρήσαιμι τῷ κατηγόρῳ καὶ ϖροσομολογήσαιμι ϖάντων ἀνθρώπων εἶναι δεινότατος, καὶ συγγραφεὺς τῶν λόγων τῶν λυπούντων ὑμᾶς τοιοῦτος οἷος οὐδεὶς ἄλλος γέγονε, ϖολὺ ἂν δικαιότερον ἐπιεικὴς εἶναι δοκοίην ἢ ζημιωθείην. Τοῦ μὲν γὰρ γενέσθαι ϖροέχοντα τῶν ἄλλων ἢ*

soit dans la parole soit dans l'action, on ne peut en accuser que la nature; mais, s'il fait de ces avantages un usage honnête et moral, c'est l'effet de sa vertu, et tout le monde doit le louer. Mais non, quelle que soit la valeur de cette défense, on ne trouvera pas que je me sois adonné à ces sortes de discours. Jugez-en d'après ma manière de vivre, qui doit vous éclairer là-dessus beaucoup mieux que les bruits calomnieux. Tout le monde sait bien qu'on trouve habituellement un homme dans les endroits où il gagne sa vie. Ceux donc qui vivent de vos affaires d'intérêt et des débats qui s'y rapportent, vous les voyez établir, pour ainsi parler, leur domicile dans les tribunaux; or on ne m'a jamais vu, moi, ni dans les conseils, ni dans les enquêtes, ni dans les tribunaux, ni devant les arbitres; personne ne s'en tient plus éloigné que moi. Et puis ces sortes de gens, vous voyez bien qu'ils ne peuvent gagner d'argent qu'ici; transpor-

ϖερὶ τοὺς λόγους ἢ ϖερὶ τὰς ϖράξεις εἰκότως ἄν τις τὴν τύχην αἰτιά-
σαιτο, τοῦ δὲ καλῶς καὶ μετρίως κεχρῆσθαι τῇ φύσει δικαίως ἂν ἅπαν-
τες τὸν τρόπον τὸν ἐμὸν ἐπαινέσειαν. Οὐ μὴν οὐδ' εἰ ταῦτ' ἔχω ϖερὶ
P. 13. Moust. *ἐμαυτοῦ λέγειν, οὐδ' οὕτω | φανήσομαι ϖερὶ τοὺς λόγους τοὺς τοιούτους*
N° 37, Bkk. *γεγενημένος. Γνώσεσθε δ' ἐκ τῶν ἐπιτηδευμάτων τῶν ἐμῶν, ἐξ ὧνπερ*
οἷόν τ' ἐσΊὶν εἰδέναι τὴν ἀλήθειαν ϖολὺ μᾶλλον ἢ ϖαρὰ τῶν διαβαλλόν-
των. Οἶμαι γὰρ οὐδένα τοῦτ' ἀγνοεῖν, ὅτι ϖάντες ἄνθρωποι ϖερὶ τὸν
τόπον τοῦτον εἰώθασι διατρίβειν, ὅθεν ἂν ϖροέλωνται τὸν βίον ϖορί-
ζεσθαι. Τοὺς μὲν τοίνυν ἀπὸ τῶν συμβολαίων τῶν ὑμετέρων ζῶντας καὶ
τῆς ϖερὶ ταῦτα ϖραγματείας ἴδοιτ' ἂν μόνον οὐκ ἐν τοῖς δικασΊηρίοις
οἰκοῦντας, ἐμὲ δ' οὐδεὶς ϖώποθ' ἑώρακεν οὔτ' ἐν τοῖς συνεδρίοις οὔτε
ϖερὶ τὰς ἀνακρίσεις οὔτ' ἐπὶ τοῖς δικασΊηρίοις οὔτε ϖρὸς τοῖς διαιτη-
ταῖς, ἀλλ' οὕτως ἀπέχομαι τούτων ἁπάντων ὡς οὐδεὶς ἄλλος τῶν ϖολι-

tez-les hors d'Athènes, ils mourront de faim. Eh bien, moi, ces richesses, qu'on a d'ailleurs beaucoup exagérées, c'est de l'étranger que je les ai su tirer. Une autre remarque encore : voyez l'entourage de ces entrepreneurs de procès; ce sont des gens qui sont mal dans leurs affaires ou des gens qui cherchent à en ruiner d'autres; autour de moi, au contraire, ce sont les plus paisibles existences de la Grèce. Vous avez entendu l'accusateur lui-même dire que Nicoclès, roi de Salamine, m'a fait des présents considérables. S'imaginera-t-on que Nicoclès m'a ainsi comblé afin d'apprendre à plaider, lui qui jugeait les contestations des autres avec un pouvoir absolu? Ainsi donc, à ne s'en rapporter qu'aux paroles de l'accusateur, on voit tout de suite que je me tiens en dehors de tous ces procès qui portent sur des intérêts d'argent. Mais tout le monde sait bien aussi que ceux qui composent ces discours pour les tribunaux sont fort nombreux :

*τῶν. Ἔπειτ' ἐκείνους μὲν ἂν εὕροιτε ϖαρ' ὑμῖν μόνοις χρηματίζεσθαι
δυναμένους, εἰ δ' ἄλλοσέ ϖοι ϖλεύσειαν, ἐνδεεῖς ἂν ὄντας τῶν καθ'
ἡμέραν, ἐμοὶ δὲ τὰς εὐπορίας, ϖερὶ ὧν οὗτος μειζόνως εἴρηκεν, ἔξωθεν
ἁπάσας γεγενημένας· ἔτι δὲ τοῖς μὲν ϖλησιάζοντας ἢ τοὺς ἐν κακοῖς
αὐτοὺς ὄντας ἢ τοὺς ἑτέροις ϖράγματα ϖαρέχειν βουλομένους, ἐμοὶ
δὲ τοὺς ϖλείστην σχολὴν τῶν Ἑλλήνων ἄγοντας. Ἠκούσατε δὲ καὶ τοῦ* N° 40, Bkk
*κατηγόρου λέγοντος ὅτι ϖαρὰ Νικοκλέους τοῦ τῶν Σαλαμινίων βασι-
λέως ϖολλὰς ἔλαβον καὶ μεγάλας δωρεάς. Καίτοι τίνι ϖιστὸν ὑμῶν
ἐστὶν ὡς Νικοκλῆς ἔδωκέ μοι | ταύτας, ἵνα δίκας μανθάνῃ λέγειν, ὃς καὶ* P. 14, Moust.
*τοῖς ἄλλοις ϖερὶ τῶν ἀμφισβητουμένων ὥσπερ δεσπότης ἐδίκαζεν; ὥστ'
ἐξ ὧν αὐτὸς οὗτος εἴρηκεν, ῥᾴδιον καταμαθεῖν ὅτι ϖόῤῥω τῶν ϖραγμα-
τειῶν εἰμι τῶν ϖερὶ τὰ συμβόλαια γιγνομένων. Ἀλλὰ μὲν κἀκεῖνο ϖᾶσι
φανερόν ἐστιν ὅτι ϖαμπληθεῖς εἰσὶν οἱ ϖαρασκευάζοντες τοὺς λόγους*

et pourtant, quel qu'en soit le nombre, on n'en trouvera pas un seul qui puisse se recommander de ses disciples, tandis qu'à entendre l'accusateur j'ai eu plus de disciples, à moi seul, qu'il n'y en a dans toutes les écoles ensemble. Comment donc s'imaginer que des hommes dont la vie est si différente ont des occupations absolument semblables?

Je pourrais vous montrer encore entre les faiseurs de plaidoyers et moi bien des différences d'habitudes, mais je ne saurais mieux vous détacher de cette opinion qu'en vous faisant voir que ce n'est pas cette sorte de talent que sont venus chercher auprès moi mes élèves, comme l'a bien voulu dire l'accusateur, et que je n'ai aucune habileté à composer des plaidoyers pour des contestations entre particuliers. Car je pense que l'imputation à laquelle je viens de répondre étant suffisamment réfutée, vous ne chercherez plus qu'à prendre de moi une idée plus juste. Vous voulez savoir à quel genre d'éloquence je me suis adonné pour acquérir une si grande réputa-

τοὺς ἐν τοῖς δικασΊηρίοις ἀγωνιζομένους. Τούτων μὲν τοίνυν τοσούτων ὄντων οὐδεὶς ϖώποτε φανήσεται μαθητῶν ἠξιωμένος, ἐγὼ δὲ ϖλείους εἰληφὼς, ὥς φησιν ὁ κατήγορος, ἢ σύμπαντες οἱ ϖερὶ τὴν φιλοσοφίαν διατρίβοντες. Καίτοι ϖῶς εἰκὸς τοὺς τοσοῦτον τοῖς ἐπιτηδεύμασιν ἀλλήλων ἀφεσΊῶτας ϖερὶ τὰς αὐτὰς ϖράξεις ἡγεῖσθαι διατρίβειν;

N° 42, Bkk. *Ἔχων δὲ ϖολλὰς εἰπεῖν διαφορὰς ϖερὶ τοῦ βίου τοῦ τ' ἐμοῦ καὶ τῶν ϖερὶ τὰς δίκας, ἐκείνως ὑμᾶς ἡγοῦμαι τάχισΊ' ἂν ἀφέσθαι τῆς δόξης ταύτης, εἴ τις ὑμῖν ἐπιδείξειε μὴ τούτων τῶν ϖραγμάτων μαθητάς μοι γιγνομένους ὧν ὁ κατήγορος εἴρηκε, μηδὲ ϖερὶ τοὺς λόγους ὄντα με δεινὸν τοὺς ϖερὶ τῶν ἰδίων συμβολαίων. Οἶμαι γὰρ ὑμᾶς, ἐξελεγχομένης τῆς αἰτίας ἧς εἶχον ϖρότερον, ζητεῖν ἑτέραν μεταλαβεῖν διάνοιαν, καὶ ϖοθεῖν ἀκοῦσαι ϖερὶ ϖοίους ἄλλους λόγους γεγενημένος τηλικαύτην δόξαν ἔλαβον. Εἰ μὲν οὖν μοι συνοίσει κατειπόντι τὴν ἀλήθειαν, οὐκ οἶδα,*

tion. Je ne sais s'il est bien dans mon intérêt de vous dire franchement la vérité; suis-je bien sûr de saisir vos intentions? toutefois je m'expliquerai sincèrement. Je ne veux pas rougir devant mes disciples, moi qui tant de fois leur ai dit que je consentais volontiers à ce qu'Athènes tout entière pût bien connaître et ma vie et mes discours : il faut bien maintenant que je vous les révèle, je ne puis rien dissimuler. Préparez-vous donc à entendre ce que je vais vous dire comme la vérité même.

D'abord il faut que vous sachiez qu'il n'y a pas moins de variétés de discours en prose que d'espèces de poëmes en vers. Les uns emploient leur vie à démêler la généalogie des demi-dieux, d'autres philosophent sur les poëtes, d'autres rassemblent les faits de guerre, d'autres s'appliquent à raisonner par demandes et par réponses, faisant ce qu'on appelle des antilogies. Mais on n'en finirait pas, si on voulait énumérer toutes les formes

χαλεπὸν γὰρ σΊοχάζεσθαι τῆς ὑμετέρας διανοίας· | οὐ μὴν ἀλλὰ παῤῥησιάσομαί γε πρὸς ὑμᾶς. Καὶ γὰρ ἂν αἰσχυνθείην τοὺς πλησιάσαντας, εἰ πολλάκις εἰρηκὼς ὅτι δεξαίμην ἂν ἅπαντας εἰδέναι τοὺς πολίτας καὶ τὸν βίον ὃν ζῶ καὶ τοὺς λόγους οὓς λέγω, νῦν μὴ δηλοίην, ὑμῖν αὐτοὺς ἀλλ' ἀποκρυπΊόμενος φανείην. Ὡς οὖν ἀκουσόμενοι τὴν ἀλήθειαν, οὕτω προσέχετε τὸν νοῦν. P. 15, Moust. N° 44, Bkk.

Πρῶτον μὲν οὖν ἐκεῖνο δεῖ μαθεῖν ὑμᾶς, ὅτι τρόποι τῶν λόγων εἰσὶν οὐκ ἐλάτΊους ἢ τῶν μετὰ μέτρου ποιημάτων. Οἱ μὲν γὰρ τὰ γένη τὰ τῶν ἡμιθέων ἀναζητοῦντες τὸν βίον τὸν αὑτῶν κατέτριψαν, οἱ δὲ περὶ τοὺς ποιητὰς ἐφιλοσόφησαν, ἕτεροι δὲ τὰς πράξεις τὰς ἐν τοῖς πολέμοις συναγαγεῖν ἐβουλήθησαν, ἄλλοι δέ τινες περὶ τὰς ἐρωτήσεις καὶ τὰς ἀποκρίσεις γεγόνασιν, οὓς ἀντιλογικοὺς καλοῦσιν. Εἴη δ' ἂν οὐ μικρὸν ἔργον, εἰ πάσας τις τὰς ἰδέας τὰς τῶν λόγων ἐξαριθμεῖν ἐπι-

usitées; je laisse donc toutes les autres pour ne m'occuper que de celle qui est la mienne.

Or il y a des hommes qui, sans être étrangers aux genres dont je viens de parler, préfèrent écrire des discours, non pas pour plaider des intérêts mesquins, mais des discours où on discute les affaires de la Grèce entière ou de ses cités, et qui s'adressent aux peuples assemblés en réunions panégyriques; et, de l'aveu de tout le monde, cette éloquence a plus de rapport avec les compositions rhythmiques et musicales qu'avec les plaidoyers. Il y a plus de poésie dans le style, plus de variété dans les images; on cherche à mettre dans les arguments plus de grandeur et de nouveauté; on répand enfin dans tout le discours des figures plus nombreuses et plus brillantes: et on n'a pas moins de plaisir à entendre ces compositions que les poëmes eux-mêmes. De nombreux disciples viennent demander des leçons de cet art, dans la pensée que ceux qui peuvent y réussir auront plus de talent et de mérite et pourront se rendre plus utiles que

χειρήσειεν· ἧς δ' οὖν ἐμοὶ προσήκει, ταύτης μνησθεὶς ἐάσω τὰς ἄλλας.

Εἰσὶ γάρ τινες οἳ τῶν μὲν προειρημένων οὐκ ἀπείρως ἔχουσι, γράφειν δὲ προῄρηνται λόγους οὐ περὶ τῶν ἰδίων συμβολαίων, ἀλλ' ἑλληνικοὺς καὶ πολιτικοὺς καὶ πανηγυρικούς, οὓς ἅπαντες ἂν φήσαιεν ὁμοιοτέρους εἶναι τοῖς μετὰ μουσικῆς καὶ ῥυθμῶν πεποιημένοις ἢ τοῖς
N° 47, Bkk. *ἐν δικαστηρίῳ λεγομένοις. Καὶ γὰρ τῇ λέξει ποιητικωτέρᾳ καὶ ποι-*
P. 16, Moust. *κιλωτέρᾳ τὰς πράξεις δηλοῦσι, καὶ τοῖς ἐν|θυμήμασιν ὀγκωδεστέροις καὶ καινοτέροις χρῆσθαι ζητοῦσιν, ἔτι δὲ ταῖς ἄλλαις ἰδέαις ἐπιφανεστέραις καὶ πλείοσιν ὅλον τὸν λόγον διοικοῦσιν. Ὧν ἅπαντες μὲν ἀκούοντες χαίρουσιν οὐδὲν ἧττον ἢ τῶν ἐν τοῖς μέτροις πεποιημένων, πολλοὶ δὲ καὶ μαθηταὶ γίγνεσθαι βούλονται, νομίζοντες τοὺς ἐν τούτοις πρωτεύοντας πολὺ σοφωτέρους καὶ βελτίους καὶ μᾶλλον ὠφελεῖν δυνα-*

les plus habiles faiseurs de plaidoyers. Ils savent bien que ceux-ci ne puisent que dans l'intrigue l'expérience nécessaire à la conduite des procès; mais que les autres doivent à la philosophie la puissance de produire ces beaux discours dont je parle. Ils n'ignorent pas que les faiseurs de plaidoyers ne sont tolérables que pour une fois, le jour où on les entend parler; mais que les vrais orateurs sont en honneur dans toute assemblée partout et toujours, et jouissent de la considération la plus flatteuse; que, si on a retrouvé les premiers deux ou trois fois devant les tribunaux, les voilà aussitôt mal vus et décriés, tandis que les seconds, plus on les a entendus et en plus nombreuse assemblée, plus ils excitent d'admiration. Ils savent enfin que ces hommes, si habiles dans les procès, sont bien loin de pouvoir atteindre à l'autre espèce d'éloquence; tandis que ceux qui la possèdent, pour peu qu'ils le voulussent, seraient tout de suite capables de venir à bout des premiers. Voilà les réflexions qu'ils font; et ainsi cette profession leur paraît bien plus noble, et ils

μένους εἶναι τῶν τὰς δίκας εὖ λεγόντων. Συνίσασι γὰρ τοὺς μὲν διὰ πολυπραγμοσύνην ἐμπείρους τῶν ἀγώνων γεγενημένους, τοὺς δ' ἐκ φιλοσοφίας ἐκείνων τῶν λόγων ὧν ἄρτι προεῖπον τὴν δύναμιν εἰληφότας, καὶ τοὺς μὲν δικανικοὺς δοκοῦντας εἶναι ταύτην τὴν ἡμέραν μόνην ἀνεκτοὺς ὄντας, ἐν ᾗπερ ἂν ἀγωνιζόμενοι τυγχάνωσι, τοὺς δ' ἐν ἁπάσαις ταῖς ὁμιλίαις καὶ παρὰ πάντα τὸν χρόνον ἐντίμους ὄντας καὶ δόξης ἐπιεικοῦς τυγχάνοντας· ἔτι δὲ τοὺς μέν, ἢν ὀφθῶσι δὶς ἢ τρὶς ἐπὶ τῶν δικαστηρίων, μισουμένους καὶ διαβαλλομένους, τοὺς δ' ὅσῳπερ ἂν πλείοσι καὶ πλεονάκις συγγίγνωνται, τοσούτῳ μᾶλλον θαυμαζομένους· πρὸς δὲ τούτοις τοὺς μὲν περὶ τὰς δίκας δεινοὺς πόρρω τῶν λόγων ἐκείνων ὄντας, τοὺς δ' εἰ βουληθεῖεν ταχέως ἂν ἑλεῖν καὶ τούτους δυνηθέντας. Ταῦτα λογιζόμενοι καὶ πολὺ κρείττω νομίζοντες εἶναι τὴν αἵρεσιν, N° 48, Bkk

sont jaloux d'être formés à cet art où moi-même je ne suis pas apparemment resté sans succès, où j'ai acquis, au contraire, une réputation plus brillante que bien d'autres.

Voilà ce que j'avais à vous dire, et vous avez entendu l'exacte vérité sur mon talent, ma philosophie, mon art, comme on voudra l'appeler. Maintenant, pour ce qui me regarde, je propose qu'on m'applique une loi plus sévère qu'à tout autre, et je vais vous tenir un langage bien hardi pour mon âge. Non-seulement je ne vous demande aucune grâce, si j'ai tenu des discours dangereux; mais, s'ils ne sont pas les plus estimables qu'on ait jamais entendus, je consens à subir la dernière peine. Je n'oserais pas m'aventurer ainsi, si je ne pouvais pas vous faire voir les choses, et si je n'avais un moyen facile de vous les faire reconnaître : voici ce que c'est.

A mon sens, la plus heureuse et la plus solide défense est celle qui met le plus possible sous les yeux des juges

P. 17, Moust. *βούλονται μετασχεῖν τῆς παιδείας ταύ|της, ἧς οὐδ' ἂν ἐγὼ φανείην ἀπεληλαμένος, ἀλλὰ πολλῶν χαριεστέραν δόξαν εἰληφώς.*

Περὶ μὲν οὖν τῆς ἐμῆς εἴτε βούλεσθε καλεῖν δυνάμεως, εἴτε φιλοσο-
N° 51, Bkk. *φίας, εἴτε διατριβῆς, ἀκηκόατε πᾶσαν τὴν ἀλήθειαν. Βούλομαι δὲ περὶ ἐμαυτοῦ καὶ νόμον θεῖναι χαλεπώτερον ἢ περὶ τῶν ἄλλων, καὶ λόγον εἰπεῖν θρασύτερον ἢ κατὰ τὴν ἐμὴν ἡλικίαν. Ἀξιῶ γὰρ οὐ μόνον, εἰ βλαβεροῖς χρῶμαι τοῖς λόγοις, μηδεμιᾶς συγγνώμης τυγχάνειν παρ' ὑμῶν, ἀλλ' εἰ μὴ τοιούτοις οἵοις οὐδεὶς ἄλλος, τὴν μεγίστην ὑποσχεῖν τιμωρίαν. Οὐχ οὕτω δ' ἂν τολμηρὰν ἐποιησάμην τὴν ὑπόσχεσιν, εἰ μὴ καὶ δείξειν ἤμελλον ὑμῖν καὶ ῥᾳδίαν ποιήσειν τὴν διάγνωσιν αὐτῶν· ἔχει γὰρ οὕτως.*

Ἐγὼ καλλίστην ἡγοῦμαι καὶ δικαιοτάτην εἶναι τὴν τοιαύτην ἀπολογίαν, ἥτις εἰδέναι ποιεῖ τοὺς δικάζοντας ὡς δυνατὸν μάλιστα, περὶ ὧν τὴν

les objets sur lesquels ils sont appelés à donner leur suffrage, et qui les empêche de s'égarer et d'avoir des doutes sur le côté où se trouve la vérité. Si donc j'étais inculpé de quelque action criminelle, je ne pourrais pas vous l'apporter sous les yeux : il faudrait absolument tirer des conjectures de la discussion, et discerner les faits comme vous pourriez. Mais, comme c'est sur des discours qu'on m'accuse, il me paraît beaucoup plus facile de vous faire voir la vérité. Je vous montrerai ceux que j'ai prononcés et écrits; de façon que ce ne sera pas d'après des présomptions, mais bien en connaissance de cause que vour prononcerez sur eux. Je ne puis pas les lire tout entiers, à cause de la brièveté du temps qui m'est accordé : mais, comme on fait pour les fruits, je vais tâcher de vous en donner des échantillons. Il ne sera pas nécessaire d'en entendre beaucoup pour être à même de connaître mon caractère et de juger de la nature de tous mes discours. Mais je prie ceux qui ont sou-

ψῆφον οἴσουσι, καὶ μὴ πλανᾶσθαι τῇ διανοίᾳ μηδ' ἀμφιγνοεῖν τοὺς τἀληθῆ λέγοντας. Εἰ μὲν τοίνυν ἠγωνιζόμην ὡς περὶ πράξεις τινὰς N° 53, Bkk.
ἡμαρτηκὼς, οὐκ ἂν οἷός τ' ἦν ἰδεῖν ὑμῖν αὐτὰς παρασχεῖν, ἀλλ' ἀναγκαίως εἶχεν εἰκάζοντας ὑμᾶς ἐκ τῶν εἰρημένων διαγιγνώσκειν ὅπως ἐτύχετε περὶ τῶν πεπραγμένων· ἐπειδὴ δὲ περὶ τοὺς λόγους ἔχω τὴν αἰτίαν, οἶμαι μᾶλλον ὑμῖν ἐμφανιεῖν τὴν ἀλήθειαν, αὐτοὺς γὰρ ὑμῖν δείξω τοὺς εἰρημένους ὑπ' ἐμοῦ καὶ γεγραμμένους, | ὥστ' οὐ δοξάσαν- P. 18, Moust.
τες ἀλλὰ σαφῶς εἰδότες ὁποῖοί τινές εἰσι τὴν ψῆφον οἴσετε περὶ αὐτῶν. Ἅπαντας μὲν οὖν διὰ τέλους εἰπεῖν οὐκ ἂν δυναίμην· ὁ γὰρ χρόνος ὁ δεδομένος ἡμῖν ὀλίγος ἐστίν· ὥσπερ δὲ τῶν καρπῶν, ἐξενεγκεῖν ἑκάστου δεῖγμα πειράσομαι. Μικρὸν γὰρ μέρος ἀκούσαντες ῥᾳδίως τό τ' ἐμὸν ἦθος γνωριεῖτε καὶ τῶν λόγων τὴν δύναμιν ἁπάντων μαθήσεσθε. Δέομαι δὲ τῶν πολλάκις ἀνεγνωκότων τὰ μέλλοντα ῥηθήσεσθαι

vent lu ce qu'on va vous faire entendre, de n'exiger de moi rien de nouveau dans la circonstance présente, et de ne pas trouver mauvais que je répète ce qui est depuis bien longtemps répandu partout. Sans doute, si je débitais ces discours pour faire montre de mon talent, je mériterais des reproches; mais on m'accuse et on me poursuit, il faut bien alors que j'en fasse cet usage. Il serait tout à fait ridicule, quand l'accusateur prétend que je compose des discours dangereux pour la république et pour l'esprit de la jeunesse, d'aller vous apporter autre chose pour ma défense, puisque rien ne m'empêche, en produisant ces discours mêmes, de faire tomber la calomnie. Vous donc, d'abord, excusez-moi, je vous prie, en raison de ce motif, et prêtez-moi votre assistance; pour les autres, j'ai encore, avant d'entrer dans cette lecture, quelques avertissements à leur donner pour les aider à suivre ce qu'ils vont entendre.

Le premier discours qui va vous être soumis a été écrit

μὴ ζητεῖν ἐν τῷ παρόντι παρ' ἐμοῦ καινοὺς λόγους, μηδ' ὀχληρόν με νομίζειν, ὅτι λέγω τοὺς πάλαι παρ' ὑμῖν διατεθρυλλημένους. Εἰ μὲν γὰρ ἐπίδειξιν ποιούμενος ἔλεγον αὐτούς, εἰκότως ἂν εἶχον τὴν αἰτίαν ταύτην· νῦν δὲ κρινόμενος καὶ κινδυνεύων ἀναγκάζομαι χρῆσθαι τοῦτον

N° 56, Bkk. *τὸν τρόπον αὐτοῖς. Καὶ γὰρ ἂν πάντων εἴην καταγελαστότατος, εἰ τοῦ κατηγόρου διαβάλλοντος ὅτι τοιούτους γράφω λόγους οἳ καὶ τὴν πόλιν βλάπτουσι καὶ τοὺς νεωτέρους διαφθείρουσι, δι' ἑτέρων ποιοίμην τὴν ἀπολογίαν, ἐξὸν αὐτοὺς δείξαντι τούτους ἀπολύσασθαι τὴν διαβολὴν τὴν λεγομένην περὶ ἡμῶν. Ὑμᾶς μὲν οὖν ἀξιῶ μοι διὰ ταῦτα συγγνώμην ἔχειν καὶ συναγωνιστὰς γίγνεσθαι, τοῖς δ' ἄλλοις ἤδη περαίνειν ἐπιχειρήσω, μικρόν τι προειπών, ἵνα ῥᾷον ἐπακολουθῶσι τοῖς λεγομένοις.*

P. 19, Moust. *Ὁ μὲν γὰρ λόγος ὁ μέλλων πρῶτος | ὑμῖν δειχθήσεσθαι κατ' ἐκεί-*

dans le temps que les Lacédémoniens dominaient dans la Grèce et que nous étions abattus. Dans ce discours j'exhorte les Grecs à entreprendre une expédition contre les barbares, et je conteste aux Lacédémoniens le droit de commander. Voilà le sujet de cet ouvrage : j'y montre que c'est à la république que la Grèce entière doit sa prospérité. C'est de là, de ces immenses bienfaits, que je prends mon point de départ, et, dans le désir de prouver plus clairement que c'est à la ville d'Athènes que doit revenir le commandement, je m'attache à démontrer qu'Athènes doit être honorée moins encore pour les autres bienfaits dont la Grèce lui est redevable que pour sa belle défense dans la guerre médique.

J'espérais pouvoir lire moi-même ces passages, mais je sens que mon grand âge ne m'en laisse pas la force, et la fatigue me gagne. Je crains de succomber à la tâche, ayant encore beaucoup de choses à dire. Lis-leur

νους ἐγράφη τοὺς χρόνους, ὅτε Λακεδαιμόνιοι μὲν ἦρχον τῶν Ἑλλήνων, ἡμεῖς δὲ ταπεινῶς ἐπράττομεν. Ἔστι δὲ τοὺς μὲν Ἕλληνας παρακαλῶν ἐπὶ τὴν τῶν βαρβάρων στρατείαν, Λακεδαιμονίοις δὲ περὶ τῆς ἡγεμονίας ἀμφισβητῶν. Τοιαύτην δὲ τὴν ὑπόθεσιν ποιησάμενος, ἀποφαίνω Nº 58, Bkk.
τὴν πόλιν ἁπάντων τῶν ὑπαρχόντων τοῖς Ἕλλησιν ἀγαθῶν αἰτίαν γεγενημένην. Ἀφορισάμενος δὲ τὸν λόγον τὸν περὶ τῶν τοιούτων εὐεργεσιῶν, καὶ βουλόμενος τὴν ἡγεμονίαν ἔτι σαφέστερον ἀποφαίνειν ὡς ἔστι τῆς πόλεως, ἐνθένδε ποθὲν ἐπιχειρῶ διδάσκειν περὶ τούτων, ὡς τῇ πόλει τιμᾶσθαι προσήκει πολὺ μᾶλλον ἐκ τῶν περὶ τὸν πόλεμον κινδύνων ἢ τῶν ἄλλων εὐεργεσιῶν.

Ὤμην μὲν οὖν αὐτὸς δυνήσεσθαι διελθεῖν περὶ αὐτῶν· νῦν δέ με τὸ γῆρας ἐμποδίζει καὶ ποιεῖ προαπαγορεύειν. Ἵν' οὖν μὴ παντάπασιν

donc cette discussion sur le commandement de la Grèce, en prenant à l'endroit marqué.

« Selon moi nous devons glorifier nos pères non moins « pour les périls qu'ils ont affrontés dans la guerre que « pour tous les biens dont nous leur sommes d'ailleurs « redevables. Car ce ne sont pas de faibles, de rares ou « d'obscurs combats, mais des luttes fréquentes, terri- « bles, éclatantes, qu'ils ont soutenues, soit pour le salut « de leur pays, soit pour l'indépendance des autres « peuples. Car toujours ils ont mis les ressources de leur « république à la disposition de tous, et les Grecs op- « primés les ont toujours trouvés prêts à les défendre. « Aussi quelques-uns nous accusent de ne pas avoir une « sage politique parce que nous avons coutume de prendre « le parti des plus faibles : mais on ne voit pas que ces « discours-là sont à notre louange. Car, si nous suivons « cette politique, ce n'est pas que nous ignorions le prix

ἐκλυθῶ πολλῶν ἔτι μοι λεκτέων ὄντων, ἀρξάμενος ἀπὸ τῆς παραγραφῆς ἀνάγνωθι τὰ περὶ τῆς ἡγεμονίας αὐτοῖς.

Disc. panég. N° 52, Bkk. *Ἡγοῦμαι δὲ τοῖς προγόνοις ἡμῶν οὐχ ἧττον ἐκ τῶν κινδύνων τιμᾶσθαι προσήκειν ἢ τῶν ἄλλων εὐεργεσιῶν. Οὐ γὰρ μικροὺς οὐδ' ὀλίγους*
P. 20, Moust. *οὐδ' ἀφανεῖς ἀγῶνας ὑπέμειναν, ἀλλὰ | πολλοὺς καὶ δεινοὺς καὶ μεγάλους, τοὺς μὲν ὑπὲρ τῆς αὑτῶν χώρας, τοὺς δ' ὑπὲρ τῆς τῶν ἄλλων ἐλευθερίας· ἅπαντα γὰρ τὸν χρόνον διετέλεσαν κοινὴν τὴν πόλιν παρέχοντες καὶ τοῖς ἀδικουμένοις ἀεὶ τῶν Ἑλλήνων ἐπαμύνουσαν. Διὸ δὴ καὶ κατηγοροῦσί τινες ἡμῶν ὡς οὐκ ὀρθῶς βουλευομένων, ὅτι τοὺς ἀσθενεστέρους εἰθίσμεθα θεραπεύειν, ὥσπερ οὐ μετὰ τῶν ἐπαινεῖν βουλομένων ἡμᾶς τοὺς λόγους ὄντας τοὺς τοιούτους. Οὐ γὰρ ἀγνοοῦν-*

« des grandes alliances, eu égard à notre sûreté, mais, « tout en appréciant beaucoup mieux que personne les « conséquences de notre conduite, nous avons cependant « pris, contre nos intérêts, le parti de soutenir les plus « faibles, plutôt que d'aller, comme c'eût été pour nous « plus profitable, conspirer contre eux avec les plus forts.

« On peut reconnaître l'esprit d'Athènes et ses senti- « ments par les circonstances dans lesquelles on a eu « recours à elle. Je ne parlerai pas de celles qui se sont « offertes récemment ou qui n'ont pas une grande im- « portance. Longtemps avant la guerre de Troie (car il « est juste d'aller chercher jusque-là ses preuves quand « on plaide pour ses pères), les fils d'Hercule eurent re- « cours à notre ville. Peu de temps avant c'était Adraste, « fils de Talaüs, roi d'Argos : ayant été vaincu au siége « de Thèbes, il ne pouvait enlever lui-même ceux des « siens qui avaient péri devant la citadelle de Cad- « mus. Il pensa que notre ville lui viendrait en aide

τες ὅσον διαφέρουσιν αἱ μείζους τῶν συμμαχιῶν πρὸς τὴν ἀσφάλειαν, οὕτως ἐβουλευόμεθα περὶ αὐτῶν, ἀλλὰ πολὺ τῶν ἄλλων ἀκριβέστερον εἰδότες τὰ συμβαίνοντ' ἐκ τῶν τοιούτων ὅμως ἡρούμεθα τοῖς ἀσθενεστέροις καὶ παρὰ τὸ συμφέρον βοηθεῖν μᾶλλον ἢ τοῖς κρείττοσι τοῦ λυσιτελοῦντος ἕνεκα συναδικεῖν.

Γνοίη δ' ἄν τις καὶ τὸν τρόπον καὶ τὴν γνώμην τὴν τῆς πόλεως ἐκ N° 54, Bkk.
τῶν ἱκετειῶν, ἃς ἤδη τινὲς ἡμῖν ἐποιήσαντο. Τὰς μὲν οὖν ἢ νεωστὶ γεγενημένας ἢ περὶ μικρῶν ἐλθούσας παραλείψω· πολὺ δὲ πρὸ τῶν Τρωϊκῶν (ἐκεῖθεν γὰρ δίκαιον τὰς πίστεις λαμβάνειν τοὺς ὑπὲρ τῶν πατρίων ἀμφισβητοῦντας) ἦλθον οἵ θ' Ἡρακλέους παῖδες καὶ μικρὸν πρὸ τούτων Ἄδραστος ὁ Ταλαοῦ, βασιλεὺς ὢν Ἄργους, οὗτος μὲν ἐκ τῆς στρατείας τῆς ἐπὶ Θήβας δεδυστυχηκώς, καὶ τοὺς ὑπὸ τῇ Καδμείᾳ τε-

« dans un malheur qui intéressait tout le monde, et ne « souffrirait pas qu'on laissât sans sépulture ceux qui « étaient morts dans la guerre, et qu'on abolît ainsi une « vieille coutume et une loi des ancêtres. Quant aux fils « d'Hercule, comme ils fuyaient le ressentiment d'Eu- « rysthée, ils ne voulurent pas s'adresser aux autres « villes, qu'ils ne trouvaient pas capables de les secou- « rir dans leur infortune : la nôtre était seule, à leurs « yeux, en mesure de payer les bienfaits que le genre « humain devait à leur père. Voilà des faits qui prouvent « que, dès ce temps, Athènes marchait à la tête de la « Grèce. Car quel peuple s'avisera jamais d'implorer « ceux qui sont plus faibles que lui, ou dépendants d'un « autre, au lieu de s'adresser aux plus puissants, sur- « tout quand il ne s'agit pas d'affaires privées, mais d'in- « térêts publics, qui ne peuvent être pris en main que « par ceux-là seuls qui prétendent à la primauté dans la « Grèce ?

P. 21, Moust. *λευτήσαντας αὐτὸς μὲν | οὐ δυνάμενος ἀνελέσθαι, τὴν δὲ πόλιν ἀξιῶν βοηθεῖν ταῖς κοιναῖς τύχαις καὶ μὴ περιορᾶν τοὺς ἐν τοῖς πολέμοις ἀποθνήσκοντας ἀτάφους γιγνομένους, μηδὲ παλαιὸν ἔθος καὶ πάτριον*
N° 56, Bkk. *νόμον καταλυόμενον· οἱ δ' Ἡρακλέους παῖδες φεύγοντες τὴν Εὐρυσθέως ἔχθραν, καὶ τὰς μὲν ἄλλας πόλεις ὑπερορῶντες ὡς οὐκ ἂν δυναμένας βοηθῆσαι ταῖς ἑαυτῶν συμφοραῖς, τὴν δ' ἡμετέραν ἱκανὴν νομίζοντες εἶναι μόνην ἀποδοῦναι χάριν ὑπὲρ ὧν ὁ πατὴρ αὐτῶν ἅπαντας ἀνθρώπους εὐεργέτησεν. Ἐκ δὴ τούτων ῥᾴδιον κατιδεῖν ὅτι καὶ κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ἡ πόλις ἡμῶν ἡγεμονικῶς εἶχε. Τίς γὰρ ἂν ἱκετεύειν τολμήσειεν ἢ τοὺς ἥττους αὐτῶν ἢ τοὺς ὑφ' ἑτέροις ὄντας, παραλιπὼν τοὺς μείζω δύναμιν ἔχοντας, ἄλλως τε καὶ περὶ πραγμάτων οὐκ ἰδίων ἀλλὰ κοινῶν καὶ περὶ ὧν οὐδένας ἄλλους εἰκὸς ἦν ἐπιμεληθῆναι πλὴν τοὺς προεστάναι τῶν Ἑλλήνων ἀξιοῦντας;*

« On sait d'ailleurs que nos pères n'ont pas trompé « l'espoir des suppliants qui les avaient implorés. Ils dé- « clarèrent la guerre aux Thébains pour la sépulture des « Argiens, et au puissant Eurysthée en faveur des fils « d'Hercule. Ils envoyèrent contre les premiers une ex- « pédition qui les força de rendre les morts à leurs pa- « rents. Et, les Péloponésiens conduits par Eurysthée « ayant envahi l'Attique, ils allèrent à leur rencontre, « les vainquirent, et l'insolence d'Eurysthée fut répri- « mée. Objet de l'admiration générale pour tout ce qu'ils « avaient déjà fait, ils acquirent par ces exploits un lustre « encore plus grand. C'est qu'en effet ils n'obtinrent pas « un médiocre résultat, mais ils changèrent totalement « la situation de leurs alliés et de leurs adversaires. L'Ar- « gien, qui était venu à nous en suppliant, arracha des « Thébains par la force ce qu'il avait demandé; et Eu- « rysthée, qui avait cru exercer ses violences, fut, au con- « traire, fait prisonnier et réduit au rôle de suppliant. Il

Ἔπειτ' οὐδὲ ψευσθέντες φαίνονται τῶν ἐλπίδων, δι' ἃς κατέφυγον ἐπὶ τοὺς προγόνους ἡμῶν. Ἀνελόμενοι γὰρ πόλεμον ὑπὲρ μὲν τῶν τελευτησάντων πρὸς Θηβαίους, ὑπὲρ δὲ τῶν παίδων τῶν Ἡρακλέους πρὸς τὴν Εὐρυσθέως δύναμιν, τοὺς μὲν ἐπιστρατεύσαντες ἠνάγκασαν ἀποδοῦναι θάψαι τοὺς νεκροὺς τοῖς προσήκουσι, Πελοποννησίων | δὲ τοὺς μετ' Εὐρυσθέως εἰς τὴν χώραν ἡμῶν εἰσβαλόντας ἐπεξελθόν- P. 22, Moust.
τες ἐνίκησαν μαχόμενοι κἀκεῖνον τῆς ὕβρεως ἔπαυσαν. Θαυμαζόμε- N° 59, Bkk.
νοι δὲ καὶ διὰ τὰς ἄλλας πράξεις, ἐκ τούτων τῶν ἔργων ἔτι μᾶλλον εὐδοκίμησαν. Οὐ γὰρ παρὰ μικρὸν ἐποίησαν, ἀλλὰ τοσοῦτον τὰς τύχας ἑκατέρων μετήλλαξαν, ὥσθ' ὁ μὲν ἱκετεύειν ἡμᾶς ἀξιώσας βίᾳ τῶν ἐχθρῶν ἅπανθ' ὅσων ἐδεήθη διαπραξάμενος ἀπῆλθεν, Εὐρυσθεὺς δὲ βιάσεσθαι προσδοκήσας αὐτὸς αἰχμάλωτος γενόμενος ἱκέτης ἠναγκάσθη καταστῆναι, καὶ τῷ μὲν ὑπερενεγκόντι τὴν ἀνθρωπίνην φύσιν,

« avait bien astreint à suivre ses ordres un personnage « supérieur à la nature humaine, un fils de Jupiter, re- « vêtu, tout mortel qu'il était encore, d'une force divine; « il l'avait sans cesse persécuté avec acharnement; mais, « une fois qu'il nous eut outragés, il éprouva un grand « changement de fortune; il tomba au pouvoir des en- « fants de son ennemi, et périt d'une mort déshonorante.

« Nous avons rendu bien d'autres services à la ville « de Lacédémone, quoique je n'en aie rappelé qu'un seul. « C'est en effet parce que nous les avions sauvés de la « ruine que les Héraclides, aïeux des rois actuels de La- « cédémone, ont pu rentrer dans le Péloponèse, s'em- « parer d'Argos, de Lacédémone, de Messène, fonder « Sparte et cette prospérité dont leurs descendants jouis- « sent aujourd'hui. Voilà ce dont ils auraient dû se sou- « venir, et ne pas faire invasion dans un pays qui a été « la première source de leur grandeur actuelle. Ils « n'auraient pas dû vouloir mettre en péril une cité qui

ὃς ἐκ Διὸς μὲν ἦν γεγονὼς ἔτι δὲ θνητὸς ὢν θεοῦ ῥώμην ἔσχε, τούτῳ μὲν ἐπιτάττων καὶ λυμαινόμενος ἅπαντα τὸν χρόνον διετέλεσεν, ἐπειδὴ δι' εἰς ἡμᾶς ἐξήμαρτεν, εἰς τοσαύτην κατέστη μεταβολήν, ὥστ' ἐπὶ τοῖς παισὶ τοῖς ἐκείνου γενόμενος ἐπονειδίστως τὸν βίον ἐτελεύτησεν.

N° 61, Bkk. *Πολλῶν δ' ὑπαρχουσῶν ἡμῖν εὐεργεσιῶν εἰς τὴν πόλιν τὴν Λακεδαιμονίων, περὶ ταύτης μόνης μοι συμβέβηκεν εἰπεῖν· ἀφορμὴν γὰρ λαβόντες τὴν δι' ἡμῶν αὐτοῖς γενομένην σωτηρίαν, οἱ πρόγονοι μὲν τῶν νῦν ἐν Λακεδαίμονι βασιλευόντων, ἔκγονοι δ' Ἡρακλέους, κατῆλθον μὲν εἰς Πελοπόννησον, κατέσχον δ' Ἄργος καὶ Λακεδαίμονα καὶ Μεσσήνην, οἰκισταὶ δὲ Σπάρτης ἐγένοντο, καὶ τῶν παρόντων ἀγαθῶν αὐτοῖς ἁπάν-*
P. 23, Moust. *των ἀρχηγοὶ κα|τέστησαν. Ὧν ἐχρῆν ἐκείνους μεμνημένους μηδέποτ' εἰς τὴν χώραν ταύτην εἰσβάλλειν, ἐξ ἧς ὁρμηθέντες τοσαύτην εὐδαιμο-*

« s'était d'elle-même exposée au péril pour les enfants « d'Hercule, ni donner la royauté à ses descendants pour « tenter ensuite d'apporter l'esclavage à ceux qui avaient « sauvé sa race. Mais, sans tenir compte des sentiments « de justice et de reconnaissance, revenons à notre thèse « et parlons un langage précis : il n'entre pas dans les « traditions des Grecs de donner l'autorité ni aux races « étrangères sur les autochthones, ni aux obligés sur « leurs bienfaiteurs, ni aux suppliants sur ceux qui les « ont reçus en grâce.

« Voici une voie plus courte encore pour établir ce « que je veux prouver. On sait que dans ce temps les « villes les plus considérables de la Grèce, sans compter « Athènes, étaient Argos, Thèbes et Lacédémone, comme « elles le sont encore aujourd'hui. Or voyez combien « Athènes, au temps de nos pères, était supérieure aux « trois autres villes. Pour protéger les Argiens malheu- « reux, ils firent la loi aux Thébains dans le temps

*νίαν κατεκτήσαντο, μηδ' εἰς κινδύνους καθιστάναι τὴν πόλιν τὴν ὑπὲρ
τῶν παίδων τῶν Ἡρακλέους προκινδυνεύσασαν, μηδὲ τοῖς μὲν ἀπ' ἐκεί-
νου γεγονόσι διδόναι τὴν βασιλείαν, τὴν δὲ τῷ γένει τῆς σωτηρίας αἰ-
τίαν οὖσαν δουλεύειν αὐτοῖς ἀξιοῦν. Εἰ δὲ δεῖ τὰς χάριτας καὶ τὰς ἐπιει-* N° 63. Bkk.
*κείας ἀνελόντας ἐπὶ τὴν ὑπόθεσιν πάλιν ἐπανελθεῖν καὶ τὸν ἀκριβέστατον
λόγον εἰπεῖν, οὐ δή που πάτριόν ἐστιν ἡγεῖσθαι τοὺς ἐπήλυδας τῶν
αὐτοχθόνων, οὐδὲ τοὺς εὖ παθόντας τῶν εὖ ποιησάντων, οὐδὲ τοὺς ἱκέ-
τας γενομένους τῶν ὑποδεξαμένων.*

Ἔτι δὲ συντομώτερον ἔχω δηλῶσαι περὶ αὐτῶν. Τῶν μὲν γὰρ ἑλληνίδων πόλεων, χωρὶς τῆς ἡμετέρας, Ἄργος καὶ Θῆβαι καὶ Λακεδαίμων καὶ τότ' ἦσαν μέγισται καὶ νῦν ἔτι διατελοῦσι. Φαίνονται δ' ἡμῶν οἱ πρόγονοι τοσοῦτον ἁπάντων διενεγκόντες, ὑπὲρ μὲν Ἀργείων δυστυχησάντων Θηβαίοις, ὅτε μέγιστον ἐφρόνησαν, ἐπιτάττοντες, ὑπὲρ δὲ τῶν

« de leur plus grand éclat. En faveur des fils d'Hercule « ils vainquirent les Argiens et les autres peuples du « Péloponèse. Enfin ils délivrèrent de la persécution « d'Eurysthée les créateurs et les chefs de la nation la- « cédémonienne. Je ne vois pas comment on pourrait « démontrer plus clairement à qui appartient la prépon- « dérance dans la Grèce.

« Je crois qu'il convient aussi de parler des anciennes « guerres soutenues par la république contre les bar- « bares, puisque aussi bien le but de mon discours est de « montrer à qui appartient le commandement d'une « expédition qui serait dirigée contre eux. Il faudrait « s'étendre beaucoup pour détailler tous les périls que « les Athéniens ont courus dans ces luttes. Je vais par- « courir seulement les plus fameux de leurs exploits, « comme j'ai parcouru les grandes actions dont je parlais « tout à l'heure. Les plus dominantes des races barbares, « et celles qui ont fondé les plus grands empires, sont les « Scythes, les Thraces et les Perses. Tous nous ont me-

παίδων τῶν Ἡρακλέους Ἀργείους καὶ τοὺς ἄλλους Πελοποννησίους μάχῃ κρατήσαντες, ἐκ δὲ τῶν πρὸς Εὐρυσθέα κινδύνων τοὺς οἰκιστὰς καὶ τοὺς ἡγεμόνας τοὺς τῶν Λακεδαιμονίων διασώσαντες, ὥστε περὶ P. 24, Moust. *μὲν τῆς ἐν τοῖς Ἕλλησι δυναστείας οὐκ οἶδ' ὅπως ἄν τις | σαφέστερον ἐπιδεῖξαι δυνηθείη.*

N° 66, Bkk. *Δοκεῖ δέ μοι καὶ περὶ τῶν πρὸς τοὺς βαρβάρους τῇ πόλει πεπραγμένων προσήκειν εἰπεῖν, ἐπειδὴ καὶ τὸν λόγον κατεστησάμην περὶ τῆς ἡγεμονίας τῆς ἐπ' ἐκείνους. Ἅπαντας μὲν οὖν ἐξαριθμῶν τοὺς κινδύνους λίαν ἂν μακρολογοίην· περὶ δὲ τῶν μεγίστων, τὸν αὐτὸν τρόπον ὅνπερ ὀλίγῳ πρότερον πειράσομαι καὶ περὶ τούτων διελθεῖν. Ἔστι γὰρ ἀρχικώτατα μὲν τῶν γενῶν καὶ μεγίστας δυναστείας ἔχοντα Σκύθαι καὶ Θρᾷκες καὶ Πέρσαι, τυγχάνουσι δ' οὗτοι μὲν ἅπαντες ἡμῖν ἐπιβουλεύ-*

« nacés, et la république a soutenu la lutte contre tous. « Or quels arguments pourraient rester encore à mes « contradicteurs, quand il sera prouvé que, lorsque des « Grecs ne pouvaient pas repousser eux-mêmes d'injustes « agressions, c'est nous qu'ils venaient supplier, et que, « quand les barbares ont voulu asservir les Grecs, c'est « sur nous qu'ils ont dirigé leurs premiers coups?

« La plus illustre de ces guerres est celle des Perses : « mais pourtant nos antiques exploits ne sont pas de moin- « dres titres à faire valoir quand on plaide pour les droits « que nous tenons de nos pères. La Grèce était encore « faible et obscure quand les Thraces, sous la conduite « d'Eumolpe, fils de Neptune, et les Scythes avec les Ama- « zones, filles de Mars, envahirent notre pays; ce ne fut pas « à la même époque, mais dans le temps que chacun de ces « deux peuples dominait l'Europe entière. Ils haïssaient « bien toute la race des Grecs; mais c'était à nous qu'ils « s'attaquaient en particulier; ils pensaient qu'ils n'au- « raient ainsi à lutter que contre une seule ville pour sub-

σαντες, ἡ δὲ πόλις πρὸς ἅπαντας τούτους διακινδυνεύσασα. Καίτοι τί N° 68, Bkk. *λοιπὸν ἔσται τοῖς ἀντιλέγουσιν, ἢν ἐπιδειχθῶσι τῶν μὲν Ἑλλήνων οἱ μὴ δυνάμενοι τυγχάνειν τῶν δικαίων ἡμᾶς ἱκετεύειν ἀξιοῦντες, τῶν δὲ βαρβάρων οἱ βουλόμενοι καταδουλώσασθαι τοὺς Ἕλληνας ἐφ' ἡμᾶς πρώτους ἰόντες;*

Ἐπιφανέστατος μὲν οὖν τῶν πολέμων ὁ περσικὸς γέγονεν, οὐ μὴν ἐλάττω τεκμήρια τὰ παλαιὰ τῶν ἔργων ἐστὶ τοῖς περὶ τῶν πατρίων ἀμφισβητοῦσιν. Ἔτι γὰρ ταπεινῆς οὔσης τῆς Ἑλλάδος ἦλθον εἰς τὴν χώραν ἡμῶν Θρᾷκες μὲν μετ' Εὐμόλπου τοῦ Ποσειδῶνος, Σκύθαι δὲ μετ' Ἀμαζόνων τῶν Ἄρεως θυγατέρων, οὐ κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον, ἀλλὰ καθ' ὃν ἑκάτεροι τῆς Εὐρώπης ἐπῆρχον, μισοῦντες μὲν ἅπαν τὸ τῶν Ἑλλήνων γένος, ἰδίᾳ δὲ | πρὸς ἡμᾶς ἐγκλήματα ποιησάμενοι, νομίζοντες ἐκ P. 25, Moust.

« juguer toutes les autres. Ils ne réussirent pas cependant, « et, quoiqu'ils n'eussent affaire qu'à nos pères seuls, ils « n'en furent pas moins détruits, comme s'ils avaient eu « tous les peuples à combattre. Il est facile de comprendre « la grandeur du désastre qu'ils éprouvèrent; car certaine- « ment la tradition n'en aurait pas si longtemps subsisté, « si les événements n'avaient pas eu une grandeur parti- « culière. Mais voici ce qu'on rapporte d'abord, pour ce « qui regarde les Amazones : de celles qui vinrent ici, « aucune, dit-on, ne s'en retourna dans son pays, et le « contre-coup de leur défaite ruina la domination de celles « qui étaient restées. Pour les Thraces, la tradition rap- « porte que ces peuples, auparavant limitrophes de notre « pays, se retirèrent ensuite à une si grande distance, que « beaucoup de peuples de races diverses vinrent s'établir « dans l'intervalle que laissa leur retraite, et y fondèrent « des villes considérables. Voilà de grands exploits, dignes « d'un peuple qui prétend au commandement des Grecs.

τούτου τοῦ τρόπου πρὸς μίαν μὲν πόλιν κινδυνεύσειν, ἁπασῶν δ' ἅμα
N° 69, Bkk. κρατήσειν. Οὐ μὴν κατώρθωσαν, ἀλλὰ πρὸς μόνους τοὺς προγόνους τοὺς ἡμετέρους συμβαλόντες ὁμοίως διεφθάρησαν ὥσπερ ἂν εἰ πρὸς ἅπαντας ἀνθρώπους ἐπολέμησαν. Δῆλον δὲ τὸ μέγεθος τῶν κακῶν τῶν γενομένων ἐκείνοις· οὐ γὰρ ἄν ποθ' οἱ λόγοι περὶ αὐτῶν τοσοῦτον χρόνον διέμειναν, εἰ μὴ καὶ τὰ πραχθέντα πολὺ τῶν ἄλλων διήνεγκεν. Λέγεται δ' οὖν περὶ μὲν Ἀμαζόνων ὡς τῶν μὲν ἐλθουσῶν οὐδεμία πάλιν ἀπῆλθεν, αἱ δ' ὑπολειφθεῖσαι διὰ τὴν ἐνθάδε συμφορὰν ἐκ τῆς ἀρχῆς ἐξεβλήθησαν, περὶ δὲ Θρακῶν ὅτι τὸν ἄλλον χρόνον ὅμοροι προσοικοῦντες ἡμῖν, διὰ τὴν τότε γεγενημένην σΊρατείαν τοσοῦτον διέλιπον, ὥσΊ' ἐν τῷ μεταξὺ τῆς χώρας ἔθνη πολλὰ καὶ γένη παντοδαπὰ καὶ πόλεις μεγάλας κατοικισθῆναι.

« Et non moins héroïques, et telles qu'il convenait « aux descendants de pareils hommes, se montrèrent les « générations qui combattirent Darius et Xercès. Dans « cette guerre, la plus terrible qui fut jamais, où nous « fûmes exposés aux plus grands périls, où nos ennemis « se croyaient irrésistibles à cause de leur multitude, « tandis que nos alliés se flattaient que leur valeur ne « pouvait être dépassée, nous les vainquîmes les uns et « les autres, de la manière dont ceux-ci et ceux-là pou- « vaient être vaincus, et, l'ayant emporté dans toutes les « épreuves, le prix de la valeur nous fut d'abord décerné, « puis bientôt après l'empire de la mer, et cela, par le « consentement de tous les Grecs, et sans contestation « de la part de ceux qui cherchent à nous l'enlever au- « jourd'hui. Je ne méconnais pas, croyez-le bien, les « grands services que, dans ces circonstances, les Lacédé- « moniens ont rendus à la Grèce. Mais c'est encore là que « je trouve un nouveau sujet de louanges pour la répu-

Καλὰ μὲν οὖν καὶ ταῦτα, καὶ πρέποντα τοῖς περὶ τῆς ἡγεμονίας ἀμφισβητοῦσιν· ἀδελφὰ δὲ τῶν εἰρημένων, καὶ τοιαῦθ' οἷά περ εἰκὸς τοὺς ἐκ τοιούτων γεγονότας, οἱ πρὸς Δαρεῖον καὶ Ξέρξην πολεμήσαντες ἔπραξαν· μεγίστου γὰρ πολέμου συστάντος ἐκείνου, καὶ πλείστων κινδύνων εἰς τὸν αὐτὸν χρόνον συμπεσόντων, καὶ τῶν μὲν πολεμίων ἀνυποστάτων οἰομένων εἶναι διὰ τὸ πλῆθος, τῶν δὲ συμμάχων ἀνυπέρβλητον ἡγουμένων ἔχειν τὴν ἀρετήν, ἀμ|φοτέρων κρατήσαντες ὡς ἑκατέρων προσῆκεν, καὶ πρὸς ἅπαντας τοὺς κινδύνους διενεγκόντες, εὐθὺς μὲν τῶν ἀριστείων ἠξιώθησαν, οὐ πολὺ δ' ὕστερον τὴν ἀρχὴν τῆς θαλάττης ἔλαβον, δόντων μὲν τῶν ἄλλων Ἑλλήνων, οὐκ ἀμφισβητούντων δὲ τῶν νῦν ἡμᾶς ἀφαιρεῖσθαι ζητούντων. Καὶ μηδεὶς οἰέσθω μ' ἀγνοεῖν ὅτι καὶ Λακεδαιμόνιοι περὶ τοὺς καιροὺς τούτους πολλῶν ἀγαθῶν αἴτιοι N° 71, Bkk. P. 26, Moust.

« blique, qui, ayant affaire à de pareils rivaux a su si « bien les surpasser.

« Mais parlons un peu plus longuement de ces deux « villes; je ne veux pas qu'il n'en soit question qu'en « passant; car il faut que vous ayez présent à l'esprit le « double souvenir de la valeur de nos ancêtres et de leur « haine contre les barbares. Je sais pourtant qu'il est « difficile, quand on vient le dernier, de reprendre un sujet « dont d'autres se sont déjà emparés depuis longtemps, « et que les plus éloquents de nos citoyens ont traité « dans les discours prononcés aux funérailles de ceux « qui ont reçu une sépulture publique. Les plus grands « traits ont nécessairement été pris et on n'a laissé que « peu de chose. Cependant ce faible reste, puisqu'il peut « être utile à nos desseins, ne craignons pas d'en faire « usage.

« Croyons qu'ils ont été la cause des plus brillantes « prospérités, et qu'ils doivent être l'objet des plus ma-

τοῖς Ἕλλησι κατέστησαν· ἀλλὰ διὰ τοῦτο καὶ μᾶλλον ἐπαινεῖν ἔχω τὴν πόλιν, ὅτι τοιούτων ἀνταγωνιστῶν τυχοῦσα τοσοῦτον αὐτῶν διήνεγκεν.

Βούλομαι δ' ὀλίγῳ μακρότερα περὶ τοῖν πολέοιν εἰπεῖν καὶ μὴ ταχὺ λίαν παραδραμεῖν, ἵν' ἀμφοτέρων ἡμῖν ὑπόμνημα γένηται, τῆς τε τῶν
N° 74, Bkk. προγόνων ἀρετῆς καὶ τῆς πρὸς τοὺς βαρβάρους ἔχθρας. Καίτοι μ' οὐ λέληθεν ὅτι χαλεπόν ἐστιν ὕστατον ἐπελθόντα λέγειν περὶ πραγμάτων πάλαι προκατειλημμένων, καὶ περὶ ὧν οἱ μάλιστα δυνηθέντες τῶν πολιτῶν εἰπεῖν ἐπὶ τοῖς δημοσίᾳ θαπτομένοις πολλάκις εἰρήκασιν· ἀνάγκη γὰρ τὰ μὲν μέγιστ' αὐτῶν ἤδη κατακεχρῆσθαι, μικρὰ δέ τινα παραλελεῖφθαι. Ὅμως δ' ἐκ τῶν ὑπολοίπων, ἐπειδὴ συμφέρει τοῖς πράγμασιν, οὐκ ὀκνητέον μνησθῆναι περὶ αὐτῶν.

Πλείστων μὲν οὖν ἀγαθῶν αἰτίους καὶ μεγίστων ἐπαίνων ἀξίους ἡγοῦ-

« gnifiques éloges, ces hommes qui ont exposé leur vie « pour le salut de la Grèce. Cependant il ne serait pas « juste d'oublier les personnages illustres qui ont existé « avant cette guerre des Perses, et qui ont exercé le pou- « voir dans l'une et l'autre ville. Car ce sont eux qui ont « formé les générations suivantes, qui les ont guidées dans « la route de la vertu, et qui ont préparé pour les bar- « bares de redoutables adversaires. Ils n'avaient pas cou- « tume, insouciants des intérêts de l'État, de disposer du « bien du public comme de leur fortune particulière, et « d'en prendre aussi peu de soin qu'on fait de celle des « étrangers. Ils en avaient, au contraire, le soin qu'on a « de son propre bien, et s'abstenaient d'y porter les « mains comme à la chose d'autrui. Ce n'était pas à l'ar- « gent qu'ils mesuraient le bonheur; mais celui-là passait « pour posséder les richesses les plus solides et les plus « brillantes, qui se conduisait de manière à se faire à lui- « même la meilleure réputation, et à laisser à ses enfants

μαι γεγενῆσθαι τοὺς | τοῖς σώμασιν ὑπὲρ τῆς Ἑλλάδος προκινδυνεύ- P. 27, Moust.
σαντας· οὐ μὴν οὐδὲ τῶν πρὸ τοῦ πολέμου τούτου γενομένων καὶ δυ-ναστευσάντων ἐν ἑκατέρᾳ τοῖν πολέοιν δίκαιον ἀμνημονεῖν· ἐκεῖνοι γὰρ ἦσαν οἱ προασκήσαντες τοὺς ἐπιγιγνομένους καὶ τὰ πλήθη προτρέψαντες ἐπ' ἀρετὴν καὶ χαλεποὺς ἀνταγωνιστὰς τοῖς βαρβάροις ποιήσαν-
τες. Οὐ γὰρ ὠλιγώρουν τῶν κοινῶν, οὐδ' ἀπέλαυον μὲν ὡς ἰδίων, ἠμέ- N° 76, Bkk.
λουν δ' ὡς ἀλλοτρίων, ἀλλ' ἐκήδοντο μὲν ὡς οἰκείων, ἀπείχοντο δ' ὥσπερ χρὴ τῶν μηδὲν προσηκόντων· οὐδὲ πρὸς ἀργύριον τὴν εὐδαιμονίαν ἔκρινον, ἀλλ' οὗτος ἐδόκει πλοῦτον ἀσφαλέστατον κεκτῆσθαι καὶ κάλλιστον, ὅστις αὐτὰ τυγχάνοι πράττων ἐξ ὧν αὐτός τε μέλλοι μάλιστ' εὐδοκιμήσειν καὶ τοῖς παισὶ μεγίστην δόξαν καταλείψειν. Οὐδὲ τὰς θρασύτητας τὰς ἀλλήλων ἐζήλουν, οὐδὲ τὰς τόλμας τὰς αὐτῶν

« la plus grande considération. On ne les voyait pas « chacun envier leur impudence aux autres, ou s'exercer « eux-mêmes à l'insolence; mais ils regardaient comme « un plus grand mal de mériter parmi leurs concitoyens « un nom infâme, que d'affronter pour la patrie une mort « glorieuse. Ils étaient bien plus délicats pour l'honneur « de la république qu'aucun particulier ne l'est aujour- « d'hui pour le sien propre. La raison en est qu'ils ap- « portaient tous leurs soins à se donner des lois bien « faites, non pas tant en ce qui regarde les intérêts qu'en « ce qui touche les mœurs et les habitudes; ils savaient « bien que, pour des hommes vertueux, il n'est pas besoin « de beaucoup de prescriptions, mais c'est assez de quel- « ques conventions avec lesquelles ils s'entendent aisé- « ment sur les affaires privées comme sur les publiques. « Quant à leur manière de se conduire en politique, s'ils « avaient entre eux des rivalités, ce n'était pas à qui dé- « truirait ses compétiteurs pour dominer le reste des

ἤσκουν, ἀλλὰ δεινότερον μὲν ἐνόμιζον εἶναι κακῶς ὑπὸ τῶν ϖολιτῶν ἀκούειν ἢ καλῶς ὑπὲρ τῆς ϖόλεως ἀποθνήσκειν, μᾶλλον δ' ᾐσχύνοντ' ἐπὶ τοῖς κοινοῖς ἁμαρτήμασιν ἢ νῦν ἐπὶ τοῖς ἰδίοις τοῖς σφετέροις αὑτῶν.
N° 78, Bkk. *Τούτων δ' ἦν αἴτιον ὅτι τοὺς νόμους ἐσκόπουν ὅπως ἀκριβῶς καὶ καλῶς ἕξουσιν, οὐχ οὕτω τοὺς ϖερὶ τῶν ἰδίων συμβολαίων ὡς τοὺς ϖερὶ τῶν καθ' ἑκάστην τὴν ἡμέραν ἐτιτηδευμάτων· ἠπίσταντο γὰρ ὅτι τοῖς κα-*
P. 28, Moust. *λοῖς | κἀγαθοῖς τῶν ἀνθρώπων οὐδὲν δεήσει ϖολλῶν γραμμάτων, ἀλλ' ἀπ' ὀλίγων συνθημάτων ῥᾳδίως καὶ ϖερὶ τῶν ἰδίων καὶ ϖερὶ τῶν κοινῶν ὁμονοήσουσιν. Οὕτω δὲ ϖολιτικῶς εἶχον, ὥστε καὶ τὰς στάσεις ἐποιοῦντο ϖρὸς ἀλλήλους οὐχ ὁπότεροι τοὺς ἑτέρους ἀπολέσαντες τῶν λοιπῶν ἄρξουσιν, ἀλλ' ὁπότεροι φθήσονται τὴν ϖόλιν ἀγαθόν τι ϖοιήσαντες· καὶ τὰς ἑταιρείας συνῆγον οὐχ ὑπὲρ τῶν ἰδίᾳ συμφερόντων,*

« citoyens, mais à qui arriverait le premier par son zèle « à rendre quelque service à la patrie; et, quand ils for- « maient des associations, ce n'était pas pour leurs inté- « rêts privés, mais pour le bien général. C'est dans le « même esprit qu'ils étaient toujours prêts à servir les « Grecs, et non à les outrager; ils voulaient bien être « leurs patrons, non leurs tyrans, porter le titre de chefs, « non de maîtres, recevoir le nom de libérateurs et non « d'oppresseurs; leur ambition était de gagner des villes « par des bienfaits et non de les réduire par la force. Ils « attachaient plus de valeur à une simple parole qu'on « ne fait aujourd'hui aux serments; ils obéissaient à une « convention comme à une nécessité. Moins orgueilleux de « leur puissance que jaloux de l'exercer avec modération, « ils avaient pour les plus faibles la même modération « qu'ils eussent voulu trouver dans de plus puissants; ils re- « gardaient leurs républiques à chacun comme des villes « particulières, et la Grèce comme une patrie commune.

ἀλλ' ἐπὶ τῇ τοῦ πλήθους ὠφελείᾳ. Τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον καὶ τὰ τῶν ἄλλων διῴκουν, θεραπεύοντες ἀλλ' οὐχ ὑβρίζοντες τοὺς Ἕλληνας, καὶ στρατηγεῖν οἰόμενοι δεῖν ἀλλὰ μὴ τυραννεῖν αὐτῶν, καὶ μᾶλλον ἐπιθυμοῦντες ἡγεμόνες ἢ δεσπόται προσαγορεύεσθαι καὶ σωτῆρες ἀλλὰ μὴ λυμεῶνες ἀποκαλεῖσθαι, τῷ ποιεῖν εὖ προσαγόμενοι τὰς πόλεις, ἀλλ' οὐ βίᾳ καταστρεφόμενοι, πιστοτέροις μὲν τοῖς λόγοις ἢ νῦν τοῖς ὅρκοις χρώμενοι, ταῖς δὲ συνθήκαις ὥσπερ ἀνάγκαις ἐμμένειν ἀξιοῦντες, οὐχ οὕτως ἐπὶ ταῖς δυναστείαις μέγα φρονοῦντες, ὡς ἐπὶ τῷ σωφρόνως ζῆν φιλοτιμούμενοι, τὴν αὐτὴν ἀξιοῦντες γνώμην ἔχειν πρὸς τοὺς ἥττους ἥνπερ τοὺς κρείττους πρὸς σφᾶς αὐτούς, ἴδια μὲν ἄστη τὰς αὐτῶν πόλεις ἡγούμενοι, κοινὴν δὲ πατρίδα τὴν Ἑλλάδα νομίζοντες εἶναι. N° 80, Bkk.

« C'est avec de tels sentiments, c'est en élevant les « jeunes gens dans de pareilles habitudes, qu'ils produi- « sirent ces illustres défenseurs de la Grèce attaquée par « les peuples d'Asie, que ni les poëtes ni les orateurs « n'ont jamais pu louer d'une manière qui fût digne de « leurs exploits. Je leur pardonne de n'y avoir pas réussi, « car il n'est pas moins difficile de louer les hommes qui « surpassent de bien loin les autres par leur vertu que « ceux qui ne se sont fait aucun titre. D'un côté, c'est « le sujet qui manque; de l'autre, ce sont les paroles. « En pourrait-on trouver, en effet, qui pussent être à la « hauteur du mérite de pareils hommes, bien supérieurs « à ceux qui ont fait la guerre de Troie? Ceux-ci consu- « mèrent dix ans au siége d'une seule ville; ceux-là, en « peu de temps, ont détruit les forces combinées de toute « l'Asie; et non-seulement ils ont sauvé leurs patries, mais « encore ils ont délivré la Grèce entière. Quels travaux, « quelles fatigues, quels dangers n'eussent pas acceptés

N° 82, Bkk. Τοιαύταις διανοίαις χρώμενοι, καὶ τοὺς νεωτέρους ἐν τοῖς τοιούτοις
P. 29, Moust. ἤθεσι παιδεύοντες, οὕτως ἄνδρας ἀγαθοὺς ἀπέδειξαν | τοὺς πολεμήσαντας πρὸς τοὺς ἐκ τῆς Ἀσίας, ὥστε μηδένα πώποτε δυνηθῆναι περὶ αὐτῶν μήτε τῶν ποιητῶν μήτε τῶν σοφιστῶν ἀξίως τῶν ἐκείνοις πεπραγμένων εἰπεῖν. Καὶ πολλὴν αὐτοῖς ἔχω συγγνώμην· ὁμοίως γάρ ἐστι χαλεπὸν ἐπαινεῖν τοὺς ὑπερβεβληκότας τὰς τῶν ἄλλων ἀρετὰς ὥσπερ τοὺς μηδὲν ἀγαθὸν πεποιηκότας· τοῖς μὲν γὰρ οὐχ ὕπεισι πράξεις, πρὸς δὲ τοὺς οὐκ εἰσὶν ἁρμόττοντες λόγοι. Πῶς γὰρ ἂν γένοιντο σύμμετροι τοιούτοις ἀνδράσιν, οἳ τοσοῦτον μὲν τῶν ἐπὶ Τροίαν στρατευσαμένων διήνεγκαν, ὅσον οἱ μὲν περὶ μίαν πόλιν ἔτη δέκα διέτριψαν, οἱ δὲ τὴν ἐξ ἁπάσης τῆς Ἀσίας δύναμιν ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ κατεπολέμησαν, οὐ μόνον δὲ τὰς αὐτῶν πατρίδας διέσωσαν, ἀλλὰ καὶ τὴν Ἑλλάδα σύμπασαν ἠλευθέρωσαν; Ποίων δ' ἂν ἔργων ἢ πόνων ἢ κινδύ-

« pour vivre avec honneur ceux qui, pour mériter la « gloire que devait leur donner la mort, se sont si bien « déterminés à périr? Je croirais que quelqu'un des dieux « leur a suscité cette guerre par admiration pour leur « vertu, craignant sans doute que de tels hommes ne « restassent inaperçus dans le monde ou ne mourussent « sans gloire, et voulant qu'ils méritassent les mêmes « honneurs que les fils des immortels appelés demi-dieux. « Ils ont laissé la nature prendre ses droits sur le corps « de ces braves, mais ils ont rendu immortel le souvenir « de leur vertu.

« Nos pères et les Lacédémoniens ont toujours été en « lutte; mais ils n'avaient alors d'autre rivalité que celle « des grandes actions, se regardant, non pas comme des « ennemis, mais comme des émules. Ils n'allaient pas, « pour assujettir la Grèce, servir le barbare; et, n'ayant « ensemble qu'une seule pensée, le salut commun du « pays, c'était la gloire d'en être l'auteur que chacun

νων ἀπέσΊησαν ὥσΊε ζῶντες εὐδοκιμεῖν, οἵτινες ὑπὲρ τῆς δόξης ἧς ἔμελλον τελευτήσαντες ἕξειν οὕτως ἑτοίμως ἤθελον ἀποθνήσκειν; Οἶμαι Nº 84, Bkk. *δὲ καὶ τὸν πόλεμον θεῶν τινὰ συναγαγεῖν ἀγασθέντα τὴν ἀρετὴν αὐτῶν, ἵνα μὴ τοιοῦτοι γενόμενοι τὴν φύσιν διαλάθοιεν μηδ' ἀκλεῶς τὸν βίον τελευτήσαιεν, ἀλλὰ τῶν αὐτῶν τοῖς ἐκ τῶν θεῶν γεγονόσι καὶ καλουμένοις ἡμιθέοις ἀξιωθεῖεν· καὶ γὰρ ἐκείνων τὰ μὲν σώματα ταῖς τῆς φύσεως ἀνάγκαις ἀπέδοσαν, τῆς δ' ἀρετῆς ἀθάνατον τὴν μνήμην ἐποίησαν.*

Ἀεὶ μὲν οὖν | οἵ θ' ἡμέτεροι πρόγονοι καὶ Λακεδαιμόνιοι φιλοτίμως P. 30, Moust. *πρὸς ἀλλήλους εἶχον, οὐ μὴν ἀλλὰ περὶ καλλίσΊων ἐν ἐκείνοις τοῖς χρόνοις ἐφιλονίκησαν, οὐκ ἐχθροὺς ἀλλ' ἀνταγωνισΊὰς σφᾶς αὐτοὺς εἶναι νομίζοντες, οὐδ' ἐπὶ δουλείᾳ τῇ τῶν Ἑλλήνων τὸν βάρβαρον θεραπεύοντες, ἀλλὰ περὶ μὲν τῆς κοινῆς σωτηρίας ὁμονοοῦντες, ὁπότε-*

« des deux peuples disputait à l'autre. C'est ainsi qu'ils « montrèrent leur vertu d'abord dans l'expédition de « Darius. Quand elle fut descendue dans l'Attique, les « nôtres n'attendirent pas qu'on vînt les secourir, mais, « faisant leur affaire particulière d'une guerre qui re- « gardait tous les peuples, ils allèrent à la rencontre de « cette armée, qui insultait à la Grèce entière, réduits à « leurs propres forces, en petit nombre, contre tant de « milliers d'hommes, comme si la vie qu'ils exposaient « n'eût pas été à eux. Les Lacédémoniens, de leur côté, « n'eurent pas plutôt appris le péril de l'Attique, qu'ils « laissèrent tout pour courir à notre secours; et ils firent « autant de diligence que si leur propre pays eût été ra- « vagé. Voici qui montre quelle fut leur rapidité et leur « émulation : nos ancêtres, en un même jour, dit-on, ap- « prirent l'invasion des barbares, se trouvèrent pour la « défense sur la frontière du pays, combattirent, furent « victorieux, et dressèrent un trophée de leur victoire. Et

ροι δὲ ταύτης αἴτιοι γενήσονται, περὶ τούτου ποιούμενοι τὴν ἅμιλλαν. Ἐπεδείξαντο δὲ τὰς αὑτῶν ἀρετὰς πρῶτον μὲν ἐν τοῖς ὑπὸ Δαρείου
N° 86, Bkk. πεμφθεῖσιν. Ἀποβάντων γὰρ αὐτῶν εἰς τὴν Ἀττικὴν οἱ μὲν οὐ περιέμειναν τοὺς συμμάχους, ἀλλὰ τὸν κοινὸν πόλεμον ἴδιον ποιησάμενοι πρὸς τοὺς ἁπάσης τῆς Ἑλλάδος καταφρονήσαντας ἀπήντων τὴν οἰκείαν δύναμιν ἔχοντες, ὀλίγοι πρὸς πολλὰς μυριάδας ὥσπερ ἐν ἀλλοτρίαις ψυχαῖς μέλλοντες κινδυνεύειν· οἱ δ' οὐκ ἔφθασαν πυθόμενοι τὸν περὶ τὴν Ἀττικὴν πόλεμον, καὶ πάντων τῶν ἄλλων ἀμελήσαντες ἧκον ἡμῖν ἀμυνοῦντες, τοσαύτην ποιησάμενοι σπουδὴν ὅσην περ ἂν τῆς αὑτῶν χώρας πορθουμένης. Σημεῖον δὲ τοῦ τάχους καὶ τῆς ἁμίλλης· τοὺς μὲν γὰρ ἡμετέρους προγόνους φασὶ τῆς αὐτῆς ἡμέρας πυθέσθαι τε τὴν ἀπόβασιν τῶν βαρβάρων, καὶ βοηθήσαντας ἐπὶ τοὺς ὅρους τῆς χώρας, μάχῃ νικήσαντας τρόπαιον στῆσαι τῶν πολεμίων, τοὺς

« les Lacédémoniens, en trois jours et en trois nuits, fran-
« chirent douze cents stades en marchant sous les armes,
« tant ils mettaient d'empressement de part et d'autre,
« les uns à prendre leur part du danger, les autres à hâ-
« ter la bataille avant l'arrivée de tout secours.

« Vint ensuite la seconde invasion, que Xerxès con-
« duisait en personne, ayant quitté son palais pour se
« faire chef d'armée, et ayant rassemblé toutes les forces
« de l'Asie; personnage si extraordinaire, qu'on a eu beau
« exagérer en parlant de lui, on est resté encore au-
« dessous de la vérité; si excessif dans son orgueil, qu'il
« crut que c'était peu de chose de prétendre asservir la
« Grèce, et que, jaloux de laisser un monument qui
« l'élevât au-dessus de l'humanité, il s'évertua jusqu'à ce
« qu'il fût venu à bout d'une entreprise dont le monde
« entier a retenti, celle de faire naviguer son armée à
« travers la terre et de la faire marcher sur la mer, en
« jetant un pont sur le détroit d'Hellé et en perçant le

δ' ἐν τρισὶν ἡμέραις καὶ τοσαύταις νυξὶ διακόσια | καὶ χίλια σΊάδια διελθεῖν σΊρατοπέδῳ πορευομένους. Οὕτω σφόδρ' ἠπείχθησαν οἱ μὲν μετασχεῖν τῶν κινδύνων, οἱ δὲ φθῆναι συμβαλόντες πρὶν ἐλθεῖν τοὺς βοηθήσοντας. P. 31, Moust.

Μετὰ δὲ ταῦτα γενομένης τῆς ὕσΊερον σΊρατείας, ἣν αὐτὸς Ξέρξης ἤγαγεν, ἐκλιπὼν μὲν τὰ βασίλεια, σΊρατηγὸς δὲ καταστῆναι τολμήσας, ἅπαντας δὲ τοὺς ἐκ τῆς Ἀσίας συναγείρας· περὶ οὗ τίς οὐχ ὑπερβολὰς προθυμηθεὶς εἰπεῖν ἐλάτΊω τῶν ὑπαρχόντων εἴρηκεν; ὃς εἰς τοσοῦτον ἦλθεν ὑπερηφανίας, ὥσΊε μικρὸν μὲν ἡγησάμενος ἔργον εἶναι τὴν Ἑλλάδα χειρώσασθαι, βουληθεὶς δὲ τοιοῦτον μνημεῖον καταλιπεῖν ὃ μὴ τῆς ἀνθρωπίνης φύσεώς ἐσΊιν, οὐ πρότερον ἐπαύσατο πρὶν ἐξεῦρε καὶ συνηνάγκασεν ὃ πάντες θρυλοῦσιν, ὥσΊε τῷ σΊρατοπέδῳ πλεῦσαι μὲν διὰ τῆς ἠπείρου πεζεῦσαι δὲ διὰ τῆς θαλάτΊης, τὸν μὲν Ἑλλήσποντον ζεύξας, τὸν δ' N° 88, Bkk.

« mont Athos. C'est contre un homme qui avait des sen- « timents si orgueilleux, qui avait accompli des choses « si merveilleuses, qui était le maître de tant de peuples, « que ces défenseurs de la Grèce marchèrent tout droit, « se divisant le péril. Les Lacédémoniens se rendirent aux « Thermopyles au-devant de l'armée de terre : ils avaient « choisi mille d'entre eux, et s'étaient fait accompagner « d'un petit nombre d'alliés; leur but était de se porter « dans les gorges des montagnes pour empêcher l'ennemi « de s'avancer plus loin. Nos pères se dirigèrent sur Arte- « misium, et, montant soixante vaisseaux, ils présentèrent « la bataille à toute la flotte des ennemis. Cette hardiesse « leur était inspirée, non par leur mépris pour l'ennemi, « mais par un noble esprit de rivalité. Les Lacédémo- « niens enviaient à la république le combat de Marathon; « ils voulaient s'égaler à nous, et ne pas laisser deux fois « de suite à Athènes l'honneur du salut des Grecs. Nos « pères voulaient d'abord conserver la gloire qu'ils s'é- « taient acquise, et faire avouer à tous que leur premier

N° 90, Bkk. Ἄθω διορύξας. Πρὸς δὴ τὸν οὕτω μέγα Φρονήσαντα καὶ τηλικαῦτα δια-
πραξάμενον καὶ τοσούτων δεσπότην γενόμενον ἀπήντων διελόμενοι τὸν
κίνδυνον, Λακεδαιμόνιοι μὲν εἰς Θερμοπύλας πρὸς τὸ πεζόν, χιλίους
αὑτῶν ἐπιλέξαντες καὶ τῶν συμμάχων ὀλίγους παραλαβόντες, ὡς ἐν
τοῖς σ1ενοῖς κωλύσοντες αὐτοὺς περαιτέρω προελθεῖν, οἱ δ' ἡμέτεροι
πατέρες ἐπ' Ἀρτεμίσιον, ἑξήκοντα τριήρεις πληρώσαντες πρὸς ἅπαν τὸ
P. 32, Moust. τῶν | πολεμίων ναυτικόν. Ταῦτα δὲ ποιεῖν ἐτόλμων οὐχ οὕτω τῶν πο-
λεμίων καταφρονοῦντες ὡς πρὸς ἀλλήλους ἀγωνιῶντες, Λακεδαιμόνιοι
μὲν ζηλοῦντες τὴν πόλιν τῆς Μαραθῶνι μάχης, καὶ ζητοῦντες αὑτοὺς
ἐξισῶσαι, καὶ δεδιότες μὴ δὶς ἐφεξῆς ἡ πόλις ἡμῶν αἰτία γένηται τοῖς
Ἕλλησι τῆς σωτηρίας· οἱ δ' ἡμέτεροι μάλισ1α μὲν βουλόμενοι διαφυλά-
ξαι τὴν παροῦσαν δόξαν, καὶ πᾶσι ποιῆσαι Φανερὸν ὅτι καὶ τὸ πρότε-

« succès était bien l'œuvre de leur vertu, non de la « fortune; ils prétendaient aussi entraîner les Grecs à « combattre sur mer, en leur faisant voir que, dans les « batailles navales, comme dans les combats de terre, la « vertu peut l'emporter sur le nombre. Les uns et « les autres déployèrent une égale énergie, mais ils « n'eurent pas le même succès. Les Lacédémoniens pé- « rirent; et, victorieux par le cœur, pour ce qui est du « corps, ils succombèrent; car il n'est pas permis de « dire qu'ils furent vaincus, puisque pas un ne voulut « fuir. Les nôtres vainquirent l'avant-garde de la flotte « ennemie; puis, apprenant que les Perses étaient maî- « tres du passage, ils retournèrent chez eux, firent pour « la ville ce qu'il y avait à faire, et prirent ensuite des « résolutions par lesquelles, après tant de grandes choses « qu'ils avaient déjà faites, ils se montrèrent encore plus « grands dans les dernières épreuves. Tous les alliés « étaient découragés; les Péloponésiens s'occupaient de « murer l'isthme et de songer à leur salut particulier;

ρον δι' ἀρετὴν ἀλλ' οὐ διὰ τύχην ἐνίκησαν, ἔπειτα καὶ προσαγαγέσθαι τοὺς Ἕλληνας ἐπὶ τὸ διαναυμαχεῖν, ἐπιδείξαντες αὐτοῖς ὁμοίως ἐν τοῖς ναυτικοῖς κινδύνοις ὥσπερ ἐν τοῖς πεζοῖς τὴν ἀρετὴν τοῦ πλήθους περιγιγνομένην. Ἴσας δὲ τὰς τόλμας παρασχόντες οὐχ ὁμοίαις ἐχρήσαντο N° 92, Bkk. *ταῖς τύχαις, ἀλλ' οἱ μὲν διεφθάρησαν, καὶ ταῖς ψυχαῖς νικῶντες τοῖς σώμασιν ἀπεῖπον (οὐ γὰρ δὴ τοῦτό γε θέμις εἰπεῖν, ὡς ἡττήθησαν· οὐδεὶς γὰρ αὐτῶν φυγεῖν ἠξίωσεν)· οἱ δ' ἡμέτεροι τὰς μὲν πρόπλους ἐνίκησαν, ἐπειδὴ δ' ἤκουσαν τῆς παρόδου τοὺς πολεμίους κρατοῦντας, οἴκαδε καταπλεύσαντες, καὶ κατασκευάσαντες τὰ περὶ τὴν πόλιν, οὕτως ἐβουλεύσαντο περὶ τῶν λοιπῶν, ὥστε πολλῶν καὶ καλῶν αὐτοῖς προειργασμένων ἐν τοῖς τελευταίοις τῶν κινδύνων ἔτι πλέον διήνεγκαν. Ἀθύμως γὰρ ἁπάντων τῶν συμ|μάχων διακειμένων, καὶ Πελοποννησίων μὲν* P. 33. Moust.

« les autres cités s'étaient soumises aux Perses et com- « battaient avec eux, à l'exception de quelques-unes que « leur faiblesse avait fait oublier; douze cents trirèmes « s'avançaient, et une armée de terre innombrable était « près de fondre sur l'Attique. Ils n'avaient aucun espoir « de salut : abandonnés des alliés, trompés dans toutes « leurs espérances, quand il ne tenait qu'à eux, non- « seulement d'échapper à ces périls, mais d'accepter les « magnifiques récompenses que leur offrait le grand roi, « qui savait bien que, s'il pouvait s'assurer de la flotte « d'Athènes, il soumettrait le Péloponèse sans difficulté, « ils ne voulurent pas de ses présents, et le ressentiment « de la trahison des Grecs ne les entraîna point à se jeter « dans les bras des barbares. Ils se préparaient à com- « battre pour la liberté, et pardonnaient aux autres d'ac- « cepter l'asservissement; ils pensaient que les petites ci- « tés peuvent chercher leur salut à tout prix, mais que

διατειχιζόντων τὸν ἰσθμὸν καὶ ζητούντων ἰδίαν αὑτοῖς σωτηρίαν, τῶν δ' ἄλλων πόλεων ὑπὸ τοῖς βαρβάροις γεγενημένων καὶ συστρατευομένων ἐκείνοις, πλὴν εἴ τις διὰ μικρότητα παρημελήθη, προσπλεουσῶν δὲ τριήρων διακοσίων καὶ χιλίων καὶ πεζῆς στρατιᾶς ἀναριθμήτου μελλούσης εἰς τὴν Ἀττικὴν εἰσβάλλειν, οὐδεμιᾶς σωτηρίας αὐτοῖς ὑποφαινομένης, ἀλλ' ἔρημοι συμμάχων γεγενημένοι καὶ τῶν ἐλπίδων ἁπασῶν διη-
N° 94, Bkk. *μαρτηκότες, ἐξὸν αὐτοῖς μὴ μόνον τοὺς παρόντας κινδύνους διαφυγεῖν ἀλλὰ καὶ τιμὰς ἐξαιρέτους λαβεῖν, ἃς αὐτοῖς ἐδίδου βασιλεὺς ἡγούμενος, εἰ τὸ τῆς πόλεως προσλάβοι ναυτικόν, παραχρῆμα καὶ Πελοποννήσου κρατήσειν, οὐχ ὑπέμειναν τὰς παρ' ἐκείνου δωρεάς, οὐδ' ὀργισθέντες τοῖς Ἕλλησιν ὅτι προὐδόθησαν ἀσμένως ἐπὶ τὰς διαλλαγὰς τὰς πρὸς τοὺς βαρβάρους ὥρμησαν, ἀλλ' αὐτοὶ μὲν ὑπὲρ τῆς ἐλευθερίας πολεμεῖν παρεσκευάζοντο, τοῖς δ' ἄλλοις τὴν δουλείαν αἱρουμένοις συγγνώμην*

« celles qui prétendent à être les premières dans la Grèce « ne sont pas libres de se dérober aux périls; et que, si, « pour les hommes d'élite, une belle mort est préférable « à une vie honteuse, de même il vaut mieux, pour les « républiques illustres, disparaître du milieu des peuples « que de subir la servitude. Ils firent bien voir que telles « étaient leurs pensées; car, n'étant pas en mesure de « tenir tête à l'ennemi sur terre et sur mer à la fois, ils « prirent tout ce qu'il y avait d'hommes dans la ville et se « portèrent dans l'île voisine, afin de combattre la flotte « et l'armée des Perses l'une après l'autre. Mais où pour- « rait-on trouver une plus haute vertu, un plus grand « dévouement à la Grèce, que chez ceux qui, plutôt que « d'avoir à s'imputer l'asservissement des autres, sup- « portèrent de voir leur ville abandonnée, leur terri- « toire ravagé, leurs lieux sacrés en proie, leurs vais- « seaux brûlés, et le poids de la guerre tombant tout

εἶχον. Ἡγοῦντο γὰρ ταῖς μὲν ταπειναῖς τῶν πόλεων προσήκειν ἐκ παν-
τὸς τρόπου ζητεῖν τὴν σωτηρίαν, ταῖς δὲ προεστάναι τῆς Ἑλλάδος ἀξιού-
σαις οὐχ οἷόν τ' εἶναι διαφεύγειν τοὺς κινδύνους, ἀλλ' ὥσπερ τῶν ἀν-
δρῶν τοῖς καλοῖς κἀγαθοῖς αἱρετώτερόν ἐστι καλῶς ἀποθανεῖν ἢ | ζῆν P. 34, Moust.
αἰσχρῶς, οὕτω καὶ τῶν πόλεων ταῖς ὑπερεχούσαις λυσιτελεῖν ἐξ ἀν-
θρώπων ἀφανισθῆναι μᾶλλον ἢ δούλαις ὀφθῆναι γενομέναις. Δῆλον δ' ὅτι N° 96, Bkk.
ταῦτα διενοήθησαν· ἐπειδὴ γὰρ οὐχ οἷοί τ' ἦσαν πρὸς ἀμφοτέρας ἅμα
παρατάξασθαι τὰς δυνάμεις, παραλαβόντες ἅπαντα τὸν ὄχλον τὸν ἐκ
τῆς πόλεως εἰς τὴν ἐχομένην νῆσον ἐξέπλευσαν, ἵν' ἐν μέρει πρὸς
ἑκατέραν κινδυνεύσωσιν. Καίτοι πῶς ἂν ἐκείνων ἄνδρες ἀμείνους ἢ μᾶλ-
λον φιλέλληνες ὄντες ἐπιδειχθεῖεν, οἵτινες ἔτλησαν ἐπιδεῖν, ὥστε μὴ
τοῖς λοιποῖς αἴτιοι γενέσθαι τῆς δουλείας, ἐρήμην μὲν τὴν πόλιν γενο-
μένην, τὴν δὲ χώραν πορθουμένην, ἱερὰ δὲ συλώμενα καὶ νεὼς ἐμπι-

« entier sur leur patrie, et qui, non contents de cela « encore, ne craignirent pas de se présenter tout seuls « pour combattre douze cents trirèmes? On ne le leur « permit pas; la vertu de nos pères fit honte aux Péloponé- « siens; et, considérant que, si Athènes périssait d'abord, « ils ne pouvaient espérer de se sauver après elle, et « que, si elle réussissait, ils déshonoreraient leurs répu- « bliques, ils furent contraints de partager nos périls. « Je ne vois pas pourquoi je m'amuserais à décrire le « tumulte du combat, les cris, les appels, toutes ces « circonstances qui sont les mêmes dans toutes les ba- « tailles navales. Mais ce qu'il est de mon devoir de « dire, ce sont les titres particuliers que nous nous sommes « faits alors à la prééminence, et qui s'accordent si bien « avec ceux que j'ai déjà fait valoir. On peut juger de « la supériorité d'Athènes au temps qu'elle était entière, « quand on la voit, dans sa ruine même, fournir encore « à elle seule, pour le combat qui décidait du sort de

πραμένους, ἅπαντα δὲ τὸν ϖόλεμον ϖερὶ τὴν ϖατρίδα τὴν αὑτῶν γιγνό-
N° 97, Bkk. *μενον; Οὐδὲ ταῦτ' ἀπέχρησεν αὐτοῖς, ἀλλὰ ϖρὸς χιλίας καὶ διακοσίας*
τριήρεις μόνοι διαναυμαχεῖν ἐμέλλησαν. Οὐ μὴν εἰάθησαν· καταισχυν-
θέντες γὰρ Πελοποννήσιοι τὴν ἀρετὴν αὐτῶν, καὶ νομίσαντες ϖροδια-
φθαρέντων μὲν τῶν ἡμετέρων οὐδ' αὐτοὶ σωθήσεσθαι, κατορθωσάντων
δ' εἰς ἀτιμίαν τὰς αὑτῶν ϖόλεις καταστήσειν, ἠναγκάσθησαν μετασχεῖν
τῶν κινδύνων. Καὶ τοὺς μὲν θορύβους τοὺς ἐν τῷ ϖράγματι γενομένους
P. 35, Moust. *καὶ τὰς κραυγὰς καὶ τὰς ϖαρακελεύσεις, ἃ κοινὰ | ϖάντων ἐστὶ τῶν*
ναυμαχούντων, οὐκ οἶδ' ὅ τι δεῖ λέγοντα διατρίβειν· ἃ δ' ἐστὶν ἴδια καὶ
τῆς ἡγεμονίας ἄξια καὶ τοῖς ϖροειρημένοις ὁμολογούμενα, ταῦτα δ' ἐμὸν
ἔργον ἐστὶν εἰπεῖν. Τοσοῦτον γὰρ ἡ ϖόλις ἡμῶν διέφερεν, ὅτ' ἦν ἀκέ-
ραιος, ὥστ' ἀνάστατος γενομένη ϖλείους μὲν συνεβάλετο τριήρεις εἰς
τὸν κίνδυνον τὸν ὑπὲρ τῆς Ἑλλάδος ἢ σύμπαντες οἱ ναυμαχήσαντες· οὐ-

« la Grèce, plus de trirèmes que toutes les autres villes « ensemble; et nous n'avons pas d'ennemi qui n'avoue « que c'est la victoire navale qui a fait le succès de la « guerre, et que cette victoire, c'est à la république « qu'on la doit. Mais, lorsqu'il s'agit d'une expédition « contre les barbares, qui donc en doit avoir le com- « mandement, sinon ceux qui se sont illustrés dans la « guerre par-dessus tous; qui plus d'une fois ont com- « battu seuls, et qui, dans les combats livrés en com- « mun, ont eu le prix du courage; qui ont abandonné « leur patrie pour le salut des autres; qui, dans les « temps antiques, ont donné l'existence à tant de villes, « et qui plus tard les ont préservées des plus tristes « calamités? Et combien n'aurions-nous pas à nous « plaindre, si, après avoir eu la plus grande part à la « peine, nous avions la moindre à l'honneur, et si ceux « qui se mettaient tous alors derrière nous prétendaient « nous obliger aujourd'hui à marcher après les autres! »

δεὶς δὲ πρὸς ἡμᾶς οὕτως ἔχει δυσμενῶς, ὅσʇις οὐκ ἂν ὁμολογήσειε διὰ μὲν τὴν ναυμαχίαν ἡμᾶς τῷ πολέμῳ κρατῆσαι, ταύτης δὲ τὴν πόλιν αἰτίαν γενέσθαι. Καίτοι μελλούσης σʇρατείας ἐπὶ τοὺς βαρβάρους Nº 99, Bkk. *ἔσεσθαι τίνας χρὴ τὴν ἡγεμονίαν μᾶλλον ἔχειν; οὐ τοὺς ἐν τῷ προτέρῳ πολέμῳ μάλισʇ' εὐδοκιμήσαντας, καὶ πολλάκις μὲν ἰδίᾳ προκινδυνεύσαντας, ἐν δὲ τοῖς κοινοῖς τῶν ἀγώνων ἀρισʇείων ἀξιωθέντας; οὐ τοὺς τὴν αὑτῶν ἐκλιπόντας ὑπὲρ τῆς τῶν ἄλλων σωτηρίας, καὶ τό τε παλαιὸν οἰκισʇὰς τῶν πλείσʇων πόλεων γενομένους, καὶ πάλιν αὐτὰς ἐκ τῶν μεγίσʇων συμφορῶν διασώσαντας; Πῶς δ' οὐκ ἂν δεινότατα πάθοιμεν, εἰ τῶν κακῶν πλεῖσʇον μέρος μετασχόντες ἐν ταῖς τιμαῖς ἔλαττον ἔχειν ἀξιωθεῖμεν, καὶ τότε προταχθέντες ὑπὲρ ἁπάντων νῦν ἑτέροις ἀκολουθεῖν ἀναγκασθεῖμεν;*

Ce qu'on vient de vous lire montre clairement qu'il serait juste de déférer le commandement à Athènes. Réfléchissez maintenant, et voyez si ces discours sont de nature à corrompre la jeunesse; s'ils n'inspirent pas plutôt la vertu et le dévouement à la patrie; si c'est là une œuvre punissable, ou si je ne mérite pas plutôt votre reconnaissance pour avoir si bien réussi à louer la ville, et nos pères, et leur vaillance dans ces jours de danger, que les orateurs qui avaient traité avant moi le même sujet ont fait disparaître tous leurs discours, dont ils étaient honteux, et que ceux qui passent aujourd'hui pour habiles n'osent pas s'y attaquer et déclarent ainsi la faiblesse de leur talent.

Cependant, malgré cet incontestable succès, il se présentera encore de ces gens incapables de rien imaginer et de rien dire de bon, mais exercés à censurer et à déprécier les productions des autres; ces gens-là

P. 36, Moust. Antid. N° 68, Bkk. | *Περὶ μὲν οὖν τῆς ἡγεμονίας, ὡς δικαίως ἂν εἴη τῆς πόλεως, ῥᾴδιον ἐκ τῶν εἰρημένων καταμαθεῖν. Ἐνθυμήθητε δὲ πρὸς ὑμᾶς αὐτοὺς, εἰ δοκῶ τοῖς λόγοις διαφθείρειν τοὺς νεωτέρους, ἀλλὰ μὴ προτρέπειν ἐπ' ἀρετὴν καὶ τοὺς ὑπὲρ τῆς πόλεως κινδύνους, ἢ δικαίως ἂν δοῦναι δίκην ὑπὲρ τῶν εἰρημένων, ἀλλ' οὐκ ἂν χάριν κομίσασθαι παρ' ὑμῶν τὴν μεγίστην, ὃς οὕτως ἐγκεκωμίακα τὴν πόλιν καὶ τοὺς προγόνους καὶ τοὺς κινδύνους τοὺς ἐν ἐκείνοις τοῖς χρόνοις γεγενημένους, ὥστε τούς τε πρότερον γράψαντας περὶ τὴν ὑπόθεσιν ταύτην ἅπαντας ἠφανικέναι τοὺς λόγους, αἰσχυνομένους ὑπὲρ τῶν εἰρημένων αὐτοῖς, τούς τε νῦν δοκοῦντας εἶναι δεινοὺς μὴ τολμᾷν ἔτι λέγειν περὶ τούτων, ἀλλὰ καταμέμφεσθαι τὴν δύναμιν τὴν σφετέραν αὐτῶν.*

Ἀλλ' ὅμως, τούτων οὕτως ἐχόντων, φανήσονταί τινες τῶν εὑρεῖν μὲν οὐδὲν οὐδ' εἰπεῖν ἄξιον λόγου δυναμένων, ἐπιτιμᾷν δὲ καὶ βασκαίνειν

viendront vous dire que cela est écrit agréablement, car ils ne voudront pas dire, bien; mais qu'il y a plus d'utilité et de valeur dans des discours où l'on critique les fautes de notre politique, que dans ces éloges de la conduite de nos pères, et qu'il vaut mieux donner de bons conseils sur ce qu'il y a à faire aujourd'hui que de nous conter l'histoire du passé. Eh bien, ils n'auront pas même ce prétexte; je ne m'occupe plus de défendre ce qu'on vient de vous lire, et je vais vous citer un morceau non moins considérable d'un autre discours, dans lequel on verra que je me suis beaucoup occupé de toutes ces idées. Je parle, dans le commencement du discours, de la paix que je désirais qu'on fît avec ceux de Chio, de Rhodes et de Byzance; je montre que l'intérêt de la république est de terminer la guerre, je m'élève contre cet empire qu'on usurpe sur la Grèce, contre la domination des mers, et je montre que ce

τὰ τῶν ἄλλων μεμελετηκότων, οἳ χαριέντως μὲν εἰρῆσθαι ταῦτα φήσουσι (τὸ γὰρ εὖ φθονήσουσιν εἰπεῖν), πολὺ μέντοι χρησιμωτέρους εἶναι τῶν λόγων καὶ κρείττους τοὺς ἐπιπλήττοντας τοῖς νῦν ἁμαρτανομένοις ἢ τοὺς τὰ πεπραγμένα πρότερον ἐπαινοῦντας, καὶ τοὺς ὑπὲρ ὧν δεῖ πράττειν συμβουλεύοντας ἢ τοὺς τὰ παλαιὰ τῶν ἔργων διεξιόντας. Ἵν' οὖν μηδὲ ταῦτ' | ἔχωσιν εἰπεῖν, ἀφέμενος τοῦ βοηθεῖν τοῖς εἰρημένοις πειράσομαι μέρος ἑτέρου λόγου τοσοῦτον, ὅσονπερ ἄρτι, διελθεῖν ὑμῖν, ἐν ᾧ φανήσομαι περὶ τούτων ἁπάντων πολλὴν ἐπιμέλειαν πεποιημένος. Ἔστι δὲ τὰ μὲν ἐν ἀρχῇ λεγόμενα περὶ τῆς εἰρήνης τῆς πρὸς Χίους καὶ Ῥοδίους καὶ Βυζαντίους, ἐπιδείξας δ' ὡς συμφέρει τῇ πόλει διαλύσασθαι τὸν πόλεμον, κατηγορῶ τῆς δυναστείας τῆς ἐν τοῖς Ἕλλησι καὶ τῆς ἀρχῆς τῆς κατὰ θάλατταν, ἀποφαίνων αὐτὴν οὐδὲν διαφέρουσαν οὔτε ταῖς πράξεσιν οὔτε τοῖς πάθεσι τῶν μοναρχιῶν· ἀναμιμνήσκω δὲ καὶ τὰ P. 37, Moust. N° 63, Bkk.

pouvoir des uns, cette servitude des autres, constituent une véritable tyrannie. Je rappelle les maux dans lesquels cette ambition a jeté Athènes et Lacédémone, et tous les autres. Après avoir traité ce sujet, déploré les malheurs de la Grèce et prié mes concitoyens de ne pas la laisser dans cette triste situation, à la fin du discours je les exhorte à prendre le parti de la justice, je critique les fautes qu'ils commettent, et je leur donne des conseils pour l'avenir. Commence à l'endroit où je traite ces idées, et lis encore ce passage :

« Je pense que cette assemblée ne doit pas se séparer « sans avoir non-seulement voté la paix, mais encore « pris des mesures pour la rendre solide. N'allons pas « faire selon notre habitude, nous donner quelques ins- « tants de répit pour nous rejeter dans les mêmes trou- « bles; il ne s'agit pas de chercher un relâche, mais un « remède complet à nos maux actuels. Or il n'y a pas

συμβάντα δι' αὐτὴν τῇ πόλει καὶ Λακεδαιμονίοις καὶ τοῖς ἄλλοις ἅπασι.
65, Bkk. Διαλεχθεὶς δὲ περὶ τούτων, καὶ τὰς τῆς Ἑλλάδος συμφορὰς ὀδυράμενος, καὶ τῇ πόλει παραινέσας ὡς χρὴ μὴ περιορᾶν αὐτὴν οὕτω πράττουσαν, ἐπὶ τελευτῆς ἐπί τε τὴν δικαιοσύνην παρακαλῶ καὶ τοῖς ἁμαρτανομένοις ἐπιπλήττω καὶ περὶ τῶν μελλόντων συμβουλεύω. Λαβὼν οὖν ἀρχὴν ταύτην ὅθεν διαλέγομαι περὶ αὐτῶν, ἀνάγνωθι καὶ τοῦτο τὸ μέρος αὐτοῖς.

Ἡγοῦμαι δὲ δεῖν ἡμᾶς οὐ μόνον ψηφισαμένους τὴν εἰρήνην ἐκ τῆς
P. 38, Moust. ἐκκλησίας ἀπελ|θεῖν, ἀλλὰ καὶ βουλευσαμένους ὅπως ἄξομεν αὐτήν, καὶ μὴ ποιήσομεν ὅπερ εἰώθαμεν, ὀλίγον χρόνον διαλιπόντες πάλιν εἰς
Symm. τὰς αὐτὰς καταστησόμεθα ταραχάς, μηδ' ἀναβολὴν ἀλλ' ἀπαλλαγὴν εὑ-
N° 26, Bkk. ρήσομέν τινα τῶν κακῶν τῶν παρόντων. Οὐδὲν δὲ τούτων οἷόν τ' ἐστὶ

« moyen d'arriver à ce résultat, si vous ne vous mettez « bien dans l'esprit qu'il y a plus d'avantage et de pro- « fit à rester tranquilles qu'à se livrer à une ambition in- « quiète; à suivre les règles de l'équité qu'à faire des « injustices; à s'occuper enfin de ses affaires qu'à con- « voiter les possessions d'autrui. Jamais aucun orateur n'a « osé vous tenir ce langage, eh bien, moi, c'est surtout « de ces considérations que je veux vous entretenir. Car « c'est dans ces maximes qu'est, selon moi, la condition « de notre bonheur, et non dans celles que nous met- « tons aujourd'hui en pratique. Quand on essaye de tenir « devant le peuple un langage en dehors de vos habi- « tudes, et qu'on se propose de changer votre manière « de voir, il faut absolument toucher à bien des points et « entrer dans de longs discours : on a tour à tour à « vous remettre les choses en mémoire, à blâmer, à « louer, à conseiller; et même avec tant d'efforts aura-t- « on encore bien de la peine à vous inspirer de meilleurs « sentiments. En voici la cause : c'est que tous les hommes

γενέσθαι πρότερον, πρὶν ἂν πεισθῆτε τὴν μὲν ἡσυχίαν ὠφελιμωτέραν καὶ κερδαλεωτέραν εἶναι τῆς πολυπραγμοσύνης, τὴν δὲ δικαιοσύνην τῆς ἀδικίας, τὴν δὲ τῶν ἰδίων ἐπιμέλειαν τῆς τῶν ἀλλοτρίων ἐπιθυμίας. Περὶ ὧν οὐδεὶς πώποτε τῶν ῥητόρων εἰπεῖν ἐν ὑμῖν ἐτόλμησεν· ἐγὼ δὲ περὶ αὐτῶν τούτων τοὺς πλείστους τῶν λόγων μέλλω ποιεῖσθαι πρὸς ὑμᾶς· ὁρῶ γὰρ τὴν εὐδαιμονίαν ἐν τούτοις ἐνοῦσαν, ἀλλ' οὐκ ἐν οἷς νῦν τυγχάνομεν πράττοντες. Ἀνάγκη δὲ τὸν ἔξω τῶν εἰθισμένων N° 27, Bkk.
ἐπιχειροῦντα δημηγορεῖν καὶ τὰς ὑμετέρας γνώμας μεταστῆσαι βουλόμενον πολλῶν πραγμάτων ἅψασθαι καὶ διὰ μακροτέρων τοὺς λόγους ποιήσασθαι, καὶ τὰ μὲν ἀναμνῆσαι, τῶν δὲ κατηγορῆσαι, τὰ δ' ἐπαινέσαι, περὶ δὲ τῶν συμβουλεῦσαι· μόλις γὰρ ἄν τις ὑμᾶς ἐξ ἁπάντων τούτων ἐπὶ τὸ βέλτιον φρονῆσαι δυνηθείη προαγαγεῖν. Ἔχει γὰρ οὐ-

« pensent bien à leur intérêt et veulent primer les « autres; mais ce qu'ils ne savent pas, c'est le moyen d'ar- « river à ce but; et ils ont là-dessus des opinions bien « différentes. Les uns en ont de sages et qui peuvent « les conduire au succès; les autres s'écartent absolu- « ment de leur intérêt et de leur but, et Athènes a eu « ce malheur, car voici où nous en sommes. Nous nous « sommes figuré qu'en tenant la mer avec beaucoup de « vaisseaux, en forçant les villes à nous payer des contri- « butions et à envoyer ici des députés, nous arriverions « à quelque bon résultat; c'est en quoi nous avons com- « mis une grave erreur. Car nous n'avons obtenu aucun « des avantages que nous espérions, mais, par là, nous « avons eu sur les bras beaucoup d'inimitiés, de guerres « et de dépenses. Et ce résultat n'est pas bien étonnant, « car autrefois déjà une ambition toute pareille nous a « fait courir les plus grands dangers, tandis qu'en fai- « sant profession de justice, en venant en aide aux op-

τως· ἐμοὶ δοκοῦσιν ἅπαντες μὲν ἐπιθυμεῖν τοῦ συμφέροντος καὶ τοῦ πλέον ἔχειν τῶν ἄλλων, οὐκ εἰδέναι δὲ τὰς πράξεις τὰς ἐπὶ ταῦτα
P. 39, Moust. φερούσας, ἀλλὰ ταῖς | δόξαις διαφέρειν ἀλλήλων· οἱ μὲν γὰρ ἔχειν ἐπιεικεῖς καὶ σΊοχάζεσθαι τοῦ δέοντος δυναμένας, οἱ δ' ὡς οἷόν τε πλεῖσΊον τοῦ συμφέροντος διαμαρτανούσας· ὅπερ καὶ τῇ πόλει συμβέ-
N° 29, Bkk. βηκεν. Ἡμεῖς γὰρ οἰόμεθα μέν, ἢν τὴν θάλατΊαν πλέωμεν πολλαῖς τριήρεσι καὶ βιαζώμεθα τὰς πόλεις συντάξεις διδόναι καὶ συνέδρους ἐνθάδε πέμπειν, διαπράξασθαί τι τῶν δεόντων· πλεῖσΊον δὲ διεψεύσμεθα τῆς ἀληθείας. Ὧν μὲν γὰρ ἠλπίζομεν, οὐδὲν ἀποβέβηκεν, ἔχθραι δ' ἡμῖν ἐξ αὐτῶν τούτων καὶ πόλεμοι καὶ δαπάναι μεγάλαι γεγόνασιν, εἰκότως· καὶ γὰρ τὸ πρότερον ἐκ μὲν τῆς τοιαύτης πολυπραγμοσύνης εἰς τοὺς ἐσχάτους κινδύνους κατέσΊημεν, ἐκ δὲ τοῦ δικαίαν τὴν πόλιν παρέχειν

« primés et en respectant les possessions d'autrui, nous « nous sommes vu décerner le commandement par le « libre consentement des Grecs. Mais voici trop long- « temps que nous leur témoignons un mépris irréfléchi « et téméraire; car il y a des hommes assez insensés « pour croire que l'injustice est blâmable sans doute, « mais profitable, et fort utile dans la pratique de tous « les jours; que la justice, au contraire, est une très- « belle chose, mais désavantageuse, qui peut nous ser- « vir à faire du bien aux autres, mais non à nous- « mêmes. Ils ne savent pas que, pour obtenir profit, « gloire, succès, enfin toute espèce de bonheur, il n'y « a pas de plus puissante méthode que la pratique de « la vertu dans toutes ses parties. Ce sont les qualités « de l'âme qui nous font acquérir tout autre avantage « dont nous pouvons avoir besoin; ceux qui négligent de « les cultiver ne s'aperçoivent pas qu'ils rejettent en « même temps ce qui mène à la sagesse et ce qui donne

καὶ βοηθεῖν τοῖς ἀδικουμένοις καὶ μὴ τῶν ἀλλοτρίων ἐπιθυμεῖν παρ' ἑκόντων τῶν Ἑλλήνων τὴν ἡγεμονίαν ἐλάβομεν· ὧν νῦν ἀλογίστως καὶ λίαν εἰκῇ πολὺν ἤδη χρόνον καταφρονοῦμεν. Εἰς τοῦτο γάρ τινες ἀνοίας N° 31, Bkk.
ἐληλύθασιν, ὥσθ' ὑπειλήφασι τὴν μὲν ἀδικίαν ἐπονείδιστον μὲν εἶναι, κερδαλέαν δὲ καὶ πρὸς τὸν βίον τὸν καθ' ἡμέραν συμφέρουσαν, τὴν δὲ δικαιοσύνην εὐδόκιμον μέν, ἀλυσιτελῆ δὲ καὶ μᾶλλον δυναμένην τοὺς ἄλλους ὠφελεῖν ἢ τοὺς ἔχοντας αὐτήν, κακῶς εἰδότες ὡς οὔτε πρὸς χρηματισμὸν οὔτε πρὸς δόξαν οὔτε πρὸς ἃ | δεῖ πράττειν οὐθ' ὅλως P. 40, Moust.
πρὸς εὐδαιμονίαν οὐδὲν ἂν συμβάλοιτο τηλικαύτην δύναμιν ὅσηνπερ ἀρετὴ καὶ τὰ μέρη ταύτης. Τοῖς γὰρ ἀγαθοῖς οἷς ἔχομεν ἐν τῇ ψυχῇ, τούτοις κτώμεθα καὶ τὰς ἄλλας ὠφελείας, ὧν δεόμενοι τυγχάνομεν, ὥσθ' οἱ τῆς αὑτῶν διανοίας ἀμελοῦντες λελήθασι σφᾶς αὐτοὺς ἅμα τοῦ

« le succès. Je m'étonne qu'on puisse s'imaginer que les « hommes qui pratiquent la piété et la justice, et qui « veulent y persévérer et ne s'en écarter jamais, verront « les pervers l'emporter sur eux; on devrait croire, au « contraire, que les dieux et que les hommes leur ac- « corderont plus de faveur qu'aux autres. Pour moi, je « suis convaincu qu'eux seuls ont le privilége des biens « vraiment désirables, et que les autres n'obtiennent que « ce qui n'est pas à souhaiter. Je vois ces partisans de « l'injustice, ces hommes qui ne connaissent pas de plus « grand bonheur que de s'emparer du bien d'autrui; ils « se laissent grossièrement tromper comme des animaux « à l'appât du piége; ils savourent la proie qu'ils ren- « contrent, mais un moment après ils sont perdus; au « lieu que les âmes fidèles à la piété et à la justice y « trouvent, dans la vie présente, la sécurité, et, pour toute « la suite des temps, de meilleures espérances. Si ce n'est « pas là le sort de tous absolument, c'est du moins la

τε φρονεῖν ἄμεινον καὶ τοῦ ϖράττειν βέλτιον ὀλιγωροῦντες. Θαυμάζω
δ' εἴ τις οἴεται τοὺς τὴν εὐσέβειαν καὶ τὴν δικαιοσύνην ἀσκοῦντας καρ-
τερεῖν καὶ μένειν ἐν τούτοις ἐλπίζοντας ἔλαττον ἕξειν τῶν ϖονηρῶν,
ἀλλ' οὐχ ἡγουμένους καὶ ϖαρὰ θεοῖς καὶ ϖαρ' ἀνθρώποις ϖλέον οἴσε-
σθαι τῶν ἄλλων. Ἐγὼ μὲν γὰρ ϖέπεισμαι τούτους μόνους ὧν δεῖ ϖλεο-
V 34. Bkk. νεκτεῖν, τοὺς δ' ἄλλους ὧν οὐ βέλτιόν ἐστιν. Ὁρῶ γὰρ τοὺς μὲν τὴν
ἀδικίαν ϖροτιμῶντας καὶ τὸ λαβεῖν τι τῶν ἀλλοτρίων μέγιστον ἀγαθὸν
νομίζοντας ὅμοια ϖάσχοντας τοῖς δελεαζομένοις τῶν ζώων, καὶ κατ'
ἀρχὰς μὲν ἀπολαύοντας ὧν ἂν λάβωσιν, ὀλίγῳ δ' ὕστερον ἐν τοῖς μεγί-
στοις κακοῖς ὄντας, τοὺς δὲ μετ' εὐσεβείας καὶ δικαιοσύνης ζῶντας ἔν τε
τοῖς ϖαροῦσι χρόνοις ἀσφαλῶς διάγοντας καὶ ϖερὶ τοῦ σύμπαντος αἰῶ-
νος ἡδίους τὰς ἐλπίδας ἔχοντας. Καὶ ταῦτ' εἰ μὴ κατὰ ϖάντων οὕτως
εἴθισται συμβαίνειν, ἀλλὰ τό γ' ὡς ἐπὶ τὸ ϖολὺ τοῦτον γίγνεται τὸν

« règle la plus ordinaire. Puis donc que nous ne pou« vons pas lire par avance dans l'avenir ce qui convien« drait à nos intérêts, le sage doit choisir la conduite « qui est le plus ordinairement profitable. Et il faut être « bien déraisonnable, quand on croit que l'équité est « une plus belle chose et plus agréable aux dieux que « l'injustice, pour s'imaginer que ceux qui la pratiquent « auront une vie plus triste que ceux qui préfèrent l'i« niquité.

« Il est facile de faire l'éloge de la vertu; je vou« drais qu'il fût aussi aisé de persuader à mes auditeurs « de la pratiquer; mais ici je crains de perdre mes pa« roles. Il y a longtemps que nous sommes gâtés par des « hommes qui ne savent que nous duper; ils méprisent le « peuple à ce point, que, lorsqu'ils veulent faire déclarer « la guerre à quelque ville et qu'ils ont reçu de l'argent « pour crier, ils viennent effrontément nous dire qu'il « faut imiter nos ancêtres, ne pas souffrir qu'on se rie de

τρόπον. Χρὴ δὲ τοὺς | εὖ Φρονοῦντας, ἐπειδὴ τὸ μέλλον ἀεὶ συνοίσειν οὐ καθορῶμεν, τὸ πολλάκις ὠφελοῦν, τοῦτο Φαίνεσθαι προαιρουμένους. Πάντων δ' ἀλογώτατον πεπόνθασιν ὅσοι κάλλιον μὲν ἐπιτήδευμα νομίζουσιν εἶναι καὶ θεοφιλέστερον τὴν δικαιοσύνην τῆς ἀδικίας, χεῖρον δ' οἴονται βιώσεσθαι τοὺς ταύτῃ χρωμένους τῶν τὴν πονηρίαν προῃρημένων. P. 41, Moust.

Ἐβουλόμην δ' ἄν, ὥσπερ πρόχειρόν ἐστιν ἐπαινέσαι τὴν ἀρετήν, οὕτω ῥᾴδιον εἶναι πεῖσαι τοὺς ἀκούοντας ἀσκεῖν αὐτήν· νῦν δὲ δέδοικα μὴ μάτην τὰ τοιαῦτα λέγωμεν. Διεφθάρμεθα γὰρ πολὺν ἤδη χρόνον ὑπ' ἀνθρώπων οὐδὲν ἀλλ' ἢ Φενακίζειν ἡμᾶς δυναμένων, οἳ τοσοῦτον τοῦ πλήθους καταπεφρονήκασιν ὥσθ' ὁπόταν βουληθῶσι πόλεμον πρός τινας ἐξενεγκεῖν, αὐτοὶ χρήματα λαμβάνοντες λέγειν τολμῶσιν ὡς χρὴ τοὺς προγόνους μιμεῖσθαι, καὶ μὴ περιορᾶν ἡμᾶς αὐτοὺς καταγελωμέ- N° 36, Bkk.

« nous, ni permettre de naviguer sur la mer à ceux qui « refusent de nous payer tribut. Je leur demanderai quelles « sont les générations antérieures qu'ils veulent nous faire « prendre pour modèles? Parle-t-on de ceux qui ont fait « les guerres médiques, ou de ceux qui ont conduit le gou- « vernement avant la guerre de Décélie? S'il s'agit de ces « derniers, on ne nous conseille rien moins que de nous « exposer à être réduits en esclavage. S'il s'agit de ceux « qui ont vaincu les barbares à Marathon, ou de ceux « qui sont venus avant eux, alors il faut être bien im- « prudent pour louer ceux qui gouvernaient en ce temps- « là, quand on nous conseille tout le contraire de ce « qu'ils ont fait, et qu'on nous pousse aux fautes les plus « déplorables. Ici, je me demande si je dois dire la vé- « rité, comme j'ai fait pour tout le reste, ou si je dois « me taire, dans la crainte d'éprouver votre courroux : « je pense que le mieux serait de parler; mais je vois « que vous en voulez plus à ceux qui vous signalent le

νους, μηδὲ τὴν θάλατταν ϖλέοντας τοὺς μὴ τὰς συντάξεις ἐθέλοντας
N° 37, Bkk. *ἡμῖν ὑποτελεῖν. Ἡδέως ἂν οὖν αὐτῶν ϖυθοίμην, τίσιν ἡμᾶς τῶν ϖρο-*
γεγενημένων κελεύουσιν ὁμοίους γίγνεσθαι, ϖότερον τοῖς ϖερὶ τὰ
Περσικὰ γενομένοις, ἢ τοῖς ϖρὸ τοῦ ϖολέμου τοῦ δεκελεικοῦ τὴν ϖόλιν
διοικήσασιν· εἰ μὲν γὰρ τούτοις, οὐδὲν ἄλλ' ἢ συμβουλεύουσιν ἡμῖν
ϖάλιν ϖερὶ ἀνδραποδισμοῦ κινδυνεύειν· εἰ δὲ τοῖς ἐν Μαραθῶνι τοὺς
P. 42, Moust. *βαρβάρους νικήσασι καὶ τοῖς ϖρὸ | τούτων γενομένοις, ϖῶς οὐ ϖάντων*
ἀναισχυντότατοι τυγχάνουσιν ὄντες, εἰ τοὺς τότε ϖολιτευομένους ἐπαι-
νοῦντες τἀναντία ϖράττειν ἐκείνοις ϖείθουσιν ἡμᾶς, καὶ τοιαῦτ' ἐξα-
μαρτάνειν ϖερὶ ὧν ἀπορῶ τί ϖοιήσω, ϖότερα χρήσωμαι ταῖς ἀληθείαις
ὥσπερ ϖερὶ τῶν ἄλλων, ἢ κατασιωπήσω, δείσας τὴν ϖρὸς ὑμᾶς ἀπέ-
χθειαν; Δοκεῖ μὲν γάρ μοι βέλτιον εἶναι διαλεχθῆναι ϖερὶ αὐτῶν, ὁρῶ
δ' ὑμᾶς χαλεπώτερον διατιθεμένους ϖρὸς τοὺς ἐπιτιμῶντας ἢ ϖρὸς τοὺς

« mal qu'à ceux qui le causent. Cependant je rougirais, « si j'avais l'air occupé de ma considération personnelle « plus que du salut de la république. Mon devoir et « celui de tous les citoyens qui prennent à cœur les in- « térêts de l'état est de faire entendre, non pas les plus « agréables, mais les plus utiles paroles. Quant à vous, « il faut bien vous persuader, d'abord, que, si, pour les « maladies du corps, les médecins ont inventé beaucoup « de remèdes et de toutes sortes, il n'y a, pour les âmes « malades et pleines de mauvaises passions, d'autre re- « mède que le reproche hardiment appliqué aux fautes. « Ensuite, que, si on supporte bien les brûlures et les « incisions que pratiquent les médecins pour guérir « des douleurs plus grandes, il est absurde de reje- « ter les avis avant de s'être bien convaincu qu'ils ne « peuvent être d'aucune utilité à ceux à qui ils s'adres- « sent.

« Pourquoi ce début? C'est que je ne veux plus rien

αἰτίους τῶν κακῶν γεγενημένους. Οὐ μὴν ἀλλ' αἰσχυνθείην ἄν, εἰ φα- N° 39, Bkk. νείην μᾶλλον φροντίζων τῆς ἐμαυτοῦ δόξης ἢ τῆς κοινῆς σωτηρίας. Ἐμὸν μὲν οὖν ἔργον ἐσ7ί, καὶ τῶν ἄλλων τῶν κηδομένων τῆς πόλεως, προαιρεῖσθαι τῶν λόγων μὴ τοὺς ἡδίσ7ους, ἀλλὰ τοὺς ὠφελιμωτάτους· ὑμᾶς δὲ χρὴ πρῶτον μὲν τοῦτο γιγνώσκειν, ὅτι τῶν μὲν περὶ τὸ σῶμα νοσημάτων πολλαὶ θεραπεῖαι καὶ παντοδαπαὶ τοῖς ἰατροῖς εὕρηνται, ταῖς δὲ ψυχαῖς ταῖς νοσούσαις καὶ γεμούσαις πονηρῶν ἐπιθυμιῶν οὐδέν ἐσ7ιν ἄλλο φάρμακον πλὴν λόγος ὁ τολμῶν τοῖς ἁμαρτανομένοις ἐπι- πλήτ7ειν· ἔπειθ' ὅτι καταγέλασ7όν ἐσ7ι τὰς μὲν καύσεις καὶ τὰς τομὰς τῶν ἰατρῶν ὑπομένειν, ἵνα πλειόνων ἀλγηδόνων ἀπαλλαγῶμεν, τοὺς δὲ λόγους ἀποδοκιμάζειν πρὶν εἰδέναι σαφῶς εἰ τοιαύτην ἔχουσι | τὴν P. 43, Moust. δύναμιν ὥσ7' ὠφελῆσαι τοὺς ἀκούοντας.

Τούτου δ' ἕνεκα ταῦτα προεῖπον, ὅτι περὶ τῶν λοιπῶν οὐδὲν ὑπο-

« cacher ni rien ménager, mais m'expliquer avec vous « en toute franchise. Si un étranger, qui ne se serait pas « encore gâté dans notre commerce, tombait tout à coup « au milieu des événements qui se passent ici, de quelle « folie ou de quelle manie ne nous croirait-il pas pos- « sédés? Nous sommes tout fiers des exploits de nos an- « cêtres, nous ne pouvons assez glorifier la république « des événements qui ont été accomplis dans ce temps, « et nous ne faisons rien de pareil, nous faisons tout le « contraire. Eux, dans l'intérêt des Grecs, ont fait aux « barbares une guerre continuelle, et nous, nous rap- « pelons ceux qui vivaient aux dépens de la terre d'Asie, « et nous les en arrachons pour les mener faire la guerre « aux Grecs. C'est en affranchissant les villes grecques « et en les secourant qu'ils ont mérité la suprématie; « nous, quand nous asservissons les peuples et que nous « faisons précisément le contraire de nos aïeux, nous « trouvons mauvais qu'on ne nous rende plus les mêmes

σΊειλάμενος, ἀλλὰ παντάπασιν ἀνειμένως μέλλω τοὺς λόγους ποιεῖσθαι πρὸς ὑμᾶς. Τίς γὰρ ἂν ἄλλοθεν ἐπελθὼν καὶ μήπω συνδιεφθαρμένος ἡμῖν, ἀλλ' ἐξαίφνης ἐπισΊὰς τοῖς γιγνομένοις, οὐκ ἂν μαίνεσθαι καὶ παραφρονεῖν ἡμᾶς νομίσειεν; οἳ φιλοτιμούμεθα μὲν ἐπὶ τοῖς τῶν προγόνων ἔργοις καὶ τὴν πόλιν ἐκ τῶν τότε πραχθέντων ἐγκωμιάζειν ἔχο-
N° 42, Bkk. *μεν, οὐδὲν δὲ τῶν αὐτῶν ἐκείνοις πράτΊομεν, ἀλλὰ πᾶν τοὐναντίον. Οἱ μὲν γὰρ ὑπὲρ τῶν Ἑλλήνων τοῖς βαρβάροις πολεμοῦντες διετέλεσαν, ἡμεῖς δὲ τοὺς ἐκ τῆς Ἀσίας τὸν βίον ποριζομένους ἐκεῖθεν ἀνασΊήσαντες ἐπὶ τοὺς Ἕλληνας ἠγάγομεν· κἀκεῖνοι μὲν ἐλευθεροῦντες τὰς πόλεις τὰς ἑλληνίδας καὶ βοηθοῦντες αὐταῖς τῆς ἡγεμονίας ἠξιώθησαν, ἡμεῖς δὲ καταδουλούμενοι καὶ τἀναντία τοῖς τότε πράτΊοντες ἀγανακτοῦμεν, εἰ μὴ τὴν αὐτὴν τιμὴν ἐκείνοις ἕξομεν, οἳ τοσοῦτον ἀπολελείμμεθα*

« honneurs. Et, pour juger quelle infériorité il y a dans « notre conduite et dans nos sentiments, relativement « à ce qui s'est fait alors, voilà des hommes qui, pour le « salut des autres, n'ont pas craint d'abandonner leur « patrie, qui ont combattu sur terre et sur mer, et « vaincu les barbares; et nous, même dans l'intérêt de « notre ambition, nous ne voulons courir aucun dan- « ger; nous prétendons à la domination universelle, et « nous ne voulons pas prendre les armes; nous décla- « rons la guerre presque au monde entier, et ce n'est « pas nous qui nous préparons à la soutenir : nous em- « bauchons des hommes pour cela, des vagabonds, des « transfuges, des misérables de toute espèce, qui, le jour « où d'autres leur donnent une plus forte paye, marchent « avec eux contre nous. Et quelle n'est pas pourtant « notre faiblesse pour eux! nous n'en ferions pas tant « pour nos enfants; car, quand ceux-ci ont fait quelque « tort à quelqu'un, nous cherchons à en éviter la res-

καὶ τοῖς ἔργοις καὶ ταῖς διανοίαις τῶν κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον γενομένων, ὅσον οἱ μὲν ὑπὲρ τῆς τῶν ἄλλων σωτηρίας τήν τε πατρίδα τὴν αὑτῶν ἐκλιπεῖν ἐτόλμησαν, καὶ μαχόμενοι καὶ ναυμαχοῦντες τοὺς βαρβάρους ἐνίκησαν, ἡμεῖς δ' οὐδ' ὑπὲρ τῆς ἡμετέρας αὐ|τῶν πλεονεξίας κινδυ- νεύειν ἀξιοῦμεν, ἀλλ' ἄρχειν μὲν ἁπάντων ζητοῦμεν, στρατεύεσθαι δ' οὐκ ἐθέλομεν, καὶ πόλεμον μὲν μικροῦ δεῖν πρὸς ἅπαντας ἀνθρώπους ἀναιρούμεθα, πρὸς δὲ τοῦτον οὐχ ἡμᾶς αὐτοὺς ἀσκοῦμεν, ἀλλ' ἀνθρώ- πους τοὺς μὲν ἀπόλιδας, τοὺς δ' αὐτομόλους, τοὺς δ' ἐκ τῶν ἄλλων κα- κουργιῶν συνεῤῥυηκότας, οἷς ὁπόταν τις διδῷ πλείω μισθόν, μετ' ἐκείνων ἐφ' ἡμᾶς ἀκολουθοῦσιν. Ἀλλ' ὅμως οὕτως αὐτοὺς ἀγαπῶμεν, ὥσθ' ὑπὲρ μὲν τῶν παίδων τῶν ἡμετέρων, εἰ περί τινας ἐξαμάρτοιεν, οὐκ ἂν ἐθε- λήσαιμεν δίκας ὑποσχεῖν, ὑπὲρ δὲ τῆς ἐκείνων ἁρπαγῆς καὶ βίας καὶ

P. 44, Moust.
N° 44, Bkk.

« ponsabilité; mais les brigandages, les violences, les
« excès auxquels se livrent ces gens-là, bien que tout
« l'odieux en retombe sur nous, non-seulement ne nous
« révoltent pas, mais nous réjouissent en arrivant à nos
« oreilles. Et nous en sommes venus à cette folie, que,
« manquant nous-mêmes de tout, nous nous amusons à
« entretenir des mercenaires étrangers, nous pressurons
« nos alliés, nous les rançonnons, pour soudoyer les enne-
« mis communs de tous les hommes. Voilà ce qui nous met
« bien au-dessous de nos ancêtres, et je ne dis pas seu-
« lement de ceux qui jouissaient de l'amour des peuples,
« mais de ceux mêmes qui avaient encouru leur animad-
« version. Au moins, quand ils avaient décrété une guerre,
« ils croyaient devoir, quoique l'acropole fût toute rem-
« plie d'argent et d'or, soutenir de leurs personnes la ré-
« solution qu'ils avaient prise. Nous, au contraire, qui
« sommes épuisés d'argent et qui avons tant d'hommes,
« nous faisons comme le grand roi, nous avons des armées

παρανομίας μελλόντων τῶν ἐγκλημάτων ἐφ' ἡμᾶς ἥξειν οὐχ ὅπως ἀγα-
νακτοῦμεν, ἀλλὰ καὶ χαίρομεν ὅταν ἀκούσωμεν αὐτοὺς τοιοῦτόν τι δια-
N° 46, Bkk. *πεπραγμένους. Εἰς τοῦτο δὲ μωρίας ἐληλύθαμεν, ὥστ' αὐτοὶ μὲν ἐνδεεῖς*
τῶν καθ' ἡμέραν ἐσμέν, ξενοτροφεῖν δ' ἐπικεχειρήκαμεν, καὶ τοὺς συμ-
μάχους τοὺς ἡμετέρους αὐτῶν διαλυμαινόμεθα καὶ δασμολογοῦμεν, ἵνα
τοῖς ἁπάντων ἀνθρώπων κοινοῖς ἐχθροῖς τὸν μισθὸν ἐκπορίζωμεν. Το-
σούτῳ δὲ χείρους ἐσμὲν τῶν προγόνων, οὐ μόνον τῶν εὐδοκιμησάντων
ἀλλὰ καὶ τῶν μισηθέντων, ὅσον ἐκεῖνοι μὲν εἰ πολεμεῖν πρός τινας
ψηφίσαιντο, μεστῆς οὔσης ἀργυρίου καὶ χρυσίου τῆς ἀκροπόλεως, ὅμως
P. 45. Moust. *ὑπὲρ τῶν δοξάντων τοῖς αὑτῶν | σώμασιν ᾤοντο δεῖν κινδυνεύειν, ἡμεῖς*
δ' εἰς τοσαύτην ἀπορίαν ἐληλυθότες καὶ τοσοῦτοι τὸ πλῆθος ὄντες,
ὥσπερ βασιλεὺς ὁ μέγας μισθωτοῖς χρώμεθα τοῖς στρατοπέδοις. Καὶ

« de mercenaires. Dans ce temps-là, quand on équipait « des vaisseaux, on y employait pour les manœuvres les « étrangers et les esclaves, et on donnait des armes aux ci- « toyens; maintenant c'est aux étrangers que nous faisons « porter les armes, et nous forçons les citoyens de prendre « la rame. De sorte que, lorsqu'on vient à faire une des- « cente en pays ennemi, ces fiers Athéniens, qui préten- « dent à la suprématie de la Grèce, débarquent avec leur « casaque de rameurs, et ce sont les misérables que j'ai « dépeints tout à l'heure qui sont armés et livrent bataille.

« Mais peut-être qu'en voyant le bel ordre qui règne « dans l'administration de la ville, on serait rassuré sur « le reste; ou plutôt n'est-ce pas ici surtout qu'il y a lieu de « s'indigner? Nous nous vantons d'être nés du sol même « qui nous porte, d'habiter la plus ancienne ville du « monde, il nous conviendrait donc de donner l'exemple « de l'ordre et de la régularité dans le gouvernement; « et on voit chez nous des abus et des désordres que ne

τότε μὲν εἰ τριήρεις πληροῖεν, τοὺς μὲν ξένους καὶ τοὺς δούλους ναύτας εἰσεβίβαζον, τοὺς δὲ πολίτας μεθ' ὅπλων ἐξέπεμπον· νῦν δὲ τοῖς μὲν ξένοις ὁπλίταις χρώμεθα, τοὺς δὲ πολίτας ἐλαύνειν ἀναγκάζομεν, ὥσθ' ὁπόταν ἀποβαίνωσιν εἰς τὴν τῶν πολεμίων, οἱ μὲν ἄρχειν τῶν Ἑλλήνων ἀξιοῦντες ὑπηρέσιον ἔχοντες ἐκβαίνουσιν, οἱ δὲ τοιοῦτοι τὰς φύσεις ὄντες οἵους ὀλίγῳ πρότερον διῆλθον, μεθ' ὅπλων κινδυνεύουσιν.

Ἀλλὰ γὰρ τὰ κατὰ τὴν πόλιν ἄν τις ἰδὼν καλῶς διοικούμενα καὶ περὶ τῶν ἄλλων θαρρήσειεν, ἀλλ' οὐκ ἂν ἐπ' αὐτοῖς τούτοις μάλιστ' ἀγανακτήσειεν; Οἵτινες αὐτόχθονες μὲν εἶναί φαμεν καὶ τὴν πόλιν ταύτην προτέραν οἰκισθῆναι τῶν ἄλλων, προσῆκον δ' ἡμᾶς ἅπασιν εἶναι παράδειγμα τοῦ καλῶς καὶ τεταγμένως πολιτεύεσθαι, χεῖρον καὶ ταραχω- N° 49, Bkk.

« connaissent pas les villes les plus récentes; nous tirons « gloire et vanité de notre noblesse, et cette noblesse « nous la partageons avec les premiers venus, plus faci- « lement que les Triballes et les Lucaniens ne consen- « tent à partager leur nom obscur. Nous faisons une « foule de lois, voyez comme nous savons les respecter; « il suffit d'un exemple pour le montrer : il y a une loi « qui porte la peine de mort contre ceux qui seront « convaincus de brigue, et ce sont ceux qui ont pra- « tiqué la brigue le plus ouvertement que nous choi- « sissons pour généraux; et l'homme qui a réussi à « corrompre le plus grand nombre de citoyens est préci- « sément celui que nous préposons aux affaires les plus « importantes. Nous tenons à notre constitution non « moins qu'à l'existence même de la république, nous « savons que la démocratie a besoin de la tranquillité et « de la paix pour s'accroître et se maintenir, et que la « guerre l'a déjà renversée deux fois; eh bien, nous en

δέσΊερον τὴν ἡμετέραν αὐτῶν διοικοῦμεν τῶν ἄρτι τὰς πόλεις οἰκι-
N° 50. Bkk. *ζόντων, καὶ σεμνυνόμεθα μὲν καὶ μέγα φρονοῦμεν ἐπὶ τῷ βέλτιον γεγονέναι τῶν ἄλλων, ῥᾴδιον δὲ μεταδίδομεν τοῖς βουλομένοις ταύτης τῆς εὐγενείας ἢ* Τριϐαλλοὶ *καὶ* Λευκανοὶ *τῆς δυσγενείας.* Πλείσ7ους *δὲ*
P. 46, Moust. *τιθέμενοι νόμους οὕτως ὀλίγον αὐτῶν | φροντίζομεν (ἐν γὰρ ἀκούσαντες γνώσεσθε καὶ περὶ τῶν ἄλλων), ὥσΊε θανάτου τῆς ζημίας ἐπικειμένης, ἥν τις ἁλῷ δεκάζων, τοὺς τοῦτο φανερώτατα ποιοῦντας σΊρατηγοὺς χειροτονοῦμεν, καὶ τὸν πλείσΊους διαφθεῖραι τῶν πολιτῶν δυνηθέντα, τοῦτον ἐπὶ τὰ μέγισΊα τῶν πραγμάτων καθίσΊαμεν.* Σπουδάζοντες *δὲ περὶ τὴν πολιτείαν οὐχ ἧτΊον ἢ περὶ τὴν σωτηρίαν ὅλης τῆς πόλεως, καὶ τὴν δημοκρατίαν εἰδότες ἐν μὲν ταῖς ἡσυχίαις καὶ ταῖς ἀσφαλείαις αὐξανομένην καὶ διαμένουσαν, ἐν δὲ τοῖς πολέμοις δὶς ἤδη καταλυθεῖσαν,*

« voulons aux partisans de la paix comme à des amis « de l'oligarchie, et ce sont les fauteurs de la guerre que « nous regardons comme de vrais démocrates et que nous « estimons bons citoyens. Avec tant d'expérience des pa- « roles et des choses, nous sommes si peu raisonnables, « que, dans la même journée, sur la même affaire, nous « n'avons plus la même opinion. Ce que nous condamnions « avant de monter à l'assemblée, nous le décidons quand « nous sommes réunis, et puis, un instant après, quand « nous sommes partis, nous nous remettons à blâmer ce « que nous avons décidé. A nous en croire, nous sommes « les plus sages des Grecs, et nous prenons pour conseillers « des gens dignes du mépris universel, et nous rendons « maîtres absolus des affaires publiques des gens à qui « personne ne voudrait confier ses affaires privées. Mais « ce qu'il y a de plus déplorable est que ceux-là mêmes « que nous reconnaissons sans difficulté pour les plus « malhonnêtes d'entre les citoyens sont ceux que nous

πρὸς μὲν τοὺς τῆς εἰρήνης ἐπιθυμοῦντας ὡς πρὸς ὀλιγαρχικοὺς ὄντας
δυσκόλως ἔχομεν, τοὺς δὲ τὸν πόλεμον ποιοῦντας ὡς τῆς δημοκρα-
τίας κηδομένους εὔνους εἶναι νομίζομεν. Ἐμπειρότατοι δὲ λόγων καὶ N° 52, Bkk.
πραγμάτων ὄντες οὕτως ἀλογίστως ἔχομεν, ὥστε περὶ τῶν αὐτῶν
τῆς αὐτῆς ἡμέρας οὐ ταὐτὰ γιγνώσκομεν, ἀλλ' ὧν μὲν πρὶν εἰς τὴν
ἐκκλησίαν ἀναβῆναι κατηγοροῦμεν, ταῦτα συνελθόντες χειροτονοῦμεν,
οὐ πολὺν δὲ χρόνον διαλιπόντες τοῖς ἐνθάδε ψηφισθεῖσιν, ἐπειδὰν
ἀπίωμεν, πάλιν ἐπιτιμῶμεν· προσποιούμενοι δὲ σοφώτατοι τῶν Ἑλ-
λήνων εἶναι τοιούτοις χρώμεθα συμβούλοις, ὧν οὐκ ἔστιν ὅστις οὐκ
ἂν καταφρονήσειεν, καὶ τοὺς αὐτοὺς τούτους κυρίους ἁπάντων τῶν κοι-
νῶν καθίσταμεν, οἷς οὐδεὶς ἂν | οὐδὲν τῶν ἰδίων ἐπιτρέψειεν. Ὃ δὲ P. 47, Moust.
πάντων σχετλιώτατον· οὓς γὰρ ὁμολογήσαιμεν ἂν πονηροτάτους εἶναι

« considérons comme les plus sûrs gardiens de la constitution de la république. Et, tandis que nous prenons « opinion des métèques, d'après les patrons qu'ils se « choisissent, nous ne pensons pas qu'on nous jugera « nous-mêmes d'après ceux que nous mettons à notre « tête. Voyez combien nous différons de nos ancêtres : « eux prenaient les mêmes chefs pour la république et « pour l'armée ; ils croyaient que ceux qui pouvaient, à « l'assemblée, donner les meilleurs conseils, ceux-là pourraient aussi prendre les meilleures résolutions quand « ils seraient livrés à eux-mêmes. C'est tout à fait le contraire que nous faisons : les hommes que nous prenons « pour conseillers dans les affaires les plus importantes, « nous ne leur trouvons pas assez de sens pour les mettre « à la tête des armées; et d'autres, que personne ne « s'avise de consulter, ni pour ses affaires privées, ni « pour les affaires publiques, nous les envoyons au dehors avec une autorité absolue. Nous croyons appa-

τῶν πολιτῶν, τούτους πιστοτάτους φύλακας ἡγούμεθα τῆς πολιτείας εἶναι· καὶ τοὺς μὲν μετοίκους τοιούτους εἶναι νομίζομεν, οἵους περ ἂν τοὺς προστάτας νέμωσιν, αὐτοὶ δ' οὐκ οἰόμεθα τὴν αὐτὴν λήψεσθαι δό-
N° 54, Bkk. ξαν τοῖς προεστῶσιν ἡμῶν. Τοσοῦτον δὲ διαφέρομεν τῶν προγόνων, ὅσον ἐκεῖνοι μὲν τοὺς αὐτοὺς προστάτας τε τῆς πόλεως ἐποιοῦντο καὶ στρατηγοὺς ᾑροῦντο, νομίζοντες τὸν ἐπὶ τοῦ βήματος τὰ βέλτιστα συμβουλεῦσαι δυνάμενον, τὸν αὐτὸν τοῦτον ἄριστ' ἂν βουλεύσασθαι καὶ καθ' αὑτὸν γενόμενον· ἡμεῖς δὲ τοὐναντίον τούτων ποιοῦμεν, οἷς μὲν γὰρ περὶ τῶν μεγίστων συμβούλοις χρώμεθα, τούτους μὲν οὐκ ἀξιοῦμεν στρατηγοὺς χειροτονεῖν ὡς νοῦν οὐκ ἔχοντας, οἷς δ' οὐδεὶς ἂν οὔτε περὶ τῶν ἰδίων οὔτε περὶ τῶν κοινῶν συμβουλεύσαιτο, τούτους δ' αὐτοκράτορας ἐκπέμπομεν ὡς ἐκεῖ σοφωτέρους ἐσομένους καὶ ῥᾷον βου-

« remment qu'ils y auront plus d'habileté et de sagesse « pour prendre des décisions sur les affaires de la Grèce « et d'Athènes, qu'ils n'en ont ici pour nous donner des « conseils sur les objets de nos délibérations. Je n'attaque « pas tout le monde par ces paroles, mais seulement « ceux qui méritent ces reproches. Mais la journée en« tière ne me suffirait pas, si j'entreprenais de rechercher « tous les abus de notre gouvernement. . . . .

« Maintenant comment nous tirer de ce chaos? Com« ment rétablir et mettre en bon état les affaires de la « république? Le premier moyen, c'est de ne plus re« garder les sycophantes comme les amis du peuple, « et les honnêtes gens comme des partisans de l'oligar« chie, car il est certain que personne n'a de prédilec« tion naturelle pour l'une ou pour l'autre de ces formes « de gouvernement; mais chacun préfère la constitution « dans laquelle il trouve de la considération : si donc « vous aimez et vous encouragez les hommes de bien, et

λευσομένους περὶ τῶν ἑλληνικῶν πραγμάτων ἢ περὶ τῶν ἐνθάδε προτιθεμένων· λέγω δὲ ταῦτ' οὐ κατὰ πάντων, ἀλλὰ κατὰ τῶν ἐνόχων τοῖς N° 56, Bkk. *λεγομένοις ὄντων. Ἐπιλίποι δ' ἄν με τὸ λοιπὸν μέρος τῆς ἡμέρας, εἰ πάσας τὰς πλημμελείας τὰς ἐν τοῖς πράγμασιν ἐγγεγενημένας ἐξετάζειν ἐπιχειρήσαιμεν. . . . . .*

P. 48, Moust. N° 132, Bkk.

| *Τίς οὖν ἀπαλλαγὴ γενήσεται τῆς ταραχῆς ταύτης; καὶ πῶς ἐπανορθωσόμεθα τὰ τῆς πόλεως καὶ βελτίω ποιήσομεν; Πρῶτον μὲν ἢν παυσώμεθα δημοτικοὺς μὲν εἶναι νομίζοντες τοὺς συκοφάντας, ὀλιγαρχικοὺς δὲ τοὺς καλοὺς κἀγαθοὺς τῶν ἀνδρῶν· γνόντες ὅτι φύσει μὲν οὐδεὶς οὐδετέρον τούτων ἐστίν, ἐν ᾗ δ' ἂν ἕκαστοι τιμῶνται, ταύτην βούλονται καθεστάναι τὴν πολιτείαν· ἢν οὖν ἀσκῆτε καὶ προσδέχησθε τοὺς χρηστοὺς ἀντὶ τῶν πονηρῶν, ὥσπερ τὸ παλαιὸν, βέλτιον ἕξετε*

« non pas les méchants, selon la manière ancienne, vous « aurez bien plus lieu d'être contents des orateurs du « peuple et de tous ceux qui gouvernent. Le second « moyen, c'est de traiter les alliés comme des amis, et « de ne pas leur dire qu'on leur laisse l'indépendance, « pour les livrer en réalité à la merci de nos généraux; « c'est de leur commander comme leurs alliés, non comme « leurs maîtres, considérant que, si nous sommes plus « forts que chaque ville en particulier, nous sommes plus « faibles que toutes ensemble. Le troisième moyen con- « siste à n'avoir rien tant à cœur après la faveur des « dieux, que l'estime des Grecs; car, si ce sont là vos dis- « positions, on vous déférera volontiers la puissance et « le commandement. Si vous restez fidèles à ces prin- « cipes, si vous prenez une attitude guerrière par vos « préparatifs et votre activité, mais pacifique par votre « attention à ne rien faire de contraire à l'équité, vous « ferez le bonheur, non-seulement de la république, mais

χρῆσθαι καὶ τοῖς δημαγωγοῖς καὶ τοῖς ἄλλοις τοῖς πολιτευομένοις. N° 134, Bkk. *Δεύτερον δ' ἢν ἐθελήσωμεν χρῆσθαι τοῖς συμμάχοις ὁμοίως ὥσπερ τοῖς φίλοις, καὶ μὴ λόγῳ μὲν αὐτονόμους ἀφιῶμεν, ἔργῳ δὲ τοῖς σΊρατηγοῖς αὐτοὺς ὅ τι ἂν βούλωνται ποιεῖν ἐκδιδῶμεν, μηδὲ δεσποτικῶς, ἀλλὰ συμμαχικῶς αὐτῶν ἐπισΊατῶμεν, ἐκεῖνο καταμαθόντες, ὅτι μιᾶς μὲν ἑκάσΊης τῶν πόλεων κρείτΊους ἐσμέν, ἁπασῶν δ' ἥτΊους. Τρίτον ἢν μηδὲν περὶ πλείονος ἡγῆσθε, μετά γε τὴν περὶ τοὺς θεοὺς εὐσέβειαν, τοῦ παρὰ τοῖς Ἕλλησιν εὐδοκιμεῖν· τοῖς γὰρ οὕτω διακειμένοις ἑκόντες τὰς δυνασΊείας καὶ τὰς ἡγεμονίας διδόασιν. Ἢν οὖν ἐμμείνητε τοῖς εἰρημένοις, καὶ πρὸς τούτοις ὑμᾶς αὐτοὺς παράσχητε, πολεμικοὺς μὲν ὄντας ταῖς μελέταις καὶ ταῖς παρασκευαῖς, εἰρηνικοὺς* P. 49, Moust. | *δὲ τῷ μηδὲν παρὰ τὸ δίκαιον πράτΊειν, οὐ μόνον εὐδαίμονα ποιή-*

« de tous les Grecs. Car aucune autre ville n'osera les « insulter; on y prendra garde, et on se tiendra tran- « quille quand on verra la puissance d'Athènes dans cette « forte attitude, et prête à porter secours aux opprimés. « Et après tout, quelque parti que prennent les autres, « nous aurons toujours assuré notre gloire et nos inté- « rêts. Car, si les principales républiques s'abstiennent « de toute entreprise injuste, ce sera un bienfait dont on « nous attribuera le mérite; si elles se portent à des vio- « lences, c'est chez nous que viendront chercher un re- « fuge tous ceux qui auront à craindre quelque injustice « ou à se plaindre de quelque injure; ils nous adresse- « ront des prières et des supplications, et, non contents « de nous déférer le commandement, ils se donneront « eux-mêmes. Nous ne serons donc pas embarrassés de « trouver des auxiliaires contre ceux qui nous feraient « tort; nous aurons des alliés en foule, tout prêts à com- « battre avec nous. Car y aura-t-il une ville, un homme,

σετε ταύτην τὴν πόλιν, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἄλλους Ἕλληνας ἅπαντας. Οὐδὲ γὰρ ἄλλη τῶν πόλεων οὐδεμία τολμήσει περὶ αὐτοὺς ἐξαμαρτάνειν, ἀλλ' ὀκνήσουσι καὶ πολλὴν ἡσυχίαν ἄξουσιν, ὅταν ἴδωσιν ἐφεδρεύουσαν τὴν δύναμιν τὴν ἡμετέραν καὶ παρεσκευασμένην τοῖς ἀδικουμένοις βοηθεῖν. Οὐ μὴν ἀλλ' ὁπότερον ἂν ποιήσωσι, τό γ' ἡμέτερον καλῶς ἕξει καὶ συμφερόντως. Ἤν τε γὰρ δόξῃ τῶν πόλεων ταῖς προε- N° 138, Bkk.
χούσαις ἀπέχεσθαι τῶν ἀδικημάτων, ἡμεῖς τούτων τῶν ἀγαθῶν τὴν αἰτίαν ἕξομεν· ἤν τ' ἐπιχειρῶσιν ἀδικεῖν, ἐφ' ἡμᾶς ἅπαντες οἱ δεδιότες καὶ κακῶς πάσχοντες καταφεύξονται, πολλὰς ἱκετείας καὶ δεήσεις ποιούμενοι, καὶ διδόντες οὐ μόνον τὴν ἡγεμονίαν, ἀλλὰ καὶ σφᾶς αὐτούς. Ὥστ' οὐκ ἀπορήσομεν μεθ' ὧν κωλύσομεν τοὺς ἐξαμαρτάνοντας, ἀλλὰ πολλοὺς ἕξομεν τοὺς ἑτοίμως καὶ προθύμως συναγωνιζομένους ἡμῖν. Ποία γὰρ πόλις

« qui ne désire entrer dans notre amitié et dans notre « alliance, quand on verra que le même peuple est à la « fois le plus juste et le plus puissant, qu'il veut et qu'il « peut sauver tous les autres, et qu'il n'a pour lui-même « besoin de la protection de personne? A quelle prospé- « rité Athènes ne doit-elle pas s'attendre, quand elle se « verra ainsi entourée de la bienveillance universelle! « Que de richesses vont affluer chez elle, quand la Grèce « entière lui devra son salut! Quels éloges vont célébrer « les auteurs de tant et de si grands biens! Mais je ne « puis, trahi par la faiblesse de l'âge, embrasser dans « mes paroles tout ce que je conçois dans ma pensée. Je « dirai seulement qu'il serait beau, quand l'injustice règne « partout, quand la démence est universelle, de revenir « les premiers au bon sens, et d'être les patrons de la « liberté des Grecs, leurs sauveurs, et non leurs oppres- « seurs, et, nous illustrant par nos vertus, de recouvrer « la gloire de nos ancêtres.

ἢ τίς ἀνθρώπων οὐκ ἐπιθυμήσει μετασχεῖν τῆς φιλίας καὶ τῆς συμμαχίας τῆς ἡμετέρας, ὅταν ὁρῶσι τοὺς αὐτοὺς ἀμφότερα, καὶ δικαιοτάτους ὄντας καὶ μεγίστην δύναμιν κεκτημένους, καὶ τοὺς μὲν ἄλλους σώζειν καὶ βουλομένους καὶ δυναμένους, αὐτοὺς δὲ μηδεμιᾶς βοηθείας δεομένους;
P. 50, Moust. N° 140, Bkk. *Πόσην δὲ χρὴ προσδοκᾶν ἐπίδοσιν τὰ τῆς πόλεως λήψεσθαι, | τοιαύτης εὐνοίας ἡμῖν παρὰ τῶν ἄλλων ὑπαρξάσης; πόσον δὲ πλοῦτον εἰς τὴν πόλιν εἰσρυήσεσθαι, δι' ἡμῶν ἁπάσης τῆς Ἑλλάδος σωζομένης; τίνας δ' οὐκ ἐπαινέσεσθαι τοὺς τοσούτων καὶ τηλικούτων ἀγαθῶν αἰτίους γεγενημένους; Ἀλλὰ γὰρ οὐ δύναμαι διὰ τὴν ἡλικίαν ἅπαντα τῷ λόγῳ περιλαβεῖν, ἃ τυγχάνω τῇ διανοίᾳ καθορῶν, πλὴν ὅτι καλόν ἐστιν ἐν ταῖς τῶν ἄλλων ἀδικίαις καὶ μανίαις πρώτους εὖ φρονήσαντας προστῆναι τῆς τῶν Ἑλλήνων ἐλευθερίας, καὶ σωτῆρας ἀλλὰ μὴ λυμεῶνας αὐτῶν κληθῆναι, καὶ περιβλέπτους ἐπ' ἀρετῇ γενομένους τὴν δόξαν τὴν τῶν προγόνων ἀναλαβεῖν.*

« Terminons par l'objet principal, qui est le but de « tout ce que j'ai dit précédemment, et sur quoi il nous « faut attacher nos regards pour juger les actes de la « république. Si nous voulons faire tomber les plaintes « qui s'élèvent aujourd'hui contre nous, mettre fin à des « guerres inutiles, et assurer pour toujours à Athènes la « prééminence, détestons toute tyrannie et tout pouvoir « despotique, en nous rappelant tous les maux qu'ils ont « amenés, et proposons-nous pour exemple la magistra- « ture des rois de Lacédémone. Ils ont bien moins de « pouvoir pour faire le mal que de simples particuliers; « mais voyez combien ils sont plus heureux que les ty- « rans qui s'établissent par la violence. Partout ceux qui « tuent les tyrans reçoivent de leurs compatriotes les « plus magnifiques récompenses; mais, à Lacédémone, « ceux qui craindraient de mourir pour les rois dans les « batailles encourraient un déshonneur plus grand que « ceux mêmes qui fuient ou qui jettent leur bouclier.

Κεφάλαιον δὲ τούτων ἐκεῖν' ἔχω λέγειν, εἰς ὃ πάντα τὰ προειρημένα N° 142, Bkk. *συντείνει καὶ πρὸς ὃ χρὴ βλέποντας τὰς πράξεις τὰς τῆς πόλεως δοκιμάζειν. Δεῖ γὰρ ἡμᾶς, εἴπερ βουλόμεθα διαλύσασθαι μὲν τὰς διαβολὰς ἃς ἔχομεν ἐν τῷ παρόντι, παύσασθαι δὲ τῶν πολέμων τῶν μάτην γιγνομένων, κτήσασθαι δὲ τῇ πόλει τὴν ἡγεμονίαν εἰς τὸν ἅπαντα χρόνον, μισῆσαι μὲν ἁπάσας τὰς τυραννικὰς ἀρχὰς καὶ τὰς δυναστείας, ἀναλογισαμένους τὰς συμφορὰς τὰς ἐξ αὐτῶν γεγενημένας, ζηλῶσαι δὲ καὶ μιμήσασθαι τὰς ἐν Λακεδαίμονι βασιλείας. Ἐκείνοις γὰρ ἀδικεῖν μὲν ἧττον ἔξεστιν ἢ τοῖς ἰδιώταις, τοσούτῳ δὲ μακαριστότεροι τυγχάνουσιν ὄντες τῶν βίᾳ τὰς τυ|ραννίδας κατεχόντων, ὅσον οἱ μὲν τοὺς τοιούτους* P. 51, Moust. *ἀποκτείναντες τὰς μεγίστας δωρεὰς παρὰ τῶν συμπολιτευομένων λαμβάνουσιν, ὑπὲρ ἐκείνων δ' οἱ μὴ τολμῶντες ἐν ταῖς μάχαις ἀποθνήσκειν ἀτιμότεροι γίγνονται τῶν τὰς τάξεις λειπόντων καὶ τὰς ἀσπίδας ἀποβαλ-*

« Voilà l'espèce de suprématie qu'il faut désirer. Et l'é-« tat de nos affaires nous permet de prétendre à être « pour les Grecs ce que ces rois sont pour leurs conci-« toyens, s'ils reconnaissent que notre puissance ne va « pas à les asservir, mais bien à les protéger.

« Il y aurait encore beaucoup de belles choses à dire « sur ce sujet, et pourtant deux raisons m'avertissent « de terminer ici : c'est la longueur de ce discours et « le nombre de mes années. Mais j'engage et j'exhorte « de tout mon pouvoir les orateurs plus jeunes et qui « ont plus de vigueur que moi à exercer leur talent « de parler et d'écrire sur des compositions qui rappel-« lent aux grandes républiques, à celles qui sont habi-« tuées à opprimer les autres, les principes de la jus-« tice et de l'équité, car, plus il y aura de prospérité « dans la Grèce, plus les philosophes y seront honorés « et florissants. »

N° 144, Bkk. *λόντων. Ἄξιον οὖν ὀρέγεσθαι τῆς τοιαύτης ἡγεμονίας· ἔνεστι δὲ τοῖς πράγμασιν ἡμῶν τυχεῖν παρὰ τῶν Ἑλλήνων τῆς τιμῆς ταύτης, ἥνπερ ἐκεῖνοι παρὰ τῶν πολιτῶν ἔχουσιν, ἢν ὑπολάβωσι τὴν δύναμιν τὴν ἡμετέραν μὴ δουλείας ἀλλὰ σωτηρίας αἰτίαν αὐτοῖς ἔσεσθαι.*

Πολλῶν δὲ καὶ καλῶν λόγων ἐνόντων περὶ τὴν ὑπόθεσιν ταύτην, ἐμοὶ μὲν ἀμφότερα συμβουλεύει παύσασθαι λέγοντι, καὶ τὸ μῆκος τοῦ λόγου καὶ τὸ πλῆθος τῶν ἐτῶν τῶν ἐμῶν· τοῖς δὲ νεωτέροις καὶ μᾶλλον ἀκμάζουσιν ἢ 'γὼ παραινῶ καὶ παρακελεύομαι τοιαῦτα καὶ λέγειν καὶ γράφειν, ἐξ ὧν τὰς μεγίστας τῶν πόλεων καὶ τὰς εἰθισμένας ταῖς ἄλλαις κακὰ παρέχειν προτρέψουσιν ἐπ' ἀρετὴν καὶ δικαιοσύνην· ὡς ἐν ταῖς τῆς Ἑλλάδος εὐπραγίαις συμβαίνει καὶ τὰ τῶν φιλοσόφων πράγματα πολὺ βελτίω γίγνεσθαι.

Vous venez d'entendre des extraits de deux discours. Je veux encore citer un petit passage d'un troisième, afin qu'il devienne encore plus évident pour vous que tous mes écrits n'ont d'autre objet que la justice et la vertu. Ce qu'on va vous lire est adressé à Nicoclès de Cypre, qui régnait alors : ce sont des conseils sur l'art de gouverner; vous n'y rencontrerez pas la même manière que dans les deux lectures précédentes. Là, chaque partie du discours se rapporte à ce qui a précédé, et s'y enchaîne; ici, chaque point se sépare du précédent, et ce sont comme autant de chefs distincts, que je traite successivement en peu de mots. Quand j'ai choisi ce sujet, voici quelle était ma pensée : je voulais donner à l'esprit de Nicoclès un enseignement salutaire, et, en même temps, faire voir tout d'un coup mes principes. C'est aussi le motif qui m'a déterminé à vous le lire aujourd'hui, non comme mieux écrit que mes autres dis-

Δυοῖν μὲν τοίνυν λόγοιν ἀκηκόατε· βούλομαι δὲ καὶ τοῦ τρίτου μικρὰ διελθεῖν, ἵν' ὑμῖν ἔτι μᾶλλον γένηται καταφανὲς ὅτι πάντες οἱ λόγοι πρὸς ἀρετὴν καὶ δικαιοσύνην συντείνουσιν. Ἔστι δ' ὁ | μέλλων ῥηθήσεσθαι Νικοκλεῖ *τῷ* Κυπρίῳ, *τῷ κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον βασιλεύοντι, συμβουλεύων ὡς δεῖ τῶν πολιτῶν ἄρχειν· οὐχ ὁμοίως δὲ γέγραπται τοῖς ἀνεγνωσμένοις.* Οὗτοι *μὲν γὰρ τὸ λεγόμενον ὁμολογούμενον ἀεὶ τοῖς προειρημένοις καὶ συγκεκλειμμένον ἔχουσιν, ἐν δὲ τούτῳ τοὐναντίον· ἀπολύσας γὰρ ἀπὸ τοῦ προτέρου καὶ χωρίς, ὥσπερ τὰ καλούμενα κεφάλαια, ποιήσας, πειρῶμαι διὰ βραχέων ἕκαστον ὧν συμβουλεύω φράζειν.* Τούτου *δ' ἕνεκα ταύτην ἐποιησάμην τὴν ὑπόθεσιν, ἡγούμενος ἐκ τοῦ παραινεῖν τήν τε διάνοιαν τὴν ἐκείνου μάλιστ' ἂν ὠφελήσειν καὶ τὸν τρόπον τὸν ἐμαυτοῦ τάχιστα δηλώσειν.* Διὰ *τὴν αὐτὴν δὲ ταύτην πρόφασιν καὶ νῦν αὐτὸν ὑμῖν δεῖξαι προειλόμην, οὐχ ὡς ἄριστα*

Antid. N° 67, Bkk.

cours, mais comme celui qui doit le mieux mettre en lumière mon caractère dans mes rapports avec les particuliers et avec les rois. On y verra que je lui parle avec liberté, avec une indépendance digne d'Athènes, et que, loin de flatter sa puissance, je plaide la cause de ses sujets, et leur prépare, autant que possible, le plus doux des gouvernements. Puis donc qu'en m'adressant à un roi, je parlais pour le peuple, on voit bien que, si j'avais parlé aux hommes publics d'une démocratie, j'aurais fortement conseillé la déférence pour la multitude. Dans le préambule et dans le commencement du discours, je blâme les rois qui, étant bien plus obligés que les autres à cultiver leur intelligence, restent, au contraire, inférieurs pour l'instruction aux simples particuliers. Après ce début, j'engage Nicoclès à ne pas s'endormir, à ne pas regarder la royauté comme une de ces dignités sacerdotales où on se plonge dans le repos,

τῶν λοιπῶν γεγραμμένον, ἀλλ' ὡς ἐκ τούτου μάλιστα φανερὸς γενησόμενος, ὃν τρόπον εἴθισμαι καὶ τοῖς ἰδιώταις καὶ τοῖς δυνάσταις πλησιά-
N° 70, Bkk. ζειν· φανήσομαι γὰρ πρὸς αὐτὸν ἐλευθέρως καὶ τῆς πόλεως ἀξίως διειλεγμένος, οὐδὲ τὸν ἐκείνου πλοῦτον οὐδὲ τὴν δύναμιν θεραπεύων, ἀλλὰ τοῖς ἀρχομένοις ἐπαμύνων, καὶ παρασκευάζων καθ' ὅσον ἠδυνάμην τὴν πολιτείαν αὐτοῖς ὡς οἷόν τε πραοτάτην. Ὅπου δὲ βασιλεῖ διαλεγόμενος ὑπὲρ τοῦ δήμου τοὺς λόγους ἐποιούμην, ἦπου τοῖς ἐν δημοκρατίᾳ
P. 53, Moust. πολιτευομένοις σφόδρ' | ἂν παρακελευσαίμην τὸ πλῆθος θεραπεύειν. Ἐν μὲν οὖν τῷ προοιμίῳ καὶ τοῖς πρώτοις λεγομένοις ἐπιτιμῶ ταῖς μοναρχίαις, ὅτι δέον αὐτοὺς τὴν φρόνησιν ἀσκεῖν μᾶλλον τῶν ἄλλων, οἱ δὲ χεῖρον παιδεύονται τῶν ἰδιωτῶν. Διαλεχθεὶς δὲ περὶ τούτων, παραινῶ τῷ Νικοκλεῖ μὴ ῥαθυμεῖν μηδ' ὥσπερ ἱερωσύνην εἰληφότα τὴν βασιλείαν οὕτω τὴν γνώμην ἔχειν, ἀλλὰ τῶν ἡδονῶν ἀμελήσαντα

à laisser là les plaisirs et à s'appliquer aux affaires. Je tâche de lui faire sentir qu'il doit être révolté à l'idée que les hommes dépourvus de sens gouvernent ceux qui en ont, et que la sagesse soit soumise à la stupidité; ajoutant que, plus il aura un mépris vigoureux pour les ignorants, plus il donnera de culture à son esprit. Commence où je m'arrête moi-même, et lis le reste du discours.

« Nul ne peut te pousser au bien que toi-même, si « tu es révolté à l'idée que les hommes dépourvus de « raison gouvernent ceux qui en ont, et que la sagesse « soit soumise à la stupidité; car, plus tu auras un mé- « pris vigoureux pour les ignorants, plus tu donneras de « culture à ton esprit. C'est par là qu'il faut commencer, « si on veut arriver à bien faire; ensuite, il faut aimer « les hommes, il faut aimer tes concitoyens. Il n'y a « moyen de bien gouverner quoi que ce soit, chevaux,

προσέχειν τὸν νοῦν τοῖς πράγμασιν. Ἐπιχειρῶ δὲ καὶ τοῦτο πείθειν αὐτόν, ὡς χρὴ δεινὸν νομίζειν, ὅταν ὁρᾷ τοὺς μὲν χείρους τῶν βελτιόνων ἄρχοντας καὶ τοὺς ἀνοητοτέρους τοῖς Φρονιμωτέροις προσlάτlοντας, λέγων ὡς ὅσῳ περ ἂν ἐῤῥωμενέσlερον τὴν τῶν ἄλλων ἄνοιαν ἀτιμάσῃ, τοσούτῳ μᾶλλον τὴν ἑαυτοῦ διάνοιαν ἀσκήσει. Ποιησάμενος οὖν ἀρχὴν ἣν ἐγὼ τελευτήν, ἀνάγνωθι καὶ τούτου τοῦ λόγου τὸ λοιπὸν μέρος αὐτοῖς. N° 72. Bkk

Μάλισlα δ' ἂν αὐτὸς ὑπὸ σαυτοῦ παρακληθείης, εἰ δεινὸν ἡγήσαιο τοὺς χείρους τῶν βελτιόνων ἄρχειν καὶ τοὺς ἀνοητοτέρους τοῖς Φρονιμωτέροις προσlάτlειν· ὅσῳ γὰρ ἂν ἐῤῥωμενεσlέρως τὴν τῶν ἄλλων ἄνοιαν ἀτιμάσῃς, τοσούτῳ μᾶλλον τὴν αὐτοῦ διάνοιαν ἀσκήσεις. Ἄρχεσθαι μὲν οὖν ἐντεῦθεν χρὴ τοὺς μέλλοντάς | τι τῶν δεόντων ποιή- Nicocl. N° 14. P. 54, Moust.

« chiens, hommes, rien enfin, si on n'aime ce qu'on doit « gouverner. Cherche le bien du peuple, et que le pre- « mier de tes soins soit de lui faire aimer ton autorité, « considérant que, de tous les gouvernements, les oli- « garchiques comme les autres, ceux-là sont les plus « durables qui ménagent le plus les intérêts de la mul- « titude. Pour la bien conduire, il ne faut ni la laisser « devenir outrageuse, ni permettre qu'elle soit outragée; « il faut à la fois élever aux honneurs les plus dignes et « garantir les autres de toute oppression. Ce sont là les « premiers éléments et les plus importants d'une bonne « administration. Les mauvaises coutumes, les mauvaises « institutions, il faut les abolir et les changer, et puis « tâcher d'en trouver de bonnes par toi-même, sinon « emprunter aux étrangers ce qu'il y a de bien chez « eux. N'établis que des lois qui, d'abord, soient justes « et utiles, puis qui soient d'accord entre elles, et sur-

σειν, ϖρὸς δὲ τούτοις φιλάνθρωπον εἶναι δεῖ καὶ φιλόπολιν· οὔτε
γὰρ ἵππων οὔτε κυνῶν οὔτ' ἀνδρῶν οὔτ' ἄλλου ϖράγματος οὐδενὸς
οἷόντε καλῶς ἄρχειν, ἢν μή τις χαίρῃ τούτοις ὧν αὐτὸν δεῖ ϖοιεῖσθαι
τὴν ἐπιμέλειαν. Μελέτω σοι τοῦ ϖλήθους, καὶ ϖερὶ ϖαντὸς ϖοιοῦ κε-
N° 16, Bkk. *χαρισμένως αὐτοῖς ἄρχειν, γιγνώσκων ὅτι καὶ τῶν ὀλιγαρχιῶν καὶ τῶν*
ἄλλων ϖολιτειῶν αὗται ϖλεῖστον χρόνον διαμένουσιν, αἵτινες ἂν ἄρι-
στα τὸ ϖλῆθος θεραπεύωσιν. Καλῶς δὲ δημαγωγήσεις, ἐὰν μήθ' ὑβρί-
ζειν τὸν ὄχλον ἐᾷς μήθ' ὑβριζόμενον ϖεριορᾷς, ἀλλὰ σκοπῇς ὅπως οἱ
βέλτιστοι μὲν τὰς τιμὰς ἕξουσιν, οἱ δ' ἄλλοι μηδὲν ἀδικήσονται· ταῦτα
γὰρ στοιχεῖα ϖρῶτα καὶ μέγιστα χρηστῆς ϖολιτείας ἐστίν. Τῶν ϖροσ-
ταγμάτων καὶ τῶν ἐπιτηδευμάτων κίνει καὶ μετατίθει τὰ μὴ καλῶς
καθεστῶτα, καὶ μάλιστα μὲν εὑρετὴς γίγνου τῶν βελτίστων, εἰ δὲ μή,
μιμοῦ τὰ ϖαρὰ τοῖς ἄλλοις ὀρθῶς ἔχοντα. Ζήτει νόμους τὸ μὲν σύμπαν

« tout qui rendent, autant que possible, les contestations « rares et les arrangements aisés; car ce sont là toutes « qualités propres aux lois bien faites. Fais en sorte que « le travail soit profitable et les affaires ruineuses; on « fuira les affaires, et on se portera au travail avec ar« deur. Quand tu auras à juger des contestations, sois « sourd à la faveur; que jamais non plus tes jugements « ne se contredisent, mais soient toujours les mêmes « dans la même matière : il est bon et utile que la justice « des rois ait quelque chose d'immobile, comme les lois « bien faites. Suis, dans le culte à rendre aux dieux, les « traditions des ancêtres; mais crois que le meilleur sa« crifice et le plus beau culte c'est de leur présenter un « cœur droit et juste. C'est par ce moyen, plutôt qu'en « abattant devant eux des troupeaux de victimes, qu'on « peut espérer obtenir d'eux les biens qu'on leur demande. « Montre toujours que tu as en honneur la vérité, et qu'on

δικαίους καὶ συμφέροντας καὶ σφίσιν αὐτοῖς ὁμολογουμένους, πρὸς δὲ
τούτοις οἵτινες τὰς μὲν ἀμφισβητήσεις ὡς ἐλαχίστας, τὰς δὲ διαλύσεις
ὡς οἷόντε ταχίστας τοῖς πολίταις ποιοῦσι· ταῦτα γὰρ ἅπαντα προσεῖ-
ναι δεῖ τοῖς καλῶς κειμένοις νόμοις. Τὰς μὲν ἐργασίας αὐτοῖς καθίστη Nº 18, Bkk.
κερδαλέας, τὰς δὲ πραγματείας ἐπι|ζημίους, ἵνα τὰς μὲν φεύγωσι, πρὸς P. 55, Moust.
δὲ τὰς προθυμότερον ἔχωσιν. Τὰς κρίσεις ποιοῦ περὶ ὧν ἂν πρὸς ἀλλή-
λους ἀμφισβητῶσι, μὴ πρὸς χάριν μηδ' ἐναντίας ἀλλήλαις, ἀλλ' ἀεὶ
ταὐτὰ περὶ τῶν αὐτῶν γίγνωσκε· καὶ γὰρ πρέπει καὶ συμφέρει τὴν
τῶν βασιλέων γνώμην ἀκινήτως ἔχειν περὶ τῶν δικαίων, ὥσπερ τοὺς
νόμους τοὺς καλῶς κειμένους. Τὰ πρὸς τοὺς θεοὺς ποίει μὲν ὡς οἱ πρό-
γονοι κατέδειξαν, ἡγοῦ δὲ θῦμα τοῦτο κάλλιστον εἶναι καὶ θεραπείαν
μεγίστην, ἐὰν ὡς βέλτιστον καὶ δικαιότατον σαυτὸν παρέχῃς· μᾶλλον
γὰρ ἐλπὶς τοὺς τοιούτους ἢ τοὺς ἱερεῖα πολλὰ καταβάλλοντας πράξειν

« ait plus de confiance dans ta simple parole que dans les « serments des autres. Ne crois pas que ton autorité doive « être assise sur la dureté et sur la rigueur des châtiments; « fonde-la sur la supériorité reconnue de ta sagesse, et « sur l'opinion établie chez tous que tu es plus éclairé « qu'eux-mêmes sur ce qui regarde leur salut. Montre-toi « homme de guerre par la science de la guerre, et en « étant toujours prêt à la soutenir; et montre-toi homme « de paix en t'abstenant de toute usurpation. Ne choisis « pas pour modèle celui qui a su agrandir ses États, mais « celui qui a bien gouverné les siens. Ne prends pas pour « amis tous ceux qui se présenteront, mais ceux qui seront « dignes de toi; non des gens d'un commerce agréable, « mais des hommes capables de t'aider à établir un bon « gouvernement. Regarde comme sûrs non pas ceux qui « louent toutes tes paroles et toutes tes actions, mais ceux « qui te reprennent de tes fautes. Laisse parler librement « les sages, afin d'avoir de bons conseils dans les affaires

τι παρὰ τῶν θεῶν ἀγαθόν. Διὰ παντὸς τοῦ χρόνου τὴν ἀλήθειαν οὕτω
φαίνου προτιμῶν, ὥστε πιστοτέρους εἶναι τοὺς σοὺς λόγους μᾶλλον ἢ
N° 24. Bkk. τοὺς τῶν ἄλλων ὅρκους. Ἀρχικὸς εἶναι βούλου μὴ χαλεπότητι μηδὲ τῷ
σφόδρα κολάζειν, ἀλλὰ τῷ πάντας ἡττᾶσθαι τῆς σῆς διανοίας καὶ νομί-
ζειν ὑπὲρ τῆς αὑτῶν σωτηρίας ἄμεινον ἑαυτῶν σὲ βουλεύεσθαι. Πολε-
μικὸς μὲν ἴσθι ταῖς ἐπιστήμαις καὶ ταῖς παρασκευαῖς, εἰρηνικὸς δὲ τῷ
μηδὲν παρὰ τὸ δίκαιον πλεονεκτεῖν. Ζήλου μὴ τοὺς μεγίστην ἀρχὴν
κτησαμένους, ἀλλὰ τοὺς ἄριστα τῇ παρούσῃ χρησαμένους. Φίλους κτῶ
μὴ πάντας τοὺς βουλομένους, ἀλλὰ τοὺς τῆς σῆς φύσεως ἀξίους ὄντας,
P. 56, Moust. μηδὲ μεθ' ὧν ἥδιστα συν|διατρίψεις, ἀλλὰ μεθ' ὧν ἄριστα τὴν πόλιν
διοικήσεις. Πιστοὺς ἡγοῦ μὴ τοὺς ἅπαν ὅ τι ἂν λέγῃς ἢ ποιῇς ἐπαινοῦν-
τας, ἀλλὰ τοὺς τοῖς ἁμαρτανομένοις ἐπιτιμῶντας. Δίδου παῤῥησίαν τοῖς
εὖ φρονοῦσιν, ἵνα περὶ ὧν ἂν ἀμφιγνοῇς, ἔχῃς τοὺς συνδοκιμάσοντας.

« difficiles. Distingue le flatteur artificieux du serviteur « fidèle, afin de ne pas favoriser les intrigants au détri- « ment des honnêtes gens. Punis la calomnie des mêmes « châtiments que les méfaits. Commande-toi à toi-même « aussi bien que tu commandes aux autres. La première « grandeur d'un roi, c'est de n'être point asservi aux « passions, et de régner sur ses désirs plutôt que sur les « citoyens. Habitue-toi à aimer les occupations qui pour- « ront te rendre plus parfait, et qui donneront aux « autres une bonne opinion de toi. Ne mets pas ton « ambition à faire les choses dont les moins bons peu- « vent aussi bien venir à bout, mais place ton orgueil « dans la vertu, dont aucune partie n'est à la portée des « âmes viles. N'exige pas que les particuliers aient des « mœurs, en dispensant les rois d'en avoir. Mais que ta « sagesse soit un modèle pour les autres; sache que le « peuple se règle sur ceux qui ont l'autorité. Il y a un « signe auquel tu reconnaîtras l'excellence de ton gou-

Διόρα καὶ τοὺς τέχνῃ κολακεύοντας, καὶ τοὺς μετ' εὐνοίας θεραπεύον-
τας, ἵνα μὴ πλέον οἱ πονηροὶ τῶν χρηστῶν ἔχωσιν. Ταῖς αὐταῖς κόλαζε N° 29, Bkk
ζημίαις τοὺς ψευδῶς διαβάλλοντας, αἷσπερ τοὺς ἐξαμαρτάνοντας. Ἄρχε
σαυτοῦ μηδὲν ἧττον ἢ τῶν ἄλλων, καὶ τοῦθ' ἡγοῦ βασιλικώτατον, ἢν
μηδεμιᾷ δουλεύῃς τῶν ἡδονῶν, ἀλλὰ κρατῇς τῶν ἐπιθυμιῶν μᾶλλον ἢ
τῶν πολιτῶν. Ἔθιζε σαυτὸν ἐπ' ἐκείναις ταῖς διατριβαῖς χαίρειν, ἐξ ὧν
αὐτός τ' ἐπιδώσεις καὶ τοῖς ἄλλοις βελτίων εἶναι δόξεις. Μὴ φαίνου φι-
λοτιμούμενος ἐπὶ τοῖς τοιούτοις ἃ καὶ τοῖς κακοῖς διαπράξασθαι δυνατόν
ἐστιν, ἀλλ' ἐπ' ἀρετῇ μέγα φρονῶν ἧς οὐδὲν μέρος τοῖς πονηροῖς μέτ-
εστιν. Μὴ τοὺς μὲν ἄλλους ἀξίου κοσμίως ζῆν, τοὺς δὲ βασιλέας ἀτάκτως,
ἀλλὰ τὴν σαυτοῦ σωφροσύνην παράδειγμα τοῖς ἄλλοις καθίστη, γιγνώ-
σκων ὅτι τὸ τῆς πόλεως ὅλης ἦθος ὁμοιοῦται τοῖς ἄρχουσιν. Σημεῖον
ἔστω σοι τοῦ καλῶς βασιλεύειν, ἐὰν τοὺς ἀρχομένους ὁρᾷς εὐπορωτέ-

« vernement, c'est quand tu auras augmenté par tes « soins le bien-être et l'honnêteté de tes sujets. Sois plus « jaloux de laisser à tes enfants l'héritage d'une bonne « renommée que de riches trésors. La richesse est pé- « rissable, la gloire, immortelle. La gloire peut faire « venir l'argent, mais on ne l'achète pas avec de l'ar- « gent. Les hommes les plus dépourvus de mérite peu- « vent être riches; on ne jouit de la gloire que quand « on l'a méritée. Considère qu'il est indigne, quand on « voit des particuliers se résoudre à mourir pour être « loués après leur mort, que des rois n'aient pas le cou- « rage de faire ce qu'il faut pour être illustres pendant « leur vie. Tiens à laisser pour monument les images « de ta vertu plutôt que de ta personne. Tâche d'abord « de garantir de tout danger ta personne et tes États; « mais, si la nécessité d'affronter le danger se présente, « sache mourir noblement plutôt que de vivre honteu- « sement. Dans toutes tes actions souviens-toi que tu es

N° 32, Bkk. *ρους καὶ σωφρονεσlέρους γιγνομένους διὰ τὴν σὴν ἐπιμέλειαν. Περὶ*
P. 57, Moust. *πλείονος ποιοῦ δόξαν | καλὴν ἢ πλοῦτον μέγαν τοῖς παισὶ καταλιπεῖν· ὁ μὲν γὰρ θνητός, ἡ δ' ἀθάνατος, καὶ δόξῃ μὲν χρήματα κτητά, δόξα δὲ χρημάτων οὐκ ὠνητή, καὶ τὰ μὲν καὶ φαύλοις παραγίγνεται, τὴν δ' οὐχ οἷόν τ' ἀλλ' ἢ τοὺς διενεγκόντας κτήσασθαι. Δεινὸν ἡγοῦ τῶν μὲν ἰδιωτῶν τινὰς ἐθέλειν ἀποθνήσκειν, ἵνα τελευτήσαντες ἐπαινεθῶσι, τοὺς δὲ βασιλέας μὴ τολμᾷν χρῆσθαι τοῖς ἐπιτηδεύμασι τούτοις, ἐξ ὧν ζῶντες εὐδοκιμήσουσιν. Βούλου τὰς εἰκόνας τῆς ἀρετῆς ὑπόμνημα μᾶλλον ἢ τοῦ σώματος καταλιπεῖν. Μάλισlα μὲν πειρῶ τὴν ἀσφάλειαν καὶ σαυτῷ καὶ τῇ πόλει διαφυλάτlειν· ἐὰν δ' ἀναγκασθῇς κινδυνεύειν, αἱροῦ τεθνάναι καλῶς μᾶλλον ἢ ζῆν αἰσχρῶς. Ἐν πᾶσι τοῖς ἔργοις μέμνησο τῆς βασιλείας, φρόντιζε δ' ὅπως μηδὲν ἀνάξιον τῆς τιμῆς ταύτης πράξεις. Μὴ*

« roi, et songe à ne jamais rien faire qui soit indigne de « cette élévation. Crains de laisser périr ton être tout « entier, et, puisque ton corps est mortel, tâche de « laisser de ton âme une mémoire immortelle. Aime à « parler de la vertu, afin de t'accoutumer à des senti- « ments conformes au sujet de tes entretiens. Ce que la « réflexion t'aura fait paraître bon, quand tu agiras, « mets-le en pratique. Imite la conduite de ceux dont « tu estimes les doctrines. Les conseils que tu donnerais « à tes enfants, il faut les suivre toi-même. Regarde « comme sages non ceux qui disputent curieusement « sur de petites choses, mais ceux qui savent bien parler « sur les plus grands sujets. Suis les préceptes que je « t'offre, ou vois si tu en trouves de meilleurs. »

Mais c'est assez lire et citer mes discours, et surtout des morceaux de cette étendue, car je ne m'abstiendrai pas, dans l'occasion, de produire un court fragment

περιίδης τὴν σαυτοῦ φύσιν ἅπασαν ἅμα διαλυθεῖσαν· ἀλλ' ἐπειδὴ θνητοῦ τοῦ σώματος ἔτυχες, πειρῶ τῆς ψυχῆς ἀθάνατον τὴν μνήμην καταλιπεῖν. Μελέτα περὶ καλῶν ἐπιτηδευμάτων λέγειν, ἵνα συνεθισθῇς ὅμοια τοῖς εἰρημένοις φρονεῖν. N° 38. Bkk. *Ἅτ' ἂν σοι λογιζομένῳ φαίνηται βέλτιστα, ταῦτα τοῖς ἔργοις ἐπιτέλει. Ὧν τὰς δόξας ζηλοῖς, μιμοῦ τὰς πράξεις. Ἃ τοῖς αὑτοῦ παισὶν ἂν συμβουλεύσειας, τούτοις αὐτὸς ἐμμένειν ἀξίου. Σοφοὺς νόμιζε μὴ τοὺς περὶ μικρῶν ἀκριβῶς ἐρίζοντας, ἀλλὰ τοὺς εὖ περὶ τῶν μεγίστων λέ|γοντας. Χρῶ τοῖς εἰρημένοις, ἢ ζήτει βελτίω τούτων.* P. 58. Moust.

Τῶν μὲν τοίνυν λόγων ἅλις ἡμῖν ἔστω τῶν ἀναγιγνωσκομένων καὶ Antid. *τηλικοῦτο μῆκος ἐχόντων, ἐπεὶ μικροῦ γε μέρους τῶν πάλαι γεγραμ-* N° 74. Bkk. *μένων οὐκ ἂν ἀποσχοίμην, ἀλλ' εἴποιμ' ἂν εἴ τί μοι δόξειε πρέπον εἰ-*

qui me paraîtra convenir à la circonstance. J'aurais grand tort, quand je vois les autres se servir de mon bien, d'être le seul à craindre de m'appuyer sur ce que j'ai dit autrefois, surtout maintenant que je me suis permis de produire devant vous, non-seulement des morceaux, mais des développements tout entiers. Je ferai donc ce que l'occasion me suggérera.

J'ai dit, avant de faire ces lectures, que non-seulement je voulais être puni de la plus grande des peines si mes discours étaient nuisibles, mais que, s'ils n'étaient beaucoup plus louables que ceux de quelque orateur que ce soit, j'acceptais encore les derniers châtiments. Si quelques-uns d'entre vous m'ont d'abord taxé de vanité et accusé de faire de trop belles promesses, ils n'ont pu conserver cette opinion sans injustice. Je crois que j'ai tenu parole, et que les discours que je vous ai fait lire ont le mérite que j'avais dit; cependant je veux présenter brièvement l'apologie de chacun d'eux, et rendre

ναι τῷ παρόντι καιρῷ· καὶ γὰρ ἂν ἄτοπος εἴην, εἰ τοὺς ἄλλους ὁρῶν τοῖς ἐμοῖς χρωμένους, ἐγὼ μόνος ἀπεχοίμην τῶν ὑπ' ἐμοῦ πρότερον εἰρημένων, ἄλλως τε καὶ νῦν ὅτ' οὐ μόνον μικροῖς μέρεσιν ἀλλ' ὅλοις εἴδεσι προειλόμην χρῆσθαι πρὸς ὑμᾶς. Ταῦτα μὲν οὖν, ὅπως ἂν ἡμῖν συμπίπτῃ, ποιήσομεν.

N° 75, Bkk. *Εἶπον δέ που, πρὶν ἀναγιγνώσκεσθαι τούτους, ὡς ἄξιος εἴην οὐ μόνον, εἰ βλαβεροῖς χρῶμαι τοῖς λόγοις, δοῦναι δίκην ὑμῖν τὴν μεγίστην, ἀλλ' εἰ μὴ τοιούτοις οἵοις οὐδεὶς ἄλλος, τῆς μεγίστης τυχεῖν τιμωρίας· εἴ τινες οὖν ὑμῶν ὑπέλαβον τότε λίαν ἀλαζονικὸν εἶναι καὶ μέγα τὸ ῥηθέν, οὐκ ἂν δικαίως ἔτι τὴν γνώμην ταύτην ἔχοιεν· οἶμαι γὰρ ἀποδεδωκέναι τὴν ὑπόσχεσιν, καὶ τοιούτους εἶναι τοὺς λόγους τοὺς ἀναγνωσθέντας οἵους περ ἐξ ἀρχῆς ὑπεθέμην. Βούλομαι δ' ὑμῖν διὰ βραχέων*

encore plus évident que j'ai dit alors et que je dis encore la vérité sur ce sujet.

D'abord, y a-t-il un emploi plus saint et plus juste de la parole que de louer nos ancêtres d'une manière digne de leur vertu et des œuvres qu'ils ont accomplies? Quoi de plus patriotique et d'un plus grand intérêt pour la république que de montrer que le commandement nous appartient plutôt qu'aux Lacédémoniens, à cause des services de tous genres que nous avons rendus à la Grèce et des dangers que nous avons subis pour elle? Enfin, quel plus beau, quel plus grand sujet que d'inviter les Grecs à marcher contre les barbares, et de leur conseiller la concorde parmi eux? Eh bien, dans le premier discours, ce sont là les idées que je développe. Dans les autres, je traite des idées moins élevées, sans doute, que celles-là, mais jamais moins utiles, jamais moins conformes aux intérêts de la république. Et, si vous en voulez bien connaître la valeur, comparez-les aux œuvres d'autres

ἀπολογήσασθαι περὶ ἑκάστου, καὶ ποιῆσαι μᾶλλον ἔτι καταφανὲς ὡς ἀληθῆ καὶ τότε προεῖπον καὶ νῦν λέγω περὶ αὐτῶν.

Καὶ *πρῶ|τον μὲν ποῖος γένοιτ' ἂν λόγος ὁσιώτερος ἢ δικαιότερος τοῦ* P. 59, Moust. *τοὺς προγόνους ἐγκωμιάζοντος ἀξίως τῆς ἀρετῆς τῆς ἐκείνων καὶ τῶν ἔργων τῶν πεπραγμένων αὐτοῖς; Ἔπειτα τίς ἂν πολιτικώτερος καὶ μᾶλ-* Nº 77, Bkk. *λον πρέπων τῇ πόλει τοῦ τὴν ἡγεμονίαν ἀποφαίνοντος ἔκ τε τῶν ἄλλων εὐεργεσιῶν καὶ τῶν κινδύνων ἡμετέραν οὖσαν μᾶλλον ἢ Λακεδαιμονίων; Ἔτι δὲ τίς ἂν περὶ καλλιόνων καὶ μειζόνων πραγμάτων τοῦ τοὺς Ἕλληνας ἐπί τε τὴν τῶν βαρβάρων στρατείαν παρακαλοῦντος καὶ περὶ τῆς πρὸς ἀλλήλους ὁμονοίας συμβουλεύοντος; Ἐν μὲν τοίνυν τῷ πρώτῳ λόγῳ περὶ τούτων τυγχάνω διειλεγμένος, ἐν δὲ τοῖς ὑστέροις περὶ ἐλαττόνων μὲν ἢ τηλικούτων, οὐ μὴν περὶ ἀχρηστοτέρων οὐδ' ἧττον*

personnages parmi ceux qui ont un grand nom, et à qui le genre humain se croit redevable de grands services.

Tout le monde conviendra, je pense, que les législations sont pour l'humanité la source de grands et nombreux bienfaits. Cependant l'usage que nous en faisons, le profit que nous en tirons, ne s'étend qu'à la cité et aux rapports que vous avez entre vous. Mais, si vous écoutez mes conseils, c'est l'intérêt de la Grèce que vous servirez d'une manière juste, honorable et conforme à celui d'Athènes. Or, si vous êtes sages, vous devez, sans doute, prendre à cœur ces deux objets; mais vous mettrez en première ligne le plus grand et le plus important. Et, d'autre part, vous reconnaîtrez qu'un grand nombre d'hommes, parmi les Grecs et parmi les barbares, ont été capables de faire des lois, mais qu'il n'y en a pas beaucoup qui puissent parler sur les intérêts publics d'une manière digne d'Athènes et digne de la Grèce. C'est pourquoi ceux dont le mérite est de com-

τῇ πόλει συμφερόντων. Γνώσεσθε δὲ τὴν δύναμιν αὐτῶν, ἢν παραβάλλητε πρὸς ἕτερα τῶν εὐδοκιμούντων καὶ τῶν ὠφελίμων εἶναι δοκούντων.

N° 79, Bkk. Οἶμαι δὴ πάντας ἂν ὁμολογῆσαι τοὺς νόμους πλείστων καὶ μεγίστων ἀγαθῶν αἰτίους εἶναι τῷ βίῳ τῷ τῶν ἀνθρώπων· ἀλλ' ἡ μὲν τούτων χρῆσις τοῦτ' ὠφελεῖν ἡμᾶς μόνον πέφυκε τὰ κατὰ τὴν πόλιν καὶ τὰ συμβόλαια τὰ γιγνόμενα πρὸς ὑμᾶς αὐτούς· εἰ δὲ τοῖς λόγοις πείθοισθε τοῖς ἐμοῖς, ὅλην τὴν Ἑλλάδα καλῶς ἂν διοικοῖτε καὶ δικαίως καὶ τῇ πόλει συμφερόντως. Χρὴ δὲ τοὺς νοῦν ἔχοντας περὶ ἀμφότερα μὲν ταῦτα
P. 60, Moust. σπου|δάζειν, αὐτοῖν δὲ τούτοιν τὸ μεῖζον καὶ τὸ πλεῖονος ἄξιον προτιμᾶν, ἔπειτα κἀκεῖνο γιγνώσκειν, ὅτι νόμους μὲν θεῖναι μυρίοι καὶ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων καὶ τῶν βαρβάρων ἱκανοὶ γεγόνασιν, εἰπεῖν δὲ περὶ τῶν συμφερόντων ἀξίως τῆς πόλεως καὶ τῆς Ἑλλάδος οὐκ ἂν πολλοὶ

poser de tels discours sont bien préférables à ceux qui proposent et qui rédigent des lois, parce qu'ils sont plus rares, que leur œuvre est plus difficile, et qu'ils ont besoin de facultés plus éminentes, et particulièrement aujourd'hui. Car, lorsque le genre humain commençait à naître et à s'établir dans des villes, c'étaient là deux espèces de travaux à peu près aussi méritoires l'un que l'autre; mais aujourd'hui, dans un temps où les discours qui ont été prononcés et les lois qui ont été promulguées sont innombrables, et où l'on admire de préférence, parmi les lois, les plus anciennes, et parmi les discours, les plus nouveaux, il n'y a plus de rapport entre ces deux sortes d'ouvrages. Ceux qui entreprennent d'établir des lois trouvent un secours dans la multitude de celles qui ont été faites avant eux; ils n'ont pas besoin d'en chercher d'autres; ils n'ont d'autre effort à faire que de rassembler celles dont on se loue ailleurs; et le premier venu peut en faire autant. Mais ceux qui

δυνηθεῖεν· ὧν ἕνεκα τοὺς ἔργον ποιουμένους τοὺς τοιούτους λόγους εὑρίσκειν τοσούτῳ χρὴ περὶ πλείονος ποιεῖσθαι τῶν τοὺς νόμους τιθέντων καὶ γραφόντων, ὅσῳ πέρ εἰσι σπανιώτεροι καὶ χαλεπώτεροι, καὶ ψυχῆς φρονιμωτέρας δεόμενοι τυγχάνουσιν, ἄλλως τε δὴ καὶ νῦν. Ὅτε μὲν γὰρ ἤρχετο τὸ γένος τὸ τῶν ἀνθρώπων γίγνεσθαι καὶ συνοικίζεσθαι κατὰ πόλεις, εἰκὸς ἦν παραπλησίαν εἶναι τὴν ζήτησιν αὐτῶν· ἐπειδὴ δ' ἐνταῦθα προεληλύθαμεν ὥστε καὶ τοὺς λόγους τοὺς εἰρημένους καὶ τοὺς νόμους τοὺς κειμένους ἀναριθμήτους εἶναι, καὶ τῶν μὲν νόμων ἐπαινεῖσθαι τοὺς ἀρχαιοτάτους, τῶν δὲ λόγων τοὺς καινοτάτους, οὐκέτι τῆς αὐτῆς διανοίας ἔργον ἐστίν, ἀλλὰ τοῖς μὲν τοὺς νόμους τιθέναι προαιρουμένοις προὔργου γέγονε τὸ πλῆθος τῶν κειμένων (οὐδὲν γὰρ αὐτοὺς δεῖ ζητεῖν ἑτέρους, ἀλλὰ τοὺς παρὰ τοῖς ἄλλοις εὐδοκιμοῦν- N° 81, Bkk.

travaillent à composer des discours, trouvant qu'on s'est emparé de tous les sujets, n'ont pas le même bonheur. S'ils disent les mêmes choses qui ont été dites avant eux, on les traitera d'impudents et de bavards; et, s'ils cherchent des idées nouvelles, ils n'en trouveront qu'avec beaucoup de peine. Je disais donc qu'il convenait de les louer les uns et les autres; mais bien plus ceux qui sont capables d'exécuter les œuvres les plus difficiles.

Quant à ceux qui font profession de former les hommes à la tempérance et à la justice, je soutiens que mon enseignement est plus vrai et plus utile que le leur. Ceux-là exhortent leurs disciples à une vertu, à une sagesse ignorée des autres, et sur laquelle eux-mêmes disputent; moi j'enseigne une sagesse que tout le monde avoue. Il leur suffit à eux de pouvoir s'attacher personnellement quelques sectateurs par la réputation de leur nom; ils ne vont pas plus loin. Mais on ne me verra jamais attirer à moi personnellement aucun particulier; le but de

τας πειραθῆναι συναγαγεῖν, ὃ ῥᾳδίως ὅστις ἂν οὖν βουληθεὶς ποιήσειε),
P. 61, Moust. *τοῖς δὲ περὶ τοὺς λόγους πραγματευομένοις διὰ τὸ προ|κατειλῆφθαι τὰ πλεῖστα τοὐναντίον συμβέβηκε· λέγοντες μὲν γὰρ ταὐτὰ τοῖς πρότερον εἰρημένοις ἀναισχυντεῖν καὶ ληρεῖν δόξουσι, καινὰ δὲ ζητοῦντες ἐπιπόνως εὑρήσουσι. Διόπερ ἔφασκον ἀμφοτέροις μὲν ἐπαινεῖσθαι προσήκειν, πολὺ δὲ μᾶλλον τοῖς τὸ χαλεπώτερον ἐξεργάζεσθαι δυναμένοις.*

N° 84, Bkk. *Ἀλλὰ μὴν καὶ τῶν ἐπὶ τὴν σωφροσύνην καὶ τὴν δικαιοσύνην προσποιουμένων προτρέπειν ἡμεῖς ἂν ἀληθέστεροι καὶ χρησιμώτεροι φανεῖμεν ὄντες. Οἱ μὲν γὰρ παρακαλοῦσιν ἐπὶ τὴν ἀρετὴν καὶ τὴν φρόνησιν τὴν ὑπὸ τῶν ἄλλων μὲν ἀγνοουμένην, ὑπ' αὐτῶν δὲ τούτων ἀντιλεγομένην, ἐγὼ δ' ἐπὶ τὴν ὑπὸ πάντων ὁμολογουμένην. Κἀκείνοις μὲν ἀπόχρη τοσοῦτον, ἢν ἐπαγαγέσθαι τινὰς τῇ δόξῃ τῇ τῶν ὀνομάτων δυνη-*

mes efforts est de faire entrer autant que possible, dans l'esprit de tous les citoyens de la république, des principes qui feront leur bonheur, et qui délivreront la Grèce des maux qu'elle souffre aujourd'hui. Eh bien, quand un homme ne se propose, en parlant à tous ses concitoyens ensemble, que de les porter à se conduire avec plus de justice dans le gouvernement de la Grèce, comment pourriez-vous croire que cet homme corrompt ceux qui l'approchent? Qui donc, étant capable de trouver et de traiter de semblables idées, chercherait à en proposer de pernicieuses et à traiter des sujets dangereux, surtout quand il retire du bon emploi de son talent le profit que mes ouvrages m'ont valu? Car, après les avoir écrits et publiés, j'ai eu de la réputation dans le public; et il m'est venu beaucoup de disciples, dont aucun ne serait resté, s'ils n'avaient rencontré en moi l'homme qu'ils s'attendaient à trouver. Oui, j'ai eu beaucoup de disciples; et ils sont restés, les uns, trois ans,

*θῶσιν εἰς τὴν αὑτῶν ὁμιλίαν, ἐγὼ δὲ τῶν μὲν ἰδιωτῶν οὐδένα πώποτε φανήσομαι παρακαλέσας ἐπ' ἐμαυτόν, τὴν δὲ πόλιν ὅλην πειρῶμαι πείθειν τοιούτοις πράγμασιν ἐπιχειρεῖν, ἐξ ὧν αὐτοί τ' εὐδαιμονήσουσι
καὶ τοὺς ἄλλους Ἕλληνας τῶν παρόντων κακῶν ἀπαλλάξουσι.* **Καί** *τοι* N° 86, Bkk.
*τὸν πάντας τοὺς πολίτας προτρέπειν προθυμούμενον πρὸς τὸ βέλτιον καὶ δικαιότερον προστῆναι τῶν Ἑλλήνων, πῶς εἰκὸς τοῦτον τοὺς συνόντας διαφθείρειν; τίς δὲ τοιούτους λόγους εὑρίσκειν δυνάμενος πονηροὺς
ἂν καὶ περὶ πονηρῶν πραγμάτων ζητεῖν ἐπιχειρήσειεν, | ἄλλως τε καὶ* P. 62, Moust.
διαπεπραγμένος ἀπ' αὐτῶν ἅπερ ἐγώ; Τούτων *γὰρ γραφέντων καὶ διαδοθέντων καὶ δόξαν ἔσχον παρὰ πολλοῖς καὶ μαθητὰς πολλοὺς ἔλαβον, ὧν οὐδεὶς ἂν παρέμεινεν, εἰ μὴ τοιοῦτον ὄντα με κατέλαβον οἷόνπερ προσεδόκησαν· νῦν δὲ τοσούτων γεγενημένων, καὶ τῶν μὲν ἔτη τρία,*

les autres, quatre ans avec moi; et vous n'en trouverez pas un qui ait paru mécontent de rien de ce qu'il avait vu chez moi. Loin de là, sur la fin de leur séjour, quand il fallait s'embarquer pour aller retrouver leur famille et leurs amis, ils se trouvaient liés par tant d'affection à la maison qui les avait reçus, que leurs larmes, au moment du départ, témoignaient de leurs regrets. Vous fierez-vous donc moins à ceux qui connaissent bien et mes discours et mon caractère qu'à un homme qui ne me connaît point, mais à qui la fantaisie prend de faire le sycophante? Voyez sa malignité et son audace: il porte contre moi l'accusation que j'enseigne à composer des discours pour faire prévaloir l'injustice, et il n'en produit pas un échantillon! Il s'étend longuement sur l'indignité qu'il y a à corrompre cette jeunesse, comme si quelqu'un contestait cette vérité, comme s'il fallait démontrer ce dont convient tout le monde, au lieu de démontrer seulement que je suis coupable de cet atten-

τῶν δὲ τέτταρα συνδιαιτηθέντων, οὐδεὶς οὐδὲν φανήσεται τῶν παρ' ἐμοὶ
N° 88, Bkk. *μεμψάμενος· ἀλλ' ἐπὶ τελευτῆς, ὅτ' ἤδη μέλλοιεν ἀποπλεῖν ὡς τοὺς γονέας καὶ τοὺς φίλους τοὺς ἑαυτῶν, οὕτως ἠγάπων τὴν διατριβὴν ὥστε μετὰ πόθου καὶ δακρύων ποιεῖσθαι τὴν ἀπαλλαγήν. Καί τοι πότερα χρὴ πιστεύειν ὑμᾶς τοῖς σαφῶς ἐπισταμένοις καὶ τοὺς λόγους καὶ τὸν τρόπον τὸν ἐμόν, ἢ τῷ μηδὲν μὲν εἰδότι τῶν ἐμῶν, προῃρημένῳ δὲ συκοφαντεῖν; Ὃς εἰς τοσοῦτον πονηρίας καὶ τόλμης ἐλήλυθεν, ὥστε γραψάμενος ὡς λόγους διδάσκω δι' ὧν πλεονεκτήσουσι παρὰ τὸ δίκαιον ἀπόδειξιν μὲν οὐδεμίαν τούτων ἤνεγκε, λέγων δὲ διατετέλεκεν ὡς δεινόν ἐστι διαφθείρασθαι τοὺς τηλικούτους, ὥσπερ ἀντιλέγοντός τινος περὶ τούτων, ἢ τοῦτο δέον αὐτὸν ἀποφαίνειν ὃ πάντες ὁμολογοῦσιν, ἀλλ' οὐκ ἐκεῖνο μόνον διδάσκειν ὡς ἐγὼ τυγχάνω ταῦτα διαπραττόμε-*

tat! Si lui-même vous était déféré comme un bandit, un voleur, et que, sans pouvoir produire aucun méfait qu'il eût commis, on se mît à déclamer sur la perversité de pareilles actions, il se récrierait sur la sottise et la folie de l'accusateur; et lui, quand il emploie le même procédé, il croit qu'on ne s'en apercevra pas. Pour moi, je pense qu'il n'y a pas d'homme assez simple pour ignorer ce que c'est qu'une accusation sérieuse et digne de confiance; elle ne consiste point dans des déclamations banales dont on peut se servir contre les gens les plus innocents, mais dans des griefs qu'on ne peut articuler que contre les vrais coupables. C'est ce que cet homme n'a point fait du tout, et il vous a débité des paroles qui n'ont aucun rapport à l'accusation. C'était mes discours qu'il fallait montrer, puisque c'est par là que je corromps; puis les disciples qui se sont pervertis dans mon commerce. Mais il n'a rien fait de tout cela; et, abandonnant les voies légitimes d'une accusation, il a

νος. Ἀλλ' εἰ μέν τις τοῦτον ἀπαγαγὼν ἀνδραποδισϐὴν καὶ κλέπϐην καὶ λωποδύτην μηδὲν μὲν αὐτὸν ἀποφαίνοι τούτων | εἰργασμένον, διεξίοι δ' ὡς δεινὸν ἕκασϐόν ἐσϐι τῶν κακουργημάτων, ληρεῖν ἂν φαίη καὶ μαίνεσθαι τὸν κατήγορον, αὐτὸς δὲ τοιούτοις λόγοις κεχρημένος οἴεται λανθάνειν ὑμᾶς. Ἐγὼ δ' ἡγοῦμαι τοῦτό γε καὶ τοὺς ἀμαθεσϐάτους γιγνώσκειν, ὅτι δεῖ πισϐὰς εἶναι καὶ μέγα δυναμένας τῶν κατηγοριῶν οὐχ αἷς ἔξεσϐι χρήσασθαι καὶ περὶ τῶν μηδὲν ἠδικηκότων, ἀλλ' ἃς οὐχ οἷόν τ' εἰπεῖν ἀλλ' ἢ κατὰ τῶν ἡμαρτηκότων· ὧν αὐτὸς ὀλιγωρήσας οὐδὲν προσήκοντας τῇ γραφῇ λόγους εἴρηκεν. Ἔδει γὰρ αὐτὸν καὶ τοὺς λόγους δεικνύναι τοὺς ἐμούς, οἷς διαφθείρω τοὺς συνόντας, καὶ τοὺς μαθητὰς φράζειν τοὺς χείρους διὰ τὴν συνουσίαν τὴν ἐμὴν γεγενημένους· νῦν δὲ τούτων μὲν οὐδέτερον πεποίηκε, παραλιπὼν δὲ τὴν δικαιο- N° 90, Bkk. P. 63, Moust.

cherché à vous tromper; moi, au contraire, c'est sur ces moyens justes et légitimes que j'appuierai ma défense.

Je viens de vous lire mes discours; je vous ferai voir maintenant les amis que j'ai eus depuis ma première jeunesse jusqu'à l'âge avancé où je suis. Je les ferai paraître devant vous, et j'aurai parmi vous, pour rendre témoignage de ce que je dirai, ceux qui sont du même âge que moi. Les premiers qui ont commencé à venir à moi sont Eunome, Lysithide, Callippe; après eux, Onétor, Anticlès, Philonide, Philomèle, Charmantide. Tous, le peuple les a couronnés de couronnes d'or, non pas comme des intrigants qui convoitaient le bien d'autrui, mais comme de bons citoyens qui avaient mis leur fortune au service de la république. Supposez entre eux et moi les rapports que vous voudrez; toutes les suppositions vont m'être également favorables. Car, si j'ai été leur conseil et leur maître, vous me devez plus de

τάτην τῶν κατηγοριῶν ἐξαπατᾷν ὑμᾶς ἐπεχείρησεν. Ἐγὼ δ' ἐξ αὐτῶν τούτων ἐξ ὧνπερ προσήκει καὶ δίκαιόν ἐστι, ποιήσομαι τὴν ἀπολογίαν.

N° 93, Bkk. Καὶ τοὺς μὲν λόγους ὀλίγῳ πρότερον ἀνέγνωμεν ὑμῖν, τοὺς δὲ κεχρημένους ἐκ μειρακίων μοι μέχρι γήρως δηλώσω, καὶ μάρτυρας ὑμῶν αὐτῶν παρέξομαι περὶ ὧν ἂν λέγω τοὺς κατὰ τὴν ἡλικίαν τὴν ἐμὴν γεγενημένους. Ἤρξαντο μὲν οὖν ἐν πρώτοις Εὔνομός μοι καὶ Λυσιθείδης καὶ Κάλλιππος πλησιάζειν, μετὰ δὲ τούτους Ὀνήτωρ, Ἀντικλῆς,
P. 64, Moust. Φιλωνίδης, Φιλόμηλος, Χαρμαντίδης. | Τούτους ἅπαντας ἡ πόλις χρυσοῖς στεφάνοις ἐστεφάνωσεν, οὐχ ὡς τῶν ἀλλοτρίων ἐφιεμένους, ἀλλ' ὡς ἄνδρας ἀγαθοὺς ὄντας καὶ πολλὰ τῶν ἰδίων εἰς τὴν πόλιν ἀνηλωκότας. Πρὸς οὓς ὅπως βούλεσθε θέτε με διακεῖσθαι· πρὸς γὰρ τὸ παρὸν πανταχῶς ἕξει μοι καλῶς. Ἤν τε γὰρ ὑπολάβητε σύμβουλον εἶναί με

reconnaissance qu'à tous ceux que vous nourrissez dans le prytanée pour leur vertu; en effet, chacun de ceux-là n'a fait éclater que sa vertu particulière; mais moi, j'ai produit tous ceux que je viens de vous nommer. Que si, sans avoir eu part moi-même aux vertus qu'ils ont déployées, j'ai seulement été leur compagnon et leur ami, je crois qu'il y a encore pour moi, dans ce fait, une défense suffisante contre les griefs que l'on m'impute. D'une part, des citoyens qui ont obtenu des distinctions publiques m'ont pris en affection; de l'autre, j'ai contre moi un sycophante : y a-t-il à conclure de là que je suis le corrupteur de ceux qui m'approchent? Je serais bien malheureux, quand les autres sont jugés d'après leur conduite et d'après la société qu'ils fréquentent, et qu'on établit là-dessus l'opinion qu'on a de leur honnêteté ou de leur perversité, si, pour moi seul, on mettait en pratique une autre méthode; et si, après que j'ai vécu dans la compagnie de pareils hommes, et

καὶ διδάσκαλον τούτων, δικαίως ἂν ἔχοιτέ μοι πλείω χάριν ἢ τοῖς δι' ἀρετὴν ἐν πρυτανείῳ σιτουμένοις· τούτων μὲν γὰρ ἕκαστος αὑτὸν μόνον παρέσχε καλὸν κἀγαθὸν, ἐγὼ δὲ τοσούτους τὸ πλῆθος ὅσους ὀλίγῳ πρότερον διῆλθον ὑμῖν. Εἴ τε τῶν μὲν πεπραγμένων ἐκείνοις μηδὲν N° 96, Bkk. *συναίτιος ἐγενόμην αὐτὸς, ὡς ἑταίροις δὲ καὶ φίλοις αὐτοῖς ἐχρώμην, ἱκανὴν ὑπὲρ ὧν φεύγω τὴν γραφὴν ἡγοῦμαι καὶ ταύτην εἶναι τὴν ἀπολογίαν· εἰ γὰρ τοῖς μὲν δι' ἀρετὴν δωρεὰς εἰληφόσιν ἤρεσκον, τῷ δὲ συκοφάντῃ μὴ τὴν αὐτὴν ἔχω γνώμην, πῶς ἂν εἰκότως γνωσθείην τοὺς συνόντας διαφθείρειν; Ἦ πάντων γ' ἂν εἴην δυστυχέστατος, εἰ τῶν ἄλλων ἀνθρώπων ἔκ τε τῶν ἐπιτηδευμάτων καὶ τῶν συνουσιῶν τῶν μὲν χείρω τῶν δὲ βελτίω δόξαν λαμβανόντων ἐγὼ μόνος μὴ τύχοιμι τῆς δοκιμασίας ταύτης, ἀλλὰ τοιούτοις μὲν ἀνδράσι συμβεβιωκὼς, ἀνέγκλη-*

que j'ai fourni une si longue carrière sans donner lieu à aucune accusation, on ne faisait nulle différence entre moi et ceux que leurs principes et la société qui les entoure exposent aux imputations les plus graves! Je serais curieux de savoir ce qui me serait arrivé, si j'avais eu le malheur de fréquenter quelque personnage tel que celui qui m'accuse, puisque la haine que j'ai pour tous ces gens-là, et qu'ils me rendent, ne m'a pas sauvé du péril.

Il se trouvera peut-être, parmi mes ennemis déterminés, des gens pour dire (mais je ne crains pas ces discours) que je n'ai pas eu de grands rapports avec les hommes honorables dont j'ai parlé, et qu'on m'a vu à peine m'entretenir avec eux; mais que j'ai eu bien d'autres disciples, des intrigants, dont je fais mystère devant vous. Eh bien, voici une parole qui doit réfuter et confondre de pareilles calomnies. Si, parmi ceux qui ont vécu près de moi, il en est qui aient montré des vertus en servant leur patrie, leurs amis et leur famille,

τον δ' ἐμαυτὸν μέχρι ταυτησὶ τῆς ἡλικίας παρεσχηκὼς, ὅμοιος εἶναι
P. 65, Moust. *δόξαιμι τοῖς ἔκ τε τῶν ἐπιτηδευ|μάτων καὶ τῶν ἄλλων συνουσιῶν διαβεβλημένοις. Ἡδέως δ' ἂν εἰδείην τί ποτ' ἂν ἔπαθον, εἴ τίς μοι τοιοῦτος ἦν συγγεγενημένος οἷόσπερ ἐσΊιν ὁ κατήγορος, ὃς μισῶν ἅπαντας τοὺς τοιούτους καὶ μισούμενος εἰς τουτονὶ καθέσΊηκα τὸν κίνδυνον.*

N° 98, Bkk. *Καὶ μὴν οὐδ' ἐκεῖνος ὁ λόγος δικαίως ἄν με βλάψειεν, ὃν ἴσως ἄν τινες τολμήσαιεν εἰπεῖν τῶν παντάπασι πρός με δυσκόλως διακειμένων, ὡς τούτοις μὲν οἷς εἴρηκα τοσοῦτον μόνον ἐχρώμην ὅσον ὀφθῆναι διαλεγόμενος, ἕτεροι δέ τινές μοι πολλοὶ καὶ πολυπράγμονες μαθηταὶ γεγόνασιν, οὓς ἀποκρύπΊομαι πρὸς ὑμᾶς. Ἔχω γὰρ λόγον ὃς ἐξελέγξει καὶ διαλύσει πάσας τὰς τοιάσδε βλασφημίας· ἀξιῶ γάρ, εἴ μέν τινες τῶν ἐμοὶ συγγεγενημένων ἄνδρες ἀγαθοὶ γεγόνασι περὶ τὴν πόλιν καὶ*

je consens qu'on les loue seuls et qu'on ne m'en sache aucun gré; si, au contraire, il y a eu parmi eux de mauvais citoyens, de ces délateurs, de ces accusateurs qui convoitent le bien d'autrui, je veux en être seul responsable. Voilà, on en conviendra, une proposition bien modeste et bien légitime : je renonce à rien prétendre sur les gens de bien, et, si on me montre ces méchants qu'on m'impute d'avoir formés, je consens à payer pour eux. Et ce n'est pas là une vaine parole : je consens que celui qui m'accuse, ou que tout autre qui voudra, vienne ici articuler les noms de ces gens-là, si on en connaît. Ce n'est pas que je n'aie des ennemis tout disposés à me calomnier; mais ils seraient aussitôt confondus, et ce n'est pas sur moi, c'est sur eux-mêmes, qu'ils attireraient votre colère. Je ne puis, pour faire tomber l'accusation et pour montrer que je ne suis pas le corrupteur de ceux qui m'entourent, donner une démonstration plus manifeste et plus convaincante.

τοὺς φίλους καὶ τὸν ἴδιον οἶκον, ἐκείνους ὑμᾶς ἐπαινεῖν, ἐμοὶ δὲ μηδεμίαν ὑπὲρ τούτων χάριν ἔχειν· εἰ δὲ πονηροὶ καὶ τοιοῦτοι τὰς φύσεις οἷοι φαίνειν καὶ γράφεσθαι καὶ τῶν ἀλλοτρίων ἐπιθυμεῖν, παρ' ἐμοῦ δίκην λαμβάνειν. Καίτοι τίς ἂν πρόκλησις γένοιτο ταύτης ἀνεπιφθονω- N° 100, Bkk.
τέρα καὶ δικαιοτέρα τῆς τῶν μὲν καλῶν κἀγαθῶν οὐκ ἀμφισβητούσης, εἰ δέ τινες πονηροὶ γεγόνασιν, ὑπὲρ τούτων δίκην ὑποσχεῖν ἐθελούσης; Καὶ ταῦτ' οὐ λόγος μάτην εἰρημένος ἐστίν, ἀλλὰ παραχωρῶ καὶ τῷ κατηγόρῳ | καὶ τῷ βουλομένῳ τῶν ἄλλων, εἴ τις ἔχει τινὰ φράσαι P. 66, Moust.
τοιοῦτον, οὐχ ὡς οὐχ ἡδέως ἄν τινῶν μου καταψευσομένων, ἀλλ' ὡς εὐθὺς φανερῶν ἐσομένων ὑμῖν καὶ τῆς ζημίας ἐκείνοις ἀλλ' οὐκ ἐμοὶ γενησομένης. Περὶ μὲν οὖν ὧν φεύγω τὴν γραφὴν καὶ τοῦ μὴ διαφθείρειν τοὺς συνόντας, οὐκ οἶδ' ὅπως ἂν σαφέστερον ἐπιδεῖξαι δυνηθείην.

Mais on a parlé aussi de l'amitié qui m'a lié avec Timothée, et on a essayé de nous flétrir tous les deux. On n'a pas respecté la mémoire d'un homme qui n'est plus et qui a rendu tant de services à la république; il n'y a pas d'infamies et d'insolences qu'on n'ait proférées. Pour moi, je pensais que, dussé-je être trouvé manifestement coupable, l'amitié d'un homme tel que lui avait de quoi me couvrir et me sauver. Mais, puisque Lysimaque essaye de tourner contre moi les moyens mêmes qui devraient légitimement profiter à ma cause, il devient nécessaire d'insister sur ce sujet. Ce n'est pas sans raison qu'en nommant les autres que j'ai eus pour amis, je n'ai pas mêlé parmi eux le nom de Timothée; c'est qu'ils étaient dans un cas tout différent. D'abord, l'accusateur n'a pas osé proférer une mauvaise parole sur leur compte, tandis qu'il a insisté sur les torts qu'il reproche à Timothée plus encore que sur les griefs dont il compose l'accusation qu'il lance contre moi. Ensuite, ceux dont je parle n'ont pas eu un grand

Ἐμνήσθη δὲ καὶ τῆς πρὸς Τιμόθεόν μοι φιλίας γεγενημένης, καὶ διαβάλλειν ἡμᾶς ἀμφοτέρους ἐπεχείρησεν, οὐδ' ᾐσχύνθη περὶ ἀνδρὸς τετελευτηκότος καὶ πολλῶν ἀγαθῶν αἰτίου τῇ πόλει γεγενημένου βλασφή-
N° 102, Bkk. *μους καὶ λίαν ἀσελγεῖς λόγους εἰπών. Ἐγὼ δ' ᾤμην μέν, εἰ καὶ φανερῶς ἐξηλεγχόμην ἀδικῶν, διὰ τὴν πρὸς ἐκεῖνον ὁμιλίαν σώζεσθαί μοι προσήκειν· ἐπειδὴ δὲ Λυσίμαχος καὶ τοῖς τοιούτοις ἐπιχειρεῖ με βλάπτειν ἐξ ὧν δικαίων ἂν ὠφελοίμην, ἀναγκαίως ἔχει διαλεχθῆναι περὶ αὐτῶν. Διὰ τοῦτο δ' οὐχ ἅμα περὶ τούτου καὶ τῶν ἄλλων ἐπιτηδείων ἐποιησάμην τὴν μνείαν, ὅτι πολὺ τὰ πράγματα διέφερεν αὐτῶν· περὶ μὲν γὰρ ἐκείνων οὐδὲν φλαῦρον εἰπεῖν ὁ κατήγορος ἐτόλμησε, περὶ δὲ τὴν Τιμοθέου κατηγορίαν μᾶλλον ἐσπούδασεν ἢ περὶ ὧν ἀπήνεγκε τὴν γρα-*

nombre de commissions bien importantes, quoique, d'ailleurs, chaque fois que des charges leur ont été données, la manière honorable dont ils s'en sont acquittés leur ait fait décerner la récompense dont je viens de parler tout à l'heure : Timothée a eu entre les mains les plus grands intérêts de la république, et souvent, et longtemps. Il n'y avait pas lieu de confondre un tel homme avec ces autres bons serviteurs de l'État : il devenait nécessaire de les séparer ainsi, et de le mettre à part. Mais il ne faut pas croire que ce que j'ai à dire sur Timothée soit étranger à ce procès, et qu'en parlant de lui je sorte de mon sujet. Je vois bien que, pour l'ordinaire, quand un accusé s'est expliqué sur ses propres actes, il doit descendre d'ici, ou bien on dit qu'il se perd dans des discours inutiles. Mais, quand on a la réputation d'avoir donné des conseils ou des leçons, ceux qui passent pour les avoir reçus sont aussi en cause, et il faut les justifier aussi bien que soi-même, surtout quand c'est précisément là-dessus que porte l'accusation,

φήν. Ἔπειθ' οἱ μὲν ὀλίγων ἐπεστάτησαν ἀγώνων, τῶν δ' ἑκάστῳ προσταχθέντων οὕτως ἐπεμελήθησαν ὥστε τυχεῖν τῆς τιμῆς τῆς ὀλίγῳ πρότερον ὑπ' ἐμοῦ λεχθεί|σης, ὁ δὲ πολλῶν καὶ μεγάλων πραγμάτων P. 67, Moust.
καὶ πολὺν χρόνον κατέστη κύριος. Ὥστ' οὐκ ἂν ἥρμοσεν ἅμα περὶ τούτου καὶ τῶν ἄλλων χρήσασθαι τοῖς λόγοις, ἀλλ' ἀναγκαίως εἶχεν οὕτω διελέσθαι καὶ διατάξασθαι περὶ αὐτῶν. Χρὴ δὲ τὸν ὑπὲρ ἐκείνου λόγον N° 104, Bkk.
οὐκ ἀλλότριον εἶναι νομίζειν τοῖς ἐνεστῶσι πράγμασιν, οὐδ' ἐμὲ λέγειν ἔξω τῆς γραφῆς· τοῖς μὲν γὰρ ἰδιώταις ὑπὲρ ὧν ἕκαστος ἔπραξε προσήκει διαλεχθεῖσι καταβαίνειν ἢ δοκεῖν περιεργάζεσθαι, τοῖς δ' ὑπολαμβανομένοις συμβούλοις εἶναι καὶ διδασκάλοις ὁμοίως ὑπὲρ τῶν συγγεγενημένων ὥσπερ ὑπὲρ αὐτῶν ἀναγκαῖον ποιεῖσθαι τὴν ἀπολογίαν, ἄλλως

comme il m'arrive aujourd'hui. Un autre eût pu se contenter de dire qu'il n'est pas juste de faire peser sur lui la peine des fautes de Timothée, puisque personne ne s'est avisé de lui donner une part dans les récompenses et les honneurs accordés à ce général, et que pas un orateur n'a eu l'idée de lui adresser des éloges pour les conseils qu'il a pu donner à ce grand homme. La justice veut, si on ne lui tient pas compte du bien qui a été fait, qu'on ne lui impute pas non plus le mal : mais je rougirais d'employer de pareils arguments, et je porte ici un défi pareil à celui de tout à l'heure. Je veux bien, si Timothée a été un mauvais citoyen et s'il a fait du mal à la république, en être avec lui responsable et être puni comme si j'étais coupable moi-même. Si, au contraire, il est prouvé que c'était un bon citoyen et un général incomparable, je lui en laisse tout le mérite et tout l'honneur, et je demande simplement qu'en cette affaire vous me jugiez sur ce que j'ai fait, d'après votre conscience.

τ' ἣν καὶ τύχῃ τις διὰ τὴν αἰτίαν ταύτην κρινόμενος· ὅπερ ἐμοὶ συμβέ-
N° 105, Bkk. *βηκεν. Ἑτέρῳ μὲν οὖν ἀπέχρησεν ἂν τοῦτ' εἰπεῖν, ὡς οὐ δίκαιόν ἐστι μετ-*
έχειν εἴ τι Τιμόθεος ϖράττων μὴ κατώρθωσεν· οὐδὲ γὰρ τῶν δωρεῶν οὐδὲ
τῶν τιμῶν οὐδεὶς αὐτῷ μετέδωκε τῶν ἐκείνῳ ψηφισθεισῶν, ἀλλ' οὐδ' ἐπαι-
νέσαι τῶν ῥητόρων οὐδεὶς ἠξίωσεν ὡς σύμβουλον γεγενημένον· εἶναι δὲ
δίκαιον ἢ καὶ τῶν ἀγαθῶν κοινωνεῖν ἢ μηδὲ τῶν ἀτυχιῶν ἀπολαύειν. Ἐγὼ
δὲ ταῦτα μὲν αἰσχυνθείην ἂν εἰπεῖν, τὴν αὐτὴν δὲ ϖοιοῦμαι ϖρόκλησιν
ἥνπερ καὶ ϖερὶ τῶν ἄλλων· ἀξιῶ γάρ, εἰ μὲν κακὸς ἀνὴρ γέγονε Τιμόθεος
P. 68, Moust. *καὶ ϖολλὰ ϖερὶ ὑμᾶς ἐξήμαρτε, μετέχειν καὶ δίκην διδόναι καὶ | ϖάσχειν*
ὅμοια τοῖς ἀδικοῦσιν· ἢν δ' ἐπιδειχθῇ καὶ ϖολίτης ὢν ἀγαθὸς καὶ στρα-
τηγὸς τοιοῦτος οἷος οὐδεὶς ἄλλος ὧν ἡμεῖς ἴσμεν, ἐκεῖνον μὲν οἶμαι δεῖν
ὑμᾶς ἐπαινεῖν καὶ χάριν ἔχειν αὐτῷ, ϖερὶ δὲ ταυτησὶ τῆς γραφῆς ἐκ τῶν
ἐμοὶ ϖεπραγμένων, ὅ τι ἂν ὑμῖν δίκαιον εἶναι δοκῇ, τοῦτο γιγνώσκειν.

Pour parler donc de Timothée en général, et sans entrer dans les détails, je puis dire qu'il a pris autant de villes qu'a jamais fait en aucun temps aucun chef, non-seulement d'Athènes, mais de tous les peuples de la Grèce; et des villes parmi lesquelles il en est dont la réduction a entraîné la conquête de tout le territoire qui les environne, tant c'étaient de puissantes cités! Qui ne connaît la position avantageuse de Corcyre, parmi les villes qui se rattachent au Péloponèse? celle de Samos en Ionie, de Sestos et de Crithote sur l'Hellespont, de Potidée et de Torone en Thrace? Il a soumis toutes ces villes et les a données à la république; il l'a fait sans qu'il en coûtât des frais bien considérables, sans infliger aux alliés de ces impôts qui les désolent, et sans vous forcer vous-mêmes à de grandes contributions : pour son expédition autour du Péloponèse, la ville lui a donné en tout treize talents et cinquante vaisseaux. Avec cela, il a réduit Corcyre, une ville qui

Ἀθροώτατον μὲν οὖν τοῦτ' εἰπεῖν ἔχω περὶ Τιμοθέου καὶ μάλιστα καθ' ἁπάντων, ὅτι τοσαύτας ᾕρηκε πόλεις κατὰ κράτος ὅσας οὐδεὶς πώποτε τῶν ἐστρατηγηκότων, οὔτε τῶν ἐκ ταύτης τῆς πόλεως οὔτε τῶν ἐκ τῆς ἄλλης Ἑλλάδος, καὶ τούτων ἐνίας, ὧν ληφθεισῶν ἅπας ὁ τόπος ὁ περιέχων οἰκεῖος ἠναγκάσθη τῇ πόλει γενέσθαι· τηλικαύτην ἑκάστη δύναμιν εἶχε. Τίς γὰρ οὐκ οἶδε Κόρκυραν μὲν ἐν ἐπικαιροτάτῳ καὶ κάλλιστα κειμένην τῶν περὶ Πελοπόννησον, Σάμον δὲ τῶν ἐν Ἰωνίᾳ, Σηστὸν δὲ καὶ Κριθώτην τῶν ἐν Ἑλλησπόντῳ, Ποτίδαιαν δὲ καὶ Τορώνην τῶν ἐπὶ Θρᾴκης; ἃς ἐκεῖνος ἁπάσας κτησάμενος παρέδωκεν ὑμῖν, οὐ δαπάναις μεγάλαις, οὐδὲ τοὺς ὑπάρχοντας συμμάχους λυμηνάμενος, οὐδὲ πολλὰς ὑμᾶς εἰσφορὰς ἀναγκάσας εἰσενεγκεῖν· ἀλλ' εἰς μὲν τὸν περίπλουν τὸν περὶ Πελοπόννησον τρία καὶ δέκα μόνον τάλαντα δούσης αὐτῷ τῆς πόλεως καὶ τριήρεις πεντήκοντα Κόρκυραν εἷλε, πόλιν N° 107, Bkk.

possédait quatre-vingts vaisseaux, et, dans le même temps, il battait sur mer les Lacédémoniens, et les forçait de jurer cette paix qui a tant changé la situation des deux peuples, cette paix à laquelle nous sacrifions ce jour-là, tous les ans, comme à la plus avantageuse dont Athènes ait jamais goûté les fruits; tandis que, depuis ce temps-là, on n'a pas vu Lacédémone faire paraître un seul vaisseau plus loin que le cap Malée, ni faire avancer par terre un seul homme dans l'isthme; et il est facile de reconnaître que ce fut là la cause de son désastre de Leuctres. Après ces exploits, il fit voile contre Samos. Périclès, le général le plus renommé pour son habileté, sa justice et son honnêteté, avait dépensé, pour forcer Samos, douze cents talents; Timothée, sans autres ressources que celles que j'ai dites, rien de moins, rien de plus, sans avoir, au delà, ni rien reçu de vous, ni rien demandé aux alliés, a emporté Samos en onze mois, avec huit mille peltastes et trente vaisseaux; et

P. 69, Moust. *ὀγδοήκοντα τριήρεις κεκτημένην, καὶ περὶ τὸν αὐ|τὸν χρόνον Λακεδαιμονίους ἐνίκησε ναυμαχῶν, καὶ ταύτην ἠνάγκασεν αὐτοὺς συνθέσθαι τὴν*
N° 110, Bkk. *εἰρήνην, ἣ τοσαύτην μεταβολὴν ἑκατέρᾳ τῶν πόλεων ἐποίησεν· ὥσθ' ἡμᾶς μὲν ἀπ' ἐκείνης τῆς ἡμέρας θύειν αὐτῇ καθ' ἕκαστον τὸν ἐνιαυτὸν ὡς οὐδεμιᾶς ἄλλης οὕτω τῇ πόλει συνενεγκούσης, Λακεδαιμονίων δὲ μετ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον μηδ' ὑφ' ἑνὸς ἑωρᾶσθαι μήτε ναυτικὸν ἐντὸς Μαλέας περιπλέον μήτε πεζὸν στρατόπεδον δι' Ἰσθμοῦ πορευόμενον, ὅπερ αὐτοῖς τῆς περὶ Λεῦκτρα συμφορᾶς εὕροι τις ἂν αἴτιον γεγενημένον. Μετὰ δὲ ταύτας τὰς πράξεις ἐπὶ Σάμον στρατεύσας, ἣν Περικλῆς ὁ μεγίστην ἐπὶ σοφίᾳ καὶ δικαιοσύνῃ καὶ σωφροσύνῃ δόξαν εἰληφὼς ἀπὸ διακοσίων χιλίων ταλάντων κατεπολέμησε, ταύτην, οὔτε πλέον οὔτ' ἔλαττον οὔτε παρ' ὑμῶν λαβὼν οὔτε παρὰ τῶν συμμάχων ἐκλέξας, ἐν ἕνδεκα μησὶν ἐξεπολιόρκησεν ὀκτακισχιλίοις πελτασταῖς καὶ τριή-*

tout ce monde, il l'a payé du produit de sa conquête. Si on peut montrer quelque autre citoyen qui en ait fait autant, je suis prêt à confesser que je suis fou de donner de si grands éloges à un homme qui n'a rien fait de plus remarquable que bien d'autres. De là, remettant à la voile, il alla prendre Sestos et Crithote, et il tourna ainsi votre attention vers la Chersonèse, jusque-là négligée. Enfin, la ville de Potidée, contre laquelle la république avait autrefois dépensé deux mille quatre cents talents, il ne dépensa pour la prendre que des fonds qu'il fournit lui-même et des contributions de la Thrace, et, en outre, il réduisit toute la Chalcidique. Mais, pour ne pas raconter en particulier chacune de ses actions, et pour me résumer, il vous a rendus maîtres de vingt-quatre villes à moins de frais que vos pères n'en avaient fait pour le siége seul de Mélos.

Il m'a été facile de vous énumérer ses actions : je voudrais qu'il fût de même possible de montrer briève-

ρεσι τριάκοντα, καὶ τούτοις ἅπασιν ἐκ τῆς πολεμίας τὸν μισθὸν ἀπέδωκε. Καί τοι τοιοῦτον ἔργον ἄν τις ἄλλος φανῇ πεποιηκώς, ὁμολογῶ Nº 112, Bkk.
ληρεῖν, ὅτι διαφερόντως ἐπαινεῖν ἐπιχειρῶ τὸν οὐδὲν περιττότερον τῶν ἄλλων διαπεπραγμένον. Ἐντεῦθεν τοίνυν ἀναπλεύσας Σηστὸν καὶ Κριθώτην ἔλαβε, καὶ τὸν ἄλλον χρόνον ἀμελουμένης Χεῤῥονήσου, προσέχειν ὑμᾶς αὐτῇ τὸν νοῦν ἐποίησε. Τὸ δὲ τελευταῖον Ποτί|δαιαν, P. 70, Moust.
εἰς ἣν ἡ πόλις τετρακόσια καὶ δισχίλια τάλαντα τὸ πρότερον ἀνήλωσε, ταύτην εἷλεν ἀπὸ τῶν χρημάτων ὧν αὐτὸς ἐπόρισε καὶ τῶν συντάξεων τῶν ἀπὸ Θρᾴκης· καὶ προσέτι Χαλκιδέας ἅπαντας κατεπολέμησεν. Εἰ δὲ δεῖ μὴ καθ' ἕκαστον ἀλλὰ διὰ βραχέων εἰπεῖν, τεττάρων καὶ εἴκοσι πόλεων κυρίους ὑμᾶς ἐποίησεν ἐλάττω δαπανήσας ὧν οἱ πατέρες ἡμῶν εἰς τὴν Μηλίων πολιορκίαν ἀνήλωσαν.

Ἠβουλόμην δ' ἄν, ὥσπερ ἐξαριθμῆσαι τὰς πράξεις ῥᾴδιον γέγονεν,

ment les circonstances dans lesquelles ces actes ont été accomplis, où en étaient les affaires de la république, et quelle était la puissance de ses ennemis. Ces considérations rehausseraient les services et l'homme qui les a rendus; l'abondance des détails me force à les négliger. Mais voici un point que vous serez bien aises d'examiner, je l'espère : parmi les hommes qui ont eu chez vous une grande réputation, et qui ont passé pour de bons capitaines, il y en a qui n'ont jamais pu prendre un village. Comment Timothée, qui n'avait pas un corps vigoureusement constitué, ni l'avantage de s'être rompu à la pratique du métier dans les armées qui courent le monde, ce Timothée qui était resté dans Athènes à remplir au milieu de vous ses devoirs de citoyen, comment donc Timothée a-t-il fait de si grandes choses? La réponse à cette question est désobligeante; il est pourtant bon de la faire : s'il a eu tant de supériorité sur les autres, c'est que, pour les affaires des Grecs ou des alliés, et pour la manière de les conduire, il ne

οὕτως οἷόν τ' εἶναι συντόμως δηλῶσαι τοὺς καιροὺς ἐν οἷς ἕκαστα τούτων ἐπράχθη, καὶ τὰ τῆς πόλεως ὡς εἶχε, καὶ τὴν τῶν πολεμίων δύναμιν· πολὺ γὰρ ἂν ὑμῖν αἵ τ' εὐεργεσίαι μείζους κἀκεῖνος πλείονος ἄξιος
N° 114, Bkk. *ἔδοξεν εἶναι. Νῦν δὲ ταῦτα μὲν ἐάσω διὰ τὸ πλῆθος, ἡγοῦμαι δ' ὑμᾶς ἡδέως ἂν ἀκοῦσαι διὰ τί ποτε τῶν μὲν εὐδοκιμούντων ἀνδρῶν παρ' ὑμῖν καὶ πολεμικῶν εἶναι δοκούντων οὐδὲ κώμην ἔνιοι λαβεῖν ἠδυνήθησαν, Τιμόθεος δ' οὔτε τὴν τοῦ σώματος φύσιν ἔχων ἐρρωμένην οὔτ' ἐν τοῖς στρατοπέδοις τοῖς πλανωμένοις κατατετριμμένος, ἀλλ' ὁ μεθ' ὑμῶν πολιτευόμενος τηλικαῦτα διεπράξατο τὸ μέγεθος. Ἔστι δ' ὁ λόγος ὁ περὶ τούτων φιλαπεχθήμων μέν, ῥηθῆναι δ' οὐκ ἀσύμφορος. Ἐκεῖνος γὰρ τούτῳ τῶν ἄλλων διήνεγκεν, ὅτι περὶ τῶν ἑλληνικῶν καὶ συμμα-*
P. 71, Moust. *χικῶν πραγμάτων καὶ | τῆς ἐπιμελείας τῆς τούτων οὐ τὴν αὐτὴν ὑμῖν*

suivait pas votre système. Vous avez l'habitude d'élire pour généraux des hommes de la constitution la plus robuste et qui comptent plusieurs campagnes dans des corps levés à l'étranger, les regardant comme des hommes qui ont fait leurs preuves. Pour lui, c'était parmi ces gens-là qu'il prenait des lochages et des taxiarques (et quelques-uns d'entre eux, en servant sous ses ordres, ont obtenu quelque gloire et rendu des services à la république); mais lui-même, il se recommandait par un mérite d'un autre genre; il était versé dans les connaissances que doit avoir un bon général. Quelles sont-elles, et en quoi consistent-elles? je vais l'expliquer, car cette indication vague ne suffit pas. Un général doit commencer par connaître qui sont ceux à qui il faut faire la guerre, et ceux qu'il faut avoir pour alliés : c'est là le commencement du métier, et quiconque péchera contre cette règle ne fera qu'une guerre désavantageuse, difficile et mal justifiée. En cette partie, on ne l'a pas égalé; on n'a même pu approcher de lui : les faits sont là pour

γνώμην εἶχεν. Ὑμεῖς μὲν γὰρ χειροτονεῖτε στρατηγοὺς τοὺς εὐρωστοτάτους τοῖς σώμασι καὶ πολλάκις ἐν τοῖς ξενικοῖς στρατεύμασι γεγενημένους, ὡς διὰ τούτων διαπραξόμενοί τι τῶν δεόντων. Ὁ δὲ τοῖς μὲν τοιούτοις λοχαγοῖς ἐχρῆτο καὶ ταξιάρχοις, ὧν ἔνιοι διὰ τὴν μετ' ἐκείνου στρατείαν ἄξιοι λόγου καὶ χρήσιμοι τῇ πόλει γεγόνασιν· αὐτὸς δὲ N° 117, Bkk.
περὶ ταῦτα δεινὸς ἦν, περὶ ἅπερ χρὴ φρόνιμον εἶναι τὸν στρατηγὸν τὸν ἀγαθόν. Ἔστι δὲ ταῦτα τίνα καὶ τίνα δύναμιν ἔχοντα; δεῖ γὰρ οὐχ ἁπλῶς εἰπεῖν, ἀλλὰ σαφῶς φράσαι περὶ αὐτῶν. Πρῶτον μὲν δύνασθαι γνῶναι πρὸς τίνας πολεμητέον καὶ τίνας συμμάχους ποιητέον· ἀρχὴ γὰρ αὕτη στρατηγίας ἐστίν, ἧς ἢν διαμάρτῃ τις, ἀνάγκη τὸν πόλεμον ἀσύμφορον καὶ χαλεπὸν καὶ περίεργον εἶναι. Περὶ τοίνυν τὴν τοιαύτην προαίρεσιν οὐ μόνον οὐδεὶς τοιοῦτος γέγονεν, ἀλλ' οὐδὲ παραπλήσιος.

le prouver. Presque toutes ses guerres, il les a entreprises sans l'aide de la république, et il a toujours réussi, et tous les peuples de la Grèce ont toujours trouvé qu'il les avait entreprises justement : y a-t-il une preuve meilleure et plus claire de la sûreté de ses conseils? Le second devoir d'un bon général, c'est de recruter des troupes qui conviennent particulièrement à la guerre qu'il a entreprise, et de savoir les bien disposer et en faire un bon emploi. Qu'il sût les employer, c'est ce qu'ont fait voir ses actions; quant à sa supériorité dans l'art de recruter admirablement ses troupes, et de manière à faire honneur à la république, pas un de ses ennemis ne l'oserait nier. Et dans l'art de s'accommoder, avec son armée, des privations et du dénûment, et puis de trouver des ressources, qui de ceux qui ont fait la guerre avec lui ne le regardera comme un maître? Ils savent comment, dans le commencement de ses guerres,

Ῥᾴδιον δ' ἐξ αὐτῶν τῶν ἔργων γνῶναι· πλείστους γὰρ πολέμους ἄνευ τῆς πόλεως ἀνελόμενος, ἅπαντας τούτους κατώρθωσε, καὶ δικαίως ἅπασι τοῖς Ἕλλησιν ἔδοξεν αὐτοὺς ποιήσασθαι. Καίτοι τοῦ καλῶς βουλεύσασθαι τίς ἂν ἀπόδειξιν ἔχοι σαφεστέραν καὶ μείζω ταύτης παρασχέ-
N° 119, Bkk. σθαι; Δεύτερον τί προσήκει τὸν στρατηγὸν τὸν ἀγαθόν; στρατόπεδον
P. 72, Moust. συναγαγεῖν ἁρμόττον τῷ πολέμῳ | τῷ παρόντι, καὶ τοῦτο συντάξαι καὶ χρήσασθαι συμφερόντως. Ὡς μὲν τοίνυν ἠπίστατο χρῆσθαι καλῶς, αἱ πράξεις αὐταὶ δεδηλώκασιν· ὡς δὲ καὶ πρὸς τὸ παρασκευάσασθαι μεγαλοπρεπῶς καὶ τῆς πόλεως ἀξίως ἁπάντων διήνεγκεν, οὐδὲ τῶν ἐχθρῶν οὐδεὶς ἂν ἄλλως εἰπεῖν τολμήσειεν. Ἔτι τοίνυν πρὸς τούτοις ἀπορίας ἐνεγκεῖν στρατοπέδου καὶ πενίας, καὶ πάλιν εὐπορίας εὑρεῖν, τίς οὐκ ἂν τῶν συνεστρατευμένων πρὸς ἀμφότερα ταῦτα διαφέρειν ἐκεῖνον προκρίνειεν; συνίσασι γὰρ αὐτῷ κατὰ μὲν ἀρχὰς τῶν πολέμων διὰ τὸ μηδὲν παρὰ τῆς

ne demandant rien à la république, il se trouvait réduit aux dernières extrémités, et comment ensuite il savait si bien rétablir les affaires, qu'il menait la guerre à bonne fin, et qu'il payait à ses soldats tout l'arriéré de leur solde.

Voilà de grandes actions, et qui sont de puissants arguments en sa faveur; mais la suite lui attirera justement plus d'éloges encore. Il voyait que vous n'aviez de considération que pour les généraux qui étaient sans cesse à menacer, à terrifier les autres villes; qui avaient toujours quelques inventions nouvelles pour tourmenter vos alliés; il ne suivit pas ce système; il ne voulut pas se faire valoir au préjudice des intérêts de la république. Il s'étudiait et s'appliquait à n'inspirer de craintes à aucune des villes grecques, à les rassurer toutes, à l'exception de celles qui faisaient du mal; car il savait qu'on n'inspire pas de la crainte sans inspirer en même temps de la haine; qu'Athènes, par l'amitié des peuples,

πόλεως λαμβάνειν εἰς τὰς ἐσχάτας ἐνδείας καθισΊάμενον, ἐκ δὲ τούτων εἰς τοῦτο τὰ πράγματα περιισΊάναι δυνάμενον, ὥσΊε καὶ τῶν πολεμίων περιγίγνεσθαι καὶ τοῖς σΊρατιώταις ἐντελεῖς ἀποδιδόναι τοὺς μισθούς.

Οὕτω τοίνυν τούτων μεγάλων ὄντων καὶ σφόδρα κατεπειγόντων, N° 121, Bkk.
ἐπὶ τοῖς ἐχομένοις δικαίως ἄν τις αὐτὸν ἔτι μᾶλλον ἐπαινέσειεν. Ὁρῶν γὰρ ὑμᾶς τούτους μόνους ἄνδρας νομίζοντας τοὺς ἀπειλοῦντας καὶ τοὺς ἐκφοβοῦντας τὰς ἄλλας πόλεις καὶ τοὺς ἀεί τι νεωτερίζοντας ἐν τοῖς συμμάχοις, οὐκ ἐπηκολούθησε ταῖς ὑμετέραις γνώμαις, οὐδ' ἠβουλήθη βλάπΊων τὴν πόλιν εὐδοκιμεῖν, ἀλλὰ τοῦτ' ἐφιλοσόφει καὶ τοῦτ' ἔπραΊΊεν, ὅπως μηδεμία τῶν πόλεων αὐτὸν φοβήσεται τῶν ἑλληνίδων, ἀλλὰ πᾶσαι θαῤῥή|σουσι πλὴν τῶν ἀδικουσῶν. Ἠπίσ7ατο γὰρ τούς τε P. 73, Moust.
δεδιότας ὅτι μισοῦσι δι' οὓς ἂν τοῦτο πεπονθότες τυγχάνωσι, τήν τε πόλιν διὰ μὲν τὴν φιλίαν τὴν τῶν ἄλλων εὐδαιμονεσΊάτην καὶ μεγίσΊην

était devenue puissante et florissante, et que leur inimitié l'avait presque réduite à la dernière extrémité. Partant de cette observation, il employait la force à terrasser les ennemis, et la bonne conduite à s'attirer la bienveillance des autres peuples, et il croyait que c'était là une manœuvre plus belle et plus glorieuse que de prendre beaucoup de villes et de remporter beaucoup de victoires. Son plus grand désir était que pas une ville ne pût concevoir contre lui le moindre soupçon, et il portait le scrupule jusque-là que, s'il avait à se présenter devant quelqu'une de celles qui n'avaient pas payé la contribution, il commençait par faire avertir les magistrats, de peur que son apparition subite en vue du port ne répandît le trouble et l'inquiétude dans la ville; et, s'il venait à descendre à terre, jamais il ne permettait aux soldats de piller, de voler et de ravager les habitations; mais, pour empêcher que rien de pareil n'eût lieu, il prenait autant de soin que l'auraient

γενομένην, διὰ δὲ τὸ μῖσος μικρὸν ἀπολιποῦσαν τοῦ μὴ ταῖς ἐσχάταις συμφοραῖς περιπεσεῖν. Ὧν ἐνθυμούμενος τῇ μὲν δυνάμει τοὺς πολεμίους κατεστρέφετο, τῷ δ' ἤθει τὴν εὔνοιαν τὴν τῶν ἄλλων προσήγετο, νομίζων τοῦτο στρατήγημα μεῖζον εἶναι καὶ κάλλιον ἢ πολλὰς πόλεις
N° 123. Bkk. *ἑλεῖν καὶ πολλάκις νικῆσαι μαχόμενος. Οὕτω δ' ἐσπούδαζε περὶ τὸ μηδεμίαν τῶν πόλεων μηδὲ μικρὰν ὑποψίαν περὶ αὑτοῦ λαβεῖν ὡς ἐπιβουλεύοντος, ὥσθ' ὁπότε μέλλοι τινὰ παραπλεῖν τῶν μὴ τὰς συντάξεις διδουσῶν, πέμψας προηγόρευε τοῖς ἄρχουσιν, ἵνα μὴ πρὸ τῶν λιμένων ἐξαίφνης ὀφθεὶς εἰς θόρυβον καὶ ταραχὴν αὐτοὺς καταστήσειεν. Εἰ δὲ τύχοι καθορμισθεὶς πρὸς τὴν χώραν, οὐκ ἂν ἐφῆκε τοῖς στρατιώταις ἁρπάζειν καὶ κλέπτειν καὶ πορθεῖν τὰς οἰκίας, ἀλλὰ τοσαύτην εἶχεν ἐπιμέλειαν ὑπὲρ τοῦ μηδὲν γίγνεσθαι τοιοῦτον, ὅσην περ οἱ δεσπόται*

pu faire les possesseurs eux-mêmes ; car ce qui le préoccupait, ce n'était pas que son nom fût en faveur auprès des soldats, mais que celui d'Athènes fût en faveur auprès des Grecs. Les villes mêmes qu'il avait forcées par les armes, il les traitait avec une douceur et une équité que d'autres ne montraient pas envers les villes des alliés. Il pensait qu'en agissant ainsi à l'égard de ceux qui nous faisaient la guerre, il prouverait assez qu'il était incapable de toute entreprise injuste à l'égard des autres. Aussi, sur la réputation que lui fit cette conduite, beaucoup de villes qui avaient contre vous des sentiments hostiles le reçurent à portes ouvertes ; et lui, bien loin de faire aucun bouleversement, y laissa, en partant, le même ordre qu'il y avait trouvé établi à son arrivée. Enfin, pour tout dire en un mot, dans les autres temps, il arrivait toujours en Grèce beaucoup de catastrophes, tandis que, sous son commandement, on ne trouvera pas qu'il y ait eu nulle part ni soulèvements, ni ré-

τῶν χρημάτων· οὐ γὰρ τούτῳ προσεῖχε τὸν νοῦν, ὅπως ἐκ τῶν τοιούτων αὐτὸς εὐδοκιμήσει παρὰ τοῖς σΊρατιώταις, ἀλλ' ὅπως ἡ πόλις παρὰ τοῖς Ἕλλησιν. Πρὸς δὲ τούτοις τὰς δορια|λώτους τῶν πόλεων οὕτω πράως διῴκει καὶ νομίμως ὡς οὐδεὶς ἄλλος τὰς συμμαχίδας, ἡγούμενος, εἰ τοιοῦτος ὢν φαίνοιτο περὶ τοὺς πολεμήσαντας, τὴν μεγίσΊην πίσΊιν ἔσεσθαι δεδωκὼς ὡς οὐδέποτ' ἂν περί γε τοὺς ἄλλους ἐξαμαρτεῖν τολμήσειεν. Τοιγάρτοι διὰ τὴν δόξαν τὴν ἐκ τούτων γιγνομένην πολλαὶ τῶν πόλεων τῶν πρὸς ὑμᾶς δυσκόλως ἐχουσῶν ἀναπεπΊαμέναις αὐτὸν ἐδέχοντο ταῖς πύλαις· ἐν αἷς ἐκεῖνος οὐδεμίαν ταραχὴν ἐποίησεν, ἀλλ' ὥσπερ οἰκουμένας αὐτὰς εἰσιὼν κατέλαβεν, οὕτως ἐξιὼν κατέλειπε. Κεφάλαιον δὲ πάντων τούτων· εἰθισμένων γὰρ τὸν ἄλλον χρόνον πολλῶν γίγνεσθαι καὶ δεινῶν ἐν τοῖς Ἕλλησιν, ἐπὶ τῆς ἐκείνου σΊρατηγίας

N° 125, Bkk. P. 74, Moust.

volutions, ni massacres, ni exils, ni autres malheurs irréparables. Au contraire, on vit alors cesser ces calamités, et, aussi loin que remontent nos souvenirs, il est le seul qui n'ait point excité contre Athènes les plaintes des Grecs. Et certes il faut regarder comme un bon et excellent général, non pas celui à qui il a été donné par hasard, comme à Lysandre, d'avoir quelque grand succès que personne autre n'a obtenu, mais celui qui, aux prises avec beaucoup d'affaires de toutes sortes, et difficiles, les a heureusement terminées par une conduite honnête et prudente : c'est le mérite de Timothée.

Mais je crains que beaucoup d'entre vous ne s'étonnent de ce discours, et ne regardent l'éloge de Timothée comme une accusation contre la république; car cet homme qui avait pris tant de villes, sans en avoir jamais perdu une seule, elle lui fit subir une accusation de trahison; puis ensuite, lorsqu'il eut à rendre

οὐδεὶς ἂν οὔτ' ἀναστάσεις εὕροι γεγενημένας οὔτε πολιτειῶν μεταβολὰς οὔτε σφαγὰς καὶ φυγὰς οὔτ' ἄλλ' οὐδὲν τῶν κακῶν τῶν ἀνηκέστων, ἀλλ' οὕτως αἱ τοιαῦται συμφοραὶ κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον ἐλώφησαν, ὥστε μόνος ὧν ἡμεῖς μνημονεύομεν ἀνέγκλητον τὴν πόλιν τοῖς Ἕλλησι
N° 128, Bkk. *παρέσχε. Καί τοι χρὴ στρατηγὸν ἀγαθὸν καὶ ἄριστον νομίζειν οὐκ εἴ τις μιᾷ τύχῃ τηλικοῦτόν τι κατώρθωσεν ὥσπερ Λύσανδρος, ὃ μηδενὶ τῶν ἄλλων διαπράξασθαι συμβέβηκεν, ἀλλ' ὅστις ἐπὶ πολλῶν καὶ παντοδαπῶν καὶ δυσκόλων πραγμάτων ὀρθῶς ἀεὶ πράττων καὶ νοῦν ἐχόντως διατετέλεκεν, ὅπερ Τιμοθέῳ συμβέβηκεν.*

P. 75, Moust. *Οἶμαι δ' ὑ|μῶν τοὺς πολλοὺς θαυμάζειν τὰ λεγόμενα καὶ νομίζειν τὸν ἔπαινον τὸν ἐκείνου κατηγορίαν εἶναι τῆς πόλεως, εἰ τοσαύτας μὲν πόλεις ἑλόντα μηδεμίαν δ' ἀπολέσαντα περὶ προδοσίας ἔκρινε, καὶ πάλιν εἰ διδόντος εὐθύνας αὐτοῦ, καὶ τὰς μὲν πράξεις Ἰφικράτους ἀνα-*

ses comptes, tandis qu'Iphicrate se portait répondant pour ses actes, et Ménesthée pour l'argent, elle les tint pour acquittés l'un et l'autre; mais elle condamna Timothée à une amende plus forte qu'aucun n'en avait jamais eu à payer. Voici comment cela s'est fait, car je veux aussi disculper la république. Si vous examinez les faits en ne considérant que la justice, rien de plus triste et de plus regrettable que cette peine infligée à Timothée; mais, si vous réfléchissez à l'ignorance où sont la plupart des hommes, aux sentiments de jalousie qui se développent chez nous, à l'état de désordre et de confusion où nous vivons, vous trouverez que cette erreur a eu sa raison, qu'elle est tout à fait dans la nature humaine, et que Timothée lui-même a contribué au jugement injuste qu'on a porté contre lui. En effet, sans mépris ni du peuple ni des hommes, sans insolence ni rien de semblable, cependant, par suite de cette hauteur de caractère qui sied au commandement, mais qui

δεχομένου, τὸν δ' ὑπὲρ τῶν χρημάτων λόγον Μενεσθέως, τούτους μὲν ἀπέλυσε, Τιμόθεον δὲ τοσούτοις ἐζημίωσε χρήμασιν ὅσοις οὐδένα πώποτε τῶν προγεγενημένων. Ἔχει δ' οὕτως· βούλομαι γὰρ καὶ τὸν ὑπὲρ τῆς πόλεως λόγον εἰπεῖν. Εἰ μὲν ὑμεῖς πρὸς αὐτὸ τὸ δίκαιον ἀποβλέποντες σκέψεσθε περὶ τούτων, οὐκ ἔστιν ὅπως οὐ δεινὰ καὶ σχέτλια πᾶσιν εἶναι δόξει τὰ πεπραγμένα περὶ Τιμόθεον· ἢν δ' ἀναλογίσησθε τὴν ἄγνοιαν ὅσην ἔχομεν πάντες ἄνθρωποι, καὶ τοὺς φθόνους τοὺς ἐγγιγνομένους ἡμῖν, ἔτι δὲ τὰς ταραχὰς καὶ τὴν τύρβην ἐν ᾗ ζῶμεν, οὐδὲν τούτων ἀλόγως οὐδ' ἔξω τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως εὑρεθήσεται γεγενημένον, ἀλλὰ καὶ Τιμόθεος μέρος τι συμβεβλημένος τοῦ μὴ κατὰ τρόπον γνωσθῆναι περὶ αὐτῶν. Ἐκεῖνος γὰρ οὔτε μισόδημος ὢν οὔτε μισάνθρωπος οὔθ' ὑπερήφανος, οὔτ' ἄλλ' οὐδὲν ἔχων τῶν τοιούτων κακῶν, διὰ τὴν μεγαλοφροσύνην τὴν τῇ στρατηγίᾳ μὲν συμφέρουσαν, πρὸς δὲ

N° 130, Bkk.

ne convient pas dans les rapports journaliers de la vie, il parut avoir des torts aux yeux de tous, car il avait aussi peu d'adresse à se faire bien venir des hommes, qu'il avait d'habileté dans le service de l'État. Cependant, moi aussi je lui représentais souvent que le premier devoir d'un homme public qui veut se faire agréer de la multitude est sans doute de rendre à ses concitoyens d'utiles et glorieux services, et de leur parler selon la vérité et la justice, mais que cependant il a de grandes précautions à observer pour mettre de la politesse et de l'affabilité dans ses actions et ses discours; car on attribue à ceux qui négligent ces formes de l'humeur et du mépris pour leurs concitoyens. « Tu vois, disais-je, le faible de la multitude pour ce qui la flatte, et comme elle préfère les hommes qui captent sa faveur à ceux qui font leur devoir; ceux qui la trompent avec des manières brillantes et affables, à ceux qui la

τὰς χρείας τῶν ἀεὶ προσπιπτόντων οὐχ ἁρμόττουσαν, ἅπασιν ἔδοξεν
P. 76, Moust. ἔνοχος εἶναι τοῖς | προειρημένοις· οὕτω γὰρ ἀφυὴς ἦν πρὸς τὴν τῶν ἀνθρώπων θεραπείαν ὥσπερ δεινὸς περὶ τὴν τῶν πραγμάτων ἐπιμέ-
Nº 132, Bkk. λειαν. Καίτοι πολλάκις καὶ παρ' ἐμοῦ τοιούτους λόγους ἤκουσεν, ὡς χρὴ τοὺς πολιτευομένους καὶ βουλομένους ἀρέσκειν προαιρεῖσθαι μὲν τῶν τε πράξεων τὰς ὠφελιμωτάτας καὶ βελτίστας καὶ τῶν λόγων τοὺς ἀληθεστάτους καὶ δικαιοτάτους, οὐ μὴν ἀλλὰ κἀκεῖνο παρατηρεῖν καὶ σκοπεῖν, ὅπως ἐπιχαρίτως καὶ φιλανθρώπως ἅπαντα φανήσονται καὶ λέγοντες καὶ πράττοντες, ὡς οἱ τούτων ὀλιγωροῦντες ἐπαχθέστεροι καὶ βαρύτεροι δοκοῦσιν εἶναι τοῖς συμπολιτευομένοις. Ὁρᾷς δὲ τὴν φύσιν τὴν τῶν πολλῶν ὡς διάκειται πρὸς τὰς ἡδονάς, καὶ διότι μᾶλλον φιλοῦσι τοὺς πρὸς χάριν ὁμιλοῦντας ἢ τοὺς εὖ ποιοῦντας, καὶ τοὺς μετὰ φαιδρότητος καὶ φιλανθρωπίας φενακίζοντας ἢ τοὺς μετ' ὄγκου καὶ σεμνό-

servent avec une dignité hautaine. Tu ne portes pas assez ton attention de ce côté, et, si tu as mené à bien quelque entreprise au dehors, tu crois que les citoyens aussi qui sont restés sur la place publique seront satisfaits de toi! mais non, c'est tout le contraire qui arrive. Si tu plais ici, tout ce que tu feras ailleurs, au lieu d'être jugé dans le jour de la vérité, sera pris du côté le plus favorable; on ne voudra pas voir les fautes, on portera les succès au ciel : c'est là l'effet général de la bienveillance. Or tu cherches, par tous les moyens possibles, à concilier à la république celle des autres peuples, parce que tu crois que c'est un avantage inappréciable, et tu ne crois pas nécessaire de te concilier, dans ton intérêt, celle de la république; et, tandis que tu as rendu tant de services, on tient bien moins de compte de toi que de ceux qui n'ont rien fait. Rien de plus naturel : en effet, ces hommes font la cour aux

τητος ὠφελοῦντας. Ὧν οὐδέν σοι μεμέληκεν, ἀλλ' ἢν ἐπιεικῶς τῶν ἔξω πραγμάτων ἐπιμεληθῇς, οἴει σοι καὶ τοὺς ἐνθάδε πολιτευομένους καλῶς ἕξειν. Τὸ δ' οὐχ οὕτως, ἀλλὰ τοὐναντίον φιλεῖ συμβαίνειν· ἢν γὰρ τού- Nº 134. Bkk.
τοις ἀρέσκῃς, ἅπαν ὅ τι ἂν πράξῃς οὐ πρὸς τὴν ἀλήθειαν κρινοῦσιν ἀλλὰ πρὸς τὸ σοὶ συμφέρον ὑπολήψονται, καὶ τὰ μὲν ἁμαρτανόμενα παρόψονται, τὸ δὲ κατορθωθὲν οὐρανόμηκες ποιήσουσιν· ἡ γὰρ εὔνοια πάντας οὕ|τω διατίθησιν. Ἣν σὺ τῇ μὲν πόλει παρὰ τῶν ἄλλων ἐκ P. 77, Moust.
παντὸς τρόπου κτήσασθαι ζητεῖς, ἡγούμενος μέγιστον εἶναι τῶν ἀγαθῶν, αὐτὸς δὲ σαυτῷ παρὰ τῆς πόλεως οὐκ οἴει δεῖν τὴν αὐτὴν ταύτην παρασκευάζειν, ἀλλὰ πλείστων ἀγαθῶν αἴτιος γεγενημένος χεῖρον διάκεισαι τῶν οὐδὲν ἄξιον λόγου διαπεπραγμένων. Εἰκότως· οἱ μὲν γὰρ τοὺς ῥήτορας καὶ τοὺς ἐν τοῖς ἰδίοις συλλόγοις λογοποιεῖν δυναμένους καὶ πάντα προσποιουμένους εἰδέναι θεραπεύουσι, σὺ δ' οὐ μόνον ἀμελεῖς, ἀλλὰ

orateurs et à ceux qui, dans des réunions particulières, savent manier la parole et se donnent l'air d'être au courant de tout; tandis que toi, non-seulement tu les négliges, mais tu fais la guerre aux plus puissants d'entre eux. Et cependant, combien, je te prie, par les mensonges de ces hommes, ont été ou malheureux ou déshonorés! Combien, dans les siècles passés, n'ont point laissé de nom, qui cependant avaient plus de vertu et de grandeur que ceux dont la gloire remplit les poëmes et les théâtres! C'est que les uns ont trouvé des poëtes et des historiens, et les autres n'ont eu personne pour les chanter. Suis donc mon conseil et sois sage; ne méprise pas ces hommes à qui la multitude est accoutumée de s'en rapporter, non-seulement sur chaque citoyen en particulier, mais sur l'ensemble des affaires. Aie pour eux quelque égard et quelque déférence, et tu seras ainsi honoré, à la fois en vertu de tes actions et en vertu de leurs discours.» A ces conseils, il répondait

καὶ πολεμεῖς τοῖς μέγιστον ἀεὶ δυναμένοις αὐτῶν. Καί τοι πόσους οἴει διὰ τὰς τούτων ψευδολογίας τοὺς μὲν συμφοραῖς περιπεπτωκέναι, τοὺς δ' ἀτίμους εἶναι; πόσους δὲ τῶν προγεγενημένων ἀνωνύμους εἶναι, πολὺ σπουδαιοτέρους καὶ πλέονος ἀξίους γεγενημένους τῶν ᾀδομένων
N° 137, Bkk. *καὶ τραγῳδουμένων; Ἀλλ' οἱ μέν, οἶμαι, ποιητῶν ἔτυχον καὶ λογοποιῶν, οἱ δ' οὐκ ἔσχον τοὺς ὑμνήσοντας. Ἢν οὖν ἐμοὶ πείθῃ καὶ νοῦν ἔχῃς, οὐ καταφρονήσεις τῶν ἀνδρῶν τούτων, οἷς τὸ πλῆθος εἴθισται πιστεύειν οὐ μόνον περὶ ἑνὸς ἑκάστου τῶν πολιτῶν ἀλλὰ καὶ περὶ ὅλων τῶν πραγμάτων, ἀλλ' ἐπιμέλειάν τινα ποιήσει καὶ θεραπείαν αὐτῶν, ἵν' εὐδοκιμήσῃς δι' ἀμφότερα, καὶ διὰ τὰς σαυτοῦ πράξεις καὶ διὰ τοὺς τού-*
P. 78, Moust. *των λόγους. Ταῦτα δ' ἀκούων ὀρθῶς μὲν ἔφασκέ με λέγειν, οὐ | μὴν οἷός τ' ἦν τὴν φύσιν μεταβαλεῖν, ἀλλ' ἦν μὲν καλὸς κἀγαθὸς ἀνὴρ καὶ*

que j'avais raison, mais qu'il ne pouvait pas changer sa nature. C'était un grand homme, dont pouvaient se vanter Athènes et la Grèce ; mais il ne savait pas se mettre à la mesure de ces hommes jaloux de toute supériorité. Les orateurs se mirent donc à lancer contre lui toutes sortes d'accusations mensongères, et la multitude à écouter ces calomnies. J'aurais plaisir à les réfuter, si l'occasion le permettait; car je crois que mes paroles vous inspireraient de l'aversion pour ceux qui ont excité contre Timothée la colère du peuple, et pour ceux qui osent encore mal parler de lui. Mais laissons ce sujet pour revenir à moi-même et à l'affaire en litige.

Je ne sais en vérité comment traiter ce qui me reste à dire; quoi mettre au premier rang, quoi au second; car tout ordre m'échappe. Je crois qu'il faut m'en tenir à parler d'une chose lorsqu'elle se présentera; mais je veux vous dire franchement ce qui m'était venu à l'es-

τῆς πόλεως καὶ τῆς Ἑλλάδος ἄξιος, οὐ μὴν σύμμετρός γε τοῖς τοιούτοις τῶν ἀνθρώπων, ὅσοι τοῖς ὑπὲρ αὐτοὺς πεφυκόσιν ἀχθόμενοι τυγχάνουσι. Τοιγαροῦν οἱ μὲν ῥήτορες ἔργον εἶχον αἰτίας περὶ αὐτοῦ πολλὰς καὶ ψευδεῖς πλάττειν, τὸ δὲ πλῆθος ἀποδέχεσθαι τὰς ὑπὸ τούτων λεγομένας. Περὶ ὧν ἡδέως ἂν ἀπελογησάμην, εἰ καιρὸν εἶχον· οἶμαι N° 139, Bkk.
γὰρ ἂν ὑμᾶς ἀκούσαντας μισῆσαι τούς τε προαγαγόντας τὴν πόλιν ἐπὶ τὴν ὀργὴν τὴν πρὸς ἐκεῖνον καὶ τοὺς φλαῦρόν τι περὶ αὐτοῦ λέγειν τολμῶντας. Νῦν δὲ ταῦτα μὲν ἐάσω, περὶ ἐμαυτοῦ δὲ καὶ τῶν ἐνεστώτων πραγμάτων πάλιν ποιήσομαι τοὺς λόγους.

Ἀπορῶ δ' ὅ τι χρήσωμαι τοῖς ὑπολοίποις, καὶ τίνος πρῶτον μνησθῶ καὶ ποίου δευτέρου· τὸ γὰρ ἐφεξῆς με λέγειν διαπέφευγεν. Ἴσως οὖν ἀναγκαῖόν ἐστιν, ὡς ἂν ἕκαστον τύχῃ προσπεσόν, οὕτως εἰπεῖν περὶ

prit et sur quoi je croyais devoir m'expliquer, quand on m'a conseillé de n'en rien faire. Dès qu'on eut déposé contre moi cette plainte, cela m'a conduit à examiner ma vie et à repasser mes actions; c'est ce qu'aurait fait chacun de vous; et je m'arrêtais principalement à celles qui, selon moi, méritent d'être approuvées; mais un de mes amis, qui m'entendait, m'a tenu un discours bien triste, disant que rien n'était plus honorable, sans doute, que tout ce que j'exposais là; mais que ce lui était une raison de plus pour craindre que je ne mécontentasse beaucoup de mes auditeurs.

Il y en a, disait-il, que l'envie et la misère ont tellement aigris et courroucés, qu'ils poursuivent, non le crime, mais la richesse, et haïssent non-seulement les honnêtes gens, mais les existences honorables; et ils ajoutent ce tort à tant d'autres, qu'ils se prononcent en faveur de ceux qui font du mal et qu'ils leur font grâce, tandis qu'ils font tout pour perdre ceux à qui ils portent

αὐτῶν· ἃ δ' οὖν μοι νῦν ἐπελήλυθε, καὶ περὶ ὧν ἐγὼ μὲν ἐνόμιζον εἶναι δηλωτέον, ἄλλος δέ τίς μοι συνεβούλευε μὴ λέγειν, οὐκ ἀποκρύ-
N° 141, Bkk. *ψομαι πρὸς ὑμᾶς. Ἐπειδὴ γὰρ ἀπήνεγκε τὴν γραφήν, ἐσκόπουν περὶ αὐτῶν τούτων ὥσπερ ἂν ὑμῶν ἕκαστος, καὶ τόν τε βίον τὸν ἐμαυτοῦ καὶ τὰς πράξεις ἐξήταζον καὶ πλεῖστον χρόνον περὶ τὰς τοιαύτας διέ-*
P. 79, Moust. *τριβον ἐφ' αἷς ᾤμην ἐπαι|νεῖσθαί με προσήκειν. Ἀκροώμενος δέ τις τῶν ἐπιτηδείων ἐτόλμησεν εἰπεῖν πρός με λόγον πάντων σχετλιώτατον, ὡς ἄξια μὲν εἴη τὰ λεγόμενα φιλοτιμίας, οὐ μὴν ἀλλ' αὐτός γε δεδιέναι ταῦτα μάλιστα, μὴ πολλοὺς λυπήσῃ τῶν ἀκουόντων.*

Οὕτω γάρ, ἔφη, τινὲς ὑπὸ τοῦ φθόνου καὶ τῶν ἀποριῶν ἐξηγρίωνται καὶ δυσμενῶς ἔχουσιν, ὥστ' οὐ ταῖς πονηρίαις ἀλλὰ ταῖς εὐπραγίαις πολεμοῦσι, καὶ μισοῦσιν οὐ μόνον τῶν ἀνθρώπων τοὺς ἐπιεικεστάτους, ἀλλὰ καὶ τῶν ἐπιτηδευμάτων τὰ βέλτιστα, καὶ πρὸς τοῖς ἄλλοις κακοῖς τοῖς μὲν

envie. Et quand ils se conduisent ainsi, ce n'est pas sans savoir bien précisément sur quelles personnes il s'agit de donner leurs suffrages ; mais ils se flattent d'être injustes sans être vus, et en sauvant leurs semblables il pensent se servir eux-mêmes. « Ces réflexions, ajoutait cet ami, doivent te servir à mieux régler ta conduite et à choisir un plan de défense plus sûr. Car enfin, quels sentiments penses-tu faire naître chez de tels hommes, en racontant ta vie et tes actions, qui n'ont pas le plus léger rapport avec leur manière d'agir, mais qui sont telles que tu t'appliques à me l'exposer ? Tu montres que les discours que tu as composés, loin de mériter aucun blâme, sont des services réels rendus au public ; que de tous tes disciples, les uns n'ont jamais rien fait de mal, les autres ont été couronnés publiquement pour leur mérite; que, dans tes habitudes toujours sages et régulières, tu ne redoutes aucune comparaison, et que, d'ailleurs, tu n'as jamais pour-

ἀδικοῦσι συναγωνίζονται καὶ συγγνώμην ἔχουσιν, οἷς δ' ἂν φθονήσωσιν ἀπολλύουσιν, ἥνπερ δυνηθῶσι. Ταῦτα δὲ δρῶντες οὐκ ἀγνοοῦσι περὶ ὧν N° 143, Bkk. *τὴν ψῆφον οἴσουσιν, ἀλλ' ἀδικήσειν μὲν ἐλπίζοντες, ὀφθήσεσθαι δ' οὐ προσδοκῶντες· σώζοντες δ' οὖν τοὺς ὁμοίους σφίσιν αὐτοῖς βοηθεῖν νομίζουσι. Τούτου δ' ἕνεκά σοι ταῦτα διῆλθον, ἵνα προειδὼς ἄμεινον προσφέρῃ καὶ τοῖς λόγοις ἀσφαλεστέροις χρῇ πρὸς αὐτούς· ἐπεὶ νῦν γε τίνα χρὴ προσδοκᾷν γνώμην ἕξειν τοὺς τοιούτους, ὅταν τόν τε βίον τὸν σαυτοῦ καὶ τὰς πράξεις διεξίῃς μηδὲ κατὰ μικρὸν ὁμοίας οὔσας ταῖς τούτων, ἀλλ' οἵασπερ πρὸς ἐμὲ λέγειν ἐπιχειρεῖς; Ἀποφαίνεις γὰρ τούς τε λόγους οὓς γέγραφας οὐ μέμψεως ἀλλὰ χάριτος τῆς μεγίστης ἀξίους ὄντας, τῶν τε πεπλησιακότων σοι τοὺς μὲν οὐ|δὲν ἠδικηκότας οὐδ' ἡμαρ-* P. 80, Moust. *τηκότας, τοὺς δὲ δι' ἀρετὴν ὑπὸ τῆς πόλεως ἐστεφανωμένους, τά τε καθ' ἡμέραν οὕτω κοσμίως καὶ τεταγμένως βεβιωκότα σαυτὸν ὡς οὐκ*

suivi personne en justice ni été poursuivi toi-même, excepté pour échange de biens; que tu n'as même prêté à personne, dans un procès, ni ta parole ni ton témoignage, ni fait enfin aucune de ces démarches qui constituent, pour le plus grand nombre, l'existence du citoyen. Outre ces titres si particuliers et si remarquables, tu ajoutes que tu es toujours demeuré éloigné des fonctions publiques et des avantages qui y sont attachés, ainsi que de tout ce qui tient à un caractère public, mais que tu t'es fait inscrire sur la liste des douze cents citoyens qui payent l'impôt et subissent les charges, non-seulement toi, mais aussi ton fils. Ainsi vous avez été déjà trois fois triérarques, et, dans les autres charges, vous avez fait les frais plus grandement et avec plus de libéralité que ne l'exigeait la loi. Quand ils vont entendre cela, ces hommes dont la conduite est tout l'opposé de tes discours, ne crois-tu pas qu'ils en seront choqués, et qu'ils les prendront pour la critique de leur propre

οἶδ' εἴ τις ἄλλος τῶν ϖολιτῶν, ἔτι δὲ μήτε δεδικασμένον μηδενὶ μήτε
ϖεφευγότα, ϖλὴν ϖερὶ ἀντιδόσεως, μήθ' ἑτέροις συνηγωνισμένον μήτε
μεμαρτυρηκότα, μήτ' ἄλλο ϖεποιηκότα μηδέν, ἐν οἷς ἅπαντες ϖολι-
N° 145, Bkk. *τευόμενοι τυγχάνουσι. Πρὸς δὲ τούτοις οὕτως ἰδίοις οὖσι καὶ ϖεριττοῖς*
κἀκεῖνο λέγεις, ὡς τῶν μὲν ἀρχῶν καὶ τῶν ὠφελειῶν τῶν ἐντεῦθεν
γιγνομένων καὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων τῶν κοινῶν ἐξέστηκας, εἰς δὲ τοὺς
διακοσίους καὶ χιλίους τοὺς εἰσφέροντας καὶ λειτουργοῦντας οὐ μόνον
αὑτὸν ϖαρέχεις ἀλλὰ καὶ τὸν υἱόν, καὶ τρὶς μὲν ἤδη τετριηραρχήκατε,
τὰς δ' ἄλλας λειτουργίας ϖολυτελέστερον λελειτουργήκατε καὶ κάλλιον
ὧν οἱ νόμοι ϖροστάττουσι. Ταῦτ' ἀκούοντας τοὺς τἀναντία ϖᾶσι τοῖς
ϖροειρημένοις ἐπιτετηδευκότας οὐκ οἴει βαρέως οἴσειν καὶ νομιεῖν
ἐλέγχεσθαι τὸν βίον τὸν αὑτῶν οὐ σπουδαῖον ὄντα; Καὶ γὰρ εἰ μὲν

indignité? Si, en effet, ils t'avaient vu gagner par des travaux grossiers et manuels cette aisance qui rend capable de supporter les grands impôts et les charges publiques, ils en auraient pris plus facilement leur parti. Mais ils savent que tes disciples étrangers t'ont bien traité, et ils s'imaginent qu'ils t'ont donné des sommes immenses. Ils croient que tu vis en oisif, plus à ton aise, non-seulement que les autres citoyens, mais que ceux qui philosophent et qui suivent la même profession que toi. En effet, ils voient la plupart de ces hommes, à l'exception de ceux qui se sont fait le même plan de vie et de conduite que toi, ils les voient, dans les assemblées générales ou dans des conférences particulières, faire montre de leur parole, engager des débats interminables, vanter leur savoir-faire, disputer, s'injurier; tout cela sans autre résultat, sinon que l'orateur se donne un mal infini, et que ses auditeurs peuvent à leur aise, ceux-là se moquer de ses discours, quelques-uns les admirer, le plus grand nombre

μετὰ πόνου καὶ ταλαιπωρίας ᾐσθάνοντό σε ποριζόμενον εἴς τε τὰς λειτουργίας καὶ περὶ τὴν ἄλλην διοίκησιν, οὐκ ἂν ὁμοίως ἔμελεν αὐτοῖς· νῦν δὲ τά τε παρὰ τῶν ξένων σοι γιγνόμενα πολὺ πλείω νομίζουσιν εἶναι τῶν διδομένων, αὐτόν τε σὲ ῥαθυμότερον ἡγοῦνται | ζῆν οὐ μόνον τῶν ἄλλων ἀλλὰ καὶ τῶν περὶ τὴν φιλοσοφίαν καὶ τὴν αὐτήν σοι πραγματείαν ὄντων. Ὁρῶσι γὰρ ἐκείνων μὲν τοὺς πλείστους, πλὴν τῶν τὸν σὸν βίον καὶ τὸν τρόπον ἠγαπηκότων, ἔν τε ταῖς πανηγύρεσι καὶ τοῖς ἰδίοις συλλόγοις ἐπιδείξεις ποιουμένους, διαγωνιζομένους πρὸς ἀλλήλους, καθ' ὑπερβολὴν ὑπισχνουμένους, ἐρίζοντας, λοιδορουμένους, οὐδὲν ἀπολείποντας κακῶν, ἀλλὰ σφίσι μὲν αὐτοῖς πράγματα παρέχοντας, τοῖς δ' ἀκροωμένοις ἐξουσίαν παραδιδόντας τοῖς μὲν καταγελάσαι τῶν λεγομένων, ἐνίοις δ' ἐπαινέσαι, τοῖς δὲ πλείστοις μισῆσαι, N° 147, Bkk. P. 81, Moust.

les prendre en aversion, les autres enfin en penser chacun ce que bon lui semble. Toi, ce n'est pas là ta méthode; ta vie est également différente de celle des sophistes et de celle des autres citoyens, de celle des riches et de celle des gens sans ressources. Les hommes raisonnables et les sages peuvent t'envier, mais les insensés et tous ces hommes qui prennent plus de chagrin de la vie honnête des autres que de leur propre misère, seront aigris et fâchés. Considérant donc ces dispositions malveillantes, vois ce que tu as à dire et à taire. »

Pour moi, je pense, comme je le pensais quand mon ami me parlait ainsi, que ceux-là seraient bien insensés et bien misérables qui me sauraient mauvais gré de m'entendre expliquer comment je suis toujours prêt à m'acquitter des charges et à remplir les devoirs qui me sont imposés, et comment je refuse de tirer au sort les fonctions publiques et de participer en rien aux dons que la ville fait aux autres citoyens; comment enfin je

τοῖς δ' ὅπως ἕκασῖοι βούλονται διατεθῆναι πρὸς αὐτούς· σὲ δ' οὐδενὸς μετέχοντα τούτων, ἀλλ' ἀνομοίως ζῶντα καὶ τοῖς σοφισῖαῖς καὶ τοῖς ἰδιώταις, καὶ τοῖς πολλὰ κεκτημένοις καὶ τοῖς ἀπόρως διακειμένοις.
N° 149, Bkk. Ἐφ' οἷς οἱ μὲν λογίζεσθαι δυνάμενοι καὶ νοῦν ἔχοντες ἴσως ἄν σε ζηλώσειαν, οἱ δὲ καταδεέσῖερον πράτῖοντες καὶ λυπεῖσθαι μᾶλλον εἰωθότες ἐπὶ ταῖς τῶν ἄλλων ἐπιεικείαις ἢ ταῖς ἑαυτῶν ἀτυχίαις οὐχ ἔσῖιν ὅπως οὐ δυσκολανοῦσι καὶ χαλεπῶς οἴσουσιν. Ὡς οὖν οὕτως αὐτῶν διατεθησομένων σκόπει τί σοι λεκτέον τούτων καὶ τί παραλειπῖέον ἐσῖίν.

Ἐγὼ δὲ κἀκείνου τότε ταῦτα λέγοντος καὶ νῦν ἡγοῦμαι πάντων ἀνθρώπων ἀτοπωτάτους εἶναι καὶ σχετλιωτάτους, οἵτινες βαρέως ἂν
P. 82, Moust. ἀ|κούοιεν εἰ λειτουργοῦντα μὲν ἐμαυτὸν τῇ πόλει παρέχω καὶ ποιοῦντα τὸ προστατῖόμενον, μηδὲν δὲ δέομαι μήτε κληροῦσθαι τῶν ἀρχῶν

ne veux jamais avoir affaire aux tribunaux, ni pour accuser ni pour me défendre; car, si je me suis fait ce plan de vie, ce n'est pas parce que je suis riche, ni par orgueil ou par mépris de ceux qui font autrement que moi, c'est par amour de la tranquillité et du loisir, et parce que j'ai vu qu'ici, comme ailleurs, on y trouve la considération; parce que j'ai jugé cette existence plus agréable que celle des hommes qui se jettent au milieu des affaires, et plus en accord avec les occupations auxquelles je me suis livré toute ma vie : c'est ainsi que j'ai été facilement induit à embrasser cette existence. Si je me suis abstenu de rien recevoir de la république, c'est que, pouvant vivre de mon bien, je me faisais scrupule de faire tort à ceux qui pouvaient n'avoir pas d'autres ressources que ces distributions, et de venir, par ma présence, les priver du nécessaire. Ce n'était pas un blâme, mais des éloges, que devait m'attirer cette conduite. Or me voici bien embarrassé de savoir quoi

ἕνεκα, μήτε λαμβάνειν ἃ τοῖς ἄλλοις ἡ πόλις δίδωσι, μήτ' αὖ φεύγειν δίκας μήτε διώκειν. Ταῦτα γὰρ συνεταξάμην οὐ διὰ πλοῦτον οὐδὲ δι' N° 151. Bkk.
ὑπερηφανίαν, οὐδὲ καταφρονῶν τῶν μὴ τὸν αὐτὸν τρόπον ἐμοὶ ζώντων, ἀλλὰ τὴν μὲν ἡσυχίαν καὶ τὴν ἀπραγμοσύνην ἀγαπῶν, μάλιστα δ' ὁρῶν τοὺς τοιούτους καὶ παρ' ὑμῖν καὶ παρὰ τοῖς ἄλλοις εὐδοκιμοῦντας, ἔπειτα τὸν βίον ἡδίω νομίσας εἶναι τοῦτον ἢ τὸν τῶν πολλὰ πραττόντων, ἔτι δὲ ταῖς διατριβαῖς ταῖς ἐμαῖς πρεπωδέστερον, αἷς ἐξ ἀρχῆς κατεστησάμην. Τούτων μὲν ἕνεκα τοῦτον τὸν τρόπον ζῆν προειλόμην· τῶν δὲ λημμάτων τῶν παρὰ τῆς πόλεως ἀπεσχόμην δεινὸν ἡγησάμενος, εἰ δυνάμενος ἐκ τῶν ἰδίων τρέφειν ἐμαυτὸν ἐμποδών τῳ γενήσομαι τῶν ἐντεῦθεν ζῆν ἠναγκασμένων λαβεῖν τὸ διδόμενον ὑπὸ τῆς πόλεως, καὶ διὰ τὴν ἐμὴν παρουσίαν ἐνδεής τις γενήσεται τῶν ἀναγκαίων· ὑπὲρ ὧν ἐπαίνου τυγχάνειν ἄξιος ἦν μᾶλλον ἢ διαβολῆς. Νῦν δ' εἰς

faire pour contenter ces gens-là; car, si, en faisant constamment tous mes efforts pour ne causer à personne aucun tort, aucun embarras, aucun chagrin, il en est que je chagrine par là même, comment faire pour leur faire plaisir? Il ne me reste rien à dire, sinon que je suis bien malheureux, et qu'ils sont gens peu intelligents et fâcheux pour leurs concitoyens. Quand on a affaire à de pareils esprits, qui ne sauraient se conformer aux idées généralement reçues, et qui sont moins révoltés de l'injustice des uns que de l'aisance des autres, ce serait une folie que de chercher à se défendre, puisque précisément mieux on montrera qu'on est honnête, plus on se perdra devant eux. Mais il faut se défendre devant les autres sur l'insinuation calomnieuse de Lysimaque, selon qui j'aurais une immense fortune; car, si cette assertion trouvait créance, je serais exposé à de plus grandes charges que je n'en puis supporter.

Il serait absolument impossible de trouver, parmi ce

πολλὴν ἀπορίαν καθέστηκα, τί δρῶν ἀρέσαι δυνηθείην ἂν τοῖς τοιού-
τοις. Εἰ γὰρ ἅπαντα τὸν χρόνον ἔργον ποιούμενος ὅπως μηδένα μήτ'
ἀδικήσω μήτ' ἐνοχλήσω μήτε λυπήσω, δι' αὐτὰ ταῦτα λυπῶ τινας, τί
P. 83, Moust. *ποιῶν ἂν χαριζοίμην; ἢ τί | λοιπόν ἐστι πλὴν ἐμὲ μὲν ἀτυχῆ, τοὺς δὲ*
τοιούτους ἀμαθεῖς δοκεῖν εἶναι καὶ δυσκόλους τοῖς συμπολιτευομένοις;
N° 154, Bkk. *Πρὸς μὲν οὖν τοὺς μηδὲν τῶν αὐτῶν τοῖς ἄλλοις γιγνώσκοντας, ἀλλὰ*
χαλεπωτέρους ὄντας τοῖς μὴ κακῶς πράττουσιν ἢ τοῖς ἀδικοῦσι, μωρόν
ἐστιν ἀπολογίαν ζητεῖν· ὅσῳ γὰρ ἄν τις ἐπιεικέστερον αὑτὸν ἐπιδείξῃ,
δῆλον ὅτι τοσούτῳ χεῖρον ἀγωνιεῖται παρ' αὐτοῖς· πρὸς δὲ τοὺς ἄλ-
λους, περὶ ὧν Λυσίμαχος διέβαλεν, ὡς παμπληθῆ κεκτήμεθα τὴν οὐ-
σίαν, ἀναγκαῖόν ἐστιν εἰπεῖν, ἵνα μὴ πιστευθεὶς ὁ λόγος εἰς μείζους καὶ
πλείους ἡμᾶς ἐμβάλῃ λειτουργίας ὧν ὑπενεγκεῖν ἂν δυνηθεῖμεν.

Ὅλως μὲν οὖν οὐδεὶς εὑρεθήσεται τῶν καλουμένων σοφιστῶν πολλὰ

qu'on appelle les sophistes, une seule grande fortune : une existence ou gênée ou très-médiocre, voilà leur partage. Le plus riche dont nous ayons gardé la mémoire a été Gorgias de Léontium. Or ce sophiste, qui vécut en Thessalie, dans un temps où cette contrée était la plus prospère de la Grèce, dont la vie fut longue et toute employée à gagner de l'argent à ce métier, qui n'avait de domicile établi dans aucune ville, qui ne faisait aucune dépense publique et n'était soumis à aucun impôt, qui, de plus, n'eut jamais ni femme ni enfants, exempt par conséquent de ce genre d'impôt, le plus continu et le plus coûteux de tous; qui avait donc ainsi tant d'avantages sur les autres pour s'enrichir, ne laissa que mille statères. Or, sur la fortune de chacun de nous, il ne faut pas nous en rapporter aux assertions hasardées des malveillants, ni croire que le revenu d'un sophiste soit le même que celui d'un comédien; mais il faut comparer entre eux les gens d'une même profession, et attri-

χρήματα συλλεξάμενος, ἀλλ' οἱ μὲν ἐν ὀλίγοις, οἱ δ' ἐν πάνυ μετρίοις τὸν βίον διαγαγόντες· ὁ δὲ πλεῖστα κτησάμενος ὧν ἡμεῖς μνημονεύομεν, Γοργίας ὁ Λεοντῖνος, οὗτος διατρίψας μὲν περὶ Θετταλίαν, ὅτ' εὐδαιμονέστατοι τῶν Ἑλλήνων ἦσαν, πλεῖστον δὲ χρόνον βιοὺς καὶ περὶ τὸν χρηματισμὸν τοῦτον γενόμενος, πόλιν δ' οὐδεμίαν καταπαγίως οἰκήσας N° 156, Bkk. *οὐδὲ περὶ τὰ κοινὰ δαπανηθεὶς οὐδ' εἰσφορὰν εἰσενεγκεῖν ἀναγκασθείς, ἔτι δὲ πρὸς τούτοις οὔτε γυναῖκα γήμας οὔτε παῖδας ποιησάμενος, ἀλλ' ἀτελὴς γενόμενος καὶ ταύτης τῆς λειτουργίας τῆς ἐνδελεχεστάτης καὶ πολυ|τελεστάτης, τοσοῦτον προλαβὼν πρὸς τὸ πλείω κτήσασθαι* P. 84, Moust. *τῶν ἄλλων, χιλίους μόνους στατῆρας κατέλιπε. Καί τοι χρὴ περὶ τῆς οὐσίας τῆς ἀλλήλων μὴ τοῖς αἰτιωμένοις εἰκῇ πιστεύειν, μηδὲ τὰς ἐργασίας ἴσας νομίζειν τάς τε τῶν σοφιστῶν καὶ τὰς τῶν ὑποκριτῶν, ἀλλὰ τοὺς ἐν ταῖς αὐταῖς τέχναις ὄντας πρὸς ἀλλήλους κρίνειν, καὶ τοὺς*

buer un même revenu à ceux qui ont un talent du même ordre. Eh bien, mettez-moi à l'égal de celui qui a le plus gagné d'argent, et arrêtez-vous à cette mesure; de cette manière, vous n'aurez plus à craindre qu'on vous reproche de porter des jugements inconsidérés, et moi, on me rendra justice sur la manière dont j'ai appliqué ma fortune aux besoins de l'État et à mes besoins privés; car il en résultera que je n'ai pas dépensé pour mon entretien autant que m'ont coûté les charges publiques. Or le citoyen plus économe pour lui que pour l'État mérite des louanges.

Cependant je fais une triste réflexion : c'est que tout est bien changé dans la république, et que la manière d'envisager les choses ressemble bien peu à celle d'autrefois. Dans ma jeunesse, la fortune apportait avec elle une sécurité et une considération qui faisaient que presque tous cherchaient à paraître plus riches qu'ils ne l'étaient en réalité, afin d'avoir une plus grande part

ὁμοίαν ἐν ἑκάστῃ δύναμιν λαβόντας παραπλησίαν καὶ τὴν οὐσίαν ἔχειν
N° 158, Bkk. *νομίζειν. Ἢν οὖν ἐξισώσητέ με τῷ πλεῖστον ἐξειργασμένῳ καὶ θῆτε πρὸς ἐκεῖνον, οὔθ' ὑμεῖς παντάπασιν ἀσκέπτως εἰκάζειν δόξετε περὶ τῶν τοιούτων, οὔθ' ἡμεῖς εὑρεθεῖμεν ἂν οὔτε τὰ περὶ τὴν πόλιν οὔτε τὰ περὶ ἡμᾶς αὐτοὺς κακῶς διῳκηκότες, ἀλλ' ἀπ' ἐλαττόνων ζῶντες ὧν εἰς τὰς λειτουργίας ἀνηλώκαμεν. Καί τοι τοὺς εὐτελεστέρους ἐν τοῖς ἰδίοις ἢ τοῖς κοινοῖς ὄντας δίκαιόν ἐστιν ἐπαινεῖν.*

Ἐνθυμοῦμαι δὲ μεταξὺ λέγων, ὅσον τὰ τῆς πόλεως μεταπέπτωκε, καὶ τὰς διανοίας ὡς οὐδὲν ὁμοίας περὶ τῶν πραγμάτων οἱ νῦν τοῖς πρότερον πεπολιτευμένοις ἔχουσιν. Ὅτε μὲν γὰρ ἐγὼ παῖς ἦν, οὕτως ἐνομίζετο τὸ πλουτεῖν ἀσφαλὲς εἶναι καὶ σεμνὸν ὥστ' ὀλίγου δεῖν πάντες προσεποιοῦντο πλείω κεκτῆσθαι τὴν οὐσίαν ἧς ἔχοντες ἐτύγχανον, βου-

dans l'estime publique. Maintenant il faut se défendre d'avoir du bien comme d'un grand crime; si on ne se justifie là-dessus comme il faut, on est perdu. Il est plus dangereux d'avoir l'apparence de la richesse que d'être coupable en réalité; dans ce cas, on obtient le pardon, ou on en est quitte pour quelque punition insignifiante; mais, dans l'autre, on est accablé sans ressource, et on pourrait compter plus de riches dépouillés de leur fortune que de coupables châtiés pour leurs méfaits.

Mais pourquoi parler en général? moi-même je n'ai pas peu souffert du changement qui s'est fait dans ma situation. J'ai commencé à travailler pour rétablir mes affaires, quand j'eus perdu, dans la guerre contre les Lacédémoniens, tout ce que je possédais. C'était une fortune que mon père avait employée, d'une part, au service de l'État, de l'autre, à me donner l'éducation la plus distinguée, éducation qui me valait alors, parmi mes camarades d'enfance, plus d'importance et de con-

λόμενοι μετασχεῖν τῆς δόξης ταύτης· νῦν δ' ὑπὲρ τοῦ μὴ πλου|τεῖν ὥσπερ τῶν μεγίστων ἀδικημάτων ἀπολογίαν δεῖ παρασκευάζεσθαι καὶ σκοπεῖν, εἰ μέλλει τις σωθήσεσθαι. Πολὺ γὰρ δεινότερον καθέστηκε τὸ δοκεῖν εὐπορεῖν ἢ τὸ φανερῶς ἀδικεῖν· οἱ μὲν γὰρ ἢ συγγνώμης ἔτυχον ἢ μικροῖς ἐζημιώθησαν, οἱ δ' ἄρδην ἀπόλλυνται, καὶ πλείους ἂν εὕροιμεν τοὺς ἐκ τῶν ὄντων ἐκπεπτωκότας ἢ τοὺς δίκην ὑπὲρ τῶν ἁμαρτημάτων δεδωκότας. N° 160, Bkk. P. 85. Moust.

Καὶ τί δεῖ λέγειν περὶ τῶν κοινῶν; αὐτὸς γὰρ οὐ μικρὸν διήμαρτον διὰ ταύτην τὴν μεταβολὴν τῶν ἐμαυτοῦ πραγμάτων. Ὅτε γὰρ ἐπαμύνειν ἠρχόμην τοῖς ἰδίοις, ἀπολομένων ἐν τῷ πολέμῳ τῷ πρὸς Λακεδαιμονίους ἁπάντων τῶν ὑπαρχόντων ἡμῖν, ἀφ' ὧν ὁ πατὴρ ἅμα τῇ τε πόλει χρήσιμον αὑτὸν παρεῖχεν, ἡμᾶς θ' οὕτως ἐπιμελῶς ἐπαίδευσεν ὥστ' ἐπιφανέστερον εἶναί με τότε καὶ γνωριμώτερον ἐν τοῖς

sidération que je n'en ai aujourd'hui même parmi mes concitoyens. Je commençai donc alors à m'attacher à quelques disciples, dans la pensée que, si je pouvais arriver à une fortune plus considérable, à une position plus haute que ceux qui étaient entrés dans la même carrière, je serais doublement estimé, pour l'excellence de ma philosophie, et pour la sagesse de ma conduite. Mais c'est tout le contraire qui m'est arrivé : car, si je n'avais su acquérir ni distinction ni fortune, personne ne m'aurait cherché querelle ; j'aurais pu commettre les plus grands méfaits en toute sûreté, du moins du côté des sycophantes; et voilà qu'au lieu de la gloire que j'attendais, je n'ai recueilli que procès, accusations, haine et calomnie. Tel est en effet aujourd'hui le plaisir des Athéniens : on opprime, dans l'occasion, et on humilie les honnêtes gens; on donne aux méchants libre carrière pour dire et faire tout ce qu'ils veulent; de sorte que Lysimaque, qui vit du métier de sycophante,

N° 162, Bkk. ἡλικιώταις καὶ συμπαιδευομένοις ἢ νῦν ἐν τοῖς συμπολιτευομένοις· ὅτε δ' οὖν ὥσπερ εἶπον, ἠρχόμην πλησιάζειν τισίν, ᾤμην εἰ δυνηθείην πλείω κτήσασθαι καὶ περιποιήσασθαι τῶν ἐπὶ τὸν αὐτὸν βίον ὁρμησάντων, ἀμφότερα δόξειν, καὶ περὶ τὴν φιλοσοφίαν διαφέρειν καὶ κοσμιώτερον βεβιωκέναι τῶν ἄλλων· ἐμοὶ δὲ τοὐναντίον ἀποβέβηκεν. Εἰ μὲν γὰρ μήτ' ἄξιος μηδενὸς ἐγενόμην μήτε περιεποιησάμην μηδὲν, οὐδεὶς
P. 86, Moust. ἄν μοι πράγματα παρεῖχεν, ἀλλὰ φανερῶς ἀδικῶν | ἀσφαλῶς ἂν ἔζων ἕνεκά γε τῶν συκοφαντῶν· νῦν δ' ἀντὶ τῆς δόξης ἧς προσεδόκων ἀγῶνες περὶ ἐμὲ καὶ κίνδυνοι καὶ φθόνοι καὶ διαβολαὶ γεγόνασιν. Οὕτω γὰρ ἡ πόλις ἐν τῷ παρόντι χαίρει τοὺς μὲν ἐπιεικεῖς πιέζουσ' ἂν καὶ ταπεινοὺς ποιοῦσα, τοῖς δὲ πονηροῖς ἐξουσίαν διδοῦσα καὶ λέγειν καὶ ποιεῖν ὅ τι ἂν βουληθῶσιν, ὥστε Λυσίμαχος μὲν, ὁ προῃρημένος ζῆν ἐκ τοῦ

qui n'a d'autre profession que d'attaquer tous les jours quelque particulier, est monté ici pour m'accuser; et moi, qui n'ai jamais fait de mal à personne, qui, sans rien vouloir gagner ici, ai fait ma fortune avec des étrangers, lesquels croyaient m'être redevables, voilà que, comme un criminel, je me trouve dans cet extrême danger. Cependant ne serait-il pas sage de prier les dieux que beaucoup de citoyens eussent le talent de savoir se faire donner par les étrangers de quoi se rendre utiles, comme je l'ai fait, à la république? De toutes les bizarreries de ma situation, ce serait bien la plus étrange et la plus monstrueuse, que ceux qui m'ont donné de l'argent me conservent assez de reconnaissance pour s'intéresser à moi maintenant encore, et que vous, pour qui j'ai dépensé mon bien, vous ayez envie de me châtier. Et il serait plus extraordinaire encore que ceux d'avant nous aient récompensé le poëte Pindare pour une expression seulement, quand il ap-

συκοφαντεῖν καὶ κακῶς ἀεί τινα ποιεῖν τῶν πολιτῶν, κατηγορήσων ἡμῶν ἀναβέβηκεν, ἐγὼ δ' ὃς οὐδὲ περὶ ἕνα πώποτ' ἐξήμαρτον, ἀλλὰ τῶν μὲν ἐνθένδε λημμάτων ἀπεσχόμην, παρὰ ξένων δὲ καὶ νομιζόντων εὖ πάσχειν ἐπορισάμην τὰς ὠφελείας, ὡς δεινὰ ποιῶν εἰς τηλικουτονὶ καθέστηκα κίνδυνον. Καί *τοι προσῆκε τοὺς εὖ φρονοῦντας εὔχεσθαι τοῖς* Nº 165, Bkk.
θεοῖς ὡς πλείστοις τῶν πολιτῶν παραγενέσθαι τὴν δύναμιν ταύτην, δι' ἣν ἔμελλον παρ' ἑτέρων λαμβάνοντες χρησίμους αὑτούς, ὥσπερ ἐγώ, τῇ πόλει παρέξειν. Πολλῆς *δ' ἀλογίας περὶ ἐμὲ γεγενημένης πάντων ἂν συμβαίη δεινότατον, εἰ μὲν οἱ δεδωκότες μοι χρήματα τοσαύτην ἔχοιεν χάριν, ὥστ' ἔτι καὶ νῦν με θεραπεύειν, ὑμεῖς δ' εἰς οὓς ἀνήλωκα τἀμαυτοῦ, δίκην ἐπιθυμήσαιτε παρ' ἐμοῦ λαβεῖν.* Ἔτι *δὲ δεινότερον, εἰ* Πίνδαρον *μὲν τὸν ποιητὴν οἱ πρὸ ἡμῶν γεγονότες ὑπὲρ ἑνὸς μόνου*

pelle notre ville « la colonne de la Grèce, » qu'ils l'aient honoré du titre de proxène et lui aient donné dix mille drachmes, et que moi, qui ai fait et d'Athènes et de nos pères de bien plus grands et plus fréquents éloges, ma récompense soit de ne pouvoir finir en paix ce qui me reste de vie.

Je crois ma défense complète, et sur ce point et sur les autres griefs allégués contre moi; mais je n'hésiterai pas à vous confier la pensée qui m'occupe maintenant en face de cette accusation qu'on m'intente, et l'impression qu'elle avait d'abord produite sur moi. Pour ce qui me regarde, j'avais bon espoir de me bien défendre; je me confiais à mon passé, aux actes de ma vie; et là-dessus, je comptais que les paroles ni les raisons ne me manqueraient pas. Mais je voyais du mauvais vouloir contre l'étude de la parole, non-seulement parmi ceux qui sont ennemis de tout le monde, mais encore parmi beaucoup d'autres citoyens qui ne se montraient

P. 87, Moust. ῥήματος, ὅτι τὴν πόλιν ἔρεισμα τῆς Ἑλλάδος ὠνόμασεν, | οὕτως ἐτίμησαν ὥστε καὶ πρόξενον ποιήσασθαι καὶ δωρεὰν μυρίας αὐτῷ δοῦναι δραχμάς, ἐμοὶ δὲ πολὺ πλείω καὶ κάλλιον ἐγκεκωμιακότι καὶ τὴν πόλιν καὶ τοὺς προγόνους μηδ' ἀσφαλῶς ἐγγένοιτο καταβιῶναι τὸν ἐπίλοιπον χρόνον.

N° 167, Bkk. Περὶ μὲν οὖν τούτων καὶ τῶν ἄλλων τῶν κατηγορηθέντων ἱκανὴν εἶναι νομίζω τὴν εἰρημένην ἀπολογίαν· οὐκ ὀκνήσω δὲ πρὸς ὑμᾶς οὔθ' ὡς ἔχω νῦν πρὸς τὸν ἐνεστῶτα κίνδυνον κατειπεῖν τὴν ἀλήθειαν, οὔθ' ὡς τὸ πρῶτον διετέθην πρὸς αὐτόν. Ἐγὼ γὰρ ὑπὲρ μὲν τῶν ἰδίων πολλὰς ἐλπίδας εἶχον καλῶς ἀγωνιεῖσθαι· καὶ γὰρ τοῖς βεβιωμένοις καὶ τοῖς πεπραγμένοις ἐπίστευον, καὶ πολλοὺς λόγους καὶ δικαίους ᾤμην ἔχειν ὑπὲρ αὐτῶν· ὁρῶν δ' οὐ μόνον δυσκόλως διακειμένους περὶ τὴν τῶν λόγων παιδείαν τοὺς εἰθισμένους ἅπασι χαλεπαίνειν, ἀλλὰ καὶ τῶν

pas favorables à cet exercice de l'esprit. Je craignis alors qu'on ne tînt peu de compte de mon innocence personnelle, et qu'une prévention générale, celle qui frappe les sophistes, retombant sur moi, on ne me fît un mauvais parti. Mais, avec le temps et à mesure que je réfléchissais davantage sur ce que je devais faire dans cette circonstance, je mis un terme à mes craintes et à mon tourment, et j'avais en effet, pour me tranquilliser, de bonnes raisons. Je vois que les honnêtes gens, qui sont ceux à qui je comptais m'adresser, ne s'arrêtent pas aux opinions injustes qu'ils ont pu concevoir, mais qu'ils se rendent à la vérité, et qu'ils changent d'avis quand on leur fait voir ce qui est juste. Je pensai aussi que je ne manquerais pas d'arguments pour établir l'injustice des préventions qui se sont élevées contre la philosophie, et pour montrer qu'on a bien plus de raison de l'accueillir avec faveur que de la rejeter avec défiance, et je persiste dans ce sentiment. Au reste, il n'y a pas à s'étonner que

*ἄλλων πολιτῶν πολλοὺς τραχέως πρὸς αὐτὴν διακειμένους, ἐφοβού-
μην μὴ τὰ μὲν ἴδιά μου παραμεληθῇ, τῆς δὲ κοινῆς καὶ τῆς περὶ τοὺς
σοφιστὰς διαβολῆς ἀπολαύσω τι φλαῦρον. Ἐπειδὴ δὲ χρόνων ἐπιγιγνο-* P. 169, Bkk.
*μένων εἰσέπεσον εἰς τὸ λογίζεσθαι καὶ σκοπεῖν τί χρήσομαι τοῖς παροῦ-
σιν, ἐπαυσάμην τοῦ δέους καὶ τῆς ταραχῆς ταύτης, οὐκ ἀλόγως, ἀλλ'
ἐκ τῶν εἰκότων λογισάμενος καὶ παραμυθησάμενος ἐμαυτόν. Τούς τε
γὰρ ἐπιεικεῖς ὑμῶν, πρὸς οὕς περ ἐγὼ ποιήσο|μαι τοὺς λόγους, ἠπι-* P. 88. Moust.
*στάμην οὐκ ἐμμένοντας ταῖς δόξαις ταῖς ἀδίκως ἐγγεγενημέναις, ἀλλ'
ἐπακολουθοῦντας ταῖς ἀληθείαις καὶ μεταπειθομένους ὑπὸ τῶν λεγόν-
των τὰ δίκαια· τήν τε φιλοσοφίαν ἐκ πολλῶν ἐνόμιζον ἐπιδείξειν ἀδί-
κως διαβεβλημένην, καὶ πολὺ ἂν δικαιοτέρως ἀγαπωμένην αὐτὴν ἢ
μισουμένην· ἔχω δὲ καὶ νῦν ἔτι ταύτην τὴν γνώμην. Οὐκ ἄξιον δὲ θαυ-*

des études libérales soient méconnues et ignorées, et qu'on se fasse là-dessus des idées fausses; car on peut reconnaître que c'est ce qui nous arrive sans cesse au sujet de nous-mêmes et d'une infinité d'autres choses. Cette ville, source de tant de biens dans le présent et dans le passé, soit pour ses citoyens, soit pour toute la Grèce, et où sont rassemblés tous les plaisirs, a pourtant cela de fâcheux, que, par l'effet de sa grandeur même et de la multitude qui s'y presse, l'œil n'y peut rien embrasser sans confusion; mais, pareille à un torrent où tombent pêle-mêle hommes et choses, comme elle les reçoit elle les emporte, les livrant quelquefois à des jugements bien erronés : c'est là le malheur qui est arrivé à nos études. Prenez garde à ce danger, et ne condamnez rien sans discussion; soyez plus circonspects quand vous jugez que dans les entretiens de tous les jours; examinez rigoureusement les choses, cherchez la

μάζειν εἴ τι τῶν καλῶν ἐπιτηδευμάτων ἠγνόηται καὶ διαλέληθεν, οὐδ' εἰ διεψευσμένοι τινὲς αὐτοῦ τυγχάνουσι· καὶ γὰρ περὶ ἡμῶν αὐτῶν καὶ περὶ ἄλλων πραγμάτων ἀναριθμήτων οὕτως ἔχοντες ἂν εὑρεθεῖμεν. Ἡ γὰρ πόλις ἡμῶν, πολλῶν ἀγαθῶν αἰτία καὶ νῦν οὖσα καὶ πρότερον γεγενημένη καὶ τοῖς πολίταις καὶ τοῖς ἄλλοις Ἕλλησι, καὶ πολλῶν ἡδο-
Nº 172, Bkk. *νῶν γέμουσα, τοῦτ' ἔχει δυσκολώτατον· διὰ γὰρ τὸ μέγεθος καὶ τὸ πλῆθος τῶν ἐνοικούντων οὐκ εὐσύνοπτός ἐστιν οὐδ' ἀκριβής, ἀλλ' ὥσπερ χειμάῤῥους, ὅπως ἂν ἕκαστον ὑπολαβοῦσα τύχῃ καὶ τῶν ἀνθρώπων καὶ τῶν πραγμάτων, οὕτω κατήνεγκε, καὶ δόξαν ἐνίοις τὴν ἐναντίαν τῆς προσηκούσης περιέθηκεν, ὅπερ καὶ τῇ παιδείᾳ ταύτῃ συμβέβηκεν. Ὧν ἐνθυμουμένους χρὴ μηδενὸς πράγματος ἄνευ λόγου καταγιγνώσκειν, μηδ' ὁμοίως διακεῖσθαι δικάζοντας ὥσπερ ἐν ταῖς ἰδίαις διατριβαῖς, ἀλλὰ*
P. 89, Moust. *διακριβοῦσθαι περὶ | ἑκάστου καὶ τὴν ἀλήθειαν ζητεῖν, μεμνημένους*

vérité, vous souvenant de vos serments et des lois en vertu desquelles vous êtes réunis ici pour juger. Ce ne sont pas de médiocres intérêts qui sont en question dans cette affaire; il s'agit des intérêts les plus graves. Ce n'est pas sur moi seulement que vous allez prononcer, mais sur une étude à laquelle s'applique une grande partie de notre jeunesse. Le gouvernement de la république passe, vous le savez bien, des mains des vieillards à ceux qui viennent après eux, à ceux de cet âge; et, à cause de cette succession des générations, il arrive nécessairement que de l'éducation de la jeunesse dépend l'avenir de la république. Ne laissez donc pas les sycophantes maîtres d'un intérêt si grave; n'allez pas frapper ceux qui refusent de leur donner leur argent, et accorder toute licence à ceux qui les payent. Que si l'influence de la philosophie sur la jeunesse est corruptrice, ne vous bornez pas à punir ceux que vous défère un sycophante;

τῶν ὅρκων καὶ τῶν νόμων καθ' οὓς συνεληλύθατε δικάσοντες. Ἔσῖι δ' οὐ περὶ μικρῶν οὐθ' ὁ λόγος οὐθ' ἡ κρίσις ἐν ᾗ καθέσῖαμεν, ἀλλὰ περὶ τῶν μεγίσῖων· οὐ γὰρ περὶ ἐμοῦ μέλλετε μόνον τὴν ψῆφον διοίσειν, ἀλλὰ καὶ περὶ ἐπιτηδεύματος ᾧ πολλοὶ τῶν νεωτέρων προσέχουσι τὸν νοῦν· οἶμαι δ' ὑμᾶς οὐκ ἀγνοεῖν ὅτι τὰ πράγματα τῆς πόλεως τοῖς ἐπιγιγνομένοις καὶ τοῖς τοιούτοις οἱ πρεσβύτεροι παραδιδόασι. N° 174. Bkk. *Τοιαύτης οὖν ἀεὶ τῆς περιόδου γιγνομένης ἀναγκαῖόν ἐσῖιν, ὅπως ἂν οἱ νεώτεροι παιδευθῶσιν, οὕτω τὴν πόλιν πράτῖουσαν διατελεῖν· ὥσῖ' οὐ ποιητέον τοὺς συκοφάντας κυρίους τηλικούτου πράγματος, οὐδὲ τοὺς μὲν μὴ διδόντας τούτοις ἀργύριον τιμωρητέον, παρ' ὧν δ' ἂν λάβωσιν ἐατέον ποιεῖν ὅ τι ἂν βουληθῶσιν· ἀλλ' εἰ μὲν ἡ φιλοσοφία τοιαύτην ἔχει δύναμιν ὥσῖε διαφθείρειν τοὺς νεωτέρους, οὐ τοῦτον χρὴ μόνον κολάζειν ὃν ἂν γράψηταί τις τούτων, ἀλλὰ πάντας ἐκποδῶν ποιεῖσθαι τοὺς περὶ τὴν διατριβὴν*

il faut chasser tout à fait tous ceux qui se livrent à cette étude. Mais, si l'influence qu'elle exerce est toute différente, si elle tend à l'utilité et à l'amélioration de ceux qui s'y livrent et leur donne une valeur plus grande, il faut arrêter les calomnies dont elle est victime, laisser sans honneur les sycophantes qui l'attaquent, et donner aux jeunes gens le conseil de s'y livrer préférablement à tout exercice.

Puisque c'était ma destinée de subir un jour cette épreuve, j'aurais bien préféré que cette poursuite eût été exercée contre moi quand j'étais dans la force de l'âge. Je ne me serais pas découragé; j'aurais été plus capable de me défendre contre mon accusateur et de porter secours à la philosophie. Mais aujourd'hui, j'ai une crainte, c'est qu'après que, par elle, j'ai parlé assez bien sur d'autres sujets, je ne sois plus faible en parlant d'elle-même que je ne l'ai été sur des choses auxquelles je devais moins m'intéresser. Et cependant j'aimerais mieux (croyez que ce langage est sincère, quelque étrange qu'il vous pa-

ταύτην ὄντας· εἰ δὲ τοὐναντίον πέφυκεν ὥστ' ὠφελεῖν καὶ βελτίους ποιεῖν τοὺς πλησιάζοντας καὶ πλέονος ἀξίους, τοὺς μὲν διαβεβλημένους πρὸς αὐτὴν πανστέον, τοὺς δὲ συκοφαντοῦντας ἀτιμητέον, τοῖς δὲ νεωτέροις
P. 90, Moust. συμβουλευτέον ἐν ταύτῃ διατρίβειν μᾶλλον ἢ τοῖς ἄλλοις ἐπιτη|δεύμασι.
N° 176, Bkk. Πρὸ πολλῶν δ' ἂν ἐποιησάμην, εἴπερ ἦν εἱμαρμένον μοι φεύγειν τὴν γραφὴν ταύτην, ἀκμάζοντί μοι προσπεσεῖν τὸν κίνδυνον· οὐ γὰρ ἂν ἠθύμουν, ἀλλὰ μᾶλλον οἷός τ' ἂν ἐγενόμην καὶ τὸν κατήγορον ἀμύνασθαι καὶ τῇ φιλοσοφίᾳ βοηθῆσαι· νῦν δὲ φοβοῦμαι μὴ διὰ ταύτην ὑπὲρ ἄλλων πραγμάτων ἐπιεικῶς εἰρηκώς, περὶ αὐτῆς ταύτης χεῖρον τύχω διαλεχθεὶς ἢ περὶ ὧν ἧττόν μοι σπουδάσαι προσῆκε. Καίτοι δεξαίμην ἂν (εἰρήσεται γὰρ τἀληθές, εἰ καὶ μωρὸς ὁ λόγος ἐστίν) ἤδη τελευτῆσαι τὸν βίον ἀξίως εἰπὼν τῆς ὑποθέσεως καὶ πεί-

raisse), j'aimerais mieux mourir à l'instant même, après avoir parlé d'une manière digne de mon sujet et vous avoir donné de l'art du discours l'opinion qu'il mérite qu'on en conserve, que de vivre encore une longue vie pour le voir prisé comme on le prise aujourd'hui parmi vous. Je sais donc bien que ma parole sera très-loin de répondre à mon désir; cependant je vais essayer, dans la mesure de mes forces, de vous expliquer la nature et l'efficacité de cet art; à quel autre il a rapport; quelle utilité il peut offrir; enfin les résultats auxquels je prétends arriver, quant à moi : lorsque je vous aurai montré la vérité, je pense que vous serez plus justes envers cette étude. Maintenant, si je vous fais entendre un genre de discours bien différent de ceux qu'on tient habituellement devant vous, veuillez ne point vous en fâcher, mais pardonnez-moi, réfléchissant que la nature toute particulière des attaques dont je suis l'objet rend nécessaires ces explications d'un nouveau genre. Souffrez donc avec

σας ὑμᾶς τοιαύτην νομίζειν τὴν τῶν λόγων μελέτην οἵαπερ ἐστί, μᾶλλον ἢ ζῆν ϖολυπλασίω χρόνον ἐφορῶν οὕτως αὐτὴν ὥσπερ νῦν ϖαρ' ὑμῖν φερομένην. Τῆς μὲν οὖν ἐπιθυμίας οἶδ' ὅτι ϖολὺ καταδεέστερον No 178, Bkk.
ἐροῦμεν· ὅμως δ' ἂν δύνωμαι, ϖειράσομαι διελθεῖν τήν τε φύσιν αὐτῆς καὶ τὴν δύναμιν ἣν ἔχει, καὶ ϖοίᾳ τῶν ἄλλων τεχνῶν ὁμοιοειδής ἐστι, καὶ τί τοὺς συνόντας ὠφελεῖ, καὶ ϖοίας τινὰς ἡμεῖς ϖοιούμεθα τὰς ὑποσχέσεις· οἶμαι γὰρ ὑμᾶς μαθόντας τὴν ἀλήθειαν ἄμεινον καὶ βουλεύσεσθαι καὶ διαγνώσεσθαι ϖερὶ αὐτῆς. Ἀξιῶ δ' ὑμᾶς, ἢν ἄρα φαίνωμαι λόγους διεξιὼν ϖολὺ τῶν εἰθισμένων λέγεσθαι ϖαρ' ὑμῖν ἐξηλλαγμένους, μὴ δυσχεραίνειν, ἀλλ' ἔχειν συγγνώμην, ἐνθυμουμένους ὅτι τοὺς ϖερὶ ϖραγμά|των ἀνομοίων τοῖς ἄλλοις ἀγωνιζομένους ἀναγκαῖόν ἐστι καὶ P. 91, Moust.
τοῖς λόγοις τοιούτοις χρῆσθαι ϖερὶ αὐτῶν. Ὑπομείναντες οὖν τὸν τρό-

patience et ma manière de me défendre et la liberté de mes discours; laissez-moi dépenser ainsi le temps que l'on concède à toute défense, et donnez ensuite votre suffrage selon ce que vous croirez conforme à la justice et à la loi.

Devant vous entretenir de l'art du discours, je commence par l'origine, comme on fait dans les récits généalogiques. Tout le monde convient qu'il y a deux principes dans la nature humaine, l'esprit et le corps; et de ces deux principes, personne ne contestera que l'esprit ne doive avoir la prééminence et la supériorité. A l'esprit il appartient de décider de tous les intérêts et particuliers et publics; au corps, d'exécuter les décisions de l'esprit : voilà la réalité des choses. Or on s'est aperçu longtemps avant nous que, tandis qu'il y avait des arts de toutes sortes, il n'en existait point pour la culture de l'esprit et du corps. On inventa donc alors deux arts que les générations antérieures nous ont transmis : pour

πον τῶν λεγομένων καὶ τὴν παῤῥησίαν, καὶ τὸν χρόνον ἐάσαντες ἀναλῶσαί με τὸν δεδομένον ταῖς ἀπολογίαις, ὅπως ἂν ὑμῶν ἑκάστῳ δοκῇ δίκαιον εἶναι καὶ νόμιμον, οὕτω φέρετε τὴν ψῆφον.

N° 180 Bkk. *Βούλομαι δὲ περὶ τῆς τῶν λόγων παιδείας ὥσπερ οἱ γενεαλογοῦντες πρῶτον διελθεῖν πρὸς ὑμᾶς. Ὁμολογεῖται μὲν γὰρ τὴν φύσιν ἡμῶν ἔκ τε τοῦ σώματος συγκεῖσθαι καὶ τῆς ψυχῆς. Αὐτοῖν δὲ τούτοιν οὐδεὶς ἔστιν ὅστις οὐκ ἂν φήσειεν ἡγεμονικωτέραν πεφυκέναι τὴν ψυχὴν καὶ πλέονος ἀξίαν· τῆς μὲν γὰρ ἔργον εἶναι βουλεύσασθαι καὶ περὶ τῶν ἰδίων καὶ περὶ τῶν κοινῶν, τοῦ δὲ σώματος ὑπηρετῆσαι τοῖς ὑπὸ τῆς ψυχῆς γνωσθεῖσιν. Οὕτω δὲ τούτων ἐχόντων ὁρῶντές τινες τῶν πολὺ πρὸ ἡμῶν γεγονότων περὶ μὲν τῶν ἄλλων πολλὰς τέχνας συνεστηκυίας, περὶ δὲ τὸ σῶμα καὶ τὴν ψυχὴν οὐδὲν τοιοῦτον συντεταγμένον, εὑρόντες διττὰς ἐπιμελείας κατέλιπον ἡμῖν, περὶ μὲν τὰ σώματα τὴν*

le corps, l'éducation physique, dont la gymnastique fait partie; pour l'esprit, la philosophie, dont j'ai à vous entretenir; arts parallèles, correspondants, analogues entre eux, par lesquels les maîtres donnent, à l'esprit la sagesse, et l'adresse au corps; qui ne diffèrent pas beaucoup pour la méthode qu'on y applique, et sont soumis à une conduite, à un enseignement et à des exercices tout semblables. Ainsi, quand ils ont leurs élèves entre les mains, les maîtres d'exercices leur enseignent toutes les attitudes usitées dans les combats; les maîtres de philosophie exposent de même à leurs disciples toutes les formes que peut revêtir le raisonnement. Quand ils possèdent et connaissent à fond cette première science, alors vient le tour de l'exercice; on les fait travailler; on rassemble dans la pratique tous ces préceptes d'abord isolés, de façon qu'ils les possèdent d'une manière plus ferme et que la doctrine reste moins en arrière des ap-

παιδοτριβικήν, ἧς ἡ γυμναστικὴ μέρος ἐστί, περὶ δὲ τὰς ψυχὰς τὴν φιλοσοφίαν, περὶ ἧς ἐγὼ μέλλω ποιεῖσθαι τοὺς λόγους· ἀντιστρόφους N° 182, Bkk.
καὶ σύζυγας καὶ σφίσιν αὐταῖς ὁμολογουμένας, δι' ὧν οἱ προεστῶτες αὐτῶν τάς τε | ψυχὰς φρονιμωτέρας καὶ τὰ σώματα χρησιμώτερα παρα- P. 92, Moust.
σκευάζουσιν, οὐ πολὺ διαστησάμενοι τὰς παιδείας ἀπ' ἀλλήλων, ἀλλὰ παραπλησίαις χρώμενοι καὶ ταῖς διδασκαλίαις καὶ ταῖς γυμνασίαις καὶ ταῖς ἄλλαις ἐπιμελείαις. Ἐπειδὰν γὰρ λάβωσι μαθητάς, οἱ μὲν παιδοτρίβαι τὰ σχήματα πρὸς τὴν ἀγωνίαν εὑρημένα τοὺς φοιτῶντας διδάσκουσιν, οἱ δὲ περὶ τὴν φιλοσοφίαν ὄντες τὰς ἰδέας ἁπάσας, αἷς ὁ λόγος τυγχάνει χρώμενος, διεξέρχονται τοῖς μαθηταῖς. Ἐμπείρους δὲ τούτων ποιήσαντες καὶ διακριβώσαντες ἐν τούτοις πάλιν γυμνάζουσιν αὐτούς, καὶ πονεῖν ἐθίζουσι, καὶ συνείρειν καθ' ἓν ἕκαστον ὧν ἔμαθον ἀναγκάζουσιν, ἵνα ταῦτα βεβαιότερον κατάσχωσι καὶ τῶν καιρῶν ἐγγυτέρω ταῖς

plications. En effet, par la science seule il est impossible de les embrasser toutes; en toutes choses elles la dépassent; mais on y suffit le plus souvent, lorsque, par une étude constante, on se rend capable, en général, de saisir ce qui arrive dans un cas donné. Voilà l'instruction et les soins qu'on donne aux jeunes gens dans le but de les améliorer et de perfectionner ou leur esprit ou leur corps : voilà ce que, dans l'un et l'autre des deux arts, peuvent donner les maîtres. Mais ni les uns ni les autres ne sont en possession d'une science qui les mette à même de former à volonté soit des athlètes parfaits, soit des orateurs puissants. Tout ce qu'ils peuvent, c'est d'y contribuer pour leur part; mais le talent n'est donné tout entier qu'à ceux qui ont à la fois les dispositions naturelles et l'éducation.

Voilà l'idée de la philosophie; mais vous pourrez mieux encore vous rendre compte de ce qu'elle est, quand je vous aurai montré ce que je promets à ceux

*δόξαις γένωνται. Τῷ μὲν γὰρ εἰδέναι περιλαβεῖν αὐτοὺς οὐχ οἷόν τ' ἐστίν,
ἐπὶ γὰρ ἁπάντων τῶν πραγμάτων διαφεύγουσι τὰς ἐπιστήμας· οἱ δὲ
μάλιστα προσέχοντες τὸν νοῦν καὶ δυνάμενοι θεωρεῖν τὸ συμβαῖνον*
N° 185, Bkk. *ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ πλειστάκις αὐτῶν τυγχάνουσι. Τοῦτον δὲ τὸν τρόπον
ἐπιμελούμενοι καὶ παιδεύοντες μέχρι μὲν τοῦ γενέσθαι βελτίους αὐτοὺς
αὑτῶν τοὺς μαθητὰς, ἔχειν δ' ἄμεινον τοὺς μὲν τὰς διανοίας, τοὺς δὲ τὰς
τῶν σωμάτων ἕξεις, ἀμφότεροι δύνανται προαγαγεῖν· ἐκείνην δὲ τὴν*
P. 98, Moust. *ἐπιστήμην οὐδέτεροι τυγχάνουσιν ἔχοντες, | δι' ἧς ἂν οἱ μὲν ἀθλητὰς
οὓς βουληθεῖεν, οἱ δὲ ῥήτορας ἱκανοὺς ποιήσαιεν, ἀλλὰ μέρος μὲν ἄν τι
συμβάλοιντο, τὸ δ' ὅλον αἱ δυνάμεις αὗται παραγίγνονται τοῖς καὶ τῇ
φύσει καὶ ταῖς ἐπιμελείαις διενεγκοῦσιν.*

*Ὁ μὲν οὖν τύπος τῆς φιλοσοφίας τοιοῦτός τίς ἐστιν· ἡγοῦμαι δ' ὑμᾶς
μᾶλλον ἂν ἔτι καταμαθεῖν τὴν δύναμιν αὐτῆς, εἰ διέλθοιμι τὰς ὑπο-*

qui ont l'intention d'étudier auprès de moi. Je leur dis que ceux qui veulent acquérir la supériorité, soit dans l'éloquence, soit dans l'action, enfin dans tout emploi de l'activité humaine, devront d'abord avoir des dispositions naturelles pour ce à quoi ils prétendent; il faut ensuite qu'ils reçoivent l'instruction et les connaissances qui conviennent; en troisième lieu, qu'ils soient exercés et familiarisés avec l'usage et la pratique de l'art: car voilà à quelles conditions, dans toute espèce de talents, on arrive à la perfection et à la supériorité. Et, pour faire dans tout cela la part des maîtres et des disciples, ceux-ci doivent apporter des dispositions heureuses, ceux-là la science nécessaire pour les instruire; le reste est commun aux uns et aux autres, je veux dire l'exercice et la pratique; car il faut que les maîtres emploient tous leurs soins à diriger leurs disciples, et les disciples toute la force de leur attention à ne pas dévier des préceptes de leurs maîtres. Ces observations s'ap-

σχέσεις ἃς ποιούμεθα πρὸς τοὺς πλησιάζειν ἡμῖν βουλομένους. Λέ- N° 187, Bkk. γομεν γὰρ ὡς δεῖ τοὺς μέλλοντας διοίσειν ἢ περὶ τοὺς λόγους ἢ περὶ τὰς πράξεις ἢ περὶ τὰς ἄλλας ἐργασίας πρῶτον μὲν πρὸς τοῦτο πεφυκέναι καλῶς, πρὸς ὅ τι ἂν προηρημένοι τυγχάνωσιν, ἔπειτα παιδευθῆναι καὶ λαβεῖν τὴν ἐπισΊήμην, ἥτις ἂν ᾖ περὶ ἑκάσΊου, τρίτον ἐντριβεῖς γενέσθαι καὶ γυμνασθῆναι περὶ χρείαν καὶ τὴν ἐμπειρίαν αὐτῶν· ἐκ τούτων γὰρ ἐν ἁπάσαις ταῖς ἐργασίαις τελείους γίγνεσθαι καὶ πολὺ διαφέροντας τῶν ἄλλων. Εἶναι δὲ τούτων προσῆκον ἑκατέροις, τοῖς τε διδάσκουσι καὶ τοῖς μανθάνουσιν, ἴδιον μὲν τοῖς μὲν εἰσενέγκασθαι τὴν φύσιν οἵαν δεῖ, τοῖς δὲ δύνασθαι παιδεῦσαι τοὺς τοιούτους, κοινὸν δ' ἀμφοτέρων τὸ περὶ τὴν ἐμπειρίαν γυμνάσιον· δεῖν γὰρ τοὺς μὲν ἐπιμελεῖς ἐπισΊατῆσαι τοῖς παιδευομένοις, τοὺς δ' ἐγκρατῶς ἐμμεῖναι τοῖς προσταΊΊομένοις. Ταῦτα μὲν οὖν ἐσΊιν ἃ κατὰ πασῶν λέγο-

pliquent à tous les arts possibles ; mais, si quelqu'un, sans se préoccuper du reste, me demandait laquelle de ces trois conditions est la plus indispensable dans l'enseignement de l'art du discours, je répondrais que le point capital, c'est d'être heureusement doué par la nature : rien n'approche de cet avantage et ne saurait y être comparé. Qu'un homme ait l'intelligence inventive, ouverte, une grande puissance de travail et de mémoire, un organe souple et une parole distincte, dont l'harmonie, indépendamment des raisons qu'on allègue, soit un charme pour l'auditeur ; avec cela, la hardiesse, non pas celle qui accuse l'impudence, mais cette assurance honnête qui fait qu'on est aussi à son aise en parlant devant tout un peuple qu'en réfléchissant avec soi-même : qui ne voit qu'étant doué de facultés pareilles, quand même son éducation ne serait pas absolument complète, mais un peu superficielle et banale, il sera un orateur tel qu'on n'en a peut-être jamais vu parmi les Grecs ? Nous savons

P. 94, Moust. *μεν τῶν τεχνῶν· εἰ δὲ δή τις ἀφέμενος τῶν | ἄλλων ἔροιτό με τί τούτων μεγίστην ἔχει δύναμιν πρὸς τὴν τῶν λόγων παιδείαν, ἀποκριναίμην ἂν ὅτι τὸ τῆς φύσεως ἀνυπέρβλητόν ἐστι καὶ πολὺ πάντων διαφέρει· τὸν γὰρ ἔχοντα τὴν μὲν ψυχὴν εὑρεῖν καὶ μαθεῖν καὶ πονῆσαι καὶ μνημονεῦσαι δυναμένην, τὴν δὲ φωνὴν καὶ τὴν τοῦ στόματος σαφήνειαν τοιαύτην ὥστε μὴ μόνοις τοῖς λεγομένοις, ἀλλὰ καὶ ταῖς τούτων εὐαρ-*
N° 190, Bkk. *μοστίαις συμπείθειν τοὺς ἀκούοντας, ἔτι δὲ τὴν τόλμαν μὴ τὴν ἀναισχυντίας σημεῖον γιγνομένην, ἀλλὰ τὴν μετὰ σωφροσύνης οὕτω παρασκευάζουσαν τὴν ψυχὴν ὥστε μηδὲν ἧττον θαῤῥεῖν ἐν δὴ πᾶσι τοῖς πολίταις τοὺς λόγους ποιούμενον ἢ πρὸς αὑτὸν διανοούμενον, τίς οὐκ οἶδεν ὅτι τυχὼν ὁ τοιοῦτος παιδείας μὴ τῆς ἀπηκριβωμένης, ἀλλὰ τῆς ἐπιπολαίου καὶ πᾶσι κοινῆς, τοιοῦτος ἂν εἴη ῥήτωρ οἷος οὐκ οἶδ' εἴ τις τῶν Ἑλλήνων γέγονεν; Καὶ μὲν δὴ κἀκείνους ἴσμεν τοὺς καταδεεστέ-*

aussi que d'autres, chez qui la nature est moins riche, mais qui se développent par la pratique et l'exercice, peuvent non-seulement se perfectionner beaucoup, mais surpasser encore de plus beaux naturels qui se négligeraient trop; de sorte que, par le talent ou l'exercice, on arrive également à bien dire et à bien faire : mais qui réunira ces deux conditions sera hors de toute comparaison. Voilà mon avis sur les avantages du talent et de la pratique de l'art. Quant à l'éducation, je n'en parlerai pas de même; elle n'a une influence ni égale ni approchante. Eût-on entendu toutes les leçons et reçu tous les préceptes possibles, on pourra bien savoir, mieux que personne, composer un discours agréable; mais, qu'on se trouve en présence de la foule, il suffit qu'on manque d'une seule chose, l'assurance, pour qu'on ne puisse pas seulement ouvrir la bouche. Or ne croyez pas que, parce que je suis ici devant vous, je baisse le ton de mes promesses, et que, lorsque je m'adresse à ceux qui veulent

ραν μὲν τούτων τὴν φύσιν ἔχοντας, ταῖς δ' ἐμπειρίαις καὶ ταῖς ἐπιμελείαις προέχοντας, ὅτι γίγνονται κρείττους οὐ μόνον αὐτῶν, ἀλλὰ καὶ τῶν εὖ μὲν πεφυκότων, λίαν δ' αὐτῶν κατημεληκότων· ὥσθ' ἑκάτερόν τε τούτων δεινὸν ἂν καὶ λέγειν καὶ πράττειν ποιήσειεν, ἀμφότερά τε γενόμενα περὶ τὸν αὐτὸν ἀνυπέρβλητον ἂν τοῖς ἄλλοις ἀποτελέσειεν. Περὶ μὲν οὖν τῆς φύσεως καὶ τῆς ἐμπειρίας ταῦτα γιγνώσκω· περὶ | δὲ τῆς παιδείας οὐκ ἔχω τοιοῦτον λόγον εἰπεῖν, οὔτε γὰρ ὁμοίαν, οὔτε παραπλησίαν ἔχει τούτοις τὴν δύναμιν. Εἰ γάρ τις διακούσειεν ἅπαντα τὰ περὶ τοὺς λόγους καὶ διακριβωθείη μᾶλλον τῶν ἄλλων, λόγων μὲν ποιητὴς τυχὸν ἂν χαριέστερος γένοιτο τῶν πολλῶν, εἰς ὄχλον δὲ καταστὰς τούτου μόνου ἀποστερηθείς, τοῦ τολμᾷν, οὐδ' ἂν φθέγξασθαι δυνηθείη. Καὶ μηδεὶς οἰέσθω με πρὸς μὲν ὑμᾶς συστέλλειν τὴν ὑπόσχεσιν, ἐπειδὰν δὲ διαλέγωμαι πρὸς τοὺς συνεῖναί μοι βουλομένους, ἅπασαν

N° 192, Bkk.
P. 95, Moust.

s'attacher à moi, j'attribue à mes leçons une efficacité immense. Voulant précisément éviter cette accusation, quand je commençais à me livrer à l'enseignement de l'éloquence, j'ai publié un discours dans lequel on verra que je blâme ceux qui promettent plus qu'ils ne peuvent donner, et que j'explique clairement ma propre pensée. Je ne rapporterai pas les accusations que je dirigeais contre d'autres, et qui sont trop étendues pour la circonstance présente; mais je vais vous rapporter les paroles où j'exprime mes propres sentiments. Je commence :

« S'il faut maintenant, après avoir critiqué les autres, « développer aussi ma propre pensée, je crois que tous « les bons esprits conviendront avec moi que beaucoup « de ceux qui ont pratiqué la philosophie restent des « hommes comme tout le monde, tandis qu'il en est qui, « sans avoir jamais fréquenté les écoles des sophistes, « ont eu le talent de la parole et celui du gouvernement.

ὑπ' ἐμαυτῷ ποιεῖσθαι τὴν δύναμιν· φεύγων γὰρ τὰς τοιαύτας αἰτίας, ὅτ' ἠρχόμην περὶ ταύτην εἶναι τὴν πραγματείαν, λόγον διέδωκα γράψας ἐν ᾧ φανήσομαι τοῖς τε μείζους ποιουμένοις τὰς ὑποσχέσεις ἐπι-
N° 194, Bkk. *τιμῶν καὶ τὴν ἐμαυτοῦ γνώμην ἀποφαινόμενος. Ἃ μὲν οὖν κατηγορῶ τῶν ἄλλων παραλείψω· καὶ γάρ ἐσΊι πλείω τοῦ καιροῦ τοῦ παρόντος· ἃ δ' αὐτὸς ἀποφαίνομαι, πειράσομαι διελθεῖν ὑμῖν. Ἄρχομαι δ' ἐνθένδε ποθέν.*

Soph. N° 14, Bkk. *Εἰ δὲ δεῖ μὴ μόνον κατηγορεῖν τῶν ἄλλων, ἀλλὰ καὶ τὴν ἐμαυτοῦ δηλῶσαι διάνοιαν, ἡγοῦμαι πάντας ἄν μοι τοὺς εὖ φρονοῦντας συνει-*
P. 96, Moust. *πεῖν ὅτι πολλοὶ μὲν τῶν φιλοσοφησάντων ἰδιῶ|ται διετέλεσαν ὄντες, ἄλλοι δέ τινες οὐδενὶ πώποτε συγγενόμενοι τῶν σοφισΊῶν καὶ λέγειν*

« C'est que le talent de la parole, comme aussi bien tous « les talents, se produit chez ceux qui sont à la fois doués « heureusement par la nature et cultivés par l'exercice; « puis l'instruction leur apporte un art plus savant et de « plus grandes ressources pour l'invention. Ce qu'ils ne « faisaient que rencontrer par un pur hasard, elle leur « enseigne à l'atteindre avec méthode. Mais, pour ceux « en qui la nature est demeurée inférieure, l'art n'en « saurait faire des orateurs ni des hommes éloquents; il « les fera pourtant supérieurs à eux-mêmes, et pourra « les rendre plus habiles en beaucoup de choses. Mais « je veux, puisque j'en suis venu à m'expliquer là-dessus, « me faire entendre plus clairement encore. Je dis que « tous les moyens avec lesquels se font tous les discours « que nous prononçons et que nous composons ne sont « pas l'objet d'une science bien difficile à acquérir, si « l'on se met entre les mains, non pas des gens qui pro- « mettent tout ce qu'on veut, mais de ceux qui savent

καὶ πολιτεύεσθαι δεινοὶ γεγόνασιν. Αἱ μὲν γὰρ δυνάμεις καὶ τῶν λόγων καὶ τῶν ἄλλων ἔργων ἁπάντων ἐν τοῖς εὐφυέσιν ἐγγίγνονται καὶ τοῖς περὶ τὰς ἐμπειρίας γεγυμνασμένοις· ἡ δὲ παίδευσις τοὺς μὲν τοιούτους Nº 15, Bkk. *τεχνικωτέρους καὶ πρὸς τὸ ζητεῖν εὐπορωτέρους ἐποίησεν (οἷς γὰρ νῦν ἐντυγχάνουσι πλανώμενοι, ταῦτ' ἐξ ἑτοιμοτέρου λαμβάνειν αὐτοὺς ἐδίδαξεν), τοὺς δὲ καταδεεστέραν τὴν φύσιν ἔχοντας ἀγωνιστὰς μὲν ἀγαθοὺς ἢ λόγων ποιητὰς οὐκ ἂν ἀποτελέσειεν, αὐτοὺς δ' ἂν αὑτῶν προαγάγοι καὶ πρὸς πολλὰ φρονιμωτέρως διακεῖσθαι ποιήσειεν. Βούλομαι δ' ἐπειδή περ εἰς τοῦτο προῆλθον, ἔτι σαφέστερον εἰπεῖν περὶ αὐτῶν. Φημὶ γὰρ ἐγὼ τῶν μὲν ἰδεῶν, ἐξ ὧν τοὺς λόγους ἅπαντας καὶ λέγομεν καὶ συντίθεμεν, λαβεῖν τὴν ἐπιστήμην οὐκ εἶναι τῶν πάνυ χαλεπῶν, ἤν τις αὑτὸν παραδῷ μὴ τοῖς ῥᾳδίως ὑπισχνουμένοις, ἀλλὰ*

« réellement quelque chose. Ce qu'il y a de délicat, c'est « le choix des moyens appliqués aux choses, c'est le mé« lange qu'on en fait et l'ordre dans lequel on les dis« pose; puis de bien saisir les convenances, de semer à « propos, dans tout le discours, des pensées variées, « d'employer, enfin, des mots qui aient du nombre et de « l'harmonie : voilà ce qui demande un travail infini et « un génie fort et pénétrant. Il faut que le disciple, « outre les dons de la nature, apprenne les divers pro« cédés du discours et s'exerce à les pratiquer; que le « maître, de son côté, explique tous les détails de son « art avec une exactitude qui n'oublie rien de ce qui « peut s'enseigner; puis, quant au reste, qu'il se donne « lui-même en exemple; en sorte que ceux qui exprime« ront sa manière, et qui sauront l'imiter, auront tout de « suite une fleur et une grâce dans le discours où tous « les autres ne sauraient atteindre. C'est la réunion de « toutes ces conditions qui achève le philosophe; et, se-

τοῖς εἰδόσι τι περὶ αὐτῶν· τὸ δὲ τούτων ἐφ' ἑκάσῳ τῶν πραγμάτων ἃς δεῖ προελέσθαι καὶ μῖξαι πρὸς ἀλλήλας καὶ τάξαι κατὰ τρόπον, ἔτι δὲ τῶν καιρῶν μὴ διαμαρτεῖν, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἐνθυμήμασι πρεπόντως ὅλον τὸν λόγον καταποικῖλαι καὶ τοῖς ὀνόμασιν εὐρύθμως καὶ μουσικῶς
P. 97, Moust. N° 17, Bkk. εἰπεῖν, ταῦτα δε πολλῆς ἐπιμελείας | δεῖσθαι, καὶ ψυχῆς ἀνδρικῆς καὶ δοξαστικῆς ἔργον εἶναι, καὶ δεῖν τὸν μὲν μαθητὴν, πρὸς τῷ τὴν φύσιν ἔχειν οἵαν χρὴ, τὰ μὲν εἴδη τὰ τῶν λόγων μαθεῖν, περὶ δὲ τὰς χρήσεις αὐτῶν γυμνασθῆναι, τὸν δὲ διδάσκαλον τὰ μὲν οὕτως ἀκριβῶς οἷόν τ' εἶναι διελθεῖν ὥστε μηδὲν τῶν διδακτῶν παραλιπεῖν, περὶ δὲ τῶν λοιπῶν τοιοῦτον αὐτὸν παράδειγμα παρασχεῖν, ὥστε τοὺς ἐκτυπωθέντας καὶ μιμήσασθαι δυναμένους εὐθὺς ἀνθηρότερον καὶ χαριέστερον τῶν ἄλλων φαίνεσθαι λέγοντας. Καὶ τούτων μὲν ἁπάντων συμπεσόντων τελέως

« lon que quelqu'une de ces qualités manquera plus ou « moins, les disciples resteront, de ce côté, plus ou moins « au-dessous de la perfection. »

Ce passage est d'une élocution plus ornée que ce que vous avez entendu tout à l'heure; mais les idées sont les mêmes, et vous devez trouver là une preuve manifeste de mon honnêteté. Vous voyez que je n'ai pas affecté de grandes prétentions étant jeune; que je n'ai pas fait le fanfaron, pour venir ensuite, après avoir bien tiré profit de mon art, et sur le déclin de l'âge, parler plus modestement de la philosophie. Je tiens toujours le même langage, dans la jeunesse et dans la vieillesse, confiant et menacé, devant mes disciples et devant mes juges. Il est donc impossible de montrer dans cette matière plus de franchise et de sincérité; et j'étais bien aise de compléter, en rapportant ces paroles, ce que j'ai dit précédemment sur moi-même. Ce n'est pas, je le sais bien,

ἕξουσιν οἱ φιλοσοφοῦντες· καθ' ὃ δ' ἂν ἐλλειφθῇ τι τῶν εἰρημένων, ἀνάγκη ταύτῃ χεῖρον διακεῖσθαι τοὺς πλησιάζοντας.

Ταῦτα κομψοτέρως μὲν πέφρασται τῶν ἔμπροσθεν εἰρημένων, βούλεται δὲ ταὐτὰ δηλοῦν ἐκείνοις· ὃ χρὴ μέγιστον ὑμῖν γενέσθαι τεκμήριον τῆς ἐμῆς ἐπιεικείας. Οὐ γάρ, ὅτε μὲν ἦν νεώτερος, ἀλαζονευόμενος φαίνομαι καὶ μεγάλας τὰς ὑποσχέσεις ποιούμενος, ἐπειδὴ δ' ἀπολέλαυκα τοῦ πράγματος καὶ πρεσβύτερος γέγονα, τηνικαῦτα ταπεινὴν ποιῶν τὴν φιλοσοφίαν· ἀλλὰ τοῖς αὐτοῖς λόγοις χρώμενος ἀκμάζων καὶ παυόμενος αὐτῆς, καὶ θαῤῥῶν καὶ κινδυνεύων, καὶ πρὸς τοὺς βουλομένους πλησιά|ζειν καὶ πρὸς τοὺς μέλλοντας περὶ ἐμοῦ τὴν ψῆφον οἴσειν, ὥστ' οὐκ οἶδ' ὅπως ἄν τις ἀληθέστερος ἢ δικαιότερος περὶ αὐτὴν ἐπιδειχθείη γεγενημένος. Antid. N° 195, Bkk, P. 98, Moust.

que cela puisse encore suffire pour changer les mauvaises dispositions que certaines gens ont contre moi ; il faudrait bien d'autres discours encore pour faire fléchir les opinions auxquelles ils se tiennent présentement. Il ne faut pourtant pas me décourager, et, à force de paroles et de démonstrations, j'arriverai à l'un de ces deux résultats : ou je les ferai changer d'opinion, ou je prouverai la fausseté de leurs griefs et de leurs imputations. Elles sont de deux sortes : car, selon les uns, les études des sophistes ne sont que niaiserie et charlatanisme ; on n'a jamais pu inventer un art capable de rendre un homme ou plus habile dans la parole ou plus sûr dans l'action ; c'est la nature qui établit les différences de talent et qui crée les supériorités. Les autres conviennent bien qu'on peut, par cet art, devenir plus habile, mais à condition de se corrompre ; selon eux, ce talent n'est qu'une force dont on se sert pour attaquer autrui. Ces

Ταῦτα μὲν οὖν ἐκείνοις προσκείσθω τοῖς πρότερον περὶ ἡμῶν εἰρημένοις· οὐκ ἀγνοῶ δ' ὅτι τοὺς δυσκόλως διακειμένους οὐδέν πω τῶν εἰρημένων ἱκανόν ἐστιν ἀπαλλάξαι τῆς διανοίας ταύτης, ἀλλὰ πολλῶν ἔτι δέονται λόγων καὶ παντοδαπῶν, εἰ μέλλουσιν ἑτέραν μεταλήψεσθαι
N° 197, Bkk. *δόξαν ἀνθ' ἧς νῦν τυγχάνουσιν ἔχοντες. Δεῖ δὴ μηδ' ἡμᾶς προαπειπεῖν διδάσκοντας καὶ λέγοντας, ἐξ ὧν δυοῖν θάτερον, ἢ μεταστήσομεν τὰς γνώμας αὐτῶν, ἢ τὰς βλασφημίας καὶ κατηγορίας αἷς χρῶνται καθ' ἡμῶν ἐξελέγξομεν ψευδεῖς οὔσας. Εἰσὶ δὲ διτταί· λέγουσι γὰρ οἱ μὲν ὡς ἔστιν ἡ περὶ τοὺς σοφιστὰς διατριβὴ φλυαρία καὶ φενακισμός· οὐδεμία γὰρ εὕρηται παιδεία τοιαύτη δι' ἧς γένοιτό τις ἂν ἢ περὶ τοὺς λόγους δεινότερος ἢ περὶ τὰς πράξεις φρονιμώτερος, ἀλλ' οἱ προέχοντες ἐν τούτοις τῇ φύσει τῶν ἄλλων διαφέρουσιν· οἱ δὲ δεινοτέρους μὲν ὁμολογοῦσιν εἶναι τοὺς περὶ τὴν μελέτην ταύτην ὄντας, οὐ μὴν ἀλλὰ διαφθείρεσθαι*

deux manières de voir sont également fausses et erronées, comme j'ai grand espoir de le montrer clairement à tout le monde.

Remarquez d'abord que ceux qui répètent que cet art est une futilité déraisonnent manifestement; car ils le critiquent comme inutile, trompeur et vain, et en même temps ils exigent que nos disciples, dès qu'ils ont approché de nous, montrent qu'ils ont fait des progrès; qu'après quelques jours ils fassent voir plus de capacité et de talent que d'autres qui ont plus d'âge et d'expérience, et qu'au bout d'un an à peine tous soient des orateurs excellents et accomplis, sans que les paresseux restent en arrière des laborieux, ni ceux qui n'ont pas d'esprit au-dessous des natures généreuses. Pourquoi ces exigences? ce n'est pas qu'ils aient entendu sortir de notre bouche de semblables promesses; ils n'ont pas vu non plus dans les autres arts et les

καὶ γίγνεσθαι χείρους· ἐπειδὰν γὰρ λάϐωσι δύναμιν, τοῖς ἀλλοτρίοις ἐπιϐουλεύειν. Ὡς οὖν οὐδὲν ὑγιὲς οὐδ' ἀληθὲς οὐδέτεροι τούτων λέγουσι, πολλὰς ἐλπίδας ἔχω | πᾶσι φανερὸν ποιήσειν. P. 99, Moust.

Πρῶτον δ' ἐνθυμήθητε περὶ τῶν φλυαρίαν φασκόντων εἶναι τὴν παιδείαν, ὡς αὐτοὶ λίαν καταφανῶς ληροῦσι. Διασύρουσι μὲν γὰρ αὐτὴν ὡς οὐδὲν ὠφελεῖν δυναμένην, ἀλλ' ἀπάτην καὶ φενακισμὸν οὖσαν, ἀξιοῦσι δὲ τοὺς συνόντας ἡμῖν εὐθὺς μὲν προσελθόντας διαφέρειν αὐτοὺς αὑτῶν, ὀλίγας δ' ἡμέρας συνδιατρίψαντας σοφωτέρους ἐν τοῖς λόγοις καὶ κρείττους φαίνεσθαι τῶν καὶ ταῖς ἡλικίαις καὶ ταῖς ἐμπειρίαις προεχόντων, ἐνιαυτὸν δὲ μόνον παραμείναντας ῥήτορας ἅπαντας ἀγαθοὺς εἶναι καὶ τελείους, καὶ μηδὲν φαυλοτέρους τοὺς ἀμελεῖς τῶν πονεῖν ἐθελόντων, μηδὲ τοὺς ἀφυεῖς τῶν τὰς ψυχὰς ἀνδρικὰς ἐχόντων. Καὶ ταῦτα προστάττουσιν οὔθ' ἡμῶν ἀκηκοότες τοιαύτας ποιουμένων τὰς ὑποσχέσεις, οὔτ' ἐν Nº 199, Bkk.

autres enseignements de pareils résultats. Au contraire, toute science s'apprend avec beaucoup de peine; et, une fois les connaissances acquises, il y a bien des degrés dans l'art de les mettre en pratique. Des écoles de tous genres vous voyez sortir deux ou trois sujets capables d'entrer en lice; le reste demeure dans la foule. Eh bien, n'est-il pas insensé d'oser demander à un art qu'on ne reconnaît point une puissance que n'ont pas ceux qui ne sont contestés par personne? d'exiger plus d'une méthode dans laquelle on n'a pas de confiance que de celle dont on avoue l'efficacité? Il convient aux hommes raisonnables de ne pas porter des jugements contraires sur des choses semblables, et de ne pas condamner un enseignement qui a les mêmes résultats que la plupart des autres arts. Qui ne sait que beaucoup d'entre vous qui ont étudié sous les sophistes n'ont pas été si dupes et ne s'en sont pas si mal trouvés qu'on veut bien le dire; mais que les uns sont devenus, par

ταῖς ἄλλαις τέχναις καὶ παιδείαις οὐδὲν ἑωρακότες τούτων συμβαῖνον, ἀλλὰ μόλις μὲν ἡμῖν τὰς ἐπιστήμας παραγιγνομένας, οὐχ ὁμοίως δ' ἀλλήλοις ὅ τι ἂν μάθωμεν ἐξεργαζομένους, ἀλλὰ δύο μὲν ἢ τρεῖς ἐξ ἁπάντων τῶν διδασκαλείων ἀγωνιστὰς γιγνομένους, τοὺς δ' ἄλλους ἐξ αὐτῶν
N° 202, Bkk. *ἰδιώτας ἀπαλλαττομένους. Καί τοι πῶς οὐκ ἄφρονας εἶναι χρὴ νομίζειν τοὺς τὰς δυνάμεις τὰς ἐν ταῖς ὁμολογουμέναις τῶν τεχνῶν οὐκ ἐνούσας, ταύτας ἀπαιτεῖν τολμῶντας παρὰ ταύτης ἣν οὐκ εἶναί φασι, καὶ*
P. 100, Mst. *πλείους τὰς ὠφελείας ἀξιοῦντας γίγνεσθαι | παρὰ τῆς ἀπιστουμένης ὑφ' αὐτῶν ἢ παρὰ τῶν ἀκριβῶς εὑρῆσθαι δοκουσῶν; Χρὴ δὲ τοὺς νοῦν ἔχοντας οὐκ ἀνωμάλως ποιεῖσθαι τὰς κρίσεις περὶ τῶν ὁμοίων πραγμάτων, οὐδ' ἀποδοκιμάζειν τὴν παιδείαν τὴν ταὐτὰ ταῖς πλείσταις τῶν τεχνῶν ἀπεργαζομένην. Τίς γὰρ οὐκ οἶδεν ὑμῶν πολλοὺς τῶν ὑπὸ τοῖς σοφισταῖς γενομένων οὐ φενακισθέντας οὐδ' οὕτω διατεθέντας ὡς οὗτοι*

leurs leçons, des orateurs capables, d'autres, des maîtres qui forment eux-mêmes des orateurs? Et ceux qui n'ont voulu se livrer à aucune profession ne se sont-ils pas montrés, dans les réunions, plus habiles gens qu'ils n'étaient jusque-là; et ne sont-ils pas devenus juges plus délicats et meilleurs conseillers en fait de discours que le grand nombre? Ne méprisez donc pas un exercice qui peut donner cette valeur aux hommes qui s'y livrent. Disons plus : tout le monde conviendra que, dans tous les arts et tous les métiers, ceux-là sont réputés les plus habiles, qui savent amener leurs élèves à travailler, autant que possible, de la même façon; c'est encore ce que fait la philosophie. Car tous ceux qui ont eu le bonheur de se trouver sous un maître sérieux et intelligent auront dans leur talent une ressemblance qui ne permettra pas de méconnaître qu'ils ont été sous la même direction. Et cependant, s'ils n'avaient pas reçu en commun certaines habitudes, et s'ils n'avaient pas

λέγουσιν, ἀλλὰ τοὺς μὲν αὐτῶν ἱκανοὺς ἀγωνισΊὰς ἀποτελεσθέντας, τοὺς δὲ παιδεύειν ἑτέρους δυνηθέντας· ὅσοι δ' αὐτῶν ἰδιωτεύειν ἐβουλήθησαν, ἔν τε ταῖς ὁμιλίαις χαριεσΊέρους ὄντας ἢ πρότερον ἦσαν, τῶν τε λόγων κριτὰς καὶ συμβούλους ἀκριβεσΊέρους τῶν πλείσΊων γεγενημένους; ὩσΊε πῶς χρὴ τῆς τοιαύτης διατριβῆς καταφρονεῖν, τῆς τοὺς κεχρημένους αὐτῇ τοιούτους παρασκευάζειν δυναμένης; Ἀλλὰ μὴν καὶ N° 205, Bkk. *τόδε πάντες ἂν ὁμολογήσαιεν, ὅτι τούτους τεχνικωτάτους εἶναι νομίζομεν ἀπὸ πασῶν τῶν τεχνῶν καὶ χειρουργιῶν, οἵτινες ἂν τοὺς μαθητὰς ὡς οἷόν θ' ὁμοιοτάτους ἐργάτας ἀλλήλοις ἀποδείξωσι. Τῇ τοίνυν φιλοσοφίᾳ φανήσεται καὶ τοῦτο συμβεβηκός· ὅσοι γὰρ ἡγεμόνος ἔτυχον ἀληθινοῦ καὶ νοῦν ἔχοντος, εὑρεθεῖεν ἂν ἐν τοῖς λόγοις οὕτως ὁμοίαν τὴν δύναμιν ἔχοντες ὥσΊε πᾶσιν εἶναι φανερὸν ὅτι τῆς αὐτῆς παιδείας μετεσχήκασι. Καί τοι μηδενὸς ἔθους αὐτοῖς ἐγ|γενομένου κοινοῦ μηδὲ* P. 101, Mst.

été exercés à un certain art, cette ressemblance n'aurait pu se produire. Enfin, parmi vous, il n'est personne qui ne puisse citer beaucoup de ses compagnons de jeunesse qui, dans leur enfance, passaient pour les moins intelligents de tous leurs camarades, et qui, devenus hommes, ont bien surpassé en sagesse et en talent de parole ceux qui les avaient primés dans le premier âge : voilà un exemple qui peut montrer l'efficacité de l'étude. Évidemment, dans l'origine, tous n'avaient que les facultés que la nature leur avait départies; devenus hommes, plusieurs se sont distingués de leurs rivaux et ont pris sur eux l'avantage, parce que les uns se sont livrés à la dissipation et à la paresse, et que les autres se sont appliqués à l'étude et des choses et d'eux-mêmes. Eh bien, si, par eux seuls, en s'appliquant, quelques-uns sont arrivés à ces résultats, quels progrès n'auraient-ils pas faits en se donnant un maître d'un âge mûr, d'une expérience consommée, qui connût bien la tradition, et qui

διατριβῆς τεχνικῆς ὑπαρξάσης οὐκ ἔστιν ὅπως ἂν εἰς τὴν ὁμοιότητα
N° 207, Bkk. *ταύτην κατέστησαν. Ἔτι τοίνυν ὑμῶν αὐτῶν οὐδεὶς ἔστιν ὅστις οὐκ ἂν εἰπεῖν ἔχοι ϖολλοὺς τῶν συμπαιδευθέντων, οἳ ϖαῖδες μὲν ὄντες ἀμαθέστατοι τῶν ἡλικιωτῶν ἔδοξαν εἶναι, ϖρεσβύτεροι δὲ γενόμενοι ϖλέον διήνεγκαν ϖρὸς τὸ φρονεῖν καὶ λέγειν τῶν αὐτῶν τούτων ὧν ϖαῖδες ὄντες ἀπελείφθησαν. Ὅθεν μάλιστ' ἄν τις γνοίη τὴν ἐπιμέλειαν ὅσην ἔχει δύναμιν· δῆλον γὰρ ὅτι τότε μὲν ἅπαντες τοιαύταις ἐχρῶντο ταῖς διανοίαις οἵας ϖερ ἐξ ἀρχῆς ἔφυσαν ἔχοντες, ἄνδρες δὲ γενόμενοι τούτων διήνεγκαν καὶ μετήλλαξαν τὴν φρόνησιν, τῷ τοὺς μὲν ἐκκεχυμένως ζῆν καὶ ῥᾳθύμως, τοὺς δὲ τοῖς τε ϖράγμασι καὶ σφίσιν αὐτοῖς ϖροσέχειν τὸν νοῦν. Ὅπου δὲ καὶ διὰ τὰς αὐτῶν ἐπιμελείας γίγνονταί τινες βελτίους, ϖῶς οὐκ ἂν οὗτοι λαβόντες ἐπιστάτην καὶ ϖρεσβύτερον καὶ ϖολλῶν ϖραγμάτων ἔμπειρον, καὶ τὰ μὲν ϖαρειληφότα τὰ*

même y eût ajouté? Combien ils se seraient surpassés eux-mêmes et auraient surpassé les autres!

Mais, avec ces raisons, il y en a bien d'autres encore pour se récrier contre l'ignorance de ces gens qui osent jeter sur la philosophie un mépris dont ils ne sauraient rendre compte. Car, d'abord, ils voient que tout art et tout savoir-faire s'obtient par l'application et le travail, et ils ne reconnaissent pas l'influence de ces moyens sur le développement de la pensée; ensuite, ils ne nient pas que, quels que soient les défauts de la constitution, l'exercice et le travail ne puissent être salutaires au corps; et ils se refusent à croire que l'esprit, qui est d'une nature supérieure, puisse acquérir plus de force par l'instruction et par une méthode d'éducation bien appliquée. Enfin, ils voient qu'on fait l'éducation des chevaux, des chiens, de beaucoup d'animaux; qu'il y a des procédés pour les rendre ou plus vifs, ou plus doux, ou plus intelligents; et on n'aurait pas pu trouver pour

δ' αὐτὸν εὑρηκότα, πολὺ ἂν ἔτι πλέον καὶ σφῶν αὐτῶν καὶ τῶν ἄλλων διήνεγκαν;

Οὐ μόνον δ' ἐκ τούτων ἀλλὰ καὶ τῶν λοιπῶν εἰκότως ἂν ἅπαντες τὴν N° 209, Bkk.
ἄγνοιαν θαυμάσειαν τῶν τολμώντων οὕτως εἰκῇ καταφρονεῖν τῆς φιλοσοφίας, πρῶτον μὲν εἰ πάσας τὰς πράξεις καὶ τὰς τέχνας εἰδότες ταῖς μελέταις καὶ ταῖς φιλοπονίαις ἁλισκομένας, | πρὸς τὴν τῆς φρονήσεως P. 102, Mst.
ἄσκησιν ταῦτα μηδεμίαν ἡγοῦνται δύναμιν ἔχειν· ἔπειτ' εἰ τῶν μὲν σωμάτων μηδὲν οὕτως ἂν φήσαιεν εἶναι φαῦλον, ὅ τι γυμνασθὲν καὶ πονῆσαν οὐκ ἂν εἴη βέλτιον, τὰς δὲ ψυχὰς τὰς ἄμεινον πεφυκυίας τῶν σωμάτων μηδὲν ἂν νομίζουσι γενέσθαι σπουδαιοτέρας παιδευθείσας καὶ τυχούσας τῆς προσηκούσης ἐπιμελείας· ἔτι δ' εἰ περὶ τοὺς ἵππους καὶ τοὺς κύνας καὶ τὰ πλεῖστα τῶν ζώων ὁρῶντες τέχνας ἔχοντάς τινας, αἷς τὰ μὲν ἀνδρειότερα τὰ δὲ πραότερα τὰ δὲ φρονιμώτερα ποιοῦσι, περὶ

l'homme un système d'éducation qui pût lui faire acquérir quelques-uns de ces avantages que nous donnons aux bêtes! Voilà donc la misère à laquelle ils nous condamnent tous tant que nous sommes! On est prêt à convenir que, par notre intelligence, nous pouvons améliorer et perfectionner toutes les créatures; et nous, doués de l'intelligence qui opère cette culture, on ose dire que nous ne pouvons rien pour nous améliorer mutuellement! Et, ce qui est encore plus étrange, ils voient tous les ans, dans les spectacles offerts à la curiosité, des lions apprivoisés qui montrent plus de douceur envers les maîtres qui les soignent que beaucoup d'hommes envers leurs bienfaiteurs; des ours qui dansent, qui luttent, qui imitent nos exercices; et ces exemples ne leur font pas comprendre l'efficacité de la méthode et de l'éducation; ils ne voient pas que la nature de l'homme en recevra plus vite que celle des bêtes

τὴν τῶν ἀνθρώπων φύσιν μηδεμίαν οἴονται τοιαύτην εὑρῆσθαι παιδείαν,
ἥτις ἂν αὐτοὺς ἐπί τι τούτων ὧν περ καὶ τὰ θηρία δυνηθείη προαγαγεῖν·
N° 212, Bkk. ἀλλὰ τοσαύτην ἁπάντων ἡμῶν ἀτυχίαν κατεγνώκασιν, ὥσθ' ὁμολογή-
σειαν μὲν ἂν ταῖς ἡμετέραις διανοίαις ἕκαστον τῶν ὄντων βέλτιον γίγνε-
σθαι καὶ χρησιμώτερον, αὐτοὺς δ' ἡμᾶς τοὺς ἔχοντας τὴν φρόνησιν
ταύτην, ᾗ πάντα πλέονος ἄξια ποιοῦμεν, τολμῶσι λέγειν ὡς οὐδὲν ἂν
ἀλλήλους πρὸς ἐπιείκειαν εὐεργετήσαιμεν. Ὃ δὲ πάντων δεινότατον,
ὅτι καθ' ἕκαστον τὸν ἐνιαυτὸν θεωροῦντες ἐν τοῖς θαύμασι τοὺς μὲν
λέοντας πραότερον διακειμένους πρὸς τοὺς θεραπεύοντας ἢ τῶν ἀν-
θρώπων ἔνιοι πρὸς τοὺς εὖ ποιοῦντας, τὰς δ' ἄρκτους καλινδουμέ-
P. 103, Mst. νας καὶ | παλαιούσας καὶ μιμουμένας τὰς ἡμετέρας ἐπιστήμας, οὐδ'
ἐκ τούτων δύνανται γνῶναι τὴν παιδείαν καὶ τὴν ἐπιμέλειαν ὅσην
ἔχει δύναμιν, οὐδ' ὅτι ταῦτα πολὺ ἂν θᾶττον τὴν ἡμετέραν φύσιν ἢ

la salutaire influence! En vérité, je ne sais ce qui doit le plus étonner, de la raison à laquelle on amène les bêtes les plus féroces, ou de la brutalité qui paraît dans l'âme de ces hommes.

Je pourrais en dire encore bien davantage; mais, si je m'étendais trop sur des points que la plupart m'accordent, on pourrait croire que c'est par embarras de défendre les points contestés. Je m'arrête donc ici, et je me tourne contre d'autres adversaires, qui ne dédaignent pas la philosophie, mais qui portent contre elle des accusations bien plus fâcheuses, et qui imputent les torts de prétendus sophistes, qui font toute autre chose que ce qu'ils se vantent de faire, à ceux qui n'ont rien de commun avec eux. Je ne parle pas en faveur de tous ceux qui prétendent avoir la science de l'éducation, mais pour ceux-là seulement dont les prétentions sont légitimes. Je montrerai clairement que ceux qui nous accusent

τὴν ἐκείνων ὠφελήσειεν· ὥσ7' ἀπορῶ πότερον ἄν τις δικαιότερον θαυμάσειε τὰς πραότητας τὰς τοῖς χαλεπωτάτοις τῶν θηρίων ἐγγιγνομένας, ἢ τὰς ἀγριότητας τὰς ἐν ταῖς ψυχαῖς τῶν τοιούτων ἀνθρώπων ἐνούσας.

Ἔχοι δ' ἄν τις πλείω περὶ τούτων εἰπεῖν· ἀλλὰ γὰρ ἢν πολλὰ λίαν λέγω περὶ τῶν παρὰ τοῖς πλείσ7οις ὁμολογουμένων, δέδοικα μὴ περὶ τῶν ἀμφισβητουμένων ἀπορεῖν δόξω. Παυσάμενος οὖν τούτων ἐπ' ἐκείνους τρέψομαι τοὺς οὐ καταφρονοῦντας μὲν τῆς φιλοσοφίας, πολὺ δὲ πικρότερον κατηγοροῦντας αὐτῆς, καὶ μεταφέροντας τὰς πονηρίας τὰς τῶν φασκόντων μὲν εἶναι σοφισ7ῶν, ἄλλο δέ τι πρατ7όντων, ἐπὶ τοὺς οὐδὲν τῶν αὐτῶν ἐκείνοις ἐπιτηδεύοντας. Ἐγὼ δ' οὐχ ὑπὲρ ἁπάντων τῶν προσποιουμένων δύνασθαι παιδεύειν ποιοῦμαι τοὺς λόγους, ἀλλ' ὑπὲρ τῶν δικαίως τὴν δόξαν ταύτην ἐχόντων. Οἶμαι δὲ σαφῶς ἐπιδείξειν τοὺς N° 215, Bkk.

sont tout à fait hors de la vérité, si vous voulez écouter jusqu'au bout ce que j'ai à dire.

Il faut déterminer d'abord dans quelle espérance et dans quel but agit l'homme qui se résout à faire le mal : si je réussis à bien déterminer cela, vous jugerez mieux de la vérité ou de la fausseté des imputations dirigées contre nous. Je dis donc que le plaisir, le gain et l'honneur sont les mobiles de toutes les actions pour tous les hommes; hors de là, je ne vois la source d'aucun de nos désirs. S'il en est ainsi, il faut examiner maintenant lequel de ces trois intérêts que je viens de dire peut nous porter à corrompre les jeunes gens. Est-ce que nous aurions du plaisir à les voir ou à les savoir malhonnêtes et mal vus de leurs concitoyens? Mais il faudrait que nous fussions dépourvus de tout sentiment pour ne pas beaucoup souffrir qu'on eût à nous imputer cela. Nous n'aurions pas non plus à espérer beaucoup de considération ni d'honneur, si c'étaient de pareils disciples qui

κατηγοροῦντας ἡμῶν πολὺ τῆς ἀληθείας διημαρτηκότας, ἥν περ ἐθελήσητε διὰ τέλους ἀκοῦσαι τῶν λεγομένων.

N° 217, Bkk. *Πρῶτον μὲν οὖν ὁρίσασθαι δεῖ τίνων ὀρεγόμενοι καὶ τίνος τυχεῖν*
P. 104, Mst. *βουλόμενοι τολμῶσί τινες ἀδικεῖν· ἢν γὰρ ταῦ|τα καλῶς περιλάβωμεν, ἄμεινον γνώσεσθε τὰς αἰτίας τὰς καθ' ἡμῶν λεγομένας, εἴτ' ἀληθεῖς εἰσιν εἴτε ψευδεῖς. Ἐγὼ μὲν οὖν ἡδονῆς ἢ κέρδους ἢ τιμῆς ἕνεκα φημὶ πάντας πάντα πράττειν· ἔξω γὰρ τούτων οὐδεμίαν ἐπιθυμίαν ὁρῶ τοῖς ἀνθρώποις ἐγγιγνομένην. Εἰ δὴ ταῦθ' οὕτως ἔχει, λοιπόν ἐστι σκέψασθαι τί τούτων ἂν ἡμῖν γίγνοιτο διαφθείρουσι τοὺς νεωτέρους· πότερον ἂν ἡσθεῖμεν ὁρῶντες ἢ καὶ πυνθανόμενοι πονηροὺς αὐτοὺς ὄντας καὶ δοκοῦντας τοῖς συμπολιτευομένοις. Καὶ τίς οὕτως ἐστὶν ἀναίσθητος ὅστις οὐκ ἂν ἀλγήσειε τοιαύτης διαβολῆς περὶ αὐτὸν γιγνομένης; Ἀλλὰ μὴν*

sortissent de nos écoles; nous ne recueillerions que le mépris public, et nous soulèverions contre nous bien plus de haines que n'en provoquent les autres méfaits. Enfin, supposons que ces inconvénients nous touchent peu, pourrions-nous gagner beaucoup d'argent à pratiquer un pareil système d'éducation? Tout le monde, je pense, sait bien que le sophiste qui fera les profits les plus grands et les plus honorables sera toujours celui qui comptera parmi ses disciples des hommes de cœur et de talent, estimés de leurs concitoyens. La vue de ces succès pourra donner à d'autres le désir de recevoir les bienfaits de la même éducation, tandis que l'infamie de nos disciples détournerait ceux qui pourraient avoir eu l'idée d'entrer dans nos écoles. Qui pourrait donc ne pas reconnaître quelle est pour nous la conduite la plus profitable en voyant la différence des résultats? On osera peut-être objecter qu'il y a beaucoup d'hommes que les vices empêchent d'être conséquents avec leurs principes,

οὐδ' ἂν θαυμασθεῖμεν οὐδὲ τιμῆς μεγάλης τύχοιμεν τοιούτους τοὺς συνόντας ἀποπέμποντες, ἀλλὰ πολὺ ἂν μᾶλλον καταφρονηθεῖμεν καὶ μισηθεῖμεν τῶν ταῖς ἄλλαις πονηρίαις ἐνόχων ὄντων. Καὶ μὴν οὐδ' εἰ ταῦτα παρίδοιμεν, χρήματα πλεῖστ' ἂν λάβοιμεν οὕτω τῆς παιδείας προεστῶτες. Οἶμαι γὰρ δήπου τοῦτό γε πάντας γιγνώσκειν, ὅτι σο- N° 220. Bkk. *φιστῇ μισθὸς κάλλιστός ἐστι καὶ μέγιστος, ἢν τῶν μαθητῶν τινὲς καλοὶ κἀγαθοὶ καὶ φρόνιμοι γένωνται καὶ παρὰ τοῖς πολίταις εὐδοκιμοῦντες· οἱ μὲν γὰρ τοιοῦτοι πολλοὺς μετασχεῖν τῆς παιδείας εἰς ἐπιθυμίαν καθιστᾶσιν, οἱ δὲ πονηροὶ καὶ τοὺς πρότερον συνεῖναι διανοουμένους ἀποτρέπου|σιν. Ὥστε τίς ἂν ἐν τούτοις τὸ κρεῖττον ἀγνοή-* P. 105. Ms. *σειεν, οὕτω μεγάλην τὴν διαφορὰν τῶν πραγμάτων ἐχόντων; Ἴσως οὖν ἄν τις πρὸς ταῦτα τολμήσειεν εἰπεῖν ὡς πολλοὶ τῶν ἀνθρώπων*

et qui négligent l'intérêt pour le plaisir. J'avoue que c'est là le défaut de beaucoup de gens de toute espèce, et celui aussi de quelques-uns de ceux qui se donnent pour sophistes. Mais, parmi ceux-là même, il n'y en a pas un seul que les vices dominent assez pour qu'il veuille que ses disciples lui ressemblent; car il ne partagerait en rien les jouissances qu'ils devraient à son enseignement corrupteur, mais il recueillerait sa part de la honte de leur conduite. Et puis, qui pourraient-ils corrompre? parmi quelles sortes de gens peuvent-ils trouver des disciples? car enfin c'est une question qui mérite d'être examinée. Parmi ceux qui sont déjà gâtés et mauvais? mais, quand la nature nous a si bien préparés, sommes-nous disposés à demander des leçons à autrui? Parmi ceux qui sont honnêtes et qui ont le goût de la vertu? mais pas un seul ne pourra se résoudre à entrer en commerce avec un homme corrompu dans ses paroles et ses actions.

διὰ τὰς ἀκρασίας οὐκ ἐμμένουσι τοῖς λογισμοῖς, ἀλλ' ἀμελήσαντες τοῦ συμφέροντος ἐπὶ τὰς ἡδονὰς ὁρμῶσιν. Ἐγὼ δ' ὁμολογῶ καὶ τῶν ἄλλων πολλοὺς καὶ τῶν προσποιουμένων εἶναι σοφιστῶν ἔχειν τινὰς τὴν
N° 222, Bkk. *φύσιν ταύτην, ἀλλ' ὅμως οὐδὲ τῶν τοιούτων οὐδείς ἐστιν οὕτως ἀκρατὴς ὅστις ἂν δέξαιτο καὶ τοὺς μαθητὰς εἶναι τοιούτους· τῶν μὲν γὰρ ἡδονῶν τῶν διὰ τὴν ἀκρόασιν ἐκείνοις συμβαινουσῶν οὐκ ἂν δύναιτο μετασχεῖν, τῆς δὲ δόξης τῆς διὰ τὴν πονηρίαν γιγνομένης αὐτὸς ἂν τὸ πλεῖστον μέρος ἀπολαύσειεν. Ἔπειτα τίνας ἂν καὶ διαφθείραιεν, καὶ τοὺς πῶς διακειμένους λάβοιεν ἂν μαθητάς; ἄξιον γὰρ καὶ ταῦτα διελθεῖν. Πότερον τοὺς ἤδη κακοήθεις ὄντας καὶ πονηρούς; καὶ τίς ἄν, ἃ παρὰ τῆς αὑτοῦ φύσεως ἐπίσταται, ταῦτα παρ' ἑτέρου μανθάνειν ἐπιχειρήσειεν; Ἀλλὰ τοὺς ἐπιεικεῖς καὶ χρηστῶν ἐπιτηδευμάτων ἐπιθυμοῦντας; ἀλλ' οὐδ' ἂν εἷς τῶν τοιούτων τοῖς κακόν τι λέγουσιν ἢ πράττουσι διαλεχθῆναι τολμήσειεν.*

Je serais bien aise aussi que ces personnes si mal disposées à notre égard voulussent bien nous dire leur façon de penser sur ces hôtes qui nous arrivent de la Sicile et du Pont, et des autres pays, et qui viennent chercher l'instruction auprès de nous. Croyez-vous que ce soit faute de trouver assez de gens pervers dans leur pays qu'ils font le voyage d'Athènes? Mais on trouve partout une très-grande quantité de misérables avec qui on peut se livrer à tous les excès et à tous les vices. Est-ce pour apprendre l'intrigue et le métier de sycophante qu'ils dépensent tant d'argent? Mais, d'abord, des gens qui auraient ce but-là ont plus de goût à s'emparer du bien d'autrui qu'à donner aux autres la moindre part du leur. Et puis, qui voudrait jamais dépenser de l'argent pour se pervertir? comme si on ne le pouvait pas sans aucuns frais et quand on veut! C'est une chose qui ne demande pas d'apprentissage; il n'y a qu'à se mettre à l'œuvre. Il est évident que, si ces étrangers font ce

Ἡδέως δ' ἂν κἀκεῖνο πυθοίμην παρὰ τῶν χαλεπῶς ἐχόντων πρὸς ἡμᾶς, τίνα ποτὲ γνώμην ἔχουσι περὶ τῶν ἐκ Σικελίας καὶ τοῦ Πόντου | P. 106, Mst.
καὶ τῶν ἄλλων τόπων δεῦρο πλεόντων ὡς ἡμᾶς, ἵνα παιδευθῶσι. Πότερον αὐτοὺς οἴονται σπανίζοντας ἐκεῖ πονηρῶν ἀνθρώπων ἐνθάδε ποιεῖσθαι τὴν πορείαν; ἀλλὰ πανταχοῦ πολλὴν ἀφθονίαν εὕροι τις ἂν τῶν συμπονηρεύεσθαι καὶ συνεξαμαρτάνειν βουλομένων. Ἀλλ' ἵνα κακο- Nº 225, Bkk.
πράγμονες καὶ συκοφάνται γένωνται, πολλὰ χρήματα τελέσαντες; ἀλλὰ πρῶτον μὲν οἱ ταύτην ἔχοντες τὴν γνώμην πολὺ ἂν ἥδιον τὰ τῶν ἄλλων λάβοιεν ἢ δοῖεν ἑτέροις ὁτιοῦν τῶν σφετέρων αὐτῶν· ἔτι δὲ τίνες ἂν ὑπὲρ πονηρίας ἀργύριον ἀναλώσαιεν, ἐξὸν αὐτοῖς μηδὲν δαπανηθεῖσιν εἶναι τούτοις, ὁπόταν βουληθῶσιν; οὐ γὰρ μαθεῖν ἀλλ' ἐπιχειρῆσαι μόνον δεῖ τοῖς τοιούτοις τῶν ἔργων. Ἀλλὰ δῆλον ὅτι καὶ πλέουσι καὶ χρήματα διδόασι καὶ πάντα ποιοῦσι νομίζοντες αὐτοί τε βελτίους γενήσεσθαι καὶ

voyage et se mettent ainsi en frais d'argent et de peine, c'est qu'ils croient qu'eux-mêmes ne peuvent que gagner ici en mérite, et que les maîtres qu'ils y trouvent sont très-supérieurs à ceux de chez eux. Eh bien, ce devrait être pour tous les Athéniens un sujet de fierté, et ils devraient avoir la plus haute considération pour ceux qui procurent à la ville un tel honneur. Mais considérez combien certains hommes manquent de sens : ils voient que ces étrangers qui viennent ici, et que ceux aussi qui président à leur instruction, loin de se mêler à aucune intrigue, se tiennent à l'écart de toute affaire, et sont les gens les plus paisibles du monde, ne s'occupant que d'eux-mêmes et se réunissant entre eux ; qu'ils mènent la vie la plus simple et la plus régulière, et que l'éloquence dont ils ont le goût n'est pas celle qui sert à plaider de petites affaires particulières et à tourmenter les autres, mais celle qui se fait admirer dans le monde entier. Et, après cela, ils osent leur im-

τοὺς ἐνθάδε παιδεύοντας πολὺ φρονιμωτέρους εἶναι τῶν παρὰ σφίσιν
αὐτοῖς· ἐφ' οἷς ἄξιον ἦν ἅπαντας τοὺς πολίτας φιλοτιμεῖσθαι, καὶ περὶ
πολλοῦ ποιεῖσθαι τοὺς αἰτίους τῇ πόλει τῆς δόξης ταύτης γενομένους.
N° 227, Bkk. Ἀλλὰ γὰρ οὕτω τινὲς ἀγνωμόνως ἔχουσιν ὥστ' εἰδότες καὶ τοὺς ξένους
τοὺς ἀφικνουμένους καὶ τοὺς προεστῶτας τῆς παιδείας οὐδὲν κακὸν ἐπι-
τηδεύοντας, ἀλλ' ἀπραγμονεστάτους μὲν ὄντας τῶν ἐν τῇ πόλει καὶ
P. 107, Mst. πλείστην ἡσυχίαν ἄγοντας, προσέχοντας | δὲ τὸν νοῦν σφίσιν αὐτοῖς
καὶ τὰς συνουσίας μετ' ἀλλήλων ποιουμένους, ἔτι δὲ τὰ καθ' ἡμέραν
εὐτελέστατα καὶ κοσμιώτατα ζῶντας, καὶ τῶν λόγων ἐπιθυμοῦντας οὐ
τῶν ἐπὶ τοῖς ἰδίοις συμβολαίοις λεγομένων οὐδὲ τῶν λυπούντων τινάς,
ἀλλὰ τῶν παρὰ πᾶσιν ἀνθρώποις εὐδοκιμούντων, ὅμως τολμῶσι βλα-
σφημεῖν περὶ αὐτῶν, καὶ λέγειν ὡς ταύτην ποιοῦνται τὴν μελέτην, ἵν'

puter des intentions criminelles, et dire qu'ils s'exercent pour arriver à prévaloir sur le bon droit dans les luttes judiciaires! Est-ce que, pour se préparer à quelque métier injuste et malhonnête, on commence par chercher à vivre plus sagement que les autres? Ceux qui tiennent ce langage ont-ils vu beaucoup de méchants ajourner et mettre en réserve leurs mauvais instincts, et ne pas se livrer immédiatement à leur naturel?

D'ailleurs, si le talent de la parole portait ainsi à se jeter sur le bien d'autrui, il faudrait que tous ceux qui sont habiles dans cet art fussent des intrigants et des sycophantes, car la même cause doit produire partout le même effet. Eh bien, vous verrez que, parmi ceux qui sont maintenant dans les affaires publiques, ou qui depuis peu ont terminé leur carrière, ceux qui se sont le plus appliqués à l'art de la parole sont aussi les plus honnêtes gens qui aient abordé la tribune. Et parmi les anciens, ce sont les plus grands orateurs et les plus il-

ἐν τοῖς ἀγῶσι παρὰ τὸ δίκαιον πλεονεκτῶσι. Καί τοι τίνες ἂν ἀδικίαν Nº 229, Bkk.
καὶ κακίαν ἀσκοῦντες σωφρονέστερον τῶν ἄλλων ζῇν ἐθελήσαιεν; Τίνας δὲ πώποθ' ἑωράκασιν οἱ ταῦτα λέγοντες ἀναβαλλομένους καὶ ταμιεύοντας τὰς πονηρίας, ἀλλ' οὐκ εὐθὺς τῇ φύσει τῇ παρούσῃ χρωμένους;

Χωρὶς δὲ τούτων, εἴπερ ἡ περὶ τοὺς λόγους δεινότης ποιεῖ τοῖς ἀλλοτρίοις ἐπιβουλεύειν, προσῆκεν ἅπαντας τοὺς δυναμένους εἰπεῖν πολυπράγμονας καὶ συκοφάντας εἶναι· τὸ γὰρ αἴτιον ἐν ἅπασι ταὐτὸν πέφυκεν ἐνεργάζεσθαι. Νῦν δ' εὑρήσετε καὶ τῶν ἐν τῷ παρόντι πολιτευομένων καὶ τῶν νεωστὶ τετελευτηκότων τοὺς πλείστην ἐπιμέλειαν τῶν λόγων ποιουμένους βελτίστους ὄντας τῶν ἐπὶ τὸ βῆμα παριόντων, ἔτι δὲ τῶν παλαιῶν τοὺς ἀρίστους ῥήτορας καὶ μεγίστην δόξαν λαβόντας πλείστων

lustres qui ont rendu les plus grands services à l'État, à commencer par Solon. Cet homme, élevé au commandement suprême de la république, a si bien fait, par les lois qu'il porta et par la manière dont il sut régler les affaires et constituer le gouvernement, qu'on s'en tient encore aujourd'hui à l'ordre établi par sa sagesse. Après lui Clisthène, que les tyrans avaient chassé d'Athènes, sut, par son éloquence, obtenir des Amphictyons qu'ils lui prêtassent l'argent d'Apollon : avec ce secours, il rétablit le peuple, chassa les tyrans et fonda cette démocratie d'alors, qui a fait tant de bien à la Grèce. Ensuite vint Thémistocle, à qui on déféra le commandement dans la guerre contre les Perses : grâce au conseil qu'il sut donner à nos pères d'abandonner la ville (et comment aurait-il jamais persuadé pareille chose, s'il n'avait été un très-grand orateur?) il mit leurs affaires dans un état si prospère, qu'au prix d'une ruine de quelques jours,

N° 232, Bkk. *ἀγαθῶν αἰτίους τῇ ϖόλει γεγενημένους, ἀρξαμένους ἀπὸ Σόλωνος. Ἐκεῖ-*
P. 108, Mst. *νός τε γὰρ ϖροστάτης τοῦ δήμου | καταστὰς οὕτως ἐνομοθέτησε καὶ τὰ ϖράγματα διέταξε καὶ τὴν ϖόλιν κατεσκεύασεν, ὥστ' ἔτι καὶ νῦν ἀγαπᾶσθαι τὴν διοίκησιν τὴν ὑπ' ἐκείνου συνταχθεῖσαν. Μετὰ δὲ ταῦτα Κλεισθένης ἐκπεσὼν ἐκ τῆς ϖόλεως ὑπὸ τῶν τυράννων, λόγῳ ϖείσας τοὺς Ἀμφικτύονας δανεῖσαι τῶν τοῦ θεοῦ χρημάτων αὐτῷ, τόν τε δῆμον κατήγαγε καὶ τοὺς τυράννους ἐξέβαλε καὶ τὴν δημοκρατίαν ἐκείνην κατέστησε τὴν αἰτίαν τοῖς Ἕλλησι τῶν μεγίστων ἀγαθῶν γενομένην. Ἐπὶ δὲ τούτῳ Θεμιστοκλῆς ἡγεμὼν ἐν τῷ ϖολέμῳ τῷ ϖερσικῷ γενόμενος, συμβουλεύσας τοῖς ϖρογόνοις ἡμῶν ἐκλιπεῖν τὴν ϖόλιν, ὃ τίς ἂν οἷός τ' ἐγένετο ϖεῖσαι μὴ ϖολὺ τῷ λόγῳ διενεγκών, εἰς τοῦτ' αὐτῶν τὰ ϖράγματα ϖροήγαγεν ὥστ' ὀλίγας ἡμέρας ἀνάστατοι γενόμενοι ϖολὺν χρόνον δεσπόται*
N° 234, Bkk. *τῶν Ἑλλήνων κατέστησαν. Τὸ δὲ τελευταῖον Περικλῆς καὶ δημαγωγὸς ὢν*

ils devinrent pour longtemps les maîtres de la Grèce. Enfin Périclès, également supérieur dans l'art de conduire le peuple et dans l'éloquence, a donné à la ville ces temples, ces monuments, ces embellissements de toutes sortes qui font qu'aujourd'hui encore les voyageurs qui visitent Athènes la jugent digne de commander non-seulement à la Grèce, mais au monde entier; sans compter qu'il a mis en réserve dans l'acropole au moins dix mille talents. Or, de tous ces hommes, qui ont fait de si grandes choses, pas un qui ait dédaigné l'art du discours, et qui même ne l'ait cultivé particulièrement. Solon est un des sept qui reçurent à titre d'honneur ce nom de sophiste, aujourd'hui décrié et devenu un sujet d'accusation; quant à Périclès, il a reçu les leçons de deux maîtres, Anaxagore de Clazomène et Damon, qui passait alors pour le plus sage de nos citoyens. Par où verrait-on mieux que ce n'est pas le talent de

ἀγαθὸς καὶ ῥήτωρ ἄριστος οὕτως ἐκόσμησε τὴν ϖόλιν καὶ τοῖς ἱεροῖς καὶ τοῖς ἀναθήμασι καὶ τοῖς ἄλλοις ἅπασιν, ὥστ' ἔτι καὶ νῦν τοὺς εἰσαφικνουμένους εἰς αὐτὴν νομίζειν μὴ μόνον ἄρχειν ἀξίαν εἶναι τῶν Ἑλλήνων ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων, καὶ ϖρὸς τούτοις εἰς τὴν ἀκρόπολιν οὐκ ἐλάττω μυρίων ταλάντων ἀνήνεγκε. Καὶ τούτων τῶν ἀνδρῶν τῶν τηλικαῦτα διαπραξαμένων οὐδεὶς λόγων ἠμέλησεν, ἀλλὰ τοσούτῳ μᾶλλον | τῶν ἄλλων ϖροσέσχον αὐτοῖς τὸν νοῦν, ὥστε Σόλων μὲν τῶν ἑπτὰ σοφιστῶν ἐκλήθη καὶ ταύτην ἔσχε τὴν ἐπωνυμίαν τὴν νῦν ἀτιμαζομένην καὶ κρινομένην ϖαρ' ὑμῖν· Περικλῆς δὲ δυοῖν ἐγένετο μαθητής, Ἀναξαγόρου τε τοῦ Κλαζομενίου καὶ Δάμωνος τοῦ κατ' ἐκεῖνον τὸν χρόνον φρονιμωτάτου δόξαντος εἶναι τῶν ϖολιτῶν. Ὥστ' ἐκ τίνων ἄν τις ὑμῖν σαφέστερον ἐπιδείξαιεν ὡς οὐχ αἱ δυνάμεις αἱ τῶν λόγων κακοπράγμονας τοὺς ἀνθρώπους ϖοιοῦσιν; ἀλλ' οἱ τοιαύτην φύσιν ἔχοντες, οἵαν ϖερ P. 109, Mst.

la parole qui pervertit les hommes, mais qu'il y a chez certaines gens, par exemple chez mon accusateur, une perversité naturelle qui se montre dans leurs discours et dans leurs actions?

Je puis vous dire dans quels lieux on trouvera, si on veut, les intrigants et ceux qui méritent réellement les reproches qu'on fait aux sophistes; c'est sur les tables publiques dressées par les magistrats qu'on verra leurs noms nécessairement : sur celles des thesmothètes, on trouve à la fois ceux qui font tort à la république et ceux qui font le métier de sycophantes; sur celles des onze, ceux qui se portent à des attentats criminels et ceux qui font commettre de tels attentats; sur celles des quarante, ceux qui font tort aux particuliers et ceux qui intentent des procès iniques. Voilà les tables où vous trouverez le nom de cet homme et ceux de ses amis souvent inscrits; vous n'y trouverez nulle part ni mon nom, ni celui d'aucun de ceux qui cultivent les mêmes études; nous con-

ὁ κατήγορος, πονηροῖς, οἶμαι, καὶ τοῖς λόγοις καὶ τοῖς πράγμασι χρώμενοι διατελοῦσιν.

N° 237, Bkk. Ἔχω δὲ δεῖξαι καὶ τόπους ἐν οἷς ἔξεστιν ἰδεῖν τοῖς βουλομένοις τοὺς πολυπράγμονας καὶ τοὺς ταῖς αἰτίαις ἐνόχους ὄντας ἃς οὗτοι τοῖς σοφισταῖς ἐπιφέρουσιν. Ἐν γὰρ ταῖς σανίσι ταῖς ὑπὸ τῶν ἀρχόντων ἐκτιθεμέναις ἀναγκαῖόν ἐστιν, ἐν μὲν ταῖς ὑπὸ τῶν θεσμοθετῶν ἀμφοτέρους ἐνεῖναι τούς τε τὴν πόλιν ἀδικοῦντας καὶ τοὺς συκοφαντοῦντας· ἐν δὲ ταῖς τῶν ἕνδεκα τούς τε κακουργοῦντας καὶ τοὺς τούτοις ἐφεστῶτας· ἐν δὲ ταῖς τῶν τετταράκοντα τούς τ' ἐν τοῖς ἰδίοις πράγμασιν ἀδικοῦντας καὶ τοὺς μὴ δικαίως ἐγκαλοῦντας. Ἐν αἷς τοῦτον μὲν καὶ τοὺς τούτου φίλους εὕροιτ' ἂν ἐν πολλαῖς ἐγγεγραμμένους, ἐμὲ δὲ καὶ τοὺς περὶ τὴν αὐτὴν
P. 110, Mst. ἐμοὶ διατριβὴν ὄντας οὐδ' ἐν μιᾷ τούτων | ἐνόντας, ἀλλ' οὕτω τὰ περὶ ἡμᾶς αὐτοὺς διοικοῦντας ὥστε μηδὲν δεῖσθαι τῶν ἀγώνων τῶν παρ' ὑμῖν.

duisons notre vie de manière à n'avoir jamais affaire des débats qui se poursuivent devant vous. Or, quand des citoyens se tiennent en dehors de toutes ces manœuvres, qu'ils vivent sagement, qu'ils ne se trouvent jamais mêlés dans aucune mauvaise affaire, ne convient-il pas plutôt de les louer que de les accuser devant les tribunaux? Car, enfin, il est évident que nous inculquons à nos disciples les principes que nous suivons nous-mêmes.

Mais ce que je vais dire vous fera voir plus clairement encore combien nous sommes loin de corrompre les jeunes gens. Si nous pratiquions quelque chose de semblable, ce ne serait ni Lysimaque ni aucun de ses pareils qui s'affligerait ainsi sur leur sort; mais vous verriez les pères et les parents de nos disciples s'indigner, nous citer en justice et chercher à nous faire punir. Mais, loin de là, ils nous amènent leurs enfants, nous donnent de l'argent, et sont enchantés de les voir passer leurs journées avec nous; ce sont les sycophantes qui nous

Καί τοι τοὺς μήτ' ἐν ταῖς πραγματείαις ταύταις ὄντας μήτ' ἀκολάστως N° 239, Bkk.
ζῶντας μήτε περὶ ἄλλην πρᾶξιν μηδεμίαν αἰσχρὰν γεγενημένους πῶς οὐκ ἐπαινεῖσθαι προσήκει μᾶλλον ἢ κρίνεσθαι; Δῆλον γὰρ ὅτι τοιαῦτα τοὺς συνόντας παιδεύομεν, οἷά περ αὐτοὶ τυγχάνομεν ἐπιτηδεύοντες.

Ἔτι τοίνυν γνώσεσθε σαφέστερον ἐκ τῶν ῥηθήσεσθαι μελλόντων ὡς πόῤῥω τοῦ διαφθείρειν τοὺς νεωτέρους ἐσμέν. Εἰ γάρ τι τοιοῦτον ἐποιοῦμεν, οὐκ ἂν Λυσίμαχος ἦν ὁ λυπούμενος ὑπὲρ αὐτῶν, οὐδ' ἄλλος οὐδεὶς τῶν τοιούτων, ἀλλὰ τοὺς πατέρας ἂν ἑωρᾶτε τῶν συνόντων ἡμῖν καὶ τοὺς οἰκείους ἀγανακτοῦντας καὶ γραφομένους καὶ δίκην ζητοῦντας παρ' ἡμῶν λαμβάνειν. Νῦν δ' ἐκεῖνοι μὲν συνιστᾶσι τοὺς παῖδας τοὺς αὑτῶν, καὶ χρήματα διδόασι, καὶ χαίρουσιν ὁπόταν ὁρῶσιν αὐτοὺς μεθ' ἡμῶν ἡμερεύοντας, οἱ δὲ συκοφάνται διαβάλλουσι καὶ πράγματα παρέχουσιν ἡμῖν, ὧν τίνες ἂν ἥδιον ἴδοιεν πολλοὺς τῶν πολιτῶν διαφθειρομένους

calomnient et nous attaquent. Or, qui peut donc avoir plus d'intérêt qu'eux à la corruption et à l'immoralité publique? Ils savent qu'ils ont un grand pouvoir sur les malhonnêtes gens, tandis que les gens honnêtes et sages les détruisent quand ils le peuvent. Ils ont donc parfaitement raison de faire tous leurs efforts pour anéantir ces études, qui doivent, ils le sentent bien, en rendant les hommes meilleurs, les indisposer davantage contre leurs méfaits et leur infamie. Mais vous, par une vue toute contraire, vous devez avoir la plus grande estime pour des exercices auxquels ces gens-là déclarent la guerre si obstinément.

Cependant me voici dans une singulière situation, et je vais vous la dire, bien que je m'expose au reproche d'inconséquence. Je disais tout à l'heure que beaucoup d'honnêtes gens en veulent à la philosophie, parce qu'ils en ont pris une fausse idée; maintenant, au contraire, les raisons que j'ai dites me paraissent avoir tant de

καὶ πονηροὺς γιγνομένους; Ἴσασι γὰρ σφᾶς αὐτοὺς ἐν μὲν τοῖς τοιούτοις δυναστεύοντας, ὑπὸ δὲ τῶν καλῶν κἀγαθῶν καὶ νοῦν ἐχόντων ἀπολλυ-
N° 242, Bkk. *μένους, ὁπόταν ληφθῶσιν. Ὥσθ' οὗτοι μὲν σωφρονοῦσιν ἀναιρεῖν ζη-*
P. 111, Mst. *τοῦντες ἁπάσας τὰς τοιαύτας | διατριβάς, ἐν αἷς ἡγοῦνται βελτίους γενομένους χαλεπωτέρους ἔσεσθαι ταῖς αὐτῶν πονηρίαις καὶ συκοφαντίαις· ὑμᾶς δὲ προσήκει τἀναντία τούτοις πράττειν, καὶ ταῦτα νομίζειν εἶναι κάλλιστα τῶν ἐπιτηδευμάτων οἷς ἂν τούτους ὁρᾶτε μάλιστα πολεμοῦντας.*

Ἄτοπον δέ τι τυγχάνω πεπονθώς· εἰρήσεται γάρ, εἰ καί τινες λίαν εὐμετάβολον εἶναί με φήσουσιν. Ὀλίγῳ μὲν γὰρ πρότερον ἔλεγον ὡς πολλοὶ τῶν καλῶν κἀγαθῶν ἀνδρῶν διεψευσμένοι τῆς φιλοσοφίας τραχύτερον πρὸς αὐτὴν ἔχουσι· νῦν δ' οὕτως ἐναργεῖς ὑπείληφα τοὺς

force et d'évidence, qu'il me semble que pas un d'entre eux ne peut se méprendre sur ce que la philosophie est réellement, ni nous accuser de corrompre la jeunesse, ni avoir aucun des sentiments que je leur imputais tout à l'heure. Mais, s'il faut dire la vérité et ce que j'ai maintenant dans l'esprit, je crois que tous ceux qui sont contre moi dans ces dispositions malveillantes sont des gens qui voudraient bien atteindre à la sagesse et à l'éloquence, mais qui ne font rien pour cela, les uns par paresse, les autres par défiance de leurs moyens; enfin, pour différentes raisons, et il y en a de toute espèce. Quand ils en voient d'autres étudier avec ardeur et prétendre à cet objet qui leur fait à eux tant d'envie, ils sont irrités et jaloux; ils éprouvent une agitation et un trouble tout à fait semblable à ce qui se passe dans la tête d'un amoureux; car de quelle manière plus honnête pourrais-je qualifier leur passion? Ils envient le bonheur de ceux qui savent manier la parole, et ils vont ensuite

λόγους εἶναι τοὺς εἰρημένους καὶ πᾶσι φανερούς, ὥσΤ' οὐδεὶς ἀγνοεῖν μοι δοκεῖ τὴν δύναμιν αὐτῆς, οὐδὲ καταγιγνώσκειν ἡμῶν ὡς διαφθείρομεν τοὺς μαθητάς, οὐδὲ πεπονθέναι τοιοῦτον οὐδὲν οἷον αὐτοὺς ὀλίγῳ πρότερον ᾐτιώμην. Ἀλλ' εἰ δεῖ τἀληθὲς εἰπεῖν καὶ τὸ νῦν ἐν τῇ διανοίᾳ N° 244, Bkk. *μοι παρεσΤηκός, ἡγοῦμαι πάντας τοὺς φιλοτίμως διακειμένους, ἐπιθυμητικῶς ἔχοντας τοῦ φρονεῖν εὖ καὶ λέγειν, αὐτοὺς μὲν ἀμελεῖν τούτων, τοὺς μὲν διὰ ῥαθυμίαν, τοὺς δὲ καταμεμφομένους τὴν φύσιν τὴν αὐτῶν, τοὺς δὲ δι' ἄλλας τινὰς προφάσεις (παμπληθεῖς δ' εἰσί)· πρὸς δὲ τοὺς πολλὴν ἐπιμέλειαν ποιουμένους καὶ τυχεῖν βουλομένους ὧν εἰς ἐπιθυμίαν αὐτοὶ καθεσΤᾶσι, δυσκόλως ἔχειν καὶ ζηλοτυπεῖν καὶ τὰς ψυ|χὰς* P. 112, Mst. *τεταραγμένως διακεῖσθαι καὶ πεπονθέναι παραπλήσια τοῖς ἐρῶσι· τίνα γὰρ ἄν τις αὐτοῖς ἐπενεγκεῖν αἰτίαν ἔχοι πρεπωδεσΤέραν ταυτης; Οἵτι-*

accabler de reproches les jeunes gens qui aspirent à cet honneur. Il n'est personne qui ne demandât aux dieux le don de l'éloquence, pour lui d'abord, et, sinon pour lui, au moins pour ses enfants et pour ses proches; et ceux qui chercheront à gagner par le travail et par l'étude ce talent qu'on voudrait obtenir des dieux, on ira leur en faire un crime! Quelquefois on se moque d'eux, et on dit qu'ils sont les dupes des charlatans; mais, dans l'occasion, on change tout à fait d'idée, et on en parle comme de gens qui savent le secret de gagner aux dépens des autres. C'est eux que l'on consulte dans les dangers publics comme étant ceux qui peuvent donner les meilleurs avis, et on fait tout ce qu'ils proposent; et puis ceux qui s'efforcent de tout leur pouvoir d'être à même un jour de rendre service à la patrie dans de semblables circonstances, on juge à propos de les injurier! On reproche aux Thébains et aux autres ennemis

νες μακαρίζουσι μὲν καὶ ζηλοῦσι τοὺς καλῶς χρῆσθαι τῷ λόγῳ δυναμένους, ἐπιτιμῶσι δὲ τῶν νεωτέρων τοῖς τυχεῖν ταύτης τῆς τιμῆς βουλομένοις. Καὶ τοῖς μὲν θεοῖς οὐδείς ἐστιν ὅστις οὐκ ἂν εὔξαιτο μάλιστα μὲν αὐτὸς δύνασθαι λέγειν, εἰ δὲ μή, τοὺς παῖδας καὶ τοὺς οἰκείους τοὺς
N° 247, Bkk. *αὑτοῦ· τοὺς δὲ πόνῳ καὶ φιλοσοφίᾳ τοῦτο κατεργάσασθαι πειρωμένους, ὃ παρὰ τῶν θεῶν αὐτοὶ βούλονται λαβεῖν, οὐδέν φασι τῶν δεόντων πράττειν· ἀλλ' ἐνίοτε μὲν ὡς ἐξηπατημένων καὶ πεφενακισμένων προσποιοῦνται καταγελᾷν αὐτῶν, ὁπόταν δὲ τύχωσι, μεταβαλόντες ὡς περὶ πλεονεκτεῖν δυναμένων τοὺς λόγους ποιοῦνται. Καὶ συμβούλοις μὲν, ὅταν κίνδυνός τις καταλάβῃ τὴν πόλιν, τοῖς ἄριστα περὶ τῶν πραγμάτων λέγουσι, τούτοις χρῶνται, καὶ πράττουσιν ὅ τι ἂν οἱ τοιοῦτοι παραινέσωσι· περὶ δὲ τοὺς ἔργον ποιουμένους ὅπως χρησίμους αὑτοὺς ἐν τοῖς καιροῖς τοῖς τοιούτοις τῇ πόλει παρασχήσουσι, βλασφημεῖν οἴονται χρῆναι. Καὶ Θηβαίοις μὲν καὶ τοῖς ἄλλοις ἐχθροῖς τὴν*

d'Athènes leur grossière ignorance, et ceux qui cherchent tous les moyens de se préserver de cette maladie, on les poursuit d'outrages! Il n'y a pas seulement là un signe de trouble dans l'esprit, mais il y a aussi impiété. On croit que Persuasion est une déesse; on voit Athènes lui offrir tous les ans un sacrifice : et le désir d'avoir part à ce pouvoir que dispense la déesse, on le traite de désir dépravé! Voyez quelle excessive bizarrerie! on proclame la supériorité de l'esprit sur le corps; et, malgré cette opinion, on accueille avec plus de faveur les maîtres de gymnastique que les maîtres de philosophie! N'est-il pas absurde de faire état de ceux qui prennent soin de la partie la plus vile, plus que de ceux qui cultivent la plus excellente? Tout le monde ne sait-il pas bien que les qualités du corps n'ont jamais rendu à l'État des services bien éclatants, et que la pensée de l'homme a rendu Athènes la plus puissante et la plus grande des villes de la Grèce?

ἀμαθίαν ὀνειδίζουσι, τοὺς δ' ἐκ παντὸς τρόπου ζητοῦντας τὴν νόσον ταύτην διαφυγεῖν λοιδοροῦντες διατελοῦσιν. Ὃ δ' οὐ μόνον ταραχῆς | σημεῖόν ἐσῖιν, ἀλλὰ καὶ τῆς περὶ τοὺς θεοὺς ὀλιγωρίας· τὴν μὲν γὰρ Πειθὼ μίαν τῶν θεῶν νομίζουσιν εἶναι, καὶ τὴν πόλιν ὁρῶσι καθ' ἕκασῖον τὸν ἐνιαυτὸν θυσίαν αὐτῇ ποιουμένην, τοὺς δὲ τῆς δυνάμεως ἧς ἡ θεὸς ἔχει μετασχεῖν βουλομένους ὡς κακοῦ πράγματος ἐπιθυμοῦντας διαφθείρεσθαί φασιν. Ὃ δὲ πάντων δεινότατον, ὅτι προκρίναιεν μὲν ἂν τὴν ψυχὴν σπουδαιοτέραν εἶναι τοῦ σώματος, οὕτω δὲ γιγνώσκοντες ἀποδέχονται μᾶλλον τοὺς γυμναζομένους τῶν φιλοσοφούντων. Καί τοι *πῶς οὐκ ἄλογον τοὺς τοῦ φαυλοτέρου ποιουμένους τὴν ἐπιμέλειαν ἐπαινεῖν μᾶλλον ἢ τοὺς τοῦ σπουδαιοτέρου· καὶ ταῦτα πάντων εἰδότων διὰ μὲν εὐεξίαν σώματος οὐδὲν πώποτε τὴν πόλιν τῶν ἐλλογίμων ἔργων διαπραξαμένην, διὰ δὲ φρόνησιν ἀνδρὸς εὐδαιμονεσῖάτην καὶ μεγίσῖην τῶν ἑλληνίδων πόλεων γενομένην.*

N° 249, Bkk.
P. 113, Mst.

On pourrait encore signaler bien d'autres contradictions; mais il faudrait être plus jeune que je ne suis, et avoir plus de liberté d'esprit que la situation présente ne m'en laisse. Mais j'ajouterai encore ceci : si des gens à qui leurs pères auraient laissé une grande fortune, au lieu de l'employer pour le bien de la république, se mettaient à insulter les citoyens, à déshonorer les enfants et les femmes, quelqu'un serait-il tenté de s'en prendre aux auteurs de leur fortune, ou n'est-ce pas eux-mêmes qu'on voudrait punir de ces crimes? Si des hommes qui auraient appris à se battre sous les armes, au lieu de se servir de leur art contre les ennemis, se révoltaient et tuaient un grand nombre de citoyens; si d'autres, qui seraient parfaitement exercés dans le pugilat et le pancrace, laissaient là les combats des jeux publics pour aller frapper les passants, refuserait-on des éloges aux maîtres, parce qu'on punirait de mort les disciples qui auraient fait un coupable usage de leurs le-

N° 251, Bkk. Πολὺ δ' ἄν τις ἔχοι πλείους τούτων ἐναντιώσεις συναγαγεῖν, τῶν ἀκμαζόντων τε μᾶλλον ἢ 'γὼ καὶ τοῦ καιροῦ τοῦ παρόντος μὴ φροντιζόντων· ἐπεὶ καὶ τάδε περὶ τῶν αὐτῶν τούτων ἔνεστιν εἰπεῖν. Φέρε γὰρ εἴ τινες πολλὰ χρήματα παρὰ τῶν προγόνων παραλαβόντες τῇ μὲν πόλει μηδὲν εἶεν χρήσιμοι, τοὺς δὲ πολίτας ὑβρίζοιεν καὶ τούς τε παῖδας καὶ τὰς γυναῖκας αἰσχύνοιεν, ἔστιν ὅστις ἂν τοὺς αἰτίους τοῦ πλούτου | P. 114, Mst. μέμψασθαι τολμήσειεν, ἀλλ' οὐκ ἂν αὐτοὺς τοὺς ἐξαμαρτάνοντας κολάζειν ἀξιώσειεν; Τί δ' εἴ τινες ὁπλομαχεῖν μαθόντες πρὸς μὲν τοὺς πολεμίους μὴ χρῷντο ταῖς ἐπιστήμαις, ἐπανάστασιν δὲ ποιήσαντες πολλοὺς τῶν πολιτῶν διαφθείραιεν, ἢ καὶ πυκτεύειν καὶ παγκρατιάζειν ὡς οἷόν τ' ἄριστα παιδευθέντες τῶν μὲν ἀγώνων ἀμελοῖεν, τοὺς δ' ἀπαντῶντας τύπτοιεν, τίς οὐκ ἂν τούτων τοὺς μὲν διδασκάλους ἐπαι-

çons? Eh bien, il faut penser de l'éloquence comme des autres arts, et ne pas porter des jugements contraires sur des sujets tout semblables, ni faire paraître des préventions fâcheuses contre celui de tous les attributs de la nature humaine auquel nous sommes le plus redevables. Les autres facultés que nous possédons, ainsi que je l'ai déjà dit antérieurement, ne nous donnent aucune supériorité sur les animaux; et même beaucoup d'entre eux nous surpassent en vitesse, en force, et ont sur nous tous les avantages. Mais la faculté de nous persuader mutuellement, de nous communiquer comme nous voulons nos pensées, non-seulement nous a fait sortir de l'état où sont les animaux, mais c'est elle qui a rassemblé le genre humain en société, qui a fondé les villes, établi les législations, inventé les arts; enfin c'est le discours qui est l'auteur de presque toutes les œuvres accomplies par l'homme. C'est par lui qu'on a fait des lois pour régler ce qui est juste et injuste, honnête et

νέσειε, τοὺς δὲ κακῶς χρωμένους οἷς ἔμαθον ἀποκτείνειεν; Οὐκοῦν χρὴ N° 253, Bkk.
καὶ περὶ τῶν λόγων τὴν αὐτὴν ἔχειν διάνοιαν ἥνπερ καὶ περὶ τῶν ἄλλων, καὶ μὴ περὶ τῶν ὁμοίων τἀναντία γιγνώσκειν, μηδὲ πρὸς τοιοῦτον πρᾶγμα δυσμενῶς φαίνεσθαι διακειμένους, ὃ πάντων τῶν ἐνόντων ἐν τῇ τῶν ἀνθρώπων φύσει πλείστων ἀγαθῶν αἴτιόν ἐστι. Τοῖς μὲν γὰρ ἄλλοις οἷς ἔχομεν, ὅπερ ἤδη καὶ πρότερον εἶπον, οὐδὲν τῶν ἄλλων ζώων διαφέρομεν, ἀλλὰ πολλῶν καὶ τῷ τάχει καὶ τῇ ῥώμῃ καὶ ταῖς ἄλλαις εὐπορίαις καταδεέστεροι τυγχάνομεν ὄντες· ἐγγενομένου δ' ἡμῖν τοῦ πείθειν ἀλλήλους καὶ δηλοῦν πρὸς ἡμᾶς αὐτοὺς περὶ ὧν ἂν βουληθῶμεν, οὐ μόνον τοῦ θηριωδῶς ζῆν ἀπηλλάγημεν, ἀλλὰ καὶ συνελθόντες πόλεις ᾠκίσαμεν καὶ νόμους ἐθέμεθα καὶ τέχνας εὕρομεν, καὶ σχεδὸν ἅπαντα τὰ δι' ἡμῶν μεμηχανημένα λόγος ἡμῖν ἐστιν ὁ συγκατασκευάσας.

malhonnète, sans l'institution desquelles toute société eût été impossible. C'est le discours qui nous sert à convaincre les méchants, à louer les bons, à redresser les insensés, à reconnaître le mérite des sages. Car parler comme il faut est pour nous le signe le plus évident de la sagesse, et un langage vrai, loyal et juste, est l'image d'une âme belle et vertueuse. C'est au moyen du discours que nous discutons sur les choses douteuses, et que nous éclaircissons les choses ignorées. Car les mêmes moyens qui nous servent à persuader les autres nous servent aussi à délibérer avec nous-mêmes; mais nous appelons orateurs ceux qui ont le talent de parler en public, et hommes de bon conseil ceux qui savent bien discourir en eux-mêmes sur les affaires. Et, pour tout dire en un mot sur cette faculté, la sagesse ne fait rien sans l'aide du discours, et c'est le discours qui préside à quelque acte et à quelque réflexion que ce soit; et

P. 115, Mst. *Οὗτος γὰρ περὶ τῶν δικαίων | καὶ τῶν ἀδίκων καὶ τῶν καλῶν καὶ τῶν αἰσχρῶν ἐνομοθέτησεν, ὧν μὴ διαταχθέντων οὐκ ἂν οἷοί τ' ἦμεν οἰκεῖν μετ' ἀλλήλων. Τούτῳ καὶ τοὺς κακοὺς ἐξελέγχομεν καὶ τοὺς ἀγαθοὺς ἐγκωμιάζομεν. Διὰ τούτου τούς τ' ἀνοήτους παιδεύομεν καὶ τοὺς φρονίμους δοκιμάζομεν· τὸ γὰρ λέγειν ὡς δεῖ τοῦ φρονεῖν εὖ μέγιστον σημεῖον ποιούμεθα, καὶ λόγος ἀληθὴς καὶ νόμιμος καὶ δίκαιος ψυχῆς ἀγαθῆς καὶ*
N° 256, Bkk. *πιστῆς εἴδωλόν ἐστι. Μετὰ τούτου καὶ περὶ τῶν ἀμφισβητησίμων ἀγωνιζόμεθα καὶ περὶ τῶν ἀγνοουμένων σκοπούμεθα· ταῖς γὰρ πίστεσιν, αἷς τοὺς ἄλλους λέγοντες πείθομεν, ταῖς αὐταῖς ταύταις βουλευόμενοι χρώμεθα, καὶ ῥητορικοὺς μὲν καλοῦμεν τοὺς ἐν τῷ πλήθει λέγειν δυναμένους, εὐβούλους δὲ νομίζομεν οἵτινες ἂν αὐτοὶ πρὸς αὑτοὺς ἄριστα περὶ τῶν πραγμάτων διαλεχθῶσιν. Εἰ δὲ δεῖ συλλήβδην περὶ τῆς δυνάμεως ταύτης εἰπεῖν, οὐδὲν τῶν φρονίμως πραττομένων εὑρήσομεν ἀλόγως γι-*

ceux qui en font le plus usage sont aussi ceux qui ont le plus d'intelligence.

Lysimaque fait voir qu'il n'a rien compris de tout cela, quand il a l'audace d'accuser des hommes qui poursuivent un objet auquel se rattachent des avantages si grands et si divers. Et comment cela étonnerait-il de sa part, quand, parmi ceux mêmes qui professent l'éristique, il s'en trouve aussi qui s'attaquent aux discours d'un intérêt pratique et général, et qui les traitent aussi mal que le font ces misérables? non qu'ils ignorent quelle en est la puissance salutaire et quels services ils peuvent rendre, mais ils espèrent que leur enseignement profitera du mal que leurs calomnies feront au nôtre.

Je pourrais m'exprimer sur leur compte dans des termes plus amers encore qu'ils ne le font sur le nôtre; mais j'y répugne pour deux motifs : d'abord je ne veux pas ressembler à ceux dont l'envie gâte le cœur, ensuite

γνόμενον, ἀλλὰ καὶ τῶν ἔργων καὶ τῶν διανοημάτων ἁπάντων ἡγεμόνα λόγον ὄντα, καὶ μάλισ7α χρωμένους αὐτῷ τοὺς ϖλεῖσ7ον νοῦν ἔχοντας.

Ὧν οὐδὲν ἐνθυμηθεὶς Λυσίμαχος κατηγορεῖν ἐτόλμησε τῶν ἐπιθυμούντων τοιούτου ϖράγματος, ὃ τοσούτων τὸ ϖλῆθος καὶ τηλικούτων τὸ μέγεθος ἀγαθῶν αἴτιόν ἐσ7ι. Καὶ τί δεῖ τοῦτον θαυμάζειν, ὅπου καὶ N° 258, Bkk. τῶν ϖερὶ τὰς | ἔριδας σπουδαζόντων ἔνιοί τινες ὁμοίως βλασφημοῦσι P. 116, Mst. ϖερὶ τῶν λόγων τῶν κοινῶν καὶ τῶν χρησίμων ὥσπερ οἱ φαυλότατοι τῶν ἀνθρώπων, οὐκ ἀγνοοῦντες τὴν δύναμιν αὐτῶν, οὐδ' ὅτι τάχισ7' ἂν οὗτοι τοὺς χρωμένους ὠφελήσαιεν, ἀλλ' ἐλπίζοντες, ἢν τούτους διαβάλλωσι, τοὺς αὑτῶν ἐντιμοτέρους ϖοιήσειν.

Περὶ ὧν δυνηθείην μὲν ἂν ἴσως διαλεχθῆναι ϖολὺ ϖικρότερον ἢ 'κεῖνοι ϖερὶ ἡμῶν, οὐδέτερον δ' οἶμαι δεῖν, οὔθ' ὅμοιος γίγνεσθαι τοῖς ὑπὸ τοῦ φθόνου διεφθαρμένοις, οὔτε ψέγειν τοὺς μηδὲν μὲν κακὸν τοὺς

je ne veux point jeter le blâme sur des hommes qui, sans rendre à leurs disciples autant de bons services que d'autres maîtres, ne leur en rendent pourtant pas de mauvais. Je ne puis cependant me dispenser de dire quelques mots sur eux, d'abord parce qu'ils ont été les premiers à parler de moi, ensuite pour que, étant mieux édifiés sur la valeur de ces hommes, vous jugiez d'eux et de nous comme il convient; enfin pour vous faire voir clairement que nous qui cultivons l'éloquence politique, qui, à les en croire, est essentiellement querelleuse, nous sommes en réalité beaucoup plus bienveillants qu'eux-mêmes. Ils ont toujours quelque trait méchant à lancer contre nous; je me garderai bien de les imiter, et ne dirai que la vérité toute pure.

Je crois que ceux qui règnent dans l'éristique, ou qui professent l'astronomie, la géométrie et autres sciences de ce genre, loin de faire du mal à leurs disciples, leur font du bien, moins sans doute qu'ils ne s'en vantent,

συνόντας ἐργαζομένους, ἧτΊον δ' ἑτέρων εὐεργετεῖν δυναμένους. Οὐ μὴν ἀλλὰ μικρά γε μνησθήσομαι περὶ αὐτῶν, μάλισΊα μὲν ὅτι κἀκεῖνοι περὶ ἡμῶν, ἔπειθ' ὅπως ἂν ὑμεῖς σαφέσΊερον εἰδότες τὴν δύναμιν
N° 260, Bkk. *αὐτῶν οὕτω διακέησθε πρὸς ἑκάσΊους ἡμῶν ὥσπερ δίκαιόν ἐσΊι· πρὸς δὲ τούτοις ἵνα καὶ τοῦτο ποιήσω φανερόν, ὅτι περὶ τοὺς πολιτικοὺς λόγους ἡμεῖς ὄντες, οὓς ἐκεῖνοι φασὶν εἶναι φιλαπεχθήμονας, πολὺ πραότεροι τυγχάνομεν αὐτῶν ὄντες· οἱ μὲν γὰρ ἀεί τι περὶ ἡμῶν φλαῦρον λέγουσιν, ἐγὼ δ' οὐδὲν ἂν εἴποιμι τοιοῦτον, ἀλλὰ ταῖς ἀληθείαις χρήσομαι περὶ αὐτῶν.*

Ἡγοῦμαι γὰρ καὶ τοὺς ἐν τοῖς ἐρισΊικοῖς λόγοις δυνασΊεύοντας καὶ τοὺς περὶ τὴν ἀσΊρολογίαν καὶ γεωμετρίαν καὶ τὰ τοιαῦτα τῶν μαθη-
P. 117, Mst. *μάτων διατρίβοντας οὐ | βλάπΊειν ἀλλ' ὠφελεῖν τοὺς συνόντας, ἐλάτΊω μὲν ὧν ὑπισχνοῦνται, πλείω δ' ὧν τοῖς ἄλλοις δοκοῦσιν. Οἱ μὲν γὰρ*

mais plus qu'on ne le croit généralement. La plupart des hommes ne voient dans cet enseignement que bavardage et futilité, car il n'est d'aucun profit ni pour les affaires privées, ni pour les affaires publiques; et ceux qui l'ont reçu ne le conservent pas même, si peu de temps que ce soit, dans leur mémoire, parce que rien de tout cela ne les suit dans la vie et n'est applicable aux affaires, et que toutes ces sciences sont tout à fait en dehors des nécessités de la pratique. Pour moi, ni je n'adopte cette opinion, ni je ne m'en éloigne absolument: à mon sens, ceux qui pensent que cette instruction n'a pas d'utilité pratique pensent fort juste, et ceux qui en relèvent les mérites disent vrai aussi. S'il y a dans ce que je dis une contradiction, c'est que ces études aussi sont tout le contraire des autres sciences auxquelles on nous exerce. Celles-ci ne nous profitent qu'après que nous en avons acquis une pleine connaissance; celles-là, au contraire, ne servent de rien à ceux qui les ont appro-

πλεῖστοι τῶν ἀνθρώπων ὑπειλήφασιν ἀδολεσχίαν καὶ μικρολογίαν εἶναι τὰ τοιαῦτα τῶν μαθημάτων· οὐδὲν γὰρ αὐτῶν οὔτ' ἐπὶ τῶν ἰδίων οὔτ' ἐπὶ τῶν κοινῶν εἶναι χρήσιμον, ἀλλ' οὐδ' ἐν ταῖς μνείαις οὐδένα χρόνον ἐμμένειν ταῖς τῶν μαθόντων, διὰ τὸ μήτε τῷ βίῳ παρακολουθεῖν μήτε ταῖς πράξεσιν ἐπαμύνειν, ἀλλ' ἔξω παντάπασιν εἶναι τῶν ἀναγκαίων. Ἐγὼ δ' οὐθ' οὕτως οὔτε πόρρω τούτων ἔγνωκα περὶ αὐτῶν, N° 263, Bkk. *ἀλλ' οἵ τε νομίζοντες μηδὲν χρησίμην εἶναι τὴν παιδείαν ταύτην πρὸς τὰς πράξεις ὀρθῶς μοι δοκοῦσι γιγνώσκειν, οἵ τ' ἐπαινοῦντες αὐτὴν ἀληθῆ λέγειν. Διὰ τοῦτο δ' οὐχ ὁμολογούμενον αὐτὸν αὑτῷ τὸν λόγον εἴρηκα, διότι καὶ ταῦτα τὰ μαθήματα τὴν φύσιν οὐδὲν ὁμοίαν ἔχει τοῖς ἄλλοις οἷς διδασκόμεθα. Τὰ μὲν γὰρ ἄλλα τότ' ὠφελεῖν ἡμᾶς πέφυκεν, ὅταν λάβωμεν αὐτῶν τὴν ἐπιστήμην, ταῦτα δὲ τοὺς μὲν ἀπηκριβωμένους οὐδὲν ἂν εὐεργετήσειε, πλὴν τοὺς ἐντεῦθεν ζῆν προῃρημένους,*

fondies, à moins qu'ils n'aient pour but d'en vivre; c'est pendant le temps qu'on les apprend qu'elles sont utiles. Car, tandis qu'on s'exerce aux subtilités et aux précisions de l'astronomie et de la géométrie, qu'on s'applique avec effort à des théories difficiles, et qu'on s'habitue à concentrer son attention péniblement sur les objets des leçons et des démonstrations pour l'empêcher de s'égarer, l'esprit exercé et aiguisé devient plus aisément et plus vite capable d'entendre et d'étudier des choses plus grandes et plus sérieuses. Je ne puis certes consentir à ce qu'on appelle du nom de philosophie une science qui ne sert immédiatement ni pour la parole ni pour l'action; mais je la nomme une gymnastique de l'intelligence et une préparation pour la philosophie. Moins enfantine que les études auxquelles on occupe le premier âge dans les écoles, elle leur ressemble beaucoup d'ailleurs : c'est ainsi que les enfants qui sont arrivés à posséder entièrement la grammaire, la musique, et le reste

N° 265, Bkk. *τοὺς δὲ μανθάνοντας ὀνίνησι. Περὶ γὰρ τὴν περιττολογίαν καὶ τὴν ἀκρίβειαν τῆς ἀστρολογίας καὶ γεωμετρίας διατρίβοντες, καὶ δυσκαταμαθήτοις πράγμασιν ἀναγκαζόμενοι προσέχειν τὸν νοῦν, ἔτι δὲ συνεθι-*
P. 118, Mst. *ζόμενοι λέγειν καὶ πονεῖν ἐπὶ τοῖς | λεγομένοις καὶ δεικνυμένοις καὶ μὴ πεπλανημένην ἔχειν τὴν διάνοιαν, ἐν τούτοις γυμνασθέντες καὶ παροξυνθέντες ῥᾷον καὶ θᾶττον τὰ σπουδαιότερα καὶ πλέονος ἄξια τῶν πραγμάτων ἀποδέχεσθαι καὶ μανθάνειν δύνανται. Φιλοσοφίαν μὲν οὖν οὐκ οἶμαι δεῖν προσαγορεύειν τὴν μηδὲν ἐν τῷ παρόντι μήτε πρὸς τὸ λέγειν μήτε πρὸς τὸ πράττειν ὠφελοῦσαν, γυμνασίαν μέντοι τῆς ψυχῆς καὶ παρασκευὴν φιλοσοφίας καλῶ τὴν διατριβὴν τὴν τοιαύτην, ἀνδρικωτέραν μὲν ἧς οἱ παῖδες ἐν τοῖς διδασκαλείοις ποιοῦνται, τὰ δὲ πλεῖστα παραπλησίαν· καὶ γὰρ ἐκείνων οἱ περὶ τὴν γραμματικὴν καὶ τὴν μουσικὴν καὶ τὴν ἄλλην παιδείαν διαπονηθέντες πρὸς μὲν τὸ βέλτιον εἰπεῖν ἢ*

de ce qui compose l'éducation, n'ont encore rien gagné pour ce qui est de l'art de bien parler ou de bien raisonner sur les affaires; mais ils ont développé en eux l'aptitude à recevoir un enseignement plus sérieux et plus important. Je conseillerai donc aux jeunes gens de donner quelque temps à ces sortes d'études, mais de ne pas y laisser dessécher leur esprit et de ne pas se perdre dans les subtilités des anciens sophistes : les uns admettant la pluralité infinie des êtres, Empédocle les réduisant à quatre, entre lesquels s'exercent l'affinité et la discorde, Ion n'en comptant que trois, Alcméon deux seulement, Parménide et Mélissus un seul, et Gorgias pas du tout. Moi je compare ces merveilles à celles qu'on nous exhibe dans les foires, qui ne sont bonnes à rien, mais qui ont le privilége d'attirer la foule, et je dis que, si nous voulons faire une besogne profitable, il faut que les vains raisonnements et que les exercices qui ne servent pas pour la vie réelle soient bannis de tous nos travaux.

βουλεύσασθαι περὶ τῶν πραγμάτων οὐδεμίαν πω λαμβάνουσιν ἐπίδοσιν, αὐτοὶ δ' αὑτῶν εὐμαθέστεροι γίγνονται πρὸς τὰ μείζω καὶ σπουδαιότερα τῶν μαθημάτων. Διατρῖψαι μὲν οὖν περὶ τὰς παιδείας ταύτας χρόνον τινὰ N° 268, Bkk. *συμβουλεύσαιμ' ἂν τοῖς νεωτέροις, μὴ μέντοι περιιδεῖν τὴν φύσιν τὴν αὑτῶν κατασκελετευθεῖσαν ἐπὶ τούτοις, μηδ' ἐξοκείλασαν εἰς τοὺς λόγους τοὺς τῶν παλαιῶν σοφιστῶν, ὧν οἱ μὲν ἄπειρον τὸ πλῆθος ἔφησαν εἶναι τῶν ὄντων, Ἐμπεδοκλῆς δὲ τέτταρα, καὶ νεῖκος καὶ φιλίαν ἐν αὐτοῖς, Ἴων δ' οὐ πλείω τριῶν, Ἀλκμαίων δὲ δύο μόνα, Παρμενίδης δὲ | καὶ Μέλισ-* P. 119, Mst. *σος ἕν, Γοργίας δὲ παντελῶς οὐδέν. Ἡγοῦμαι γὰρ τὰς μὲν τοιαύτας τερατολογίας ὁμοίας εἶναι ταῖς θαυματοποιίαις ταῖς οὐδὲν μὲν ὠφελούσαις, ὑπὸ δὲ τῶν ἀνοήτων περιστάτοις γιγνομέναις, δεῖν δὲ τοὺς προὔργου τι ποιεῖν βουλομένους καὶ τῶν λόγων τοὺς ματαίους καὶ τῶν πράξεων τὰς μηδὲν πρὸς τὸν βίον φερούσας ἀναιρεῖν ἐξ ἁπασῶν τῶν διατριβῶν.*

Mais j'en ai assez dit sur ce point et je me tiens à ces conseils. Je dirai maintenant ce que c'est que sophie et philosophie. Il ne conviendrait pas de parler de ces choses-là dans un plaidoyer prononcé dans toute autre circonstance; rien de plus étranger à toute espèce d'affaires. Mais, puisque c'est là le sujet de l'accusation qu'on m'intente, et puisque je refuse le nom de philosophie à ce que quelques-uns appellent de ce nom, il est convenable que je définisse et que j'explique ce que je crois qu'il faut nommer ainsi légitimement. Voici purement et simplement ma pensée à ce sujet : puisque la nature humaine ne comporte pas une science positive qui fasse discerner sûrement, parmi tout ce qui se présente à l'esprit, ce qui est à faire ou à dire, j'appelle sophie le don par lequel on rencontre, en général, les idées les plus justes, et philosophie, le système d'études au moyen duquel on développe en soi cette sagesse le plus promptement possible. Quelles sont précisément les études qui

N° 270, Bkk. *Περὶ μὲν οὖν τούτων ἀπόχρη μοι τὸ νῦν εἶναι ταῦτ' εἰρηκέναι καὶ συμβεβουλευκέναι· περὶ δὲ σοφίας καὶ φιλοσοφίας τοῖς μὲν περὶ ἄλλων τινῶν ἀγωνιζομένοις οὐκ ἂν ἁρμόσειε λέγειν περὶ τῶν ὀνομάτων τούτων (ἔστι γὰρ ἀλλότρια πάσαις ταῖς πραγματείαις), ἐμοὶ δ' ἐπειδὴ καὶ κρίνομαι περὶ τῶν τοιούτων καὶ τὴν καλουμένην ὑπό τινων φιλοσοφίαν οὐκ εἶναί φημι, προσήκει τὴν δικαίως ἂν νομιζομένην ὁρίσαι καὶ δηλῶσαι πρὸς ὑμᾶς. Ἁπλῶς δέ πως τυγχάνω γιγνώσκων περὶ αὐτῶν. Ἐπειδὴ γὰρ οὐκ ἔνεστιν ἐν τῇ φύσει τῇ τῶν ἀνθρώπων ἐπιστήμην λαβεῖν ἣν ἔχοντες ἂν εἰδεῖμεν ὅ τι πρακτέον ἢ λεκτέον ἐστὶν, ἐκ τῶν λοιπῶν σοφοὺς μὲν νομίζω τοὺς ταῖς δόξαις ἐπιτυγχάνειν ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ τοῦ βελτίστου δυναμένους, φιλοσόφους δὲ τοὺς ἐν τούτοις διατρίβοντας ἐξ ὧν τάχιστα λήψονται τὴν τοιαύτην φρόνησιν. Ἃ δ' ἐστὶ τῶν*

ont cette efficacité, je puis le dire, mais j'hésite à le faire; j'ai, en effet, à exposer des opinions si nouvelles et si étrangères à la pensée de tout le monde, que j'ai peur que, dès les premiers mots, vous ne remplissiez de vos murmures et de vos cris tout le tribunal. Cependant, malgré ces craintes, je vais essayer de traiter ce sujet; j'aurais honte qu'on pût me croire capable de trahir la vérité pour sauver ma vieillesse et quelques jours qui me restent encore. Je vous prie cependant de ne pas vous prévenir de cette idée, que j'aurais fait la folie de choisir tout exprès, quand je suis sous le coup d'une accusation, un mode de défense qui contrarie vos opinions, si je ne pensais que cette partie de mon discours s'accorde avec ce qui précède, et que je vous apporte une démonstration claire et précise.

Je pense, pour moi, qu'il n'existe pas, qu'il n'a jamais existé d'art qui soit capable de former à la vertu et à la justice les âmes mal nées. Ceux qui affichent de

ἐπιτηδευμάτων ταύτην ἔχοντα τὴν δύναμιν, ἔχω | μὲν εἰπεῖν, ὀκνῶ δὲ P. 120, Mst.
λέγειν· οὕτω γάρ ἐσΊι σφόδρα καὶ παράδοξα καὶ πολὺ τῆς τῶν ἄλλων ἀφεσΊῶτα διανοίας, ὥσΊε φοβοῦμαι μὴ τὴν ἀρχὴν αὐτῶν ἀκούσαντες θορύβου καὶ βοῆς ἅπαν ἐμπλήσητε τὸ δικασΊήριον. Ὅμως δὲ καί περ οὕτω διακείμενος ἐπιχειρήσω διαλεχθῆναι περὶ αὐτῶν· αἰσχύνομαι γὰρ εἴ τισι δόξω δεδιὼς ὑπὲρ γήρως καὶ μικροῦ βίου προδιδόναι τὴν ἀλήθειαν. Δέομαι δ' ὑμῶν μὴ προκαταγνῶναί μου τοιαύτην μανίαν, ὡς ἄρ' N° 273, Bkk.
ἐγὼ κινδυνεύων προειλόμην ἂν λόγους εἰπεῖν ἐναντίους ταῖς ὑμετέραις γνώμαις, εἰ μὴ καὶ τοῖς προειρημένοις ἀκολούθους αὐτοὺς ἐνόμιζον εἶναι, καὶ τὰς ἀποδείξεις ἀληθεῖς καὶ σαφεῖς ᾤμην ἔχειν ὑπὲρ αὐτῶν.

Ἡγοῦμαι δὲ τοιαύτην μὲν τέχνην, ἥτις τοῖς κακῶς πεφυκόσιν ἀρετὴν ἐνεργάσαιτ' ἂν καὶ δικαιοσύνην, οὔτε πρότερον οὔτε νῦν οὐδεμίαν εἶ-

semblables prétentions ne pourront jamais réaliser leurs promesses, et seront au bout de leur bavardage avant d'avoir trouvé cet heureux système. Mais il est vrai qu'on peut améliorer et perfectionner en soi la nature, si on s'applique avec ardeur à bien parler, si encore on se passionne pour l'art de persuader un auditoire; si enfin on a l'ambition de s'élever, non pas comme l'entendent les esprits peu éclairés, mais d'une manière réelle et solide : et c'est ce que je démontrerai aisément.

D'abord, quand on se propose de prononcer ou d'écrire des discours dignes d'honneur et de louange, il n'est pas possible de soutenir des causes injustes ou mesquines, ni d'écrire des plaidoyers pour des discussions d'intérêt privé. Il faut de grands et beaux sujets d'un intérêt général et qui profitent à l'humanité : si on ne sait pas en trouver de tels, on n'arrivera pas au but qu'on poursuit. De plus, parmi les exemples qui se rappor-

ναι, τούς τε τὰς ὑποσχέσεις ϖοιουμένους ϖερὶ αὐτῶν ϖρότερον ἀπερεῖν καὶ ϖαύσεσθαι ληροῦντας, ϖρὶν εὑρεθῆναί τινα ϖαιδείαν τοιαύτην·
N° 275, Bkk. οὐ μὴν ἀλλ' αὐτούς γ' αὑτῶν βελτίους ἂν γίγνεσθαι καὶ ϖλέονος ἀξίους, εἰ ϖρός τε τὸ λέγειν εὖ φιλοτίμως διατεθεῖεν, καὶ τοῦ ϖείθειν δύνασθαι τοὺς ἀκούοντας ἐρασθεῖεν, καὶ ϖρὸς τούτοις τῆς ϖλεονεξίας ἐπιθυμήσαιεν, μὴ τῆς ὑπὸ τῶν ἀνοήτων νομιζομένης, ἀλλὰ τῆς ὡς ἀληθῶς
P. 121, Mst. τὴν δύναμιν ταύτην ἐχούσης· καὶ | ταῦθ' ὡς οὕτω ϖέφυκε, ταχέως οἶμαι δηλώσειν.

Πρῶτον μὲν γὰρ ὁ λέγειν ἢ γράφειν ϖροαιρούμενος λόγους ἀξίους ἐπαίνου καὶ τιμῆς οὐκ ἔσΊιν ὅπως ϖοιήσεται τὰς ὑποθέσεις ἀδίκους ἢ μικρὰς ἢ ϖερὶ τῶν ἰδίων συμβολαίων, ἀλλὰ μεγάλας καὶ καλὰς καὶ φιλανθρώπους καὶ ϖερὶ τῶν κοινῶν ϖραγμάτων· μὴ γὰρ τοιαύτας εὑρίσκων οὐδὲν διαπράξεται τῶν δεόντων· ἔπειτα τῶν ϖράξεων τῶν συντει-

tent au sujet qu'on traite, on choisira les plus conformes à la morale et à la vertu; or, quand on s'habitue à contempler et à examiner de près ces sortes de modèles, ils exercent sur l'intelligence une influence qui ne se borne pas au discours que l'on compose actuellement, mais qui se fait sentir également dans toutes les circonstances de la vie. Ainsi l'éloquence et la sagesse seront données à la fois à celui qui étudie philosophiquement et avec ardeur l'art du discours.

En second lieu, celui qui voudra persuader des auditeurs ne saurait être insouciant de la vertu. Il n'aura pas, au contraire, de plus grand soin que de chercher à se faire une bonne réputation parmi ses concitoyens. Qui ne sait, en effet, qu'on a plus de confiance dans le langage des personnes honorables que dans celui des gens décriés, et que la démonstration qui ressort de la vie tout entière d'un homme a plus de poids que celle

νουσῶν ϖρὸς τὴν ὑπόθεσιν ἐκλέξεται τὰς ϖρεπωδεστάτας καὶ μάλιστα συμφερούσας. Ὁ δὲ τὰς τοιαύτας συνεθιζόμενος θεωρεῖν καὶ δοκιμάζειν, οὐ μόνον ϖερὶ τὸν ἐνεστῶτα λόγον ἀλλὰ καὶ ϖερὶ τὰς ἄλλας ϖράξεις τὴν αὐτὴν ἕξει ταύτην δύναμιν, ὥσθ' ἅμα τὸ λέγειν εὖ καὶ τὸ φρονεῖν ϖαραγενήσεται τοῖς φιλοσόφως καὶ φιλοτίμως ϖρὸς τοὺς λόγους διακειμένοις.

Καὶ μὴν οὐδ' ὁ ϖείθειν τινὰς βουλόμενος ἀμελήσει τῆς ἀρετῆς, ἀλλὰ Nº 278, Bkk.
τούτῳ μάλιστα ϖροσέξει τὸν νοῦν, ὅπως δόξαν ὡς ἐπιεικεστάτην λήψεται ϖαρὰ τοῖς συμπολιτευομένοις. Τίς γὰρ οὐκ οἶδε καὶ τοὺς λόγους ἀληθεστέρους δοκοῦντας εἶναι τοὺς ὑπὸ τῶν εὖ διακειμένων λεγομένους ἢ τοὺς ὑπὸ τῶν διαβεβλημένων, καὶ τὰς ϖίστεις μεῖζον δυναμένας τὰς ἐκ τοῦ βίου γεγενημένας ἢ τὰς ὑπὸ τοῦ λόγου ϖεπορισμένας; Ὥσθ' ὅσῳ τις ἂν ἐῤῥωμενεστέρως ἐπιθυμῇ ϖείθειν τοὺς ἀκούοντας, |

qu'on apporte dans le discours? Ainsi donc, plus on tient à persuader ceux à qui on s'adresse, plus il faudra s'efforcer d'être honnête et d'avoir une bonne renommée parmi ses concitoyens. N'allez pas croire que, si les autres connaissent bien quel motif de persuasion il y a dans la bienveillance que l'orateur a pu inspirer aux juges, les philosophes soient les seuls qui n'en sachent pas apprécier l'influence. Ils ont là-dessus plus de lumières que personne, et, de plus, ils savent que les inductions et les arguments et tous les moyens de prouver n'ont de valeur que pour la circonstance où on les emploie; tandis que la réputation de probité non-seulement donne plus de confiance dans le discours, mais ajoute encore un lustre à toutes les actions de celui qui en jouit, ce qui est le but auquel doit prétendre par-dessus tout un homme sage.

Reste le point le plus délicat des trois que j'ai annoncés, l'ambition de s'élever. Si quelqu'un avait cette

P. 122, Mst. *τοσούτῳ μᾶλλον ἀσκήσει καλὸς κἀγαθὸς εἶναι καὶ παρὰ τοῖς πολί-
ταις εὐδοκιμεῖν. Καὶ μηδεὶς ὑμῶν οἰέσθω τοὺς μὲν ἄλλους ἅπαντας
γιγνώσκειν ὅσην ἔχει ῥοπὴν εἰς τὸ πείθειν τὸ τοῖς κρίνουσιν ἀρέ-
σκειν, τοὺς δὲ περὶ τὴν φιλοσοφίαν ὄντας μόνους ἀγνοεῖν τὴν τῆς εὐ-*
N° 280, Bkk. *νοίας δύναμιν· πολὺ γὰρ ἀκριβέστερον τῶν ἄλλων καὶ ταῦτ' ἴσασι, καὶ
πρὸς τούτοις ὅτι τὰ μὲν εἰκότα καὶ τὰ τεκμήρια καὶ πᾶν τὸ τῶν πί-
στεων εἶδος τοῦτο μόνον ὠφελεῖ τὸ μέρος, ἐφ' ᾧπερ ἂν αὐτῶν ἕκαστον
τύχῃ ῥηθέν, τὸ δὲ δοκεῖν εἶναι καλὸν κἀγαθὸν οὐ μόνον τὸν λόγον
πιστότερον ἐποίησεν, ἀλλὰ καὶ τὰς πράξεις τοῦ τὴν τοιαύτην δόξαν
ἔχοντος ἐντιμοτέρας κατέστησεν, ὑπὲρ οὗ σπουδαστέον ἐστὶ τοῖς εὖ
φρονοῦσι μᾶλλον ἢ περὶ τῶν ἄλλων ἁπάντων.*

Τὸ τοίνυν περὶ τὴν πλεονεξίαν, ὃ δυσχερέστατον ἦν τῶν ῥηθέντων, εἰ μέν τις ὑπολαμβάνει τοὺς ἀποστεροῦντας ἢ παραλογιζομένους ἢ κα-

idée, que c'est en frustrant les autres, en les trompant et en leur faisant tort qu'on s'élève, il n'est pas dans le vrai. Personne ne reste constamment plus bas que ceux qui se conduisent ainsi; personne n'est en butte à plus de misères et plus accablé d'ignominie, enfin plus malheureux de tout point. Il faut donc croire qu'il n'est donné de monter et de s'élever véritablement qu'à ceux qui ont bien mérité des dieux ou des hommes; des dieux, par leur piété, par leur zèle à leur rendre le culte qui leur est dû; des hommes, par leur conduite envers leurs concitoyens, et par la bonne opinion qu'ils donnent d'eux-mêmes. Voilà ce qui est vrai, et voilà aussi ce qu'il importe de proclamer. En effet, on a si étrangement renversé et confondu toute chose dans la république, qu'on n'emploie plus même les mots dans leur sens naturel, et qu'on applique par abus aux plus honteux métiers les noms des choses les plus respectables. Ceux dont le talent est de bouffonner, de railler, de contre-

κόν τι ποιοῦντας πλεονεκτεῖν, οὐκ ὀρθῶς ἔγνωκεν· οὐδένες γὰρ ἐν ἅπαντι τῷ βίῳ μᾶλλον ἐλαττοῦνται τῶν τοιούτων, οὐδ' ἐν πλείοσιν ἀπορίαις εἰσίν, οὐδ' ἐπονειδιστότερον ζῶσιν, οὐδ' ὅλως ἀθλιώτεροι τυγχά-
νουσιν ὄντες. Χρὴ δὲ καὶ νῦν πλέον ἔχειν ἡγεῖσθαι καὶ πλεονεκτήσειν N° 282, Bkk.
νομίζειν παρὰ μὲν τῶν θεῶν τοὺς εὐσεβεστάτους καὶ τοὺς περὶ τὴν θεραπείαν τὴν ἐκείνων ἐπιμελεστάτους ὄντας, παρὰ δὲ τῶν ἀνθρώπων
| τοὺς ἄριστα πρὸς τούτους μεθ' ὧν ἂν οἰκῶσι καὶ πολιτεύωνται διακει- P. 123, Mst.
μένους, καὶ τοὺς βελτίστους αὐτοὺς εἶναι δοκοῦντας. Καὶ ταῦτα καὶ ταῖς ἀληθείαις οὕτως ἔχει, καὶ συμφέρει τὸν τρόπον τοῦτον λέγεσθαι περὶ αὐτῶν, ἐπεὶ νῦν γ' οὕτως ἀνέστραπται καὶ συγκέχυται πολλὰ τῶν κατὰ τὴν πόλιν, ὥστ' οὐδὲ τοῖς ὀνόμασιν ἔνιοί τινες ἔτι χρῶνται κατὰ φύσιν, ἀλλὰ μεταφέρουσιν ἀπὸ τῶν καλλίστων πραγμάτων ἐπὶ τὰ φαυλότατα τῶν ἐπιτηδευμάτων. Τοὺς μέν γε βωμολοχευομένους καὶ σκώπτειν καὶ

faire, s'appellent des hommes aimables, comme si on ne devait pas réserver cette qualification pour celui qui a le don de la vertu. Ceux qui, par leurs méchancetés et leurs mauvaises manœuvres, ne gagnent que de fort minces profits et une réputation détestable, passent pour gens qui savent s'élever, tandis qu'on ne parle pas ainsi des hommes justes et vertueux qui s'élèvent, en effet, dans le bien et non dans le mal. Ceux qui négligent les études nécessaires pour se jeter dans les bizarres doctrines des anciens sophistes, on les appelle philosophes, plutôt que ceux dont la science et les méditations vont à bien conduire leurs affaires et celles de la république; comme si ce n'était pas là le vrai but auquel devraient tendre tous nos travaux, toute notre philosophie et enfin toutes nos actions. Depuis longtemps vous écartez les jeunes gens de ces études en accueillant les calomnies dont elles sont l'objet. Il en est résulté que les plus honnêtes usent le temps de leur jeunesse dans les ban-

μιμεῖσθαι δυναμένους εὐφυεῖς καλοῦσι, ϖροσῆκον τῆς ϖροσηγορίας ταύτης τυγχάνειν τοὺς ἄριστα ϖρὸς ἀρετὴν ϖεφυκότας. Τοὺς δὲ ταῖς κακοηθείαις καὶ ταῖς κακουργίαις χρωμένους, καὶ μικρὰ μὲν λαμβάνοντας ϖονηρὰν δὲ δόξαν κτωμένους, ϖλεονεκτεῖν νομίζουσιν, ἀλλ' οὐ τοὺς ὁσιωτάτους καὶ δικαιοτάτους, οἳ ϖερὶ τῶν ἀγαθῶν ἀλλ' οὐ τῶν κακῶν
N° 285, Bkk. *ϖλεονεκτοῦσι. Τοὺς δὲ τῶν μὲν ἀναγκαίων ἀμελοῦντας, τὰς δὲ τῶν ϖαλαιῶν σοφιστῶν τερατολογίας ἀγαπῶντας φιλοσοφεῖν φασίν, οὐ τοὺς τὰ τοιαῦτα μανθάνοντας καὶ μελετῶντας ἐξ ὧν καὶ τὸν ἴδιον οἶκον καὶ τὰ κοινὰ τὰ τῆς ϖόλεως καλῶς διοικήσουσιν, ὧνπερ ἕνεκα καὶ ϖονητέον καὶ φιλοσοφητέον καὶ ϖάντα ϖρακτέον ἐστίν. Ἀφ' ὧν ὑμεῖς ϖολὺν ἤδη χρό-*
P. 124, Msl. *νον ἀπελαύνετε τοὺς νεωτέρους, | ἀποδεχόμενοι τοὺς λόγους τῶν διαβαλλόντων τὴν τοιαύτην ϖαιδείαν. Καὶ γάρ τοι ϖεποιήκατε τοὺς μὲν ἐπιεικε-*

quets, les réunions de plaisir, les habitudes de mollesse et les jouissances amoureuses, sans se soucier de travailler à devenir meilleurs; et que ceux qui sont d'une nature plus grossière se plongent du matin au soir dans des débauches qu'un honnête valet aurait autrefois trouvées indignes de lui. On en voit qui font rafraîchir du vin aux Neuf-Fontaines, d'autres qui boivent dans les cabarets; d'autres vont faire rouler leurs dés dans les maisons de jeu; beaucoup passent tout leur temps dans les écoles des joueuses de flûte. Or les gens qui les entraînent dans cette conduite n'ont jamais été cités devant vous par aucun de ces personnages qui se vantent d'une si vive sollicitude pour cette jeunesse et qui nous font des procès, à nous qui aurions bien droit, à défaut d'autre mérite, qu'on nous sût gré de ce que nous détournons nos disciples de ces dissipations.

Cette race des sycophantes veut tellement le mal de tous, que, si des gens dépensent vingt ou trente mines

σῖάτους αὐτῶν ἐν ϖότοις καὶ συνουσίαις καὶ ῥᾳθυμίαις καὶ λαγνείαις τὴν ἡλικίαν διάγειν, ἀμελήσαντας τοῦ σπουδάζειν ὅπως ἔσονται βελτίους, τοὺς δὲ χείρω τὴν Φύσιν ἔχοντας ἐν τοιαύταις ἀκολασίαις ἡμερεύειν, ἐν αἷς ϖρότερον οὐδ' ἂν οἰκέτης ἐπιεικὴς οὐδεὶς ἐτόλμησεν. Οἱ μὲν γὰρ αὐτῶν ἐπὶ N° 287, Bkk. *τῆς Ἐννεακρούνου ψύχουσιν οἶνον, οἱ δ' ἐν τοῖς καπηλείοις ϖίνουσιν, ἕτεροι δ' ἐν τοῖς σκιραΦείοις κυβεύουσι, ϖολλοὶ δ' ἐν τοῖς τῶν αὐλητρίδων διδασκαλείοις διατρίβουσιν. Καὶ τοὺς μὲν ἐπὶ ταῦτα ϖροτρέποντας οὐδεὶς ϖώποτε τῶν κήδεσθαι Φασκόντων τῆς ἡλικίας ταύτης εἰς ὑμᾶς εἰσήγαγεν· ἡμῖν δὲ κακὰ ϖαρέχουσιν, οἷς ἄξιον ἦν, εἰ καὶ μηδενὸς ἄλλου, τούτου γε χάριν ἔχειν, ὅτι τοὺς συνόντας τῶν τοιούτων ἐπιτηδευμάτων ἀποτρέπομεν.*

Οὕτω δ' ἐσῖὶ δυσμενὲς ἅπασι τὸ τῶν συκοΦαντῶν γένος, ὥσῖε τοῖς μὲν λυομένοις εἴκοσι καὶ τριάκοντα μνῶν τὰς μελλούσας καὶ τὸν ἀλ-

pour affranchir des femmes avec lesquelles ils mangeront ensuite le reste de leur fortune, ils n'ont pas un mot à leur dire; au contraire, ils sont enchantés d'être témoins de pareils excès; mais, si d'autres emploient quelque argent à s'instruire, ils crient qu'on les pervertit : y eut-il jamais reproche plus injuste? Voilà des jeunes gens qui dédaignent les voluptés dans cette fougue de l'âge qui fait que tous les autres s'y précipitent avec emportement; ils pouvaient, sans faire la moindre dépense, se livrer à l'oisiveté; ils ont préféré dépenser de l'argent pour se donner de la peine; et, presque au sortir de l'enfance, ils savent déjà ce que beaucoup de vieillards ignorent : c'est que, si on veut bien conduire sa jeunesse et débuter heureusement dans la vie, il faut s'occuper de soi-même avant de songer à ses affaires; qu'il ne faut pas nous mettre en peine de commander aux autres avant d'avoir nous-mêmes trouvé quelqu'un pour gouverner nos pensées, et qu'il n'y a pas d'avantages dont nous devions être si contents et si fiers que de ceux que l'édu-

λον οἶκον συναναιρήσειν οὐχ ὅπως ἂν ἐπιπλήξειαν, ἀλλὰ καὶ συγχαίρουσι ταῖς ἀσωτίαις αὐτῶν, τοὺς δ' εἰς τὴν αὐτῶν παιδείαν ὁτιοῦν ἀναλίσκοντας διαφθείρεσθαι φασίν· ὧν τίνες ἂν ἀδικώτερον ἔχοιεν τὴν αἰτίαν N° 289, Bkk. P. 125, Mst. *ταύτην; Οἵτινες ἐν ταύταις μὲν ταῖς ἀκμαῖς ὄν|τες ὑπερεῖδον τὰς ἡδονάς, ἐν αἷς οἱ πλεῖστοι τῶν τηλικούτων μάλιστ' αὐτῶν ἐπιθυμοῦσιν, ἐξὸν δ' αὐτοῖς ῥᾳθυμεῖν μηδὲν δαπανωμένοις εἵλοντο πονεῖν χρήματα τελέσαντες, ἄρτι δ' ἐκ παίδων ἐξεληλυθότες ἔγνωσαν ἃ πολλοὶ τῶν πρεσβυτέρων οὐκ ἴσασιν, ὅτι δεῖ τὸν ὀρθῶς καὶ πρεπόντως προεστῶτα τῆς ἡλικίας καὶ καλὴν ἀρχὴν τοῦ βίου ποιούμενον, αὑτοῦ πρότερον ἢ τῶν αὑτοῦ ποιήσασθαι τὴν ἐπιμέλειαν, καὶ μὴ σπεύδειν καὶ ζητεῖν ἑτέρων ἄρχειν πρὶν ἂν τῆς αὑτοῦ διανοίας λάβῃ τὸν ἐπιστατήσοντα, μηδ' οὕτω χαίρειν μηδὲ μέγα φρονεῖν ἐπὶ τοῖς ἄλλοις ἀγαθοῖς ὡς ἐπὶ τοῖς ἐν*

cation assure à notre âme. Ceux qui professent de semblables principes, ne faut-il pas les louer, loin de les blâmer, et ne voyez-vous pas que c'est la partie la meilleure et la plus saine de la jeunesse?

Je vois avec étonnement tous ces gens qui vantent le bonheur de ceux à qui la nature a départi le talent de l'éloquence et en parlent comme d'une fortune incomparable, et qui s'en vont ensuite injurier ceux qui cherchent à devenir éloquents, criant que c'est là une étude immorale et funeste. Mais peut-on citer quelque autre chose qui soit belle par sa nature et qui devienne mauvaise et blâmable, si on y arrive par le travail? vous ne trouverez rien de semblable. Partout ailleurs, au contraire, on loue les hommes qui sont parvenus à acquérir quelque avantage par leur travail personnel, plutôt que ceux qui l'ont reçu en héritage. Et on a raison; car ce qu'il importe d'entourer d'estime en toute chose, et surtout en ce qui regarde l'éloquence, c'est le travail et non le bonheur. Ceux qui ne doivent leur talent ora-

τῇ ψυχῇ διὰ τὴν παιδείαν ἐγγιγνομένοις. Καί τοι τοὺς τοιούτῳ λογισμῷ κεχρημένους πῶς οὐκ ἐπαινεῖσθαι χρὴ μᾶλλον ἢ ψέγεσθαι, καὶ νομίζεσθαι βελτίστους εἶναι καὶ σωφρονεστάτους τῶν ἡλικιωτῶν;

Θαυμάζω δ' ὅσοι τοὺς μὲν φύσει δεινοὺς ὄντας εἰπεῖν εὐδαιμονίζουσιν ὡς ἀγαθοῦ καὶ καλοῦ πράγματος αὐτοῖς συμβεβηκότος, τοὺς δὲ τοιούτους γενέσθαι βουλομένους λοιδοροῦσιν ὡς ἀδίκου καὶ κακοῦ παιδεύματος ἐπιθυμοῦντας. Καί τοι τί τῶν φύσει καλῶν ὄντων μελέτῃ κατεργασθὲν αἰσχρὸν ἢ κακόν ἐστιν; Οὐδὲν γὰρ εὑρήσομεν τοιοῦτον, ἀλλ' ἔν γε τοῖς ἄλλοις ἐπαινοῦμεν τοὺς ταῖς φιλοπονίαις ταῖς αὑτῶν ἀγαθόν τι κτήσασθαι δυνηθέντας μᾶλλον ἢ τοὺς παρὰ τῶν προγόνων | παραλαβόντας, εἰκότως· συμφέρει γὰρ ἐπί τε τῶν ἄλλων ἁπάντων, καὶ μάλιστ' ἐπὶ τῶν λόγων, μὴ τὰς εὐτυχίας ἀλλὰ τὰς ἐπιμελείας εὐδοκιμεῖν. Οἱ μὲν

N° 291, Bkk. P. 126, Mst.

toire qu'à la nature et au hasard ne savent pas se régler sur un modèle absolu, ils parlent selon l'inspiration du moment. Mais ceux qui sont arrivés à ce talent par la philosophie et le travail de l'intelligence ne prononcent pas une parole sans la peser, et alors ils font moins de fautes dans leur conduite. Mais, si tous les peuples doivent désirer qu'il y ait chez eux un grand nombre de citoyens qui aient acquis par l'éducation le talent de bien parler, c'est à vous surtout qu'il appartient de former ce vœu. Considérez la nature de votre prééminence et de votre supériorité sur les autres; elle ne consiste pas dans une étude particulière des choses de la guerre, ni dans l'excellence de votre gouvernement et dans votre fidélité à maintenir la constitution que nous ont transmise nos ancêtres. Elle consiste en cela même qui fait la supériorité de l'homme sur les animaux et des Grecs sur des barbares; c'est qu'à Athènes on se forme à penser et à parler mieux que partout ailleurs. Il serait donc trop

γὰρ φύσει καὶ τύχῃ δεινοὶ γενόμενοι λέγειν οὐ πρὸς τὸ βέλτιστον ἀποβλέπουσιν, ἀλλ' ὅπως ἂν τύχωσιν, οὕτω χρῆσθαι τοῖς λόγοις εἰώθασιν· οἱ δὲ φιλοσοφίᾳ καὶ λογισμῷ τὴν δύναμιν ταύτην λαβόντες, οὐδὲν
N° 293, Bkk. *ἀσκέπτως λέγοντες, ἧττον περὶ τὰς πράξεις πλημμελοῦσιν. Ὥσθ' ἅπασι μὲν βούλεσθαι προσήκει πολλοὺς εἶναι τοὺς ἐκ παιδείας δεινοὺς εἰπεῖν γιγνομένους, μάλιστα δ' ὑμῖν· καὶ γὰρ αὐτοὶ προέχετε καὶ διαφέρετε τῶν ἄλλων οὐ ταῖς περὶ τὸν πόλεμον ἐπιμελείαις, οὐδ' ὅτι κάλλιστα πολιτεύεσθε καὶ μάλιστα φυλάττετε τοὺς νόμους οὓς ὑμῖν οἱ πρόγονοι κατέλιπον, ἀλλὰ τούτοις οἷς περ ἡ φύσις ἡ τῶν ἀνθρώπων τῶν ἄλλων ζώων διήνεγκε, καὶ τὸ γένος τὸ τῶν Ἑλλήνων τῶν βαρβάρων, τῷ καὶ πρὸς τὴν φρόνησιν καὶ πρὸς τοὺς λόγους ἄμεινον πεπαιδεῦσθαι τῶν ἄλλων. Ὥστε πάντων ἂν συμβαίη δεινότατον, εἰ τοὺς βου-*

extraordinaire, parce que des jeunes gens veulent acquérir sur ceux de leur âge cette même supériorité qui vous distingue du reste du monde, de les déclarer corrompus, et, parce qu'ils cultivent un art dont vous êtes les maîtres dans la Grèce, d'appeler sur eux un châtiment.

Sachez-le bien, en effet, tous ceux qui savent parler ou enseigner passent pour l'avoir appris à l'école d'Athènes. Ce fait s'explique aisément : on voit que c'est elle qui offre les plus beaux prix à ceux qui possèdent ce talent; qui ouvre les exercices les plus nombreux et les plus divers à ceux qui ont envie de s'y adonner et de se fortifier dans cette sorte de lutte; qu'enfin tout le monde vient chercher ici la pratique de la parole, qui est ce qui contribue le plus à en donner le talent. Ajoutez que le caractère même de notre langue, qui est comme une langue commune tenant le milieu entre les autres, que l'esprit aussi et la littérature qui nous distinguent, sont choses qui ne semblent pas peu contribuer à former le

λομένους τοῖς αὐτοῖς τούτοις διενεγκεῖν τῶν ἡλικιωτῶν, οἷσπερ ὑμεῖς ἁπάντων, διαφθείρεσθαι ψηφίσαισθε, καὶ τοὺς τῇ παιδείᾳ ταύτῃ χρωμένους, ἧς ὑμεῖς ἡγεμόνες γεγένησθε, συμφορᾷ τινι περιβάλοιτε.

Χρὴ γὰρ μηδὲ τοῦτο λανθάνειν ὑμᾶς, ὅτι πάντων τῶν | δυναμένων λέγειν ἢ παιδεύειν ἡ πόλις ἡμῶν δοκεῖ γεγενῆσθαι διδάσκαλος, εἰκότως· καὶ γὰρ ἆθλα μέγιστα τιθεῖσαν αὐτὴν ὁρῶσι τοῖς τὴν δύναμιν ταύτην ἔχουσι, καὶ γυμνάσια πλεῖστα καὶ παντοδαπώτατα παρέχουσαν τοῖς ἀγωνίζεσθαι προῃρημένοις καὶ περὶ τὰ τοιαῦτα γυμνάζεσθαι βουλομένοις, ἔτι δὲ τὴν ἐμπειρίαν, ἥπερ μάλιστα ποιεῖ δύνασθαι λέγειν, ἐνθένδε πάντας λαμβάνοντας· πρὸς δὲ τούτοις καὶ τὴν τῆς φωνῆς κοινότητα καὶ μετριότητα καὶ τὴν ἄλλην εὐτραπελίαν καὶ φιλολογίαν οὐ μικρὸν ἡγοῦνται συμβαλέσθαι μέρος πρὸς τὴν τῶν λόγων παιδείαν, N° 295, Bkk. P. 127, Mst.

talent de la parole; par où il n'est pas injuste de dire que tous ceux qui savent parler sont les disciples d'Athènes. Prenez donc garde de tomber dans le dernier ridicule en condamnant comme méprisable une réputation qui est celle que vous vous êtes faite parmi les Grecs, bien plus que je ne me la suis faite parmi vous. Ce serait contre vous-mêmes évidemment que vous auriez prononcé cette sentence injuste, et vous auriez fait comme si les Lacédémoniens se mettaient à punir ceux qui pratiquent des exercices militaires, ou les Thessaliens à condamner ceux qui se livrent à l'équitation. Gardez-vous bien d'avoir ce tort envers vous-mêmes, et d'autoriser les discours de ceux qui accusent Athènes plutôt que de ceux qui en font l'éloge. Vous n'ignorez pas, je le pense, que les Grecs sont divisés à votre égard; que les uns vous haïssent et que les autres ont pour vous un grand amour et mettent en vous leurs espérances de salut. Ceux-ci disent qu'il n'y a qu'Athènes qui soit une ville,

ὥστ' οὐκ ἀδίκως ὑπολαμβάνουσιν ἅπαντας τοὺς λέγειν ὄντας δεινοὺς τῆς
N° 297, Bkk. *ϖόλεως εἶναι μαθητάς. Σκοπεῖτ' οὖν μὴ ϖαντάπασιν ᾖ καταγέλαστον*
τῆς δόξης ταύτης φλαῦρόν τι καταγιγνώσκειν, ἣν ὑμεῖς ἔχετε ϖαρὰ τοῖς
Ἕλλησι ϖολὺ μᾶλλον ἢ 'γὼ ϖαρ' ὑμῖν. Οὐδὲν γὰρ ἄλλ' ἢ φανερῶς ὑμῶν
αὐτῶν ἔσεσθε κατεψηφισμένοι τὴν τοιαύτην ἀδικίαν, καὶ ϖεποιηκότες
ὅμοιον ὥσπερ ἂν εἰ Λακεδαιμόνιοι τοὺς τὰ ϖερὶ τὸν ϖόλεμον ἀσκοῦντας
ζημιοῦν ἐπιχειροῖεν, ἢ Θετταλοὶ ϖαρὰ τῶν ἱππεύειν μελετώντων δίκην
λαμβάνειν ἀξιοῖεν. Ὑπὲρ ὧν φυλακτέον ἐστίν, ὅπως μηδὲν τοιοῦτον ἐξα-
μαρτήσεσθε ϖερὶ ὑμᾶς αὐτούς, μηδὲ ϖιστοτέρους ϖοιήσετε τοὺς λό-
P. 128, Mst. *γους τοὺς τῶν κατηγορούντων | τῆς ϖόλεως ἢ τοὺς τῶν ἐπαινούντων.*
Οἶμαι δ' ὑμᾶς οὐκ ἀγνοεῖν ὅτι τῶν Ἑλλήνων οἱ μὲν δυσκόλως ϖρὸς ὑμᾶς
ἔχουσιν, οἱ δ' ὡς οἷόν τε μάλιστα φιλοῦσι καὶ τὰς ἐλπίδας τῆς σωτηρίας
ἐν ὑμῖν ἔχουσι. Καὶ φασὶν οἱ μὲν τοιοῦτοι μόνην εἶναι ταύτην ϖόλιν,

que les autres ne sont que des bourgades, et qu'il y aurait justice à l'appeler le chef-lieu de la Grèce, tant à cause de son étendue que des ressources qui sont offertes ici à tout le monde et surtout du caractère de ses habitants. Car nulle part les hommes ne sont plus aimables et plus sociables, plus faits pour qu'on passe volontiers sa vie tout entière dans leur commerce. On va même jusqu'à cet excès de dire qu'on aimerait mieux être vexé par un Athénien que bien traité par ces esprits brutaux des autres villes. Mais vous avez des ennemis qui se moquent de ces éloges, et qui, racontant tout au long les tracasseries et les manœuvres des sycophantes, parlent d'Athènes comme d'une ville odieuse et insupportable. Il appartient à des juges clairvoyants de faire périr les gens qui sont cause qu'on tient de pareils discours et qui jettent cette honte sur la république, et de récompenser ceux qui sont pour quelque chose dans les éloges qu'on fait d'Athènes par des honneurs plus grands qu'on

τὰς δ' ἄλλας κώμας, καὶ δικαίως ἂν αὐτὴν ἄσ7υ τῆς Ἑλλάδος προσαγορεύεσθαι, καὶ διὰ τὸ μέγεθος καὶ διὰ τὰς εὐπορίας τὰς ἐνθένδε τοῖς ἄλλοις γιγνομένας καὶ μάλισ7α διὰ τὸν τρόπον τῶν ἐνοικούντων· οὐδένας N° 300, Bkk. *γὰρ εἶναι πραοτέρους οὐδὲ κοινοτέρους οὐδ' οἷς οἰκειότερον ἄν τις τὸν ἅπαντα βίον συνδιατρίψειεν. Οὕτω δὲ μεγάλαις χρῶνται ταῖς ὑπερβολαῖς, ὥσ7' οὐδὲ τοῦτ' ὀκνοῦσι λέγειν, ὡς ἥδιον ἂν ὑπ' ἀνδρὸς ἀθηναίου ζημιωθεῖεν ἢ διὰ τῆς ἑτέρων ὠμότητος εὖ πάθοιεν. Οἱ δὲ ταῦτα μὲν διασύρουσι, διεξιόντες δὲ τὰς τῶν συκοφαντῶν πικρότητας καὶ κακοπραγίας, ὅλης τῆς πόλεως ὡς ἀμίκτου καὶ χαλεπῆς οὔσης κατηγοροῦσιν. Ἔσ7ιν οὖν δικασ7ῶν νοῦν ἐχόντων τοὺς μὲν τῶν τοιούτων λόγων αἰτίους γιγνομένους ἀποκτείνειν ὡς μεγάλην αἰσχύνην τῇ πόλει περιποιοῦντας, τοὺς δὲ τῶν ἐπαίνων τῶν λεγομένων περὶ αὐτῆς μέρος τι συμβαλλομένους τιμᾶν μᾶλλον ἢ τοὺς ἀθλητὰς τοὺς ἐν τοῖς σ7εφανίταις ἀγῶσι*

n'en décerne aux athlètes couronnés dans les jeux; car ils font rejaillir sur la république une gloire bien plus grande et qui nous sied bien davantage : en effet, dans ces luttes du corps nous avons beaucoup de rivaux, mais, dans les exercices de l'intelligence, l'avantage nous appartient sans contestation. Aussi, quiconque a seulement un peu de sens doit faire profession d'honorer les hommes qui excellent dans un art qui fait l'honneur de la ville, s'abstenir à leur égard de tout sentiment de jalousie, et ne pas les juger autrement que ne font tous les Grecs. Mais voilà ce dont vous ne vous êtes jamais inquiétés : au contraire, vous avez assez méconnu votre intérêt pour être plus favorables à ceux qui vous font décrier qu'à ceux qui vous font estimer, et vous regardez comme les amis du peuple ceux qui provoquent contre Athènes la haine d'un grand nombre, de préférence aux hommes qui ont su inspirer à tous ceux qu'ils ont approchés des sentiments de bienveillance pour elle. Si

N° 302, Bkk. *νικῶντας· πολὺ γὰρ καλλίω δόξαν ἐκείνων κτώμενοι τῇ πόλει τυγχά-*
P. 129, Mst. *νου|σι καὶ μᾶλλον ἁρμόττουσαν. Περὶ μὲν γὰρ τὴν τῶν σωμάτων ἀγωνίαν πολλοὺς τοὺς ἀμφισβητοῦντας ἔχομεν, περὶ δὲ τὴν παιδείαν ἅπαντες ἂν ἡμᾶς πρωτεύειν προκρίνειαν. Χρὴ δὲ τοὺς καὶ μικρὰ λογίζεσθαι δυναμένους τοὺς ἐν τοῖς τοιούτοις τῶν ἔργων διαφέροντας, ἐν οἷς ἡ πόλις εὐδοκιμεῖ, τιμῶντας φαίνεσθαι, καὶ μὴ φθονερῶς ἔχειν, μηδ' ἐναντία τοῖς ἄλλοις Ἕλλησι γιγνώσκειν περὶ αὐτῶν. Ὧν ὑμῖν οὐδὲν πώποτ' ἐμέλησεν, ἀλλὰ τοσοῦτον διημαρτήκατε τοῦ συμφέροντος, ὥσθ' ἥδιον ἔχετε δι' οὓς ἀκούετε κακῶς ἢ δι' οὓς ἐπαινεῖσθε, καὶ δημοτικωτέρους εἶναι νομίζετε τοὺς τοῦ μισεῖσθαι τὴν πόλιν ὑπὸ πολλῶν αἰτίους ὄντας, ἢ τοὺς ἅπαντας οἷς πεπλησιάκασιν εὖ διακεῖσθαι πρὸς αὐτὴν πεποιηκότας. Ἢν οὖν σωφρονῆτε, τῆς μὲν ταραχῆς παύσεσθε ταύτης,*

vous êtes sages, vous mettrez fin à ce désordre, vous ne vous montrerez plus, comme aujourd'hui, les uns hostiles, les autres méprisants, à l'égard de la philosophie; mais, persuadés que la culture de l'âme est le plus beau des arts, vous dirigerez les jeunes gens qui ont assez de fortune pour se donner du loisir vers cette culture et ces exercices. Vous honorerez ceux qui ont le courage de supporter des travaux qui doivent en faire des citoyens utiles à la république; et c'est à ceux qui vivent bassement sans se soucier de rien que de dissiper dans la débauche ce qu'on leur a laissé, que vous réserverez votre haine, comme à des hommes qui trahissent à la fois la république et la gloire des ancêtres. Vous aurez encore bien de la peine, en manifestant envers les uns et les autres ces sentiments, à obtenir que les jeunes gens s'arrachent à l'indolence pour faire leur étude d'eux-mêmes et de la philosophie. Réfléchissez à la beauté et à la grandeur des actions accomplies par la république et par

οὐχ οὕτω δ' ὥσπερ νῦν οἱ μὲν τραχέως οἱ δ' ὀλιγώρως διακείσεσθε πρὸς τὴν φιλοσοφίαν, ἀλλ' ὑπολαβόντες κάλλιστον εἶναι καὶ σπουδαιότατον τῶν ἐπιτηδευμάτων τὴν τῆς ψυχῆς ἐπιμέλειαν, προτρέψετε τῶν νεωτέρων τοὺς βίον ἱκανὸν κεκτημένους καὶ σχολὴν ἄγειν δυναμένους ἐπὶ τὴν παιδείαν καὶ τὴν ἄσκησιν τὴν τοιαύτην· καὶ τοὺς μὲν πονεῖν ἐθέ- N° 305, Bkk.
λοντας καὶ παρασκευάζειν σφᾶς αὐτοὺς χρησίμους τῇ πόλει περὶ πολλοῦ ποιήσεσθε, τοὺς δὲ καταβεβλημένως ζῶντας καὶ μηδενὸς ἄλλου | φροντίζοντας πλὴν ὅπως ἀσελγῶς ἀπολαύσονται τῶν καταλειφθέντων, P. 130, Mst.
τούτους δὲ μισήσετε καὶ προδότας νομιεῖτε καὶ τῆς πόλεως καὶ τῆς τῶν προγόνων δόξης. Μόλις γὰρ ἢν οὕτως ὑμᾶς αἴσθωνται πρὸς ἑκατέρους αὐτῶν διακειμένους, ἐθελήσουσιν οἱ νεώτεροι καταφρονήσαντες τῆς ῥαθυμίας προσέχειν σφίσιν αὐτοῖς καὶ τῇ φιλοσοφίᾳ τὸν νοῦν. Ἀναμνή-

nos pères, repassez dans votre mémoire, examinez quel homme était, soit par la nature, soit par l'éducation, celui qui chassa les tyrans, fit rentrer les exilés populaires et rétablit la démocratie; quel homme était celui qui vainquit les barbares à Marathon, et qui, par cet exploit, couvrit Athènes de gloire; qui était celui qui fut après lui le libérateur de la Grèce, qui procura à nos pères le commandement et la puissance dont ils ont joui, reconnut ce qu'était le Pirée, et éleva la muraille qui entoure la ville, malgré l'opposition de Lacédémone; celui enfin qui, plus tard, remplit d'or et d'argent l'acropole et fit entrer dans la maison de tous les citoyens l'aisance et la richesse. Examinez bien la vie de tous ces grands hommes; vous trouverez qu'ils n'étaient pas de ceux qui font le métier de sycophantes, ni de ceux qui abandonnent tout soin de leur conduite, ni de ceux enfin qui vivent comme tout le monde. Mais c'étaient des hommes qui se distinguaient et qui s'élevaient au-

σθητε δὲ τὸ κάλλος καὶ τὸ μέγεθος τῶν ἔργων τῶν τῇ πόλει καὶ τοῖς προγόνοις πεπραγμένων, καὶ διέλθετε πρὸς ὑμᾶς αὐτοὺς καὶ σκέψασθε ποῖός τις ἦν καὶ πῶς γεγονὼς καὶ τίνα τρόπον πεπαιδευμένος ὁ τοὺς τυράννους ἐκβαλὼν καὶ τὸν δῆμον καταγαγὼν καὶ τὴν δημοκρατίαν καταστήσας· ποῖος δέ τις ὁ τοὺς βαρβάρους Μαραθῶνι τῇ μάχῃ νικήσας καὶ
N° 307, Bkk. *τὴν δόξαν τὴν ἐκ ταύτης γενομένην τῇ πόλει κτησάμενος· τίς δ' ἦν ὁ μετ' ἐκεῖνον τοὺς Ἕλληνας ἐλευθερώσας, καὶ τοὺς προγόνους ἐπὶ τὴν ἡγεμονίαν καὶ τὴν δυναστείαν ἣν ἔσχον προαγαγών, ἔτι δὲ τὴν φύσιν τὴν τοῦ Πειραιέως κατιδὼν καὶ τὸ τεῖχος ἀκόντων Λακεδαιμονίων τῇ πόλει περιβαλών· τίς δ' ὁ μετὰ τοῦτον ἀργυρίου καὶ χρυσίου τὴν ἀκρόπολιν ἐμπλήσας καὶ τοὺς οἴκους τοὺς ἰδίους μεστοὺς πολλῆς εὐδαιμονίας καὶ πλούτου ποιήσας. Εὑρήσετε γάρ, ἢν ἐξετάζητε τούτων ἕκα-*
P. 131, Mst. *στον, οὐ τοὺς συκοφαντικῶς βεβιωκότας οὐδὲ τοὺς ἀμε|λῶς, οὐδὲ τοὺς*

dessus des autres, non-seulement par la naissance et la réputation, mais par la sagesse et l'éloquence; voilà par où ils ont fait tant de bien à leur pays. Gravez bien cela dans vos esprits, et considérez qu'on a assez fait pour le grand nombre, si on lui assure une bonne justice dans les procès où les intérêts privés se débattent, et l'exercice de tous les droits communs à tous; mais que les hommes supérieurs, soit par la nature, soit par l'étude, comme aussi ceux qui s'efforcent d'atteindre à cette supériorité, vous ne pouvez trop les aimer, les honorer et les cultiver, sachant que le don de conduire les grandes entreprises, de sauver les États au jour du danger, et de conserver la constitution démocratique, se trouve dans ces hommes-là, et non dans les sycophantes.

J'aurais bien des observations encore à vous présenter, mais je ne sais où les placer dans mon discours. Il me semble que chacune des choses qui s'offrent à mon esprit, prise isolément, devra être favorablement accueillie,

τοῖς πολλοῖς ὁμοίους ὄντας, ταῦτα διαπεπραγμένους, ἀλλὰ τοὺς διαφέροντας καὶ προέχοντας μὴ μόνον ταῖς εὐγενείαις καὶ ταῖς δόξαις, ἀλλὰ καὶ τῷ φρονεῖν καὶ λέγειν, τούτους ἁπάντων ἀγαθῶν αἰτίους γεγενημένους. Ὧν εἰκὸς ὑμᾶς ἐνθυμουμένους ὑπὲρ μὲν τοῦ πλήθους τοῦτο σκοπεῖν, ὅπως ἔν τε τοῖς ἀγῶσι τοῖς περὶ τῶν συμβολαίων τῶν δικαίων τεύξονται καὶ τῶν ἄλλων τῶν κοινῶν μεθέξουσι· τοὺς δ' ὑπερέχοντας καὶ τῇ φύσει καὶ ταῖς μελέταις, καὶ τοὺς τοιούτους γενέσθαι προθυμουμένους, ἀγαπᾶν καὶ τιμᾶν καὶ θεραπεύειν, ἐπισταμένους ὅτι καὶ τὸ καλῶν καὶ μεγάλων ἡγήσασθαι πραγμάτων καὶ τὸ δύνασθαι τὰς πόλεις ἐκ τῶν κινδύνων σώζειν καὶ τὴν δημοκρατίαν διαφυλάττειν ἐν τοῖς τοιούτοις ἔνεστιν, ἀλλ' οὐκ ἐν τοῖς συκοφάνταις. N° 309, Bkk.

Πολλῶν *δ' ἐφεστώτων μοι λόγων ἀπορῶ πῶς αὐτοὺς διαθῶμαι· δοκεῖ γάρ μοι καθ' αὑτὸ μὲν ἕκαστον ὧν διανοοῦμαι ῥηθὲν ἐπιεικὲς ἂν φα-*

mais que les présenter maintenant toutes à la fois serait un grand embarras pour moi et une grande fatigue pour l'auditoire. Je crains que, déjà, tout ce que vous venez d'entendre n'ait eu ainsi le malheur de vous déplaire, à cause de la longueur des détails dans lesquels il m'a fallu entrer. Car, voilà comme nous sommes tous intarissables dans nos discours; on vante la mesure, on déclare que c'est le plus grand des mérites; mais, dès qu'on croit que ce qu'on a à dire en vaut la peine, on oublie de s'observer, et, à force d'ajouter toujours quelque chose, on finit par perdre en effet toute mesure. Et, moi-même qui vous parle ainsi, et qui suis préoccupé de cette pensée, je veux cependant encore ajouter à ce long entretien. Je veux dire quelle est mon indignation quand je vois que le métier des sycophantes est mieux famé que celui des philosophes, que ceux-là sont les accusateurs, et ceux-ci les accusés. Qui eût pensé, dans les temps anciens, qu'il en serait un jour

*νῆναι, πάντα δὲ νυνὶ λεγόμενα πολὺν ἂν ὄχλον ἐμοί τε καὶ τοῖς ἀκού-
ουσι παρασχεῖν. Ὅπερ καὶ περὶ τῶν ἤδη προειρημένων δέδοικα, μὴ
N° 311, Bkk. τοιοῦτόν τι πάθος αὐτοῖς διὰ τὸ πλῆθος τυγχάνῃ συμβεβηκός. Οὕτω γὰρ
ἀπλήστως ἅπαντες ἔχομεν περὶ τοὺς λόγους, ὥστ' ἐπαινοῦμεν μὲν τὴν
P. 132, Mst. εὐκαιρίαν καὶ φαμὲν οὐδὲν εἶναι τοιοῦτον, ἐπειδὰν δ' οἰηθῶμεν | ὡς ἔχο-
μέν τι λέγειν, ἀμελήσαντες τοῦ μετριάζειν, κατὰ μικρὸν ἀεὶ προστι-
θέντες εἰς τὰς ἐσχάτας ἀκαιρίας ἐμβάλλομεν ἡμᾶς αὐτούς· ὅπου γε καὶ
λέγων ἐγὼ ταῦτα καὶ γιγνώσκων, ὅμως ἔτι βούλομαι διαλεχθῆναι πρὸς
ὑμᾶς. Ἀγανακτῶ γὰρ ὁρῶν τὴν συκοφαντίαν ἄμεινον τῆς φιλοσοφίας
φερομένην, καὶ τὴν μὲν κατηγοροῦσαν, τὴν δὲ κρινομένην. Ὃ τίς ἂν
τῶν παλαιῶν ἀνδρῶν γενήσεσθαι προσεδόκησεν, ἄλλως τε καὶ παρ'
N° 313, Bkk. ὑμῖν τοῖς ἐπὶ σοφίᾳ μεῖζον τῶν ἄλλων φρονοῦσιν; Οὔκουν ἐπί γε τῶν*

ainsi, et cela parmi vous, qui vous piquez de philosophie plus que personne? Non, on n'aurait pas vu cela du temps de nos pères; ils respectaient ceux qu'ils appelaient du nom de sophistes, et enviaient ceux qui s'attachaient à eux, tandis qu'on ne regardait les sycophantes que comme des gens capables d'amener les maux les plus funestes : en voici la preuve la plus incontestable. Ils ont choisi Solon, le premier Athénien à qui le nom que j'ai dit ait été donné, pour chef suprême de la république, tandis qu'ils ont porté contre les sycophantes des lois plus sévères que contre tout autre crime. En effet, ils ont attribué à un tribunal unique le jugement des plus grands forfaits, mais ils ont établi contre ces misérables la mise en accusation devant les thesmothètes, la dénonciation devant le conseil, et la citation devant le peuple. C'est qu'ils regardaient ceux qui font un pareil métier comme les derniers des scélérats. Car, après tout, les méchants cherchent au moins à ca-

προγόνων οὕτως εἶχεν, ἀλλὰ τοὺς μὲν καλουμένους σοφιστὰς ἐθαύμαζον καὶ τοὺς συνόντας αὐτοῖς ἐζήλουν, τοὺς δὲ συκοφάντας πλείστων κακῶν αἰτίους ἐνόμιζον εἶναι· μέγιστον δὲ τεκμήριον. Σόλωνα μὲν γάρ, τὸν πρῶτον τῶν πολιτῶν λαβόντα τὴν ἐπωνυμίαν ταύτην, προστάτην ἠξίωσαν τῆς πόλεως εἶναι, περὶ δὲ τῶν συκοφαντῶν χαλεπωτέρους ἢ περὶ τῶν ἄλλων κακουργιῶν τοὺς νόμους ἔθεσαν. Τοῖς μὲν γὰρ μεγίστοις τῶν ἀδικημάτων ἐν ἑνὶ τῶν δικαστηρίων τὴν κρίσιν ἐποίησαν, κατὰ δὲ τούτων γραφὰς μὲν πρὸς τοὺς θεσμοθέτας, εἰσαγγελίας δ' εἰς τὴν βουλήν, προβολὰς δ' ἐν τῷ δήμῳ, νομίζοντες τοὺς ταύτῃ τῇ τέχνῃ χρωμένους ἁπάσας ὑπερβάλλειν τὰς πονηρίας. Τοὺς μὲν γὰρ ἄλλους ἀλλ' οὖν πειρᾶσθαί γε λανθάνειν κακουργοῦντας, τούτους δ' ἐν | ἅπασιν ἐπιδείκνυσθαι τὴν αὐτῶν ὠμότητα καὶ μισ- P. 133. Mst.

cher leurs méfaits; mais ceux-ci étalent, en toute occasion, leur brutalité, leur férocité et leur âme haineuse. Voilà ce qu'on pensait alors des sycophantes; vous, au contraire, bien loin de les châtier, vous les constituez comme accusateurs et législateurs par-dessus les autres. On devrait cependant les détester plus encore aujourd'hui que dans ce temps-là; car alors ils ne nuisaient à leurs concitoyens que dans leur endroit et dans les affaires intérieures de la ville. Mais, depuis qu'Athènes ayant grandi et conquis l'empire de la Grèce, nos pères, trop confiants en eux-mêmes, se furent tournés contre les hommes supérieurs qui avaient fait la grandeur de la république, par jalousie de leur pouvoir, et se furent mis à leur préférer des misérables pleins d'insolence, dans la pensée que leur humeur impudente et hargneuse serait bonne pour défendre la constitution démocratique, et que la bassesse de leur origine les em-

ανθρωπίαν καὶ φιλαπεχθημοσύνην. Κἀκεῖνοι *μὲν οὕτως ἐγίγνωσκον περὶ αὐτῶν· ὑμεῖς δὲ τοσοῦτον ἀπέχετε τοῦ κολάζειν αὐτούς, ὥστε τούτοις χρῆσθε καὶ κατηγόροις καὶ νομοθέταις περὶ τῶν ἄλλων.* Καί *τοι προσῆκεν αὐτοὺς νῦν μισεῖσθαι μᾶλλον ἢ κατ' ἐκεῖνον τὸν*
N° 316, Bkk. *χρόνον.* Τότε *μὲν γὰρ ἐν τοῖς ἐγκωμίοις μόνον καὶ τοῖς κατὰ τὴν πόλιν ἔβλαπτον τοὺς συμπολιτευομένους· ἐπειδὴ δ' αὐξηθείσης τῆς πόλεως καὶ λαβούσης τὴν ἀρχήν, οἱ πατέρες ἡμῶν, μᾶλλον θαρρήσαντες τοῦ συμφέροντος, τοῖς μὲν καλοῖς κἀγαθοῖς τῶν ἀνδρῶν καὶ μεγάλην τὴν πόλιν ποιήσασι διὰ τὰς δυναστείας ἐφθόνησαν, πονηρῶν δ' ἀνθρώπων καὶ μεστῶν θρασύτητος ἐπεθύμησαν, οἰηθέντες ταῖς μὲν τόλμαις καὶ ταῖς φιλαπεχθημοσύναις ἱκανοὺς αὐτοὺς ἔσεσθαι διαφυλάττειν τὴν δημοκρατίαν, διὰ δὲ τὴν φαυλότητα τῶν ἐξ ἀρχῆς αὐτοῖς ὑπαρξάντων οὐ μέγα φρονήσειν οὐδ' ἐπιθυμήσειν ἑτέρας πολιτείας· ἐκ*

pêcherait de concevoir de l'orgueil et de rêver un autre gouvernement; depuis cette révolution, quelles calamités n'ont pas accablé la république? dans quels maux ne l'ont pas précipitée tous les discours comme tous les actes de ces esprits dangereux? Ne s'attaquaient-ils pas aux citoyens les plus illustres et qui pouvaient le mieux servir l'État, criant à l'oligarque, au Lacédémonien, jusqu'à ce qu'ils les eussent forcés de devenir ce qu'ils les accusaient d'être? Et nos alliés, à force de les vexer, de les calomnier, de ruiner les plus honorables, n'ont-ils pas fait si bien, qu'ils les ont détachés de nous, et précipités dans l'amitié et dans l'alliance de Lacédémone? C'est ainsi qu'ils nous ont amené la guerre où tant de citoyens ont été frappés, où nous avons vu les uns mourir, les autres rester au pouvoir des ennemis, d'autres tomber dans la plus extrême misère; puis la démocratie deux fois détruite, les murs de la patrie renversés, et,

ταύτης τῆς μεταβολῆς τί τῶν δεινῶν οὐ συνέπεσε τῇ πόλει; τί δὲ τῶν μεγίστων κακῶν οἱ ταύτην ἔχοντες τὴν φύσιν οὐ καὶ λέγοντες καὶ πράττοντες διετέλεσαν; Οὐ τοὺς μὲν ἐνδοξοτάτους τῶν πολιτῶν καὶ N° 318, Bkk. *μάλιστα δυναμένους ποιῆσαί τι τὴν πόλιν ἀγαθόν, ὀλιγαρχίαν ὀνειδίζοντες καὶ λακωνι|σμόν, οὐ πρότερον ἐπαύσαντο πρὶν ἠνάγκασαν* P. 134, Mst. *ὁμοίους γενέσθαι ταῖς αἰτίαις ταῖς λεγομέναις περὶ αὐτῶν; Τοὺς δὲ συμμάχους λυμαινόμενοι καὶ συκοφαντοῦντες, καὶ τοὺς βελτίστους ἐκ τῶν ὄντων ἐκβάλλοντες, οὕτω διέθεσαν ὥσθ' ἡμῶν μὲν ἀποστῆναι, τῆς δὲ Λακεδαιμονίων ἐρασθῆναι φιλίας καὶ συμμαχίας· ἐξ ὧν εἰς πόλεμον καταστάντες πολλοὺς ἐπείδομεν τῶν πολιτῶν τοὺς μὲν τελευτήσαντας, τοὺς δ' ἐπὶ τοῖς πολεμίοις γενομένους, τοὺς δ' εἰς ἔνδειαν τῶν ἀναγκαίων καταστάντας, ἔτι δὲ τὴν δημοκρατίαν δὶς καταλυθεῖσαν καὶ τὰ τείχη τῆς πατρίδος κατασκαφέντα, τὸ δὲ μέγιστον, ὅλην τὴν πόλιν*

pour comble, Athènes tout entière traînée presque au marché des esclaves, et l'acropole occupée par les ennemis.

Cependant, malgré la passion qui m'emporte, je m'aperçois que l'eau va me manquer, et que je me perds dans des discours et des récriminations qui rempliraient des journées entières. Je laisse donc de côté l'énumération des malheurs que ces hommes nous ont causés, j'écarte le détail ennuyeux de tout ce que j'aurais à dire sur leurs procédés de sycophantes, et je n'ajouterai plus que quelques mots avant de finir. Je vois les autres accusés, quand ils sont au terme de leur défense, employer les prières et les supplications, et faire paraître devant les juges leurs enfants et leurs amis. Pour moi, je crois que des moyens comme ceux-là ne sauraient convenir à un âge comme le mien, et, en même temps que je pense ainsi, je rougirais, d'ailleurs, de devoir mon

περὶ ἀνδραποδισμοῦ κινδυνεύσασαν καὶ τὴν ἀκρόπολιν τοὺς πολεμίους οἰκήσαντας.

N° 320, Bkk. *Ἀλλὰ γὰρ αἰσθάνομαι, καίπερ ὑπὸ τῆς ὀργῆς βίᾳ Φερόμενος, τὸ μὲν ὕδωρ ἡμᾶς ἐπιλεῖπον, αὐτὸς δ' ἐμπεπτωκὼς εἰς λόγους ἡμερησίους καὶ κατηγορίας. Ὑπερβὰς οὖν τὸ πλῆθος τῶν συμφορῶν τῶν διὰ τούτους γεγενημένων, καὶ διωσάμενος τὸν ὄχλον τῶν ἐνόντων εἰπεῖν περὶ τῆς τούτων συκοφαντίας, μικρῶν ἔτι πάνυ μνησθεὶς ἤδη καταλύσω τὸν λόγον. Τοὺς μὲν οὖν ἄλλους ὁρῶ τοὺς κινδυνεύοντας, ἐπειδὰν περὶ τὴν τελευτὴν ὦσι τῆς ἀπολογίας, ἱκετεύοντας, δεομένους, τοὺς παῖδας, τοὺς*
P. 135, Mst. *Φίλους ἀναβιβαζομένους· ἐγὼ δ' οὔτε πρέπειν | οὐδὲν ἡγοῦμαι τῶν τοιούτων τοῖς τηλικούτοις, πρός τε τῷ ταῦτα γιγνώσκειν, αἰσχυνθείην ἄν, εἰ δι' ἄλλο τι σωζοίμην ἢ διὰ τοὺς λόγους τοὺς προειρημένους. Οἶδα γὰρ ἐμαυτὸν οὕτως ὁσίως καὶ δικαίως κεχρημένον αὐτοῖς καὶ περὶ τὴν πό-*

salut à d'autres moyens qu'à ces discours mêmes sur lesquels je me suis expliqué devant vous. J'ai la conscience de n'y avoir jamais exprimé que de bons et religieux sentiments à l'égard de la république, de nos ancêtres et surtout des dieux. Si donc ils ont quelque souci de ce qui se passe ici-bas, je crois qu'ils ne détourneront pas non plus leurs regards de moi en cette circonstance. Je ne tremble donc pas dans l'attente de ce que vous allez faire; je suis tranquille, et j'ai toute espérance que la fin de ma vie n'arrivera qu'au temps où cela sera bon pour moi; j'en ai pour marque, que toute ma vie passée, jusqu'à ce jour d'aujourd'hui, a été telle qu'il convient à un homme pieux et aimé des dieux. Maintenant, bien avertis que telle est ma persuasion, et que je tiens votre décision, quelle qu'elle soit, comme devant m'être bonne et avantageuse, suivez chacun votre pensée et prononcez comme il vous plaira.

λιν καὶ περὶ τοὺς προγόνους καὶ μάλιστα περὶ τοὺς θεούς, ὥστ' εἴ τι μέλει τῶν ἀνθρωπίνων αὐτοῖς πραγμάτων, οὐδὲ τῶν νῦν περὶ ἐμὲ γιγνομένων οὐδὲν αὐτοὺς οἶμαι λανθάνειν. Διόπερ οὐκ ὀῤῥωδῶ τὸ μέλλον N° 322. Bkk.
συμβήσεσθαι παρ' ὑμῶν, ἀλλὰ θαῤῥῶ καὶ πολλὰς ἐλπίδας ἔχω τότε μοι τοῦ βίου τὴν τελευτὴν ἥξειν, ὅταν μέλλῃ συνοίσειν ἡμῖν· σημείῳ χρώμενος ὅτι καὶ τὸν παρελθόντα χρόνον οὕτω τυγχάνω βεβιωκὼς μέχρι ταύτης τῆς ἡμέρας, ὥσπερ προσήκει τοὺς εὐσεβεῖς καὶ θεοφιλεῖς τῶν ἀνθρώπων. Ὡς οὖν ἐμοῦ ταύτην ἔχοντος τὴν γνώμην, καὶ νομίζοντος, ὅ τι ἂν ὑμῖν δόξῃ, τοῦθ' ἕξειν μοι καλῶς καὶ συμφερόντως, ὅπως ἕκαστος ὑμῶν χαίρει καὶ βούλεται, τοῦτον τὸν τρόπον φερέτω τὴν ψῆφον.

NOTES SUR LE TEXTE.

Titre. Περὶ τῆς ἀντιδόσεως. Cette leçon doit être préférée à celle du manuscrit d'Urbin, περὶ ἀντιδόσεως, qui serait le titre convenable d'un plaidoyer *en matière d'antidosis,* comme il y en a un dans Démosthène. On trouve de même ailleurs περὶ δανείου, ὑπὲρ προικός, ou, dans une accusation, κατὰ Κόνωνος αἰκίας, etc. et, dans le discours même d'Isocrate, πεφευγότα περὶ ἀντιδόσεως (nº 144). Mais ce n'est pas un plaidoyer de ce genre que fait Isocrate, c'est un discours au sujet de *son affaire d'antidosis* antérieure; rien n'est plus déterminé, et l'article est nécessaire.

Nº 4. — Ὤμην. Correction de M. Benseler pour ᾠόμην. Il a compté que la forme οἴομαι ne se trouve que *huit* fois sans variante dans les manuscrits d'Isocrate, contre *quatre-vingts* fois qu'on trouve la forme οἶμαι.

Nº 4. — Περὶ ἐμοῦ. Ceux qui écrivent περί μου ne tiennent pas compte de la règle d'Apollonius, d'après laquelle la forme enclitique ne peut s'employer après une préposition. On ne peut écrire non plus περὶ μοῦ, la forme abrégée étant nécessairement enclitique. Faut-il écrire περὶ 'μοῦ, pour éviter l'hiatus?

En général Isocrate évitait soigneusement l'hiatus, comme il résulte de différents témoignages, entre autres celui de Cicéron, au chapitre XLIV de l'*Orator,* et celui de Denys d'Halicarnasse, soit dans son *Jugement sur Isocrate,* soit dans son livre sur l'*Arrangement des mots* (chap. XXIII). Il cite, en ce dernier endroit, un morceau de l'*Aréopagitique,* et il ajoute qu'on ne trouvera pas un seul hiatus dans ce morceau, *ni même, à ce qu'il croit, dans le discours tout entier.* La collation des bons manuscrits a fait

disparaître la plupart des hiatus qu'on lisait dans Isocrate, et là même où le témoignage d'un manuscrit manque, on n'en a vraiment pas besoin pour écrire δ' οὖν au lieu de δὲ οὖν ou toute autre élision semblable, de celles qu'un usage général autorise. On verra qu'il ne reste pas dans l'Antidosis une seule leçon sûre et non suspecte qui présente un hiatus qu'on ne puisse effacer ainsi. Mais il ne faut pas compter comme tels certaines rencontres de voyelles dont évidemment Isocrate ne se faisait pas scrupule, et dont on se rend compte aisément. Par exemple, il écrivait περί devant une voyelle; pourquoi? par la même raison qui fait que cette préposition, seule entre toutes, ne s'élide pas dans la composition des mots. Il en est de même, pour les mêmes motifs, de ὅτι et τι, et de πολύ. On comprend aussi qu'il fallait bien pouvoir dire, *δύο καὶ ὀγδοήκοντα, τεττάρων καὶ εἴκοσι.*

Le curieux ouvrage de M. Benseler, *De hiatu in oratoribus atticis* (1840), est excellent en ce qui concerne Isocrate. L'auteur est moins convaincant lorsqu'il arrive à Démosthène, et que, sans oser soutenir que ce dernier s'interdise les hiatus, il fait des efforts souvent inutiles pour éplucher, si je puis parler ainsi, ceux qu'il découvre. Mais Démosthène, qui disait, «Le salut de la Grèce tient-il à ce que j'aie employé tel mot ou tel autre, «fait ce geste-ci plutôt que celui-là?» n'aurait pas voulu qu'on fût si en peine pour lui d'un hiatus. Au contraire, si on oppose la facilité qu'on trouve à faire disparaître toute apparence d'hiatus de l'œuvre entière d'Isocrate, à l'impossibilité d'en faire autant sur une page seulement de Démosthène, on voit pleinement ce que c'était que cette prose isocratique, aussi artistement construite que des vers.

N° 12. — Ἐὰν γάρ. «Isocrate ne paraît pas avoir dit ἐάν, qui ne se «trouve dans tous les manuscrits qu'en douze endroits. Il a dit ἤν, qui «est reconnu en quatre-vingt-dix-huit endroits par tous les manuscrits, «ou bien ἄν. Il y a soixante-quatre passages où les manuscrits varient.» Cet énoncé de M. Benseler n'est pas aussi clair qu'on le voudrait; mais, s'il admet qu'Isocrate ait pu employer deux formes, on ne voit pas pourquoi il n'en aurait pas employé encore une troisième. Partout ailleurs qu'en cette seule occasion le critique se montre plus conséquent, en posant pour principe qu'un écrivain aussi châtié et aussi minutieusement élégant n'a jamais dû employer qu'une même forme pour un même mot; en vertu de ce principe il établit les règles suivantes :

Isocrate place toujours le *ν ἐφελκυστικόν* devant un repos de la phrase.

Il emploie toujours la forme contracte pour le pronom réfléchi.

Il fait toujours en *η* l'augment de *βούλομαι*, *δύναμαι*, *μέλλω*.

Il écrit toujours *ειαν* et jamais *αιεν*, à la troisième personne du pluriel de l'aoriste de l'optatif; — et *θεῖμεν*, jamais *θείημεν*, au pluriel de l'optatif aoriste passif.

Il écrit toujours avec le *ν*, *τοιοῦτον*, *τοσοῦτον*, *ταὐτόν*; — toujours *πλείονος*, et non *πλέονος*; et, au contraire, toujours *πλέον*, non *πλεῖον*; — toujours *γίγνεσθαι* et *γιγνώσκειν*, et non *γίνεσθαι* et *γινώσκειν*, etc.

M. Benseler corrige donc tous les exemples contraires à ces règles, quelque nombreux qu'ils soient. Ainsi l'optatif en *αιεν*, qu'il a proscrit, a pour lui, d'après son témoignage même, l'accord des manuscrits en dix-neuf passages, contre vingt-neuf qu'a pour elle la forme *ειαν*.

Je n'ose imiter cette hardiesse, je ne suis pas pour cela assez sûr du principe même; non qu'il ne paraisse très-plausible, mais pourtant, même en français, et avec les habitudes de régularité des modernes, si on refusait d'admettre que tel écrivain a pu dire tantôt *si on* et tantôt *si l'on*, ou *lors que* et *alors que*, ou *jusques à ce point* et *jusqu'à ce point*, ou *il eût fait* et *il aurait fait*, etc. serait-on sûr de ne pas se tromper? Et notre langue n'a pas ce nombre et cette variété musicale des désinences qui favorisait, ce semble, dans la prose grecque, une liberté semblable à celle de la langue des vers.

Tout le monde, du reste, n'aurait pas pris la peine d'établir cette statistique des formes isocratiques que M. Benseler a dressée, et dont je lui sais, quant à moi, beaucoup de gré; tout le monde ne trouvera pas ces différences considérables; mais plus on les jugerait telles, plus on attacherait d'importance à ne pas écrire mal à propos une forme pour l'autre, plus aussi on devrait craindre de contredire légèrement les manuscrits. Quand ils nous donnent *ἀξιώσαιεν* au lieu de *ἀξιώσειαν*, qu'on adopte, qui peut affirmer qu'ils font une faute, et que l'auteur lui-même n'avait pas préféré *ἀξιώσαιεν en cet endroit-là?*

On peut accorder quelque chose à cette critique; on peut la suivre lorsqu'il existe en faveur d'une forme tant d'exemples, qu'il est probable que le peu de leçons qui s'en écartent sont imputables aux copistes (voir la note sur le n° 2); en un mot, lorsqu'il suffit d'un très-petit nombre de corrections faciles pour établir l'uniformité présumée; autrement je crois plus prudent de s'abstenir.

N° 17. — **Εὖ τυγχάνει.** La Vulgate : *ἐντυγχάνει κατηγορικῶς ἢ κακῶς*. Coraï a eu le mérite de proposer comme correction la leçon qu'ont donnée depuis Moustoxydis et M. Bekker.

N° 23. — **Περὶ αὑτοῦ.** Moustoxydis donne *περὶ ἐμαυτοῦ*, le manuscrit d'Urbin *περὶ αὐτοῦ* (avec l'esprit doux), comme la Vulgate. Cette dernière leçon a été généralement adoptée, et on rapporte *αὐτοῦ* à *ὅστις ἀναγκασθήσεται*. Je crois qu'il faut lire *αὑτοῦ* (avec l'esprit rude), dans le sens de *ἐμαυτοῦ*, qui n'en est qu'une glose. Les Grecs employaient le réfléchi *αὑτοῦ* ou *ἑαυτοῦ* même pour la première et la seconde personne. (Voir un autre exemple dans la citation du discours *À Nicoclès* au n° 14.)

N° 33. — **Καταμαρτυρήσων.** Cette leçon du manuscrit d'Urbin confirme la conjecture de Coraï, qui proposait ce mot au lieu de *καταψευδομαρτυρήσων*, que donnent tous les autres manuscrits. Ce dernier, en effet, ne s'accorde pas avec la suite des idées. On peut supposer que quelque admirateur trop zélé d'Isocrate, à ce seul mot de témoignage porté contre lui, se sera dit que ce ne pouvait être qu'un faux témoignage, et aura marqué sa pensée en refaisant le mot.

N° 48. — **Τούς**, etc. à l'accusatif. Tous les manuscrits donnent le datif jusqu'à *γεγενημένοις*. La correction est d'Auger.

N° 56. — **Μικρόν τι προειπών.** C'est la leçon de la Vulgate. Je la préfère à celle des éditeurs allemands, *μικρὸν ἔτι*.

Discours panégyrique. N° 54. — **Γνώμην.** C'est la leçon de la Vulgate de l'*Antidosis*, bien préférable, d'après la suite des idées, à *ῥώμην*.

N° 57. — **Ἡγεμονικῶς εἶχε.** Le manuscrit d'Urbin (dans le *Discours panégyrique*), comme la Vulgate de l'*Antidosis*, supprime l'addition, *καὶ νῦν οὐκ ἀδίκως ἀμφισβητεῖ περὶ τῆς ἡγεμονίας*, transportée là du n° 20 du même discours, ainsi que l'a reconnu M. Dindorf.

N° 57. — **Αὑτῶν.** Restitution très-remarquable. La Vulgate du *Discours panégyrique* donnait *τίνες* et *αὐτῶν* ou *αὑτῶν*. Moustoxydis et

M. Bekker : *τίς* et *αὑτοῦ*. Mais la leçon *τίς* et *αὑτῶν*, *αὑτῶν* se rapportant à *τίς* parce que *τίς* est un collectif, est donnée par la Vulgate de l'*Antidosis* (c'est celle des manuscrits de Paris), et M. Benseler l'a recueillie. (Voir plus loin la note sur le n° 44 du *Symmachique*.) J'ai cru devoir écrire *αὑτῶν*.

On surprend ici la manière dont un texte s'altère; on voit que les uns ont écrit *τίνες τολμήσειαν* à cause de *αὑτῶν*, et ce pluriel est moins élégant; et les autres ont écrit *αὑτοῦ* à cause de *τίς*, ce qui produit un hiatus inadmissible, *αὑτοῦ ἤ*.

N° 64. — *Ὑπὲρ μεν.* J'adopte la correction de Coraï, qui supprime *ὥστε* devant *ὑπέρ*. Le *τοσοῦτον* a son corrélatif plus loin, *ὥστε περὶ μέν*.

N° 66. — *Ἐπειδὴ καί.* On lisait jusqu'ici *ἄλλως τ' ἐπειδὴ καί*, ou *ἄλλως τε καὶ ἐπειδή*; mais la seconde leçon, d'ailleurs peu autorisée, fait un hiatus; la première donne une construction impossible. J'en conclus que *ἄλλως τε* est de trop. Mais, pour avoir le droit de supprimer un mot comme interpolé, il faut d'abord expliquer d'où a pu venir l'interpolation. Or, ici, on se l'explique aisément : un annotateur aura voulu rendre compte de *ἐπειδὴ καί*, et l'aura traduit par *ἄλλως τε καὶ ἐπειδή*, puis cette glose aura passé de la marge dans le texte.

N° 72. — *Εὐθὺς μὲν τῶν ἀριστείων.* Cette phrase est citée parmi d'autres, dans la *Rhétorique* d'Aristote (III, IX), comme exemple de période à membres symétriques.

Immédiatement après est citée une autre phrase qu'on lira plus loin : *πλεῦσαι μέν*, jusqu'à *διορύξας* (n° 89).

Θαλάττης, par deux *τ*, est la seule forme employée par Isocrate : *Forma θαλάσσῃ auctore urbinate ex Isocrate sublata est,* dit M. Benseler. Il fallait dire *θάλασσα*, car *θαλάσσῃ* n'existe pas.

N° 81. — *Τὴν Ἑλλάδα.* Le manuscrit de Milan, soit dans l'*Antidosis*, soit dans le *Discours panégyrique*, et celui d'Urbin dans le *Discours panégyrique,* au lieu de *τὴν Ἑλλάδα*, donnent *τὴν αὑτῶν πόλιν*. Cette variante est trop singulière pour être rejetée sans examen; si on ne l'admet pas, on se demande comment elle s'est substituée au texte, et comment on peut l'entendre. On pourrait y voir le raffinement d'un esprit qui ne

trouvait pas l'antithèse d'Isocrate assez serrée, et qui a cru que le premier membre disant qu'ils regardaient *leurs républiques à chacun* comme des villes particulières, le second devait dire qu'ils considéraient la patrie commune comme *leur véritable république, νομίζοντες εἶναι τὴν αὐτῶν πόλιν*. Mais alors il faudrait *τὴν κοινὴν πατρίδα*, avec l'article. Le sujet d'*εἶναι* doit nécessairement avoir l'article; ce qui est sans article ne peut être que l'attribut.

Il m'est venu dans l'esprit que peut-être le texte primitif est celui-ci : *τὴν δ' αὑτῶν πόλιν τὴν Ἑλλάδα νομίζοντες εἶναι*, «et ils pensaient que leur «véritable république était la Grèce.» Quelqu'un, trouvant obscur *τὴν δ' αὑτῶν πόλιν*, a pu substituer *κοινὴν δὲ πατρίδα*, et un autre a pu rétablir en marge les mots *τὴν αὑτῶν πόλιν*, qui de la marge auront ensuite repassé dans le texte à une autre place qu'il ne fallait. Mais de telles hypothèses sont trop peu sûres pour prévaloir sur des manuscrits.

La leçon adoptée par tous les éditeurs semble d'ailleurs avoir pour elle l'autorité de Denys, qui donne, dans son *Jugement sur Isocrate,* l'analyse de ce passage du *Discours panégyrique,* et termine ainsi cette analyse : «Ils habitaient leurs propres cités comme des demeures particulières, et «la Grèce comme une patrie commune;» *ὡς ἰδία μὲν ἔχοντες τὰς ἑαυτῶν πόλεις, κοινὴν δὲ πατρίδα τὴν Ἑλλάδα οἰκοῦντες.*

On trouvera une antithèse semblable, mais non pas la même, au n° 299 de l'*Antidosis.*

N° 84. — *Ἐκείνων.* La leçon *ἐκεῖνοι* vient de ce qu'on ne trouvait pas le sujet du verbe *ἀπέδοσαν*. Ce sujet est *θεοί*, qui est compris virtuellement dans *θεῶν τινα.*

N° 91. — *Ἀγωνιῶντες.* Mot rare et signalé par Harpocration, dont *φιλοτιμούμενοι* des anciens textes n'est qu'une glose.

N° 92. — *Καὶ κατασκευάσαντες τὰ περὶ τὴν πόλιν.* Ces mots, donnés par tous les manuscrits de l'*Antidosis*, manquent dans le *Discours panégyrique,* où Wolf, dit Coraï, a suppléé ceux-ci, *καὶ τὰ κατὰ τὴν πόλιν διοικήσαντες.* On peut supposer que c'est une glose introduite pour expliquer *τῶν λοιπῶν*, qui peut s'entendre sans cela; cependant ils tiennent très-bien leur place dans le récit, et je ne vois pas de raison suffisante pour les retrancher.

N° 96. — Ἐξέπλευσαν. M. Cobet veut qu'on écrive διέπλευσαν, mais cette substitution est plus qu'inutile, elle est malheureuse. Ce n'est pas ici une simple traversée, c'est une émigration.

N° 96. — Ἔτλησαν. Tous les manuscrits du *Discours panégyrique* donnent ἐτόλμησαν. Ceux de l'*Antidosis* donnent ἔτλησαν, mot rare et archaïque, qui par cela seul devrait être préféré. Mais cette leçon est d'ailleurs confirmée par l'autorité de la *Rhétorique* d'Aristote (III, vii). Voir les Notes sur la traduction.

Le Lexique d'Hésychius dit : τλῆναι, ὑπομεῖναι, τολμῆσαι, παθεῖν. Choisissant entre ces explications, les manuscrits donnent, les uns ἐτόλμησαν, les autres ὑπέμειναν.

N° 97. — Οὐδὲ ταῦτ' ἀπέχρησεν. Les manuscrits donnent καὶ οὐδέ. Denys d'Halicarnasse a cité les n°s 96-99 dans son livre sur la *Véhémence de Démosthène*, et, dans son texte tel que nous l'avons, on lit μηδέ, que M. Benseler adopte pour éviter l'hiatus. Mais il semble impossible d'admettre μηδέ, car il n'y a point de phrase plus affirmative; il est plus simple de retrancher καί.

N° 97. — Κατορθωσάντων. M. Cobet veut écrire κατορθώσαντας, mais cette prétendue correction est un véritable contre-sens. Ce ne sont pas les Athéniens qui déshonoreront les Péloponésiens s'ils réussissent, ce sont les Péloponésiens qui se déshonoreront eux-mêmes, s'ils laissent les Athéniens réussir sans eux : καταστήσειν doit avoir le même sujet que σωθήσεσθαι.

Antidosis. N° 62. — Τὸ γὰρ εὖ. J'ai signalé cette leçon dans l'Introduction, page cxvi.

Symmachique. N° 29. — Ἐξ αὐτῶν τούτων. Correction proposée par Coraï, pour ἐξ αὐτῶν. Elle semble réclamée par le sens, car αὐτῶν ne se rapporte à rien.

N° 33. — Τοὺς δ' ἄλλους ὧν οὐ βέλτιόν ἐστιν. Les manuscrits de l'*Antidosis* donnent τοὺς δ' ἄλλους οὐδὲ γιγνώσκειν οὐδὲν ὧν βέλτιόν ἐστιν, ce qui s'accorde bien moins avec la suite des idées. Cette leçon est venue

probablement de ce que le *οὐ* du texte primitif ayant été passé par un copiste, ce qui restait, *τοὺς δ' ἄλλους ὧν βέλτιόν ἐστιν*, ne faisait plus de sens, et il a fallu suppléer quelque chose. Il est curieux que le manuscrit de Milan (dans le *Symmachique*) présente un amalgame des deux textes, car il donne à la fois le *οὐ* et l'interpolation *οὐδὲ γιγνώσκειν οὐδέν*, qui n'avait de raison d'être que la disparition de *οὐ*.

N° 39. — *Νοσούσαις*. C'est la leçon de la Vulgate du *Symmachique*. Je la préfère, quoique moins autorisée, à la leçon *ἀγνοούσαις*, qui semble n'en être qu'une glose.

N° 41. — *Ἔχομεν*. Nous lisons *ἀξιοῦμεν* dans la citation de ce morceau, qui se trouve deux fois dans Denys d'Halicarnasse, dans le livre sur la *Véhémence de Démosthène* et dans le *Jugement sur Isocrate*. La première citation embrasse les n°s 41-50; la seconde, les n°s 41-43, 50-52.

N° 44. — *Μετ' ἐκείνων*. Leçon du manuscrit d'Urbin (dans le *Symmachique*) et du texte de Denys, au lieu de *μετ' ἐκείνου*. Il n'y a plus d'hiatus, et *ἐκείνων* ne s'en rapporte pas moins au collectif *τίς*. (Voyez la note sur le n° 57 du *Discours panégyrique*.)

N° 46. — *Διαλυμαινόμεθα*. Correction remarquable de Coraï. Les meilleurs manuscrits donnent simplement *λυμαινόμεθα*; d'autres *δι' οὓς λυμαινόμεθα*; les manuscrits de Denys, *ἰδίᾳ λυμαινόμεθα*, leçon très-peu satisfaisante. Coraï propose *διαλυμαινόμεθα*, et il cite le vers 59 des *Grenouilles* d'Aristophane, *τοιοῦτος ἵμερός με διαλυμαίνεται*. C'est cette correction que M. Cobet nous rapporte comme une nouveauté dans ses *Novæ lectiones*. Je la rends à son auteur et la porte pour la première fois dans le texte d'Isocrate. Le mot est déjà dans le *Discours panégyrique*, n° 110.

N° 50. — *Ῥᾴδιον ἤ*, au lieu de *ῥᾷον ἤ*, est la leçon des meilleurs manuscrits. Elle est confirmée par un autre exemple d'Isocrate (*Lettre à Philippe*, 115). On trouve *quam* construit de même en latin, *pacem quam bellum probabam*, dans Tacite (*Ann.* I, LVIII), etc.

N° 51. — *Ποιοῦντας*. Dans Denys, *ἀγαπῶντας*.

N° 52. — Καὶ τοὺς αὐτούς. Ce qui suit, jusqu'à la fin du n° 53, manque dans la Vulgate de l'*Antidosis* et dans le manuscrit de Florence, quoique se trouvant dans tous les manuscrits du *Symmachique* et dans l'édition de l'*Antidosis* de Moustoxydis. Le passage est très-digne d'Isocrate et ne doit pas lui être ôté.

N° 132. — Τῆς ταραχῆς ταύτης. Au lieu de ces mots, les manuscrits du *Symmachique* portent τῶν κακῶν τῶν παρόντων, puis la phrase suivante : Διείλεγμαι μὲν τὰ πλεῖστα περὶ αὐτῶν τούτων, οὐκ ἐφεξῆς, ἀλλ' ὡς ἕκαστον τῷ καιρῷ συνέπιπτεν· μᾶλλον δ' ἂν ὑμῖν ἐγγένοιτο μνημονεύειν, εἰ συναγαγὼν τὰ μάλιστα κατεπείγοντα πάλιν ἐπανελθεῖν αὐτὰ πειραθείην. «J'ai détaillé là-dessus à peu près toutes mes pensées, non pas suivant un ordre exact, mais à mesure que chaque chose se présentait à mon esprit; mais vous vous en souviendrez mieux, si, choisissant les points les plus importants, je m'attache à les récapituler.» Cette phrase, très-bien placée dans le discours même, ne devait pas se retrouver dans un extrait.

N° 133. — Καὶ πῶς ἐπανορθωσόμεθα. Les manuscrits du *Symmachique* portent : ἔστι δ' ἐξ ὧν ἂν ἐπανορθώσαιμεν τὰ τῆς πόλεως καὶ βελτίω ποιήσαιμεν.

N° 133. — Πρῶτον μὲν ἢν πανσώμεθα. Les manuscrits du *Symmachique* portent : πρῶτον μὲν ἢν συμβούλους ποιώμεθα τοιούτους περὶ τῶν κοινῶν οἵους περ ἂν περὶ τῶν ἰδίων ἡμῖν εἶναι βουληθεῖμεν, καὶ πανσώμεθα, etc. L'authenticité de cette phrase m'est suspecte, même dans le *Symmachique;* car il y aurait alors sous le πρῶτον deux choses différentes et non pas une. De plus, il semble qu'il faudrait ἑαυτοῖς ποιώμεθα. Enfin il n'y a pas accord entre ποιώμεθα au présent et πανσώμεθα à l'aoriste. Peut-être l'addition a-t-elle été faite par quelqu'un qui trouvait qu'il manquait quelque chose à la récapitulation des idées contenues dans le discours.

N° 133. — Ἢν οὖν ἀσκῆτε. Ces lignes, données par les manuscrits de l'*Antidosis,* manquent dans ceux du *Symmachique.* Je n'ose prendre sur moi de les retrancher. Il est vrai que cette addition surcharge la phrase primitive et en altère la simplicité; mais qui peut affirmer pourtant

qu'elle ne vient pas d'Isocrate lui-même? Depuis qu'il avait écrit le *Symmachique*, ces idées générales avaient pris pour lui un caractère plus particulier. Il venait d'être attaqué, traité lui-même d'aristocrate et obligé de se défendre là-dessus; dans ce procès qui lui a été intenté, il voit une forme de la lutte des mauvais citoyens contre les honnêtes gens, et ce sont les premiers qui ont eu le dessus, car ce sont eux qui sont les orateurs du peuple, les puissants du jour. C'est sous cette impression peut-être qu'il s'arrête pour ajouter : «si vous revenez aux gens de bien, vous «vous trouverez mieux de vos gouvernants qu'aujourd'hui.»

N° 134. — *Δεύτερον δ' ἢν ἐθελήσωμεν.* Au lieu de cette phrase, la Vulgate de l'*Antidosis* et le manuscrit de Florence donnent la suivante : *δεύτερον δ' ἢν ἐπιχειρῆτε τὰς συμμαχίας κτᾶσθαι μὴ πολέμοις μηδὲ πολιορκίαις, ἀλλ' εὐεργεσίαις· προσήκει γὰρ τὰς μὲν φιλίας ἐκ τούτων γίγνεσθαι, τὰς δ' ἔχθρας ἐξ ὧν νῦν τυγχάνομεν πράττοντες.* «Le second moyen, c'est de vous appliquer à vous faire des alliés, non par «des guerres et en assiégeant des villes, mais par des bienfaits; car c'est «par là qu'on gagne des amis, mais on ne peut attendre que des ennemis «de notre façon de nous conduire.» Mais le manuscrit de Milan, dans l'*Antidosis*, donne le même texte que les manuscrits du *Symmachique*. Cette fois donc on demeure libre de choisir; que penser de cette variante? Quand je la rapproche d'une autre du même manuscrit de Florence qu'on verra plus loin (*Antidosis*, n° 222), je suis tenté de la regarder comme une correction de quelque maître de rhétorique, qui a trouvé que la riche et savante rédaction d'Isocrate n'était pas assez simple et assez précise pour un résumé, et qui a cru devoir la refaire.

Antidosis. N° 70. — *Οὐδὲ τὸν ἐκείνου.* Les manuscrits, *καὶ οὐ.* Je ne sais pourquoi M. Benseler, ordinairement plus hardi, n'a pas osé effacer cet hiatus. La correction coûte peu, et elle est très-plausible, car il est très-présumable qu'un copiste, mécontent de ces deux *οὐδέ* si près l'un de l'autre, aura ôté le premier.

N°. 71. — *Οἱ δὲ χεῖρον.* Je maintiens *οἱ δέ*, malgré le manuscrit d'Urbin, qui l'efface pour plus de régularité. MM. Baiter et Sauppe justifient parfaitement ce retour de phrase ou *ἀπόδοσις*, comme disent les grammairiens grecs. Nos manuscrits de Paris donnent *οὐδέ*, qui ne

vaut rien, mais qui témoigne en quelque sorte pour la leçon primitive *οἱ δέ.*

N° 72. — *Ποιησάμενος.* Ici commence la grande lacune qui se retrouve dans la plupart des manuscrits de l'*Antidosis*, et que Moustoxydis a comblée.

A Nicoclès. N° 14. — *Αὑτοῦ.* Corrigé d'après les bons manuscrits (qui donnent *αὐτοῦ*), au lieu de la Vulgate *σεαυτοῦ*. (Voir plus haut la note sur le n° 23 de l'*Antidosis.*)

N° 18. — *Τοὺς καλῶς κειμένους.* A la suite de ces mots, les manuscrits du discours *À Nicoclès* donnent un n° 19 qui manque dans les manuscrits de l'*Antidosis* de Milan et de Florence, et dans celui du Vatican qui a été collationné par M. Bekker. Et la même chose se reproduit ensuite à diverses reprises, de façon qu'il manque dans ces trois manuscrits une dizaine de numéros qu'on lit dans le discours *À Nicoclès.* Quant au manuscrit d'Urbin (dans l'*Antidosis*), il indique seulement, là comme ailleurs, la première et la dernière phrase de la citation totale, et ainsi il ne nous donne aucune lumière sur ce que nous devons penser des passages dont il est question.

Si c'est Isocrate qui, en transportant dans l'*Antidosis* un morceau du discours *À Nicoclès*, y a supprimé lui-même ces passages pour abréger, le manuscrit d'Urbin nous trompe en marquant seulement la première et la dernière phrase du morceau cité, sans nous avertir de ces suppressions. Si, au contraire, on suppose que les passages du discours *À Nicoclès* qui manquent dans l'*Antidosis* ne sont pas authentiques et doivent être regardés comme des interpolations, alors le manuscrit d'Urbin nous trompe encore (dans le discours *À Nicoclès*), en conservant ces passages avec les autres.

M. Benseler regarde ces passages comme apocryphes et les a mis entre crochets dans son texte du discours *À Nicoclès.* Au contraire, on en a soutenu l'authenticité dans une dissertation spéciale dont je ne connais que le titre[1].

[1] C. A. F. Brückner. «De locis in Isocratis ad Nicoclem oratione... falso suspectis.» (1852.)

Sans être obligé d'avoir un avis sur cette question, puisque c'est l'*Antidosis* que je publie et non le discours *À Nicoclès,* je suis frappé de la difficulté de supposer qu'Isocrate ait fait subir coup sur coup à son discours ces mutilations, sans même avertir ses auditeurs, lui qui a sur toutes choses, et particulièrement sur ce qui regarde ses œuvres, tant d'avertissements et de précautions. Il a bien soin, par exemple, avant la citation du *Symmachique,* de prévenir que cette citation se composera de deux morceaux, l'un pris au commencement et l'autre à la fin. L'orateur aurait-il voulu faire subir à de chers disciples, amoureux de toutes ses paroles, et qui les savaient par cœur, le désappointement d'attendre à chaque instant une pensée connue et goûtée, et de ne la voir pas venir? Il semble qu'il n'était pas homme à blesser ainsi leur tendresse pour ses écrits, tendresse qu'il comprenait mieux que personne. C'est là un argument qui à lui seul paraît décisif.

Il y faut joindre ce silence même du manuscrit d'Urbin, qui, n'indiquant que la première et la dernière phrase du morceau cité, laisse supposer qu'entre ces deux phrases le reste était dans la citation comme dans l'original. Il nous avertissait au contraire expressément, pour le *Symmachique,* de l'endroit où la citation s'arrête et de celui où elle reprend. Je pense donc qu'Isocrate n'avait écrit, dans le discours *À Nicoclès,* que ce que nous lisons dans l'*Antidosis.*

N° 29. — *Ἔθιζε σαυτόν.* Dans les manuscrits du discours *À Nicoclès*, cette phrase se lit de la manière suivante : *Μηδεμίαν συνουσίαν εἰκῇ προσδέχου μηδ' ἀλογίστως, ἀλλ' ἐπ' ἐκείναις ταῖς διατριβαῖς ἔθιζε σαυτὸν χαίρειν*, etc.

N° 37. — *Φρόντιζε δ' ὅπως.* Les manuscrits donnent *καὶ φρόντιζε ὅπως.* M. Benseler efface l'hiatus en écrivant *φρόντιζ' ὅπως*, mais il est douteux qu'Isocrate se permette cette élision, dont on n'a pas d'autre exemple.

N° 39. — *Χρῶ τοῖς εἰρημένοις.* Dans les manuscrits du discours *À Nicoclès,* cette phrase est avant les mots, *σοφοὺς νόμιζε.*

Antidosis. N° 74. *Ἀναγιγνωσκομένων.* Correction d'Orelli, pour *ἀναμιμνησκομένων.*

N° 90. — Ἀλλ' εἰ μέν. Les manuscrits, καὶ εἰ μέν. M. Benseler laisse subsister cet hiatus. La correction est encore cette fois aussi plausible qu'elle est aisée, car un copiste aura pu effacer cet ἀλλ' à cause de celui qui précède immédiatement.

N° 93. — Ὀνήτωρ. Voir la *Lettre de Moustoxydis à Coraï*, qui sert de préface au *Discours sur l'Antidosis*, page CXXIX.

N° 99. — Ἔχω γὰρ λόγον. Cette phrase manque dans le manuscrit d'Urbin. Ce n'est pas une raison suffisante pour la supprimer comme ont fait les éditeurs depuis M. Bekker, puisqu'elle est parfaitement à sa place.

N° 102. — Ὁμιλίαν. Et non Φιλίαν, que donnent tous les éditeurs, depuis M. Bekker, et qui n'est qu'une faute commise d'abord dans le manuscrit d'Urbin, où elle a été corrigée.

N° 110.— Δι' Ἰσθμοῦ. Correction de M. Benseler pour effacer l'hiatus. Il s'appuie de divers exemples de Ἰσθμός sans article dans les orateurs attiques.

N° 111. — Διακοσίων χιλίων. Leçon du manuscrit de Florence, adoptée par Orelli (qui écrit seulement καὶ χιλίων). Le manuscrit de Milan donne διακοσίων νεῶν καὶ χιλίων ταλάντων, et tous les éditeurs, depuis M. Bekker, s'en sont tenus à cette leçon. Cependant le passage de Cornelius Nepos, cité par Orelli, est décisif. (*Vie de Timothée*) : *Samum cepit, in qua oppugnanda superiori bello Athenienses* mille et ducenta talenta *consumserant*. On aura sans doute ajouté νεῶν pour avoir quelque chose qui réponde à τριήρεσι τριάκοντα; mais, à ce compte, il faudrait aussi quelque chose pour répondre à ὀκτακισχιλίοις πελτασταῖς. D'ailleurs, quoique le nombre des vaisseaux employés dans la première guerre de Samos ne s'éloigne pas beaucoup de deux cents (Thucydide, I, CXVI), cependant ce n'est pas là le chiffre exact; et enfin, si l'orateur avait voulu opposer les trente trirèmes de Timothée à ces deux cents de Périclès, il aurait mieux marqué l'opposition dans la phrase même.

N° 111. — Οὔτε παρ' ὑμῶν λαβών. Les manuscrits donnent seule-

ment *παρ' ὑμῶν λαϐών*, mais jamais *οὔτε* ne s'emploie sans un autre *οὔτε* qui y réponde. D'ailleurs l'opposition entre *οὔτε παρ' ὑμῶν οὔτε παρὰ τῶν συμμάχων* est évidente. Il a donc dû y avoir dans la phrase quatre *οὔτε*, dont un se sera perdu.

N° 111. — *Ἐκλέξας.* Trois manuscrits portent *ἐκλέξας φόρους*, mais *φόρους* manque dans le manuscrit d'Urbin. C'est une addition qui sera venue de ce que, le troisième *οὔτε* s'étant perdu, on ne s'est plus bien rendu compte de la construction de la phrase. On n'a pas vu que *ἐκλέξας*, aussi bien que *λαϐών*, avait pour complément *οὔτε πλέον οὔτ' ἔλατῖον*, et on a supposé un autre complément.

N° 116. — *Ὧν ἔνιοι γεγόνασιν.* Cette parenthèse manque dans le manuscrit d'Urbin. Je ne voudrais pas pour cela la rejeter et prononcer qu'elle ne peut pas être d'Isocrate. Il me semble que cette concession ajoute à l'effet de sa censure. Nous ne savons d'ailleurs à qui s'adressait ce compliment.

N° 120. — *Τῶν πολεμίων.* J'adopte cette correction de M. Benseler pour *τῷ πολέμῳ*. Car *τοῖς σῖρατιώταις* demande *τῶν πολεμίων*, et *ῳ*, pour *ων*, est une faute fréquente.

N° 122. — *Τῇ μὲν δυνάμει... τῷ δ' ἤθει...* Les manuscrits donnent *τῇ μὲν δυνάμει τῇ τῆς πόλεως* et puis *τῷ δ' ἤθει τῷ ἑαυτοῦ*. M. Benseler a été choqué d'abord de cet énorme hiatus, qui serait unique dans tout Isocrate. Il l'a effacé en effaçant *τῷ ἑαυτοῦ*, qu'il regarde justement comme une glose. En reportant à M. Benseler l'honneur de cette correction, j'ai cru devoir aller plus loin que lui et effacer également *τῇ τῆς πόλεως*, glose inséparable de l'autre. Qu'on voie combien la phrase, ainsi dégagée, est nette et lumineuse : «Par la force, il soumettait les «ennemis; par la conduite, il gagnait les autres.» Combien, au contraire, elle se complique malheureusement quand on y fait entrer cette autre opposition entre la force de la république et sa conduite à lui, opposition inutile, qui ne fait rien à ce qu'Isocrate veut dire! Ainsi que l'oreille ou l'œil avertit l'érudit d'un hiatus, de même et mieux encore le goût avertit l'homme qui sait écrire et raisonner de ces surcharges de la pensée et du style qu'imposent à un écrivain ceux qui prétendent l'éclaircir.

N° 136. — Πόσους δέ. Cette incise manque dans le manuscrit d'Urbin; ce n'est pas encore une raison pour la supprimer, comme on l'a fait indiscrètement. L'incise précédente, se terminant aussi par εἶναι, explique l'erreur du copiste.

N° 143. — Δρῶντες οὐκ ἀγνοοῦσι. Sur la construction de cette phrase, pour δρῶσιν οὐκ ἀγνοοῦντες, M. Baiter renvoie à une construction toute semblable dans le *Panathénaïque* (n° 36) : οὐκ ἀγνοῶ δ' ἡλίκος ὢν ὅσον ἔργον ἐνίσΊαμαι τὸ μέγεθος, ἀλλ' ἀκριβῶς εἰδώς, etc.

N° 144. — Ἅπαντες πολιτευόμενοι τυγχάνουσι. Excellente correction de M. Benseler, pour ἅπαντες οἱ πολιτευόμενοι τυγχάνουσι. Isocrate ne prend jamais ainsi τυγχάνω absolument; il le construit avec le participe; et cette même fin de phrase précisément, πολιτευόμενοι τυγχάνουσι, se retrouve au n° 3 du discours à *Nicoclès*.

N° 156. — Καὶ πολυτελεσΊάτης. Une des suppressions les plus malheureuses qu'on ait pu faire d'après le manuscrit d'Urbin est celle de ces deux mots, qui y avaient été oubliés.

N° 165. — Εἰ μὲν οἱ. Les manuscrits, εἰ οἱ μέν, avec un hiatus.

N° 166. — ΚαταΘιῶναι. Leçon du manuscrit de Florence, au lieu de ἐπιΘιῶναι, qui faisait un hiatus. Le ἐπί de ἐπίλοιπον a pu produire cette faute.

N° 175. — Ἀτιμητέον. M. Cobet (*Novæ lectiones,* 1858, p. 750) veut qu'on écrive ἀτιμωτέον, et tranche la question avec sa hauteur ordinaire. Cependant un manuscrit seulement pourrait la décider. La critique d'Elmsley, qu'il renouvelle, n'a pas suffi pour effacer le verbe ἀτιμᾶν du vers de Sophocle où nous le lisons (*Ajax,* 1126, Boiss.). Rien n'empêche que la langue attique ait eu à la fois ἀτιμᾶν et ἀτιμοῦν, le second, peut-être, dans le sens de frapper d'incapacité infamante au sens légal, le premier, dans l'acception plus générale d'abaisser, dégrader, laisser sans honneur. Sans parler de ἀτιμάζειν, qui signifie encore autre chose, insulter, couvrir de mépris, καταφρονεῖν, comme dit le scholiaste de Sophocle.

N° 187. — Πρὸς ὅ τι ἄν, pour éviter πρὸς ὃ ἄν, hiatus inusité; celui de ὅ τι ἄν est admis. Quant à la construction, MM. Baiter et Sauppe renvoient à une autre phrase d'Isocrate (*Panathén.* n° 68) : *ἔτι δ' οὐκ ἐκ τούτων ἔφερον ἐξ ὧν αὐτοὶ διέσωσαν.*

N° 195. — *Οἴσειν, ὥσ7'.* Leçon primitive du manuscrit d'Urbin, qui est sans doute la leçon véritable. L'autre, *οἴσειν διατελῶ*, est venue de ce qu'on avait fait la faute, un peu plus haut, d'écrire ποιῶ au lieu de ποιῶν. Il faut rétablir ποιῶν et effacer διατελῶ, ce qui efface l'hiatus inadmissible *διατελῶ, ὥσ7ε*, justement suspect à M. Benseler.

N° 222. — *Διὰ τὴν ἀκρόασιν.* Je rétablis la leçon de tous les manuscrits, très-mal à propos abandonnée par tous les éditeurs, depuis M. Bekker, d'après une conjecture d'Angelo Maï, qui a proposé *ἀκρασίαν*, faute d'avoir compris Isocrate. Cette prétendue correction gâtait la phrase aussi bien que la pensée, *ἀκρασίαν* venant très-mal après *ἀκρατής*. — Mais Angelo Maï a eu raison d'écrire *δύναιτο* au singulier, au lieu de *δύναιντο*.

Les deux n°s 222, 223, sont remplacés dans le manuscrit de Florence par cette variante : Ἀλλὰ *γὰρ οὐ δίκαιον διὰ τοὺς ἀκρατεῖς καὶ πονηροὺς διαβάλλεσθαι καὶ τοὺς καλῶς τῇ φιλοσοφίᾳ χρωμένους· οὐδὲ γάρ, εἴ τινες τῶν σοφισ7ῶν συκοφάνται καὶ κακοπράγμονες τυγχάνουσιν ὄντες ὥσπερ ὁ κατήγορος, προσήκει καὶ τοὺς ἄλλους ἅπαντας δοκεῖν εἶναι τοιούτους, ἀλλὰ δεῖ χωρὶς περὶ ἑκάσ7ου διαγινώσκειν. Τούτου δ' ἕνεκα καὶ τοὺς λόγους ὑμῖν προανέγνων καὶ τοὺς πλησιάσαντάς μοι διῆλθον, βουλόμενος (δηλῶσαι?) ὅσον διέσ7αμεν ἀλλήλων. Εὑρήσετε γὰρ οὐδὲν τῶν αὐτῶν ἡμᾶς οὔτ' ἐπιτηδεύοντας οὔτε λέγοντας, οὔτ' ἀσκοῦντας οὔθ' ὑπισχνουμένους· ἀλλ' οὐδὲ τοὺς πλησιάζοντας ἑκατέροις τῶν αὐτῶν ἕνεκα συνόντας, ἀλλὰ τοὺς μὲν ἀλαζονείας, τοὺς δὲ παιδείας μετασχεῖν βουλομένους. Πρὸς δὲ τούτοις ἴδοιτ' ἂν τοὺς μὲν δικαίως ἂν μισηθέντας ἐν ἁπάσαις ταῖς ἑλληνίσι πόλεσιν, ἐνοχλοῦντας καὶ ζητοῦντας οὕσ7ινας ἐξαπατήσουσιν· ἐπὶ δὲ τοὺς ἀληθεσ7έρους καὶ σπουδαιοτέρους ἐξ ἁπάντων τῶν τόπων πολλοὺς ἂν τοὺς πλέοντας. Περὶ ὧν ἂν ἡδέως Λυσιμάχου πυθοίμην τίνα ποτε γνώμην εἶχε περὶ τῶν*, etc. (n° 224).

J'ai adopté les heureuses corrections d'Orelli, *τῶν αὐτῶν ἡμᾶς*, pour *τῶν αὐτῶν ἡμῶν*, *ἑκατέροις τῶν αὐτῶν*, pour *τῶν αὐτῶν ἑκατέρων*, et *πολλοὺς ἂν τοὺς πλέοντας*, qu'il substitue ingénieusement à *πρὸς αὐτοὺς*

πλέοντας, corrections sans lesquelles on ne peut lire ce passage d'une manière satisfaisante. En voici la traduction :

«Mais il n'est pas juste, parce que ceux-là sont vicieux et mauvais, de «diffamer ceux dont la philosophie est honnête; car, s'il y a parmi les so«phistes des sycophantes et des intrigants comme mon accusateur, il ne «faut pas penser pour cela que tous soient ainsi, et on doit faire la part «de chacun. Et c'est pour cela que je vous ai lu mes discours et que je «vous ai énuméré mes disciples, voulant montrer toute la différence qu'il «y a entre ces hommes et moi. Vous ne trouverez chez moi ni les mêmes «habitudes ni les mêmes discours, ni les mêmes pratiques, ni les mêmes «promesses; et mes disciples non plus ne se proposent pas le même objet «que les leurs, car les uns veulent faire du bruit et les autres veulent «s'instruire. Vous voyez ces gens détestés dans toutes les villes de la «Grèce, où ils ne font que causer du trouble et chercher des dupes à «abuser, tandis que de tous les pays on viendra trouver, à travers les «mers, les hommes honnêtes et amis de la vérité. Et là-dessus je deman«derais volontiers à Lysimaque sa façon de penser, etc.»

Je ne puis m'expliquer cette variante, ainsi que je l'ai déjà fait pressentir (note sur le n° 134 du *Symmachique*), qu'en l'attribuant à un maître d'éloquence ou de morale, qui a été mécontent de ce qu'Isocrate avait écrit, et qui a voulu le corriger dans son école. Ce maître était un esprit sensé et solide, à qui l'argumentation d'Isocrate a paru être un ingénieux sophisme, et cela est vrai. Pour démontrer que ses leçons ne sont pas corruptrices, il démontre qu'il ne peut pas y avoir de maître corrupteur ni de disciples qui se laissent corrompre, c'est-à-dire qu'en prouvant trop, comme on dit, il ne prouve rien. Sa démonstration suppose seulement qu'on a toujours l'esprit juste, qu'on entend toujours bien son intérêt, et qu'il n'y a au monde que des gens absolument vicieux ou absolument vertueux, et non pas des hommes faibles qui peuvent être entraînés. Mais, en effaçant ces raisonnements, il fallait les remplacer par quelque chose qui fît suite au n° 221, et qui pût amener le n° 224; c'est ce qui a été fait. Seulement, l'auteur de l'interpolation n'écrit pas aussi bien qu'Isocrate. L'esprit de contradiction qui s'empare quelquefois d'un éditeur, quand il vient après beaucoup d'autres, peut seul expliquer qu'on ait eu le caprice de rétablir l'interpolation dans le texte comme authentique, en même temps qu'on enfermait entre crochets comme apocryphe le texte même, si bien tourné, et autorisé par trois manuscrits.

N° 229. — Ταμιεύοντας. Je rétablis ce mot, qui est tout à fait de la langue d'alors. Le manuscrit d'Urbin donne seul θησαυριζομένους, qui n'en est qu'une glose.

N° 230. — Ταὐτόν. Correction d'Orelli, pour τοῦτο.

N° 235. — Τῶν πολιτῶν. C'est la leçon du manuscrit de Milan et des deux manuscrits du Vatican; seulement, dans ceux-ci, une autre main a corrigé τῶν σοφιστῶν, leçon donnée par le manuscrit de Florence, mais qui n'est en effet, je crois, qu'une correction faite au texte véritable. Anaxagore et Damon étaient sans doute de ceux qu'on appelait σοφισταί; mais cela s'entend assez sans que le mot revienne une seconde fois. Plus il a été employé tout à l'heure avec effet à côté du nom de Solon (καὶ ταύτην ἔσχε τὴν ἐπωνυμίαν), moins il devait être employé de nouveau sans effet. Au contraire, Anaxagore étant désigné par le nom de sa ville, Clazomène, la patrie de Damon devait aussi être indiquée; or Damon était Athénien. (Plutarque, *Périclès*, 4.) D'ailleurs, avec σοφιστῶν, l'épithète φρονιμωτάτου est oiseuse et ne fait rien au raisonnement; mais, avec πολιτῶν, cette épithète est le mot essentiel.

N° 237. — Τούς τ' ἐν. Correction de M. Benseler pour τοὺς ἐν. La symétrie de la phrase l'exige.

N° 247. — Ὡς περί. Correction d'Orelli, pour ὥσπερ ou ὥσπερ εἰ.

N° 250. — Φρόνησιν ἀνδρός. Moustoxydis a donné ἑνὸς ἀνδρός; mais ἑνός manque dans le manuscrit d'Urbin et a été ajouté après coup dans l'autre manuscrit du Vatican. Dans l'antithèse εὐεξίαν σώματος, φρόνησιν ἀνδρός, il y avait symétrie des formes, sinon correspondance exacte des mots. L'addition de ἑνός détruit la première et ne fait que rendre l'autre encore moins satisfaisante.

N° 251. — Τοὺς αἰτίους τοῦ πλούτου. Excellente leçon du manuscrit d'Urbin, au lieu de ὡς αἴτιον τούτων τὸν πλοῦτον, que donnait Moustoxydis; elle rétablit la suite des idées. Ce n'est pas l'éloquence qu'Isocrate défend en cet endroit, mais les maîtres d'éloquence. Il ne doit pas dire que, si quelqu'un abuse de sa richesse on ne s'en prend pas à sa ri-

chesse, mais bien qu'on ne s'en prend pas à ceux qui la lui ont donnée. De même qu'il va dire que, si un athlète abuse de sa force, on ne s'en prend pas au maître de gymnastique.

N° 253. — Ὅπερ ἤδη. J'adopte sans hésiter la conjecture de M. Bekker pour ἅπερ ἤδη. Isocrate renvoie, par cette parenthèse, à un passage du *Discours panégyrique* (n° 48) : καὶ λόγους ἐτίμησε (φιλοσοφία)... συνειδυῖα μὲν ὅτι τοῦτο μόνον ἐξ ἁπάντων τῶν ζώων ἴδιον ἔφυμεν ἔχοντες. Angelo Maï semble avoir lu aussi ὅπερ ἤδη, puisqu'il traduit : *uti jam ante dicebam.*

Tout le morceau compris entre τοῖς μὲν γὰρ ἄλλοις et τοὺς πλεῖστον νοῦν ἔχοντας (n°s 253-257) se retrouve reproduit textuellement dans le discours intitulé *Nicoclès* (n°s 5-9), lequel est placé à la suite du discours *A Nicoclès,* parmi les œuvres d'Isocrate. Je m'explique à ce sujet dans les Notes sur la traduction.

N° 268. — Ὧν οἱ μέν. Les deux manuscrits du Vatican donnent ὁ μέν et ἔφησεν, ce qui semble d'abord préférable, puisque, à chaque membre de phrase, il n'y a qu'un seul philosophe indiqué; mais cette plus grande régularité même rend la leçon suspecte d'être une correction. De plus, si Isocrate rapporte cette opinion à un seul, on ne voit pas pourquoi ne pas le nommer comme les autres; s'il la rapporte à plusieurs, on comprend qu'il dise seulement *les uns.*

N° 269. — Τερατολογίας. Des deux leçons, περιττολογίας et τερατολογίας, la première a pour elle le περιττολογίαν du n° 264, la seconde, le τερατολογίας du n° 285. Il me semble que celle-ci s'accorde mieux avec la comparaison qui va suivre.

N° 278. — Ὅσῳ τις ἄν. Pour éviter l'hiatus ὅσῳ ἄν τις.

N° 280. — Ἐφ' ᾧπερ ἄν. Correction pour ἐφ' ᾧ ἄν, à cause de l'hiatus.

N° 283. — Τοῖς ὀνόμασιν ἔνιοι. Les manuscrits donnent τοῖς ὀνόμασιν ἐν τῇ διαλέκτῳ ἔνιοι. C'est un des hiatus qui feraient le plus de peine dans Isocrate; mais les mots ἐν τῇ διαλέκτῳ manquaient d'abord dans

le manuscrit d'Urbin, où ils ont été ajoutés après coup. C'est assez pour que nous puissions hardiment les écarter avec M. Benseler. C'est une explication de quelque grammairien, qui a eu peur que *τοῖς ὀνόμασι* ne s'entendît pas assez, et qu'on ne crût qu'il s'agit de noms d'hommes.

N° 285. — *Φασὶν οὐ τούς.* Les manuscrits donnent *φασὶν ἀμελήσαντες τούς*, ce qui n'a aucun sens, *ἀμελεῖν* ne pouvant gouverner l'accusatif. Un manuscrit porte *ἀμελήσαντες ἐπαινεῖν τοῦ... μανθάνειν καὶ μελετᾷν.* Ce n'est là que le mélange incohérent de deux corrections toutes différentes : d'une part *ἀμελήσαντες τοῦ μανθάνειν*, de l'autre *ἀμελήσαντες ἐπαινεῖν τοὺς μανθάνοντας.* La première est condamnée par la marche générale de la phrase; il faut évidemment une antithèse entre *τοὺς τῶν μὲν ἀναγκαίων* et *τοὺς τὰ τοιαῦτα.* La seconde semble n'être que la glose de la vraie leçon qui s'est perdue, et qui doit avoir été un verbe gouvernant l'accusatif. On proposerait *ἀτιμήσαντες*, si on ne craignait M. Cobet. (Voir la note sur le n° 175.) J'ai adopté, comme la plus simple, la correction de M. Bake (dans ses *Scholica hypomnemata*).

N° 286. — *Λαγνείαις.* Je rétablis ce mot, qui répond à notre vieille et énergique expression de *paillardise.* Je pense, comme Orelli, que l'autre leçon, *παιδιαῖς*, n'est qu'un adoucissement pour la décence. Il est vrai qu'on peut demander alors quelle différence il reste entre ceux qu'Isocrate appelle *les plus sages* et ceux qu'il regarde comme absolument débauchés. Je réponds à cela dans les Notes sur la traduction.

N° 290. — *Καὶ ζητεῖν.* Leçon du manuscrit de Florence, au lieu de *μήτε ζητεῖν*, qui ne vaut rien, *μήτε* ne pouvant se mettre sans un autre *μήτε* pour corrélatif.

N° 295. — *Τὰ τοιαῦτα.* Les manuscrits donnent *τὰς τοιαύτας.* Il faudrait alors un substantif féminin qui manque.

N° 298. — *Ποιήσετε.* J'écris ainsi avec M. Benseler, d'après la leçon *ποιήσητε* du manuscrit de Florence, au lieu de *ποιήσεσθε.* Rien ne justifie ici le moyen.

N° 302. — *Τοὺς καὶ μικρά.* Correction proposée par M. Baiter, au lieu

de *τοὺς μικρά*, d'après ces deux autres exemples d'Isocrate : *τίς δ' οὐκ ἂν τῶν καὶ μετρίως λογιζομένων* (*Lettre à Philippe*, n° 71), et *χρὴ δὲ τοὺς καὶ μικρὰ λογίζεσθαι δυναμένους.* (*Symmachique*, n° 60.)

N° 310. — Πολλῶν δ' *ἐφεστώτων*. La fin du discours, à partir de ces mots, se trouve dans tous les manuscrits, et ainsi était connue avant l'édition de Moustoxydis.

N° 314. — Ἄλλους *ἀλλ' οὖν*. Leçon des deux manuscrits du Vatican. Moustoxydis, comme la Vulgate, donne simplement *ἄλλους*.

N° 316. — Ἐγκωμίοις. Tous les éditeurs modernes, sans exception, donnent *ἐγκυκλίοις*. Mais Coraï s'exprime ainsi dans ses notes : «J'ai reçu «comme ceux d'avant moi, mais à contre-cœur, la correction de Wolf «(*ἐγκυκλίοις*), au lieu de la leçon que portent les anciennes éditions et «tous les manuscrits, *ἐγκωμίοις*. Ce qui a engagé Wolf à cette correction, «c'est l'usage ordinaire de ce mot. Car *ἐγκώμιον*, qui signifie proprement «*ce qui est* ou *ce qui arrive ἐν κώμῃ*, ne se trouve cependant pris en ce «sens dans aucun prosateur; tous, sans exception, l'emploient dans le «sens d'éloge. On peut répondre à cela qu'il y a bien d'autres mots pour «lesquels on n'a à citer qu'un exemple, et que rien n'empêchait Iso«crate de mettre ici *ἐγκώμιον* dans le sens de *ce qui arrive* ou *ce qui se* «*fait dans les κῶμαι*, c'est-à-dire dans les dèmes de l'Attique, surtout «quand il expliquait suffisamment le mot par l'opposition [1], *τὰ κατὰ τὴν* «*πόλιν*. Hésychius dit : *ἐγκώμιον, ἔνδημον, κῶμαι γὰρ τὰ τοῦ δήμου συ*«*στήματα* [2].»

En se bornant à dire que le mot n'est pris en ce sens *dans aucun prosateur*, Coraï pensait sans doute à un vers d'Hésiode (Ἔργα *καὶ ἡμέραι*, 342), où on lit maintenant ce mot, comme on voit qu'Étienne de Byzance et Proclus l'y lisaient aussi, mais il avait été remplacé dans nos manuscrits par *ἐγχώριον*. Il est temps de le rétablir dans Isocrate comme on l'a rétabli dans Hésiode. Moustoxydis et M. Bekker donnent *ἐγκυκλίοις*, et laissent supposer ainsi que c'est la leçon du manuscrit de Milan et des deux manuscrits du Vatican, mais sans le dire d'une manière ex-

[1] Je ne crois pas que ce soit une opposition.

[2] J'ai traduit le grec de Coraï : Παρείληφα, *καθὰ καὶ οἱ πρὸ ἐμοῦ*, etc.

presse. Le manuscrit de Florence, comme les manuscrits de Paris, portent *ἐγκωμίοις*.

Dans la Vulgate, au lieu de *οἱ πατέρες ἡμῶν*, on lit *ἣν οἱ πατέρες ἡμῶν εἶχον*. On n'aura pas voulu faire de *οἱ πατέρες ἡμῶν* le sujet de *ἐφθόνησαν*. On aura mieux aimé faire tomber ce reproche sur les sycophantes; mais alors le reste de la phrase ne donne plus un sens satisfaisant.

N° 317. — *Συνέπεσε*. Un grammairien, publié par M. Bekker, donne ainsi cette phrase : *συνέπεσε γενέσθαι, ἀντὶ τοῦ συνέβη. Ἰσοκράτης ἀντιδόσει*. Je n'ai pas osé cependant reporter *γενέσθαι* dans le texte sur cette seule autorité; car l'auteur de cette note lisait peut-être un mauvais texte.

N° 321. — *Οὐδὲ τῶν*. C'est la leçon de la Vulgate, au lieu d'*ἐκ δὴ τῶν* de Moustoxydis. Pour la leçon *ἔκδοτον*, je ne l'entends pas, et M. Benseler, qui seul l'adopte, a oublié de dire comment il l'entend. Il s'autorise du manuscrit d'Urbin, mais à tort. Ce manuscrit, au témoignage de M. Bekker, s'arrête à la fin du n° 320, sur le mot *καταλύσω*, après lequel viennent immédiatement, sans aucune indication qui fasse reconnaître une lacune, les mots *τοῖς ἰδίοις ἀγῶσιν* du discours *Περὶ τοῦ ζεύγους*, n° 3 et la suite. Ce qui manque a été ajouté en marge par une autre main, et c'est cette main qui a écrit *ἔκδοτον*, probablement pour *ἐκ δὴ τῶν*.

N° 322. — *Σημείῳ χρώμενος*. C'est le texte du manuscrit de Florence : *σημείῳ* manque dans le texte de Moustoxydis, ainsi que dans les suppléments au texte du manuscrit d'Urbin et de l'autre manuscrit du Vatican; car, dans celui-ci non plus, les n°s 321-323 ne sont pas de la même main que le reste. — *Ἡμῖν* est la leçon du manuscrit de Florence. Moustoxydis et les manuscrits de Paris donnent *ὑμῖν*.

NOTES SUR LA TRADUCTION.

Page 1. — *Ou aux compositions épidictiques ordinaires.* Les compositions épidictiques sont des compositions pour la montre (*ἐπίδειξις*), ne se rapportant pas à une action réelle, mais faites seulement pour exercer et pour produire le talent et l'art d'un maître en discours. Les mots *ἀγών* et *ἐπίδειξις* sont de même en opposition dans la petite *Rhétorique* dite *à Alexandre : οὐκ ἀγῶνος ἀλλ' ἐπιδείξεως ἕνεκα λέγομεν* (XXXV, 1).

P. 1. — *Que certains sophistes.* Ce mot signifie proprement celui qui fait profession de ce qu'on appelait *σοφία*, mot qui comprend à la fois la science, la philosophie, le talent de parler et d'écrire. Les *sophistes* sont à peu près ce qu'on appelait chez nous, au XVIIe siècle, les *beaux esprits.* Si leur nom a pris, par l'effet des dialogues de Platon, une acception défavorable, c'est à peu près de même que, depuis Molière, on a dit *les précieuses* tout court, dans un mauvais sens, quand lui-même disait seulement *les précieuses ridicules.* On voit plus loin qu'Isocrate se comprend lui-même parmi les *sophistes.*

P. 2. — *A des peintres de tableaux votifs.* Mot à mot, à ceux qui peignent les *πινάκια. Πινάκια*, mot méprisant, pour *πίνακες*, qu'on trouve dans le même sens. (Strab. VIII, p. 374.) Ce mot veut dire *tableaux;* mais il signifiait particulièrement les tableaux votifs qu'on suspendait dans les temples en commémoration d'une maladie guérie, d'un naufrage dont on s'était sauvé, etc.

Nunc, dea, nunc succurre mihi, nam posse mederi
Picta docet templis multa tabella tuis.

(Tibulle, I, III, 27.)

C'étaient apparemment des tableaux *à la douzaine*. Plus haut, on a traduit par *fabricant de poupées* le grec *κορόπλαθον* (de *κόρη*). Harpocration cite ce mot, d'après le discours sur l'*Antidosis*, dans son *Lexique des dix orateurs*. Pourquoi ces poupées? Sans doute encore pour être offertes aux dieux, comme l'indique un vers de Perse (II, 70) :

........Veneri donatæ a virgine pupæ.

Isocrate oppose donc ici les œuvres élevées de l'art aux travaux inférieurs par lesquels il satisfait aux besoins de tous les jours. Quant à cette comparaison qu'il fait de lui-même avec Phidias, Balzac l'épistolaire semble s'en souvenir et l'adopter dans une de ses Lettres (la XVIII[e] du premier livre), où il dit qu'il prend autant de peine à travailler ses ouvrages *que les anciens sculpteurs à faire les dieux*[1].

P. 4. — *Que toutes les statues de bronze.* Mot à mot, *les consécrations de bronze, ἀναθήματα*, parce qu'on plaçait ces statues dans les temples. Isocrate fait évidemment allusion à sa propre statue, que Timothée, son illustre ami, sur lequel il s'étendra dans ce discours même, avait consacrée à Éleusis, comme nous l'apprenons par la *Vie d'Isocrate* dite de Plutarque : «Une statue de bronze lui a été élevée à Éleusis, en avant du «πρόστωον, par Timothée, fils de Conon, avec cette inscription : *Timo-«thée honorant tout ensemble un ami et un hôte, a consacré aux déesses «cette image d'Isocrate.* La statue est de Léocharès.»

Je dirai en passant que le fait de cette statue d'Isocrate consacrée à Éleusis est un de ceux dont s'appuie l'hypothèse qui place aux environs d'Éleusis le dème d'Erchia, d'où était Isocrate. (*Recherches sur la topographie des dèmes de l'Attique*, par Ch. Hanriot, p. 226.)

Isocrate, à la fin de l'*Évagoras*, développait déjà cette idée, qu'un beau discours est le plus précieux de tous les monuments (73, p. 204).

P. 5. — *Que dans mes précédents ouvrages.* A l'exception de la *Lettre à Philippe* et du *Panathénaïque*, toutes les compositions d'Isocrate sont antérieures à celle-ci.

P. 6. — *Tant d'objets si différents.* Il n'a pas été possible de trouver

[1] Je prends cette citation dans l'*Histoire de la littérature française* de M. Demogeot, p. 356.

pour le mot *ἰδέα*, qui revient plusieurs fois dans ce discours, une traduction qui soit toujours la même. Le mot français qui répondrait le mieux au grec, pour le sens comme pour l'étymologie, serait celui d'*aspect*, d'où on passe aisément à forme, figure, objet, idée, tour, etc. sans qu'aucune de ces expressions soit aussi large que le terme original.

P. 8. — *De faire de la mauvaise cause la bonne*, proprement, *du mauvais raisonnement le bon.* C'était la formule par laquelle on exprimait les surprises d'une rhétorique trompeuse. C'est ainsi que Strepsiade, dans la comédie d'Aristophane, dit à Socrate, en lui amenant son jeune fils : «Fais-lui apprendre les deux manières de raisonner, la bonne d'abord «et puis la mauvaise, qui, en soutenant ce qui est injuste, renverse la «bonne.» (*Nuées*, 873, Boiss.) Et ces deux raisonnements (*τὼ λόγω*) figurent ensuite dans la pièce comme personnages.

P. 9. — *D'après ce qu'ils ont entendu jusqu'ici.* Ainsi Andocide (*Περὶ τῶν μυστηρίων*, p. 2) : «Si l'accusation est grave ou non, voilà ce dont «vous pouvez juger d'après le seul discours de l'accusateur; mais, si elle «est vraie ou fausse, c'est ce que vous ne pouvez pas savoir avant d'avoir «entendu ma défense.»

P. 11. — *Avec le sycophante.* Rappelons que le mot *sycophante,* proprement *dénonciateur de figues,* parce que, dit-on, l'exportation des figues était interdite anciennement à Athènes, et que ceux qui étaient dénoncés pour ce fait payaient une amende dont le dénonciateur avait sa part, signifie généralement un homme qui vit de délation et de calomnie.

P. 14. — *Lis-moi l'accusation.* Cela s'adresse au *γραμματεύς* ou greffier, qui était chargé de lire les pièces dans les procès, comme on le voit par divers passages. Ainsi, dans Eschine, 190, p. 80 : *ἀναγνώσεται ὑμῖν ὁ γραμματεὺς τὸ ἐπίγραμμα.* C'est une suite de la fiction sur laquelle porte tout le discours; puisqu'il parle devant les juges, le *γραμματεύς* est là.

P. 15. — *Des rois et des princes.* Le grec dit *βασιλέας* et *τυράννους.* Le *τύραννος* était une espèce de chef populaire élevé par la démocratie contre l'aristocratie d'une cité, et devenu prince et maître.

P. 18. — *Ni devant les arbitres.* D'après un passage d'Eschine dans le discours *contre Ctésiphon* (19, p. 56), il semble que les *συνέδρια* étaient des corps constitués pour autre chose que pour juger, comme les Conseils de l'Aréopage ou des Cinq-cents, auxquels spécialement appartenait le jugement de certaines affaires, tandis que les *δικαστήρια* étaient les tribunaux ordinaires et n'avaient d'autres fonctions que celle de juger. La définition assez obscure que donne Harpocration des *διαιτηταί* les présente comme tenant à la fois de nos arbitres et de nos juges de paix. Quant aux *ἀνακρίσεις*, ce mot paraît répondre exactement à celui d'enquêtes.

P. 21. — *D'autres philosophent sur les poëtes.* (Cf. *Panath.* 18, p. 236.) Dès que la réflexion commença à se développer chez les Grecs, on philosopha sur les poëtes de deux manières, soit en discutant leurs idées, soit en analysant leur langage. Les raisonneurs du cinquième siècle avant notre ère s'appliquaient volontiers à l'une et à l'autre de ces deux espèces de critique. Je ne puis mieux faire que de renvoyer le lecteur qui serait curieux de plus de détails au chapitre II du livre de M. Egger, *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs* (1849), ouvrage si riche et si complet. Quant à ceux qui font des *antilogies* ou des controverses, ce sont les dialecticiens.

P. 23. — *De venir à bout des premiers.* Isocrate, en effet, avait écrit des plaidoyers, et nous les avons, au nombre de cinq. Cependant Denys témoigne qu'Apharée, le beau-fils et le fils adoptif d'Isocrate, dans son discours contre Mégaclide sur l'affaire de l'Antidosis, déclare que son père n'a pas écrit une seule composition pour les tribunaux. On pourrait supposer que les cinq plaidoyers que nous avons sont encore des discours fictifs, composés, il est vrai, à l'occasion de causes réelles, mais non pour ces causes mêmes, et qui n'ont pas été prononcés devant les juges.

P. 28. — *A l'endroit marqué.* Ἀπὸ τῆς παραγραφῆς, c'est-à-dire à partir de la marque tracée à côté ou en marge, comme l'explique Harpocration, sur cet exemple même d'Isocrate.

Ici commence un morceau considérable du plus fameux discours d'Isocrate, le *Discours panégyrique,* car c'est ainsi qu'il faut traduire *πανηγυρικὸς λόγος*, c'est-à-dire discours pour une *panégyris.* Ce mot signifie une réunion solennelle, telle que celle des jeux Olympiques. Le discours.

d'ailleurs, était tout rempli de l'éloge d'Athènes; de là est venu le sens qu'a pris le mot *panégyrique* en français. Mais Isocrate ne prétend pas faire ce que nous appelons un panégyrique; il est censé s'adresser aux Grecs assemblés, pour leur conseiller l'union entre eux et la guerre contre les Perses; c'est là l'objet qu'il avoue. Maintenant, ce qui empêche la Grèce d'être unie, c'est l'ambition des Lacédémoniens, qui disputent à Athènes l'*hégémonie*, c'est-à-dire la prépondérance parmi les cités helléniques. «Mais, si on leur fait voir que cet honneur nous appartient plutôt «qu'à eux, ils abandonneront leurs prétentions pour ne songer qu'à l'in«térêt commun.» C'est par ce tour qu'il amène le magnifique éloge de sa patrie, qui sert d'introduction à son appel contre les barbares, et qui occupe la plus grande partie de son discours[1].

L'idée du *Discours panégyrique* n'appartient pas à Isocrate; il le reconnaît lui-même en termes exprès. «Je viens vous conseiller la guerre «contre les barbares et l'union entre vous, n'ignorant pas que déjà beau«coup de ceux qui font profession de l'art des sophistes se sont emparés «de ce sujet, mais espérant le traiter d'une manière assez supérieure «pour faire oublier qu'on ait parlé là-dessus avant moi.» Ce défi s'adresse particulièrement à Gorgias et à Lysias; à Gorgias d'abord, le plus fameux des sophistes, contre la gloire duquel Isocrate avait surtout à lutter. Le *Discours olympique* de Gorgias avait précisément le même objet; et il paraît avoir été réellement prononcé à Olympie. Un passage de la Rhétorique d'Aristote nous apprend que Gorgias commençait en rendant hommage à ceux qui avaient institué les grands jeux de la Grèce (*ὑπὸ πολλῶν ἄξιοι θαυμάζεσθαι, ὦ ἄνδρες Ἕλληνες*...), et cet exorde a suggéré celui du *Discours panégyrique*, où Isocrate leur adresse un reproche au lieu d'un éloge, combattant Gorgias dès les premiers mots sans le nommer. Plus loin, au contraire, il reprend à sa manière la pensée de Gorgias (p. 49). L'*Olympique* de Gorgias fut probablement composée pendant la guerre du Péloponèse.

Le fragment du discours *olympique* ou *panégyrique* de Lysias, qui nous a été conservé par Denys, montre assez qu'il portait sur les mêmes idées.

[1] Tous ces autres titres, *Aréopagitique*, *Symmachique*, *Panathénaïque*, ne sont aussi que des adjectifs, et les titres complets seraient : *Discours aréopagitique*, *Discours symmachique*, etc. Mais on a pu faire l'abréviation sans inconvénient, parce qu'elle ne produit aucune équivoque. Au contraire, il y a équivoque en français, si on dit le *Panégyrique*; il faut donc, ici, conserver le titre complet.

Aussi l'auteur de la Vie d'Isocrate qui se trouve parmi les œuvres de Plutarque dit qu'Isocrate a emprunté son *Discours panégyrique* aux discours de Gorgias et de Lysias. La date du discours de Lysias nous est donnée par Diodore de Sicile (XIV, CIX) : il est antérieur de quelques années seulement à la composition d'Isocrate. Quant au *Discours funèbre* de Lysias, il se rapporte à l'an 394, et le *Ménexène* de Platon a été fait sans doute à l'occasion du discours de Lysias. Il ne faut pas oublier, parmi les œuvres dont s'est inspiré l'auteur du *Discours panégyrique*, le *Discours funèbre* que Thucydide a placé dans la bouche de Périclès.

Il s'était écoulé un intervalle d'environ vingt-cinq ans entre le temps où Isocrate composait son *Discours panégyrique* et celui où il le rappelait et le citait avec orgueil dans le Περὶ τῆς ἀντιδόσεως. Et pendant cet intervalle tout avait changé. Le *Discours panégyrique* consolait jadis et relevait les Athéniens humiliés par la fortune de Lacédémone; car celle-ci était alors au plus haut point de la grandeur que lui avaient faite, à la fin de la guerre du Péloponèse, les malheurs d'Athènes. Sparte dominait dans toute la Grèce, et les grands capitaines thébains qui devaient la frapper à son tour à Leuctres et à Mantinée n'avaient pas encore paru. C'était un beau moment pour plaider la primauté d'Athènes et inviter la Grèce à s'unir sous son commandement contre les barbares. Maintenant ce n'est plus Lacédémone qui fait les soucis d'Athènes; la Grèce tout entière, avec Athènes, se sent affaiblie et inquiète; et, quand on l'appelle à la conquête de l'Asie, elle pense à autre chose, au roi de Macédoine qui grandit tous les jours à côté d'elle. Dans cette même année (354 avant notre ère) de laquelle Isocrate date le Περὶ τῆς ἀντιδόσεως, Démosthène prononçait le premier de ses discours *démégoriques*, ou discours devant l'assemblée du peuple. On imputait, en ce moment, au roi de Perse des projets hostiles, et on parlait de le prévenir en lui déclarant la guerre. Démosthène repousse vivement cette idée, il veut qu'on se borne à des préparatifs de défense, et il fait entendre assez, pour qui sait entendre, qu'on peut avoir à se défendre d'un autre côté que du côté de l'Asie; et, comme les orateurs qu'il combat n'ont pas manqué de reproduire tous les lieux communs du *Discours panégyrique* sur les guerres médiques, Démosthène répond par une ironie qui atteint Isocrate lui-même : «Ceux qui «font l'éloge de vos ancêtres, Athéniens, prennent là, selon moi, un sujet «agréable aux auditeurs, mais sans profit pour ceux qu'ils louent, car, en «entreprenant de parler sur des choses si grandes, qu'il n'y a pas un ora-

«teur capable de les égaler par la parole, ils y gagnent d'avoir la répu-«tation de bien dire, mais ils ne nous laissent, des vertus qu'ils célèbrent, «qu'une idée inférieure à celle que nous en avions.» Il éprouve évidemment l'impatience que les bons Français auraient éprouvée, quand Charles-Quint menaçait d'envahir la France, si on eût pris ce temps pour leur prêcher la croisade contre le Turc et les faire souvenir de la victoire de Charles-Martel. Cependant, à mesure que le *Discours panégyrique* perdait de son à-propos dans l'esprit des hommes tels que Démosthène, il devait recevoir de plus en plus, aux yeux de la foule, la confirmation des événements, et l'orateur se trouvera bientôt n'avoir été que l'interprète de la fortune et des dieux. Ses promesses sont près de s'accomplir: la Grèce marchera enfin tout entière à la conquête de l'Asie, mais ce sera après avoir elle-même plié sous un maître, et laissé disparaître du monde la liberté.

P. 29. — *Quand on plaide pour ses pères.* Isocrate fait ici ce que faisait Lysias, et Platon dans le *Ménexène,* et ce que faisaient tous les orateurs. De plus, les souvenirs mythologiques, chez les Grecs, ne fournissaient pas seulement des arguments à un rhéteur pour un discours de parade; on y puisait des moyens pour des débats réels, où des intérêts positifs étaient engagés; et on voit ces moyens invoqués par les orateurs des villes grecques jusque sous les Césars et devant le sénat romain. Voici, à ce sujet, un passage curieux de Tacite, qui se rapporte à l'an 22 de l'ère chrétienne (*Ann.* III, LX) : «Cependant Tibère, content de fortifier dans «ses mains les ressorts du pouvoir, offrait au sénat l'image des temps «qui n'étaient plus, en renvoyant à sa décision les demandes des pro-«vinces. Les asiles se multipliaient sans mesure dans les villes grecques, «et cet abus était enhardi par l'impunité. . . . . Il fut résolu que chaque «ville enverrait des députés avec ses titres. Quelques-unes renoncèrent «d'elles-mêmes à des prérogatives usurpées; d'autres invoquaient d'an-«ciennes croyances, ou des services rendus au peuple romain.

«Les Éphésiens eurent audience les premiers. Ils représentèrent que «Diane et Apollon n'étaient point nés à Délos, comme le pensait le vul-«gaire; qu'on voyait chez eux le fleuve Cenchrius et le bois d'Ortygie, «où Latone, au terme de sa grossesse, et appuyée sur un olivier qui sub-«sistait encore, avait donné le jour à ces deux divinités; que ce bois avait «été consacré par un ordre du Ciel; qu'Apollon lui-même, après le meurtre

«des Cyclopes, y avait trouvé un asile contre la colère de Jupiter; que «Bacchus victorieux avait épargné celles des amazones qui s'étaient réfugiées auprès de l'autel; que, dans la suite, Hercule, maître de la Lydie, «avait accru les priviléges du temple, priviléges restés sans atteinte sous «la domination des Perses, respectés par les Macédoniens, et maintenus «par nous, etc.» (*Traduction de Burnouf.*)

Et, si nous étions tentés, nous autres modernes, de ne pas prendre au sérieux ces séances de mythologie, remarquons de quel ton en parle Tacite: «Ce fut un beau jour que celui où les bienfaits de nos ancêtres, les «traités conclus avec nos alliés, les décrets mêmes des rois qui avaient «eu l'empire avant nous, et le culte sacré des dieux (*ipsorumque numinum* «*religiones*), furent soumis à l'examen du sénat, libre comme autrefois «de confirmer ou d'abolir.»

P. 31. — *Les morts à leurs parents.* Plus tard, dans le *Panathénaïque*, Isocrate a raconté ces faits tout autrement. Il dit que le peuple athénien ayant envoyé des députés à Thèbes pour demander que la sépulture fût donnée aux morts, «ceux qui commandaient alors à Thèbes ne s'en tinrent «pas au parti que plusieurs croient qu'ils ont pris, et qu'ils avaient adopté «d'abord; mais, s'étant expliqués avec modération sur l'injure qu'on leur «avait faite en les attaquant, ils accordèrent à notre ville l'enlèvement «des morts.» Et il ajoute (172, p. 269): «N'allez pas imaginer que je «ne m'aperçoive pas que je dis ici le contraire de ce que j'ai manifestement «écrit ailleurs. Je ne pense pas que personne, parmi ceux qui pourraient «faire ce rapprochement, soit assez peu éclairé ou assez malveillant pour «ne pas estimer que j'ai fait preuve de sagesse en parlant alors d'une «manière et aujourd'hui d'une autre. Je tiens ce que je viens de dire «pour bien dit, et tout à fait à propos.» Ce qui fait cet à propos, c'est que Thèbes, jusqu'alors ennemie constante d'Athènes, était devenue son alliée, et combattait avec elle contre Philippe. Il convenait donc d'adopter, sur les anciens rapports d'Athènes et de Thèbes, le récit le plus conforme à leur amitié nouvelle. Ce n'est pas là une naïveté, et l'orateur n'est ni maladroit ni dupe; il fait, au contraire, un trait d'esprit; et je ne doute pas que ses auditeurs n'aient souri et même applaudi en entendant cette excuse. Il avait alors quatre-vingt-dix-sept ans.

P. 41. — *Et la Grèce comme une patrie commune.* Denys d'Halicarnasse

a choisi cette page comme exemple des agréments et aussi des affectations du style d'Isocrate, et il ne pouvait pas mieux choisir. On y verra, dit-il, cette période toujours ciselée, cette recherche des tours qui se complaît dans les oppositions, les chutes symétriques des phrases. «*Πλείστων μὲν οὖν ἀγαθῶν αἰτίους καὶ μεγίστων ἐπαίνων ἀξίους ἡγοῦμαι.* Il y a là correspondance, non-seulement d'incise à incise, mais «de terme à terme, *πλείστων* et *μεγίστων*, *ἀγαθῶν* et *ἐπαίνων*, *αἰτίους* et *ἀξίους*. De même, *οὐδ' ἀπέλαυον μὲν ὡς ἰδίων, ἠμέλουν δ' ὡς ἀλλοτρίων* : le second membre est symétrique au premier, et «les mots sont en opposition, *ἀπέλαυον* et *ἠμέλουν*, *ἰδίων* et *ἀλλοτρίων*. Il ajoute : *ἀλλ' ἐκήδοντο μὲν ὡς οἰκείων, ἀπείχοντο δ' ὥσπερ χρὴ τῶν μηδὲν προσηκόντων*, où il y a encore antithèse entre *ἐκήδοντο* et *ἀπείχοντο*, *οἰκείων* et *μηδὲν προσηκόντων*. Ce n'est pas assez, et, dans la période suivante, il fait correspondre encore *αὐτός τε μέλλοι μάλιστ' εὐδοκιμήσειν* avec ce qui suit : *καὶ τοῖς παισὶ μεγάλην δόξαν καταλείψειν*; et de même *οὐδὲ τὰς θρασύτητας τὰς ἀλλήλων ἐζήλουν* avec *οὐδὲ τὰς τόλμας τὰς καθ' ἑαυτῶν ἤσκουν*. Tout de «suite après, il met encore : *ἀλλὰ δεινότερον μὲν ἐνόμιζον εἶναι κακῶς ὑπὸ τῶν πολιτῶν ἀκούειν ἢ καλῶς ὑπὲρ τῆς πατρίδος ἀποθνήσκειν.* «Voilà pour la seconde fois une antithèse, *καλῶς* et *κακῶς*, et une chute «symétrique (*πάρισον*), *ἀκούειν* et *ἀποθνήσκειν*. S'il s'en tenait là, on «pourrait le supporter, mais il ne nous lâchera pas, et, dans la période «suivante, il écrit : *ὅτι τοῖς ἀγαθοῖς τῶν ἀνθρώπων οὐδὲν δεήσει πολλῶν γραμμάτων, ἀλλ' ὀλίγων συνθημάτων, καὶ περὶ τῶν ἰδίων καὶ περὶ τῶν κοινῶν ὁμονοήσουσιν.* Voilà *γραμμάτων* et *συνθημάτων*, «un *πάρισον*, et *πολλῶν* et *ὀλίγων*, *κοινῶν* et *ἰδίων*, des *ἀντίθετα*. Et «puis, comme si cela n'était encore rien, il va nous inonder du dé«luge de ses *παρισώσεις*, ajoutant tout de suite : *τὰ τῶν ἄλλων διῴκουν θεραπεύοντες, ἀλλ' οὐχ ὑβρίζοντες τοὺς Ἕλληνας, καὶ στρατηγεῖν οἰόμενοι δεῖν, ἀλλὰ μὴ τυραννεῖν αὐτῶν, καὶ μᾶλλον ἐπιθυμοῦντες ἡγέμονες ἢ δεσπόται προσαγορεύεσθαι, καὶ σωτῆρες, ἀλλὰ μὴ λυμεῶνες ἀποκαλεῖσθαι, τῷ ποιεῖν εὖ προσαγόμενοι τὰς πόλεις, ἀλλ' οὐ βίᾳ καταστρεφόμενοι, πιστοτέροις μὲν τοῖς λόγοις ἢ νῦν τοῖς ὅρκοις χρώμενοι, ταῖς δὲ συνθήκαις ὥσπερ ἀνάγκαις ἐμμένειν ἀξιοῦντες.* Mais qu'ai-je affaire d'allonger en prenant les phrases une à «une? On peut dire qu'il a enjolivé le discours tout entier de ces sortes «de figures. Ceux qu'il a écrits à la fin de sa vie sont pourtant moins

« affectés et moins jeunes[1]. » (Tome V, p. 292, dans la petite collection de Tauchnitz.)

Denys a soin d'avertir, un peu plus haut, qu'il ne blâme ici que l'excès. *καὶ οὐ τὸ γένος μέμφομαι τῶν σχημάτων*. Et, en effet, toutes ces figures, *ἀντίθεσις*, *παρίσωσις*, *παρομοίωσις*, sont définies avec complaisance dans la *Rhétorique* d'Aristote (III, IX), et nous y sont montrées dans des phrases qu'Aristote emprunte précisément à Isocrate, avec l'intention évidente de nous les proposer en exemples. Elles sont donc dans le goût classique des Grecs.

Je veux encore faire observer que l'analyse de Denys peut servir à contrôler les traductions de cette page du *Discours panégyrique*. Une bonne traduction sera celle qui aura réussi à conserver sinon tous les effets indiqués par Denys (il y en a qui sont attachés aux désinences des mots grecs, et ne semblent pas traduisibles), du moins la plus grande partie de ces effets.

P. 44. — *N'eût pas été à eux*. C'est un trait de Lysias dans son *Discours funèbre :* « Ils pensaient... que leur vie n'était pas eux, puisqu'il faut « mourir, mais que la gloire de s'être exposés leur appartiendrait en « propre. » (24, p. 192.)

P. 49. — *Supportèrent de voir*. J'ai dit, dans les Notes sur le texte, p. 203, que cette phrase est citée dans un passage curieux de la *Rhétorique* d'Aristote (III, VII). On peut, dit-il, se permettre, dans le pathétique, l'emploi des termes qui appartiennent à la langue poétique plutôt qu'au langage ordinaire : « quand on est maître des auditeurs, et qu'on les a transportés hors d'eux-mêmes par l'éloge ou le blâme, par des sentiments « d'indignation ou d'affection. Ainsi, à la fin du *Discours panégyrique* d'I- « socrate, *φήμη καὶ μνήμη*, et ailleurs, *οἵτινες ἔτλησαν*. On profère de « ces mots-là dans l'enthousiasme; on peut donc les faire accepter à ceux « qu'on a enthousiasmés. » Quelque étrange qu'il paraisse d'abord d'oser contredire Aristote sur la valeur d'un mot grec et sur le degré de hardiesse que suppose l'emploi de ce mot, on ne peut s'empêcher de remarquer que, dans la *Cyropédie* de Xénophon (III, XII), *ἔτλη* ne s'explique par aucun effet d'éloquence : *ἐνταῦθα δὴ οὐκ ἔτι ἔτλη εἰς χεῖρας ἐλθεῖν*

[1] Isocrate, du temps du *Discours panégyrique*, avait déjà cinquante-six ans.

ἀλλ' ὑπεχώρει. Si on considère qu'Isocrate, qui est de dix ans plus jeune que Xénophon, est, au contraire, de cinquante ans plus vieux qu'Aristote, on croira volontiers que celui-ci s'est trop étonné d'une expression qui n'étonnait pas autant ceux d'avant lui.

P. 49. — *Leurs lieux sacrés en proie.* Bossuet a dit ainsi absolument : «Tout nage dans le sang, tout est *en proie.*» (*Oraison funèbre de Condé.*)

P. 50. — *Dans toutes les batailles navales.* C'est la critique d'un des passages les plus brillants, et probablement les plus admirés, du *Discours funèbre* de Lysias, celui où il peint les sentiments des Athéniens prêts à combattre sur leurs vaisseaux devant Salamine, où ils ont déposé leurs femmes et leurs enfants (37, p. 194) : «Plus d'une fois, sans doute, dans «cette angoisse, ils s'embrassèrent les uns les autres, et pleurèrent à bon «droit sur eux-mêmes : ils voyaient leurs vaisseaux en petit nombre, et «ceux des ennemis innombrables ; ils savaient que leur ville était aban-«donnée, leur territoire ravagé et couvert de barbares ; leurs temples étaient «brûlés, toutes les horreurs les menaçaient à la fois ; ils entendaient se «mêler le chant de combat des Grecs et des barbares, les exhortations «des uns et des autres, et les cris de ceux qui périssaient ; et, tandis que «la mer se couvrait de morts et de débris des vaisseaux amis et ennemis, «et que la bataille continuait de demeurer indécise, ils se croyaient tantôt «vainqueurs et sauvés, tantôt défaits et perdus.» On reconnaît, dans la critique d'Isocrate, tout l'esprit de cette rhétorique *philosophique* qui mettait des idées à la place des impressions naïves de l'imagination et des sens. Mais ne peut-on pas répondre que, si plusieurs traits de cette peinture conviennent également à toute description de combat sur mer, cependant ils n'intéresseraient pas ailleurs autant qu'ils intéressent ici ; que l'effet d'un spectacle tient en grande partie à l'état de l'âme des spectateurs, et que toutes les batailles n'ont pas des spectateurs comme ceux qui étaient à Salamine ; que nous-mêmes nous ne sommes pas prêts à nous transporter sur toutes les plages, comme nous faisons sur celle-là, où nous voulons tout voir et tout entendre ; et qu'enfin, en lisant Lysias, on est ému comme on ne l'est jamais avec Isocrate? Mais Isocrate trouvait dans cet attendrissement même quelque chose de plus vulgaire que la pure admiration et l'impression de grandeur morale dont il s'attache à nous rem-

plir. Un passage de l'*Évagoras* (31, p. 194) présente peut-être déjà la même allusion et la même critique.

P. 51. — *Nous avions la moindre à l'honneur.* «Interrogée pourquoi «son étendard fut plus porté en l'église de Reims, au sacre, que ceux des «autres capitaines, répond : Il avait été à la peine, c'était bien raison «qu'il fût à l'honneur.» (*Procès de Jeanne d'Arc,* publié par Quicherat, p. 187.)

P. 52. — *Dont ils étaient honteux.* Il est difficile de rendre compte de ce passage d'une manière bien satisfaisante. Si on considère que la harangue *olympique* de Lysias ne se trouve pas aujourd'hui dans le recueil que nous avons de ses discours, et ne nous est connue que par un fragment conservé dans Denys, on pourra croire que Lysias avait, en effet, retiré ce discours du nombre des siens. Mais cela n'expliquerait pas encore comment Isocrate dit: *tous leurs discours, ἅπαντας τοὺς λόγους.* Il faudrait supposer que Lysias avait supprimé aussi son *Discours funèbre,* qui pourtant nous est resté. D'ailleurs, à l'époque où parut le *Discours panégyrique,* Lysias vivait-il encore?

Sur le succès du *Discours panégyrique,* on peut voir encore la *Lettre à Philippe,* 11, p. 84.

P. 54. — *Et lis encore ce passage.* Le *Discours sur la paix,* ou *Discours symmachique,* c'est-à-dire au sujet des alliés, est antérieur de bien peu à l'*Antidosis.* Il a dû être composé sur la fin de la guerre sociale, vers 356. C'est encore une fiction oratoire; Isocrate est censé parler devant l'*ecclesia* ou l'assemblée du peuple, tandis qu'on délibère si on fera la paix avec les Alliés.

P. 58. — *De meilleures espérances.* Auger avait traduit : *et peuvent se promettre encore,* pour le reste de leur vie, *un bonheur solide et durable.* Et on hésite, en effet, à tirer de ces seuls mots, *τοῦ σύμπαντος αἰῶνος*, une profession de foi expresse en une immortalité promise aux justes, le mot *αἰών*, et même *ὁ σύμπας αἰών*, étant pris ailleurs pour exprimer simplement la durée de notre existence. Ainsi dans *Hécube,* 741 (Boissonade), *αἰῶνα τὸν ξύμπαντα δουλεῦσαι θέλω.* Cependant on lit dans le *Discours panégyrique* (28, p. 46) une phrase qui est presque la même que celle

que nous expliquons; il s'agit de l'initiation : *ἧς οἱ μετασχόντες περί τε τῆς τοῦ βίου τελευτῆς καὶ τοῦ σύμπαντος αἰῶνος ἡδίους τὰς ἐλπίδας ἔχουσιν*. Cette fois, Auger a traduit : *qui, les affranchissant des craintes de la mort, remplissent leur âme des plus douces espérances* d'une autre vie. Le grec n'est pas si explicite; le mot à mot serait : *qui font à ceux qui y participent, sur la fin de la vie et sur toute la suite des temps, les espérances meilleures.* Cicéron semble traduire ces paroles dans les *Lois* (II, XIV), en parlant précisément des mystères : «*Neque solum cum lætitia vivendi rationem accepimus,* sed etiam cum spe meliore moriendi.» Et c'est encore ainsi que Platon, dans un des plus beaux passages de sa *République* (p. 496), représente le sage, qui sort de la vie paisible et serein, *avec de belles espérances.* Il semble que les esprits qui adoptaient ces espérances ne voulussent les exprimer qu'en termes vagues et timides, soit par respect pour le secret des mystères, soit plutôt par une sorte de pudeur, et parce qu'ils n'étaient pas assez assurés eux-mêmes de leurs croyances. Dans un passage du *Panathénaïque,* qu'il écrivait à près de cent ans, Isocrate, comme Cicéron, semble n'attendre d'immortalité que celle de la gloire. (260, p. 287.)

P. 62. — *Si un étranger.* Isocrate avait déjà employé le même tour dans le *Discours panégyrique.* (133, p. 68.)

P. 65. — *De prendre la rame.* Il est singulier qu'Isocrate se soit contredit formellement sur ce sujet, car il parle tout autrement dans un passage de son *Aréopagitique,* où il se récrie sur le contraste que présentent la pauvreté réelle des Athéniens et les dépenses énormes de la république. Il demande s'il n'est pas triste de voir tant de citoyens attendant devant un tribunal que le sort, qui va désigner les juges, décide s'ils auront ou non de quoi manger, *tandis qu'on juge à propos d'entretenir des Grecs pour ramer sur les vaisseaux d'Athènes.* (54, p. 150.) Coraï, dans ses notes sur l'*Aréopagitique,* a reconnu cette contradiction, et essaye de la faire disparaître en lisant *τῶν ἄλλων* au lieu de *τῶν Ἑλλήνων*, ce qui opposerait non plus les Athéniens aux Grecs, mais certains Athéniens à certains autres. Ce remède est inutile, car Isocrate demeure toujours en contradiction avec lui-même, puisqu'il blâmerait les Athéniens ici de payer des rameurs, et là de ramer eux-mêmes. L'*Aréopagitique* paraît antérieur de quelques années seulement au *Symmachique;* l'un étant du

moment où commençait la guerre des Alliés, l'autre de celui où elle finissait.

P. 66. — *A partager leur nom obscur.* L'inégalité et le privilége était si bien l'essence des sociétés antiques, que, soit en Grèce, soit à Rome, étendre le droit de cité était regardé comme une faiblesse et un abaissement; de là ces plaintes, qui sont si peu faites pour nous toucher. Au temps des Césars encore, on voit Sénèque, un philosophe, qui parlait si bien sur l'égalité naturelle des hommes, adresser à Claude le même reproche qu'Isocrate adresse aux Athéniens; il est vrai que c'est dans un pamphlet haineux où il fait arme de tout. Mais ces aristocraties orgueilleuses étaient bien forcées de subir ce qu'elles regardaient comme une honte; car la cité fermée s'épuisait de citoyens, et il fallait en faire de nouveaux *par manque d'hommes,* δι' ἀπορίαν ἀνδρῶν; c'est ainsi que parlait déjà Andocide, mort depuis longtemps à l'époque du discours sur l'*Antidosis.* (Περὶ τῶν μυσ7ηρίων, 149, p. 19.)

P. 66. — *Notre constitution.* Le mot πολιτεία, qui ne signifie proprement que constitution politique, forme du gouvernement de la cité, avait fini par emporter l'idée d'une constitution démocratique. C'est le témoignage formel d'Aristote. (*Polit.* IV, x.) Et la raison qu'il en donne est curieuse : «A mesure que les cités se sont développées, et que «ceux qui portent les armes ont prévalu, un plus grand nombre a «eu part à la constitution politique; de sorte que ce que nous appe-«lons aujourd'hui cité constituée est ce qu'on appelait démocratie au-«trefois : Διόπερ ἃς νῦν καλοῦμεν πολιτείας οἱ πρότερον ἐκάλουν δη-«μοκρατίας.»

P. 69. — *Mais seulement ceux qui méritent ces reproches.* Nous savons par Aristote que tout ce discours est dirigé contre Charès : Καὶ γὰρ συμβουλεύων κατηγορεῖ, οἷον Λακεδαιμονίων μὲν ἐν τῷ Πανηγυρικῷ, Χάρητος δὲ ἐν τῷ Συμμαχικῷ. (*Rhét.* III, xvii.) Charès était le rival et l'ennemi de Timothée, l'ami d'Isocrate; aussi nous trouverons plus loin, dans l'*Antidosis,* un passage qui s'adresse encore à lui. Plus haut, le trait du paragraphe 42, *Nous rappelons ceux qui vivaient aux dépens de la terre d'Asie*, se rapporte aussi à Charès et à ses mercenaires (Χάρης ἧκεν ἔχων τοὺς ξένους, comme dit Démosthène), ainsi rappelés d'Asie, où ils ser-

vaient à la solde d'un satrape en guerre contre un autre. (*Contre Aristocrate*, 173, p. 678.)

P. 69. — *De la considération.* Lysias avait dit la même chose dans une Défense d'un citoyen poursuivi pour avoir travaillé au renversement de la démocratie. (8, p. 171.) Et cela convenait dans la bouche d'un accusé, qui ne pouvait espérer de dissimuler ses dispositions bien connues à l'égard du gouvernement démocratique, et n'avait rien de mieux à faire que de prévenir les conséquences qu'on pouvait en tirer, en affectant une indifférence qui confond tout, et par laquelle il efface, en quelque sorte, ce qui le sépare de ses juges. Celui qui parlait ainsi, au lendemain des révolutions et de la fameuse *amnistie*, dans Athènes lasse de ses dissensions, n'avait, d'ailleurs, à ce qu'il semble, aucune obligation particulière de prendre soin de sa dignité politique. Je ne sais si ce langage sied aussi bien au personnage d'Isocrate, qui est celui d'un maître en sagesse donnant des leçons à ses concitoyens, et si c'est un bon moyen, pour mettre la vertu politique dans les âmes, que d'enseigner qu'il n'y a en politique que des intérêts.

P. 75. — *Qui régnait alors.* Nicoclès avait succédé à son père Évagoras vingt ans avant la date du discours sur l'*Antidosis* (374 avant notre ère; Diodore, XV, XLVII). C'est vers ce temps-là, sans doute, que fut écrit le discours *A Nicoclès.* Mais, au moment où parle Isocrate, c'était Évagoras, fils de Nicoclès, qui régnait en Cypre; il mourut peu de temps après. (Diodore, XVI, XLVI.)

P. 78. — *Ni permettre qu'elle soit outragée.* J'ai refait la traduction de cette phrase en l'empruntant à une vieille traduction française du XVIe siècle: «Si vous ne souffrez point que la commune soit outragée, ni pareillement «aussi qu'elle soit outrageuse.» On remarquera seulement que le traducteur a retourné l'antithèse, de manière à arrêter l'esprit sur l'idée que la *commune* ne doit pas être outrageuse, tandis qu'Isocrate l'arrête sur ce qu'elle ne doit pas être outragée. C'est qu'Isocrate est un citoyen d'Athènes, et que son traducteur est un gentilhomme de Navarre. Je ne connais, du reste, ce traducteur, pour le dire en passant, que par sa dédicace à *Henry second, roy de Navarre,* c'est-à-dire notre Henri IV. Il ne dit pas son nom, que je n'ai pu trouver, et je serais obligé aux érudits qui

pourraient me l'apprendre. L'exemplaire que j'ai sous les yeux, présent d'un ami, est daté de Paris, 1585. Il contient les trois ouvrages suivants (le titre du premier servant de titre au volume) : Le *Nicoclès d'Isocrate,* ou *De la Royauté* (c'est-à-dire le discours *A Nicoclès*), dédié *au roi* de Navarre; le *Nicoclès* (c'est le discours intitulé en grec *Nicoclès*), ou *De l'obéissance et devoir des sujets envers le prince,* dédié *au peuple;* le *Demonicus,* ou *Instruction pour les mœurs,* dédié *à la noblesse,* le tout sous la même pagination. Des trois dédicaces, la première est la seule qui contienne quelque chose se rapportant à la personne de l'auteur; elle se termine par ces lignes : «Or, sire, outre que ie tiens une partie des biens qu'il a «pleu à Dieu me donner à foy et hommage de Vostre Majesté, les an«ciens bien-faitz des rois d'heureuse memoire vos pere, ayeul et bisayeul «à l'endroit de ceus dont ie suis issu me tiennent bien obligé de vous offrir «toute autre chose, si chose il y avoit en moy d'où vous puissiés tirer du «service. Ce que ie puis, ie veus dire que ie le fais autant que tout aultre, «qui est de vous désirer, pour tousiours, la grace de Dieu, la faveur du «Roy, la bienveillance de cest Estat.»

Le *privilége,* daté du 17 décembre 1584, ne contient que le nom du libraire, Guillaume Chaudière.

P. 80. — «Celui qui a su agrandir ses États.» Montaigne a dit (III, IX, vers le quart du chapitre) : «Si l'estendue de la domination est la santé «d'un Estat (dequoy ie ne suis aulcunement d'advis, et me plaist Iso«crates qui instruit Nicoclès non d'envier les princes qui ont des domina«tions larges, mais qui sçavent bien conserver celles qui leur sont es«cheues), etc.»

P. 83. — *Si tu en trouves de meilleurs.* Au sujet de cette citation du discours *A Nicoclès,* je renvoie d'abord aux Notes sur le texte, p. 207.

La morale de ce discours peut sembler quelquefois naïve, comme quand l'auteur recommande d'avoir des lois qui n'engendrent point de procès. Mais que de belles et bonnes pensées, que les plus avisés se trouveraient bien de méditer, pourvu qu'ils aient encore souci d'être honnêtes et contents d'eux-mêmes! Mais on ne comprend guère comment Isocrate aurait pu tenir le langage qu'il tient ici à ses auditeurs, si, après le discours *A Nicoclès,* il avait écrit celui qui est intitulé *Nicoclès,* et qu'on lit aussi dans ses œuvres. Ce discours est placé dans la bouche de Nicoclès lui-

même, qui adresse la parole à ses peuples. Il établit d'abord (12, p. 29) *que le gouvernement d'un seul est le meilleur des gouvernements,* et il en développe tous les mérites. C'est là qu'il dit que la grandeur des Perses a été le fruit de leur attachement à la monarchie (23, p. 31); que la puissance de Syracuse est due tout entière à Denys; que la constitution de Carthage et de Lacédémone, si excellente, est une constitution oligarchique à l'intérieur, et monarchique à la guerre; que la ville même qui déteste le plus le pouvoir d'un maître (c'est-à-dire Athènes) n'a eu de succès que lorsqu'elle a remis toutes ses forces aux mains d'un seul; et qu'enfin la royauté est établie parmi les dieux. Dans la dernière partie du discours, il fait à ses sujets diverses recommandations, parmi lesquelles on remarque celles-ci: de dénoncer ceux qui seraient coupables contre son autorité, car leur garder le secret est un aussi grand crime que d'être leur complice (53, p. 37); d'apprendre surtout à leurs enfants à être sujets, car ils se trouveront bien de l'obéissance (57); d'aimer et de respecter les favoris du maître, afin de se rendre dignes de la même faveur (60); enfin (62) de recevoir toutes ses paroles comme des lois. Quoi que l'on pense de ces doctrines, on ne supposera pas sans doute que ce soit Isocrate qui les expose si crûment à des Athéniens. Mais remarquons ces paroles : «Vous avez entendu Isocrate dire comment on doit commander; «je vais développer, à mon tour, comment on doit obéir; non avec la pré«tention de le surpasser, mais, etc.» On reconnaît à cette phrase le travail d'un disciple, qui, sous la royauté macédonienne, aura pris occasion du discours *A Nicoclès* pour composer une œuvre isocratique en l'honneur de la monarchie. Henri Estienne a donc eu raison, dans la seconde de ses sept courtes Études sur Isocrate (*Diatribæ*), de suspecter l'authenticité du *Nicoclès.*

Il y a un passage (40, p. 35) contre les rois qui infligent à leur femme légitime l'humiliation et la tristesse de quelque indigne rivalité, qui semble bien s'adresser à la mémoire de Philippe comme une satisfaction donnée à Olympias, et qui paraît ainsi avoir été écrit dans les premiers temps d'Alexandre.

Angelo Maï a cru trouver, dans un endroit de l'*Antidosis,* un argument en faveur de l'authenticité du *Nicoclès.* On verra plus loin qu'il s'est trompé, et que cet endroit fournit, au contraire, une raison de plus pour juger que le *Nicoclès* est apocryphe.

Isocrate n'aurait pas été moins embarrassé d'avoir à répondre d'un

passage du discours *A Démonique,* discours que nous lisons aussi parmi ses ouvrages. Démonique était un jeune Athénien qui vivait dans Cypre, et voici ce qu'on lui dit dans ce discours : «Règle-toi sur les mœurs des «rois; imite leur façon de vivre. . . Tout en obéissant aux lois qu'ils ont «établies, considère leur exemple comme la première des lois. De même «que, dans une démocratie, il faut flatter la multitude, ainsi, dans une mo-«narchie, c'est le roi qu'il convient de courtiser.» (36, p. 10.) Mais le discours *A Démonique* n'est pas d'Isocrate; il a été écrit par un Isocrate d'Apollonie, disciple de l'orateur athénien. C'est ce que Muret et Henri Estienne avaient reconnu déjà par le témoignage formel du Lexique d'Harpocration, et la philologie moderne a trouvé de nouveaux arguments à l'appui de leur critique[1].

P. 84. — *J'aurais grand tort, quand je vois les autres.* Angelo Maï a rapproché cet endroit d'un passage de la *Lettre à Philippe,* écrit sept ans après : «Qu'on ne croie pas que je veuille dissimuler qu'il y a des choses. «parmi ce que je viens de dire, que j'avais déjà dites de la même manière. «Ayant à rendre les mêmes pensées, je n'ai pas cru devoir me tourmenter «pour exprimer autrement ce qui avait été présenté heureusement..... «Je serais déraisonnable, si, voyant les autres faire leur profit de ce qui «est à moi, j'étais le seul à n'oser me servir de ce que j'ai moi-même com-«posé. J'userai donc de ce qui m'appartient dans l'occasion, quand ce «sera urgent et convenable; pour ce qui appartient aux autres, je n'y tou-«cherai jamais et n'y ai jamais touché.» (93, p. 101.) Ce rapprochement est bien naturel; cependant les deux passages rapprochés ne disent pas précisément la même chose. Dans la *Lettre à Philippe,* Isocrate s'emprunte à lui-même, en les prenant dans son *Discours panégyrique,* des idées, des tours et des expressions, mais il ne reproduit pas littéralement une seule phrase qu'il ait écrite ailleurs. Dans l'*Antidosis,* au contraire, il a transcrit déjà des portions de discours considérables, et il déclare qu'il ne renonce pas à se copier encore, quoique avec moins d'étendue; et, en effet, il reproduira plus loin une page d'un discours *Contre les sophistes.* Quant à la *Lettre aux fils de Jason,* à laquelle Angelo Maï

[1] Voir M. Beyer, et M. Benseler, *De hiatu.* — Le travail de René Vatry, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, quoiqu'il réfute très-bien certaines assertions hasardées, est faible cependant sur la question principale, et ne peut faire admettre l'authenticité du discours.

renvoie aussi, je ne la crois pas authentique, non plus qu'aucune des lettres missives conservées sous le nom d'Isocrate, et à part desquelles il faut mettre la *Lettre* oratoire *à Philippe,* qui n'est pas tant une lettre qu'un discours.

P 91. — *Que contre les vrais coupables.* Cette définition se retrouve, comme l'a remarqué Angelo Maï, dans le plaidoyer contre Callimaque. (41, p. 379.) C'est la même phrase, mais avec des variantes : c'est un emprunt, non une transcription. De même, une phrase de l'*Antidosis* sur Périclès (111) n'est qu'une variante d'une phrase semblable du plaidoyer *περὶ τοῦ ζεύγους.* (28, p. 352.) On peut aussi rapprocher le numéro 211 de l'*Antidosis* du numéro 12 du discours *A Nicoclès* (p. 17), et les numéros 246, 250, de deux endroits du *Discours panégyrique.* (47, p. 50, et 1, p. 41.)

P. 92. — *Charmantide.* Nous connaîtrions, sans doute, tous ces personnages, si nous avions l'ouvrage d'Hermippe, en plusieurs livres, cité par Athénée en ces termes (p. 342) : **Καὶ ὁ Ἕρμιππος δέ φησιν ἐν τρίτῳ περὶ τῶν Ἰσοκράτους μαθητῶν.**

P. 95. — *Je veux en être seul responsable.* On ne peut s'empêcher d'opposer à cette fière déclaration le passage suivant du discours *πρὸς Λάκριτον*, qui se trouve parmi les plaidoyers de Démosthène. Ce Lacrite de Phasélis était *un disciple d'Isocrate, c'est tout dire* (*μέγα πρᾶγμα, Ἰσοκράτους μαθητής*, 15, p. 928.) : «En vérité, juges, dit l'orateur, j'en «jure par Jupiter roi et par tous les dieux, je n'en ai jamais voulu à per«sonne, je n'ai jamais fait à personne un tort de prétendre aux talents «des sophistes, et de donner son argent à Isocrate ; je serais déraison«nable, si je me souciais de cela le moins du monde. Mais je ne veux pas «que ces hommes, dans leur orgueil, et s'imaginant être terribles, con«voitent le bien d'autrui et s'en emparent parce qu'ils savent parler ; c'est «le fait d'un sophiste misérable et qui se trouvera mal de ce métier..... «Pensant qu'il est fort dans son art, et qu'il aura toujours des raisons à «l'appui d'une injustice, il compte vous mener aisément où il voudra. Car «c'est là ce dont il fait profession ; voilà ce qu'il fait payer et par où il ra«masse des disciples à qui il promet d'en apprendre autant..... Mais, «puisqu'il est si fort et si fier de sa parole et des mille drachmes qu'il a

«payées à son maître, exigez qu'il vous démontre, etc.» (40, p. 937.) Lacrite est porté, en effet, sur une liste des disciples d'Isocrate (dans la Notice de Photius).

P. 95. — *Je consens que celui qui m'accuse.* Comment pouvait-on avoir besoin pour cela de son consentement? C'est que l'accusation est finie (pour se placer dans la fiction où se place Isocrate), et les accusateurs n'ont plus la parole. Il ne reste à entendre que l'accusé, à qui la loi accorde un certain temps pour sa défense. Il offre donc à ceux qui auraient quelque chose à dire de prendre pour cela sur son temps et sur son droit. C'est une sorte de concession et de défi qui revient souvent dans les plaidoyers des orateurs attiques.

P. 96. — *Qui m'a lié avec Timothée.* J'ai parlé plus haut du témoignage d'amitié que Timothée avait donné à Isocrate en consacrant sa statue à Éleusis. Cicéron n'a pas oublié Timothée, et les leçons qu'il avait reçues d'Isocrate, parmi les exemples illustres de l'alliance de la philosophie et de l'éloquence avec la politique et les talents de l'action. (*De Orat.* III, XXXIV.) On lit dans la notice de Photius sur Isocrate : «Parmi ses disciples, «dont le nombre s'élève jusqu'à une centaine, on compte Timothée, fils «de Conon. Il parcourut avec lui plusieurs villes, où il composait des Lettres «aux Athéniens, écrites au nom de Timothée. Celui-ci lui fit présent pour «cela d'un talent.»

On lit à la fin du discours de Démosthène *sur les affaires de la Chersonèse :* «Vous savez bien que ce fameux Timothée harangua un jour devant «vous pour vous porter à venir au secours des Eubéens et à les sauver «des Thébains qui allaient les asservir; et voici comme il parla à peu «près : Voyons, dit-il, considérez, si vous avez les Thébains dans l'île, «le parti que vous prendrez, et ce qu'il y a à faire. Athéniens, est-ce «que vous ne couvrirez pas la mer de vos vaisseaux? Est-ce que vous «n'allez pas vous lever pour marcher au Pirée? Est-ce que vous ne «mettrez pas à l'eau les navires? Timothée parla, et vous avez agi, «et par ces deux choses ensemble l'affaire fut faite.» (74, p. 108.) Cela est peut-être trop démosthénique pour pouvoir être pris comme un texte de Timothée, mais c'est au moins un témoignage sur son génie d'orateur.

Il y a une courte Vie de Timothée dans le recueil de Cornelius Nepos.

Et je dirai tout de suite que le nom de la ville de Crithote, qu'on va lire tout à l'heure dans Isocrate à côté de celui de Sestos, est venu confirmer la correction d'un érudit sur un passage de Cornelius Nepos où ce nom était corrompu. Mais Isocrate éclaircit et rectifie le récit confus et inexact de Nepos sur la condamnation de Timothée.

P. 96. — *D'un homme qui n'est plus.* Le procès fait à Timothée est fixé par Denys (*Dinarque,* fin) à l'archontat de Diotime, c'est-à-dire à l'année même où Isocrate écrivait l'*Antidosis,* 354. Mais Diodore (XVI, XXI) mentionne la condamnation à la date qui répond à l'an 356. Et il ne semble pas, en effet, qu'Isocrate parle sous le coup même de cette mort, mais plutôt à une certaine distance de l'événement.

P. 100. — *A laquelle nous sacrifions.* Cette expression doit être prise à la lettre; c'est-à-dire non pas en ce sens qu'on sacrifiait aux dieux en l'honneur de la paix, mais bien qu'on sacrifiait à la Paix elle-même, comme on le voit par cette phrase de Cornelius Nepos : «Ut tum primum «aræ Paci publicæ sint factæ, eique deæ pulvinar sit institutum.» Le *pulvinar, κλίνη* en grec, était un lit sur lequel on plaçait le dieu pour le mettre à table en quelque sorte, et lui offrir des sacrifices.

P. 101. — *De vingt-quatre villes.* Angelo Maï a fait remarquer que, dans Dinarque (*Contre Démosthène,* 14, p. 91; cf. *Contre Philoclès,* 17, p. 110), c'est Conon, le père de Timothée, qui est désigné comme ayant conquis à Athènes vingt-quatre villes, et qu'on lit dans Eschine (Περὶ παραπρ. 70, p. 37) : «Et il arrivait que notre général perdait *soixante et* «*quinze* villes alliées, que Timothée nous avait données et avait fait «entrer dans le synèdre.» On remarquera qu'il va être question plus loin (n° 126) de villes qui ont reçu Timothée *à portes ouvertes,* d'où il suit que le compte des villes qu'il a pu donner aux Athéniens n'est pas le même que celui des places qu'il a prises.

P. 103. — *De la constitution la plus robuste.* C'est Charès encore qu'Isocrate attaque ici, comme il l'attaquait déjà dans le *Symmachique.* (Voir plus haut les notes sur la page 69.) Il venge sur lui la condamnation de Timothée, dont Charès était l'auteur principal, comme on le voit dans Cornelius Nepos et Diodore. On lit dans Plutarque, page 187 des *Œuvres*

morales, et page 788 [1], que les orateurs qui proposaient au peuple de porter Charès au commandement, à la place de Timothée, vantaient sa force athlétique, et disaient : «Voilà comme il faut être fait pour être gé-«néral. — Non, dit Timothée, mais pour porter les malles du général «(ἀλλὰ τὸν τῷ σΊρατηγῷ τὰ σΊρώματα κομίζοντα).» Théopompe, disciple d'Isocrate, avait tracé de Charès, dans son histoire, une esquisse qui nous a été conservée par Athénée (XII, p. 532) : «Charès, nature lourde «et paresseuse, et, en même temps, toute aux voluptés. Il promenait avec «lui, dans ses expéditions, des joueuses de lyre ou de flûte et des courti-«sanes du commun; il employait à ces dépenses scandaleuses une partie «des fonds assignés pour la guerre; il laissait le reste à Athènes pour les «orateurs, les faiseurs de motions et les particuliers qui avaient des affaires «en justice. Et les Athéniens ne lui en voulurent jamais pour cela; au con-«traire, ils l'aimaient plus que personne, et à bon droit, car c'est ainsi «qu'ils vivaient eux-mêmes, etc.» Ce qu'ajoutait Théopompe sur les mœurs générales d'Athènes est tout à fait la même chose que ce qu'on lit aux numéros 286 et suivants de l'*Antidosis*.

P. 108. — *Comme à Lysandre.* Il nomme le Lacédémonien Lysandre, qu'une bataille avait fait le maître d'Athènes, comme un orateur français nommerait Wellington, vainqueur à Waterloo.

P. 114. — *Il y en a, disait-il.* Ce discours est le premier dans lequel Isocrate emploie cette fiction d'un personnage imaginaire qu'il introduit pour placer dans sa bouche des conseils qu'il s'adresse à lui-même. Il l'a reproduite dans la *Lettre à Philippe* (p. 86) et surtout dans le *Panathé-naïque*, où il lui donne un développement qui en fait une véritable scène (depuis p. 275 jusqu'à p. 288).

P. 121. — *La plus prospère de la Grèce.* Un passage du *Symmachique* explique cette phrase : «Réfléchissez aux causes qui font que les Thessa-«liens, qui avaient tant de revenus, un si bon et si vaste territoire, sont «si mal dans leurs affaires; tandis que les Mégariens, partis de si peu et «de si bas, n'ayant ni terres, ni ports, ni mines d'argent, réduits à la-«bourer des cailloux, ont fondé les plus belles fortunes de la Grèce.

[1] Dans les *Apophthegmes*, et dans le livre intitulé : εἰ πρεσβυτέρῳ πολιτευτέον.

«Ceux-là ont toujours des étrangers dans leurs acropoles, quoique possé-«dant plus de trois mille cavaliers et des peltastes sans nombre; ceux-ci, «avec des forces médiocres, administrent leur pays comme ils l'entendent. «Enfin ceux-là se font la guerre entre eux; ceux-ci, placés entre les Pé-«loponésiens, les Thébains et nous-mêmes, réussissent à se maintenir en «paix.» (117, p. 183. Cf. Diodore, XVI, 14, etc.)

C'est en Thessalie qu'Isocrate lui-même, dans sa jeunesse, était allé prendre des leçons de Gorgias. (Cic. *Orat.* LII.) Sur l'éclat de cet enseignement de Gorgias en Thessalie, on lira avec intérêt le début du *Ménon* de Platon; et celui de l'*Hippias* sur les fortunes que faisaient les sophistes.

P. 121. — *Dont la vie fut si longue.* Cent sept ans, d'après Cicéron. (*De Senect.* V.)

P. 121. — *Que celui d'un comédien.* «Polus le comédien disant à Dé-«mosthène que, pour deux jours qu'il avait joué, il avait gagné un talent: «Et moi, répondit-il, on m'en a donné cinq pour un jour que je n'ai «rien dit.» (*Vie des orateurs,* attribuée à Plutarque, p. 848.) Pour l'évaluation de ces sommes, voir la note suivante.

P. 122. — *Mérite des louanges.* Le statère était une pièce d'or, qu'on évalue à dix-sept francs vingt centimes. La valeur absolue de la somme de mille statères serait donc de dix-sept mille deux cents francs en nombre rond. Mais ce qu'on voudrait connaître, c'est la valeur relative de cette somme; et je n'entends pas la valeur économique, c'est-à-dire le rapport du prix de l'argent à celui des denrées, question d'ailleurs très-intéressante, mais la valeur morale, c'est-à-dire le rapport d'une fortune donnée dans Athènes à la moyenne des fortunes, rapport dont la connaissance permettrait de dire qu'avec telle quantité d'argent on était riche ou on était pauvre, ou entre les deux. Mais, quand on trouve dans les orateurs qu'une fortune de cent talents (un peu plus de cinq cent mille francs), était une fortune tout à fait extraordinaire, celle que la rumeur publique supposait à trois ou quatre personnages dont l'opulence était le sujet de tous les discours [1], on entrevoit par quel chiffre il faudrait multiplier le bien d'un riche d'alors pour en faire un riche d'aujourd'hui; et on devrait

[1] Lysias, p. 156.

multiplier par ce même chiffre, pour s'en faire une juste idée, les dix-sept mille francs de Gorgias.

Et pour Isocrate, il est évident, quoi qu'il dise, ou plutôt par la manière même dont il parle, que sa fortune était supérieure, très-supérieure même, à la fortune de Gorgias. J'ajoute que, bien qu'il ne l'avoue pas, il n'est pas fâché qu'on le croie; et que, tout en se défendant prudemment d'être riche, il a plaisir à faire deviner cette richesse, qui est comme la mesure de son mérite. Je ne veux pas dire pourtant que le roi Nicoclès lui ait jamais donné pour un discours, comme le racontent les biographes, la somme énorme de vingt talents. C'est beaucoup trop, nous dit Isocrate. (Voir plus haut, au numéro 146.)

P. 133. — *Pour le corps l'éducation physique.* Cela est contredit formellement dans la *République* de Platon, page 410 : «Crois-tu que la «musique et la gymnastique aient été établies, comme quelques-uns «pensent, pour que l'une forme le corps et l'autre l'âme? — Qu'en faut-«il penser? dit-il. — Pour moi, dis-je, je crois que toutes deux ont été «établies surtout pour l'âme; etc.

P. 137. — *Pour qu'on ne puisse pas seulement ouvrir la bouche.* Ces paroles d'Isocrate s'appliquent à lui-même. Il ne peut le dire ici expressément, puisque, dans ce discours, qui est une fiction, il est censé parler en personne devant les juges. Mais ailleurs, dans un discours qui n'est plus supposé prononcé devant la foule, il déclare, d'une manière expresse, qu'il y a deux choses qui lui manquent absolument, la voix et la hardiesse, et il ajoute avec amertume que, faute de ces deux choses, on ne compte pas plus dans Athènes que si on était frappé d'incapacité par suite d'une condamnation pécuniaire envers le trésor. Et encore on peut alors espérer de s'acquitter, tandis qu'il n'y a pas à espérer de changer la nature. (*Panath.* 10, p. 234.)

P. 138. — *Dans le temps que je commençais.* Ce passage donne donc la date du discours *Contre les sophistes,* qui ne serait pas connue autrement, et le place dans les premières années qui suivirent la guerre du Péloponèse; Isocrate avait alors un peu plus de trente ans. Ce discours ne nous a pas été conservé en entier; il n'en reste que la première partie.

Les protestations contre les sophistes, ses rivaux et ses adversaires, reviennent souvent dans Isocrate. Je renverrai surtout à l'*Hélène*, au *Busiris*, et au début du *Panathénaïque*.

P. 141. — *Ce passage est d'une élocution plus ornée.* Voilà une réflexion désespérante pour les traducteurs, car comment faire sentir cette différence? Ce qu'Isocrate appelle ici élocution ornée ne tient ni aux mouvements ni aux images, choses qui peuvent être traduisibles, mais uniquement au *nombre*, à une musique du langage, inséparable de l'instrument. C'est beaucoup si, dans l'ensemble d'une grande composition comme l'*Antidosis*, le traducteur vient à bout, à force de travail, de faire entrevoir le soin curieux que l'auteur apporte partout à sa phrase; mais, pour ce qui est de marquer les nuances, et de mettre dans une page comme celle qu'on vient de lire quelque chose de plus que dans celles qui l'avoisinent, je ne sais si un Balzac même ou un Fléchier y réussirait. Je ne vois guère que le morceau brillant pris dans le *Discours panégyrique* qui puisse se détacher ainsi jusque dans la traduction, et trancher encore par son éclat dans un tissu si constamment riche. Et, comme la manière dont Isocrate parle à ses auditeurs de ce changement de ton prouve évidemment que leurs oreilles l'avaient senti tout de suite, nous voyons par là ce que c'était que l'art de la parole dans Athènes, et avec quel soin nous devons étudier la prose grecque pour pouvoir nous flatter de comprendre ce que nous lisons.

P. 152. — *Dans les paroles et dans les actions.* Voyez, au sujet de ce passage, les notes sur le texte, au numéro 222.

P. 155. — *Qui aient abordé la tribune.* Isocrate me paraît désigner ici, parmi les morts, Timothée; parmi les vivants, Lycurgue, espèce de Caton athénien, universellement estimé pour ses vertus, qui avait été son disciple en éloquence, d'après le Pseudoplutarque, et qui, suivant le même témoignage, travaillait extrêmement ses discours.

P. 163. — *Tous les ans un sacrifice.* Il semble donc que Pitho avait un temple à Athènes, comme elle en avait un à Sicyone d'après Pausanias.

Cependant Aristophane nous a conservé un vers de l'*Antigone* d'Euripide qui disait :

Il n'y a pas d'autre temple de la Persuasion que le discours.

(*Grenouilles*, 1413, Boisson. Cf. le Scholiaste.)

P. 165. — *Auquel nous sommes le plus redevables*. Tout ce développement, à partir de ces mots mêmes, jusqu'à *sont aussi ceux qui ont le plus d'intelligence*, se retrouve dans le discours intitulé *Nicoclès*, et s'y retrouve textuellement. (Voyez plus haut une note sur ce discours et sur les raisons qu'on a d'en suspecter l'authenticité.) Angelo Maï a cru qu'elle était démontrée, du moment qu'on retrouvait une page de ce discours dans un ouvrage incontestablement authentique; il n'a pas pris garde qu'on peut très-bien supposer que c'est dans le *περὶ τῆς ἀντιδόσεως* que l'auteur du *Nicoclès* a pris cette page. Et non-seulement on le peut, mais on le doit, précisément parce que la page est reproduite textuellement. Car Isocrate peut bien s'emprunter à lui-même, au besoin, une pensée, mais il ne copierait pas textuellement dans ses discours une page entière sans avertir qu'il transcrit ses propres paroles, et sans dire où il les prend.

Le copiste n'a passé que ces mots, *ainsi que je l'ai dit antérieurement*, *ὅπερ ἤδη καὶ πρότερον εἶπον*, qui, dans sa composition, n'étaient plus justifiés.

Plus d'un développement de Cicéron sur la grandeur de l'éloquence et ses bienfaits (*De Invent.* I, II; *De Orat.* I, VIII, etc.) semble inspiré par ce passage d'Isocrate.

P. 167. — *Quand, parmi ceux qui professent l'éristique*. L'*éristique*, c'est-à-dire l'art de la dispute ou de la discussion, la dialectique. Ceux dont il parle sont les mêmes qu'il désignait dans le commencement du discours, sous un autre nom, *ἀντιλογικούς*. (Voyez dans l'Introduction (p. XCIV) un curieux passage de l'*Euthydème* de Platon, où on voit comment les maîtres en éristique jugeaient Isocrate.)

A qui, en particulier, s'adresse ce morceau d'Isocrate? Est-ce à Platon, qui vivait encore? Est-ce à Aristote, qui avait déjà trente ans, et dont les auteurs nous disent qu'il faisait la guerre la plus vive au vieil orateur? «Quis porro Isocrati adversatus est impensius?» dit Cicéron. (*Orat.* LI.) Ce qui est certain, c'est qu'on chercherait en vain, dans la *Rhétorique*

d'Aristote, la trace de cette animosité et de cette guerre. Quand il la publia, à cinquante ans, Isocrate était mort centenaire, et ne causait plus d'impatience aux philosophes. La vraie science était demeurée maîtresse de ce nom de *philosophie,* j'allais dire de ce drapeau, vainement défendu par son éloquence. Aristote n'avait plus de combat à livrer à sa mémoire.

Dans la *Rhétorique,* il ne parle guère d'Isocrate qu'avec honneur, et ne le cite, en divers passages, que pour s'appuyer de son exemple et de son autorité. Il paraît bien cependant que les Isocratiques d'une part, et les Aristotéliques de l'autre; les uns, rhéteurs de profession, les autres, philosophes qui s'occupaient de l'éloquence, formaient deux écoles rivales et opposées[1]; et cette rivalité se perpétua jusqu'au temps de Denys, comme on le voit par sa première Lettre à Ammæus.

P. 170. — *La Musique.* J'écris ce mot avec une majuscule pour rappeler l'expression particulière et très-complexe qu'on sait qu'il a chez les anciens Grecs : «Nous l'appliquons indifféremment, dit un des personnages du *Voyage du jeune Anacharsis,* à la mélodie, à la mesure, à la poésie, à la danse, au geste, à la réunion de toutes les sciences, à la connaissance de presque tous les arts.» (Chapitre XXVII.) Ici, par opposition à la grammaire, il signifie en particulier, je crois, les connaissances nécessaires pour sentir le chant des vers des poëtes, et pour les réciter.

P. 171. — *Et Gorgias pas du tout.* Je n'entasserai pas dans cette note la multitude des passages où on peut se renseigner sur la métaphysique de ces divers personnages. C'est assez d'en citer un de Platon (indiqué par Angelo Maï), dont il semble bien qu'Isocrate se souvient ici : «Il me semble que Parménide se met à son aise dans ses explications, lui et quiconque a jamais entrepris de déterminer le nombre et la nature des êtres. — Comment cela? — Chacun a un conte à nous conter comme à des enfants. L'un dit que les êtres sont trois, mais qu'il y en a quelquefois qui se font la guerre, que d'autres fois ils s'aiment, et qu'il en résulte des mariages, des naissances et des *nourritures.* Un autre dit deux seulement, l'humide et le sec, ou le chaud et le froid, puis il les marie et les établit. Quant à nos Éléates, qui commencent à Xénophane et même plus haut, ils tiennent que ce qu'on appelle la totalité des êtres

[1] Cic. *Rhét.* II, III.

«se réduit à un seul, et leur conte est bâti là-dessus. Enfin des muses d'Ionie, et tout récemment de Sicile, ont imaginé que le plus sûr était d'associer les contraires, et de dire que l'être est à la fois pluralité et unité, et rassemble en lui la concorde et la discorde.» (*Le Sophiste,* p. 242.)

On comprend bien que, par les *êtres,* il faut entendre les êtres essentiels et primitifs, les principes des choses. Le trait, *et Gorgias pas du tout,* n'est pas dans Platon; mais on sait d'ailleurs que Gorgias réduisait le monde à de pures apparences sans réalité. «Il dit que rien n'existe, *οὐκ εἶναί φησιν οὐδέν,* » dit le petit traité *sur Xénophane, Zénon et Gorgias,* qui se trouve parmi les livres d'Aristote. «Il dit que rien n'existe; qu'en supposant que quelque chose existe, on ne peut le connaître, qu'en supposant qu'on puisse le connaître, on ne peut communiquer cette connaissance.» (Chap. v.)

Parmi ceux qui admettaient la pluralité infinie des êtres, il faut compter le fameux Anaxagore de Clazomène, le maître de Périclès, qu'Isocrate, un peu plus haut, a nommé avec honneur. (P. 157.) Mais l'originalité de sa doctrine était de se représenter cette infinie quantité d'infiniment petits comme mue et ordonnée par l'Esprit. M. Egger, dans une étude sur les Origines de la prose grecque (*Mémoires de littérature ancienne,* p. 304), a traduit et mis en toute lumière un précieux fragment d'Anaxagore, qui est rempli de cette idée.

P. 171. — *Qui ne servent pas pour la vie réelle.* Si on fait attention qu'Isocrate relègue ici au second plan dans l'éducation, non pas seulement la métaphysique (beaucoup en prendraient leur parti), mais l'astronomie et la géométrie, et qu'il les traite de subtilités qui ne servent à rien, par opposition à la rhétorique, laquelle est pour lui ce qu'il y a de plus pratique et de plus utile, on admirera les vicissitudes des temps et des opinions. Je ne crois pas, quant à moi, que la rhétorique bien entendue, c'est-à-dire les études de pensée et de style, puissent jamais perdre leur valeur; mais il est certain que les sciences mathématiques n'ont pas toujours eu celle qu'on leur reconnaît aujourd'hui, soit parce qu'elles n'étaient pas faites encore, l'astronomie et la physique, par exemple, n'étant vraiment pas alors des sciences, mais des sujets de spéculation où s'exerçaient quelques esprits; soit parce qu'étant déjà avancées en théorie, comme celle des géomètres, elles manquaient des applications qui les recommandent à la foule, et demeuraient à l'état de curiosités. Mais com-

ment s'étonnerait-on du langage d'Isocrate, quand on voit, deux mille ans plus tard, notre Fontenelle, inaugurant en qualité de secrétaire perpétuel l'Académie des sciences, qui venait d'être réorganisée, présenter en ces termes au public ces sciences dont il était l'interprète? «On traite volontiers d'inutile ce qu'on ne sait point, c'est une espèce de vengeance; «et, comme les mathématiques et la physique sont assez généralement in-«connues, *elles passent assez généralement pour inutiles.*» Tout son discours n'était que le développement de la réclamation qu'annonçait cette première phrase, développement curieux à lire aujourd'hui, où la science est sans contestation la reine du monde, où elle règne avec une grandeur que Fontenelle lui-même, d'un esprit si libre et si pénétrant, ne pressentait pas tout entière, et où elle a si bien subjugué les hommes, qu'ils ont besoin maintenant d'être avertis et prêchés pour ne pas faire trop bon marché de ces belles-lettres, souveraines orgueilleuses du temps passé.

Pascal a écrit : «Pour vous parler franchement de la géométrie, je la «trouve le plus haut exercice de l'esprit, mais en même temps je la con-«nais pour si inutile, que je fais peu de différence entre un homme qui «n'est que géomètre et un habile artisan.» Et c'est à Fermat qu'il parlait ainsi. Il l'entendait en chrétien pour qui tout ce qui ne va pas au salut est inutile. La morale politique d'Isocrate se trouve d'accord avec la morale pieuse de Pascal. Ni l'un ni l'autre ne savait combien les études morales gagnent elles-mêmes aux progrès de ces sciences dédaignées des moralistes. Ils disaient à l'homme : Connais-toi toi-même; mais l'homme se connaît mal nécessairement, s'il connaît mal la nature dont il fait partie. Pascal lui-même l'a dit quelque part[1]; et l'expérience et l'histoire le disent bien mieux que Pascal. Car, depuis que les hommes, par exemple, ont appris que la terre tourne autour du soleil, et non le soleil autour de la terre, ils ont dépouillé, avec leur fausse opinion sur ce point-là, beaucoup d'autres opinions fausses d'un tout autre ordre, qui y tenaient par des liens inaperçus.

P. 177. — *Dans leur sens naturel.* Souvenir d'un passage classique de Thucydide, III, LXXXII; passage cité et traduit par M. Egger dans ses *Mémoires de littérature ancienne*, p. 292.

P. 179. — *Ceux qui sont d'une nature plus grossière.* On ne voit pas

[1] Dans le fragment intitulé, *Disproportion de l'homme.*

bien d'abord en quoi ceux-là peuvent être plus débauchés que ceux dont il vient d'être parlé. Je pense que la différence est que les jouissances des uns sont renfermées dans le secret de leur maison et de leur intimité, tandis que celles des autres sont des débauches publiques et scandaleuses.

P. 179. — *Aux Neuf-Fontaines.* Littéralement, *aux Neuf-Jets.* «La fontaine qu'on appelle aujourd'hui les *Neuf-Jets,* depuis que les tyrans l'ont «arrangée comme nous la voyons, mais qu'anciennement, quand les «sources étaient à découvert, on nommait *Callirrhoé,* et qui est voisine «de l'acropole, servait alors pour les occasions solennelles, etc.» (Thucydide, II, xv.)

Le Lexique d'Harpocration citant sur cette fontaine Lysias, *περὶ τῆς ἀντιδόσεως*, on a pensé justement qu'il faut lire, au lieu de Lysias, Isocrate.

P. 179. — *De ces dissipations.* On ne doit pas omettre ici qu'Athénée, dans ce qu'on pourrait appeler sa chronique scandaleuse, parle de courtisanes célèbres aimées par Isocrate, et même par Isocrate vieux. (XIII, p. 592.) Mais ce Tallemant des Réaux de l'antiquité n'est pas, comme l'autre, contemporain de ce qu'il raconte, et rien n'est moins établi que ses anecdotes.

P. 187. — *Qui ont assez de fortune.* On se rappelle qu'au commencement du discours il s'est vanté de n'avoir que des riches pour disciples. (39, p. 19). C'est qu'il n'est pas tant un moraliste qu'un artiste, comme Zeuxis ou Parrhase, à qui il s'est comparé (n° 2), et un artiste qui travaille surtout pour les amateurs qui peuvent mettre le prix à ses morceaux.

P. 188. — *Examinez bien la vie de tous ces grands hommes.* Clisthène, Miltiade, Thémistocle et Périclès.

P. 194. — *Que l'eau va me manquer.* L'eau de la clepsydre, qui marquait le temps qu'on avait pour parler, comme le *sable* des docteurs de Sorbonne dans la seconde *Provinciale.*

P. 195. — *Pieux et aimés des dieux.* Auger a écrit, *comme il convient*

aux hommes qui aiment les dieux et qui en sont aimés. Cette opposition n'est pas dans le texte et ne peut pas y être; elle n'est pas d'accord avec les idées des anciens, qui trouvaient ce terme d'*aimer* trop familier de l'homme aux dieux, comme le dit expressément un passage d'Aristote (*Eth. Nicom.* VIII, VII, 4-5), signalé par M. Egger.

J'ai terminé ce travail, qu'un devoir pieux m'a fait entreprendre. Si j'ai publié si tard l'œuvre de mon ami, mon excuse est dans le désir que j'avais d'y joindre tout ce qui pourrait l'accompagner utilement. Il avait bien choisi ce livre, auquel son nom restera attaché. Il ne s'y serait pas arrêté peut-être, s'il avait eu pour objet principal une étude historique, ou philosophique, ou littéraire; Platon ou Démosthène l'aurait intéressé davantage; mais il s'agissait de traduire, et, pour ce genre d'exercice, une langue si correcte et si soignée, une rhétorique si accomplie semble plus précieuse que l'éloquence même. Et puis, Platon et Démosthène sont traduits tout entiers, tandis que c'était, pour un traducteur, une fortune véritablement unique, qu'un texte de cette valeur littéraire, un texte d'une telle date et d'un tel goût, qui n'avait pas encore passé dans notre langue, quoique découvert depuis si longtemps déjà (il y a cinquante ans aujourd'hui). Les amis des lettres sauront gré à la mémoire de Cartelier de ce présent. Jusqu'ici on ne lisait pas le discours sur l'*Antidosis*, car c'est une vérité à dire et à redire, *qu'on ne lit pas ce qui n'est pas traduit.* On le lira maintenant, je l'espère, d'autant plus que, l'orateur y ayant reproduit des morceaux considérables de ses principaux ouvrages, on trouvera là, dans une centaine de pages, Isocrate tout entier[1].

Ce travail a été pour moi, en quelque sorte, une reprise de mon enseignement d'autrefois à l'école normale, où j'ai professé le grec, comme

[1] Depuis que ce volume est imprimé, M. le duc de Clermont-Tonnerre (Aimé-Marie-Gaspard) a fait paraître le tome premier, c'est-à-dire le tiers environ d'une traduction complète d'Isocrate (avec le texte en regard), *œuvre patiente et laborieuse d'un ancien ministre de nos rois, qui n'a pas voulu que sa longue retraite fût une longue oisiveté.* J'ajoute, œuvre aussi bien réussie qu'on pouvait l'attendre, et qui rend, avec la pensée d'Isocrate, la précision de l'expression, la noblesse du ton, et le travail savant de la phrase. Ce premier volume ne contient pas l'*Antidosis*.

Cartelier, un moment, l'a fait aussi. C'est dans les élèves de cette école que je puis espérer qu'il trouvera d'abord des lecteurs et des juges amis. En le leur adressant, je leur fais comme un appel pour les attirer aux études philologiques. Il faut que notre école, si riche en littérateurs et en philosophes, paye aussi sa dette en philologie, et elle n'y manquera pas sans doute. Si elle ne peut pas revendiquer, comme nés dans son sein, Boissonade ou ses successeurs, ils n'en comptent pas moins parmi ses maîtres, et leurs leçons ne seront pas stériles. Et comment, en particulier, ne sortirait-il pas des hellénistes du séjour d'Athènes? L'École, après tout, n'a pas un autre caractère que l'Université, ni l'Université que la France même. Celle-ci se porte, il est vrai, d'un élan plus vif vers l'esprit vivant que vers la lettre morte; mais la vraie érudition sait, de la lettre morte, tirer la vie, et des débris du passé, faire des instruments au service de l'avenir. La philologie même la plus modeste est un excellent exercice pour cette faculté de discernement, qui est la même à quelque matière qu'elle s'applique, soit qu'elle discute une variante, soit qu'elle soulève les plus grosses questions. L'action de l'intelligence ne doit pas être mesurée seulement par les résultats qu'elle atteint ou qu'elle poursuit au dehors, mais aussi par la puissance qu'elle développe au dedans. Et, prise à ce point de vue de l'homme intérieur et de sa valeur absolue, la critique est toujours la critique, c'est-à-dire l'une des deux forces qui font l'esprit libre; l'autre c'est la volonté.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

PREMIÈRE PARTIE

SE RAPPORTANT AU DISCOURS D'ISOCRATE.

DEUXIÈME PARTIE

SE RAPPORTANT À L'INTRODUCTION ET AUX NOTES.

TABLE DU VOLUME.